J. MOURIER

GUIDE AU CAUCASE



GUIDE

AU

CAUCASE

DU MÊME AUTEUR

L'Art au Caucase, album in-folio, avec texte explicatif, orné de 300 planches, phototypies, photogravures, chromo-lithographies, gravures sur bois. *Odessa*, 1885.

L'Art religieux au Caucase, un vol. in-18, elzévir. Ernest Leroux, édit. *Paris*, 1887.

Les Arts industriels au Caucase, une brochure in-16. *Tiflis*, 1880.

La Mingrélie, un vol. in-16, de 400 pages, avec 100 gravures et une carte en couleur. *Odessa*, 1884.

L'Armée géorgienne au moyen âge, une brochure. *Tiflis*, 1886.

Chota Rousthavéli, poète géorgien du XIIe siècle, sa vie et son œuvre, une brochure. *Tiflis*, 1886.

Contes et Légendes du Caucase, un vol. in-18 raisin. Maisonneuve, édit. *Paris*, 1888.

La bibliothèque d'Edchmiadzine et les manuscrits arméniens, album et notice in-8, avec une photographie et quatre lithographies. *Tiflis*, 1886.

Le Musée de Tiflis, une brochure. *Tiflis*, 1886.

De Vladikawkaz à Tiflis, une brochure. *Tiflis*, 1886.

Programme du VIe Congrès archéologique russe à Odessa. 1884.

L'Archéologie au Caucase, un vol. in-18. *Paris*, 1888.

Batoum et le bassin du Tchorok, un vol. in-18, *Paris*, 1887.

Histoire de Géorgie (Histoire ancienne), un vol. in-16. *Tiflis*, 1888.

Chalon-sur-Saône, imprimerie L. Marceau.

GUIDE

AU

CAUCASE

PAR

J. MOURIER

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

DE

J. MAISONNEUVE

25, QUAI VOLTAIRE, 25

1894

TABLE MÉTHODIQUE

PREMIÈRE PARTIE

Renseignements généraux

SECONDE PARTIE

Itinéraires

Plans et cartes

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS MENTIONNÉS DANS LA SECONDE PARTIE

A

B

C

D

E

F

G

L

M

N

Q

R

S

T

GUIDE AU CAUCASE

PREMIÈRE PARTIE

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX [1]

Calendrier. — Les Russes ont conservé jusqu'à présent le calendrier julien, établi par Jules César, quarante-six ans avant J.-C. et adopté par le premier concile de Nicée, en 325, comme base de l'ère chrétienne. Ce calendrier retarde de douze jours sur le calendrier grégorien ou calendrier réformé en 1582, par le pape Grégoire XIII, et adopté par les Occidentaux. Le 1er janvier de l'année russe est donc le 13 de la nôtre.

Poids. — *Poude* (40 livres, 16 kilogr. 38). — *Livre founte* (32 *loth*, 96 *zolotnik*, 409 grammes). — *Loth* (3 *zolotnik*, 12 gr. 80). — *Zolotnik* (4 gr. 2656).

Mesures. — De longueur : *Verste* (500 *sajènes*, 1067 mètres). — *Sajène* (3 *archines*, 48 *verchok*, 2m134. — *Archine* (16 *verchok*, 0. m. 711. — *Verchok* (0. m. 04445).

De superficie : *Verste* carrée (1138 hect.). — *Dessiatine* (2400 *sajènes* carrées, ou 1 hectare 0925) ; en agriculture, 3200 *saj. c.*, ou 1 hect. 4567).

1. D'après Bædeke r.

De capacité : *Sajène cube* (343 pieds c., 9 mètres c. 260. — *Botchka* (tonneau), 40 *védros,* 492 litres. — *Védro* (seau), 12 litres 298. — *Tchetvert* (8 *tchetvérik,* 64 *garnets,* 209 l. 90). — *Tchetvérik* (mesure pour les grains), 8 *garnets,* 26 lit. 237.

Monnaie. — L'unité monétaire est le rouble, qui se divise en 100 kopeks. Il existe en or : des pièces de 10 r. 30 k. ou « impérials » et de 5 r. 15 k. ou « demi-impérials » ; en argent : des pièces de 1, 50, 25, 20, 15, 10 (grivnik) et 5 k.; en bronze : des pièces de 5, 3, 2 et 1 k. Mais à part les pièces en argent et en bronze à partir de 20 k., il n'y a en Russie que des billets de banque de 100, 25, 10, 5, 3 et 1 r. La valeur du rouble argent est de 4 francs, et le papier ne vaut actuellement (1893), qu'environ 2 fr. 50. Le cours étant sujet à varier beaucoup, on s'en informera toujours avant de changer de l'argent. Dans les pays frontières, il circule des monnaies anglaises, turques, grecques, italiennes, allemandes, autrichiennes, persanes, qui ont également des valeurs variables. Les pièces d'or françaises ou du même système ont cours légal en Russie.

Saison. — La saison la plus convenable pour un voyage au Caucase, dans les hautes montagnes, est l'été, mais les mois de septembre et d'octobre y sont encore favorables, si ce n'est que les jours sont courts. Les vallées basses se visitent mieux en automne et au printemps, quand la végétation est dans toute sa magnificence ; elles sont brûlantes et malsaines en été.

Plan de voyage. — Il dépend du but spécial qu'on se propose, du temps et de l'argent que l'on a à dépenser, de l'époque de l'année où on l'entreprend, et de la voie par laquelle on arrive. En venant de l'Ouest, on passe par Constantinople ou Odessa ou Novo-Rossiisk ou Batoum (3 à 5 jours) ; de l'intérieur de la Russie, on prend par Rostoff-sur-Don et Vladikawkaz (1 jour) ; du Volga, le mieux est de se diriger sur Bakou (3 jours). Il faudrait en outre compter pour un voyage rapide, un jour de trajet en chemin de fer de Batoum ou de Bakou à Tiflis ; 1 jour à 1 jour 1/2 pour voir Tiflis, et 2 jours à 2 jours 1/2 pour parcourir la route militaire de Géor-

gie, soit en tout 5 à 6 jours. La visite de Koutaïs et de ses magnifiques environs, une excursion en Souanétie par le col de Latpari, puis la nouvelle route de Mamisson, prend 8 à 9 jours; de Tiflis, pour un voyage à Erivan, Edchmiadzine et l'Ararat (sans ascension), il faut compter, aller et retour, 6 jours; à Borjom, Abastouman, 4 à 5 jours; en Kakhétie, 6 jours; au Daghestan, 10 à 15 jours; en Mingrélie, 4 à 6 jours; en Abkhazie, 6 jours; en Gourie, 8 jours; en Adjarie, 8 jours; au Lenkoran, 7 jours; en Khewsourie, 5 jours; en Ossétie, 6 jours. A cheval et en voiture, on peut faire, dans les conditions ordinaires, 50 à 60 v. par jour. Dans les montagnes, on fera bien de compter un tiers ou un quart en plus qu'il n'est dit pour les distances et le temps à employer.

Frais de voyage. — Dans les villes, les hôtels coûtent, y compris le dîner, de 4 à 6 et 10 r. par jour. En montagne, au contraire, il arrivera souvent qu'on n'aura aucune occasion de dépenser de l'argent. Un long voyage est là, comme ailleurs, moins coûteux, en proportion, qu'un petit. Au cours du rouble papier, c'est-à-dire 2 fr. 50, il faut compter, en moyenne, 15 r. par jour par personne (frais d'hôtel, voitures, divertissements, interprètes, pourboires, etc.). Comme il est souvent impossible dans les gares, petites villes, stations de poste et villages isolés de changer de l'argent, il faut une provision de petits billets de 1, 3, 5 roubles, et surtout de petite monnaie. En faisant des achats, il est bon de se tenir sur ses gardes, et l'on ne doit pas craindre, dans les maisons de second ordre et aux bazars, d'offrir 15 à 25 °/₀ de moins que le prix demandé.

Hygiène.— Quoique le Caucase jouisse d'un climat en général assez sain, on fera bien de se tenir sur ses gardes et de prendre des précautions. Malgré les grandes chaleurs, on ne devra pas, en arrivant ou en partant, quitter trop vite ses vêtements chauds, les soirées et les matinées étant très fraîches et les variations de la température brusques et sensibles. Les fièvres, la diarrhée atteignent souvent les voyageurs imprudents, s'ils boivent froid et abusent des melons et des fruits. Il ne

faut boire que de l'eau bouillie ou gazeuse, du café, thé, rhum *vodki* (eau-de-vie) et du vin; ne pas manger de viandes trop saignantes, de charcuterie, de salade ou d'herbes mal lavées et surtout ne jamais avaler d'eau pure de rivière, on attraperait le ténia, comme l'ont presque tous les indigènes. Du reste, les médecins sont bons et pas chers. Leurs visites se payent de 3 à 5 r.

Bains. — C'est une des curiosités de Tiflis. Les sources sulfureuses y sont merveilleuses, quoique excessivement chaudes. Dans les meilleurs établissements, le bain, en cabine particulière, se paye de 1 à 3 r.

Équipement.— Ce qu'il faut surtout pour voyager en Russie, et l'hiver au Caucase, c'est une provision de vêtements fourrés, des *galoches* (socques en cuir ou en caoutchouc), un *bachlik* (capuchon en drap), une *bourka* (chaud manteau de laine sans manches et imperméable). Il est bon d'avoir, pour le chemin de fer, un coussin creux ou en crin, et, pour les petites villes, les excursions, un lit de voyage complet, quelques boîtes de conserves, thé, *samovar*[1], poudre insecticide, revolver, appareil photographique et pharmacie portative. En été, les vêtements de laine, de flanelle sont préférables à la soie et à la toile; comme coiffure, un chapeau mou ou en paille, ou un casque en liège; se munir d'ombrelle et de lunettes de couleur pour le soleil.

Si, après les chemins de fer, on se contente de parcourir en poste les grandes routes et les chaussées, on n'a pas besoin de plus de préparatifs et de connaissances linguistiques que dans le reste de la Russie. Mais si l'on veut remonter les vallées et parcourir les montagnes, il serait utile de louer en Russie, à Odessa par exemple, un domestique parlant les langues indigènes et sachant aussi un peu la cuisine. On ne saurait entreprendre des ascensions et des courses dans les

1. Ce mot vient probablement du tatar *sanabar*. En russe, il semble vouloir dire : *qui bout par soi-même*. On sait que le *samovar* est une grande bouillotte où la braise brûle dans un tuyau intérieur au lieu de chauffer le liquide par-dessous.

hautes montagnes, sans amener un bon guide des Alpes. Pour les excursions un peu longues, même avec un bagage restreint, il faut des porteurs ou une escorte de *chapars* (miliciens indigènes), ou de cosaques. On voyage bien, surtout à cheval.

Il est presque partout aisé de louer des chevaux ou des mulets, mais il vaut mieux pour un grand voyage, vu leurs prix peu élevés, en acheter un ou deux, pour 100 à 150 r., et les revendre après. La plupart des chemins de montagne et des cols sont praticables aux bêtes de somme. Les chevaux du Caucase, surtout ceux de Kabarda, sont excellents, sobres, durs à la fatigue et dociles. La selle du pays est incommode, quand on n'en a pas l'habitude. Il faut en avoir une avec croupière et poitrail, et la sangle doit être faite en vue du corps très mince du cheval caucasien. On monte en bridon ou filet.

Passeport. — Il faut pour entrer, voyager en Russie ou au Caucase un passeport visé par une ambassade ou un consulat russe. (Prix du visa : 2 fr.). On pourrait même se trouver fort embarrassé sans cette pièce, car on peut avoir à la montrer dans l'intérieur de l'Empire dans chaque ville. Quand on voyage par mer, le passeport vous est pris par l'Agence qui délivre le billet et remis à l'arrivée. Si l'on passe la frontière en chemin de fer, le passeport est demandé à la première station russe. Dans les deux cas il est rendu avant ou après la visite de la douane. En arrivant à l'hôtel ou dans une ville de Russie et du Caucase il faut remettre immédiatement son passeport à l'hôtelier ou à votre hôte qui l'envoie enregistrer à la police et qui vous le rend dans les vingt-quatre heures. Il est valable pour six mois; si le séjour doit durer plus longtemps, le passeport est déposé au bureau des passeports, et l'on obtient un permis valable pour un an, dans tout l'Empire, et qui coûte 2 r. Passeport et permis de séjour doivent être renouvelés à temps, s'il y a lieu. En quittant la Russie, il faut faire à la police une déclaration à laquelle on joint le permis de séjour et un certificat du bureau de police du quartier qu'on habite, attestant que rien ne s'oppose au départ. La formalité prenant quelques

heures, on fera bien de demander le certificat au dernier endroit où l'on s'arrêtera. Le passeport vous est rendu avec une autorisation valable pour huit jours pour retraverser la frontière. Les hôteliers se chargent de cette formalité et la portent en compte pour 30 à 90 k.

Douane. — En passant la frontière de l'Empire, en débarquant dans un port russe ou du Caucase, on doit se soumettre à la visite de la douane, qui est souvent superficielle, mais aussi quelquefois très sévère. Les voyageurs doivent y assister; mais on peut obtenir qu'elle n'ait lieu qu'à un bureau de l'intérieur. Dans ce cas, les effets sont plombés à la frontière et remis, après la visite, à l'endroit déterminé, soit au voyageur, soit à son fondé de pouvoir, sur la présentation du reçu du chemin de fer ou d'une copie du connaissement du bateau, mais les formalités sont alors très longues.

On peut entrer en franchise tous les objets ayant servi et dont on a besoin en voyage, de même que les instruments et ustensiles pour exercer un art ou une profession, mais en petites quantités, par exemple : sa garde-robe personnelle, l'indispensable en literie, un seul article de chaque espèce comme fourrure, au plus trois livres d'objets en or et en argent, un seul nécessaire de voyage par personne, une douzaine de gants, un cent de cigares, un paquet entamé de tabac à fumer et de tabac à priser, une petite quantité de provisions de bouche. Pour des armes à feu, il faut une autorisation spéciale. Les droits, pour les objets qui y sont soumis, se payent conformément à un tarif et généralement au poids; ils sont, par exemple de 2 r. 20 k. par livre pour les cigares. La contrebande est confisquée, et si les objets sont soumis aux droits, on est obligé de payer cinq fois le tarif. On paye dans ce cas le double de leur valeur pour les objets dont l'importation est interdite, tels que poudre, jeux, lits, eau-de-vie, etc. Il y a une police sévère pour les livres traitant de questions politiques, sociales, historiques. Les ouvrages presque anodins sont cependant souvent retenus, envoyés à la censure qui vous les rend ou les confisque.

On ne paye rien quand la somme des droits est inférieure à 3 roubles. Il y a avantage à montrer aux em-

ployés les objets soumis aux droits. On se gardera bien de vouloir acheter leur complaisance par un pourboire. On donne 20 à 25 k. aux employés subalternes qui vous aident. Pour que les bagages ne soient pas bouleversés inutilement, il faut aussi éviter d'emballer avec du papier imprimé. Les droits sont payables en or et si l'on n'a que du papier, il faut supporter la différence entre les deux valeurs, soit 40 %.

Recommandations. — De bonnes recommandations près des autorités russes, des consuls étrangers accrédités au Caucase ou même des particuliers sont une chose presque aussi importante que le passeport, surtout si l'on s'écarte des grandes lignes ferrées. Ces recommandations vous ouvrent les chemins, et facilitent le voyage. Toutefois le temps ayant encore moins de valeur pour le Caucasien que pour le Russe, la patience est ici de première nécessité.

Hospitalité. — Nulle part comme au Caucase on n'exerce plus largement l'hospitalité. Non seulement le Russe, le Géorgien, l'Arménien ou l'indigène met toute sa maison et se met lui-même tout entier à la disposition de l'hôte qui lui est recommandé, mais il organise encore des parties, des promenades, des banquets en son honneur; et l'hospitalité qu'on reçoit ainsi a d'autant plus de valeur qu'elle est gratuite, au moins dans les classes élevées.

Consulats. — Ils sont utiles pour les étrangers qui feront bien de s'adresser à celui de leur pays pour tout conseil, difficulté et surtout démarche à faire près des autorités russes. En cas de séjour dans une ville, il est d'usage de se présenter au Consulat aussitôt après son arrivée.

Corps consulaire [1]. *Allemagne :* Tiflis (c.) Batoum, Poti, Novo-Rossiisk (a. c. à Kédabek). *Angleterre :* Batoum (v.-c.), Poti (v. c.), Novo-Rossiisk (v.-c.). *Autriche :* Batoum (v.-c.). *Belgique :* Tiflis (v.-c.), Batoum (v.-c.). *États-Unis* : Batoum (v.-c.). *France :*

1. (c. g.) Consul général, (c.) Consul, (v.-c.) Vice-Consul, (a. c.) Agent consulaire.

Tiflis (c.), Batoum (v.-c.), Bakou (v.-c.), Novo-Rossiisk (a.c.). *Grèce:* Novo-Rossiisk (a. c.). *Italie:* Tiflis (a. c.), Bakou (a. c.), Batoum (a. c.). *Pays-Bas:* Batoum (v.-c.). *Perse:* Tiflis (c. g.). *Suisse:* Tiflis (v.-c.). *Turquie:* Tiflis (c. g.), Batoum (c. g. et v.-c.), Novo-Rossiisk (v.-c.).

Police. — Elle laisse peu à désirer, mais il n'est cependant pas inutile de porter un revolver. Les *pristoffs* (officiers de paix), *gordovoi* (sergents de ville) sont polis et complaisants. Ne pas hésiter à les appeler, même si l'on ne parle pas russe, en cas de discussions avec un cocher. Pour un incident grave, urgent, s'adresser directement au maître de police, gouverneur, vice-gouverneur ou aux *ouïezné nâtchalniks* (chefs de districts).

Poste aux lettres. — Le service est compliqué, mais assez bien organisé dans la plupart des chefs-lieux de gouvernement, pitoyable au contraire dans les petites villes et les autres lieux. Les lettres qui attirent de quelque façon l'attention sont ouvertes à la poste. Il n'est pas rare que celles qui dépassent le poids ordinaire et dans lesquelles on suppose de l'argent ou des objets de valeur disparaissent. Les lettres recommandées causent de l'embarras lorsqu'on est à la campagne. Si, par exemple, on est dans une localité des environs de Batoum, Koutaïs, Tiflis, Vladikawkaz, Bakou, etc., on reçoit à l'arrivée d'une lettre de ce genre un *pavesk*, c'est-à-dire un avis du bureau de la ville vous annonçant que le pli est à votre disposition, Il faut alors s'adresser à la police de l'endroit pour avoir un certificat d'identité et se rendre à la ville avec ce certificat pour retirer la lettre. Les bureaux sont généralement ouverts de huit heures du matin à quatre heures du soir, excepté les jours de fêtes, et on sait qu'elles sont nombreuses en Russie et au Caucase. On reçoit les paquets environ vingt-quatre heures après leur arrivée.

Taxes. — Lettres (lettre fermée) : pour la Russie, 7 k. par *loth* (12 gr. 80) ; pour les pays de l'Union postale, 10 k par 15 gr.; pour les autres pays, 13 à 36 k. Cartes postales, lettre ouverte, 3 k. indistincte-

ment. Lettres recommandées, *zakaznoï*, le port ordinaire, plus 7 k., 27 à 56 k. pour les pays en dehors de l'Union. En cas de perte, on a droit à une indemnité de 10 r. ou de 12 r. 50. Envois sous bande « banderole », excepté les manuscrits, 2 k. par 4 *loth* ou 50 gr.; 4 à 5 k. en dehors de l'Union. Paquets ordinaires ou recommandés jusqu'à une valeur de 5,000 r., en Russie, 10 k. par livre et par 1,000 verstes. Envois d'argent et de valeurs 7 k. par once (*2 loth*), plus 7 k. de recommandation et 1/2 °/₀ de la valeur. On peut les présenter ouverts ou fermés. Ceux qui sont présentés ouverts peuvent peser jusqu'à 20 livres et atteindre une valeur de 15,000 roubles. Ils doivent être alors fermés à la poste, de 4 cachets, par l'expéditeur et un par l'employé qui les reçoit. Les envois présentés fermés, ne peuvent peser plus de 10 livres ni valoir plus de 500 roubles.

La poste n'est pas responsable des erreurs commises dans les envois quand l'adresse n'est pas écrite en russe. On doit mettre sur une lettre recommandée : (*zakaznoï*); sur un paquet contenant de l'argent, dans le haut, à dr. (*dénéjny*) ; sur un paquet recommandé (*tsienny*) ; sur un envoi contenant des valeurs, dans le haut, à g. (*tsiennaïa*) ; sur un paquet de livres (*ss knigami*). Les paquets recommandés pour l'étranger ou pour des endroits de la Russie non desservis par un chemin de fer, de même que ceux qui pèsent plus de 5 livres, doivent être enveloppés dans de la toile, sur laquelle il faut écrire l'adresse et le nom de l'expéditeur. L'administration les fait elle-même ficeler et sceller. Ceux qui sont à destination de l'étranger doivent de plus être accompagnés d'une déclaration. Quand une lettre recommandée ne doit être remise qu'à la poste, on ajoute à l'adresse : (*po poviestkié*, sur demande), et si elle doit être gardée (4 mois) : *do vostrébovaniia*, (jusqu'à ce qu'on la demande). Toutes ces mentions doivent être écrites en russe, au moins en caractères latins. — Timbres-poste (*postovoi marque*) : il y en a de 1, 2, 3, 5, 7, 10 et 20 k.—Cartes postales : timbrées, au prix du timbre, 3 k.; sans timbre, 1 k. par 4 cartes. Enveloppes affranchies, 1/2 k. de plus.

Après l'arrivée d'un envoi recommandé ou chargé, le destinataire reçoit un avis (*povictskā*), et s'il n'est pas connu à la poste, il faut que son identité soit attestée sur l'avis pâr la police. L'argent mis dans un paquet qui n'est pas présenté ouvert à la poste est confisqué lorsqu'on l'y trouve. Il est aussi interdit de mettre une lettre cachetée dans un paquet. L'amende est de 1 r. par once.

Télégraphe. — Une dépêche peut être rédigée en n'importe quelle langue, mais si elle n'est pas en russe, elle doit être écrite en lettres latines. On peut télégraphier à domicile ou bureau restant. Les mots de plus de quinze syllabes comptent double. Les dépêches peuvent être envoyées aux endroits où il n'y a pas de bureau : 1° Par la poste, au tarif ordinaire; 2° par estafette; 3° par exprès; 4° par les télégraphes des chemins de fer. — *Tarif.* — Pour la Russie : dépêche locale, 1 k. par mot; pour la Russie d'Europe, 5 k.; pour la Russie d'Asie, 10 k., plus 15 k. de taxe initiale. Dépêche « urgente », passant avant toute autre, triple taxe. Pour l'étranger : Allemagne et Autriche, 13 k. par mot; Belgique, Hollande, Suède et Suisse, 18 k.; France, Danemark, Norwège, 19 k.; Italie, 21 k.; Espagne, Portugal, 24 k.; Angleterre, 26 k.

Bateaux à vapeur. — Il y a des services réguliers de bateaux à vapeur sur la mer d'Azoff, la mer Noire, la Méditerranée et la mer Caspienne, qui desservent le Caucase. Les bateaux de la « Compagnie Russe », et des « Messageries Maritimes Françaises » sont les meilleurs de la mer Noire et les plus confortables. Les « Messageries » et la « Compagnie Paquet » délivrent des billets directs de Batoum à Marseille et Paris, avec escale à Constantinople. Le « Lloyd » austro-hongrois et diverses autres Compagnies ont des services plus ou moins réguliers sur la mer Noire et la Méditerranée. Les paquebots de la « Compagnie Caucase et Mercure » sont les seuls allant d'Astrakhan et de Bakou en Transcaspienne et aux ports de la Perse. Sur le Volga les paquebots des Compagnies de navigation *Volga, Lebède*, sont bien aménagés.

Chemins de fer. — Les trains marchent assez lentement au Caucase, où ils ne font que 20 à 30 v. à l'heure; les retards y sont perpétuels. L'uniforme du personnel se compose pour les chefs de gare: Casquette rouge galonnée, redingote à boutons d'argent; chefs de train : « surtout » en drap foncé, plissé et serré à la taille; comme épaulettes : des tresses en argent mélangées de violet. La police des gares est faite par la gendarmerie qui reçoit les plaintes et les déclarations de vols, de pertes de bagages, etc. Les vols étant fréquents dans les wagons, il faut quand on est à une gare ou qu'on descend à une station, prendre ses précautions et mettre un commissionnaire numéroté comme gardien de ses bagages. Les gares sont bien organisées; les buffets assez bons. Tous les employés sont d'une politesse exquise. Les wagons sont comme en Russie. Ils ont un passage au milieu ou sur le côté, ainsi qu'un cabinet de toilette et un water-closet. Les voitures de première classe n'ont que des coupés, avec des banquettes sans accoudoirs qui servent de lit la nuit. Le jour il y a souvent foule et l'on est mal. La nuit, en donnant un pourboire à un conducteur, on peut rester presque seul. En seconde classe on n'est pas beaucoup plus mal qu'en première, et il y a plus d'air. On ne saurait conseiller la troisième classe. On fume dans presque tous les compartiments, quoiqu'il y en ait de spéciaux pour les dames et les fumeurs. En hiver les trains sont chauffés et suffisamment éclairés.

Les tarifs pour le transport des voyageurs et des marchandises sont peu élevés, comparés à ceux des autres pays. Il n'y a pas de train-poste au Transcaucase. En Ciscaucasie, dans les trains de Vladikawkaz à Rostoff, il y en a, et l'augmentation du prix des billets est de 15 à 20 °/o. On paye ordinairement par verste; en premières : 3 k.; en deuxièmes : 2 k. 1/4; en troisièmes : 1 k. 1/4. Il y a sur tous les billets un impôt de 25 °/o. Pour les bagages la franchise est de 16 kilog., de 25 dans les relations internationales, et l'excédent se paye selon la distance.

Voyages en poste. — Il y a un service régulier de diligences entre Minéralnaïa Vodi et Piatigorsk,

Kislavodsk, Yessentouki, Kislavodsk; Jeliesnovodsk, entre Vladikawkaz et Tiflis; Tiflis, Codjor et Manglis; Tiflis Signak et Thélaff; Gori et Tsinkval; Ozourghet et Samtrédi; Samtrédi et Oni, Oni et Koutaïs; Michaïloff, Borjom et Abastouman, Poti et Natanébi.

La poste fournit des chevaux aux voyageurs qui ont leur propre équipage; sur les grandes routes postales ou chaussées elle donne: équipages et chevaux (calèche, phaéton, omnibus), et partout : des véhicules non suspendus (*perikladnoï*, *fourgon*, *troïka*, rarement la *tarentass* dont les tiges de bois montées sur les essieux font ressorts). Si les voitures laissent un peu à désirer, les chevaux sont excellents malgré leur petite taille; les cochers très complaisants mènent vite ou doucement selon les pourboires; les maîtres de poste généralement polis ont peu d'empressement à vous servir. On a souvent besoin de prendre avec eux un ton catégorique pour exiger des chevaux, surtout en été; on peut le faire si l'on a des recommandations ou un titre officiel. Il y a, du reste, à chaque relais, un registre destiné à recevoir les plaintes des voyageurs, et des tableaux indiquant les distances, les taxes, les péages. Sur les grandes routes, à une distance de 15 à 20 v. l'un de l'autre, les relais sont des maisons bien construites ayant des chambres et un buffet. Ailleurs, ce ne sont que de misérables cabanes où l'on ne trouve que de l'eau, un *samovar*, des œufs.

Phaétons. — C'est le nom des voitures découvertes, à deux places, attelées de deux ou quatre chevaux qu'on trouve à louer presque partout au Caucase. Elles sont propres et les chevaux courent vite. Les taxes varient selon les localités et les distances; là où il y a tarif, pas d'embarras ni de discussion; ailleurs, il faut marchander longtemps et faire prix d'avance. En général, la course en ville coûte 30 k.; l'heure 60; la journée 3 à 4 r., selon les distances où l'on veut aller. A Tiflis on peut louer des voitures fermées, coupés, landaus, chez Kotrini, à la Michaïlovsky. Il y a des phaétons assez bons dans presque tous les chefs-lieux et les petites villes, aux stations de chemins de fer; on peut les louer à la journée pour de longs parcours

Guides-Interprètes. — On en trouve quatre seulement à Tiflis ; ils sont attachés à l'hôtel de « Londres et du Caucase ». Ils parlent les langues européennes et indigènes, connaissent assez bien les villes, les grandes routes ferrées et postales ; ils ne font pas les ascensions. Ils coûtent 4 à 5 r. par jour, sont un peu capricieux, mais sûrs et honnêtes. Rostom, Jérôme Realini, Bagramiantz ont l'habitude des voyages en Perse, en Transcaspienne et en Asie centrale.

Hôtels. — Ceux de Batoum, Koutaïs, Tiflis, Bakou, Vladikawkaz sont bons ; ceux des petites villes sont moins confortables et les auberges de celles qui ne sont pas desservies par un chemin de fer ou une ligne postale sont plus que médiocres.

Chambres garnies. — Elles ne sont que pour les voyageurs qui ont l'intention de rester longtemps dans une ville et qui trouvent les hôtels trop chers. Le prix d'une chambre varie de 30 à 40 r. par mois (linge 2 à 3 r.) et pourboire non compris. Un avantage appréciable, c'est qu'on y est plus tranquille, peut-être un peu plus soigné qu'à l'hôtel, qu'on a « samovar », assiettes, verres, couteaux, cuillers, etc., etc., que l'on peut s'y faire apporter du dehors du vin, de la bière.

Restaurants. — Tous les hôtels ont une salle de restaurant Dans les meilleurs de Batoum, Koutaïs, Tiflis, Bakou, Vladikawkaz, cuisine, service, organisation sont presque à la française. On y mange à la carte, en général. Les vins étrangers sont chers, ceux du Caucase buvables et bon marché ; la bière locale médiocre Il y a un vestiaire dans chaque restaurant, et on a l'habitude de donner au suisse ou au *tcholavek* (garçon) 10, 20 kopeks pour ôter, garder et vous remettre votre chapeau, paletot ou pelisse. Comme en Russie, on doit se découvrir dans tous les restaurants, les administrations, théâtres, endroits publics, magasins. L'habitude de fumer est générale au Caucase et commune aux deux sexes. On fume même à table, entre les divers mets, des cigarettes *(papyross)* de tabac turc ; les cigares sont mauvais et chers.

Dans la charmante préface de son *Grand Diction-*

naire de cuisine, Alexandre Dumas dit que non seulement on mange mal au Caucase, mais qu'on n'y mange même pas! Il y aurait cependant injustice à ne pas dire un mot de la cuisine caucasienne, fort primitive sans doute, mais qui n'en a pas moins quelque mérite. D'ailleurs, depuis Dumas, les temps ont bien changé, et l'on dîne aujourd'hui à Tiflis aussi bien qu'ailleurs. Comme mets caractéristiques (en dehors des plats russes connus : *borstcht*, *stchi*, *botvinia*, *okrochka*, *oulka*, *sterlet*, *blénis*, etc.) il faut citer : le *chichlik*, petits morceaux de mouton enfilés sur une broche et rôtis, c'est le plat national par excellence, la *tchikirtma* (soupe de poulet), le *kharcho* (soupe de bœuf), l'*artala* (id.), le *tevzi mok-harché* (poisson cuit à l'eau), le *tabaka* (poulet grillé), le *bedchi* (épaule de bœuf bouilli), le *moutslis kathami* (poulet aux raisins secs), le faisan à la géorgienne, le *porossonok* (cochon de lait rôti), le *gomi* (millet d'Italie), le *kache* (gruau), les *akhali lobio* (haricots verts cuits avec des œufs et du poulet), le *mountadjizploff* (riz aux fruits), le *matzoni* (fromage blanc), etc., etc. La plupart de ces plats, qu'on peut goûter dans les tavernes géorgiennes et persanes, sont assaisonnés avec de la crème aigre et une foule d'ingrédients : huile de noix, muscades, safran, oignons, laurier, fenouil, *kindzi*, estragon, coriandre verte, concombres, prunelles aigres, etc. Les restaurants caucasiens et même les particuliers ont adopté l'usage russe des *zakouski* ou hors-d'œuvre, c'est-à-dire un buffet, une table à part sur laquelle on trouve *caviar*[1], poissons, viandes froides, radis, herbes variées, beurre, fromages, spiritueux, *votki* (eau-de-vie), etc., qu'on prend comme apéritifs avant les repas ou comme second déjeuner. Aimant les fruits verts, les Caucasiens n'ont que l'embarras du choix entre les pêches, abricots, prunes, pommes, *kiziles*, grenades, poires, cerises, fraises, groseilles, raisins, melons, concombres, noix, châtaignes, etc., etc. Ils récoltent aussi trop de vin pour ne pas l'aimer beaucoup. Les Géorgiens surtout sont de grands et solides buveurs.

1. Ce mot n'est pas russe; il vient de l'italien *caviale* par l'intermédiaire du turc *chouiar*. Le mot russe est *ikra*.

Théâtres. — Ceux de Tiflis sont assez bons et assez élégants. On y donne des opéras, opéras-comiques, opérettes, féeries, drames, comédies, vaudevilles en russe, français, italien, allemand, géorgien, arménien. Les prix des places varient beaucoup; les plus élevés sont ceux de l'opéra et des soirées à bénéfice; ils varient entre 2, 5 et 6 r.

Concerts. — Des concerts ont lieu souvent aux théâtres et dans les clubs; on peut y entendre quelquefois les chants et la musique russes et indigènes, les chansons bohémiennes et assister aux danses russes et nationales. Dans les jardins publics, des concerts militaires ont lieu en été régulièrement.

Divertissements. — Les Caucasiens adorent la musique. Il n'y a pas de fête chez eux sans des chants, des toasts ou *mravaljamières*, accompagnés de la *zourna*, du tambour de basque et auxquels succèdent la *lesghinka*, danse nationale du Caucase, et le « pas des poignards. » On aime aussi la mazourka, introduite par les Russes. Comme divertissements particuliers: les *tamaca*, fêtes ou féeries, les réjouissances de la *maslianaïa* (semaine du beurre), les jours gras de la Russie, les courses de chevaux, les combats de béliers, les pugilats d'athlètes, les fêtes persanes, les *allégri*, les *goulianié*, promenades en voiture à Mouchtaïd, et enfin l'équitation et la chasse.

Clubs. — Il y en a dans toutes les villes et stations thermales du Caucase. Les étrangers sont reçus sur présentation et moyennant 50 k. à 1 r. Les dames sont admises dans tous. On y joue le whist, « la préférence », « le vinte », et un peu au billard. Les soupers y sont bons et pas chers.

HISTOIRE[1]

Temps anciens. — Quoique les plus vieux souvenirs consignés dans les livres de Moïse nous portent vers le Caucase, et que les premiers poètes de la Grèce aient recueilli, sur la même région, d'antiques traditions enveloppées dans les fables populaires ; quoique les Géorgiens, dans leurs chroniques, fassent remonter leurs origines aux plus anciens âges, et que les Milésiens eussent déjà des établissements sur les côtes orientales de la mer Noire, sept ou huit cents ans avant notre ère, l'histoire des pays caucasiens ne commence réellement pour nous qu'au temps des Romains. C'est seulement par les expéditions de ces derniers, pendant leurs guerres contre Mithridate, que la Caucasie, où mirent successivement le pied Lucullus, Glabrion et Pompée, fut plus généralement connue.

Sous Trajan, l'an 114 de J.-C., l'Arménie septentrionale devint province romaine. A cette époque, la Caucasie orientale ou Albanie reconnaissait déjà la suprématie de Rome, et Trajan l'étendit ensuite à la Caucasie occidentale ou Ibérie. Dans l'une et dans l'autre, il maintint les princes indigènes, ainsi que leurs petits royaumes, et l'autorité des Romains se montra d'autant plus douce qu'ils avaient des concurrents dangereux pour cette possession. Les Parthes surtout la leur disputèrent; l'Arménie fut longtemps une pomme de discorde entre les deux voisins et momentanément l'Euphrate supérieur devint, de ce côté, l'extrême limite de l'Empire. Lorsque la dynastie des Arsacides eut fait place à la race plus glorieuse des Sassanides (226-636), ce fut sous l'autorité des rois de la Nouvelle-Perse que la plupart des pays situés sur la frontière des deux puissances eurent à se ranger. Les rois sassanides

1. D'après Vivien de Saint-Martin.

remirent en honneur le culte du feu et les anciennes traditions relatives à Zoroastre. Ce culte les attachait au Chirvan, où Chemakha était alors pour les Musulmans un *emporium* florissant, et encore plus au nord, à Derbent, où s'élevaient de grandes fortifications. En l'an 232, l'Arménie devint la conquête des Perses; cependant, elle ne fut définitivement incorporée à leur Empire qu'en 428. On sait de quelle gloire s'était entouré le long règne (309-380) de Sapor ou Cha-pour, dit le Grand. Un de ses successeurs, Chosroës ou Khosrou (591-628), porta à son comble la puissance des Sassanides et des Perses.

Néanmoins, les Romains d'Orient ou de Byzance se maintinrent dans la Caucasie et, sous l'empereur Justinien, ils firent la guerre aux Lazes de la Colchide (de 549 à 556). C'est à la même époque que le christianisme, apporté en Arménie par les apôtres saint Barthélemy et saint Thaddée à la fin du IIIe siècle, et en Géorgie par sainte Nino, au commencement du IVe siècle, se répandit de plus en plus dans la Caucasie. C'est aussi sous l'empereur Justinien que l'Evangile fut prêché aux Abazes, nom sous lequel les Romains s'habituèrent à désigner les Caucasiens de l'Ibérie caucasienne. Dès les premiers siècles de notre ère, la Géorgie était définitivement constituée en royaume indépendant. Tiflis, qui n'en était pas encore la capitale, était fondée depuis l'an 469. Cependant, ce n'est guère qu'au Xe siècle que l'isthme caucasien commença à entrer dans le domaine de la science avec les descriptions de l'empereur Constantin Porphyrogénète et celles du géographe arabe Maçoudi.

Moyen âge. — Avant cette époque, au temps de la grande migration et même aux époques antéhistoriques, les peuples qui venaient d'Asie touchèrent au Caucase les uns par le Nord, d'autres par le Sud, soit au moment de leur déplacement, soit à leur retour. Beaucoup y laissèrent des débris, car ces montagnes paraissent être devenues le refuge final de ceux qui avaient échoué dans leur incursion en Occident ou qui ne s'étaient pas confondus avec les autres envahisseurs. Ces débris, de toute origine et de toutes langues, s'imposèrent et

se superposèrent aux aborigènes ou aux premiers occupants établis dans l'isthme de toute antiquité. Des peuplades plus ou moins nombreuses restèrent disséminées sur les hauteurs et dans les vallées ainsi que sur la côte des deux mers par lesquelles l'isthme est baigné, peuplades fort différentes d'aspect et professant différents cultes, entre autres le judaïsme et le christianisme. Elles durent reconnaître pour la plupart la suzeraineté des grandes monarchies voisines. La Perse et Byzance se disputaient encore la suprématie, quand les Arabes vinrent y prétendre à leur tour, au VIIIe siècle de notre ère, et bientôt maîtres de tout le pays, y faire une propagande fanatique. Les Abazes et les Tcherkess, sous le nom de Zikhes, étaient encore soumis nominalement aux Romains d'Orient. L'empereur Constantin Porphyrogénète les mentionne dans son tableau de l' « Administration de l'Empire », écrit pour son fils, et derrière eux il place la Papaghia, la Kasakhia et l'Alania. Dans le XIIIe siècle, les souverains de Géorgie, devenue l'Etat prépondérant de l'isthme, s'allièrent au peuple des Khazars, leurs voisins au nord (entre le Don et le Volga), pour se maintenir contre les nouveaux conquérants mongols venus de la Haute-Asie vers 1250, et qui, après avoir fondé l'empire du Kiptchak et détruit le royaume des Khazars, étendirent leur joug au sud des montagnes, jusqu'en Géorgie, en même temps que sous le nom de Nogaïs ils fondaient dans les plaines voisines de la mer Noire l'État musulman qu'on a nommé depuis Khanat de Crimée ou Petite-Tartarie.

Nous passons les Gênois qui, de 1266 à 1475, exercèrent depuis Kaffa leur influence sur toute la partie nord-ouest de l'isthme; mais de nouveaux conquérants encore vinrent de l'Asie fondre sur les pays caucasiens; en 1386, Timour ou Tamerlan ; puis les Sofis maîtres de la Perse, et enfin les Ottomans avec lesquels les Persans ne tardèrent pas à partager jusqu'à la fin du XVIIIe siècle la domination plus ou moins effective de ce pays si fréquemment ravagé.

Temps modernes. — Cependant la région du Nord voyait grandir un Etat qui aspirait aussi à ce partage,

et qui devait un jour étendre sa main puissante sur le Caucase tout entier; ce sont les Russes.

Mstislaff, l'un des douze fils de Vladimir le Grand, ayant, depuis l'an 988, aidé l'empereur romain d'Orient, Basile II, à détruire la puissance des Khazars en Crimée, érigea dans la presqu'île de Taman une principauté que les Russes appelèrent Tmoutarakhan, mais dont il n'est question dans leur histoire que jusque vers la fin du XIe siècle. Mstislaff vainquit aussi les Kassoghes, peuple montagnard de la famille des Tcherkess. Parmi ses sujets figurent en outre des Ossètes. Dans les siècles suivants, les Russes étaient séparés des peuples caucasiens par les Komans ou Poloftzes et par les Ptchénèghes, qui se perdirent ensuite dans l'Empire du Kiptchak.

Ce fut seulement au XVIe siècle, quand les Sofis eurent mis fin, en Perse, à l'Empire des Turcomans, que les Géorgiens, habitués à changer souvent de maîtres, songèrent à leurs coreligionnaires du Nord. Ils n'étaient pas trop opprimés par les Persans, ni même par les Turcs, qui partageaient avec ces derniers la domination de l'isthme; tous deux y laissèrent gouverner les princes indigènes, s'efforçant seulement d'y répandre la loi musulmane, les Persans sous la forme du rite chiite, les Ottomans sous celle du rite sunnite; mais ces maîtres étaient constamment en lutte entre eux, et les indigènes eurent beaucoup à souffrir de ces hostilités.

La Moscovie, sous Ivan III (1462-1505), et Ivan IV (1534-1584), avait enfin secoué le joug de ses vainqueurs asiatiques. L'Empire du Kiptchak était démembré. Sur les ruines de celui de la Horde-d'Or (1480) s'étaient formés plusieurs Etats tatars; mais le principal de ces Etats, Kazan, fut repris en 1552, et Astrakhan en 1554, par Ivan IV. Peu d'années après, les Russes, grâce aux Cosaques du Don, firent aussi la conquête de la Sibérie, en même temps que du côté du Caucase, ils s'avançaient jusqu'au Térek.

Cette nouvelle puissance eut naturellement un grand retentissement dans le Caucase. Souvent en révolte contre le khan de Crimée, auquel les Kabardins s'é-

taient volontairement soumis, d'autres tribus de Tcherkess, notamment celle du Bèch-taou, se déclarèrent, dès 1555, vassaux des Moscovites, mais se firent battre peu d'années après (1570) par les Tatars, auxquels elles durent encore, à différentes reprises, se résigner à payer tribut, habituellement en esclaves des deux sexes. La soumission aux Russes, soit des Tcherkess de la plaine, soit de ceux des montagnes, ne devint jamais sérieuse ni durable. Les Géorgiens étaient de tous les Caucasiens les plus portés à se rapprocher des Moscovites professant comme eux le culte orthodoxe. Un traité paraît avoir été conclu entre Alexandre III, roi de Kakhétie, et Fédor Ivanovitch (1584-1598), tsar[1] de Russie. Seulement ces tentatives n'eurent pas de résultat efficace. Ces actes de soumission envers les chrétiens du Nord n'eurent guère d'autre effet que de provoquer des invasions des Persans et des Turcs, ou des guerres civiles dans les contrées géorgiennes.

Cet état de choses changea complètement sous le règne de Pierre le Grand (1689-1725). Déjà en 1696, les Russes momentanément maîtres d'Azoff, qu'ils eurent ensuite encore longtemps à disputer aux Turcs, étaient voisins de la Caucasie, du côté des bouches du Kouban, comme ils l'étaient depuis plus d'un siècle du côté de l'embouchure du Térek. Dès lors il entra dans les grands desseins du régénérateur de la Moscovie d'assurer à celle-ci le commerce de la mer Caspienne et de la Perse. Les circonstances semblèrent favorables à ces

1. Le mot *tsar* fut primitivement employé par les anciens traducteurs slavons de la Bible, pour désigner les rois dont il est question dans les livres sacrés des Hébreux. C'est le mot *césar* qui, dans le latin germanique du moyen âge, se prononçait *tsesar*. Par élision de l'*e*, *tsesar* est devenu le mot russe *tsar*, qu'il ne faut pas écrire *czar*. Cette orthographe appartient à la langue polonaise du XVIII[e] siècle. Lorsque les Russes veulent parler officiellement de leur souverain, ils ne l'appellent pas *tsar*, mais *imperator*. Cette désignation latine a été introduite par Pierre le Grand, et, dans les protocoles, l'empereur ne prend celle de *tsar* que lorsqu'il parle comme souverain de la Pologne ou des anciens tsarats de Kazan, Astrakhan, etc. L'impératrice porte le titre de *tsaritsa*, que nous traduisons par *tsarine*. Le prince héritier est appelé non pas *tsarévitch*, mais *césarévitch*.

visées hardies, car la Perse était en pleine décadence.

L'avant-dernier Sofi, Schah-Houssein, qui depuis 1709 se débattait péniblement contre les Afghans, appela à son secours, en 1712, le tsar de Russie. Pierre hésita d'abord ; mais quand il vit les Ottomans se disposer à intervenir dans la crise, il prit un parti énergique, embarqua quelques milliers d'hommes sur le Volga, descendit jusqu'à la mer Caspienne, et débarqua, le 4 août 1722, sur la côte du Daghestan où Derbent ne tarda pas à lui ouvrir ses portes. Le tsar fit occuper Bakou et avancer ses troupes jusqu'au Ghilan et Mazendéran et les environs de Recht. Un instant il fut question entre la Russie et la Porte de se partager les provinces caucasiennes du Schah y compris la Géorgie, et un traité fut conclu en ce sens entre les deux puissances (1724) ; mais la mort du grand monarque russe arrêta le développement de ces plans. Sous l'impératrice Anne Ivanovna (1730-1740), la puissance de l'Empire fit de ce côté des pas rétrogrades ; l'occupation des provinces persanes étant très onéreuse, et les troupes étant décimées par les maladies, cette princesse renonça aux acquisitions de Pierre le Grand au sud de la mer Caspienne et signa à cet effet le traité de Recht du 3 février 1732. La puissance russe, depuis 1735, eut de nouveau pour borne le Térek inférieur.

Depuis la destruction de l'Empire du Kiptchak, elle avait là sa principale base de défense contre la turbulence des montagnards et contre toute incursion venant du Caucase. C'est à l'utile milice des Cosaques qu'elle s'en remit de sa sécurité sur ce point. En 1568, les Russes avaient élevé sur l'un des bras du fleuve, non loin de la mer, la forteresse de Tarki que l'on peut regarder comme point de départ d'une ligne frontière formée de *stanitzas* ou villages fortifiés, où plusieurs *sotnias* ou compagnies de Cosaques du Don durent s'installer avec leurs familles près des Tatars de Tioumen. Quelques années après, à la demande des Turcs alors prépondérants dans le Caucase, cette forteresse de Tarki fut démolie ; mais l'alliance des Russes avec le tsar de Géorgie et avec son protecteur Abbas le Grand, schah de Perse, leur permit de la relever vers 1594, et

les Tcherkess, qui défendaient alors leur indépendance contre les Ottomans, comme ils l'ont défendue plus tard contre les Russes, ne leur furent pas sans utilité à cette occasion. Cependant, redoutant l'oppression tantôt des uns tantôt des autres, les Tcherkess se joignirent bientôt après à une armée auxiliaire que le sultan Ahmed Ier envoya, en 1604, aux Mahométans du Daghestan, et l'influence russe resta depuis considérablement amoindrie dans le Caucase jusqu'aux temps de Pierre le Grand.

C'est ce dernier qui reprit le plan d'élever une ligne continue de petits forts défendus par des Cosaques colonisés, et il employa pour cela le régiment qui occupait Tarki et que l'on désignait sous le nom de Cosaques de Greben, probablement à cause des hauteurs voisines de leurs demeures, sur les bords de la Soundja. Les cinq *stanitzas* qui furent bâties le long du Térek (rive gauche), vers 1712, étaient celles de la Vieille et de la Nouvelle-Gladka, celles de Kourdioukova, Chtchadrine et Tchervlennoï. Après la prise de possession du Daghestan que lui abandonnait, en 1772, le schah de Perse expulsé, Pierre fit aussi construire sur le Soulak la forteresse de Sainte-Croix (Sviatoï-Krest), et ses troupes s'y maintinrent malgré les attaques vigoureuses que dirigea contre elles, en 1725, le *chamkhalou vali* de Tarki. Cependant ses successeurs renoncèrent ensuite à cette place, et même celle de Tarki fut démolie de nouveau en 1728. L'impératrice Anne retira tout à fait ses forces jusque vers le Térek, devant l'apparition de Nadir-Schah dans ces contrées. Elle ordonna même la démolition de la forteresse de Sviatoï-Krest; mais après le traité de Belgrade, en 1739, elle en fit construire une autre, Kizliar, à sa place, et y mit une garnison de Cosaques. Les deux Kabardas furent alors déclarées indépendantes. Peu de temps après, de nouvelles *stanitzas* furent établies ; et pour les peupler, chacune de celles des Cosaques du Don envoya une famille. En 1763, fut encore fondée la ville de Mozdok, afin de compléter la défense de ce côté. Ces mesures irritèrent vivement les Tcherkess, voisins de cette ligne, qui jusqu'alors avaient vécu en assez bonne intelligence avec les Russes et les avaient souvent appelés à leur

secours contre les Turcs, de plus en plus prépondérants dans le Caucase. Ceux-ci disputaient les royaumes de langue géorgienne aux Persans, quelquefois en prenant pour auxiliaires les Lesghiens ou d'autres montagnards, parmi lesquels s'était répandu le mahométisme.

Depuis 1762, l'habile et énergique Catherine II tenait le sceptre de l'Empire moscovite. Jalouse de mener à fin les entreprises que Pierre le Grand avait laissées inachevées, ou qu'il avait seulement méditées, elle tourna presque aussitôt ses regards vers la contrée par laquelle il avait voulu s'ouvrir le chemin de l'Asie centrale. Dans leur position abaissée et précaire, tantôt fidèles au christianisme, tantôt l'abjurant au gré de leurs maîtres, traités en simples *valis* ou gouverneurs de provinces, voyant au moindre mécontentement arriver à Tiflis, tantôt une armée persane, tantôt une armée turque, les tsars de Géorgie et d'Iméréthie crurent alors trouver en cette puissance de coreligionnaires un point d'appui, grâce auquel seul ils pourraient prolonger leur existence indépendante. Héraclé II, qui, après avoir été le compagnon d'armes de Nadir-Schah, réunissait sous son sceptre, de 1760 à 1798, toute la Géorgie persane, se vit, sous les successeurs de ce puissant protecteur, de nouveau inquiété et son royaume livré à une agitation continuelle. Par ce motif, il offrit secrètement aux Russes une alliance intime avec eux, au moment où Solomon I d'Iméréthie, qui régna jusqu'en 1784, était en guerre avec les Turcs, qui le traitaient en rebelle, parce qu'il refusait de leur payer un tribut humiliant. En 1768, la guerre avait aussi recommencé entre l'Empire ottoman et la Russie ; le général de Medem avait conduit une armée vers le Kouban et au pied du Caucase, et Catherine II envoya en outre (1769) au delà de cette chaîne un corps d'armée sous le commandement du général Totleben. Alors Héraclé n'hésita pas à se réunir à lui avec ses forces. Cependant ce secours ne produisit aucun avantage aux deux princes géorgiens : Totleben réussit bien à se rendre maître de Koutaïs, mais, ayant ensuite essuyé un échec devant Poti, il ramena aussitôt ses troupes en Russie (1772).

Deux ans après, fut conclu entre la Russie et la Porte ottomane le traité de Koudjouk-Kaïnardji ; ce traité eut une influence décisive sur le sort futur de toute la Caucasie. Non seulement il confirma à la première de ces puissances la possession si longtemps contestée d'Azoff, il lui abandonna en outre la Grande et la Petite-Kabarda, à la possession desquelles elle élevait depuis longtemps des prétentions, ainsi que les forteresses voisines de Kertcht : Iénikalé et Kinbourn ; il proclama formellement la complète indépendance de la Petite-Tartarie. Toute la région du Kouban devait en jouir comme elle, et d'un autre côté la Géorgie et l'Iméréthie devaient cesser d'être tributaires des Ottomans.

Cependant ce traité de 1774 marque seulement une première halte dans le développement des grands projets de Catherine II, à qui le prince Potemkin avait promis, comme on sait, le rétablissement, en faveur de l'un de ses petits-fils, de l'Empire de Byzance, et par là la domination en Orient. Dès 1783, Catherine II avait déclaré la Crimée, ainsi que toute la Petite-Tartarie avec le Kouban, réunie à ses Etats, et la Porte la laissa faire, se contentant d'élever, en 1783, la forteresse d'Anapa, sur la côte de l'ancienne Sindique, au sud des bouches du Kouban, et d'y établir un pacha chargé de surveiller toute la côte et de défendre l'indépendance des populations environnantes. Dans la même année 1783, la Porte avait dû se résigner à subir de la part de la Russie encore un autre outrage. Catherine II avait accepté le traité par lequel Héraclé, rompant à la fois avec la Perse et la Turquie, se reconnaissait à tout jamais vassal de la Russie, laquelle ne tarda pas à faire occuper Tiflis. C'est en 1787 seulement que le sultan se décida à recourir de nouveau à la guerre, laquelle, après avoir duré quatre ans, se termina momentanément par le traité de Jassy (1791), en vertu duquel les Russes se virent enfin possesseurs légitimes de tout l'ancien khanat de Crimée et héritiers de toutes les prétentions de ses maîtres tatars sur les steppes occupées par les Nogaïs et autres tribus en deçà de la grande chaîne du Caucase. Cette guerre permit aux

Russes, sous Goudovitch, de se rendre maîtres (1791) d'Anapa et de Soudjouk-Kalé, ainsi que de la personne de Bej-Mansour, le premier des prophètes que le fanatisme musulman et l'amour de l'indépendance de leur pays devaient successivement susciter parmi les montagnards.

Du côté de la Perse, la paix n'avait pas été gravement troublée depuis Nadir-Schah ; mais sa mort avait été suivie de nouveaux désordres et d'usurpations de la couronne, ce qui laissa le champ libre à Héraclé. On a vu comment il en profita. Sa détermination en faveur des Russes sembla d'abord passer inaperçue chez les Persans ; mais dans la dernière année du règne de Catherine II (1796) ils songèrent à tirer vengeance de ce qu'ils devaient regarder comme une trahison. Un des usurpateurs qui s'étaient succédé depuis Nadir-Schah, le *kadjar* Aga-Mohamed-Khan se jeta subitement sur la Géorgie, la ravagea cruellement, expulsa Héraclé et fit reconnaître son autorité dans tous les pays qui s'étaient mis sous le protectorat russe. L'impératrice se hâta d'envoyer une armée dont elle donna le commandement au comte Valérien Zouboff et qui ramena en très peu de temps ces pays à la soumission ; mais elle mourut sur ces entrefaites, presque en même temps qu'Aga-Mohamed-Khan qui fut assassiné. L'empereur Paul (1796-1801), fils et successeur de Catherine II, rappela cette armée ; mais les pays de langue géorgienne n'en furent pas moins perdus pour la Perse. Incapable de se soutenir à la fois contre elle, les Turcs et les Lesghiens, en même temps que contre les révoltes de ses propres frères, le fils aîné d'Héraclé, Georges XIII, déjà avancé en âge, transmit avant de mourir, par traité du 5 décembre 1799, ses Etats à l'empereur Paul en pleine propriété, et celui-ci, au commencement de 1801, déclara par manifeste impérial la Géorgie à jamais réunie à l'Empire.

Période contemporaine. — La Géorgie fut presque aussitôt, par ordre d'Alexandre Ier (1801-1825), organisée en province russe. La frontière de l'Empire de Russie du côté de la Perse ne dépassait guère encore la rivière Koura, mais la soumission de l'Iméréthie, de

la Mingrélie et du Gouria, de même que celle des princes mahométans qui régnaient encore, sous la protection des Persans, dans la partie orientale de la Caucasie, à savoir celle du *chamkhal* de Tarkou celle des *khans* de Derbent, Bakou, Chirvan, Chéki, Gandja, Karabagh, était dès lors regardée comme étant la conséquence nécessaire et fatale de l'acquisition de la Géorgie. Elle s'accomplit, en effet, grâce à l'énergie et aux talents du second gouverneur général (1802-1806), le prince Tsitsianof, lui-même Géorgien et allié de la famille royale de Géorgie, et par les efforts du comte Goudovitch, son successeur. Des traités furent successivement conclus à cet effet : en 1803, 1804 avec le *dadian* (prince régnant) de Mingrélie et le tsar d'Iméréthie ; en 1809 avec le Gouriel ou prince du Gouria ; puis à la suite de deux guerres avec la Perse, le traité de Goulistan en 1813, et celui de Tourkmantchaï en 1828 ; enfin, après deux guerres avec les Turcs, celui d'Akherman en 1826, et celui d'Andrinople en 1829. Les forteresses des côtes de la mer Noire, notamment Anapa, que les Russes, après l'avoir occupée en 1791 et de nouveau de 1807 à 1812, avaient dû restituer aux Ottomans à la paix de Bucharest (qui est de cette dernière année), furent reprises en 1828 et gardées depuis. Au sud de l'isthme caucasien, l'Araxe, puissant affluent de la Koura, devint alors la limite du côté de la Perse, et elle se continua vis-à-vis des *pachaliks* ottomans par une ligne droite qui coupait en deux celui d'Akhaltzikhé, un peu au sud de la forteresse de ce nom, et qui aboutissait à la mer Noire en englobant la moitié septentrionale du Gouria. Du même coup, une forte portion de l'Arménie avec Erivan et Edchmiadzine, siège du patriarche arménien, fut ajoutée aux possessions russes qui désormais comprenaient, du moins nominalement, l'isthme tout entier, sans aucune discontinuité par rapport au principal corps de l'Empire.

En prévoyante souveraine, Catherine II n'avait pas manqué de prolonger vers l'Ouest le cordon de Cosaques depuis Mozdok, du Térek à la Malka. Cinq *stanitzas* furent établies en 1770, et dix autres dans les années suivantes jusqu'en 1778 ; parmi ces dernières

étaient comprises les forteresses d'Ekathérinograd, Ghéorghievsky, Alexandroff et Stavropol. Une partie des Cosaques du Volga furent transférés là pour les peupler. De la Malka, la ligne passa ensuite au Kouban, car le *khan* de la Petite-Tartarie fut forcé de consentir à ce que le fleuve devînt la limite russe, qui engloba ainsi les deux Kabardas, définitivement soumises. Le long du Kouban, la ligne, toujours défendue par des constructions nouvelles de *stanitzas*, arriva enfin jusqu'à la mer Noire, et dans la suite on en confia la défense sur ce point à quatre régiments de Cosaques du Dniéper (*Zoporoiskaïa Sietch*). On donna à ces Cosaques le nom de Tchernomoriens ou guerriers de la mer Noire (de *tchernoï* noire et *more* mer), et à leur province celui de Tchernomorskii ; ils dépendent aujourd'hui de la province du Kouban et ont leur *ataman* particulier. L'empereur Nicolas les trouva, en 1837, organisés en neuf régiments de cavalerie, avec trois compagnies d'artillerie. Encore sous Catherine II, on avait fondé d'abord la forteresse de Constantinogorsk pour protéger les bans caucasiens en avant de la chaîne, et ensuite, en 1784, celle plus importante de Vladikawkaz, et on avait commencé dans le pays des Ingouches, qui gardaient une prudente neutralité, la construction de la route militaire qui, après avoir traversé la Petite-Kabarda, devait passer sous les canons de la forteresse et sur la rive droite du Térek pour aboutir à Tiflis.

Après la paix d'Andrinople, la Russie se flattait de posséder légitimement tout l'isthme qu'elle tenait, soit du droit de conquête, soit par suite de transactions volontaires avec ses divers maîtres. Le gouvernement russe considérait comme un titre à cette précieuse possession non seulement le traité de Kondjouk-Kaïnardji (1774), mais encore celui d'Andrinople (1829). Par l'article 4 de ce dernier, il avait été stipulé que tous les pays au nord de la nouvelle ligne frontière, vers la Géorgie, l'Iméréthie et le Gouria, y compris tout le littoral de la mer Noire depuis l'embouchure du Kouban jusqu'au port de Saint-Nicolas inclusivement, restaient sous la domination des Russes. Mais le pays des montagnards de la grande chaîne du Caucase et du steppe

qui s'étend à ses pieds vers le Nord, était-il compris dans cette cession et pouvait-il l'être? A entendre les Tcherkess et en prenant les mots à la lettre, on n'aurait pas eu le droit de l'y comprendre, car les peuples caucasiens n'avaient jamais formellement reconnu la suzeraineté de la Porte ottomane, laquelle, par conséquent, n'aurait point eu le droit de disposer d'eux. Dans le fait cependant, l'abandon par elle de ces pays, la disparition de la Petite-Tartarie, dont les Tcherkess avaient été jadis les vassaux, entraînait forcément la soumission de tous ces peuples, alternativement au moins sous le protectorat de l'une ou de l'autre des puissances voisines, peuples contre les brigandages desquels il était d'ailleurs indispensable de se prémunir. La question de droit, discutable sans doute, peut paraître ici secondaire : les circonstances décidaient du sort des montagnards, et il faut se borner au récit des événements. Après le traité d'Andrinople, la résistance de ces peuples, fiers et braves, contre les Russes, devint d'année en année plus résolue. Cependant, longtemps auparavant, il avait déjà fallu leur faire la guerre, afin de briser cette résistance. A l'occasion de la première prise d'Anapa (1791) il a été parlé de Cheik-Mansour, espèce de prophète qui tomba alors aux mains des Russes et alla terminer ses jours derrière les murs de Schlusselbourg, après avoir, à l'instigation des Turcs sans doute, essayé d'opérer un soulèvement général parmi les Tcherkess au nom de la religion. Mahométans d'assez fraîche date et plutôt indifférents que fanatiques, ils ne s'étaient guère laissés remuer par ses prédications : d'autres considérations, l'horreur du joug, le maintien du petit commerce qui les faisait vivre et notamment de celui des esclaves avec Constantinople, la haine que leur inspiraient ces voisins qui venaient de réunir à leurs vastes territoires les deux Kabardas, avaient plus d'action sur eux et le pouvoir de leur mettre de temps en temps les armes à la main. Ainsi dès 1824, les Russes durent faire, sur la ligne du Kouban, plusieurs expéditions contre eux. Du côté oriental de l'isthme, la religion joua un rôle plus marqué dans la lutte de ces peuples, également

jaloux pourtant de conserver leur indépendance. Là, les Tchetchènes et les Lesghiens des diverses branches étaient des musulmans beaucoup plus fervents, beaucoup plus avides de s'assurer, en prenant part à la guerre sainte, l'entrée du paradis promis par le Coran. Là, les patriotes qui se vantaient d'une inspiration divine trouvaient un terrain facile à exploiter, et des illuminés de ce genre, appelés *murchides* nom qu'il ne faut pas confondre avec celui de *murides* (compagnons disciples), y parurent à diverses reprises. La doctrine de deux de leurs chefs principaux: Kadi ou Kasi-Moullah et Schamyl, fut appelée le *muridisme* ou religion des *murides*, c'est-à-dire des aspirants. Elle ne tarda pas à exciter un grand enthousiasme parmi les montagnards de l'Est. C'est ce qui explique leur premier soulèvement, avant le traité d'Andrinople, au temps où les fonctions de gouverneur général de la Caucasie étaient exercées après Knorring, par le général en chef Yermoloff (1817-1826). En 1825, il s'était formé une alliance entre les peuples Tchetchènes et Lesghiens; le *khan* des Kasi-Koumouks, celui des Avars, les communautés libres de Djar et de Belokan surtout, etc., y étaient entrés; et Yermoloff, habilement secondé par Kaïefski, eut beaucoup de peine à rétablir la paix et à forcer à la soumission ces insurgés. A cette époque, éclata la guerre avec la Perse, et les peuples caucasiens conçurent de grandes espérances lorsqu'ils apprirent qu'Abbas-Mirza, fils aîné du schah, qui de son côté comptait sur eux et sur l'agitation qui régna un moment dans toute la Russie à la suite de la mort de l'empereur Alexandre I, avait franchi la frontière de l'Empire à la tête d'une armée nombreuse. Ces espérances, comme on sait, furent déçues. Paskévitch, le successeur d'Yermoloff et qui bientôt mérita le titre de comte d'Erivan, remporta sur le prince persan des victoires signalées et le força de signer la paix de Tourkmantchaï au moment où le Sultan allait ouvrir de son côté les hostilités contre les Russes, il est vrai sans plus de succès, car la guerre n'aboutit pour lui qu'au malheureux traité d'Andrinople par lequel tous les petits peuples du Caucase furent sacrifiés.

Paskévitch eut pour successeur le général Grégoire de Rosen, sous lequel les Russes continuèrent à guerroyer, toujours sans beaucoup de succès. C'est alors (1830) qu'éclata dans le nord du Daghestan la première guerre de religion proprement dite, celle de Kasi-Moullah. Ce premier des grands *murides* du Caucase, né dans le canton de Koïsoubou dont il devint *kadi,* avait déjà paru sur la scène de ces luttes ardentes après 1820 et s'était annoncé comme un envoyé du ciel, mais n'avait pas pu vaincre l'opposition d'Arslan-Khan. Cette fois Kasi-Moullah fut mieux accueilli, et il put se soutenir assez longtemps contre les Russes, grâce surtout au concours que lui prêtait Hamsad-Beg, un autre prophète de ces montagnes, né dans le *khanat* d'Avarie, et qui devint le principal lieutenant de l'autre.

Le vaillant *ouléma*, dont le fanatisme exaltait la merveilleuse activité, fit, à la tête des Tchetchènes, des efforts inouïs pour insurger tout le bassin du Koï-Sou, ainsi que celui de la Soundja. Trouvant de la résistance, il commit d'affreux ravages et ne recula pas devant les actes de cruauté les plus odieux, mais ne réussit pourtant ni à triompher de la fidélité à l'égard des Russes du *chamkhal* de Tarkou, dont il se vengea par une horrible dévastation de sa capitale, ni à forcer l'entrée de Derbent, ou celle de Kizliar du côté opposé, ni enfin à obtenir de certaines peuplades lesghiennes, qu'elles se déclarassent pour lui. Les Russes, au contraire, quittant à plusieurs reprises leur fort de Grosnaïa pour le pourchasser, lui firent éprouver des pertes considérables, tandis que sur un autre point ils préservèrent d'une surprise Vladikawkaz, dont Kasi espérait pouvoir se rendre maître. Il répandit le sang à flots, mais échoua dans la plupart de ses entreprises; sa tyrannie fit trembler même ses partisans les plus dévoués et, à la fin, s'étant renfermé dans Himri, il y fut assiégé par les Russes du brave général Velliaminoff, un des lieutenants du baron de Rosen, et tué dans un défilé qui aboutit à ce fort avec un grand nombre des siens, à la fin d'octobre 1832. Hamsad-Beg périt peu de temps après (1834), assassiné par un Avar au milieu

de ses Lesghiens dans une mosquée. Un des lieutenants de Kasi-Moullah à Himri, le jeune Schamyl, eut la chance d'échapper au fer des Russes ; une grande destinée l'attendait encore.

A la suite de cette guerre, plus particulièrement religieuse dans le Nord-Est de l'isthme caucasien, vinrent les guerres de l'indépendance du côté du Kouban et jusqu'à l'Elbrouz, auxquelles prirent part surtout les Tcherkess, les Chapsouks, les Oubikhs et d'autres peuples de la partie occidentale de la grande chaîne. La première expédition eut lieu en septembre 1834, sous le commandement du général Velliaminoff. Le plan consistait à prendre pied petit à petit sur le territoire des Tcherkess, à les isoler par des lignes militaires qui traversaient leur pays, et à leur couper toutes les ressources du côté de la Turquie et des autres puissances qui voudraient bien s'intéresser à eux. De là par conséquent, un système de blocus qui amena bientôt la capture d'un assez grand nombre de bâtiments turcs employés à faire le commerce entre Anapa et Ghélendjik, et plus tard aussi (1836) la capture du *Vixen*, navire de commerce britannique, laquelle eut un grand retentissement dans le parlement d'Angleterre et appela aussitôt, et pour des années, l'attention de toute l'Europe sur les « Circassiens » jusqu'alors à peu près inconnus, même après la publication assez récente des « Voyages en Circassie » de Taitbout de Marigny (Paris, 1819).

Les Russes ne s'étaient sans doute pas attendus à la soumission immédiate des Tcherkess ; mais ils rencontrèrent de leur part une résistance qu'ils n'avaient pas prévue. Ils eurent beau, par une proclamation impériale, rappeler l'article 4 du traité d'Andrinople et renouveler leur expédition en 1835 et 1836, ils perdirent beaucoup d'hommes, et n'eurent que très peu de succès, malgré la bravoure de leurs généraux, parmi lesquels le Courlandais de Sass se fit surtout remarquer par des actes héroïques et chevaleresques. Ils poussèrent néanmoins leurs reconnaissances jusqu'à Soudjouk-Kalé et Pchad.

Cette guerre pleine de périls tira en longueur et

occupa tous les moments du chef du corps détaché du Caucase, qui se succédèrent sans rien terminer, sans avancer même notablement l'œuvre de la pacification. Ce furent après Rosen, les généraux Golovine, Neidhart, prince Michel Vorontzoff, prince Alexandre Bariatinsky et le grand-duc Michel, frère de l'empereur Alexandre II. Le système de la défensive fut substitué sous Neidhart à celui de l'offensive sans produire des résultats plus satisfaisants, malgré la sagesse et les talents administratifs de ce gouverneur général. Cependant l'armée fut alors portée de 60,000 hommes jusqu'à 120,000. Là aussi des *murides* fanatisaient le peuple surtout depuis 1832 où Kasi-Moullah fit sa première campagne sur le Kouban. Les plus redoutables des insurgés étaient les Chapsoukhs. Ils avaient pour alliés les Oubikhs, et ils finirent par s'entendre avec Schamyl, le jeune compagnon de Kasi-Moullah, qui était devenu dans l'intervalle l'âme du mouvement dans l'Avarie, le Kasi-Koumouk, la Tchetchénie, et bientôt aussi dans une grande partie du Lesghistan y compris le sultanat d'Elissou, où Daniel-Beg était pour le *muride* un utile auxiliaire depuis qu'en 1844 les Lesghiens étaient sortis de l'indifférence qu'ils avaient d'abord opposée à ces prophètes.

C'était, dans cette contrée surtout, sur le plateau de l'Avarie, aux environs des forts de Khoundzakh, de Dargo, de Himri fortifié de nouveau, et plus au nord, que se concentrait la guerre sainte dont le commandement avait été déféré, en 1836, à Schamyl, de préférence à Hadji-Tachaf et à d'autres prétendants. Schamyl avait alors près de quarante ans; son évasion de Himri au temps de la mort de Kasi-Moullah, l'avait entouré d'un grand prestige. D'abord à la tête de 20,000 hommes seulement, il étendit de plus en plus son influence et, au bout de quelques années, arrivé à l'apogée de sa puissance, il pénétra jusque chez les Kabardiens, qui résistèrent pourtant à la prédication de la guerre sainte. Peu de temps auparavant (1843), il avait pu un instant faire assiéger Mozdok. Toutes les expéditions des Russes, entreprises depuis Tiflis d'année en année, restaient sans effet considérable, et les négociations du

prince Vorontzoff (depuis 1845) ne produisaient pas de meilleurs résultats.

Il est impossible de rappeler ici, même très succinctement, les divers incidents de cette guerre de religion qui dura jusqu'à la fin de 1859, où elle se termina par la reddition forcée de Gounib, quand Schamyl poursuivi jusque dans ses derniers retranchements, dut à la fin rendre les armes au prince Bariatinsky et échanger contre une longue, mais honorable et douce captivité en Russie, les périls journaliers d'une lutte opiniâtre et héroïque. Il suffit de rappeler quelques traits de la curieuse carrière de Schamyl, de donner entre autres un souvenir de la fameuse prise d'Akhoulgo le 23 juillet 1839, et de la défense désespérée que les Tchetchènes, soutenus avec intrépidité par leurs femmes, opposèrent au brave, mais malheureux général Grabbe. Après avoir battu Schamyl deux mois auparavant à Arguani, dans un combat corps à corps qui dura deux jours, Grabbe avait enfermé le nouveau *muride* dans le fort d'Akhoulgo situé sur un rocher à pic non loin du rapide Koïsou, et il se croyait sûr, après un blocus de quelques semaines, de se rendre enfin maître de sa personne. Mais au milieu d'un combat sanglant, le *muride* trouva moyen de s'échapper de la mêlée et dut son salut à la fuite. Ses guerriers crièrent au miracle comme après l'évasion de Himri. Schamyl se cacha dans les épaisses forêts de l'Itchkérie, passa ensuite de la Soundja au Koïsou et se prépara à une nouvelle défense dans l'*aoul* fortifié de Dargo. Peu de temps après, il se trouva, comme nous l'avons dit, à l'apogée de sa puissance. Mais elle déclina tout aussi rapidement, et la guerre dite d'Orient de 1855 ne put rien faire pour la relever. L'*aoul* fortifié de Veden que les Russes enlevèrent le 12 avril 1859, en devint pour ainsi dire le tombeau, Daniel-Beg abandonna alors l'intrépide *muride*, dont Gounib fut, quelques mois après, le dernier refuge. Les Russes l'y assiégèrent encore, et comme Schamyl n'avait pas assez de monde pour bien défendre cette position où des rochers extrêmement escarpés étaient encore surmontés par l'*aoul*, il se laissa surprendre par trois colonnes ennemies, qui avaient pro-

fité d'un épais brouillard pour escalader le côté où le guerrier se croyait le moins en danger. Il avait d'abord répondu au prince Bariatinsky qui le sommait de se rendre : « Le Gounib-dagh est haut, mais Allah est encore plus haut, et toi, tu es en bas ! » Maintenant rien ne pouvait plus le sauver. Il se décida à se rendre. Le général russe ainsi que son maître, s'honorèrent en n'abusant pas de ce coup du sort : l'empereur Alexandre ordonna à Bariatinsky de traiter son prisonnier avec distinction et clémence. Schamyl fut transféré en Russie ; le côté oriental du Caucase fut alors pacifié.

Malgré les concessions qui furent faites aux Circassiens en 1860 et 1861, des tribus entières, voyant leurs brigandages définitivement arrêtés, émigrèrent par permission de leurs vainqueurs sur le territoire turc ; mais l'émigration volontaire se changea bientôt en déportation, et en 1864 plus de 400,000 Tcherkess furent bannis. Ce dernier acte a clos la conquête russe du Caucase.

La guerre de Crimée et la guerre russo-turque sont trop récentes et trop connues pour qu'il soit nécessaire de retracer ici la part qu'y prit le Caucase. Il faut attendre que le temps ait calmé toutes les susceptibilités, ait éclairé les faits, et que l'histoire impartiale ait dit son dernier mot et rendu justice à chacun.

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE [1]

Aucune région du globe n'offre des limites naturelles plus tranchées à l'E. et à l'O., et un caractère général mieux défini que le Caucase : un isthme montagneux entre deux mers. La mer Noire et la mer d'Azoff en baignent le côté occidental depuis les environs de Batoum jusqu'à l'embouchure du Don, dans un développement à vol d'oiseau de 1065 kilomètres ; le côté oriental est baigné par la mer Caspienne depuis

1. D'après Vivien de Saint-Martin, Élisée Reclus, Dubois de Montpéreux, les cartes de l'Etat-Major russe et les notes de M. Zagoursky.

les bouches du Volga jusqu'à l'Astara au S. du Lenkoran, sur un parcours de 978 kil. La largeur de l'isthme, d'une mer à l'autre est, en ligne droite, de 535 kil. dans la partie la plus étroite sous le 42e parallèle; au N. et au S. de ce parallèle, elle s'augmente d'une manière notable. L'aréa de cette région ainsi délimitée et répondant à peu près au gouvernement russe du Caucase, est évalué à 388,700 verstes carrées, environ 457,000 kil. carrés [1], c'est-à-dire aux quatre cinquièmes de la superficie de la France. Mais il s'en faut de beaucoup que cette grande étendue de pays soit propre, comme la France, à nourrir une population compacte. Au N. elle se compose, en grande partie de vastes steppes, plaines nues, basses et sablonneuses ; au S. elle offre une suite ininterrompue d'âpres montagnes et de vallées rapides dont quelques portions seulement sont propres à la culture. Ce n'est qu'en descendant jusqu'au bord des rivières principales où viennent aboutir les torrents des hautes vallées, à l'O., le Kouban, l'Ingour, le Kodor, le Rion, le Tchorok ; à l'E., le Térek, le Soulak, le Semour, la Kouma, l'Alazan, l'Iora, la Koura et l'Araxe, que le climat moins rude et le sol plus fertile ont permis à l'industrie humaine de se développer librement et que de riches campagnes peuvent rivaliser avec les plus belles contrées du monde.

Hérissée d'éternels glaciers, couronnée de pics neigeux aux sommets d'accès difficile, revêtue sur ses flancs d'un sombre manteau de forêts séculaires et coupée d'un très petit nombre de passages praticables, la chaîne du Caucase se dresse sur la limite commune des steppes du N. et les hautes vallées du S. et semble fermer l'isthme entre les deux mers. Ou plutôt, cette chaîne même n'est, à vrai dire, que l'escarpement septentrional d'un haut plateau de 100 lieues de largeur du N. au S., qui sépare le fond de la mer Noire du bassin de la Caspienne et qui forme le prolongement oriental du grand plateau de l'Asie-Mineure. C'est, en effet, du côté de la steppe, c'est-à-dire par sa face sep-

1. 465,778 kil., d'après Élisée Reclus.

tentrionale, que la chaîne continue des Alpes caucasiennes, dominant les basses plaines d'une hauteur de 4 à 5,000 m. et s'abaissant en un talus rapide, éveille dans l'esprit l'idée d'une muraille gigantesque élevée par la nature pour marquer la séparation de deux mondes. Du côté du S., le plateau qui s'appuie à la chaîne, se soutenant lui-même à une hauteur de près de 2,000 m., les crêtes y paraissent beaucoup moins élevées et leur descente est moins abrupte.

Les deux grandes régions de l'isthme, que divise la chaîne du Caucase, ne diffèrent pas moins par leurs populations que par leur aspect et leur caractère physique. Les steppes du N. ont été de tout temps abandonnées aux flots mobiles de tribus nomades, diverses d'origine, semblables de mœurs et d'habitudes, qui y sont venues planter leurs tentes et conduire leurs troupeaux ; les grandes vallées du S. au contraire, sont occupées depuis l'origine des temps historiques par deux nations sédentaires, les Géorgiens et les Arméniens, et elles ont été très anciennement le siège d'empires florissants.

Le Caucase ne forme pas une chaîne unique. La plus grande et centrale qui, courant du N.-O. au S.-E. depuis Anapa, sur la mer Noire, non loin du détroit de Kertch, jusqu'à la presqu'île d'Apchéron sur la Caspienne, porte en russe le nom de *Glavné Kavkazki Krébet*, ou chaîne principale du Caucase. Presque au milieu s'élève l'Adaï-Khokh d'où se détache la chaîne latérale du Caucase (*Vokovoï Kavkazki Krébet*). Elle va, à peu près parallèlement au N. de la chaîne principale jusqu'à la Caspienne. Elle présente plusieurs sommets, entre autres le Kazbek, d'une hauteur considérable. Elle est coupée par des vallées transversales où coulent vers le N. et le N.-E. le Térek, la Soundja, etc. En outre d'autres chaînes secondaires vont ou parallèlement entre elles ou se rencontrent pour se séparer de nouveau en formant de place en place des nœuds montagneux. Entre ces nœuds, les chaînes circonscrivent des espèces de bassins profondément encaissés, dont l'une des faces présente toujours une brèche, une crevasse, par laquelle s'échappe une rivière

formée de la réunion des petits torrents qui descendent le long des flancs. Ces bassins intérieurs sont un trait caractéristique de l'orographie du Caucase. Le point culminant de la chaîne est l'Elbrouz (5,646 m.).

La chaîne du Caucase, plus étroite que celle des Alpes, la dépasse beaucoup en hauteur. On admire de loin ses cimes neigeuses. Les formes hardies et découpées de l'Elbrouz, du Kazbek et de la haute crête dentelée qui sépare ces deux colosses, frappent l'imagination. Quand on a pénétré dans l'intérieur des montagnes, cette impression grandiose s'efface parfois. Le voyageur jouit rarement d'une vue d'ensemble ; de grands escarpements bornent son horizon, et il faut s'élever à des hauteurs beaucoup plus grandes que dans les Alpes pour pouvoir contempler de vastes panoramas semblables à ceux qui font la beauté de ces montagnes. Les vallées très encaissées sont difficilement accessibles dans leurs parties supérieures ; les glaciers, retirés dans les montagnes, ne viennent point s'étaler à tous les regards et offrir au savant ou au touriste l'attrait qu'ils présentent dans les Alpes. Il en est peu qui descendent au-dessous de 2,000 à 2,400 m., hauteur où l'explorateur va rarement les chercher. Dans les Alpes, au contraire, la limite inférieure de plusieurs des glaciers principaux se trouve entre 1,000 et 1,300 m. D'où vient cette différence? Elle tient en grande partie aux climats. Mais elle provient aussi de la configuration même du pays. Malgré la hauteur de ses cimes, on ne trouve pas au milieu d'elles ces vastes réservoirs et ces grands plateaux qui favorisent dans les Alpes l'accumulation des neiges ; les crêtes plus escarpées offrent une moins grande surface au développement des névés, et cette cause, unie à la température plus élevée, explique pourquoi le Caucase ne donne pas naissance à des glaciers comparables aux grands glaciers alpins.

La chaîne du Caucase présente dans sa longueur trois sections bien caractérisées : la première de la mer Noire aux sources du Kouban, sur une longueur de 450 kil. ; la deuxième des sources du Kouban au mont Barbalo, 300 kil. ; c'est le Caucase central ; la

troisième du mont Barbalo à la mer Caspienne, 450 kil. Cette dernière partie, avec ses rameaux, forme la contrée connue sous le nom de Daghestan.

Division occidentale. — Cette section s'étend parallèlement à la côte N.-E. de la mer Noire dont elle n'est séparée que par une distance de 10 à 40 kil. Le premier sommet remarquable qu'on y rencontre, l'Idokopaz, ne s'élève pas à plus de 735 m.; il est situé par 36° de longitude E. à l'E.-N.-E. du cap du même nom et au N.-E. de la baie de Ghélendjik. A partir de là, la chaîne se dirigeant au S.-E. se relève progressivement jusqu'à 3,500 m. (col de Maroukh); vers les sources du Pchekh, affluent de la Bielaïa, elle dépasse 2,000 m.; elle en a 2,852 au mont Ochten. En face de ce pic, vers le N., commence la première chaîne secondaire, appelée Kara-Iaïla ou montagnes Noires, qui va rejoindre le massif de l'Elbrouz en courant parallèlement à la chaîne principale. Cette chaîne dont la crête est peu élevée s'abaisse doucement vers le N. et presque verticalement au S., comprenant entre elle et le Caucase proprement dit le premier des bassins dont nous avons parlé. A une hauteur insignifiante, la crête des montagnes Noires est déchirée par des crevasses à travers lesquelles plusieurs rivières s'écoulent vers le N.: la Grande et la Petite-Laba, l'Ouroup, le Grand et le Petit-Zélentchouk et le Kouban. Les contreforts du Caucase occidental s'en détachent généralement à angle droit; du côté S.-O. ils tombent brusquement sur la mer Noire, en séparant les uns des autres les cours d'eau du littoral; le dernier : le Djouman-taou, forme la limite entre l'Abkhazie et la Souanétie. Ceux du versant N.-E. s'avancent plus loin dans le bassin du Kouban, séparant les longues vallées transversales des affluents de cette rivière. A partir du Djouman-taou, la chaîne principale tourne au N.-E. dans le prolongement de ce rameau pour s'avancer vers le massif de l'Elbrouz; quelques défilés établissent, à travers cette partie de la chaîne, des communications entre la steppe et le rivage de la mer.

Division centrale. — Le Caucase central prend d'abord sa direction de l'O. à l'E. jusqu'à l'Adaï-

khokh (*khokh*, en langue russe, signifie « montagne ». C'est probablement de ce radical que vient le nom de la chaîne). L'axe s'incline alors brusquement au S.-E. jusqu'au mont Zikari (3,129 m.) pour reprendre ensuite sa marche directement vers l'E. jusqu'au mont Barbalo (3,287 m.). Cette inflexion le divise naturellement en deux parties à peu près d'égale longueur qui présentent chacune trois chaînes secondaires indépendamment de la chaîne principale. Le Caucase central forme ainsi trois longues vallées parallèles, coupées de place en place par des rameaux transversaux qui les partagent définitivement en quinze bassins. La partie occidentale, celle qui s'étend entre l'Elbrouz (5,646 m.) et l'Adaï-khokh (4,646 m.) est la plus élevée de tout le système (3,800 m.). Elle renferme, outre l'Elbrouz, plusieurs pics toujours couverts de neige. On peut citer l'Ouloukhoul, le Dongourozoun, le Koch-taou (5,211 m.), le Dikh-taou (5,158 m.), l'Aghik-taou et le Passis-mta. Du mont Zikari au mont Barbalo, le Caucase présente cette particularité que les plus hauts sommets se trouvent non plus dans la chaîne principale, mais dans la première secondaire vers le N. Celle-ci, dont le point culminant est le mont Kazbek (5,045 m.), part de l'Adaï-khokh et est coupée par plusieurs cours d'eau, tels que l'Ardone et le Térek. Le Caucase central est traversé par plusieurs passages, mais le principal est celui du Darial que suit la route militaire de Vladikawkaz à Tiflis : il a 2,263 m. d'altitude au col de la Croix (Krestovaïa-gora).

Plusieurs embranchements importants détachés du Caucase central se portent au S. Le premier part du mont Zikari, il se dirige au S.-S.-O. en formant la limite des gouvernements de Tiflis et de Koutaïs, et il sépare les eaux du Rion de celles de la Koura. C'est ce rameau, nommé monts de Souram, qui relie le Caucase aux montagnes de la Transcaucasie ou Petit-Caucase. Son point culminant est le Lakhou (1,926 m.). Un second embranchement se dirige vers le S. entre le Xan et l'Aragva ; un troisième court entre l'Aragva et l'Iora ; un quatrième partant du mont Barbalo sépare

l'Iora de l'Alazan, tous affluents de gauche de la Koura. Ce dernier porte la dénomination de mont de Kakhétie et traverse la contrée du même nom.

Division orientale. — Du mont Barbalo (3,296 m.) la chaîne principale se dirige vers l'E.-S.-E. jusqu'au Sari-dagh, en séparant le pays des Lesghiens de la Géorgie Quoiqu'elle présente encore des sommets couverts de neiges persistantes, cette partie est généralement moins élevée que la précédente. Du Barbalo se détache une série de montagnes qui, s'avançant à travers le pays des Tchetchènes en se dirigeant d'abord au N.-E. jusqu'aux sources de l'Axaï, puis à l'E. vers le Soulak, portent le nom de montagnes d'Andi, et la cime culminante en est le Téboulos-mta (4,500 m.). Du Sari-dagh part un autre embranchement appelé montagne d'Anouk ou Karadagh, qui se dirige à l'E. jusqu'au Djouloudagh, puis, tourne brusquement au N.-N.-E. et va finir sur l'autre rive du Soulak, près de Tarki, au mont Douz-dagh qui n'est éloigné que de 5 kil. du Sala-taou. La chaîne principale avec ses deux embranchements d'Andi et d'Anouk embrasse un vaste bassin de 170 kil. de longueur, entrecoupé de rameaux boisés qui forment de nombreuses vallées, arrosées par des ruisseaux tributaires du Soulak. Cette région habitée par les Tchetchènes et par les Lesghiens porte chez les géographes russes le nom de Haut-Daghestan. A partir du Sari-dagh (3,662 m.) la chaîne se dirige droit au S. pendant environ 50 kil. pour reprendre ensuite sa direction au S.-E. jusqu'à la mer. Du Sari-dagh part un second émissaire qui court vers l'E. jusqu'auprès de Derbent, entre le Kourak-Tchaem et le Samour, et qui ferme au N. la vallée de ce fleuve. Celle-ci est limitée au S.-O. et au S. par la grande chaîne et au S.-E. par un nouveau rameau qui ne laisse entre lui et le précédent qu'un étroit passage au N.-E. par lequel le Samour se précipite vers la mer. A partir de ce point, la chaîne s'abaisse sensiblement et va finir dans la presqu'île d'Apchéron par des collines d'une faible élévation ; mais auparavant, elle envoie un nouvel émissaire qui se termine par le Beck-Barmak, en formant sur la mer

une sorte de promontoire. Le rameau qui s'étend du Sari-dagh à Derbent sépare le Daghestan septentrional du Daghestan méridional. Là, près de Derbent, se trouvent les « Portes Albaniennes » des anciens. Ce défilé, entre la montagne et la mer, se nomme chez les Arabes Bab-el-Abouab (porte des portes).

Petit-Caucase. — Sous les noms de Petit-Caucase, Caucase inférieur, monts Transcaucasiens, on comprend tout un système de montagnes qui parcourent la Transcaucasie russe, en limitant le bassin de la Koura et de l'Araxe, et qui se rattachent au Caucase central par les monts de Souram. On donne plus particulièrement le nom de Caucase inférieur (monts d'Adjarie, d'Arsiani, etc.) à une chaîne qui part des côtes de la mer Noire entre Poti et le fort Saint-Nicolas, court de l'O. à l'E. parallèlement à la grande chaîne, en séparant l'Iméréthie de l'Arménie, tourne brusquement au S. sous le nom d'Elladara ou « montagne du Vent » et va finir au mont volcanique d'Alagöz (4,000 m.) près du célèbre monastère d'Edchmiadzine. Elle se relie par plusieurs gradins étagés entre le Tchorok et le haut Araxe au système du Taurus. Il s'en détache vers l'E. une chaîne qui sépare le district d'Elisabethpol de celui d'Erivan, et la Koura de l'Araxe. On l'appelle montagne de Bambak, et elle atteint sa plus grande hauteur au N.-E. du lac Sévang ou Goktchaï. Là, elle se divise en plusieurs rameaux, dont le principal porte le nom de chaîne de Karabagh, d'une ancienne province persane dont le capitale était Choucha (gouvernement d'Elisabethpol). Un autre rameau se dirige droit au S. et sous le nom de Migri, traverse tout le district de Nakitchévan (gouvernement d'Erivan).

OROGRAPHIE [1]

Glaciers. — Quoique Dubois de Montpéreux ait fait allusion aux traces d'une période glaciaire qu'il avait constatées au Caucase, l'existence de cette période n'est reconnue que depuis peu de temps. Grâce aux études d'Abich, de Kolénati et Palgrave, on admet que les glaciers ont occupé autrefois une place plus étendue qu'aujourd'hui, mais la question de savoir jusqu'où se prolongeait la couche de glace au S. de la chaîne reste encore non résolue. Il est certain que les fleuves congelés descendaient beaucoup plus avant, principalement sur le versant N.; près de l'issue des vallées de la Malka, du Baksan, du Térek on voit des blocs erratiques arrêtés à une faible hauteur sur les pentes des promontoires qui dominent les plaines. La pierre de Yermoloff (défilé du Darial) a 29 mètres de longueur, son volume est de 5,655 mètres cubes. En Souanétie, les hauts villages, situés maintenant à 2 kilomètres de l'extrémité des glaciers, sont construits avec les débris de moraines délaissées par les glaciers d'autrefois. Dans la période contemporaine, le recul est certain; de 1849 à 1873, le Baksan a remonté de la cote 2,240 à la cote 2,325; de 1861 à 1873, le Bissinghi s'est relevé de 1,006 à 2,130 mètres.

Tandis que tous les glaciers du Caucase ont reculé comme ceux des Alpes, le Devdoraki, au contraire, un des huit qui descendent du Kazbek, après avoir, depuis 1776, fait écrouler plusieurs fois ses glaces, eaux, pierres, et barré en 1832 le cours du Térek, a, depuis 1863 à 1876, progressé de 230 mètres vers la vallée. L'attraction des montagnes s'exerce avec beaucoup de force dans cette partie du Caucase: entre Vladikawkaz et Douchet, la déviation du fil à plomb vers les roches intermédiaires est de 38 secondes.

1. D'après Élisée Reclus et Vivien de Saint-Martin.

La limite des neiges au Caucase est en moyenne à 4,000 m. ; mais vers l'E. et dans le Petit-Caucase, elle s'élève davantage ; sur l'Ararat, un peu plus au S., elle atteint 4,270 m. En revanche, les glaciers empiètent souvent sur la zone des prairies, et dans les parties où le sol est granitique, comme dans le Caucase central, ils descendent quelquefois à 2,700 m. Les glaciers les plus remarquables sont ceux de l'Elbrouz, du Dikh-taou, du Passis-mta, de l'Adaï-khokh et du Kazbek ; celui qui donne naissance au Rion descend plus bas. Vers les extrémités de la chaîne et particulièrement au S.-E., bien qu'on rencontre encore des pics très élevés, il n'y a presque plus de glaciers. On ne peut citer dans le Caucase oriental que celui du Djoulti-dagh (Daghestan) et celui du Chakh-dagh, qui donne naissance au Samour.

Limite inférieure des principaux glaciers du Caucase d'après Abich.

Ouloukham (O. de l'Elbrouz)........		2,659	mètres.
Kitchinakol..........................		2,384	—
Baksan (E. de l'Elbrouz)............		2,325	—
Terskol..............................		2,625	—
Irik.................................		2,552	—
Ourouk-Don (E. de l'Elbrouz).......		2,610	—
N. du Passis-mta....................		2,565	—
S. du Passis-mta....................		2,243	—
Psekansou..........................		2,210	—
Adoul...............................		2,225	—
Tcherek.............................		2,059	—
Bissinghi...........................		2,130	—
Tzea-don............................		2,004	—
Kaltchi-don.........................		1,739	—
Tetnould (sources de l'Ingour).......		1,954	—
Stépan-Tzminda (E. du Kazbek).....		2,898	—
Devdoraki (N. du Kazbek)....	2,239	2,311	—
Bogos...............................		2,659	—
Bilinghi............................		2,428	—
Chakh-dagh..........................		3,163	—

Neiges, pluies, vents, climat. — Les stations météorologiques établies sur divers points ont permis de mesurer approximativement la diminution d'humidité qui force la limite des neiges à se relever graduellement de l'O. à l'E. de la chaîne, à mesure que les vents pluvieux s'éloignent de la mer Noire et se rapprochent du Caucase oriental, où dominent les vents continentaux. Dans le Caucase tourné vers le Pont-Euxin, il tombe, sous forme de pluie et de neige, une quantité d'eau près de trois fois plus considérable que dans la partie centrale de la contrée, et six, huit, même dix fois supérieure à celle que l'on observe dans le bassin de la Koura et dans la péninsule d'Apchéron. L'influence des vents pluvieux de la mer Noire ne s'étend pas au delà des monts Souram. Quant à la Caspienne, elle ne fournit qu'une très faible quantité de pluie et de neige aux monts orientaux de la chaîne. Il est vrai que le vent continental du N.-E. emprunte une certaine quantité de vapeur d'eau à la Caspienne, mais il la dépose presque en entier sur les premiers contreforts du Caucase, au pied des massifs élevés du Daghestan.

Quoique la grande chaleur de l'été contribue, avec les vents secs, à relever la limite moyenne des neiges persistantes, dans le Caucase, bien au-dessus de celle des Pyrénées, il ne faut pas en conclure que la température moyenne de ces montagnes dépasse celle des Pyrénées ou même des Alpes. Malgré sa latitude méridionale, les vents froids du N.-E. non tempérés par l'action des vents chauds du S.-O. qu'arrêtent les plateaux de l'Asie-Mineure, abaissent la température normale du Caucase. Le climat oscille autour d'une même moyenne en Caucasie et en Suisse ; mais les extrêmes s'écartent beaucoup plus dans la région ponto-caspienne que dans celles de l'Europe centrale.

Températures et hauteurs d'eau pluviale en Caucasie, d'après Voyeïkov, Stebnitzky, Statkovsky.

		Altitude	Température	Température ramenée au niveau de la mer	Eaux pluviales	Période d'observations
						Années
Caucase occidental	Koutaïs......	147m	14°85	»	2m398	5
	Sotchi..	22 5	14 33	»	2 098	3
	Poti.........	6	14 69	»	1 760	4
	Redout-Kaleh.	6	14 44	»	1 608	22
	Novo-Rossiisk	4	13 44	»	0 762	2
Caucase central et oriental — Ciscaucasie	Vladikawkaz.	678	9 03	14°17	0 920	5
	Alaghir......	701	8 05	14 16	0 972	22
	Piatigorsk....	516	9 37	13 73	0 548	5
	Stavropol....	589 5	8 62	13 30	0 677	9
	Derbent......	»	14 16	»	0 370	2
Transcaucasie	Souram	734	9 61	14 61	0 558	25
	Tiflis...........	109	12 67	14 73	0 471	25
	Bakou..........	18	15 30	»	0 238	10
	Elisabethpol....	458	12 89	15 18	0 209	25
	Aralikh (p. l'Ararat)	833	11 40	15 52	0 152	22
	Chémakha......	679	11 13	15 20	0 380	25
	Choucha........	1122	8 01	15 58	0 528	22
	Alexandropol ...	1469	5 35	15 13	0 316	25

Au Caucase, où les journées les plus courtes sont de 9 h. 14 m., les plus longues de 15 h. 10 m. entre le lever et le coucher du sóleil, et où les aurores et les crépuscules sont de très courte durée, la zone la plus salubre pour l'homme est comprise entre 750 et 2,000 m. d'altitude. La hauteur d'environ 1,200 m. est la plus recherchée.

Le littoral de la mer Noire, sur une longueur d'environ 400 kil., à la base du Caucase occidental, deviendra une autre Crimée, quand l'insalubrité du sol aura disparu. Toutefois l'Abkhazie a le désavantage d'être peu abritée, si ce n'est sur le versant méridional des chaînons latéraux. La masse considérable d'eaux marines, à une température moyenne élevée, qui remplit les abîmes de la mer Noire au bord de la côte, contribue puissamment à réchauffer l'atmosphère; jusqu'à la fin de novembre, elle maintient une température de 14 ou 15°, et la moyenne des mois d'hiver à Soukhoum-Kaleh varie de 7°3 à 8°5. Les vents du S.-O. y soufflent avec violence en automne et au printemps, et portent quelquefois en Colchide la froidure hivernale des plateaux de l'Anatolie; quand ils règnent, la navigation devient très périlleuse dans ces parages, qui manquent de bons ports de refuge. La côte d'Abkhazie est protégée contre les vents du N.-E., froids courants polaires qui viennent de parcourir les steppes de la Caspienne et de la Kouma; mais à son extrémité du Nord, le Caucase occidental n'est plus assez élevé pour empêcher le passage de ce vent glacial. Le *bora*, car les marins italiens et grecs qui fréquentent la mer Noire ont donné à ce vent le même nom qu'au fléau du golfe de Trieste, descend en rafales des collines qui séparent les steppes et Novo-Rossiisk et bouleverse la mer.

Toute la région côtière de la mer Noire est très humide et en même temps certaines parties du pays souffrent souvent d'un excès de sécheresse. La température moyenne de Koutaïs (14°85) est d'environ un degré et demi plus élevée qu'elle ne semblerait devoir l'être, à en juger par le climat des villes du littoral. Cette anomalie est causée par le vent d'E. sec, brûlant et d'une grande impétuosité, qui souffle fréquemment sur la vallée du Rion, flétrissant les plantes, énervant les hommes et les animaux. De l'E. à l'O. le vent s'affaiblit peu à peu; à Poti il n'est plus désagréable et ne se fait plus sentir à Redout-Kaleh. Le moindre courant d'air venu de l'O. qui succède au vent d'E. dans la vallée du Rion, annonce les nuages pluvieux de la mer Noire.

Le bassin de l'Araxe est une des contrées de la Transcaucasie où l'on a le plus à souffrir des extrêmes de température. Le climat d'Erivan est encore plus excessif que celui de Tiflis. Tandis qu'en hiver la température peut descendre à — 30°, et même — 33°, et qu'elle est en moyenne de — 15° pour tout le mois de janvier, ce qui s'explique en partie par la hauteur de la plaine, située à un millier de mètres au-dessus du niveau de la mer, les chaleurs de l'été dépassent 40, atteignent même 44 et 45°. Aussi les fièvres malignes et autres maladies y sont-elles fréquentes. Heureusement que pendant les chaleurs la plaine d'Erivan est balayée tous les soirs par un vent du N. ou du N.-N.-O., sorte de mistral qui descend avec une extrême véhémence des montagnes d'Alagöz.

L'ensemble des massifs volcaniques des monts Trialeth et des terrasses montueuses qui s'élèvent à l'O. de Tiflis, forme, en avant de l'Asie-Mineure, une sorte de promontoire qui est pour la Kartalinie le grand laboratoire des orages. Une autre zone d'orages et de tempêtes de grêle s'étend à la base des montagnes d'Elisabethpol.

HYDROGRAPHIE [1]

Le régime des eaux du Caucase se rattache d'une manière directe à celui des glaciers. Ces derniers sont en effet, les sources premières des principales rivières, le Kouban, le Térek et le Rion. Seule, la Koura prend naissance dans une vallée marécageuse du district d'Ardaghan. Toutefois, un grand nombre de ses affluents, la Liakhva, la Ksanka, l'Aragva, la Yora et l'Alazan descendent des glaciers.

Si les cours d'eau sont très nombreux sur les deux versants, les lacs sont relativement très rares, surtout dans le Caucase septentrional. Le Grand-Caucase n'en compte que deux, le Kéli à 3,200 m. (au S.-E. du Kazbek et à l'O. de la station de Goudaour),

1. D'après Lemosoff (*Grande Encyclopédie*).

qui donne naissance à la rivière Ksanka, et le lac Forelnoé, dans le groupe de l'Andi. En Transcaucasie, les lacs sont plus nombreux. Le plus important, le Goktchaï (Sévanga des Arméniens), à une altitude de 2,000 m., occupe une surface de 1,370 kil. carrés. Les autres, à des altitudes très élevées, ceux de Tébitskouri près Borjom, de Limasse près Donchet (gouvernement de Tiflis) ne changent point l'état physique du pays. La plupart nourrissent une grande quantité de poissons ; quelques-uns comme le Toporovan (gouvernement de Tiflis) et le Tchaldir (ou Galdir), près de Kars, ont une certaine importance par la régularité qu'ils impriment, en quelque sorte, à la Koura et à l'Araxe, en alimentant un certain nombre de leurs affluents. A citer encore le Paléostom, au fond vaseux, avec une profondeur d'environ 4 mètres, situé près de Poti et qu'il était question d'utiliser comme port. Un autre, l'Akh-Zibir, sur le bord de la Caspienne, a 16 kil. de long et 2,200 m. de largeur. Quant aux rivières du Caucase, dont plusieurs se perdent dans les sables de la steppe avant d'atteindre la mer, un système intelligent de canalisation ne tardera probablement pas à les utiliser. Le Kouban et le Rion peuvent être rendus navigables. La Koura, le Térek et l'Araxe semblent destinés par la nature spécialement à l'irrigation. La disposition de presque tous les autres cours d'eau permet d'en tirer avantageusement parti comme force hydraulique.

GÉOLOGIE [1]

A la fin des dépôts jurassiques, de formidables éruptions ont soulevé le Caucase et la chaîne Taurique qui, pendant l'époque de la craie, ont formé deux longues îles étroites. La fin de l'époque crayeuse vit soulever les monts d'Akhaltzik avec une partie des flancs du Caucase. Pendant l'époque tertiaire, la mer Noire et la mer Caspienne communiquaient par un

1. D'après Dubois de Montpéreux, Élisée Reclus, Vivien de Saint-Martin et P. Lemosoff.

long et large bras de mer resserré par l'île caucasienne au S. et par le plateau crayeux du Don au N. Au delà du Caucase, il ne paraît pas que la communication existât ; seulement deux grands golfes, de Colchide et de Géorgie, venaient se toucher par leurs extrémités, séparés seulement par l'isthme étroit et porphyrique qui servait de pont entre la chaîne du Caucase et celle d'Akhaltzik. La plupart des rivières existaient déjà dans la partie supérieure de leur cours ; l'Aragva, le Térek, le Kouban, le Phase-Rion. Le soulèvement qui eut lieu à la fin de l'époque quaternaire donna en gros aux pays du Caucase la forme qu'ils ont à présent.

Dans son ensemble, la chaîne suit la même direction que les monts de la Perse, la plupart des crêtes de l'Asie-Mineure et tant d'autres systèmes montagneux du continent. L'origine du Caucase se rattache donc aux lois qui ont plissé une grande partie de la surface de l'ancien monde. Avec une régularité dont aucune autre chaîne n'offre d'exemple, il se prolonge au delà de ses roches saillantes par des buttes d'argile que vomissent des lacs souterrains de boue toujours en ébullition volcanique. Des deux côtés, une péninsule basse, frémissant sous la pression des matières enfermées, se continue dans la mer : à l'O. c'est la péninsule de Taman ; à l'E. celle d'Apchéron. La première est à peine séparée d'une autre presqu'île, celle de Kertch, projetée par les monts de la Crimée, tandis que la seconde se poursuit dans la Caspienne par des îlots volcaniques, puis par un seuil immergé qui sépare nettement les deux grandes cavités marines du N. et du S. De part et d'autre la sonde descend à 400 m. plus bas que sur la ligne de prolongement du Caucase. Sur la rive orientale de la mer, le cap auquel se rattache le seuil sous-caspien, au N. de la péninsule de Krasnovodsk, est le point de départ d'une chaîne de hauteurs, montagnes, collines, simples rochers ou rebords escarpés du plateau, qui continuent exactement la ligne du Caucase jusqu'à la vallée de Mourghale entre Merv et Hérat. C'est par ces hauteurs et celles du N. de l'Afghanistan que le système du Caucase est relié à celui de l'Hindou-Kouch.

Les vomitoires de boue de la péninsule de Taman étaient jadis beaucoup plus actifs qu'aujourd'hui. Ils sont alignés sur l'axe ou le prolongement des faîtes parallèles de la presqu'île, et c'est sur la continuation d'un de ces faîtes, dans le voisinage de la ville de Temrouk, qu'un îlot volcanique jaillit en 1799; cet îlot, qui avait environ 400 m. de circonférence et dont la boue noirâtre s'élevait à 4 m. au-dessus de la mer d'Azoff, disparut bientôt, mais pour être remplacé en 1814 par un deuxième cône de débris qui se montra pendant quelque temps au-dessus des flots. Les monticules boueux de la péninsule de Taman sont parmi les plus remarquables de la terre, car ils présentent toute la série des phénomènes entre le simple suintement des boues et les explosions volcaniques ; les Cosaques petits-russiens ont donné à plusieurs d'entre eux le nom de Peklo ou « enfer ». L'îlot de Temrouk, en 1799, lança des flammes et de la fumée. A 12 kilomètres au N.-O de Taman, le Koukou-Oba ou la « colline bleue » ouvrit son cratère pendant l'hiver de 1794 avec accompagnement de flammes et lança des fragments de terre gelée à plus d'un kilomètre de distance. D'autres buttes rejettent des pierres en même temps que des boues argileuses. Les vases contiennent aussi des algues, des racines de joncs et de plantes aquatiques diverses; la source du volcan est évidemment en communication avec le fond des « limons » et le lit de la mer ; on dit que lors des tempêtes on entend un mugissement continu dans le puits des montagnes de boue. Jadis des fragments de poteries grecques et scythiques se trouvaient en très grande quantité dans les argiles rejetées par les cratères et dans le voisinage immédiat des monticules. Pallas se demande, pour expliquer la présence de ces débris, si les anciens n'avaient pas l'habitude de jeter des vases et autres objets en offrande aux volcans.

Les sources qui distillent le naphte dans la péninsule et sur le versant septentrional du Caucase de l'O. sont alignées aussi dans le même sens que les buttes d'argile boueuse. La région de formation tertiaire, contenant l'huile de naphte, s'étend sur un espace émergé d'au


RÉGIONS DU NAPHTE
ET DES
SOURCES THERMALES
EN CAUCASIE & EN TRANSCAUCASIE
Naphte
Sources thermales
MER CASPIENNE
MER NOIRE
KOUBAN
STAVROPOL
TEREK
KOUTAÏS
TIFLIS
DAGHESTAN
KARS
ELISABETHPOL
ERIVAN
BAKOU
Ekathérinodar
Kouban
Maïkop
Novo Rossiisk
ARROND.T DE LA MER NOIRE
Stavropol
Kouma R.
Piatigorsk
Vladikawkaz
Grozniaïa
Petrovsk
Temir Khan Choura
Kobi
Oni
Soukhoum-Kaleh
Poti
Batoum
Koutaïs
Borjom
Abastouman
TIFLIS
Thelaff
Signak
Derbent
Kouba
Elisabethpol
Bakou
Koura R.
Kars
Erivan
Araxe
Nakitchevan
Lenkoran

moins 1,550 kilomètres et se continue aussi sous les limons. Les eaux du lac de Temrouk contiennent une légère proportion de naphte, ce qui n'empêche pas les brochets, les perches et d'autres poissons d'y prospérer.

La presqu'île d'Apchéron, qui forme le prolongement oriental de la chaîne du Caucase, et le littoral qui se développe au S. jusqu'aux bouches de la Koura, sont le théâtre d'une incessante activité volcanique; des jets de gaz, des eaux chaudes, des sources d'huile minérale, des volcans de boue et même de lave, témoignent de la fermentation intérieure du sol dans toute la région qui s'arrondit en demi-cratère autour du golfe de Bakou. On dirait que les forces qui soulèvent le Caucase font effort en cet endroit pour en continuer le rempart à travers la Caspienne, et cependant il y a eu affaissement pendant la période récente, ainsi que le prouve l'édifice englouti dans le port de Bakou et ainsi que le raconte la tradition d'après laquelle l'île de Nargin aurait fait autrefois partie du continent. Depuis le xe siècle jusqu'à nos jours, la côte de la Caspienne, à l'extrémité orientale du Caucase, a été soumise à des alternatives d'oscillation; après avoir été de 18 m. plus haute qu'aujourd'hui, elle descendit à 5 m. plus bas, pour se relever de nouveau, puis s'abaisser encore. La péninsule d'Apchéron tout entière et les diverses îles qui la continuent à l'Orient sont évidemment dressées hors des flots par la poussée intérieure, mais d'une manière inégale, car le relief du sol porte les traces de nombreux plissements, semblables à ceux d'une étoffe, et provenant sans doute de pressions latérales. Des marécages emplissent toutes les cavités du terrain. Quant à la pointe de la presqu'île, elle a été pour ainsi dire taillée en faucille comme les terres sablonneuses du delta de la Koura. L'île Sainte « Svatoï ostrov » appelé aussi Paralagaï, au N. de la pointe d'Apchéron, a pris une forme analogue. Cette île et toutes celles des environs sont de formation volcanique; l'une d'elles, Koumani, s'éleva du fond de l'eau en 1864; une autre, Lozi, fit trois fois éruption en 1876 et rejeta des pierres jusque sur le cap Alat dans le continent.

Des tremblements de terre se produisent à des inter-

valles rapprochés dans les vallées de l'Araxe et de la Koura. En outre, des soulèvements réguliers du sol ont eu lieu aux deux extrémités de la chaîne caucasienne. Les falaises escarpées qui dominent le petit port de Pétrovsk, dans le Daghestan, sont marquées de lignes horizontales qui furent taillées jadis par le heurt continu des vagues. Sur les côtes de l'Abkhazie les traces des mouvements de la rive sont aussi de toute évidence ; jusqu'à la hauteur de 150 m. se voient d'anciennes terrasses marines, plages abandonnées, semblables à celles que vient laver actuellement le flot de la mer. Les sources marécageuses, qui suintent du sol à cette hauteur, renferment des crustacés des mêmes espèces, *Mysis* et *Gammarus*, que celles qu'on retrouve dans la mer Noire. Le petit lac Abraou, près de Novo-Rossiisk contient aussi une faune demi-marine qui s'est adaptée peu à peu à l'eau douce. Peut-être les oscillations du sol qui ont soulevé ces lacs ont-elles eu lieu pendant la période quaternaire, mais des mouvements récents se sont certainement produits. Les débris de constructions que l'on voit dans les alluvions près de Soukhoum-Kaleh, au-dessus et au-dessous du niveau de la mer, prouvent que, depuis l'époque historique, le sol s'est d'abord abaissé sous le flot marin, puis qu'il émergea et qu'il s'affaisse de nouveau. Des ruines sont aujourd'hui couvertes de 5 à 6 m. d'eau. La mer a rejeté après les tempêtes quelques monnaies, des anneaux et d'autres objets antiques. Comme à Bakou, il y a donc eu en cet endroit soit un affaissement graduel, soit un effondrement local.

Non seulement le Caucase n'a pas de lacs semblables à ceux des Alpes, mais il n'a même pas de ces vasques lacustres comme on en rencontre tant dans les montagnes de la Suisse et du Tyrol. Quant aux lacs d'eau douce qui s'étendaient au pied des monts, dans les plaines des deux versants, ils se sont vidés depuis la période glaciaire. Un de ces anciens lacs, contemporain des éruptions volcaniques de la contrée, est celui que remplacent maintenant les campagnes de Vladikawkaz et d'Alaghir, dans la vallée du Térek. Un autre

lac, non moins vaste, emplissait au S. le bassin de la Kartalinie, entre Souram et Mtzkhet, et disparut lors de la rupture des barrages qui arrêtaient les eaux de la Koura. Toute la vallée de l'Alazan et celle de son tributaire, l'Aïritchaï, étaient également remplies d'eau, et le lac ne put trouver une issue que par une cluse s'ouvrant à angle droit dans les contreforts avancés du Caucase. Toutes les vallées fluviales qui descendent du Caucase, celles du Kouban et de ses affluents, de même que celle de la Koura, notamment au bassin d'Akhaltzik, servirent de réservoirs à des eaux lacustres ; on peut dire pour ce pays que toutes ses rivières sont des lacs étranglés, des fjords rétrécis. Le Petit ou Anti-Caucase, vaste plateau montueux ou ensemble de massifs irréguliers et dirigeant leurs axes vers des angles divers, offre par cela même beaucoup plus de dépressions sans issue et contraste par ses lacs avec la chaîne ponto-caspienne.

Les cimes les plus élevées du Caucase sont granitiques. Sur les deux flancs se présentent d'abord des porphyres, puis des schistes cristallins, et enfin des terrains sédimentaires qui en recouvrent la base et s'allongent dans la plaine. Les granits appartiennent aux plus anciennes formations géologiques et dominent dans le Caucase central, surtout entre l'Elbrouz et le Kazbek ; on les rencontre aussi à l'origine des monts Andi, dans la partie N.-E. des monts Souram et dans ceux de Karabagh. Les roches porphyriques sont composées de porphyre rouge, d'amphibole et de pyroxène noire (augite). Elles contiennent généralement des diorites, des diallages et des serpentines ; elles sont souvent mêlées à des roches plus modernes d'origine volcanique. Celles-ci sont des trachytes et des dolérites qui, dans le Petit-Caucase, affectent fréquemment la forme d'anciennes coulées de lave, accompagnées d'obsidienne et de pierre ponce. Ces roches ne forment nulle part de grandes masses ; on les rencontre surtout dans la petite chaîne volcanique d'Alaghöz, sur la rive occidentale du lac Goktchaï, dans les monts Ararat et dans la petite chaîne qui les prolonge vers l'O. Toutes ces régions renferment en quantité des sources ther-

males. Les formations sédimentaires se composent de grès, de schistes, de craies, de marnes, etc., appartenant à plusieurs époques géologiques. Ainsi dans le Petit-Caucase et surtout en Arménie, au S. de l'Araxe, on trouve des terrains carbonifères. Les terrains crétacés ont une grande importance dans le Caucase proprement dit, où ils forment les deux extrémités de la grande chaîne, la presque totalité des chaînes secondaires, et où ils s'étendent au N. jusque dans le plateau de Stavropol.

MINÉRALOGIE ET MINES [1]

Les richesses métalliques du Caucase sont fort variées et les gisements fort importants. En Ciscaucasie, on trouve de la houille, du plomb argentifère; au Daghestan, du soufre; en Transcaucasie, du fer, du cuivre, du manganèse, du plomb, de l'argent, du zinc, du cobalt, de l'alun, du sel gemme, du sel Glauber, de la houille, sans parler du naphte que l'on exploite sur les deux côtés de l'isthme, à l'O. au Kouban et à l'E. dans la péninsule d'Apchéron.

Les exploitations minières au Caucase semblent assurées du plus bel avenir. Jusqu'ici, les recherches ont été très nombreuses, mais peu pratiques. Voici, avec les moyennes approximatives de production ou de rendement annuel, les noms des principales usines, mines, salines, houillères, etc., qui donnent des résultats: 1° **Cuivre**. Gouvernement de Tiflis: Alaverdy. Akhtal (Société française), moyenne annuelle: 3,000 pouds cuivre; Chamlouk, 540 p. c. Gouvernement d'Erivan: Cicimadan. Gouvernement d'Elisabethpol: Kédabek et Kalakent, 38,000,000 p. c.; Delijane, 2,700 p. minerai, Ouzourtchaï, 3,700 p. c.; Katar, 2,000 p. c. Galizour, 500 p.; Lazarevsky, 800 p. c. D'autres gisements de cuivre se trouvent dans le bassin du Tchorok et en Kakhétie. — 2° **Plomb argentifère**. Province

1. D'après les données fournies par l'Administration des Mines au Caucase, et les notes de M. Thiébaut.

du Térek, vallée d'Alaghir : Sadone (mine et fonderie appartenant à l'Etat), teneur de la galène pure : 75 % de plomb et 2 kilos d'argent à la tonne ; Holst (à 15 kil. de Sadone), 776 p. de minerai, 3 zolotnik d'argent et 23 livres de plomb. District de Batoum : Vaïo, près Artvine, 100 p. minerai. — 3° **Fer.** Gouvernement de Tiflis : Tchasakh a donné autrefois 900 tonnes de fonte, avec 1,600 tonnes de minerai. L'usine n'a pas prospéré, les propriétaires n'ayant voulu faire que la fusion du minerai au lieu de fer dont le Caucase a besoin. — 4° **Zinc.** District de Batoum : Hot, 1,000 p. minerai. — 5° **Cobalt.** Daghestan, et gouvernement d'Élisabethpol : 116 p. de cobalt ; 111 p. fer magnétique. — 6° **Manganèse.** Gouvernement de Koutaïs : Tchiatoury, 4,300,000 p. minerai. — 7° **Soufre.** Daghestan : Tchirkat ou Khiout, 80,000 p. minerai ; 72,000 p. soufre. — 8° **Sel de Glauber.** Gouvernement de Tiflis : 72,000 p. — 9° **Houillères.** Province du Kouban : 1,300,000 p. charbon. Gouvernement de Koutaïs : Tkwibouly, 10,000 tonnes. — 10° **Salines.** Gouvernement d'Erivan : Koulpa. 625,000 p. sel ; Nakitchévan, 300,000 p. s.; Soustine, 141,000 p. s. Province de Kars : Kaghisman, 710,000 p. s. Gouvernement de Bakou : Lacs salés, 335,000 p. s. Daghestan : Lacs salés, 120,000 p. s. — 11° **Naphte** :

Province	du Térek	90,000 p.	Naphte brut.
—	Daghestan ...	3,900 p.	— —
—	Kouban......	1,000,000 p.	— —
Gouvernement	de Tiflis......	40,000 p.	— —
—	d'Elisabethpol	80,000 p.	— —
—	de Bakou....	124,000,000 p.	— —
—	id. et	40,000 p.	de kir.

En dehors des grandes exploitations de Bakou, de Kédabek et de Sadone, l'industrie minière est encore dans l'enfance au Caucase. Les gisements, filons, nids, couches et minéraux de toutes sortes y sont cependant très abondants. La Direction des Mines du Caucase reçoit annuellement près de 100 déclarations nouvelles. Parmi les dernières on peut mentionner du graphite, du mercure, des sables aurifères et de l'argent.

EAUX MINÉRALES [1]

On désigne sous le nom générique d'*eaux minérales du Caucase* l'ensemble des émanations hydro-minérales qui existent en Ciscaucasie, autour du Bechtaou (1,398 m.) à Piatigorsk, Yessentouki, Kislavodsk, Jeleznovodsk, quoique d'autres sources importantes se rencontrent également dans le Caucase et la Transcaucasie; mais cette désignation un peu exclusive leur a été donnée parce qu'elles furent les premières exploitées, puis à cause de leur nombre et de leur étonnante variété. Ces sources ne paraissent avoir été découvertes par les Russes que dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, mais on suppose qu'elles étaient déjà connues en 1717, lors de la mission du médecin Schobert que le tsar Pierre le Grand envoya à Pétrovsk et dans le Térek. Les récits de divers savants voyageurs comme Pallas (1793), Klaproth (1807), Dubois de Montpéreux (1834) éveillèrent l'attention du Gouvernement russe qui créa dans cette contrée un centre de colonisation, fit élever la ville de Piatigorsk, devenue depuis 1830 chef-lieu du district, et encouragea l'exploitation de ces eaux. Les généraux Obreskoff, Ermoloff, les princes Vorontzoff et Bariatinsky contribuèrent à la formation des établissements thermaux et au développement des stations. M. Jules François (1874) et M. Léon Dru (1882), chargés de missions officielles par les Gouvernements français et russe, ont largement ajouté à la connaissance de ces régions.

Les sources qui composent les groupes du Nord-Caucase sont sulfureuses sodiques, hydro-sulfurées, acidules alcalines, bicarbonatées ferrugineuses acidules, chlorosulfatées sodiques et magnésiennes acidules, avec ou sans brome d'iode. Leur température varie de 10 à 62° c. — Le versant S. possède aussi de nombreuses sources sulfureuses, alcalines, carbonatées, calcaires,

1. D'après Lemosoff (*Grande Encyclopédie*).

ferrugineuses acidules et des chlorosulfatées sodiques et magnésiennes : Kobi, Tiflis, Nakalakévi, Borjom, Abastouman, etc., etc. Dans la partie centrale de la chaîne et au Daghestan il y a peu de vallées qui ne renferment pas des eaux minérales. La nomenclature dressée par le général Chodzko avec les additions récentes, dépasse le chiffre de 600 sources diverses présentant des analogies remarquables avec les sources les plus célèbres de l'Europe occidentale (Vichy, Vals, Luchon, Spa, Schwalbach, Aix-la-Chapelle, Kissingen, Marienbad).

FAUNE [1]

L'ours à collier blanc, le loup, le chacal, le lynx, le renard, le blaireau, la martre, la fouine, l'écureuil et le chat sauvage peuplent les forêts et les montagnes. Quelques bisons (*dombays*) se rencontrent près de l'Elbrouz ; leur crinière est moins fournie que celle des bisons lithuaniens. Les sangliers se cantonnent dans les fourrés et les roseaux au bord des rivières que fréquentent les loutres. Les cerfs, chevreuils, lièvres se cachent dans les halliers ; à 2,500 pieds habite le chamois, et à 6,000 pieds, sur les pics de la Souanétie, du Letchkoum et du Kazbek règnent le bouquetin et le *touri* dont les cornes polies et montées en argent servent de vases à boire. Les gazelles, hyènes, petites panthères ne sont pas rares dans les plaines de la basse Koura ; le tigre, venu des plateaux de la Perse, ne se hasarde pas en Transcaucasie au delà du Lenkoran.

L'aigle plane sur les cimes ; le milan, la buse, l'épervier, le faucon, le tiercelet, le hibou, le chat-huant décrivent leurs courbes monotones et font la guerre aux mulots et aux taupes. Les faisans et francolins sont assez rares aujourd'hui. Les perdrix géantes et les *tétras* nichent dans les rochers ; les coqs de bruyère se tiennent à la limite des bois et de la région du rhodo-

1. D'après Élisée Reclus.

dendrum ; les cailles passent au mois d'août. Les bécasses, bécassines, doubles, petites et grandes outardes, sarcelles, canards, vanneaux, oies, hérons, cormorans s'ébattent à côté des tortues dans les marais où grouillent les sangsues. Les mouettes et goëlands viennent annoncer souvent les tempêtes de la mer Noire. Les sansonnets roses exterminent les sauterelles ; les jolies corneilles bleues, rossignols, chardonnerets, merles, rouges-gorges, tourterelles, ramiers, grives répandent dans l'air leur douce musique.

Les sterlets, esturgeons, saumons remontent de la Caspienne les eaux de la Koura ; les truites, carpes et une foule de poissons « blancs » nagent dans les rivières, les torrents et les lacs.

La classe des reptiles est représentée par le scorpion, les phalanges et quelques serpents plus ou moins venimeux. Mentionnons les moustiques du Gouvernement d'Erivan, gros cousins, et les puces blanches dont les piqûres sont malfaisantes et provoquent des accès de fièvre douloureux.

Parmi les animaux domestiques, les chevaux du Caucase et surtout du Karabagh, ont une réputation qu'ils méritent. Quoique en général de petite taille, ils sont excellents, sobres, intelligents, infatigables et d'une agilité extrême. Ils valent mieux comme bêtes de selle que d'attelage. Dans les steppes et sur les pâturages les moins élevés on entretient de nombreux troupeaux de moutons à grosse queue. Les paysans les plus pauvres ont au moins une vache ou une chèvre pour fournir à leurs besoins. La race de bœufs de l'Oukraine a été introduite par les Tartares de la Ciscaucasie. Les buffles et les chameaux ont le triste sort de ne servir qu'aux plus pénibles travaux. Les ânes blancs de Bakou et les mulets de Souanétie se vendent trois fois plus cher que ceux de la plaine. Les chairs fumées des porcs du Ratcha sont fort appréciées des gastronomes, et les chapons mingréliens sont presque aussi succulents que ceux de la Bresse et du Mans.

CHASSE

Il n'y a pas de contrée offrant plus que le Caucase un terrain propice et une telle variété de gibier à plume et à poil. Le chasseur y trouve : ours, sanglier, loup, hyène, chacal, renard, blaireau, lynx, chat sauvage, martre, fouine, loutre, cerf, chevreuil, gazelle, bouquetin (*touri*), lièvre, *tetras caucasica*, faisan, perdrix, francolin, caille, bécasse, double-bécassine, canard et tous les gibiers d'eau.

Les plus belles enceintes de tir pour la grosse bête sont à Karaïas (chasse de S. A. I. le grand-duc Michel) ; Borjom (id.) ; au Kouban (chasse de S. A. I. le grand-duc Georges Michaïlovitch) ; Zougdidi, etc., etc. Pour le faisan et le francolin : à Chamkor, Moukhrane. Pour le bouquetin : Tsékour (Mingrélie), la Svanétie, Borjom, les environs du Kazbek. Pour les gazelles et lièvres, les environs d'Elisabethpol. Pour les cailles, presque toutes les plaines au moment du passage. Les loups, renards, chacals se rencontrent un peu partout. Pour le gibier d'eau, le Lenkoran, Zougdidi, le lac Paléostome, Tsékour, etc. La Société des chasseurs du Caucase possède des chasses gardées. On peut facilement obtenir d'un des membres une permission temporaire ou une invitation à une battue. Les seules meutes sont celles de S. A. I. le grand-duc Georges Michaïlovitch, de S. A. le prince d'Oldenbourg, de S. A. le prince Achille Murat. Les chiens d'arrêt sont en général des séters; les chiens courants des braques ou des lévriers. On ne chasse presque plus au faucon ou à l'épervier.

PÊCHE

La Koura n'a guère, dans tout son cours inférieur, d'utilité industrielle que pour la capture du poisson qui se multiplie prodigieusement dans ses eaux. Les diverses pêcheries de Bank, où se ramifient les branches du delta, sont probablement les lieux de la terre

où le plus grand nombre de poissons sont capturés en une fois : c'est par dizaines de milliers que les pêcheurs de la Société concessionnaire tuent les poissons blancs et les esturgeons, par centaines de milliers qu'ils exterminent chaque année les poissons de moindre valeur. L'État ne retire pas moins de 410,000 roubles de la location des pêcheries. D'après les descriptions de Pallas, il semble que la multitude des poissons était encore beaucoup plus considérable, il y a un siècle, dans les eaux de la Koura : on y prenait alors 15,000 esturgeons en un seul jour. Quand par hasard la pêche se trouvait interrompue pendant vingt-quatre heures, les poissons emplissaient la rivière en une masse mouvante, et pourtant la Koura n'a pas, en cet endroit, moins de 144 mètres de largeur sur 22 de profondeur.

Tout le littoral de la mer Noire est très poissonneux; entre Soukoum-Kaleh et Batoum, on pêche des dauphins, des esturgeons, des saumons, des soudaks, des harengs, des céphales; les carpes et brochets du lac Paléostome ont un goût vaseux désagréable. Les truites saumonées des lacs Goktchaï, Tébitskour sont renommées; les esturgeons du Rion sont énormes. Dans presque tous les torrents on attrape de petites truites et dans quelques ruisseaux des écrevisses et une espèce de crabes assez délicats.

FLORE [1]

C'est surtout au point de vue de la flore que la chaîne du Caucase forme une véritable muraille entre deux mondes : au nord, la steppe plate, aride; au midi, sur le versant le plus rapproché de la mer Noire, la végétation la plus riche et la plus variée. Sous le rapport de la végétation le versant méridional se divise en cinq zones. La première s'étend de la plaine jusqu'à la hauteur où l'on cesse de cultiver la vigne, c'est-à-dire une altitude moyenne de 1,000 m. (Dans quelques

1. D'après Élisée Reclus, Vivien de Saint-Martin, Lemosoff (*Grande Encyclopédie*) et les notes du prince André Eristoff.

régions favorisées de la partie orientale et du Petit-Caucase, la vigne qui, dit-on, est originaire de cette contrée, réussit jusqu'à 1,100 m.) Cette zone jouit d'une température élevée. On y cultive tabac, coton, riz, mûrier et les plantes tinctoriales. La seconde zone (entre 1,000 et 1,500 m.), caractérisée par un climat modéré, est favorable à la culture des jardins. On y sème froment, millet, graines oléagineuses; les noyers, amandiers, pêchers, abricotiers y donnent des fruits en abondance. Au-dessus de 1,500 m. s'étendent les grandes forêts; le climat devient frais et l'on n'y cultive plus que l'orge, le seigle, l'avoine, le blé de mars. Dans les forêts dominent les arbres à feuilles aciculaires, entremêlés de buis, érables, frênes, aulnes, noyers et arbres fruitiers à l'état sauvage. Les grandes forêts ne dépassent guère 2,000 m., mais on trouve encore des arbres, surtout des pins et des bouleaux, jusqu'à 2,700 m. Passé cette altitude, on ne rencontre plus que bouleaux nains, saules rampants ou arbustes particuliers à ces régions (*Rhododendron Caucasicum*, *Azalea Pontica*), et enfin des gazons.

En Transcaucasie, les glaciers sont entrecoupés de petits jardins qui forment des oasis au milieu des neiges. Dans la chaîne centrale également, l'abondance des verdures sur de hautes altitudes frappe vivement les touristes. Freshfield cueillit des fleurs sur l'Oukou, glacier au N.-O. du Kochtan-taou, à 4,200 m. Radde trouva des fleurs sur l'Elbrouz à plus de 4,000 m. Les moraines elles-mêmes se couvrent vite de fleurs, ce qui permet d'étudier, en même temps que la flore du Caucase, les lois du mouvement des glaciers dans cette région, car chaque recul ou avance d'un glacier correspond à la formation ou à la disposition d'un tapis de gazon.

En Transcaucasie, les plantes s'entremêlent avec une prodigieuse variété et se présentent sous leurs formes les plus belles. Grâce à l'abondance des pluies et à la protection que la haute arête du Caucase offre aux arbres contre les vents desséchants du N.-E., les diverses essences forestières et cultivées montent beaucoup plus haut sur les pentes méridionales des

montagnes qu'on ne pourrait s'y attendre, en les comparant à d'autres contrées ayant la même température moyenne. En aucun pays du monde on ne trouve une aussi grande quantité d'arbres portant des fruits à pépins et à noyaux ; dans les forêts de la Kartalinie au S.-O. du Kazbek se voient plusieurs espèces d'arbres inconnues ailleurs, qui n'ont pas encore été améliorées par la culture et dont les baies aigrelettes sont excellentes.

Autant les forêts de la Mingrélie et de l'Abkhasie sont opulentes de feuillage, autant leurs jardins, comme ceux du Lazistan, sont riches en fleurs et en fruits auxquels les horticulteurs de l'Occident donneraient facilement du parfum et une saveur exquise.

Comme clôtures, de jeunes peupliers plantés très serrés alternent avec les acacias, noisetiers, mimosas et mûriers ; des allées de rosiers géants et de chèvrefeuilles embaument les chemins; aux troncs mousseux des ormeaux la vigne vagabonde s'appuie et s'enroule en liberté, couvrant de ses verts arceaux les moissons dorées de maïs; sur des pelouses de gazon les arbres fruitiers s'épanouissent et se couvrent de leurs plus brillantes parures, offrant complaisamment leur abri et suspendant généreusement en été, devant les fenêtres et les balcons des habitations, leurs fruits et leurs grappes vermeilles.

De tous les bassins des rivières du Caucase, c'est celui du Rion qui offre le plus d'intérêt. Il est fermé au N. par les rameaux de la grande chaîne, à l'E. et au S. par les montagnes du Petit-Caucase et celles d'Adjarie. Cette situation exceptionnelle, en lui assurant le concours de deux principaux agents naturels, la chaleur et l'humidité, crée des conditions très favorables au développement de la végétation. Cette région est naturellement d'une admirable richesse, et, quoique le terrain ne soit pas excellent, diverses espèces de plantes et certaines essences se développent avec une rapidité et une fraîcheur étonnantes : Dès la première année, les semis sont déjà des taillis, et, en cinq ans, ce sont des forêts. Splendides! s'écrie le voyageur en les traversant et en admirant ces arbres gigantesques

dont les cimes sont enlacées par des plantes grimpantes et couronnées de vignes; chaque éclaircie offre un tableau nouveau : ici un groupe de rhododendrons, de grenadiers aux fleurs éclatantes ou un bouquet d'azalées, l'une des gloires de la flore terrestre, et un rideau de buis, dont l'odeur pénétrante emplit l'atmosphère; là, des noyers et des châtaigniers étalant largement leur frondaison vernissée ; sur les collines le laurier, le sapin, le chêne et quelques oliviers entremêlant et étendant leurs rameaux ; plus loin un fouillis de charmes, d'épicéas, de hêtres, d'ormes, de tilleuls, d'érables et de frênes ; ailleurs enfin, sous la feuillée, de petits étangs au bord desquels les aulnes, les joncs et les roseaux encadrent les lis. Malheureusement cette végétation luxuriante qui produit comme mauvaises herbes des plantes de serre chaude, trésors de nos jardiniers d'Europe, est un grand obstacle à la culture; mais ce n'est pas le seul ennemi que les indigènes aient à combattre; il en est un autre plus terrible et plus invincible : c'est l'eau. Le sol, la plupart du temps argileux, retient l'élément humide, et les plaines se couvrent d'immenses marais et de bourbeux marécages. Des futaies entières restent immergées pendant des années à la suite des grandes pluies, des inondations et des débordements des rivières, et sont ainsi irrévocablement perdues, leurs propriétaires n'ayant pas les ressources nécessaires pour faire des drainages coûteux et le gouvernement ne pouvant les aider. A l'intérieur comme au bord des forêts et des bois, les arbres tombent les uns sur les autres ; quand l'un d'eux s'est couché, entraînant avec lui quelques-uns de ses voisins, il pourrit à moitié dans l'eau, et sur son cadavre la végétation naît, grandit, se multiplie, s'étend de tous côtés avec une incroyable puissance. Beaucoup de grands arbres inclinés ne tiennent plus qu'à demi au sol par leurs racines, et d'autres tiges repoussent sur leurs troncs. On ne saurait faire cinquante pas sans se servir de la hache. A vrai dire, on ne voit pas la terre; on trébuche sur des débris d'arbres ou dans l'eau, à travers des barrières infranchissables de lianes et de convolvulacées gigantesques.

Sous ce rapport, la différence est frappante entre le bassin du Rion et celui de la Koura qui n'est pas accessible aux vents chauds et humides de la mer à cause des monts Souram qui le bornent à l'O. Tandis que le bassin du Rion est durant tout l'été un vaste jardin riche en paysages verdoyants et boisés que vient cependant quelquefois balayer un horrible vent d'E. sec et suffocant, en Géorgie les magnolias blancs supportent mal l'hiver; en Kakhétie les ceps de vigne périssent souvent par la gelée, et les rayons ardents du soleil y brûlent la verdure.

Par l'ensemble de sa végétation, la Transcaucasie occidentale a plus d'analogies avec la France atlantique et l'Europe centrale qu'avec les régions du littoral méditerranéen, mais, par plusieurs traits, la flore mingrélienne semble appartenir aux deux zones à la fois. L'indigotier croît sur les bords du Rion, à côté du cotonnier. En Lazie se voient quelques rares et chétifs arbustes à thé; le ramie, l'araucaria sont aussi acclimatés dans le pays. L'*Eucalyptus* ne réussit pas en Transcaucasie. L'olivier n'a pu être introduit définitivement sur le littoral de la Mingrélie. En 1850 les citronniers prospéraient à Poti, dans le delta du Rion; un hiver rigoureux les a faît presque tous périr.

Des peupliers, de forme pyramidale, et plantés de main d'homme, dominent dans les vallées de l'Araxe; mais en beaucoup d'endroits de l'Arménie russe un autre arbre étale ses branches au-dessus des cultures, le nölbönd, espèce d'ormeau greffé, dont le feuillage forme une énorme sphère de verdure, absolument imperméable aux rayons du soleil.

FORÊTS

Le Caucase possède 6,913,000 hectares de forêts, soit 16,2 p. °/o de sa superficie totale. Le gouvernement de Koutaïs est le plus boisé: 46,5 p. °/o de sa superficie ou 1 hectare 65 centiares par habitant. On trouve dans les forêts du Caucase toutes les essences de la zone tempérée et un grand nombre d'espèces particulières aux zones tropicales.

Mainte forêt du Caucase a disparu pour faire place aux cultures ; mais il en est plus encore que l'on a détruites, sans les remplacer par des céréales, des vignes ou des arbres fruitiers. Dans les districts les plus riches en forêts, le travail de déboisement s'est fait de la façon la plus barbare. Pour ne pas se donner la peine d'abattre les arbres à coups de hache, et peut-être aussi, comme le veut la tradition, pour assainir le climat local, on attaque le bois par le feu ; quand les bestiaux manquent de foin, on détruit les arbres pour nourrir les animaux avec les feuilles et les bourgeons du branchage. Telle région, récemment couverte d'impénétrables fourrés n'offre plus que la terre laide et nue. Même sur les pentes des montagnes les forêts diminuent rapidement. De fréquents incendies allumés par l'imprudence des bergers ou des bûcherons contribuent, avec le déboisement irrationnel, à modifier singulièrement l'action des eaux, des pluies, des vents et le climat général.

Dans les forêts riveraines de la mer Noire, la *roulure*, la *gerçure*, la *pourriture au cœur* sont fréquentes et quelquefois tellement prononcées et multipliées dans un même arbre qu'il est impossible d'en tirer parti. En outre, le châtaignier, le noyer et le chêne ont un ennemi terrible, le *limexylon*, coléoptère de couleur brune ayant 2 à 3 millimètres de long et une grosse tête armée de deux mandibules. Son apparition a lieu entre avril et juillet. C'est par millions que l'insecte se précipite le soir sur les bois tendres abattus qui lui servent de nourriture et de nid. Il dépose ses larves dans l'écorce et l'aubier ; puis le ver éclos pénètre dans le bois et le cœur. L'animal est tellement répandu au Caucase qu'il est rare qu'un bois en grume soit exempt de ses attaques. Des chênes sans écorce, transportés en France pendant l'hiver emportent donc fatalement avec eux les larves qui se développent à la saison chaude. Du reste, il est reconnu que les bois venant du Caucase sont peu « marchands ». Le chêne a la fibre grosse, ordinairement gorgée d'eau, ce qui permet un fendage facile, mais il travaille trop et il est vite atteint par la pourriture sèche et humide. Quand on équarrit des

pièces de chêne on observe souvent la *cadranure*, la *gélivure*, le *cœur rouge* et *échauffé*, vices très graves que n'admet pas l'exportation. On utilise le chêne pour parquets, portes, etc. Le frêne est admirablement veiné, il ne s'emploie que pour la construction. Le hêtre sert comme bois de chauffage et accidentellement pour bâtisses. Le châtaignier est de bonne qualité ; le tilleul, le poirier et le pommier sauvages s'emploient pour meubles, l'orme seulement comme bois de construction ; l'aulne est véreux ; le sapin est de bonne venue et donne des poutres et des planches assez belles, mais il joue énormement. Le charme ne fournit que du bois de chauffage. Le buis est d'assez bonne qualité et s'expédie en Angleterre pour faire des navettes et des poulies. L'if est bien veiné, mais assez rare et peu employé, les indigènes ne connaissent pas sa valeur pour la carrosserie ; on l'exporte fort peu. Les loupes de noyer sont devenues presque introuvables au Caucase. Quoique l'Etat perçoive comme droit de sortie 10 k. en or par poud, soit 17 k. papier, l'exportation du bois de noyer est lucrative ; on en a expédié 250,000 pouds en 1888 provenant de la Kakhétie et du gouvernement de Koutaïs.

Les seules forêts exploitées et donnant des résultats sérieux sont celles de la vallée d'Aténi près Gori, d'Adjameth près Rion, de Borjom près Michaïloff. Toutes les autres exploitations dans l'intérieur du pays ou riveraines de la mer Noire ont été désastreuses ou décevantes ; la plupart des exploitants ne connaissant pas les mœurs, les lois, se heurtant constamment à l'absence du cadastre, de titres en règle de propriété, ont été assaillis de procès, décimés par les fièvres, arrêtés par les difficultés de transport et désillusionnés finalement sur la valeur réelle des bois qu'ils abattaient[1].

1. *Forêts du Caucase appartenant à l'État* — C'est en 1841, que le gouvernement russe a créé pour le Caucase entier une administration forestière spéciale. L'arpentage a eu lieu en 1849 ; en 1857, on constata d'abord que les forêts appartenant à l'Etat occupaient 2,182,514 déciatines (une déciatine = 2,400 sagènes carrées; 109,250 ares, 1,092 hectares) ; ce chiffre doit être aujourd'hui environ 4,300,000 (en Ciscaucasie : 1,600,000 ; en Transcaucasie : 2,600,000), représentant à peu près 600,000 r. de revenu, et 250,000 de dépenses.

ANTHROPOLOGIE ET ARCHÉOLOGIE

Dans leur ensemble les Caucasiens sont brachycéphales ; leur indice céphalique moyen s'élève à 85,85. Les extrêmes sont : 91 chez les Lazes, 83 chez les Gouriens. En ce qui concerne la couleur des yeux et des cheveux, on y constate pour ceux-ci une proportion d'environ 50 p. °/o châtains ; 33 p. °/o noirs ; 11 p. °/o blonds. Les yeux sont généralement noirs ou d'un brun foncé; on en trouve pourtant un certain nombre de bleus et de gris bleuâtre.

L'impossibilité de faire concorder les connaissances actuelles avec les diverses notions historiques, géographiques fournies sur le Caucase et ses habitants par les anciens écrivains, le doute qui plane encore sur toutes les populations plus ou moins aborigènes de cette contrée, le dédale des langues et des dialectes, et surtout l'absence de nombreuses et sérieuses observations anthropologiques rendent fort difficiles et hasardeuses toute chronologie, attribution, classification dans les découvertes archéologiques du Caucase.

Indispensable pour retrouver les types primitifs des habitants d'une contrée, suivre leur filiation et constater leurs mélanges, l'anthropologie n'est pas, croyons-nous, absolument nécessaire pour apprécier les progrès et les décadences d'une civilisation, lorsque les découvertes sont, par elles-mêmes, assez éloquentes pour attester le degré de culture d'un peuple, quel que soit son nom, plus ou moins discutable d'ailleurs, et qu'il soit brachycéphale, dolichocéphale, macrocéphale ou non.

Nous sommes loin de vouloir résoudre ici la question si grave de l'origine de l'art de la métallurgie au Caucase; mais le problème semblerait déjà avoir fait un grand pas, si l'on pouvait tomber d'accord sur la similitude de culture et de main-d'œuvre qu'on observe dans tous les objets provenant de toutes les régions de l'isthme caucasien. C'est le point sur lequel nous insisterons et qu'il nous paraît difficile de ne pas admettre. En effet, quelques différences signalées dans les détails ne s'écartent pas sensiblement d'une forme

primitive générale et d'un petit nombre de modèles plus ou moins semblables, généraux ou caractéristiques, dont on a attribué la paternité particulièrement à certains cimetières ou nécropoles du Caucase; paternité que nous n'avons pu reconnaître, et que les civilisations des plateaux de l'Iran, celles de l'Egypte, de l'Assyrie et de la Grèce pourraient, peut-être, avec quelque raison réclamer.

La division systématique de la vie primitive de l'homme aux différentes époques, en général admise à l'égard du N. et de l'O. de l'Europe, ne peut-être entièrement appliquée au Caucase. L'étude des antiquités de l'isthme caucasien ne date que d'hier, mais les résultats déjà acquis prouvent suffisamment que le développement de la culture s'est opéré dans des conditions tout autres qu'en France et en Allemagne par exemple; et par conséquent pour en mesurer les progrès successifs, il faut supposer différentes étapes, qu'en l'absence de documents suffisants on ne peut cependant pas adopter encore avec certitude.

Ni dans les recherches géologo-paléontologiques, ni dans les travaux archéologiques du Caucase, on ne trouve tous les matériaux nécessaires pour la classification des époques de l'âge de pierre et des cultures postérieures, comme elles se sont succédé en Europe. Mais tout ce qui a été réuni jusqu'à ce jour par l'anthropologie, la linguistique et l'ethnologie a assez ébranlé la réputation séculaire du Caucase d'avoir été le berceau ou la patrie commune primitive de l'humanité.

L'existence d'une période glaciaire n'est admise que depuis peu de temps, mais on n'a pu encore déterminer les limites jusque auxquelles avait pu s'étendre la couche de glace. Les quelques rares trouvailles faites dans la haute vallée de l'Euphrate font croire que l'homme quaternaire habitait les abords O. du plateau arménien, seul endroit du pays libre de glace à cette époque. La période de la pierre polie semble n'avoir duré que peu de temps dans la contrée; elle fut bientôt remplacée par celle du bronze et du fer.

Dans le Caucase septentrional on a constaté la pré-

sence d'une grande quantité de débris de mammouths ; en Transcaucasie, on a trouvé dans le gouvernement d'Elisabethpol, à Kazak et au confluent du Kram et de la Koura des restes d'*elephas antiquus* et d'*hippopotamus major;* mais nulle part un vestige de l'homme contemporain du mammouth ni une trace de vie humaine. Ces débris proviennent d'endroits près desquels il n'y a ni grottes ni cavernes, et on n'en connaît au Caucase aucune dont l'étude ait pu éclairer la vie primitive et préhistorique.

Quoi qu'il en soit, les résultats des recherches ne sont pas encore suffisants pour qu'on puisse absolument nier l'existence au Caucase de toute trace de l'homme à l'époque paléolithique. Presque tous les objets en pierre trouvés en Ciscaucasie sont attribués à l'époque néolithique. Ce sont des marteaux taillés, percés quelquefois d'un trou, et qu'on rencontre dans les tombeaux mêlés à des objets de bronze et de fer. On ne cite qu'une seule découverte d'une hache en pierre, dans un tombeau de pierre brute, avec quelques instruments en os, sans bronzes, mais avec des vases d'argile, qui sont d'un travail trop fini pour qu'ils soient très anciens et qui laissent même croire qu'ils ont pu être façonnés avec des outils métalliques. Les objets en pierre trouvés en Transcaucasie sont en général peu travaillés : ce sont surtout des couteaux, racloirs, pointes de flèches en obsidienne qui accompagnent le plus souvent le fer et le bronze.

Un intérêt spécial s'attache aux marteaux de pierre de très grandes dimensions, en porphyre vert ou pyroxénique, labradorite, serpentine ou en roche dioritique, ayant un collier d'attache et recueillis dans les mines de sel de Koulpa et de Nakitchévan ; leur antiquité est des plus contestées. Car s'il est vrai que les salines ont dû attirer l'attention de l'homme primitif, on devrait admettre la même hypothèse à propros des mines de métaux dont le Caucase est si riche. Or, la question de savoir si oui ou non l'homme, au Caucase, a, dès les temps reculés, inventé ou connu la métallurgie, trouve des partisans et des adversaires parmi les savants, qui s'appuient les uns et les autres sur les résultats des

fouilles des tombeaux dont nous allons essayer de résumer l'ensemble.

Pendant ces dernières années, des recherches plus ou moins régulières ont été faites au N. du Caucase dans le territoire de la Kabarda ; en Ossétie, dans les vallées centrales de la chaîne du Caucase, celles du Darial et d'Alaghir ; au Daghestan près de Derbent ; en Transcaucasie à l'O. des monts Souram ; en Géorgie, et enfin dans la partie adjacente de l'ancienne Arménie dans les vallées d'Akstafa, de la Débéda et récemment à Akthala.

En Kabardie, les tombeaux ne datent que de l'époque du paganisme et du commencement de l'ère chrétienne ; ceux des environs de Vladikawkaz du XIVe siècle. Dans la vallée du Darial, près de Tchmy, des catacombes ont mis au jour des objets en or, argent, fer, bronze, des pierres dures gravées et des poteries en argile noire. A Stépan-Zminda (Kazbek) on a fait de riches collections de figurines en bronze, d'armes, pointes de flèches en fer, pendeloques, représentations d'animaux, fibules, bracelets, grains de colliers, bijoux en or, etc. En Digorie, à Koban se rencontrent des fibules, des bracelets en spirale, de grandes plaques de ceintures de bronze émaillé, des poignards, des épingles à cheveux et surtout des haches courbées, gravées, d'un joli travail et présentant un type caractéristique, mêlés à des pointes de fer. Au Daghestan, les tombes sont assez curieuses comme construction, mais ne renfermaient presque que des ossements. On en a rapporté cependant quelques bronzes fort intéressants. En Gourie, au Transcaucase, on a trouvé des haches pareilles à celles de Koban (Ossétie) ; à Samthravo (Mtzkhet) plusieurs étages superposés appartiennent à des époques différentes (âge de bronze, de fer et tombes plus récentes). Dans la vallée de la Débéda et à Akthala les bronzes se distinguent par leurs formes et leurs ressemblances avec ceux de l'Assyrie. Enfin à Redkine (vallée de l'Akstafa) on a mis au jour des nécropoles certainement fort anciennes, contenant un mobilier funéraire très varié et peu de fer.

Dans aucun cimetière du Caucase, on n'a pu recon-

naître les preuves caractéristiques de l'âge de bronze, c'est-à-dire la présence de ce métal mêlé à la pierre polie et à l'os. On admet généralement que les nécropoles les plus anciennes sont celles de Koban, Samthavro (étage inférieur), Redkine, Stépan-Zminda, Akthala (V^e ou VIe siècle av. J.-C.)[1].

La culture métallique du Caucase est-elle née dans le pays ou bien y a-t-elle été introduite, et, dans ce dernier cas, d'où est-elle venue et d'où s'est-elle propagée ? Cette question est des plus discutées : les opinions sont complètement différentes et nous ne pouvons les exposer toutes ici. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de M. le comte Ouvaroff, de Virkhow, Smirnoff, Bayern, de Morgan, Dolbescheff.

Sans doute le travail des métaux remonte à des époques bien reculées, mais faut-il attribuer au Caucase l'honneur de la découverte du bronze lorsqu'on n'y connait pas même une seule mine d'étain ? Est-ce en Egypte, en Assyrie, dans l'Inde ou dans l'Asie-Centrale qu'il faut chercher l'origine du précieux alliage ? Nous inclinons à le croire. L'analyse des bronzes caucasiens accuse 10 à 12 p. °/₀ d'étain avec quelquefois des traces de plomb. Il est probable que le bronze était importé au Caucase en lingots ou en ouvrages fabriqués. On peut difficilement admettre que, dans des temps si lointains, il pût y avoir un commerce de métaux purs. A Koban, Samthavro, Redkine, Akthala y a-t-il un seul objet de cuivre pur, dont il existe cependant des mines dans les montagnes voisines ? Y a-t-il des séries de moules variés qui auraient servi à couler les différents bronzes et qui auraient pu ou dû être enfouis comme l'ont été les pierres à aiguiser ? Si la culture s'est propagée du Caucase et n'y a pas été introduite, comment, en dehors d'un seul type plus ou moins original de hache, n'y voit-on pas les instru-

1. Parmi les collections d'antiquités caucasiennes les plus riches, nous citerons celles du musée de Tiflis, du comte Ouvaroff, du général Komaroff, du comte Bobrinsky, du musée de Lyon, du musée d'ethnographie du Trocadéro, du musée de Saint-Germain, de S. A. I. le grand-duc Georges Michaïlovitch.

ments en bronze caractéristiques de l'Europe occidentale et de la Sibérie orientale? Serait-ce le Caucase qui aurait inventé les grandes fibules arquées artistement travaillées et non l'Asie-Mineure? De ce que l'abondance des parures en spirale fait rapprocher la culture du Caucase de celle correspondante d'Europe, s'ensuit-il que cet ornement ait une origine caucasienne? Si on l'admet, pourquoi trouve-t-on au N. ces parures sans les fibules et à l'O. sans la hache caucasienne? Est-ce que des ornements et des parures de bronze en spirale ne se trouvent pas aussi à Hissarlik et à Mycènes qui sont, dit-on, d'époque antérieure à Koban?

Autant les bronzes caucasiens ont leurs traits communs avec ceux de l'Asie-Mineure et de la Grèce, autant les poteries sont différentes : à Chypre, à Rhodes, à Mycènes on voit les premiers germes des formes classiques et des peintures qui décoreront plus tard les vases ; au Caucase, au contraire, rien de pareil ; et c'est cette infériorité dans l'ornementation de la céramique qui empêche de croire que Koban, par exemple, soit contemporain de Mycènes. La culture qui a pénétré au Caucase fut et resta rude, et Mycènes a subi la salutaire influence de l'Egypte.

Les représentations d'oiseaux et d'animaux semblent particulières au Caucase. Nulle part en Europe occidentale il n'y a des types pareils en si grand nombre. Ils sont évidemment locaux. Parmi eux, il y en a un fantastique : on l'admet pour un léopard, quoique les pieds ressemblent un peu à ceux du cheval. Il est gravé sur les haches, les plaques de ceintures, mais ne se rencontre jamais sous forme de statuette. Il avait peut-être une signification symbolique. On a cru reconnaître sur ces objets une influence assyrienne; mais alors on devrait retrouver les sujets familiers aux Assyriens : le lion et le sphinx ailé, au lieu de moutons et d'oiseaux qui sont fort rares sur leurs monuments. Le seul point de ressemblance, c'est une tendance commune à employer la faune comme ornementation, tendance signalée aussi au N. dans les découvertes de Perm. Sous ce rapport la Sibérie, le Caucase et l'Assyrie se pré-

sentent en parallèle dans une même culture qui s'est ramifiée.

On pourrait admettre, croyons-nous, l'Asie-Centrale comme point de départ ou foyer principal d'un grand mouvement de culture dans différentes directions, et la formation de divers foyers secondaires devenus à leur tour de nouveaux centres rayonnants. Il a dû y avoir deux courants civilisateurs : l'un venant de l'Altaï et ougro-finnois, a pénétré en Russie, mais n'a pas atteint la Scandinavie et n'a pas touché le Caucase, où cependant on pourrait constater quelques analogies avec les produits de cette industrie métallurgique et de cet art dont il ne profita pas; l'autre, passant au S. de la mer Caspienne, a mis en mouvement les peuples sémitiques et aryens de l'Asie-Mineure, et par divers chemins est parvenu à la Méditerranée et par suite à l'Europe.

Quoique les squelettes trouvés à Koban soient en grande partie dans un état de destruction presque complète et que les crânes intacts soient en fort petit nombre, on peut croire que le type prédominant était dolichocéphale, de même qu'aux nécropoles de Samthavro et Redkine. Ce type se distingue essentiellement du type brachycéphale de la population actuelle. Cependant, il est possible que le mélange d'éléments brachycéphales ait commencé déjà à des époques reculées, comme l'atteste la découverte d'un assez grand nombre de crânes brachycéphales à Koban et à Samthavro ; mais ces éléments ne prouvent pas le mélange avec les Touraniens, car, malgré leur brachycéphalie, ils n'ont pas les autres caractères de la race touranienne. Les crânes de Koban, Samthavro et Redkine sont de type aryen.

C'est donc au courant aryen qu'il faudrait attribuer la culture antéhistorique du Caucase, mais il est difficile de doter le Caucase d'un titre quelconque parmi les rôles de civilisateurs que d'autres pays peuvent réclamer justement. La culture y fut monotone, presque uniforme, sédentaire, locale, et ne participa pas au grand courant qui, en s'écoulant lui avait jeté quelques épaves. Depuis les temps historiques, accepter toujours, imiter, s'assimiler en déguisant les emprunts, faire

concorder avec le climat ses mœurs, ses habitudes, ses goûts et tout ce qui répondait à des besoins momentanés, subir toutes les influences étrangères, faire pis et rarement mieux, telle a été la fortune du Caucase au point de vue de l'art; et il serait vraiment étrange qu'à des époques préhistoriques il se soit produit un miracle au profit de cette contrée, miracle dont l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes eussent retrouvé quelque preuve certaine, ou gardé du moins souvenance. Ce qu'a pu faire et ce qu'a fait le Caucase, le voici : Au point de vue physique, la nature n'y présentait pas en général les commodités nécessaires pour que l'homme primitif s'y soit fixé, et pour que les cavernes et les grottes qui n'ont pu encore attester sa présence, lui aient offert un refuge suffisant. Mais, au moment où un flot humain inondait les plaines ouvertes au N. et au S. de la chaîne, et à travers lesquelles l'invasion des peuples de l'Asie passait, des fuyards, qui ont fait souche depuis et formé des nationalités, mais qui alors n'avaient même pas de nom, ont été refoulés dans les montagnes, s'y sont réfugiés et s'y sont fixés. Dans cette déroute qui eut lieu peut-être vers l'époque de l'âge de fer de l'Europe occidentale, quelques modèles de bronze furent sauvés et copiés par les plus habiles, et ceux-ci essayèrent de retrouver dans de nouveaux foyers les minerais et les alliages nécessaires à la résurrection d'un art, qui avait été, et peut-être par eux-mêmes, pratiqué ailleurs. Les mines du Caucase furent mises à contribution : on n'y trouva pas l'étain ; on le fit venir, et on alla chercher probablement au loin le bronze en lingots pour simplifier la fabrication ; le fer ne fut que peu employé.

Par le S., par la mer Noire, par la Scythie, les invasions se multiplièrent. Que de cultes s'inaugurèrent ! Que de langues et de cultures s'introduisirent, se heurtèrent, se succédèrent, se fondirent peu à peu sans se perfectionner ! Les siècles s'écoulèrent, amenant quelques progrès ou des décadences, et ce furent les colonies grecques, en s'établissant le long du Pont-Euxin, qui sauvèrent le Caucase de sa barbarie, et lui apportèrent généreusement, avec leur civilisation et leurs produits,

les idées d'art, de religion, d'industrie et de commerce, auxquelles, en dépit de toutes les vicissitudes, il est resté depuis presque toujours fidèle.

ETHNOGRAPHIE ET ETHNOLOGIE

On a longtemps considéré le Caucase comme le berceau de la race européenne. Cette théorie paraît abandonnée depuis que les sciences anthropologique et ethnologique ont prouvé l'origine commune, mais étrangère, des populations actuelles du Caucase. Klaproth fut un des premiers qui s'éleva contre la désignation qu'on attribuait aux peuples caucasiens en leur appliquant le terme de *race caucasienne*. D'après le baron Uslar, « le Caucase n'a jamais été le lieu de passage d'un peuple en migration, mais le refuge de populations opprimées dans les plaines voisines. Ces peuples paraissent en effet être les débris de peuples préhistoriques ayant appartenu à une même race, et qui sembleraient avoir disparu partout ailleurs qu'au Caucase. Quant à la diversité si grande qu'on observe chez les peuples caucasiens, elle doit être attribuée aux croisements qui ont dû s'opérer à diverses époques entre les premiers occupants et des émigrés nouveaux venus, appartenant aux trois grands groupes humains, sémite, indo-européen et mongol, qui ont encore des représentants sur divers points de la chaîne. »

M. Maxime Petit, dans un article de la *Grande Encyclopédie* (Arménie) dit : « Lorsque les premières tribus aryennes venues du plateau de Pamir se furent établies soit dans la vallée du Sind, soit sur le plateau de l'Iran, les émigrants qui vinrent ensuite ne trouvèrent plus d'autre route ouverte que celle de l'O. ; ils se heurtèrent contre la chaîne du Caucase, et quelques-uns d'entre eux, tige des Arméniens, occupèrent les plaines ou les vallées que laissent entre eux les rameaux et les contreforts du Caucase et du Taurus. Du côté du Tigre et de l'Euphrate, il y avait déjà des peuples sémitiques venus par la Mésopotamie arménienne ; du côté du lac de Van ou dans les plaines de

l'Ararat se trouvaient des hommes dont les Géorgiens sont les représentants actuels. Les premiers établissements arméno-aryens se firent sans doute vers le cours moyen du Tigre et de l'Euphrate, parmi les peuplades sémites naturellement moins belliqueuses que celles qui se trouvaient dans la vallée de l'Araxe. Plus tard, les Arméniens s'établirent dans la plaine de l'Ararat, comme le souvenir s'en est conservé dans la légende nationale, mais pendant longtemps ils ne purent faire de ce côté aucun progrès ; ce n'est qu'à la suite des grandes invasions du moyen âge que les Géorgiens se retirèrent derrière l'Araxe, et que les gens de l'Oudi disparurent comme les Albanais ou Aglovans. »

Les trouvailles archéologiques faites en Transcaucasie par M. de Morgan dans les nécropoles de Cheithanthag, d'Akhtala, de Moucy-iéri, et aux environs de Van et de Diarkébir ont une analogie frappante avec les objets retrouvés en Ossétie, en Géorgie et un peu avec ceux de l'Assyrie. Ce fait indiquerait que les populations géorgiennes et sémitiques étaient peut-être les premiers occupants post-quaternaires du sol arménien.

Malgré les divergences considérables qu'on observe chez les peuples caucasiens, divergences qui se manifestent surtout dans leurs langues et dans certaines pratiques extérieures, ces populations conservent divers traits caractéristiques communs, qui les placent en quelque sorte au-dessus des autres peuples du continent asiatique. Tous les voyageurs sont presque unanimes à louer la beauté physique, l'énergie, les habitudes chevaleresques et l'élégance de ces braves peuplades. Les Russes eux-mêmes conservent pour ces populations soumises certains égards, tant pour la vaillance qu'ils ont montrée en se défendant que pour la beauté des régions au milieu desquelles ils eurent à lutter. Certains épisodes de guerre ressuscités par les écrivains et poètes russes [1] sont loin d'être au désa-

1. Pouchkine a chanté les paysages des montagnes circassiennes; Lermontoff a raconté surtout les traditions et les mœurs des habitants, et a placé dans le Caucase la scène de son roman : *Le Héros de notre temps*.

vantage des peuples vaincus. Néanmoins, la diversité des races qui peuplent actuellement le Caucase et la variété des éléments ne permettent pas de traiter de l'ethnographie de ce pays sous un point de vue unique; on est obligé d'établir un certain groupement entre les diverses classes d'individus dont se compose à présent la population de ce beau pays.

Géographiquement, le S. est habité par les descendants des anciens Ivères : ce sont les *Géorgiens* ou *Grousiens* dans la vallée de la Koura; les *Mingréliens* dans celle du Rion et de l'Ingour; les *Iméréthiens* sur le cours moyen du Rion; les *Gouriens*, au S. du Rion; les *Radchviliens*, les *Svanes* dans les hautes vallées de la Tskénis-tskali et du Rion; les *Khevsours*, *Pchaves*, *Touches*, près des sources de l'Iora et de l'Alazan; les *Adjares*, les *Lazes* dans les vallées du Tchorok et de l'Adjarie. La partie N.-O. au bord de la mer Noire était habitée par les *Tcherkess* ou *Circassiens*. Depuis 1864, date de leur émigration, il n'y a que la principale tribu, les *Kabardiens*, qui soit restée sur le versant N. de la montagne jusqu'à la Kouban et au Térek.

La partie moyenne de la chaîne, de chaque côté de la route militaire de Géorgie, est occupée par les *Ossètes*, peuplade à part, d'origine aryenne. La ramification orientale est peuplée par deux groupes principaux, les *Tchetchènes* et les *Daghestanais*. Les premiers se donnent le nom de *Naktchaï* et sont sur le versant N. jusqu'au Térek, mais en deux parties séparées par une forte colonie russe; ils sont divisés en plusieurs tribus. Les *Daghestanais* ont aussi été divisés en une foule de tribus localisées dans les vallées ou les villages, et dont les langues sont inintelligibles pour les tribus voisines. Les plus importantes sont : les *Avares*, entre Batlich et Témir-Khan-Choura; ceux du Sud sont encore désignés, comme dans l'antiquité, sous le nom de *Lesghiens*. Les Russes, les Arméniens, les Tartares, les Persans, ont immigré partout au Caucase et au Transcaucase.

Ethnologiquement, nous adopterons la classification donnée par MM. Zazoursky et Seidlitz, et nous consa-

crerons aux Géorgiens, aux Arméniens et aux montagnards du Caucase des articles spéciaux.

CLASSIFICATION ETHNOLOGIQUE DES PEUPLES DU CAUCASE[1]

En général, la partie centrale du Caucase et la partie occidentale du Transcaucase sont occupées par des groupes de nationalités dont la parenté avec d'autres peuples du monde n'a pas encore été trouvée. Ces groupes sont : celui des Kartvels ou Ivères, celui des montagnards occidentaux, et celui des montagnards orientaux. On peut les appeler « essentiellement caucasiens », parce qu'on les rencontre uniquement au Caucase[2]. Ils appartiennent à la race blanche; mais comme leurs langues ne présentent aucune parenté avec celles des autres peuples de la même race, le savant Frédéric Miller les appelle « peuples isolés. » Les groupes « essentiellement caucasiens » sont entourés au N., à l'E. et au S. par des peuples de la race blanche et de la race mongole. Plus tard sont arrivés les Russes; avec eux et après eux est venue une partie insignifiante des peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe. Vo ci comment peuvent être classés les peuples habitant ile Caucase :

1. La classification des peuples du Caucase proposée dans ce chapitre est basée principalement sur les langues qui indiquent les origines ethniques des peuples en question. Mais comme toutes les langues caucasiennes n'ont pas encore été suffisamment étudiées, une classification exacte de ces peuples est impossible. Les données statistiques qu'on trouvera ici ont été puisées dans les ouvrages de M. N. C. Seidlitz, *Tableau des populations du Caucase d'après les races*, t. VII du *Recueil de renseignements sur le Caucase*. Toutefois, après la publication de ces nomenclatures, quelques changements ont eu lieu dans la classification de ces populations; les travaux récents ont fourni des chiffres plus ou moins différents de ceux qui avaient été donnés précédemment, et les statistiques complètes ne sont pas encore terminées. Par conséquent les chiffres que nous donnons ici ne doivent être considérés que comme approximatifs.

2. Une partie très peu importante des représentnts de ces peuples se trouve dans la Turquie d'Asie.

A. — RACE BLANCHE

I. Famille indo-européenne (aryenne)

1) RACE SLAVE

a) Les *Russes*, formant la plus grande majorité des populations du Caucase septentrional, occupent principalement la province du Kouban (1,087,000), le gouvernement de Stavropol (500,000), et représentent presque un tiers des habitants de la province du Térek (222,000) Au Transcaucase, dans les villes, villages où la population russe domine, dans les cantonnements militaires, les colonies, elle atteint le chiffre de 115,000. Le nombre total des Russes, dans tout le pays, peut être évalué à 1,925,000 âmes.

b) Quelques milliers de Polonais sont dispersés et ne forment nulle part des colonies séparées.

c) Les *Tchèques*, peu nombreux, ont commencé à se fixer au Caucase depuis peu de temps. Ils ont quelques villages dans l'arrondissement de la mer Noire.

Le nombre des représentants des autres nationalités de race slave est si minime qu'il est inutile d'en parler.

2) RACE LITHUANIENNE

Elle est représentée par les *Lithuaniens* peu nombreux.

3) RACE GERMANIQUE

A cette race appartiennent presque uniquement des *Allemands* (21.000) dont les colonies sont répandues dans le Caucase septentrional et le Transcaucase.

4) RACE ROMANE

Moldaves (Roumains), Français et Italiens. Dans l'arrondissement de la mer Noire, un millier d'émigrés moldaves.

5) RACE PÉLASGIQUE

Les *Grecs* (47,000) forment des colonies dans le gouvernement de Tiflis et l'arrondissement de la mer Noire. Ils habitent aussi le Caucase septentrional

(province du Kouban, gouvernement de Stavropol). Le plus grand nombre d'entre eux se trouvent dans la province de Kars (23,000).

6) RACE IRANIENNE

a) Les Ossètes, serrés entre les trois groupes des « peuples caucasiens proprement dits » (montagnards de l'E., de l'O. et Kartvéliens), habitent, au nombre de 75.000, principalement le Caucase septentrional, dans la province du Térek, la partie centrale du Caucase, dans les vallées du Térek moyen et de ses affluents de gauche. Une partie de ce peuple, traversant la haute chaîne du Caucase, est allée se fixer au S., dans la région occupée par les Géorgiens, vers les sources du Liakvi, du Ksanki, du Rion. Dans le gouvernement de Tiflis il y en a 50,000, parmi lesquels il faut compter 35,000 (district de Gori), 13,000 (district de Douchet), et 3,000 (gouvernement de Koutaïs, district du Radcha). Le nombre total des Ossètes peut être évalué à 130,000. La langue ossétienne, qui porte les traces d'une origine iranienne antique, se compose de deux dialectes : le *tagaourien* ou iranien proprement dit et le *digorien*. Les branches des Ossètes sont :

a) La branche orientale, *tagaourienne* ou *ironienne* proprement dite (Rives du Térek moyen et de ses affluents : Fiagdone, Giseldone et Ardone).

b) La branche occidentale, *digorienne*, le long de la rivière Ouroukh et de ses affluents Leskène et Tchéghème.

c) La branche méridionale, *toualienne* (sur le versant méridional du Caucase). Le dialecte toualien n'est qu'une modification du dialecte *ironien*.

b) Les *Perses*, qui ont joué autrefois un grand rôle au Transcaucase, surtout dans la partie orientale, ne forment qu'une population peu nombreuse (12,000)[1],

1. Il est hors de doute que les armées persanes, qui ont fait autrefois irruption dans le Transcaucase, se composaient essentiellement de Tatars de l'Aderbeïdjan; il est fort probable aussi que les Perses qui se sont transplantés au Transcaucase se sont tartarisés, et pourtant il est étrange que dans les statistiques on ne trouve pas un seul Perse dans le gouvernement d'Erivan ni dans celui d'Elisabethpol.

parmi lesquels, dans le gouvernement de Bakou, 6,000, et dans celui de Tiflis, principalement à Tiflis, 2,000. Il y en a presque autant dans les villes de la province du Térek (Kisliar, Vladikawkaz, Mozdok, etc.). Dans la province ci-devant de Bakou il y en a plus de 1,500.

c) Les *Tates*, parlant un dialecte qui se rapproche beaucoup de la langue persane moderne, habitent principalement le gouvernement de Bakou, districts de Bakou (35,000), de Kouba (44,000), et le Daghestan méridional (arrondissement de Kaïtago-Tabassaran (3,000); en tout 82,000.

d) Les *Taliches*, parlant un dialecte qui a une certaine parenté avec la langue persane moderne, mais qui a conservé du zend plus de débris que les peuples iraniens du littoral de la mer Caspienne, sont au nombre de 43,000 dans le district de Lenkoran.

e) Les *Kurdes*, parlant une langue qui, quoique se rapprochant beaucoup de la langue persane moderne, peut être considérée comme originale, habitent le Transcaucase méridional, principalement dans le gouvernement d'Erivan (28,000), dans celui de Kars (27,000), et dans quelques districts du gouvernement d'Elisabethpol. Ils mènent une vie nomade dans la province de Batoum et dans le gouvernement de Tiflis. Leur nombre s'élève à 72,000. Ils ont deux dialectes : celui de *Kourmandji* et celui de *Zaza;* les Kurdes de la frontière russe parlent le premier.

7) ARMÉNIENS

Considérés jusqu'à présent comme appartenant au groupe iranien, les Arméniens, d'après les investigations récentes, forment un peuple séparé, quoique se rapprochant beaucoup par leur langue, des peuples du susdit groupe[1]. Le plus grand nombre d'entre eux se trouvent dans le gouvernement d'Erivan (290,000),

1. Le professeur Patkanoff dit : « La langue arménienne, occupant le milieu entre les groupes iranien et slavo-latin, représente un groupe indépendant, mais disparu (peut-être celui de l'Asie-Mineure) des langues indo-européennes. »

dans celui d'Elisabethpol (200,000), et dans celui de Tiflis (160,000). Dans le gouvernement de Bakou on en compte 25,000. Ils habitent aussi la province de Kars (37,000) ; mais dans la partie occidentale du Transcaucase il y en a peu (12,000) ; au Caucase septentrional on en compte 27,000 ; là on les rencontre principalement à Kisliar, Mozdok, dans la ville de Sainte-Croix, à Vladikawkaz et à Edessia. Le nombre total de la population arménienne dans le pays, y compris les Arméniens catholiques[1], s'élève à 750,000 âmes.

8) RACE INDOUE

Tsiganes. Il y en a parmi eux qui mènent depuis longtemps une vie nomade dans le Caucase ; d'autres sont venus de Russie. Dans ces derniers temps, les Tsiganes de Bessarabie ont commencé à peupler le pays. Leur nombre total n'a pas encore été fixé ; en tout cas, il y en a fort peu.

II. Famille sémitique.

a) *Juifs*. Un grand nombre de Juifs habitent le Caucase depuis une époque reculée : ce sont d'abord les soi-disant Juifs montagnards qui parlent le dialecte des Tates et qui habitent principalement dans la province du Térek et du Daghestan. Parmi ceux qui sont établis depuis longtemps il faut citer aussi les Juifs géorgiens parlant géorgien. Après la pacification du Caucase, des Juifs de Russie sont également venus. On peut évaluer leur nombre total à 38,000.

b et *c*) Il y a des *Syriens* et des *Chaldéens* dans quelques villages du gouvernement d'Erivan, dans la steppe de Karaïas et à Tiflis. Dans cette ville vivent aussi des Chaldéens qui viennent y chercher du travail. Le nombre des Syriens et des Chaldéens est de 3,000[2].

1. Aux Arméniens appartiennent aussi les « Arméniens catholiques ». Parmi ces derniers, il y en a qui habitent depuis une époque reculée en Géorgie, en Iméréthie, et qui ont perdu la langue de leurs ancêtres et parlent géorgien. Ils s'appellent en général « catholiques » tout court ; il y en a qui se nomment « géorgiens ». On dit aussi que parmi ceux nommés catholiques, il y en a beaucoup d'origine géorgienne.

2. Dans les *Matériaux pour étudier la vie économique des*

III. Groupe des peuples proprement dits Caucasiens.

1) GROUPE KARTVÉLIEN (ivérique).

A) *Géorgiens*. Leurs subdivisions[1].

a) Géorgiens proprement dits, habitant le gouvernement de Tiflis, la Kartalinie et la Kakhétie (bassins du cours moyen et du cours supérieur de la Koura). En ajoutant à leur nombre les soi-disant Inghiloziens de l'arrondissement de Zakatal, et qui ont été autrefois convertis à l'islamisme, on arrivera au chiffre de 310,000.

b) Géorgiens montagnards : Khevsours, Pchaves et une grande partie des habitants de la Touchétie[2], peuplant aussi le gouvernement de Tiflis; on en compte en tout 20,000.

c) Iméréthiens et Gouriens (gouvernement de Koutaïs), 380,000.

d) Adjares, Koboulétiens et en général les Géorgiens qui habitent la ci-devant province de Batoum (arrondissement de Batoum, défilés sauvages et inaccessibles de l'arrondissement d'Artvine, ceux de Mourgoul et de Khatil, etc.), 46,000[3].

paysans de la Couronne au Transcaucase on trouve des *Arabes* mentionnés (gouvernement de Bakou) parmi les peuples sémitiques du pays. Mais les arguments relatifs à l'existence actuelle d'*Arabes* au Caucase ne sont pas fort persuasifs.

1. Les conditions locales, orographiques et autres, ainsi que les circonstances historiques, ont contribué à la formation des subdivisions des Géorgiens. Ces subdivisions ne présentent que quelques particularités de caractère et de mœurs ; par conséquent il ne serait pas juste de les considérer comme des races ou des peuples à part

2. La dénomination de « Touchétie » n'est pas à vrai dire ethnique ; dans cette contrée il y a 4 communautés dont trois d'origine géorgienne, et une, celle des Tsoves, se rattache aux soi-disant Kistines, qui ont une parenté, vu leur origine et leur langue, avec les Tchetchènes. Les Tsoves, qui se sont établis depuis des temps reculés dans la Touchétie, sont entrés en rapports intimes avec ses autres communautés et ont aussi vaillament que ces derniers défendu le pays contre l'invasion des Lesghiens et des Kistines.

3. Ce sont des Géorgiens mahométanisés qui rappellent par le type, le langage et le caractère, leurs voisins les Gouriens. A ce propos ajoutons que les Turcs ont mahométanisé autre-

Le nombre total des Géorgiens est de 755,000 âmes.

B) *Mingréliens*[1] (200,000), gouvernement de Koutaïs.

C) Les *Lazes* (2,000), arrondissement de Batoum, occupent une partie du littoral de la mer Noire[2].

D) *Svanes* (12,000), gouvernement de Koutaïs.

2) GROUPE DES MONTAGNARDS OCCIDENTAUX

a) Les vrais *Abkhazes* (*Azégas*), arrondissement de Soukhoum (32,000). Les Abazes 10,000 (partie du S.-E. de la province de Kouban, et surtout district de Batalpachinsky. On compte en tout 42,000 Azégas.

b) *Tcherkess* (*Adighés*). Le plus grand nombre d'entre eux, sous le nom de Kabardes (72,000), habitent la province du Térek (Grande et Petite-Kabarda, plaines du bassin de la Malka et rive droite du Térek jusqu'à la rivière Kourpa). Le Térek sépare la Grande et la Petite-Kabarda. En outre, les Adighés sont, sous différentes dénominations, dispersés dans la partie S. de la province du Kouban au N. des Abazes. On distingue les Abadzeks (16,000), les Bjedouks (12,000), les Kabardes (12,000), les Beslémiens (6,000), les Chapsoughs (2,500). En tout 57,000 Adighés dans la province de Kouban. En ajoutant à ce nombre le reste des Adighés de l'arrondissement de la mer Noire (1,200), on arrivera au chiffre total de plus de 130,000[3].

fois aussi les habitants de la Kartalinie supérieure (nommée Saatabago) qui fait partie actuellement du district d'Akhaltzik et des contrées voisines. Cette population ressemble par la langue et son caractère aux Kartaliniens.

1. Les Mingréliens parlent une langue répandue dans toute la Mingrélie et qui offre beaucoup de rapport avec le géorgien.

2. Le plus grand nombre des Lazes sont restés sous la domination turque. Les formes étymologiques des langues mingrélienne et laze, ainsi que leurs lexiques, ont une telle ressemblance que plusieurs savants les considèrent comme idiomes de la même langue. Cette opinion a besoin d'être scientifiquement contrôlée. En ce qui concerne les formes étymologiques et le lexique de la langue svanétienne, cette dernière s'éloigne beaucoup des autres langues du groupe kartvélien.

3. Nous n'appelons pas les branches de la famille tcherkess races ni peuples, parce que ces branches, autant qu'on le sait jusqu'à present, parlent une même langue se divisant en deux dialectes, le *haut circassien* (kabardien) et le *bas circassien*. Il y a d'autres dialectes circassiens qui n'ont pas encore été étudiés.

GROUPE DES MONTAGNARDS ORIENTAUX

a) *Tchetchènes* et leurs parents, d'après l'origine et la langue, les soi-disant Kistines[1]. Les Tchetchènes habitent dans la province du Térek, à l'E. des Ossètes, entre cette rivière et la frontière S. de la province du même nom, depuis le défilé du Darial jusqu'à la source de la rivière Aktacha. Cet espace toutefois n'est pas entièrement occupé par eux; leurs terres sont entrecoupées par les champs des Cosaques et les tentes des Koumiks. On distingue : les purs Tchetchènes (arrondissement de Grosnaïa), les Tchetchènes montagnards (arrondissement d'Argoun), les Aoukovs (arrondissement de Khasav-Yourt), les Itckères (arrondissement de Véden). Tous les Tchetchènes de la province du Térek sont au nombre de 195,000. Ils ont une parenté avec les Ingouches. Ils sont originaires de la Kistétie, pays montagneux qui s'étend au N. de la Touchétie et de la Kevsourie et, vers l'O., jusqu'aux rivières Makaldona, affluent du Térek, et Aragva. Les Ingouches (28,000), vivent dans l'arrondissement de Vladikawkaz (province du Térek), et les Kistines (3,000), au N. des districts de Tioneth et de Douchet (gouvernement de Tiflis)[2].

b) *Lesghiens*. Ils habitent principalement le Daghestan. Parmi les langues lesghiennes il y en a qui sont surtout répandues, par exemple : l'avare, la dargho et la kurine parlées jadis par les peuples qui ont dominé au Daghestan ; parmi les moins répandues il faut citer celle des Kazikoumouks et des Tabassarans.

1. La langue tchetchène ayant une parenté avec la lesghienne, nous classons les Tchetchènes dans le groupe des montagnards orientaux.

2. A une époque reculée, la communauté nommée Tsove a émigré de Kistétie en Touchétie. La langue de cette communauté, étudiée par l'académicien Schifner, atteste une certaine parenté avec celle des Tchetchènes, mais présente aussi des particularités qui permettent de la classer comme langue indépendante. Le dialecte des Ingouches n'a pas encore été étudié. A propos de la langue tchetchène, M. Uslar a publié un travail remarquable à la suite duquel Schifner a fait des comparaisons entre les langues tchetchène et tsove que l'académicien a nommée par erreur langue des Touches.

Viennent ensuite celles que parlent quelques milliers d'individus appartenant à d'autres peuplades. Après les recherches et les études approfondies d'Uslar et de Schifner, on peut rejeter comme erronée l'ancienne opinion qui faisait admettre les peuples du Daghestan comme extraordinairement polyglottes. Quelques-unes de ces langues manifestent une grande parenté entre elles, et on peut les considérer comme groupes particuliers. Les autres, paraît-il, sont tout à fait indépendantes, quoiqu'elles aient une parenté avec toutes les langues lesghiennes. Il était à souhaiter que les études de linguistique eussent été continuées, mais depuis la mort d'Uslar elles ont été complètement négligées. Quoi qu'il en soit, on peut, en se basant sur les données acquises, affirmer que les Lesghiens et Tchetchènes forment une famille à part, n'ayant aucune parenté avec les peuples qu'on a étudiés sous le rapport de la linguistique.

a) Groupe avaro-andien. Le premier rang parmi les peuples de ce groupe appartient aux Avares dont la langue, grâce à leur ancienne prédomination dans le pays, s'est répandue du N. au S. des deux côtés des chaînes du Daghestan, et est d'un usage général pour les rapports mutuels entre les montagnards de cette contrée. Le plus grand nombre des Avares se trouvent dans l'arrondissement de Gounib (Daghestan central), et dans celui d'Avarie (Daghestan occidental). Dans le Daghestan ils sont au moins 100,000. En outre, ils ont pénétré autrefois dans l'arrondissement actuel de Zakatal où ils forment à présent presque la moitié de la population (30,000). Le nombre total des Avares (Salataves) dans la province du Térek est de 12,500 ; en tout, leur nombre s'élève à 142,000. Dans l'arrondissement d'Andi (Daghestan occidental), qui est le plus polyglotte de tout le Daghestan, il y a huit clans parlant des dialectes différents, mais ayant une certaine parenté. La plus nombreuse de ces familles est celle des Andis (7,000), puis viennent les Karatas, les Tchamalales, les Andalales, les Bawalales, les Akhvakhs, les Botlikhs et les Godobéris qui avec les Andis forment une population de 24,000 âmes. D'après M. Zagoursky,

leurs dialectes ont quelque parenté avec la langue avarienne.

Dans l'arrondissement d'Andi habitent aussi les Didos et les Kvarchis (6,000 environ), mais on n'a pu jusqu'à présent établir définitivement leur parenté avec les races précitées

b) *Groupe dargho.* Les peuples de ce groupe qui occupent surtout la partie orientale du Daghestan, ont des dialectes tellement apparentés, qu'on peut les considérer comme parlant une seule langue. Ces peuples ne portent cependant pas le nom de Dargho (cette dénomination ayant été jadis plutôt politique qu'ethnique)[1]. Les dialectes *dargho* se divisent en : *Akoucha* qui est le plus répandu dans l'arrondissement de Dargho (Daghestan septentrional) ; *Khaïdak* arrondissement de Kaïtago-Tabassaran (Daghestan méridional), et *Voukourne* (Daghestan central). A ce dernier il faut rattacher, paraît-il, la langue des Koubatchis qu'on prenait jadis pour des « Francs », et dont le dialecte, d'après M. Zagoursky, a une grande ressemblance avec la langue dargho. Le nombre des peuples parlant les dialectes dargho dépasse le chiffre de 90,000.

c) *Groupe kura.* Les Kuras (87,000) occupent une contrée large et allongée sur les deux rives du Samour (Daghestan méridional) ; ils habitent aussi dans le district de Kouba (gouvernement de Bakou), et en petit nombre dans le district de Noukha (gouvernement d'Elisabethpol). On en compte en tout plus de 131.000.

Il existe une certaine parenté entre les langues des Routouls (11,500) et des Sakours (15,000)[2] qui habitent dans le haut bassin du Samour.

1. Le nom de Dargho dérive du mot *darghoua* qui signifie « fédération » (formée de communautés libres, pour se défendre contre les attaques des peuples voisins). La plus considérable de ces fédérations était celle d'Akoucha (Daghestan septentrional). Les Koumiks, qui habitent dans le voisinage de cette fédération, en ont nommé les habitants « Darghilars », d'où dérive le mot russe « Darghinci » ; et cette dénomination s'est étendue ensuite à toutes les « fédérations » montagnardes qui sont apparentées par leur langue avec les Akoucha-Darghoua.

2. 10,000 habitent l'arrondissement de Zakatal.

d) *Peuplades dont la proche parenté avec les autres peuplades lesghiennes n'a pas été constatée :*

Les *Lakis (Kazikoumouks),* au Daghestan central (35,000).

Les *Tabassarans*, au Daghestan méridional (17,000).

Les *Artchis* habitant le petit « aoul » (village) d'Artchi, à 30 v. de Koumoukh.

Les *Kapoutchas*, au Daghestan central. A cette catégorie appartiennent aussi les Agouls (5,500), voisins des Tabassarans (selon les uns, leur langue est apparentée à celle des Tabassarans, selon les autres à celle des Kuras); les Kriscis, les Djekhis, les Boudoughs et les Khinaloughos ainsi appelés d'après les noms de leurs « aouls » (gouvernement de Bakou, district de Kouba). Les Djekhis, Kriscis et Boudoughs, d'après les indigènes, parlent des dialectes de langue kura, tandis que les Khinaloughs, au dire des Kuras, parlent un dialecte particulier, incompréhensible. Les plus nombreuses de ces tribus sont celle des Djekhis (6,000) et celle des Kriscis (5,000).

e) *Oudiens*, peuple lesghien qui s'est fixé depuis des temps très reculés au Transcaucase. Ce sont probablement les descendants des Agvans (Albanais) dont parlent les chroniqueurs arméniens[1]. Les Arméniens avaient réussi à baptiser une grande partie de ce peuple; mais le christianisme n'a pas pris racine chez les Oudiens, et ils sont devenus musulmans après l'invasion des Tartares. Aujourd'hui la langue oudienne est parlée dans deux villages du district de Noukha : Vartachène et Nige ; là le nombre des Oudiens s'élève à 10,000. On cite encore quelques villages musulmans qui ont, dit-on, gardé quelques débris de la langue oudienne. Tout en ayant conservé les bases des langues lesghiennes, la langue des Oudiens a subi l'influence tartare et elle a emprunté une foule de mots à l'arménien.

1. Cette assertion est confirmée par les études de linguistique de M. Zagoursky.

B. — RACE MONGOLE

I. Famille turque.

Les peuples de cette famille sont venus au Caucase par le S. et le N. Ceux établis au Transcaucase sont arrivés de Turquie et de Perse ; ces derniers sont les plus nombreux.

1) PEUPLES TURCS HABITANT LE CAUCASE

a) Tatars d'Aderbeïdjan. Comme l'indique leur dénomination, ils sont venus d'Aderbeïdjan, province de la Perse. Leur dialecte, qui a subi l'influence de la langue persane, est extrêmement simple et facile à apprendre. Profitant de la protection des schahs, ils ont réussi à se fixer dans la partie S.-E. du Transcaucase. Les Oudiens, subjugués par eux et convertis à l'islamisme, ont appris leur langue et se sont faits Tatars. D'autres peuples tatars, dont le type est fort différent du leur, par exemple les Mongols qui habitent actuellement dans l'arrondissement de Zakatal, au nombre de 21,000, se sont aussi approprié leur langue. Les Tatars de l'Aderbeïdjan ont pénétré dans la zone maritime du Daghestan jusqu'à Derbent et au delà, où ils se sont rencontrés avec les Koumiks, peuple turc arrivé par le N. Le plus grand nombre de ces Tatars habitent trois gouvernements orientaux du Transcaucase : celui d'Elisabethpol (360,000), celui de Bakou (305,000) et celui d'Erivan (212,000). On peut évaluer le nombre des Tatars parlant le dialecte d'Aderbeïdjan à 940,000 [1]. C'est une population mixte

1. M. Seidlitz, dans son ouvrage, *Tableau des populations du Caucase*, inséré dans le t. VII du *Recueil de renseignements sur le Caucase*, a exagéré, il semble, le nombre des Tatars d'Aderbeïdjan qu'il évalue à 975,758. (L'ouvrage en question a été publié en 1880. les statistiques ont été recueillies en 1870.) Dans ce chiffre figurent les Tatars des districts d'Akhaltzik, d'Akhalkalaki, annexés à la Russie en vertu du traité d'Andrinople, et qui parlent turc. Mais on peut se demander si toute cette population est vraiment turque. Les autorités locales russes ont donné indistinctement le nom de « Tatars » à tous les musulmans; or, l'histoire prouve que la

dont le type, en grande partie, ressemble à celui de la race blanche.

b) Les *Turcs* habitent principalement dans les régions récemment annexées à la Russie : province de Kars (42,500) et dans celle de Batoum (34,000); là ils occupent une grande partie de l'arrondissement d'Artvine (Chavchète), tout le district d'Ardanoutch et la partie méridionale du district d'Artvine. On en trouve à Batoum (3,000) et dans quelques localités de ce district. Il y faut aussi compter comme Turcs les soi-disant « Tatars » des districts d'Akhaltzik et d'Akhalkalaki. Enfin, on rencontre des Turcs dans deux villages du district d'Ozourghet (Gourie) et dans quelques endroits du littoral de la mer Noire. Leur nombre total, y compris les Tatars dont il est parlé dans la note nº 1, p. 89, peut être estimé à 100,000.

c) Les *Turcmènes* (Tarakamans), peuple dont la langue diffère de celle des Turcs, ont émigré de Turquie. Ils sont dans la province de Kars plus de 9,000. Un petit nombre d'entre eux s'est fixé dans le district d'Akhaltzik où on les nomme Tarakamans.

d) Les *Karapapaks*. On ne peut rien dire de précis relativement à leur origine et à leur langue. On en compte 23,000 dans la province de Kars.

2) PEUPLES TURCS HABITANT LE CAUCASE SEPTENTRIONAL

a) *Nogaïs*. L'invasion principale des peuples turcs aux frontières du Caucase date du XIIe s., au temps de Tchighis-Khan. Parmi les différentes hordes qui ont attaqué à cette époque la région du N.-E., les Nogaïs tenaient le premier rang. Ils se sont établis d'abord avec d'autres dans les steppes méridionales de la Russie actuelle, entre la Caspienne et la mer Noire. Mais au XIVe s. commencèrent les mouvements des Adighés : les Kabardiens enlevèrent aux Nogaïs la

plupart des habitants actuels des districts d'Akhaltzik et d'Akhalkalaki ont été convertis à l'islamisme, et leur origine géorgienne est attestée par le type, l'accent et la langue géorgienne elle-même, que beaucoup d'entre eux parlent encore.

contrée connue actuellement sous le nom de Grande-Kabarda et isolèrent ainsi les Tatars qui restèrent sur les terres d'amont des rivières arrosant la Grande-Kabarda. Plus loin les Nogaïs ont été aussi refoulés vers les sources du Kouban et les régions voisines où ils sont encore près de 5,000; d'autres ont occupé les champs de la partie orientale du gouvernement de Stavropol où, au nombre de 44,000 [1], ils mènent une vie nomade; une partie d'entre eux parcourent les steppes qui s'étendent jusqu'à la province du Térek. Enfin, plus de 3,500 Nogaïs sont fixés dans l'arrondissement de Khasav-Yourt.

b) Les *Koumiks,* venus aussi au Caucase au XII[e] s., sont, d'après leur langue, apparentés aux Nogaïs et appartiennent à la même branche (nogaïque). Ils sont campés plus au S.; ils occupent la région au N. de Derbent, le long du littoral de la Caspienne, et au N.-O. jusqu'aux montagnes de Katchkalik (province du Térek). C'est un peuple civilisé qui a une certaine influence sur les peuplades voisines dont le développement intellectuel est inférieur. Ils habitent au Daghestan et dans la province du Térek (arrondissement de Khasav-Yourt et une partie de celui de Kisliar). On évalue leur nombre à 77,000, dont 40,000 sont fixés au Daghestan.

c) *Kabardiens montagnards.* (Communautés montagnardes de l'arrondissement de Naltchik.) Ceux-ci n'ont pas une dénomination générale et portent, pour la plupart, le nom des localités qu'ils occupent. Ils habitent vers les sources des rivières qui coulent à travers la Grande-Kabarda. Leurs communautés sont: les Balkars ou Malkars, les Bisingues, les Koulous aux sources du Térek, les Tchéguèmes (vallée de la rivière Tchéguème), et les Ouroussbis (vallée de la rivière Baksane). Leur nombre total, y compris les 5,000 Balkars, dépasse 13,000. On prétend que ces communautés sont apparentées aux Koumiks et aux Nogaïs, mais cette assertion demande à être vérifiée.

1. Les Nogaïs y sont connus sous les noms de Kara-Nogaïs, Atchikoulouk-Djembelouks, Edissans et Edichkoul-Nogaïs.

d) A la branche des Nogaïs appartiennent aussi les *Karatchaves*, qui habitent au nombre de 19,000 vers les sources du Kouban et de ses affluents supérieurs.

e) Dans le gouvernement de Stavropol, vers l'embouchure du Kalaous et de la Kouma, on rencontre les *Trukmènes* (18,000), nomades originaires probablement des steppes transcaspiennes où errent aussi les Trukmènes appartenant à la branche ouïgoure du groupe turc.

II. Race purement mongole.

Kalmouks. La langue kalmouke se rattache au groupe mongol des langues ouralo-altaïques. D'abord rejetés par les Kirghiz sur la rive droite de l'embouchure du Volga, les Kalmouks ont changé ensuite de campement et ont pénétré dans les steppes du gouvernement de Stavropol au S. du Manitch où se trouve actuellement « l'oulous du Grand-Derbet. » Beaucoup d'entre eux vont, de temps à autre, dresser leurs tentes sur la rive droite du Térek (arrondissement de Groznaïa). Leur nombre total est de 10,000.

III. Race finnoise.

Les *Estes*, seuls représentants de cette race au Caucase, ont commencé à s'y fixer dans ces derniers temps. La plupart d'entre eux (950) se sont établis dans le district d'Alexandrovsky (gouvernement de Stavropol) et 300 dans l'arrondissement de la mer Noire. En tout, on en compte 1,400.

LA GÉORGIE ET LES GÉORGIENS[1]

Aperçu historique. — La Géorgie, placée entre l'Europe et l'Asie, a été sans cesse exposée aux vicissitudes de la politique de l'Orient. Chrétienne dès le IVe s., persécutée par les pyrolâtres sous les Sassanides du IIIe et IVe s., elle fut perpétuellement en lutte avec

1. D'après Vakoucht, Brosset, Dubois de Montpéreux, Vivien de Saint-Martin, Elisée Reclus et les notes de Bakradzé.

l'islamisme depuis la moitié du VIIe s. Elle est soumise aux Califes, puis aux Seldjoucides de Perse jusqu'à la fin du XIIe s. Alors paraissent les Mongols qui y font leur première invasion en 1222. Tamerlan y vient plusieurs fois depuis 1384 et la ravage de fond en comble. Elle continue à être soumise à ses successeurs, puis, jusqu'à la fin du XVe s., aux dynasties tartares. Vient ensuite la dynastie des Sophis de Perse. La Géorgie est persécutée et décimée par Schah-Abbas qui emmène en captivité 40,000 familles de la Kakhéthie qui vont périr dans le Mazandéran. Un moment soumise aux Turcs sous Amurath III (1578), elle est partagée entre les Persans et les Turcs ; ceux-ci gardent la partie occidentale, c'est-à-dire l'Akhalzikhé, la Mingrélie et le Gouria, mais la domination persane ne cesse pas jusque vers la fin du XVIIIe s. Malgré les persécutions et les calamités de tout genre qui marquent cette longue suite de siècles, la Géorgie parvint à se maintenir sous tant de dominateurs. Son histoire jette de l'éclat aux XIe et XIIe s., et dans les cinquante premières années du XIIIe s. surtout. C'est le temps glorieux des Bagrat, de David le Réparateur et de la reine Thamar sous le règne de laquelle (1184-1212) la Géorgie devient même indépendante. On ne peut assez admirer la persistance de cette nationalité au milieu de tant de vicissitudes. C'est la foi vive de son peuple, un des premiers en date parmi les peuples de la chrétienté, qui la soutint, puis son courage naturel qui trouvait d'ailleurs des éléments de défense dans une contrée généralement montagneuse. En 1586, la Géorgie avait déjà des rapports réguliers avec la Russie qui lui envoya toute espèce de secours en hommes et en argent. En 1783, le roi Héraclé s'en déclare vassal et repousse les propositions du schah de Perse Mahomed-Khan (1784) ; celui-ci ajournant sa vengeance jusqu'en 1795, fond sur la Géorgie et dévaste Tiflis. C'est la fin. La Russie intervient et établit, avec sa domination, la sécurité à jamais.

Géographie. — La Géorgie comprenait : le haut bassin de la Koura, les bassins du Rion et de l'Ingour, les mont d'Adjarie et le littoral de la mer Noire jusqu'à Trébizonde. Une grande partie de cette région était

connue dans l'antiquité sous le nom d'Ibérie ; quant au nom même de Géorgie, il est d'origine persane. *Gourdjistan* était pour les Persans, et, d'après eux, pour les Arabes, *le pays du Kour;* les Turcs disent *Qurdji ;* la forme russe est *Grousia ;* celle de Géorgie a été naturalisée en Europe par les moines voyageurs du XIIIe s. Les Géorgiens eux-mêmes n'emploient guère que les noms particuliers de leurs différentes provinces. Cependant il en est un d'une acception générale et qui s'applique souvent au pays tout entier, c'est celui de *Sakartvélo* (Géorgie) et de *Kartvéli* (Géorgien). Karthlos, dans les vieilles légendes nationales, est le patriarche de la race.

Situation et limites. — La Géorgie confine au N.-E. au Daghestan dont elle est séparée par la partie orientale du Caucase ; au N. à l'Ossétie et aux monts du Caucase occidental ; à l'O. aux districts turcs de l'Asie-Mineure ; au S.-O. et au S. à l'Arménie ; au S.-E. au Chivan. De l'E. à l'O. la plus grande dimension du pays est d'environ 600 kilom. avec une largeur moyenne de 220 kilom. environ.

Limites ethnographiques. — Bien que le bassin de la Koura soit le foyer principal de la nationalité géorgienne, les limites naturelles du bassin n'ont pas toujours contenu la race qui, sur plusieurs points, s'est épanchée au dehors, et elles ne l'ont pas toujours défendue contre les empiètements des populations limitrophes. C'est ainsi que les Arméniens s'étaient approprié non seulement les pays qui bordent la droite de la Koura, depuis la Débéda jusque vers le confluent de l'Araxe, longtemps avant que les immigrations turkomanes du moyen âge n'en fissent des districts presque exclusivement tartares, mais aussi la presque totalité de la partie même du Kartli située au S. de la Koura, et jusqu'à la région des sources de cette rivière, contrée dont le nom de *Samstkhé*, la *Meskhie* de la géographie gréco-latine, se rattache aux plus anciennes traditions indigènes de la race géorgienne. Bien que ces deux derniers territoires, le *Karthli* méridional et le *Samstkhé* soient restés des terres essentiellement géorgiennes par la nomenclature géographique non moins que par

toutes les traditions de l'histoire indigène, c'est actuellement la langue arménienne qui y domine là où la population n'a pas fait place aux Turkomans. On parle géorgien dans les districts de Tiflis, de Douchet, de Gori, de Koutaïs, de Thélaff, de Signak ; on parle arménien dans ceux d'Elisabethpol, de Kasakhi, etc. Il résulte de cette division qu'à l'exception d'une zone de quelques lieues de large, que le géorgien conserve à la droite de la Koura, dans le Karthli, c'est cette rivière qui forme la limite générale du géorgien et de l'arménien.

D'un autre côté, les Lesghiens sont descendus sur la pente occidentale du Caucase et ont formé la population dominante du côté gauche de la vallée de l'Alazan, pendant qu'au N. les Ossètes se répandaient sur le versant géorgien du grand massif central et occupaient une portion des vallées de l'Aragva, du Ksan et du Liakvi. Nous avons déjà parlé de l'intrusion postérieure des tribus turkomanes qui dominent aujourd'hui dans plusieurs cantons de la Géorgie méridionale, notamment dans le district de Kasakhi auquel des tribus turques ont donné son nom. Mais la race géorgienne, à son tour, a dépassé de bonne heure, du côté de l'O., la limite naturelle du bassin de la Koura.

Dès les temps les plus anciens, des populations de cette race avaient franchi la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de la Koura de celui du Rion, l'ancien Phase, et s'étaient répandues dans les plaines boisées de la Colchide jusqu'aux bords du Pont-Euxin. Au N., ces colonies géorgiennes s'avancèrent jusqu'au Kodor et au Caucase ; au S., elles descendirent jusqu'aux approches de Trébizonde et occupèrent en grande partie le bassin du Tchorok. L'Iméréthie, la Mingrélie, la Souanétie, la Gourie et le Lazistan ont été habités de tout temps par des populations de sang géorgien. Ces dernières provinces constituent, en dehors de la Géorgie orientale ou Grousie, un groupe géographique et ethnographique désigné sous le nom de « pays géorgiens ». Elles sont aujourd'hui sous la domination russe ainsi que la Géorgie proprement dite. Une partie du Lazistan appartient au gouvernement

turc. Quant à la Grousie ou Géorgie orientale, la géographie indigène connaît quatre divisions principales : au N. de la Koura, la *Khakhéthie* et le *Karthli*; au S. de la Koura, le *Somkhéthi* ou *Karthli* méridional; dans le haut bassin de la Koura, depuis le défilé de Borjom jusqu'aux sources, le *Samstkhé* appelé aussi *Sémo-Karthli* ou *Karthli* supérieur. Le *Rani* dont on a formé aujourd'hui le district de Noukha, peut être regardé aussi géographiquement comme une dépendance de la Géorgie, bien qu'il ne soit pas compris dans les divisions indigènes.

Les Kartvels ou Kartaliens proprement dits sont les Géorgiens qui habitent, à l'E. des montagnes du Souram, la plaine d'origine lacustre dont la ville de Gori occupe le centre et qui se termine à Mtzkhet, l'ancienne capitale de la *Kartalinie.* Ils se confondent à l'E. avec les Grousiens de Tiflis. Les Kakhéthiens, les plus orientaux de tous les Grousiens, vivent dans les vallées de l'Iora et de l'Alazan. A l'O. des montagnes de Souram, les Imérès et les Mingréliens peuplent les vallées du Rion, de la Tskhénis-Tskhali, du Bas-Ingour; les Gouriens habitent le versant septentrional des monts d'Adjarie, tandis que par delà cette barrière, les Lazes occupent une partie du bassin du Tchorok. Enfin les Souanes et quelques autres peuplades se sont réfugiés, comme en des forteresses, dans les hautes vallées du Caucase.

Outre les purs Géorgiens, la Géorgie compte encore, dans une proportion assez forte, d'autres éléments de population, pour la plupart fixés dans le pays depuis de longs siècles et qui ne s'y regardent nullement comme étrangers. Indépendamment des Russes, ce sont des Arméniens, des Turkomans et des Juifs. Les Arméniens, que les Géorgiens nomment *Somékhis*, forment en partie la population presque exclusive d'une grande partie du *Somkhéthi.* Les Turkomans, appelés par un usage abusif Tatars, sont répandus dans le *Somkhéthi* oriental, dans la Kakhéthie méridionale, dans les districts lesghiens de la vallée de l'Alazan et dans le *Rani.* Les Juifs de la Géorgie, nommés *Ourias* par les Géorgiens, demeurent dans des villages particuliers, disséminés

parmi les villages arméniens, géorgiens et turkomans. Ils sont assez nombreux. Par leurs habitudes extérieures et même par la langue, ils se rapprochent en général de ceux au milieu desquels ils vivent. En Géorgie, on les confond souvent avec les Géorgiens.

Ethnographie. — Les Géorgiens ont été cités de tout temps parmi les plus belles races de l'Asie. Ils sont de taille mince, élancés, bien proportionnés, d'une haute stature et robustes. Les traits sont ordinairement beaux et très prononcés ; les cheveux noirs, jamais crépus ; les yeux sont noirs également et bien fendus. Le nez est long et souvent aquilin. Au total, la face, dans sa coupe générale, est plutôt arrondie que longue, bien que les pommettes ne soient jamais saillantes, et l'ensemble des traits a quelque chose d'un peu ramassé. Il y a dans la démarche et dans toute l'attitude, surtout chez les classes élevées, un naturel de noblesse et de fierté qui révèle les habitudes d'une population belliqueuse. Sans cesse exposés aux attaques des Turcs ou des Persans, et plus encore aux incursions des montagnards du Daghestan, les Géorgiens étaient devenus en effet, par position, sinon par inclination, un peuple guerrier. Les circonstances sont changées à cet égard depuis l'annexion à l'Empire russe ; mais la disposition morale qu'un long état social a créée ne se modifie pas en un jour. Les soldats géorgiens étaient autrefois réputés pour leur bravoure et l'excellence de leur cavalerie. Sobres, amis du vin quoique rarement ivres, ayant la passion des chevaux, les Géorgiens ont tout à la fois les vices et les vertus du soldat. D'un caractère pacifique quoique armés jusqu'aux dents, ils n'emploient leurs armes que pour se défendre. D'une politesse exquise poussée même jusqu'à l'exagération, car ils aiment mieux mentir que de vous désobliger, ils ont le culte de l'hospitalité. Sans instruction acquise, mais doués d'un certain bon sens naturel, ils savent causer, improviser, pérorer, et ont de temps en temps dans la conversation ou dans leurs speechs des mots heureux et toujours imagés. Assez fins, expansifs, d'une gaieté de bon aloi, serviables à l'occasion, peu soucieux de l'avenir, d'une mollesse invincible qui tient peut-être

au climat, ils sont incapables d'un effort soutenu. Ils sont faibles dans le malheur, amis de l'ostentation et de la nouveauté; défiants, curieux et clairvoyants dans les desseins des autres, très avisés à conduire les leurs, affectant en public la franchise et la candeur, ils cachent leurs sentiments sous une avalanche de salutations réitérées, de protestations perpétuelles, de serments et de signes de croix multipliés; mêlant enfin à des superstitions une piété toute formaliste; vindicatifs, ils interprètent le point d'honneur à leur façon, et ont avec la loi et le droit de se rendre justice à soi-même, des accommodements et des procédés expéditifs qui les font souvent condamner à la Sibérie. En général pauvres ou ruinés, mais fort entichés de leurs alliances, ils se disent presque tous princes ou gentilshommes, et, à voir leur grande tournure, nul ne serait tenté de leur contester leurs titres de noblesse.

Le costume y est pour beaucoup : une *tcherkesska,* longue capote noire ou de couleur, fermée d'un rang d'agrafes et laissant voir l'*arkhaloukhi*, sorte de tunique de laine ou de soie à collet haut et droit, tombe jusqu'à mi-jambes. De chaque côté de la poitrine sont adaptés des morceaux d'étoffe tantôt de la nuance de la *tcherkesska,* tantôt d'une couleur plus vive, avec des séparations destinées à des cylindres, qui, selon la fortune, plus ou moins ornés, sont en ivoire, acier, fer poli, argent oxydé ou doré, et qu'on remplace à l'occasion par de véritables cartouches. Une ceinture de cuir à ornements d'argent, à laquelle est suspendu le *kindjal,* poignard à double tranchant, serre la taille. La plupart des hommes portent la barbe et ont les cheveux longs rejetés en arrière en « coup de vent ». La coiffure se compose d'un *papak,* bonnet très bas, en astrakan, ou d'un *bachlik* gracieusement jeté sur l'épaule, et qui, en cas de pluie, sert de capuchon ou plutôt de turban. C'est tout un art que de savoir draper cette coiffure à la fois pratique et seyante, et que chacun a une manière plus ou moins heureuse de porter. Les pieds sont chaussés de *tsoukhas,* babouches souples en chevreau, à semelles molles et à bouts terminés en pointes relevées. Des jambières en drap ou en cuir montent

jusqu'au-dessus du genou. Enfin l'indispensable *bourka*, manteau imperméable en laine longue, complète le costume.

Brunes ou blondes, les femmes purement grousiennes [1], c'est-à-dire les Géorgiennes de Kakhéthie, du Karthli, de Somkhéthie, du Samstkhé, ne méritent pas la réputation de beauté dont elles jouissent en Occident. Les Géorgiennes d'Iméréthie, de Mingrélie et du Gouriel au contraire sont presque toutes assez jolies. Des cheveux abondants, séparés en bandeaux, encadrent d'abord par deux grosses boucles l'ovale de la figure et tombent sur les épaules en tresses un peu filandreuses ; des yeux largement ouverts, avec des cils assez longs et épais pour projeter une ombre sur les joues, brillent sous un sourcil peu arqué ; le nez aquilin, l'oreille bien attachée. En général le teint est fièvreux. La bouche laisse voir les dents les plus régulières, les plus blanches du monde, et se termine aux deux coins par un léger pli qui donne au visage une certaine expression de dédain ; le sourire est charmant. Grandes, la poitrine haute rarement emprisonnée dans un corset, les hanches développées et prononcées, ce qui indique une prédisposition naturelle pour la maternité, elles portent le buste très droit. Le bras est joli, la main fine, et elles en prennent grand soin, les gestes et la mimique étant l'accompagnement de chaque parole ; la voix est douce et s'élève rarement, le bon ton consistant à parler bas; cachant toujours leurs pieds qu'elles ont petits, nonchalantes, dès qu'elles se lèvent « elles ont la souplesse des espèces félines comme elles en ont la grâce ondoyante ». Elles excellent dans l'art de faire des révérences, s'embrassent sur l'épaule et sur le côté en se serrant la main. Même les paysannes, qui marchent sans chaussures, ont grand air, une prestance naturelle qui n'a rien d'affecté, une tenue un peu cérémonieuse, mais un tact parfait, et sont pleines d'attentions et de prévenances pour leurs hôtes et leurs amis. Presque toutes de tempérament froid et

1. Gouvernement de Tiflis (arrondissements de Signak, Thélaff, Tionet, Douchet, Tiflis, Gori, Akhaltzik, Akhaltkhalaki).

lymphatique, leur cœur endormi est rarement de moitié dans leurs abandons. Coquettes, le fard joue un rôle indispensable dans leur toilette, elles se maquillent et se parfument. Du reste, si l'on grisonne en Géorgie, on peut se teindre facilement les cheveux ou la barbe avec des poudres végétales persanes[1].

L'ancien et élégant costume des femmes disparaît malheureusement peu à peu, séduites qu'elles sont par les nouveautés étrangères. Le démon des modes parisiennes se faufile partout et fait perdre le cachet national et original. Comme vêtements, d'abord pas de chemise ; une camisole de percale ouverte sur le devant ; un long pantalon de toile (*khondjani*) fermé, serré à la taille par une coulisse et attaché à la cheville ; quelquefois un jupon à volants ; une robe à longue traîne qu'on ne relève jamais, quelque temps qu'il fasse ; sur la tête ou un simple grand voile blanc ou un *tavsakravi*, sorte de tortil de baron formé d'un bandeau de velours brodé d'où s'échappe un carré de mousseline qui, passant derrière l'oreille, entoure le bas du visage et se rejette derrière l'épaule. Les robes de couleurs éclatantes, aux manches ouvertes, laissant apercevoir la *kaba*, vêtement de dessous en soie, sont serrées à la taille par un large ruban brodé qui retombe devant en longs bouts flottants, ou par une ceinture en argent niellé. En hiver, une sorte de surtout de velours à manches pendantes, garni de velours et de fourrures, orné sur la poitrine de trois gros brandebourgs.

1. En mélangeant, dans certaines proportions, de l'*inna* et du *basma*, on peut graduer la nuance que l'on désire, depuis le blond ardent jusqu'au beau noir le plus foncé. L'opération toutefois est assez longue et ennuyeuse. On délaye de la poudre dans de l'eau très chaude, et on en fait une sorte de cataplasme assez épais qu'on étend peu à peu et d'une manière égale avec une petite palette de bois, en protégeant la peau du visage, du cou et des oreilles par des bandelettes de papier. Lorsque la tête est couverte de l'enduit, on applique de grandes feuilles de papier de soie et par-dessus une couche de ouate qu'on recouvre encore d'un linge serré. On doit conserver cette coiffure pendant deux heures, puis avec de l'eau très chaude et du savon, on termine l'opération en arrosant la tête avec un verre de vinaigre rouge. Cette teinture très solide, qu'on n'a besoin de répéter que tous les mois, donne aux cheveux qu'elle fortifie les reflets les plus brillants.

Une Géorgienne sort peu avec son mari, et celui-ci ne lui donne pas le bras dehors. Une femme qui serait marchande et qui se tiendrait derrière un comptoir serait huée et conspuée. Aux réceptions, aux fêtes, les femmes font bande à part et se mêlent peu aux hommes.

Avec la façon dont se font les mariages, c'est plutôt intérêt d'argent qu'affaire d'inclination ou de sympathie qui rapproche les deux époux. Dans le choix de son fiancé, la fille n'ayant pas voix au chapitre et n'étant pas consultée, doit se soumettre docilement à la volonté paternelle. Ce n'est pas une compagne surtout que l'homme recherche, mais un appoint utile pour augmenter sa fortune personnelle ou faire une spéculation lucrative. Ce n'est pas un mari, un soutien, un confident de ses chagrins et de ses joies que la jeune fille va trouver dans son époux, mais seulement un inconnu plus ou moins séduisant, destiné à resserrer une alliance de famille, ou le libérateur indifférent qui l'arrachera à la vie triste de la maison. Quand l'heure de la désillusion arrive avec tout le cortège des incompatibilités de caractères et de goûts, les tiraillements quotidiens aigrissent les rapports, les fautes se commettent sous le toit conjugal, sans entraîner de séparations bruyantes ou de scènes violentes, et les enfants subissent le contre-coup des infidélités réciproques qui sont le dénouement fréquent de ces unions malheureuses.

Ces usages et ces mœurs subsistent encore à peu près inaltérés dans les classes inférieures ou moyennes et dans les districts intérieurs. La triste condition des femmes indigènes contribue pour beaucoup à l'absence de toute vie de société. N'ayant à leur disposition que peu de moyens de développer leurs facultés naturelles, elles restent au-dessous des hommes comme des êtres inférieurs. Il se peut que, par exception, quelques-unes d'entre elles, intelligentes et énergiques, prennent en main, au grand avantage de leur mari, la direction de leur ménage, de manière à être en fait les chefs véritables de la famille, mais c'est là une sorte d'usurpation toute morale. Le seul droit reconnu d'une Géorgienne est de travailler. Qu'elle soit d'un caractère doux et

modeste ou qu'elle soit bavarde et médisante, qu'elle soit honnête ou légère et d'une conscience peu délicate, son sort est le même ; c'est à elle à se garantir du péril de mourir de faim : son plus grand mérite, en même temps que son principal devoir, est de donner des enfants à son mari. Depuis que la Géorgie est une province russe, l'éducation européenne qui se propage peu à peu commence cependant à exercer une heureuse influence, et déjà plus d'une Géorgienne peut rivaliser dans les salons de Tiflis avec les dames de l'aristocratie russe. Cette influence de la civilisation slave, dont l'action a ici un côté politique, se fait sentir de plus en plus, surtout dans les hautes classes de la population et au voisinage des principaux centres administratifs. Bien des habitudes européennes introduites dans la vie domestique modifient sensiblement les mœurs natales et les usages anciens.

Le prince Vakhoucht, au début de sa *Description de la Géorgie,* écrite avant le milieu du dernier siècle, en trace un tableau précieux. La nation était anciennement partagée en six classes, indépendamment de la race royale, dans laquelle la couronne se transmettait directement de mâle en mâle par ordre de primogéniture, et des prêtres. La première de ces six classes était celle des *thavadis* ou princes. Tous ceux qui jouissaient de ce titre étaient regardés comme des descendants directs de Karthlos, et ils possédaient en propre des villes, des châteaux et des vallées, ce qui était une condition essentielle de leur dignité. Venaient ensuite : les *aznaouris* ou nobles, également possesseurs d'un château et de villages, et qui devaient le service militaire ; les *éristhavis* ou nobles, littéralement « têtes du peuple », gouverneurs des provinces, établis par les rois, mais dont les gouvernements se transmettaient de père en fils ; les marchands, les *msakhouris* ou serviteurs des nobles ; enfin, les paysans des campagnes et les artisans des villes (*glékhis*). Ces classes existent encore aujourdhui, sauf les *érithavis* ou gouverneurs des provinces.

Plusieurs des coutumes anciennes furent changées ou modifiées, et de nouveaux usages furent introduits

à diverses époques, soit par les Tatars, soit par les Turcs-Ottomans et les Persans, lors de la prédominance de ces peuples sur la Géorgie entière ou sur quelques-unes de ses provinces. L'influence persane surtout, plus ancienne qu'aucune des autres, fut aussi la plus prolongée et la plus générale. La plupart des habitudes de la vie domestique semblent modelées sur les formes de la société persane. Le costume même est presque persan.

Langue et Dialectes. — On a beaucoup discuté sur la place qu'il faut assigner au géorgien dans la classification des langues. Il y a trois opinions relatives au caractère fondamental de la langue géorgienne. MM. Brosset et Bopp ont cherché à établir l'origine purement aryenne du géorgien. M. Max Muller a cru, de son côté, pouvoir le ranger parmi les langues touraniennes. M. Tstagaréli avec Klaproth, Moller et Spiegel, considèrent que les langues caucasiennes, y compris le géorgien, n'auraient aucun lien génétique ni avec les langues aryennes ni avec les touraniennes. Semblables en cela au basque, elles seraient probablement les restes d'un grand groupe de langues répandues dans l'isthme caucasien bien avant la venue des Aryens Sémites et Touraniens dans cette région. D'après Rosen, les langues du Caucase occidental auraient un système phonétique commun, qui permettrait de les exprimer toutes par les signes de l'alphabet géorgien, usités au moins depuis le X[e] s. et qui sont, de même que les lettres arméniennes, dérivés de l'alphabet araméen par l'intermédiaire du pehlvi et du zend. En définitive, la majorité des linguistes excluent les Géorgiens du groupe aryen. L'alphabet géorgien se divise aujourd'hui en *khoutzouri* (géorgien ecclésiastique) et *mkédrouli* (géorgien vulgaire et mondain). Ce dernier qui dérive du *khoutzouri*, s'emploie en littérature contemporaine et même dans quelques livres modernes ecclésiastiques. Le géorgien se compose d'un certain nombre de dialectes très distincts de province à province, et ceux qui les parlent, à l'exception du dialecte mingrélien, se comprennent entre eux. Ces dialectes sont au nombre de quatre principaux : le

karthouli qui a lui-même diverses ramifications, le *mingrélien,* le *souané* et le *laze*. C'est dans le Karthli que se parle le géorgien le plus pur. Le dialecte souané et celui des Mingréliens s'éloignent le plus de l'idiome *karthouli*.

On ne sait pas exactement à quel siècle ap. J.-C. appartiennent les premiers monuments de la littérature géorgienne. Les plus anciens documents ecclésiastiques ne remontent qu'au IXe s. quoique M. Tsagaréli en ait trouvé quelques-uns non datés qu'il attribue au VIIe ou au VIIIe s. ap. J.-C. Les premières œuvres de la littérature mondaine, la plupart traductions et imitations du persan, se rapportent au XIIe s. (règne de Thamar) : ce sont les poésies de Chota Rousthavéli, les romans de Ivan Chawtéli, Mossé Khonéli, Parguis Tmogvéli. A cette même époque sont traduits les ouvrages de Platon, d'Aristote et de quelques philosophes byzantins. Pendant la longue période qui s'écoule jusqu'au commencement de la domination russe, la littérature géorgienne n'a rien produit de remarquable; on ne trouve que des imitations de Rousthavéli. Au XIXe s. apparaissent cependant trois savants écrivains: le poète David Gouramichwili, le tsar Vakhtang VI et son fils naturel le prince Vakhoucht qui se sont efforcés d'éclairer l'histoire et la géographie géorgiennes d'après les documents anciens. Vers la première moitié du XIXe s., se présente un groupe de poètes dont le talent se développe sous l'influence de la civilisation russe. Ce sont les princes Tchatchavadzé, Grégoire Orbéliani, Nicolas Baratachvili et Georges Eristoff. Enfin, parmi les écrivains de la seconde partie de notre siècle, il faut citer le prince Akaki Tsérételli et Raphaël Eristoff. Après avoir débuté par de modestes traductions de la Bible et d'ouvrages religieux, la littérature géorgienne s'est enrichie peu à peu de récits poétiques, de chansons, de comédies, de drames, d'ouvrages étrangers. Il y a au Caucase onze imprimeries géorgiennes. Des journaux géorgiens se publient à Tiflis et à Kwirila. « Une Société géorgienne pour la propagation de l'instruction » fonctionne depuis onze ans.

Religion. — A l'exception des Lazes convertis à l'islamisme, les Karthaliens sont chrétiens du rite grec, et même c'est à un patron chrétien, saint Georges le chevalier, que l'on pourrait peut-être attribuer avec raison l'origine du nom de *Géorgie* et l'appellation russe de *Grousie* qui en est dérivée, conformément à la prononciation locale. Au N. du Rion et de la Koura, Georges est le saint vénéré par excellence, tandis qu'au S. de ces rivières et dans tout le pays arménien le culte de Marie a succédé partout à la déesse Ma ou Maya, qui représentait la terre féconde et présidait aux récoltes. L'église orthodoxe est placée sous l'autorité du saint synode russe, qui a un consistoire particulier à Tiflis, le consistoire *grousino-iméréthien,* lequel est présidé par l'exarque de Géorgie.

Les Géorgiens tiennent fort à leur religion et, quoique assez mous de caractère, ils ont cependant résisté toujours avec une grande énergie aux persécutions religieuses que leur ont fait subir les Turcs et les Persans au temps des invasions. L'architecture byzantine des églises géorgiennes prit, au moyen âge, un caractère original, notamment du X[e] au XII[e] s., au temps de la puissance nationale. On voit encore de cette époque de belles nefs, des clochers et des absides de la plus gracieuse ordonnance. Même dans les vallées les plus reculées des montagnes, on rencontre avec étonnement des églises d'une remarquable beauté de style, d'autant plus belles qu'elles se dressent, pour la plupart, sur des collines entre des bouquets d'arbres touffus. Presque toutes ces églises étaient construites de manière à pouvoir servir de forteresses. Il en est aussi de souterraines et qui pouvaient donner asile aux populations en temps de guerre. En Kakhéthie, dans les rochers de la steppe de Karaïas qui dominent la vallée de la Koura, en Karthli, à Ouplis-Tsikhé près Gori, à Vardzia, non loin d'Akhaltzik, et dans toutes les régions montueuses, on connaît des labyrinthes de cavernes où vivaient des populations de troglodytes. On rencontre aussi une foule de tours qui rappellent les *nuraghi* de la Sardaigne, et dont chacune a sa légende.

Habitations. — L'ancien mode de construction des habitations géorgiennes s'est maintenu depuis deux mille ans. Des villages entiers ne se composent quelquefois que de trous percés dans la terre et ne sont révélés au dehors que par des amas de branchages ou par des toits d'argile sur lesquels s'asseyent les femmes à la fraîcheur du soir. Dans la plupart des villes géorgiennes un grand nombre de maisons sont encore, suivant la coutume, non couvertes d'un toit, mais d'une couche d'argile battue, d'environ soixante centimètres d'épaisseur et fort légèrement inclinée, juste ce qu'il faut pour que l'eau puisse s'écouler par les ouvertures ménagées dans le petit mur entourant la terrasse. Sur cette couche de terre, sorte de jardin aérien, croît une épaisse végétation herbacée où domine le *Lepidium vesicarium* qui se flétrit en été. Au point de vue hygiénique, les terrasses d'argile battue sont de beaucoup préférables aux toits à l'européenne; elles maintiennent dans les appartements une température plus douce en hiver et plus fraîche en été; c'est par un sot esprit d'imitation que les propriétaires de Tiflis font bâtir leurs maisons dans le style de l'Occident.

Mœurs et Coutumes. — Un des traits les plus remarquables de la race géorgienne est son amour pour le chant et la danse. Les Grousiens n'ont pas un grand talent musical, et leur langue, pleine de gutturales et de sifflantes, ne se prête guère à la mélodie; mais ils n'en donnent pas moins de la voix tout le jour, en s'accompagnant de la *daïra* ou tambourin et du *tchongouri*, espèce de guitare à trois cordes. En sarclant leurs champs de maïs ou en s'occupant de toute autre besogne de la culture, les hommes, disposés par groupes réguliers, chantent à plusieurs parties des paroles rimées : à mesure qu'ils avancent, ils précipitent leur chant; les mouvements deviennent de plus en plus rapides. Arrivés au bout du sillon, les travailleurs s'arrêtent brusquement pour reprendre, en revenant sur leurs pas, le refrain de leur chant et la cadence de leur travail.

La coutume a donné aussi force de loi à la célébration de nombreuses fêtes analogues aux « féeries »

et aux « ducasses » de France. A pied, à cheval, dans les *arbas* aux roues criardes, toute la population se transporte au lieu de la fête signalé au loin par une église vénérée ou par un bosquet de hêtres, car le Géorgien aime beaucoup la nature et les beaux horizons. Les chansons et la danse, *lesghinka* ou *lékouri*, les festins, le commerce, les cérémonies religieuses, tout vient à son heure ; mais le culte lui-même se célèbre avec assez peu de recueillement. Les pèlerins arrivent gaiement, font bénir leur offrande et sacrifient à la porte de l'église le bélier ou le taureau qui doit servir au banquet. Les chants, les libations succèdent aux prières et prennent parfois l'aspect de combats. Autrefois les luttes simulées qui se livraient dans les rues de Tiflis, en souvenir de l'expulsion des Persans, dégénéraient en batailles rangées, et des cadavres marquaient toujours le lieu de la fête.

Climat, Végétation, Culture. — La Géorgie jouit en général d'un climat doux, propice à la culture de la soie, du coton ; malheureusement le littoral de la mer Noire est malsain et contraste vivement avec l'air vivifiant des montagnes de l'intérieur. Dans ce beau pays, la nature se plaît dans les extrêmes. Cependant, quelque inégal que soit le climat, il ne mettrait aucun obstacle au développement des richesses naturelles si l'agriculture était plus dans les goûts des populations. Par le fait, rien ne leur manque. D'immenses forêts, réunissant toutes les essences, alternent avec des étendues non moins considérables livrées à la charrue. De toutes les céréales, c'est le froment (mais presque exclusivement le froment d'hiver) qui entre le plus dans la consommation ; pourtant dans les cantons de l'O. le maïs et le millet (*gomi*), employés à la confection du pain, y prennent la plus grande place. Les autres produits importants sont : le bois, la soie et le vin. Ce dernier serait meilleur si on savait mieux le traiter et surtout de manière à en assurer la conservation ; les vins de Kakhéthie commencent à être déjà sensiblement améliorés, grâce à l'emploi des barriques et des bouteilles qui permettent le transport du liquide mieux que ne le font les outres ou *bourdouks* dans lesquels

le vin prend une odeur désagréable. Puis viennent le coton, le tabac, les plantes fourragères, et en outre, une foule de fruits, notamment les mûriers.

Divisions administratives. — Les pays qui composaient l'ancien royaume de Géorgie forment trois gouvernements dont voici les subdivisions avec la correspondance des divisions anciennes de la géographie indigène :

1° GOUVERNEMENT DE TIFLIS

(*Grousie*), 8 districts :

	DIVISIONS INDIGÈNES
1. Signak.......	*Kakhéthie.*
2. Thélaff.......	
3. Tionet........	
4. Douchet......	*Karthli avec la Somkhèthie.*
5. Tiflis.........	
6. Gori..........	
7. Akhaltzik.....	*Samstkhé ou Sémo-Karthli (Karthli supérieur).*
8. Akhalkhalaki .	

2° GOUVERNEMENT DE KOUTAÏS

(*pays dits géorgiens*), 7 districts :

9. Charopan.....	*Imérèthie.*
10. Ratcha.......	
11. Koutaïs.......	
12. Sénak........	*Mingrélie, Gourie, Souanétie.*
13. Zougdidi......	
14. Ozourghet.....	
15. Letchkhoum. .	

3° PROVINCE DE BATOUM

3 districts :

16. Batoum.......	*Lazie.*
17. Artvine.......	
18. Adjarie.......	

Statistique. — En 1836, les documents russes portaient à 385,000 âmes environ la population totale de la Géorgie avec les populations montagnardes de sang géorgien, les Touches, les Pchaves et les Kevsours

qui habitent au-dessous de la *Kakhéthie;* dans ce chiffre n'étaient compris ni les districts lesghi-géorgiens de la vallée orientale de l'Alazan qui renferment 38,000 habitants, ni la province de *Rani* où l'on en compte plus de 110,000. Le chiffre est porté bien plus haut dans le tableau statistique des provinces russes du Caucase dressé en 1865 par Stebnitzki, d'après les données officielles. Dans ce dernier document la population des pays géorgiens se montait en 1862 à 835,830 individus. En 1874, le recensement par nationalités donna pour tout le Caucase 910,080 Géorgiens. En tenant compte de ceux qui vivent dans les territoires annexés et dans le *Lazistan*, le nombre des Géorgiens peut aujourd'hui être évalué à 1,600,000 habitants.

L'ARMÉNIE RUSSE ET LES ARMÉNIENS[1]

Géographie. L'Arménie est une des contrées de notre continent qui ont joué le plus grand rôle dans l'histoire. Elle fut le berceau des plus vieilles traditions de notre race, et, durant la grande époque de la puissance romaine, elle figura souvent d'une manière éminente dans les événements qui agitèrent le monde. Aujourd'hui l'Arménie n'a plus d'existence politique. Elle n'est plus un Etat ayant sa vie propre parmi les nationalités de l'Asie. Puissante et redoutée au temps de sa première monarchie, longtemps avant l'existence politique de la Grèce et de Rome, l'Arménie s'affaiblit par les vices de sa constitution féodale et par ses propres dissensions qui la livrèrent à la merci des ambitions étrangères. Les grands États dont elle était entourée l'asservirent ou la démembrèrent. Depuis quatorze siècles, l'Arménie a été tour à tour persane et grecque, arabe et tatare; aujourd'hui elle est divisée entre la Russie, la Turquie et la Perse. En même temps que chaque invasion nouvelle introduisait dans son sein de nouveaux éléments de population étrangère, les Arméniens eux-mêmes se jetaient au dehors

1. D'après Vivien de Saint-Martin, Dulaurier, Chardin, Charles Texier, Dubois de Montpéreux, Brosset, Elisée Reclus.

par de nombreuses émigrations, qui se sont répandues dans une grande partie de l'Asie et dans plusieurs contrées de l'Europe. De là il est sorti un double fait qui domine aujourd'hui la géographie et l'ethnographie arméniennes : au point de vue géographique, des provinces arméniennes appartenant à la Russie, à la Perse et à la Turquie, mais plus d'Arménie proprement dite; au point de vue ethnographique, une nation morcelée et disséminée, dont chaque fraction a cependant conservé intactes la foi de ses pères et la langue nationale. Ainsi, chose étrange, l'Arménie a péri malgré la cohésion du territoire; et la nationalité arménienne s'est conservée malgré l'asservissement et le morcellement de la nation ou sa dissémination hors de la patrie natale.

La région qui, dès l'origine des temps historiques, fut le siège de la race arménienne, c'est-à-dire le haut plateau montagneux compris entre la vallée de la Koura et les plaines de la Mésopotamie, avait une assiette naturelle très forte et des limites bien marquées. C'est une contrée d'une altitude moyenne de 1.500 à 1.600 m. qui offre à sa surface de nombreuses plaines montueuses, de grands enfoncements d'origine volcanique où se sont formés des lacs sans écoulement, et des chaînes de montagnes considérables coupées d'innombrables vallées. Sur quelques points de son pourtour, à l'O. en venant de l'Anatolie par Erzéroum, au N.-O. en venant de la Géorgie occidentale par Akhaltzikh et la région des sources de la Koura, au S.-E. en venant de la Perse par Tauris, on entre en Arménie, on peut dire de plain pied, ou du moins on n'a à monter que des pentes peu sensibles, le plateau se rattachant dans ces trois directions aux hautes plaines des contrées environnantes; mais de tout autre côté le voyageur n'y pénètre qu'en franchissant une suite de gradins considérables ou en gravissant des pentes escarpées. Même en dehors de toute mesure directe, la grande hauteur du plateau arménien serait suffisamment indiquée par cette disposition physique de ses abords, aussi bien que par le nombre de fleuves et de rivières qui y ont leurs sources, et qui en descendent dans toutes les directions pour se porter vers des mers différentes. C'est au voisi-

nage de cette région des sources, la plus élevée du plateau, que l'Ararat projette sa double cime; c'est là que les antiques traditions consignées dans la Genèse de Moïse placent le berceau du monde et le point de départ de tous les peuples. C'est là aussi que les premières lueurs de l'histoire nous montrent les Arméniens déjà constitués en une monarchie puissante sous les descendants d'un chef (Haïk) sorti de la Babylonie dans le même temps que se formaient les autres Empires de l'ancienne Asie occidentale : dans la vallée de la Koura, la monarchie de Karthlos; dans les pays de l'Euphrate et du Tigre, la monarchie d'Assur; dans les contrées plus intérieures de la haute Asie, l'Empire médo-bactrien. D'après les traditions nationales consacrées par l'histoire arménienne, le siège originaire de la race s'étendit de la vallée supérieure du Mourad à la vallée de l'Araxe, dans les provinces de Douroubéran, d'Ararat et de Siounik'h. Là est l'Arménie primitive, le *Haïastan* proprement dit : car Haïastan fut longtemps le seul nom connu et employé parmi les indigènes. Celui d'Arménie, qui a été universellement adopté par tous les étrangers, est, sans aucun doute, d'origine sémitique et fait allusion à l'élévation du pays par rapport aux plaines mésopotamiennes.

L'Arménie primitive ne dépassait nulle part les limites extrêmes du grand plateau; mais plus tard ces limites furent franchies par la conquête, ou par l'extension graduelle de la population. A l'O., les Arméniens pénétrèrent dans la haute vallée de l'Euphrate et dans les plaines de la Cappadoce; au N., ils envahirent une portion du bassin du Tchorokh, et même plusieurs parties du bassin supérieur de la Koura; à l'E., ils s'avancèrent à la gauche de l'Araxe dans la direction de la mer Caspienne, couvrirent la vaste province qu'on nomme aujourd'hui le Karabagh, dans l'angle intérieur de la Koura et de l'Araxe, au-dessus de leur confluent, et remontèrent la vallée droite de la Koura depuis sa jonction avec l'Araxe jusqu'aux confins du Karthli méridional, enveloppant ainsi complètement le bassin du lac de Sévang, dont ils n'avaient originairement occupé que le côté occidental. Au S., ils se ré-

pandirent aussi dans l'Aderbeïdjan, principalement au pourtour occidental du lac d'Ourmiâh, pénétrèrent dans quelques-unes des hautes vallées du Kurdistan qu'arrosent les affluents du Tigre, et descendirent les pentes échelonnées du plateau qui dominent les sources de ce dernier fleuve, pour venir occuper une partie des plaines septentrionales de la Mésopotamie. Le nom d'Arménie ainsi appliqué à des provinces qui, pour la plupart, avaient été antérieurement occupées par d'autres populations géorgiennes mèdes ou sémitiques, reçut à diverses époques une acception plus ou moins étendue, et il en est résulté une assez grande incertitude sur les limites précises dans lesquelles ce nom se renferme. Ces doutes seront en grande partie écartés si l'on s'attache à cette distinction essentielle des pays originairement arméniens et des provinces annexées. Dans la plupart de celles-ci, en effet, par exemple dans les districts de l'Aderbeïdjan, du Kurdistan et de la Mésopotamie, ainsi que dans les provinces conquises de la haute Géorgie, les populations antérieures sont toujours restées dominantes, et il convient conséquemment de ne pas comprendre ces portions de territoires dans les limites de la véritable Arménie; tandis qu'on y doit rattacher au contraire la haute vallée de l'Euphrate et la partie droite de la basse vallée de la Koura, depuis la rivière de Bortchalo jusqu'au confluent de l'Araxe, où les Arméniens ont formé à toutes les époques connues (antérieurement à l'irruption des tribus de langue turque) la population dominante, sinon exclusive.

L'Arménie comprendra ainsi la presque totalité du pays situé entre la Koura et l'Araxe, à la seule exception du Somkhéthi géorgien et de la Meskhie ou région des sources de la Koura; le surplus de la haute vallée de l'Araxe: tout le bassin des deux grandes branches supérieures de l'Euphrate jusqu'à leur jonction ; enfin, le bassin particulier du lac de Van. Dans cette circonscription essentiellement ethnographique, l'Arménie conserve cependant encore sur une grande partie de son pourtour ses limites naturelles. Au total, et malgré ses extensions partielles, il est toujours vrai de dire

que l'Arménie est la terre du haut plateau caucasien. Au point de vue de la géographie naturelle, c'est là son trait caractéristique. Elle se partage inégalement entre les deux grands systèmes d'eaux de l'Araxe et de l'Euphrate. Le premier est de beaucoup le plus étendu. Le bassin du lac de Van forme entre les deux un petit système isolé. Le morcellement actuel de l'Arménie entre les trois puissances copartageantes coïncide lui-même, en général, avec la distinction des grands bassins auxquels appartiennent les provinces arméniennes.

L'*Arménie russe*, située tout entière entre l'Araxe et la Koura, comprend la presque totalité du bassin de l'Araxe. L'*Arménie turque*, sauf une portion relativement faible de la haute vallée de l'Araxe, ne se compose que des provinces du bassin de l'Euphrate, avec le bassin particulier du lac de Van. L'*Arménie persane*, beaucoup moins étendue que les deux autres, ne comprend que quelques districts de la droite de l'Araxe et ne forme plus ainsi, en quelque sorte, qu'un appendice de l'Arménie russe.

Les grands lacs répandus sur le plateau arménien sont une des particularités les plus remarquables de la configuration physique de cette haute région. Le lac de *Van*, le lac d'*Ourmiah* et le lac de *Goktchaï* (que les Arméniens nomment *Sévang*, et les Turcs *Gheuktchaï*), le premier dans l'Arménie turque, le second dans l'Arménie persane, le dernier dans l'Arménie russe, sont de magnifiques nappes d'eau sans écoulement extérieur, vastes réservoirs enveloppés de montagnes volcaniques. Parmi les montagnes dont le pays est hérissé, quelques-unes sont au nombre des grandes sommités de l'Asie. Le plus haut sommet de l'*Ararat* s'élève à 5,156 m. d'altitude absolue au-dessus du niveau de la mer et domine de 2,600 m. le niveau du plateau. Le *Bingheul-Dagh* , au S. d'Erzéroum , est élevé de 3,752 m. au-dessus de la mer; l'*Alaghöz*, au N. d'Erivan, de 4,095 m.; le pic de *Savalan*, au S. de l'Araxe inférieur, de 4,813 m. environ. L'altitude des sources de l'Euphrate est de 2,570 m., celle du lac de Van est de 1,559 m.; celle du lac Goktchaï de 1,925 m.

Nous avons dit qu'une foule de cours d'eau naissaient dans les parties culminantes du plateau arménien. Ce sont d'abord les affluents du *Rion* (Phase) et le *Tchorok* (qui n'appartient pas tout entier à l'Arménie), et qui s'écoulent vers le fond de la mer Noire; la *Koura* qui reçoit l'*Araxe* et aboutit à la mer Caspienne; les deux grandes branches supérieures de l'Euphrate, le *Kara-sou* d'Erzéroum et le *Mourad-tchaï* qui portent à la mer des Indes la masse de leurs eaux grossies de celles du *Tigre;* toutes ces rivières, les plus importantes de l'Asie occidentale, prennent naissance à peu de distance les unes des autres dans un espace d'environ 100 kil. de rayon. Comme tous les pays de montagnes, l'Arménie est coupée d'un nombre infini de vallées que sillonne une multitude de petites rivières et d'impétueux torrents. C'est à cette disposition physique que la plupart des cantons et des provinces doivent les terminaisons de *dsor, hovit* (vallée, creux, enfoncement), qui entrent dans la composition de leurs noms. Lorsque Tigrane, retenu dans sa jeunesse en otage chez les Parthes, voulut recouvrer sa liberté, il dut leur abandonner, dit l'histoire, soixante-dix vallées, c'est-à-dire soixante-dix cantons.

Le cadre de cet article ne nous permet pas de consacrer à l'*Arménie persane* et à l'*Arménie turque* des notices descriptives spéciales. L'*Arménie russe* est renfermée dans la vaste presqu'île que forment l'Araxe et la Koura avant de se réunir. La Koura la limite au N. et à l'E., du côté de la Kakhéthie et du Chirvan; l'Araxe la limite au S. du côté de l'Aderbeïdjan et de l'Arménie persane. Au S.-O. une petite chaîne de montagnes volcaniques, qui part de l'Ararat et enveloppe les sources du Mourad-tchaï, la sépare du *packalik* de Baïazid; et à l'O. elle est séparée du *pachalik* de Kars (qui appartient comme le précédent, mais en partie, à l'Arménie turque), par une rivière, l'Arpatchaï, affluent de la gauche de l'Araxe. Au N.-O. enfin, la chaîne très élevée des monts *Pambaki* ou *Pensakhi* forme sa limite du côté de la province géorgienne de Somkhéthi. Sa longueur de l'E. à l'O., depuis Djevat, point de jonction de l'Araxe et de la Koura, jusqu'à

l'Arpatchaï, est de 420 kil., à ouverture de compas; sa plus grande largeur, entre la Koura et l'Araxe, est de 250 kil., prise également en ligne droite et sans tenir compte des inévitables sinuosités d'une ligne de cette étendue dans un pays aussi inégal. L'Arménie russe est en effet une contrée des plus montagneuses. Le *Goktchaï* ou lac *Sévang*, qui en occupe le centre, grande nappe d'eau de 72 kil. de longueur sur 37 kil. dans sa plus grande largeur, est enveloppé d'un cirque de montagnes volcaniques dont beaucoup de sommets dépassent la région des neiges perpétuelles. Les chaînes de l'*Alagöz* et de *Pambaki* s'y rattachent l'une et l'autre, la première courant au S. vers l'Araxe qu'elle rencontre près d'Ordoubad, où le lit resserré du fleuve forme à travers les rochers une suite de rapides et de cascades que les Arméniens nomment *Kharavaz* et les Turcs *Arasbar;* la seconde courant à l'O. sur la limite commune de l'Arménie et de la Géorgie, toutes deux formant ici, avec le massif même où se creuse le lit du lac, l'angle N.-E. du plateau d'Arménie. Un peu au S. des monts Pambaki, un pic isolé, que les Arméniens nomment *Aragdaz* et les Turcs *Alagöz*, projette à une hauteur de 3,300 m. environ au-dessus de la plaine où il est assis, la plus élevée des quatre aiguilles de granit par lesquelles il se termine; et la plaine elle-même est à près de 900 m. au-dessus du niveau des mers. M. Parrot a trouvé pour l'altitude absolue du pic le chiffre de 12,871 pieds (4,180 m.). Une multitude de ramifications des chaînes principales se portent d'ailleurs soit sur le bassin de la Koura, soit du côté de l'Araxe, et sillonnent partout le pays d'innombrables vallées. Les rivières y sont nombreuses ; mais la rapidité générale de leurs eaux, résultat de leur pente très inclinée, le peu de longueur de leur cours, et leurs intermittences de croissance ou de dessèchement, selon les saisons, leur donnent plutôt le caractère de torrents alpins que de rivières proprement dites. Elles se partagent en deux systèmes : celui de l'Araxe et celui de la Koura.

Le territoire actuel de l'Arménie russe répond à quatre provinces de l'ancienne Arménie : l'*Oudi*,

l'*Artsakh*, le *Païtakaran* et le *Siounikh*, avec une portion considérable de la vaste province d'*Ararat*, et la partie de celle de *Vaspourakan* qui s'étend sur la gauche de l'Araxe. Elle a d'abord formé, sous l'administration russe, les deux provinces d'Erivan et de Karabagh, auxquelles étaient annexés les districts de Gandja ou Elisabethpol, de Chamchadin et de Kasakh; aujourd'hui on en a formé la province entière d'Erivan, la presque totalité de la province d'Elisabethpol, la province de Kars et une portion du gouvernement de Tiflis.

Histoire. — Les commencements de l'histoire arménienne, comme ceux de tous les peuples, sont obscurs et légendaires; ce qu'on y voit de plus certain, c'est que les Arméniens devinrent de bonne heure les vassaux des monarques assyriens et persans. Au rapport des écrivains indigènes, Haïk fut le premier chef ou prince qui gouverna leur pays. Il était fils de Taglath qui, selon eux, est le même que le patriarche Thogorma, petit-fils de Japhet. Vingt-deux siècles environ avant notre ère, il quitta Babylone sa patrie, et vint se fixer avec toute sa famille dans les montagnes d'Arménie méridionale pour fuir la tyrannie du roi d'Assyrie. Aram, le sixième successeur de Haïk, vainquit les Mèdes, s'empara de l'Assyrie septentrionale et poussa ses conquêtes jusqu'en Cappadoce, où il fonda la ville de Majakh ou Mazaca, qui depuis fut nommée Césarée. Il fit alliance avec Ninus, roi d'Assyrie, qui lui accorda le premier rang en Asie. Son fils Ara périt en défendant l'indépendance de son pays contre Sémiramis; l'Arménie devint alors une province assyrienne, mais en conservant ses rois indigènes. Cet état de choses dura jusqu'à Paroïr, trente-sixième successeur de Haïk. Paroïr se joignit aux satrapes révoltés qui détrônèrent Sardanapale et détruisirent son empire (VIIIe s. avant notre ère). Le royaume arménien recouvra son indépendance, mais il ne revint à sa première splendeur qu'au temps de Dikran ou Tigrane Ier, qui régnait en 565 av. J.-C. C'est ce Tigrane qui fit bâtir la ville de *Tigranocerta*, située aux bords du Tigre et portant aujourd'hui le nom d'Amid.

Le dernier roi de la dynastie de Haïk fut Vahé; il périt l'an 328, en combattant les généraux d'Alexandre le Grand. Après la mort du roi de Macédoine, l'Arménie devint le partage d'un persan nommé Mithrinès, qui en avait été nommé gouverneur par le conquérant macédonien. Un peu plus tard l'Arménie rentra sous la domination des rois de Syrie, qui la firent gouverner par des envoyés; mais bientôt Artaxias, l'un d'eux, Arménien de naissance, se révolta contre Antiochus le Grand, au moment où ce roi venait d'être vaincu par les Romains. Depuis ce temps les Séleucides ne purent rétablir leur puissance dans ce pays. Artaxias transmit la couronne à ses descendants, qui, à ce qu'il paraît, ne la conservèrent pas longtemps, puisqu'on voit bientôt après les Arsacides faire la conquête de l'Arménie et y établir leur race. Cet événement eut lieu l'an 149 av. J.-C. A cette date commence la seconde dynastie des rois d'Arménie, celle des Arsacides. La ville de Nisibe, en Mésopotamie, fut la capitale du nouveau royaume. Vagharchak fit des conquêtes dans l'Asie-Mineure, dans le pays des Lazes, et étendit sa domination sur les peuples montagnards du Caucase. A son retour de ces expéditions lointaines, il donna des lois et de sages institutions à son peuple. Tigrane II, son arrière-petit-fils, parvint au trône l'an 89 avant notre ère; doué de quelques talents et d'un grand courage, il voulut soumettre tous les peuples de l'Asie à son Empire. Non satisfait d'avoir réuni à ses Etats la Syrie et plusieurs provinces de l'Asie-Mineure, il attaqua la branche aînée des Arsacides qui régnait en Perse. Son audace fut couronnée du plus heureux succès : la Mésopotamie, l'Adiabène et l'Atropatène conquises lui valurent le titre de « roi des rois » que les princes parthes lui reconnurent. Il ne balança pas à embrasser la cause de Mithridate, roi du Pont, qui, vaincu par les Romains, était venu chercher asile dans ses Etats et implorer son appui. Vainement il déploya tout son courage pour soutenir ce prince malheureux; l'orgueilleux Tigrane fut défait, contraint d'abandonner presque toutes ses conquêtes et de renoncer au fastueux titre de « roi des rois ». Son fils Artavasde lui succéda et périt,

l'an 34 av. J.-C., par la perfidie de Marc-Antoine qui s'empara par trahison de sa personne, l'emmena captif à Alexandrie et livra sa tête à Cléopâtre. Son royaume fut donné à Alexandre, fils de cette reine et d'Antoine; mais les Arméniens ne tardèrent pas à chasser cet étranger. Depuis ce temps l'Arménie ne put jamais se relever. Les successeurs de Tigrane, jouets de la politique romaine ou de celle des princes parthes, virent dans tous les temps leur Empire ravagé par ces deux puissances, trop heureux de conserver sous la protection de l'une des deux leur trône avili. La plupart des vallées ou cantons de leurs pays montagneux étaient possédés par de nombreux vassaux souvent aussi puissants que leurs maîtres et peu disposés à leur obéir. Après la mort d'Abgar, arrivée l'an 32 ap. J.-C., le royaume fut partagé entre son fils Anané et Sanatrouk. Le premier continua de résider à Edesse, qui était alors la capitale du royaume; le second régna à Nisibe, ville qu'il avait fait reconstruire. Après deux siècles de troubles l'Arménie fut conquise, en 232, par Ardechir, premier roi de Perse de la dynastie des Sassanides, sous la domination de laquelle les Arméniens restèrent pendant vingt-huit ans. Toute la race des Arsacides de l'Arménie périt à l'exception de Terdat ou Tiridate, qui se réfugia à Rome et obtint de l'empereur une armée considérable, avec laquelle il attaqua les Perses et rentra en Arménie. Sous le règne de ce Tiridate, auquel les historiens arméniens donnent l'épithète de *Medz*, ou le Grand, la religion chrétienne fut introduite en Arménie (commencement du IVe s.), mais cette conversion devint la cause de longs déchirements intérieurs et d'interventions du dehors. Il y eut en 387 un partage de l'Arménie entre les Romains et les Perses; en 428 le roi de Perse fit définitivement du royaume d'Arménie une province de l'Empire des Sassanides. Ainsi finit pour toujours la dynastie des Arsacides; elle avait régné 577 ans, depuis l'année 149 avant notre ère. La monarchie des Sassanides s'étant écroulée en 632, les Arméniens espérèrent trouver chez les Grecs la protection nécessaire contre la puissance toujours croissante des Arabes; mais pendant cette

guerre entre les Mahométans et les Grecs, le malheureux pays fut encore une fois presque entièrement dévasté. Cependant un des princes de la glorieuse famille des Bagratides se conduisit avec tant de sagesse et de prudence, qu'il parvint à se concilier également la confiance des autres princes arméniens et l'amitié du Kalife, qui le fit couronner roi d'Arménie, en 885, à Ani. Achot fut également reconnu par les Grecs et fonda la troisième dynastie, celle des Bagratides. Ani, la nouvelle capitale, devint florissante et célèbre par le luxe et les richesses ; mais la famille royale se divisa en plusieurs branches, qui bientôt se brouillèrent entre elles. En même temps, les Turcs Seldjoucides et les Grecs se disputèrent encore une fois l'Arménie. Finalement les Grecs s'en emparèrent, après avoir fait périr, en 1079, le dernier roi bagratide, et en réunirent la plus grande partie à leur empire. Ce fut le coup final porté à la nationalité politique de l'Arménie, elle ne s'en est pas relevée. A côté des Grecs, plusieurs principautés turques se formèrent dans le N. du pays, et les Kurdes s'établirent dans les cantons méridionaux. La famille des Orbélians, originaire de la Chine, avait aussi des possessions considérables dans le voisinage de Lori, en Géorgie, et au N.-E. de Nakhitchévan, en Arménie, mais toutes ces principautés indépendantes disparurent au milieu du XIIIe s., lorsque les Mongols s'emparèrent de l'Arménie et des pays voisins. Dans la seconde moitié du XVe s., l'Arménie fut envahie par les Turkomans ; et enfin depuis 1555, après de longues et sanglantes alternatives, la contrée tout entière fut soumise aux Turcs Ottomans.

Cependant l'Arménie avait eu une sorte d'existence posthume dans les vallées du Taurus cilicien à l'extrémité S.-E. de l'Asie-Mineure. Déjà dans les Ve et VIe s., beaucoup de familles arméniennes, pour se soustraire aux persécutions des Persans, s'étaient réfugiées dans cette partie du territoire grec. Après l'assassinat du dernier roi bagratide par les Grecs, en 1079, un de ses parents nommé Rhouben se retira dans les montagnes de la Cilicie, s'y attacha les habitants d'origine arménienne et chassa les Grecs de tous les

lieux où il put les atteindre. Ses successeurs étendirent leurs possessions au point que toute la Cilicie leur fut soumise. Ils firent des alliances avec les Croisés, et ils devinrent si puissants que Léon II obtint le titre de roi de l'empereur allemand Henri VI, qui le fit couronner en 1198 à Sis, par l'archevêque Conrad de Mayence. Le royaume des Rhoubéniens fut pendant assez longtemps florissant. Les princes surent se concilier l'amitié des Mongols en Perse, et résistèrent autant qu'ils purent aux Mamelouks d'Egypte; mais peu à peu leur pays fut divisé par des troubles intérieurs que l'influence des papes augmenta encore, de sorte qu'il succomba enfin aux attaques des sultans d'Egypte. Le dernier roi Léon VI, de la maison de Lusignan, fut fait prisonnier en 1375, et mourut à Paris en 1391. Avec lui disparut la dernière trace d'existence politique dont aient joui les Arméniens.

Les derniers faits qui se rapportent encore à l'histoire territoriale de l'Arménie appartiennent à notre temps. Depuis la fin du XVI[e] s., les rois de Perse avaient enlevé aux Ottomans et incorporé à leur Empire la partie orientale de l'ancien royaume arménien; et dans la partie supérieure du bassin de la Koura, les successeurs des anciens rois de l'Ibérie (dont le royaume avait pris le nom de Géorgie) avaient étendu leur autorité sur quelques-unes des anciennes provinces arméniennes entre la Koura et l'Araxe, à l'O. du lac Sévang. En 1783, Héraclé, souverain de ce petit royaume, avait reconnu la suzeraineté du Tsar; en 1801, peu après la mort de Georges XIII, successeur de ce prince, ses domaines furent déclarés partie intégrante de l'Empire. Ce fut le premier pas de la Russie sur les terres arméniennes. Un second pas plus considérable encore fut fait en 1827, lors de la paix subie par la Perse, qui dut abandonner toutes ses possessions du N. de l'Araxe. Enfin, en 1829, le traité d'Andrinople imposa à la Turquie une rectification de sa frontière arménienne qui ajouta encore quelques districts à la Transcaucasie russe, et de ce côté établit la limite turco-russe telle qu'elle est aujourd'hui.

Après l'acquisition de 1827, le nom de province d'Ar-

ménie avait été donné par l'administration russe à la partie du nouveau territoire où se trouvent les villes d'Erivan et de Nakhitchévan ; ce nom a disparu dans la nouvelle organisation territoriale de 1868, où les deux districts prennent le nom de leurs chefs-lieux et font partie du gouvernement d'Erivan. Géographiquement, la vieille dénomination d'Arménie n'existe plus que dans la nomenclature administrative de la Turquie, où elle prend la forme *Erménistan.*

Ethnographie. — Il y a eu en Arménie tant de causes de mélanges et de croisements, que la pureté des types individuels y reste toujours entachée de doute. On a pensé avec raison que la colonie arménienne d'Astrakhan devait présenter sous ce rapport une plus grande sécurité. Les Arméniens réfugiés à Astrakhan depuis l'époque de leur émigration d'Ani, au XIV[e] s., s'y sont trouvés entourés de populations sauvages et musulmanes; isolés ainsi, pendant plusieurs siècles, de tout contact étranger, ils ont pu conserver leur type national dans la forme sinon primitive, du moins telle qu'elle existait sous les premiers Mongols. En Transcaucasie, les Arméniens sont de haute taille, assez bien faits, mais enclins à l'obésité. Une épaisse chevelure brune couvre leur tête. Les yeux noirs, grands, mais beaucoup plus encaissés dans l'orbite que chez les Persans, semblent doux, presque mélancoliques ; le front est bas, le nez presque sans exception est très proéminent, très aquilin, et d'une grande longueur. L'ovale du visage est plus arrondi que celui des Géorgiens ; les traits sont aussi d'ordinaire plus forts, le cou plus gros et plus court. La peau assez fine chez les jeunes individus est très sujette à devenir avec l'âge, jaunâtre et couperosée, chez les hommes comme chez les femmes. Fort tranquilles de leur nature, dans la vie ordinaire, aucun Arménien n'est armé, tandis que le costume des Géorgiens, surtout dans le bassin du Rion, se complète par tout un arsenal de pistolets et de poignards. Ainsi se révèle d'une manière frappante le contraste des caractères nationaux. Mais précisément l'homme désarmé, le résigné, le pacifique, est celui qui a su le mieux sauvegarder sa liberté ; il ne recon-

naît point de nobles, choisit librement ses chefs, et de tout temps il a su se soustraire à la dure condition de serf qui fut le partage de la plupart des Géorgiens.

Assez ignorants, en général, les Arméniens font preuve d'une intelligence naturelle remarquable, et quand l'occasion d'étudier se présente à eux, ils s'instruisent avec une étonnante rapidité; ils dépassent même les Slaves par la merveilleuse facilité qu'ils ont d'apprendre et de parler les langues. L'Arménien a son intelligence dans la tête, tandis que le Géorgien l'a seulement dans le regard. Les Arméniens exercent en Russie et par conséquent dans toute la Caucasie une influence considérable, due à leur intelligence, à leur pratique des langues, à leur souplesse, souvent aussi à leur esprit d'intrigue, au talent remarquable qu'ils ont à pénétrer dans le monde des fonctionnaires. On sait combien large est la part de domination que les Haïkanes ont prise à Constantinople sous le nom de leurs maîtres Osmanlis. A Saint-Pétersbourg, ils ont commencé aussi à jouer leur rôle, analogue à celui que les ingénieux Italiens ont fréquemment exercé en France. Dans la Transcaucasie même ils essayent d'accaparer peu à peu le sol; comme propriétaires, ils empiètent constamment sur leurs voisins les Tartares.

Malgré leur perpétuel contact, les Géorgiens montrent pour les Arméniens de l'aversion et un peu de mépris. D'anciennes guerres où les Géorgiens furent moins souvent vainqueurs que vaincus peuvent expliquer cette haine nationale encore augmentée par la différence radicale des mœurs, des goûts et des habitudes. Le Géorgien avec la rudesse et l'ignorance du soldat en a aussi la franchise et l'abandon ; pacifique par inclination et par intérêt, et presque exclusivement adonné au commerce, l'Arménien en a dû contracter les habitudes de stricte économie et peut-être aussi de duplicité profondément antipathiques au caractère ouvert, libéral et hospitalier du Géorgien. Gens de tous métiers, pourvu qu'ils soient rémunérateurs, les Arméniens sont poussés par leurs aptitudes naturelles vers le négoce et la banque; grâce à leur

esprit de parcimonie, ils réussissent souvent à accumuler d'assez grosses fortunes. Qu'il soit employé, fonctionnaire, banquier, prêteur sur gage, l'Arménien n'a qu'un objectif, l'argent; il a parfaitement saisi que c'est la grande puissance qui domine la société moderne, et tous tendent leurs efforts vers ce but qu'ils poursuivent sans relâche et souvent sans beaucoup de scrupules, aussi n'y a-t-il que peu de Juifs au Caucase, les Arméniens rendant la présence de ces derniers inutile. Par leur travail et leur esprit de suite, les Arméniens s'enrichissent tandis que les Géorgiens s'appauvrissent pour la plupart du moins. Une réaction cependant notable est à constater depuis les faillites de quelques grands capitalistes de Tiflis. Ce sont les petites banques géorgiennes qui sont devenues propriétaires de quelques terrains et d'immeubles qui deviendront productifs, dès qu'on saura en tirer suffisamment parti.

En résumé, si l'on s'accorde à reconnaître dans les Géorgiens une certaine supériorité morale sur les Arméniens, il est incontestable aussi que ces derniers l'emportent par la finesse et par une plus grande instruction. Au fond. ces deux races si différentes, assez hostiles l'une à l'autre, se mélangent peu. De temps à autre, quelque prince géorgien ruiné cherche à améliorer ses finances en épousant la fille de quelque riche Arménien. Cette absence de fusion est regrettable, car le croisement des deux races produirait une descendance que la combinaison des qualités et des habitudes héréditaires de l'une et de l'autre devrait douer supérieurement.

Religion. — L'Eglise arménienne professe, comme les Eglises grecque et latine, le dogme des deux natures, des deux volontés et des deux opérations en J.-C. Une ambiguïté dans les termes de leur idiome employés pour définir la coexistence et la corrélation des deux natures de l'Homme-Dieu a causé la méprise dans laquelle on est tombé en disant que les Arméniens ont embrassé le *monophysisme* tel que l'ont enseigné Eutychès, archimandrite de Constantinople, et ses adhérents Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et Jacques Baradée dit Zanzale, qui ne reconnaissaient en J.-C.

qu'une seule nature, la nature divine [1]. Quant aux grands dogmes de l'Evangile, tels que la Trinité, la Rédemption, etc., l'Eglise arménienne admet pour règle de sa foi le symbole des Apôtres et celui du concile de Nicée. Elle invoque les saints, tient en honneur les vœux monastiques, prescrit de longues prières et de rigoureuses abstinences. Elle ne regarde le baptême comme valable que lorsqu'il a été administré par immersion. Les Mékhitaristes de Venise et un grand nombre d'Arméniens vivant en dehors de la Transcaucasie et de la Turquie appartiennent au rite des Arméniens unis, qui se rattachent à l'Eglise catholique romaine.

Le peuple d'Arménie, christianisé au commencement du IVe s. par Grégoire l'Illuminateur, est le premier qui se soit converti en masse; mais en changeant de dieux, il ne perdit point ses traditions et ne modifia que peu à peu son culte; la transformation ne s'accomplit que lentement. Encore de nos jours, comme au temps de Zoroastre, on célèbre le feu divin; le jour de la fête annuelle, un couple de nouveaux mariés embrase dans un bassin de cuivre tout ce que la terre bienfaisante produit de meilleur, fleurs de toute espèce, tiges de céréales en épis, pampres, branches de laurier. Dans tous les actes importants de la vie, on regarde vers le soleil, comme pour lui demander la force. Les fiancés tournent leur face vers lui en le prenant à témoin de leur amour; les malades lui demandent la santé; les mourants espèrent lui donner leur dernier regard, et c'est à ses rayons qu'on enterre les morts. Lors des grandes fêtes, les Arméniens amènent dans l'église ou sous des arbres sacrés des taureaux ou des béliers couronnés de fleurs et décorés de cierges allumés, puis les égorgent avec accompagnement de chants et de prières : c'est évidemment le sacrifice du dieu Mithra légué par l'ancienne religion à la religion nouvelle.

La constitution du clergé arménien est hiérarchique. Au sommet se trouvent trois patriarches ayant le titre

1. Dulaurier.

de *Catholicos,* dont l'un, le plus honoré, sinon le plus puissant, siège à Edchmiadzine. Le second réside à Sis en Cilicie; le troisième dans l'île d'Aghtamar au milieu du lac de Van; le quatrième, qui n'a que le titre de *patriarche*, à Constantinople. Au-dessous d'eux est le corps très nombreux des évêques et des *vardapets* (archimandrites) qui, à leur tour, ont sous leur domination immédiate les diacres et les prêtres. Le mariage des prêtres est admis, mais seulement pour ces deux derniers ordres. Le *Catholicos* d'Edchmiadzine est élu par un conclave ecclésiastique et laïque, mais sa nomination doit être ratifiée par le Tsar.

Population. — Lors de la conquête du pays par les Russes, de 1828 à 1830, environ 130,000 Arméniens de Perse et de Turquie vinrent s'établir, sous la protection des armées russes, dans les vallées de l'Araxe, et de la Koura et remplacèrent les Kurdes et les Tatares qui, de leur côté, refluaient vers les contrées restées au pouvoir des Mahométans. Pendant la guerre de 1877 et 1878, un phénomène analogue de double migration s'est accompli. Le district d'Ardaghan, dans la haute vallée de la Koura, et celui de Kars, dans le bassin de l'Araxe, se sont en grande partie dépeuplés de leurs habitants de foi musulmane, mais, en revanche, ils ont reçu des multitudes d'Arméniens. Ceux-ci venaient de tout le haut bassin de l'Euphrate et des bords du Tchorok, mais surtout du territoire que le traité de San-Stéfano avait attribué à la Russie et que lui a retiré de nouveau le congrès de Berlin. Sans doute, ce croisement d'exodes nationaux s'est compliqué de terribles drames, famines, épidémies, haines de religion, de races, etc.; mais, dans l'ensemble, les populations se sont mieux réparties, conformément à leurs affinités naturelles.

Jusqu'à présent, aucune statistique précise n'a donné le nombre des Arméniens qui vivent en Asie-Mineure sur le territoire mahométan, mais il est probable qu'ils sont moins nombreux que ceux du territoire russe. L'ensemble de la nation peut être évalué à deux millions

six cent mille âmes[1]. Par une singulière bizarrerie qui témoigne bien de l'état de dispersion des Arméniens, il se trouve que la ville où les hommes de cette race vivent en plus grand nombre est éloignée de l'Arménie et même en dehors du continent d'Asie; c'est Constantinople où on compte 200,000 Arméniens. Tiflis, la deuxième ville haïkane par l'importance de sa population, est située également sur une terre non arménienne; c'est une enclave de la Géorgie. Il en est de même de plusieurs autres villes de Transcaucasie, arméniennes par la majorité de leurs habitants.

Etat social. — Il est probable que l'élément sémitique a pris une large part à la constitution du peuple arménien, car de nombreuses émigrations juives et même des transportations en masse ont eu lieu de Palestine en Arménie. Considérés d'une manière générale, les descendants de Haïk sont des Aryens, se rattachant intimement aux Perses; mais les vicissitudes incessantes causées depuis quatre mille ans par les guerres, les conquêtes, etc., ont mêlé ces Aryens avec toutes les populations voisines, et les Juifs, notamment, furent transportés en foule dans les montagnes

1. Nombre probable des Arméniens :

Caucasie et Russie d'Europe.	840.000
Arménie turque............	760.000
Arménie persane............	150.000
Turquie d'Europe...........	250.000
Autres pays.................	60.000
Ensemble...........	2.060.000 (d'après Elisée Reclus).

La population du *vilayet* d'Erzéroum n'est évaluée dans un document de 1869 qu'à 1,200,000 âmes. M. Behm, dans ses relevés statistiques de 1872 la porte à 1,906,000 âmes. Une moitié environ est chrétienne, et l'autre moitié musulmane. Sur les 600,000 chrétiens, l'immense majorité, près de 580,000 appartiennent à la communion arménienne non unie, dite grégorienne, les communions catholique et grecque ne comptent guère, à elles deux, plus de 20,000 membres.

M. Grigor Arzruni, dans son rapport au deuxième congrès international des gens de lettres, tenu à Paris en 1889, dit que le nombre des Arméniens chrétiens (sans compter les Arméniens musulmans), dans l'ancienne patrie arménienne, divisée maintenant en Arménie russe, turque et persane, est à peu près de *quatre millions*, dont un *million et demi* dans l'Arménie russe.

d'Arménie, comme captifs des conquérants assyriens. La race royale la plus fameuse qui régna sur le Hayasdan et la Géorgie, celle des Bagratides, tire même son origine des Juifs et fait remonter sa généalogie jusqu'à David le roi-prophète. Parmi les divers émigrants, on cite aussi, comme ayant exercé une influence considérable sur la nation, cette tribu des Mamikonians qu'un prince de Djenasdan, c'est-à-dire de Chine, introduisit dans le Somkhet en Arménie, au III[e] s. de l'ère vulgaire. Les récits des chroniqueurs prouvent d'une manière évidente que la plupart de ces étrangers venus à la façon des Normands et des Varègues, comme chefs de guerre et combattants au service de l'ami ou de l'ennemi, appartenaient probablement à la même souche que les Tadjeks du bassin de l'Oxus.

Les désastres qui ont frappé l'Arménie dans son unité nationale l'ont atteinte également dans son organisation sociale. La nation tout entière était autrefois enveloppée dans les liens d'une forte hiérarchie ; organisation vicieuse si la hiérarchie, se transformant en féodalité, affaiblit ou annule l'autorité centrale, mais qui n'en recèle pas moins des éléments de puissance et de grandeur. Tous ces éléments ont été détruits ou se sont graduellement éteints depuis le morcellement de la monarchie de Haïk. L'antique noblesse arménienne, jadis si fière et si puissante, est à peu près complètement éteinte. Il y a à Tiflis deux familles qu'on dit issues des Artzrouniks et des Mamikonians; mais on n'en cite nulle part aucune autre qui se rattache aux vieux noms historiques de la nation. Aucun Arménien ne garde souvenir d'avoir appartenu autrefois à l'aristocratie nationale. Une seule province fait exception sous ce rapport, c'est le *Siounikh*. Dans ces profondes vallées qui confinent au Karabagh, et que la nature des lieux a défendues jusqu'à un certain point contre les invasions étrangères, le *Siounikh* a gardé quelques débris de l'ancienne nationalité. Là, les nobles sont encore nombreux, quoïque pauvres.

Depuis des siècles, les Arméniens sont répandus dans tout le monde oriental. Dès le XI[e] s., ils émi-

grèrent en foule et on les vit pénétrer en Russie, en Pologne, en Galicie, etc. Actuellement on les trouve dans toutes les grandes villes de commerce, de Londres à Singapour et à Chang-Haï, et partout nombre des leurs font partie des négociants notables. Les Haïkanes ne le cèdent certainement pas aux Israélites en ténacité religieuse, en esprit de solidarité, en instincts mercantiles, en habileté commerciale; mais ils sont moins aventureux, et tandis que l'on rencontre jusqu'au bout du monde des Juifs isolés, soutenant sans faiblir le combat de la vie, les Arméniens ne s'avancent que groupés en communautés solides. En outre, la majorité des Arméniens restés dans leur pays d'origine est loin d'éprouver la même aversion que les Juifs pour le travail de la terre; en plusieurs districts de la Transcaucasie, les paysans sont de race arménienne. Ailleurs, comme dans certains villages du Karabagh, les habitants vivent de l'émigration temporaire comme maçons et charpentiers. En aucun pays du monde on ne voit les Juifs gagner leur vie de cette manière.

Il y a dans les races un principe de vie qui résiste durant de longs siècles à l'action extérieure des causes de dissolution les plus puissantes. Le pays peut être envahi et morcelé, le nom national effacé, la nation même dispersée et l'Etat qui est l'œuvre des hommes et du temps périt, mais la race ne meurt pas. Si la patrie n'est plus dans le sol natal, elle passe tout entière dans la puissance des souvenirs et la sainteté des traditions. Et même alors que le cours des siècles a usé les souvenirs et affaibli les traditions, il est un double lien plus puissant encore et plus durable que les autres, qui continue de rattacher entre eux, même à leur insu, les membres épars de la race proscrite : c'est la communauté du langage et celle de la foi religieuse. Les Arméniens, comme les Juifs, ont donné dans l'histoire ce grand exemple et ce grand enseignement. Disséminés tous deux parmi les nations étrangères, tous deux ont conservé, presque sans altération, dans les contrées diverses où le sort les a conduits, les mêmes traits, les mêmes habitudes et le même caractère. Tous deux encore offrent cette particularité remarquable, qu'après

s'être signalés dans les temps anciens de leur existence historique par leur esprit remuant et leur humeur belliqueuse, ils se sont tournés prudemment vers les spéculations anodines et pacifiques du négoce.

Mœurs, coutumes, usages. — Au Caucase, comme dans presque toutes les contrées qu'ils habitent, les Arméniens se tiennent assez soigneusement à l'écart des hommes d'autre race et d'autre langue. D'ailleurs les habitudes du négoce en font souvent une classe à part. Qu'ils soient agriculteurs ou commerçants, les uns et les autres sont comme murés dans leur vie de famille. Ils pratiquent encore les mœurs du patriarcat. Le grand-père commande ; les enfants, les gendres et les petits-enfants obéissent. Les soins du ménage incombent aux femmes dont la vie se passe à servir leur mari et à élever leurs enfants. Les mariages sont pour la plupart d'une merveilleuse fécondité. Beaucoup de femmes ont à 30 ans une huitaine d'enfants et il est peu de ménages où l'on ne compte quatre ou cinq garçons et filles. Ces nombreuses familles ne sont point un fardeau. Les filles se marient sans dot, et les garçons devant gagner leur vie dès la quatorzième année, ne restent pas longtemps à la charge de leur famille. Le respect des parents est poussé plus loin peut-être que partout ailleurs. Les jeunes gens ne sont pas consultés sur le choix de la femme qu'ils doivent épouser, l'usage est de laisser au père et à la mère le soin de la trouver.

Habitations, villes et villages. — Le nombre des habitations souterraines, dont Xénophon parlait déjà avec étonnement, est encore considérable, sinon dans les villes du moins dans les campagnes. La plupart des villages sont bâtis au bord des routes à la pente des collines, de façon que le toit est de niveau avec la chaussée ; il résulte de là que l'on peut passer à côté d'un village sans en soupçonner l'existence, l'hiver surtout quand la neige couvre la campagne. La pauvreté de l'intérieur de ces maisons répond à leur triste apparence. Elles n'ont qu'une seule chambre, au fond de laquelle sont l'étable et l'écurie. La famille vit sur une sorte d'estrade bordée de sofas grossiers, à la fois sièges et lits.

Dans un angle est pratiqué un étroit foyer ; les aliments y sont cuits au moyen du *rézek*, combustible animal dont l'odeur trahit l'origine ; la fumée s'échappe par une ouverture au plafond. L'aspect des villes ne diffère guère de celui des villages, si ce n'est qu'elles couvrent une surface plus considérable et que les constructions et les jardins sont entourés d'un mur en pisé qui les cache entièrement à la vue. Les terrasses du même îlot de maisons se trouvent à peu près au même niveau ; il est souvent plus facile de cheminer sur les toits que par les rues.

Langue, littérature, instruction. — La langue des Haïks est classée par tous les grammairiens dans la famille aryenne ; ses plus grandes analogies sont avec le zend : par la syntaxe, elle est iranienne et, par les mots, elle présente beaucoup de ressemblance avec le grec et les langues slavonnes. Quoique fort rude, hérissé de consonnes, l'arménien est l'égal de l'ionien pour la richesse des mots et des formes grammaticales ; il a la même flexibilité de construction, la même puissance de création indéfinie pour les mots composés. Il est vrai que l'arménien moderne, subdivisé d'ailleurs en de nombreux dialectes [1], a pris au turc et au géorgien un grand nombre d'expressions ; dans la vallée inférieure de l'Araxe notamment, là où les Arméniens sont entourés de Tatars, il parlent un jargon où le turc

1. On distingue l'*arménien littéral* de l'*arménien moderne*. Le premier est celui qu'ont employé les anciens auteurs des siècles littéraires de l'Arménie et qui n'est plus actuellement, comme le grec d'Hérodote et le latin de Cicéron, qu'une langue morte étudiée seulement par les hommes instruits ; le second est l'idiome tel qu'on le parle aujourd'hui, soit en Arménie même, soit parmi les Arméniens des autres contrées. On distingue dans l'*arménien moderne* deux dialectes principaux : le *dialecte occidental* et le *dialecte oriental* partagés l'un et l'autre en un grand nombre de sous-dialectes. Le premier embrasse les provinces turques et la Crimée ; le second est le dialecte des habitants mêmes de l'Arménie actuelle, avec les Arméniens de la Géorgie et ceux du S.-O. de la Russie, de la Perse et de l'Inde. Depuis une cinquantaine d'années, ces dialectes sont devenus l'objet d'études philologiques et grammaticales et ont créé toute une littérature à laquelle appartiennent les publications de Tiflis et de Constantinople.

prédomine parfois sur la langue haïkane; de même dans le Chirvan, au S. du Caucase, quelques communautés arméniennes ont presque cessé de l'être par le langage [1]. De pareils changements étaient inévitables à cause de la dispersion de la race; la plupart des Arméniens depuis longtemps éloignés de la mère-patrie, par exemple ceux de la Bukowine et de la Transylvanie, ont complètement oublié la langue des ancêtres. Au couvent d'Edchmiadzine, où se parle le haïkane le plus rapproché de la langue classique, l'arménien est encore un pur dialecte iranien. Du reste la littérature arménienne, qui ne cesse de s'enrichir depuis plus de deux mille années, raconte l'histoire de la langue et témoigne de ses origines. Dans le pays de Van, des rochers portent des inscriptions arméniennes en caractères cunéiformes. D'autres documents haïkanes sont écrits en caractères persans et grecs, et, dès le Ve s. de l'ère actuelle, à l'époque de la grande floraison littéraire, lorsque trois cents écoles étaient ouvertes aux jeunes gens du pays, l'arménien se donnait en propre l'alphabet qu'il emploie encore de nos jours [2]. C'est au XIVe s. que l'invasion de Tamerlan vint mettre brusquement un terme à la période de littérature classique du Hayasdan.

L'Arménie a eu ses siècles littéraires, qui tiennent une place considérable dans le mouvement intellectuel de l'ancienne Asie. La littérature arménienne, telle que nous la présentent les monuments dont elle s'est enrichie dans sa première période, se développa sous l'influence du christianisme, en s'imprégnant d'idées helléniques qui vinrent se mêler à un vieux fonds de doctrines orientales. Elle procède beaucoup plus de l'esprit scientifique et réaliste que de l'imagination;

1. Entre autres contrées de l'Arménie, on peut citer la ville de Césarée (en Asie-Mineure) dont la population arménienne sait presque par cœur toutes les prières et les chants de son Eglise nationale, comprend la langue maternelle et cependant ne la parle pas.

2. C'est à Mesrob, au IVe s. ap. J.-C., que revient l'honneur d'avoir donné un alphabet dont les caractères rendent exactement tous les sons de l'idiome arménien, qui contient des sons particuliers, manquant aux autres langues congénères.

aussi a-t-elle donné naissance à une multitude d'historiens et de chroniqueurs qui se succèdent de siècle en siècle, véritable chaîne d'or dont les premiers anneaux sont soudés au IVe s. et qui se prolonge pendant toute la durée du moyen âge et se continue jusqu'à nos jours. Pour l'exégèse et la théologie, cette littérature n'est pas moins précieuse ; plus qu'aucune autre, elle abonde en compositions de ce genre. Lorsqu'elle cesse d'être originale pour se parer de richesses étrangères, elle a le mérite de savoir se les approprier et celui de les reproduire sous la forme la plus fidèle.

Dans une haute antiquité, lorsque l'Arménie était unie à l'Empire perse par des liens pratiques très étroits, par des croyances religieuses et une civilisation communes, et qu'elle formait une partie intégrante du groupe des nations iraniennes, elle possédait une culture littéraire dont le souvenir, quoique bien obscur aujourd'hui, n'est pas cependant tout à fait effacé. Toutes les productions que cette culture enfanta furent anéanties par le zèle des Apôtres qui vinrent répandre dans le pays les semences de la foi chrétienne ; mais l'existence de ce primitif développement intellectuel est mise hors de doute par la perfection de la langue qu'ont employée les écrivains les plus anciens parmi ceux qui nous sont parvenus, et qui suppose une longue élaboration antérieure, par des fragments de poésie, par des traditions et des légendes qui ont échappé à cette destruction générale.

Convertis à la foi de l'Evangile dans le commencement du IVe s. et instruits par les docteurs de la savante école de Césarée de Cappadoce, les Arméniens s'éprirent d'un amour passionné pour la langue de leurs instituteurs religieux et pour ses chefs-d'œuvre immortels. Ils accouraient, entraînés par une studieuse ardeur, dans les écoles les plus célèbres : à Alexandrie, à Athènes, à Constantinople et à Rome ; ils y apprirent l'art que ne connut jamais aussi bien qu'eux aucune des nations orientales, l'art de bien dire et de bien écrire, la discipline de la pensée, les délicatesses du style et le sentiment du beau.

On doit à ce culte des lettres grecques, si florissant

chez les Arméniens, les nombreuses versions faites au IVe et au Ve s., sur des manuscrits préservés encore des altérations dont la main des copistes les a souillés dans le cours des âges, et la conservation de quantité d'auteurs dont le texte original est maintenant perdu. Il suffira de citer ici la Chronique d'Eusèbe, retrouvée à Jérusalem et conservée aujourd'hui dans la bibliothèque du séminaire arménien de Constantinople, une portion notable des traités de Philon et des fragments de Chrysostôme. La bibliothèque du couvent patriarcal d'Edchmiadzine renferme des trésors du même genre, et il est probable qu'une visite faite dans les monastères encore inexplorés de l'Arménie amènera de nouvelles découvertes, peut-être celle d'un Diodore de Sicile complet qu'on sait avoir été traduit au Ve s.

Ambitieux pour leurs familles, les Arméniens cherchent à fournir à leurs enfants les avantages de l'instruction ; il n'est pas de commune qui ne s'occupe de la fondation ou de l'entretien d'écoles[1], et souvent même les villages arméniens ont à lutter contre leurs prêtres qui craignent de voir diminuer leur influence au profit de l'instituteur. Le mouvement scientifique et littéraire est devenu assez actif et, relativement à leur nombre, les Arméniens sont peut-être ceux qui, parmi les habitants de l'Empire russe, impriment le plus d'ouvrages.

Autrefois, les livres de théologie, d'histoire, de métaphysique, de grammaire, constituaient à peu près toute la littérature arménienne; aujourd'hui, elle aborde tous les sujets. Outre les ouvrages originaux d'auteurs contemporains comme ceux des poètes Raphaël Patkanian et Sembat Chahasissian, des romanciers comme Térentz, Raffi, Agaïantz et Prochiantz, des auteurs dramatiques comme Gabriel Soundoukiantz et Michel Ter-Grigoriantz, les linguistes et historiens : Etienne

1. Il y a cinquante ans que l'archevêque Nersès a fondé à Tiflis le premier collège arménien qui porte le nom de Nersessian. Le nombre des élèves dans les 500 écoles de l'Arménie russe, sans compter 4 collèges provinciaux et une Académie à Edchmiadzine, est de 500 filles et garçons. (D'après le Dr. Grégoire Arzrouni).

Balassan, Grégoire Khalatiantz, Mikirtich Emine, Kéropé Patkanian, la littérature arménienne s'est enrichie, ces dix dernières années, de nombreuses traductions des plus grandes œuvres de la littérature européenne : drames de Shakespeare, de Schiller, comédies de Molière, romans et comédies de Dumas fils, romans de Victor Hugo, Tourguénieff, etc., etc., ouvrages philosophiques, historiques, pédagogiques d'écrivains modernes. En 1854 déjà, il y avait en Europe et en Asie au moins 22 imprimeries arméniennes. Des journaux arméniens se publient à Tiflis [1], Saint-Pétersbourg, Moscou, Constantinople, Smyrne, Varna, Alexandrie (Egypte), Vienne, Londres, Marseille, New-York, et diverses congrégations s'occupent à Moscou, Vienne, Paris, Venise, de la publication des monuments de l'ancienne langue et d'ouvrages en langue moderne [2]. La plus célèbre institution des Arméniens à l'étranger est le couvent que le moine Mékhitar ou « le Consolateur » fonda en 1717 dans l'île de San-Lazzaro, près du chenal des lagunes que suivent les gondoles entre Venise et le Lido. Dans cet édifice en briques roses, entouré de jardins, se publient de précieux documents et se trouve une bibliothèque renfermant de rares manuscrits orientaux [3].

1. Il y a, au Caucase, 6 éditions périodiques arméniennes appartenant à deux camps différents, les unes au parti clérical ou conservateur, les autres au parti progressiste. A Edchmiadzine, paraît une revue mensuelle (l'*Ararat*) organe de ce monastère ; à Tiflis paraissent : l'*Aghur* (la source), revue mensuelle pédagogique ; le *Mourtsch* (le marteau), revue mensuelle sociale et littéraire ; l'*Ardsagank* (l'écho), revue illustrée hebdomadaire politique et littéraire ; le *Taraz* (la mode), journal illustré mensuel, et enfin les deux feuilles politiques et littéraires : le *Mschak* (le travailleur) et le *Nor-Dar* (le nouveau siècle).

2. Il s'est formé dernièrement à Tiflis une Société arménienne de gens de lettres qui a pour but d'encourager matériellement les écrivains et les traducteurs arméniens, en achetant leurs manuscrits et en les faisant paraître aux frais de la Société. Les deux grandes Sociétés de bienfaisance, l'une, celle de Saint-Grégoire à Bakou, et l'autre à Tiflis, ont aussi pour but d'encourager l'enseignement et la littérature nationale.

3. D'après le rapport de M. le Dr. Grigor Arzrouni, au deuxième congrès international de la Société des gens de lettres à Paris, 1889.

LES MONTAGNARDS DU CAUCASE

TCHERKESSES

Quoiqu'il ne reste plus au Caucase qu'un petit nombre d'Adighés ou Tcherkesses, ces peuplades ont été trop longtemps considérées comme le type des autres tribus caucasiennes, elles ont aussi exercé trop d'influence sur celles qui n'ont pas encore émigré, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'étudier la nation telle qu'elle existait avant l'exode de 1864. Alors sa résistance énergique aux Russes lui avait valu une renommée d'héroïsme; ses traditions chevaleresques, la simplicité patriarcale de ses mœurs, la beauté physique et l'élégance de ses formes faisaient incontestablement du Tcherkesse le premier des Caucasiens, et son nom était fréquemment donné d'une manière générale à tous les montagnards. Malheureusement il ne vivait que pour la guerre, si bien que la plupart des étymologistes expliquaient le mot de « Tcherkesse » par le sens de « brigands », « bandits ou coupeurs de routes. » Cependant il est peut-être dérivé de celui de Kerkètes, mentionné par Strabon. La langue des Adighés, rude, gutturale, est très difficile à prononcer pour tous les étrangers.

Fort beaux pour la plupart, ils sont élancés, minces de taille, larges d'épaules : leur figure ovale, au teint clair, à l'œil brillant, est entourée d'abondants cheveux noirs, parfois aussi châtains ou blonds. On attribue leur port si droit et la cambrure de leurs reins à l'habitude qu'ont les mères d'élever leurs nourrissons en leur tenant le dos appliqué sur une planchette. Hommes et femmes se croient déshonorés par l'obésité ou d'autres vices de formes, et ceux qui sont ainsi affligés s'abstiennent de se présenter dans les fêtes publiques et les réunions populaires; sachant que la beauté est le privilège de leur race, les Tcherkesses épousaient rarement des femmes d'un autre sang que le leur. Le costume tcherkesse, d'une singulière coquetterie, sied parfaitement à ces hommes adroits et souples; aussi est-il devenu une sorte de costume national pour tous

les Caucasiens, même pour les Cosaques russes, et l'on voit jusqu'aux Juifs pacifiques se revêtir de la *tcherkeska*, ornée de cartouchières, inutiles pour eux.

De même que les Albanais du Pinde, avec lesquels ils offrent beaucoup de ressemblances, les Tcherkesses ont le talion pour loi suprême. Le sang appelle le sang; le meurtrier doit être puni, à moins qu'il ne rachète son crime ou qu'il ne réussisse à voler un enfant dans la famille de son ennemi, pour l'élever lui-même comme son propre fils et le ramener ensuite dans la maison paternelle. La substitution des marques de propriété sur les chevaux est aussi assimilée au meurtre et doit être payée par le sang. Les guerres de famille à famille duraient pendant des générations entières, et pourtant le Tcherkesse, différent en cela de son voisin le Svane, dédaignait de se cacher dans une maison de pierre. Comptant sur la force de son bras, il n'habitait que des cabanes en bois légèrement construites. D'ailleurs, jamais la vengeance ne s'accomplissait en présence des femmes, êtres sacrés dont un geste pouvait arrêter la mort, et qui pourtant appartenaient elles-mêmes, soit à un père, soit à un mari, qui s'arrogeait le droit de les tuer sans en rendre compte à personne. Suivant la coutume antique, le jeune homme s'emparait par la force de celle qu'il voulait pour épouse. D'avance la fille du Tcherkesse savait qu'elle aurait à quitter la maison paternelle, soit par une violence réelle ou simulée; soit par une vente en pays étranger; mais, telle est la force des usages, que l'expatriation même et la vie dans le harem ne lui causaient d'ordinaire aucun effroi. Il est vrai que, par tradition, les jeunes filles Tcherkesses se croyaient assurées de devenir les femmes légitimes de grands personnages, grâce à leur beauté, à leurs bonnes manières, à la poésie de leur langage. Tandis que les autres Orientales n'étaient que des esclaves, elles avaient vécu en personnes libres, et c'est là ce qui faisait leur charme. Quant aux garçons, ils étaient élevés le plus souvent, non par leurs propres parents, mais par un *atalik* ou « éducateur » que l'on choisissait surtout pour ses qualités physiques et morales, son courage, sa politesse,

son éloquence, son adresse à manier les armes et les chevaux. Les parents, se défiant d'eux-mêmes et de leur tendresse, craignant de gâter leurs enfants, leur donnaient un autre père, chargé d'en faire des cavaliers et de vaillants chasseurs à l'animal et à l'homme, de leur enseigner les beaux préceptes et l'art de s'exprimer simplement, avec éloquence et poésie. Quand l'éducation du jeune homme était terminée, il rentrait dans la maison de ses parents, mais il ne cessait de considérer son *atalik* comme un véritable père. Autrefois, c'est par un vol fictif — singulier reste de coutumes barbares, — que l'atalik s'emparait de l'enfant : il le ravissait, trois jours après sa naissance, mais en présence de sept témoins, chargés d'attester ensuite par serment l'identité de l'adolescent.

Quoique fiers de leur liberté, les Tcherkesses n'étaient point égaux entre eux. Ils se divisaient en trois castes : celles des princes et des nobles qu'avaient abaissés des luttes intestines et celle des simples paysans guerriers ; mais tous se groupaient en *tleouch* ou « fraternités » et en groupes de fraternités, et ce sont ces associations d'hommes, dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort, qui donnèrent aux Tcherkesses une si grande force de résistance contre les Russes. C'est dans la plaine surtout que les nobles avaient le plus d'autorité, et en certains endroits ils avaient même réussi à constituer un régime presque féodal, mais leurs paysans s'enfuyaient chez les Tcherkesses de la montagne, et les nobles les réclamaient en vain. De là d'incessantes guerres, qui eurent pour conséquence la défaite des nobles et le recours de plusieurs d'entre eux à l'aide de l'étranger. Au-dessous des trois classes libres travaillait la foule des esclaves, composée entièrement de prisonniers de guerre et de réfugiés. La volonté des hommes libres, exprimée dans les assemblées populaires, devenait la loi, et princes et nobles n'en étaient que les exécuteurs. Les prêtres, classés au rang des seigneurs, n'avaient qu'une faible influence, car les religions, fort mélangées dans le pays, rendaient les Tcherkesses à la fois païens par leurs anciens dieux, chrétiens et mahométans par leurs pratiques officielles ; comme païens ils

adoraient Chiblé, le dieu de la foudre, de la guerre et de la justice : c'est à lui qu'après la victoire ils sacrifiaient les plus belles brebis du troupeau. Ils vénéraient l'arbre frappé du tonnerre, et le criminel trouvait sous son branchage un asile respecté. Les divinités des airs, des eaux, des forêts, des arbres fruitiers, du bétail, toutes animées du souffle d'un Grand Esprit, avaient aussi leur culte et recevaient leurs offrandes, au moins quelques gouttes de liqueur solennellement épanchée d'une coupe. Pour implorer la mer et lui demander d'être clémente aux marins aimés, mère, femme, fiancée confiaient leurs présents aux torrents des montagnes qui les portaient à la mer Noire, et celle-ci répondait par le sifflement des vents et l'ascension des nuées.

Telle était la religion des anciens Tcherkesses ; mais jusqu'à la seconde moitié du XVIIIe s., les princes et les nobles s'étaient dits chrétiens pour la plupart, s'agenouillant dans les églises dont les ruines se voient çà et là au sommet des collines. Le cheik Mansour fit de presque tous les Tcherkesses des musulmans sunnites ; l'influence des Khans de Crimée agit dans le même sens, et la foi mahométane devint de plus en plus ardente, à mesure que s'accroissait la haine contre le Russe chrétien, l'envahisseur de la patrie. Cependant certaines pratiques, notamment la polygamie, ne s'introduisirent pas d'une manière générale dans le pays ; les mœurs anciennes s'étaient maintenues pour la famille. Quant au zèle religieux, on ne saurait comparer les Tcherkesses et autres montagnards du Caucase occidental aux honnêtes Tartares de la tribu du Karatchaï ou du « Torrent noir », qui vivent dans les vallées méridionales du Kouban, à l'O. de l'Elbrouz, sur un territoire que la légende dit avoir été habité autrefois par les Frenghi, c'est-à-dire des « Francs » ou Européens. Ces Karatchaï sont des musulmans par excellence. Ils s'occupent surtout de négoce et servent d'intermédiaires entre les tribus de versant à versant [1].

1. D'après Élisée Reclus.

ABKHAZES

Les Abkhazes, qui conservent, à peine modifié, le nom d'Abazes, sous lequel ils étaient connus des Grecs, se donnent à eux-mêmes l'appellation d'Absoua. Avant les grandes émigrations, ils occupaient presque tout le versant méridional du Caucase, entre la vallée de l'Ingour et celle de Bzib, et dépassaient sur quelques points la crête principale des montagnes pour empiéter sur le territoirre des Tcherkesses. Les dialectes qu'ils parlent ressemblent à ceux des Adighés, mais on remarque un grand contraste entre les deux peuples, pour l'apparence et les mœurs. Les Abkhazes sont plus petits que les Tcherkesses, plus bruns de peau, plus noirs de chevelure : la plupart ont les traits irréguliers, la physionomie dure, sauvage. Leur sang n'est pas si beau que celui de leurs voisins; les esclaves de leur race, hommes ou femmes, étaient livrés pour la moitié du prix auquel étaient évalués les Circassiens. Ils n'ont pas les allures chevaleresques de leurs voisins, mais comme eux ils aimaient à vivre de leur épée, et longtemps leur métier préféré fut celui d'écumeurs de mer; avant que le Pont-Euxin ne fût devenu mer russe, leurs longues embarcations qui pouvaient marcher soit à la rame, soit à la voile, et dont l'équipage se composait de cent à trois cents hommes, se hasardèrent sur tous les rivages de l'Anatolie, de la Crimée et de la Turquie d'Europe, jusqu'à la porte du Bosphore. Comme les Tcherkesses, les Abkhazes se groupaient en confédérations guerrières ayant leurs princes, leurs nobles, leurs hommes libres et laissant à des mains d'esclaves tous les travaux pénibles d'agriculture. Chez certains Abkhazes, l'argent était encore inconnu avant la domination russe, et le signe de l'échange était représenté d'ordinaire par une vache, dont les veaux étaient l'intérêt; il arrivait qu'au bout de quelques années un petit emprunt devait être payé par la livraison de tout un troupeau : c'est en 1867 seulement que ce mode primitif d'usure a été remplacé par celui que pratiquent tous les peuples « civilisés. » Comme les Tcherkesses, les Abkhazes, encore

païens par leur façon de penser et par certaines pratiques, gardaient dans leur foi mahométane quelques traces de l'ancien culte chrétien : ils vénéraient les croix et les églises, mangeaient de la viande de porc, apportaient dans les temples des ex-voto, cuirasses, armes ou vêtements ; encore de nos jours, une chapelle bâtie, dit la légende, par l'apôtre Paul, sur une des montagnes avancées du massif du Marouk, est un de leurs grands lieux de pèlerinage. Mais le temple le plus respecté était la forêt profonde : c'est aux branches des chênes qu'ils aimaient à suspendre leurs offrandes et à prononcer leurs serments. Jadis c'était aussi sous le branchage des arbres sacrés qu'ils plaçaient les cercueils. Leur piété pour les morts est extrême. Les lieux d'inhumation sont beaucoup mieux tenus que les demeures des vivants [1].

KABARDES

Les Kabardes ou Kabardins, qui se donnent à eux-mêmes le nom de Kabertaï, peuplent presque tout le versant septentrional du Caucase central, entre l'Elbrouz et le Kazbek. Ce sont ethnologiquement les proches parents de ces Adighés ou Tcherkesses qui ont presque complètement disparu du Caucase. Beaux, souples et fiers comme les Adighés, aimant comme eux la guerre et ne se prêtant qu'avec peine aux mœurs pacifiques des agriculteurs, les Kabardes ne se distinguent de leurs anciens voisins de Circassie que par leur langage, d'ailleurs plein de gutturales et de sifflantes comme celui des Tcherkesses. Musulmans convertis, ils rattachent leurs origines à celles du peuple de Mahomet. Toutefois la différence que l'on veut avoir remarquée entre le type des princes Kabardes et celui des simples guerriers, semble devoir être attribuée seulement à la différence de vie et à l'influence de quelques croisements avec des familles étrangères. La nation vient probablement du N.-O., peut-être même de la Crimée ; elle a été graduellement

1. D'après Élisée Reclus.

refoulée vers les rives du Térek, d'abord par les Tartares Nogaï, puis par les Russes. Les Kabardes ont gardé quelque chose de la vie nomade, car ils s'occupent beaucoup plus de l'élève des chevaux et des brebis que de la culture des champs. Le vol hardi est en honneur chez eux, mais à la condition qu'il se fasse en dehors du village ou de la communauté. Il est aussi très honorable pour le jeune homme d'enlever sa fiancée ; quelques jours avant la noce, il se glisse dans la chambre de la jeune fille qui l'attend et s'enfuit avec elle ; quand il reviendra se faire pardonner, il peut compter d'avance sur l'approbation de ceux qui respectent encore les anciennes coutumes.

Les Kabardes proprement dits, furent jadis la première nation de la Ciscaucasie ; mais ils devaient succomber plus tôt que les autres, à cause de la situation géographique de leur pays, exposé à toutes les attaques du dehors. Il suffisait aux Russes de franchir quelques torrents pour entrer sur le territoire des Kabardes, et plus loin la vallée du Térek, pénétrant du N. au S. en pleine Kabardie, servait de voie naturelle aux envahisseurs. Des forts, des postes, placés de distance en distance le long du fleuve, coupaient la plaine en deux moitiés distinctes : à l'O. la Grande-Kabarda, à l'E. la Petite-Kabarda ; c'est là que passe la route militaire entre les deux versants du Caucase et que les Russes devaient par conséquent tenter tout d'abord d'établir solidement leur puissance. D'ailleurs la forme même des villages kabardes, s'allongeant en sinueuses rangées sur le bord des torrents, rendait la défense plus difficile. Dès l'année 1763, des Kabardes, christianisés en apparence, émigraient sur le territoire russe et s'établissaient dans la steppe, sur le Térek moyen. Au commencement du siècle, plus de quarante mille indigènes de la Kabarda, fuyant la domination russe, allèrent demander asile aux Turcs du Kouban, qui les accueillirent et leur donnèrent des terres, de nos jours encore habitées par les descendants de ces « Kabardes blancs ». Mais le gros de la nation resta dans le bassin du haut Térek, et ses jeunes hommes durent entrer dans l'armée du tsar. C'est parmi eux que les

empereurs recrutèrent d'abord les superbes « Tcherkesses » qui paradent dans les cérémonies officielles, caracolant sur de nerveux et infatigables chevaux, portant avec aisance leur élégant costume, le *papak* et l'ample *tcherkeska*, ornée de cartouchières et serrant étroitement la taille [1].

OSSES

Les Osses ou Ossètes, sont aussi nombreux que les Kabardes dans le bassin du Térek, mais ils n'habitent que les hautes vallées, dans la zone montagneuse que limitent à l'O. l'Adaï-Kokh, à l'E. le Kazbek. Leurs *aouls* ne sont pas groupés seulement au milieu des pâturages et dans les fonds du versant septentrional; les deux cinquièmes de la population ossique vivent sur le versant méridional dans les vallées tributaires du Rion et de la Koura, qui prennent leur origine sur les flancs des monts Zikari et Broutsabseli. Diverses théories ont été imaginées relativement à l'origine et à la parenté de ces montagnards. Sont-ils des Alains? Sont-ils des Aryens? Faut-il voir en eux soit les frères des Germains, soit plutôt ceux des Persans? Sont-ils des Ases, comme ceux qui émigrèrent en Scandinavie? Ou bien seraient-ils partiellement des Sémites? A en juger par la diversité des types et des physionomies qui varient chez les Osses, la race est très mélangée, elle comprend des Géorgiens, des Arméniens, des Kabardes. En Digorie, sur le versant N., plusieurs familles nobles sont d'origine tartare; au S., dans la vallée du Liakhvi, quelques-unes sont de provenance géorgienne. Les traits de la plupart des Osses sont anguleux, leurs formes lourdes; ils manquent absolument de ce charme du regard, de cette noblesse du visage, de cette souplesse de la démarche, qui distinguent les Tcherkesses et les Kabardes. Les blonds sont plus nombreux que les bruns, quelques-uns ont des yeux bleus comme les Scandinaves, d'autres, surtout ceux qui ressemblent aux brocanteurs juifs et

1. D'après Élisée Reclus.

parlent comme eux d'une voix caressante, ont les yeux bruns ou noirs.

Quelle que soit la race à laquelle la majorité des Osses est le plus apparentée, leur langue doit être rangée parmi les idiomes de souche aryenne. Ils se donnent à eux-mêmes le nom d'Irons qui rappelle celui de l'Iran ou de la Perse, et leur contrée est l'Ironistan. L'idiome de la Digorie est très mélangé de mots tartares et circassiens, mais le dialecte que l'on parle dans les hautes vallées, et qui a gardé sa pureté, se distingue par sa richesse en radicaux, semblables à ceux des langues indo-européennes, grec, latin, slave, allemand ; il est plus rude que celui de la plaine. On a voulu retrouver dans les mœurs des Osses d'autres indices de parenté avec les nations occidentales. Les Osses font usage du lit, de la table et du siège, ce qui n'est point dans les habitudes des autres montagnards; ils saluent à l'européenne, embrassent et serrent la main comme on le fait dans les pays civilisés de l'O. ; enfin ils savent broyer l'orge de la même façon que les Allemands, s'en préparer une boisson fermentée et se servir de pots à bière ayant la même forme que ceux des paysans du N. de l'Allemagne. Les habitations des Osses du S., de même que celles des Imères, ressemblent aux granges des Alpes : ce sont des maisonnettes en bois couvertes de bardeaux sur lesquels pèsent de lourds galets. Mais dans les hautes vallées, où le bois manque, les Osses habitent des tours de pierre.

En général, les Osses ne font guère honneur à la race indo-européenne dont ils passent pour les représentants caucasiens. Inférieurs physiquement à leurs voisins des montagnes, ils ne peuvent non plus se comparer à eux pour la fierté, la dignité, le courage. Ils sont toutefois extrêmement hospitaliers. Leur ancien métier, pareil à celui de tant d'autres montagnards, était de se vendre au plus offrant; ils entraient comme soldats dans les armées des Byzantins, des Géorgiens, des Persans, qui envoyaient des agents recruteurs dans les montagnes ; les mercenaires ne revenaient chez eux que pour dépenser en orgies le prix de leur butin. Les habitudes de guerre avaient tellement démoralisé les

Osses qu'ils ne savaient plus à la fin s'occuper que de pillage; ils vénéraient tout particulièrement et vénèrent encore le dieu du brigandage, Soubareg, qui, monté sur un cheval noir, escorte le bandit dans ses expéditions et lui montre le chemin. Encore pillards à l'occasion, quand ils peuvent tuer et voler sans grand danger, ils se sont bien gardés de défendre leur liberté contre les Russes, alors qu'il eût fallu se battre en désespérés : quoique possesseurs des vallées centrales du Caucase et maîtres par conséquent des points stratégiques les plus importants de la chaîne, ils laissèrent les Tcherkesses du Caucase occidental et les Lesghiens du Daghestan combattre et succomber séparément. Au lieu d'occuper dans la guerre sainte le premier rang, qui semblait leur revenir de droit, ils attendirent pour prendre définitivement leur parti que la victoire eût décidé en faveur des Russes. La misère les avait livrés à des exploiteurs de toute race, à des familles princières, parmi lesquelles se rencontrait même un Hongrois. Pour mettre fin à toute discussion sur la propriété du sol, le gouvernement russe déclara toutes les terres de la plaine propriété d'Etat, et y fit descendre comme colons les habitants « non sûrs » de la montagne. La plupart des Osses se disaient musulmans; maintenant ils se prétendent chrétiens et vénèrent saint Nicolas avec non moins de ferveur que le prophète Elie. D'ailleurs, ils avaient déjà changé officiellement trois fois de religion pendant les dix derniers siècles. Chrétiens avant l'an 1000, ils s'étaient convertis à l'islamisme, pour revenir deux cents ans plus tard à leur premier culte, sous la domination de la reine Thamar. De nouveaux changements politiques, au XVe s., en firent pour la seconde fois des mahométans, à l'exception toutefois de ceux qui vivent aux confins de la Géorgie. En dépit de leur christianisme actuel les Osses pratiquent la polygamie, avec cette aggravation que la première femme traite en esclaves les enfants de ses compagnes. Sous le culte officiel et sous les sédiments religieux du mahométisme, reparaissent les pratiques païennes. Pendant la semaine sainte du rite chrétien, les Osses font des offrandes de pain et de

beurre sur les autels des bois sacrés, dans les grottes, dans les chapelles autrefois chrétiennes, et mangent la chair des moutons tués en sacrifice. Les monuments les plus respectés du pays osse sont les *sappads* ou tombeaux des anciens temps, constructions octogonales de 4 à 5 m. de hauteur, se terminant par un toit pyramidal percé de trous[1].

SVANES. RATCHIENS

Les Svanes, qui habitent dans la haute vallée de l'Ingour et de la Tskhénis-Tskhali, sont une peuplade de race mélangée, quoique le fond ethnique se compose de Géorgiens auxquels ils se rattachent par leurs dialectes. Ils constituèrent autrefois une nation puissante mentionnée par Strabon, et, au XVe s., ils occupaient encore la haute vallée du Rion. Ce qui reste de la nation paraît descendre surtout de fugitifs, que les mauvais traitements, l'oppression des seigneurs ou les misères de la guerre avaient chassés des plaines de Mingrélie et qui certes ne pouvaient trouver un meilleur asile que dans ces forteresses naturelles de la montagne. Les Svanes qui se réfugièrent dans le voisinage des glaciers étaient presque inattaquables ; les crues de l'Ingour ferment l'entrée de leur vallée et pendant huit mois de l'année les cols des montagnes environnantes, obstrués par les neiges, ne peuvent être abordés que par les gravisseurs les plus hardis. Les Svanes du bassin supérieur de la Tskhénis-Tskhali sont moins séparés : le sol qu'ils habitent est de plusieurs centaines de mètres inférieur en élévation, les montagnes qui les entourent n'offrent pas d'escarpements aussi abrupts ; l'accès par les défilés d'entrée est plus facile. Aussi les Svanes de cette vallée ont-ils eu à subir le régime féodal le plus dur et des princes les ont-ils asservis à la glèbe ; on leur donne le nom de Svanes-Dadian, d'après une famille souveraine qui les gouvernait, le titre de « dadian » étant celui d'anciens princes de Mingrélie. Ils diffèrent à peine des Imères leurs voisins, et

1. D'après Élisée Reclus.

leur langue est grousienne. Les Svanes-Dadichkilian, qui vivent dans la partie occidentale du haut bassin de l'Ingour, étaient également inféodés aux princes Dadichkilian, de même que les Svanes-Dadian, et comme eux considérés comme serfs. Ils furent payés à leurs maîtres par le gouvernement russe lors de l'abolition officielle du servage. Les communes orientales du haut Ingour ont gardé longtemps leur parfaite indépendance, et, quoique ayant prêté serment à la Russie en 1853, on les désigne souvent par l'appellation de « Libres ». A bien des égards, elles sont libres en effet, quoique le suzerain russe soit désormais un maître et qu'un village rebelle ait été démoli en 1876 par ordre du gouverneur général. Les Svanes-Libres ou « ci-devant Libres », comme les nomment les documents officiels, n'ont point de seigneurs, ni de maîtres; les prêtres n'ont aucun pouvoir sur eux. Dans les assemblées communales, tous les montagnards ont voix égale et les décisions importantes doivent être prises à l'unanimité : l'opposition d'un seul, même d'un retardataire arrivant après que la résolution est votée, remet tout en question : il faut délibérer et voter de nouveau jusqu'à ce que tous soient d'accord, ce qui d'ailleurs finit toujours par avoir lieu. Quant aux différends entre particuliers, la commune n'a point à s'en occuper; elle est réglée par la loi du talion, de même que les dissensions entre villages. En aucune région du Caucase, les lois de la vendetta ne sont plus impérieuses qu'en Svanie; on y rencontre peu d'individus qui n'aient tué leur homme, et le père y jette une balle de fusil dans le berceau de son enfant. Aussi toutes les maisons du bord du haut Ingour sont-elles de véritables forteresses capables de soutenir un siège; toutes, perchées sur une saillie de roc, sont dominées par une tour quadrangulaire de 20 à 25 m. de hauteur. Les portes d'entrée de ces donjons ne sont qu'au deuxième ou au troisième étage et l'on ne peut en descendre que par des troncs d'arbres inclinés et munis de traverses.

Les haines héréditaires et les meurtres qui en sont la conséquence contribuent à réduire l'excédent de la population, à l'étroit dans la froide vallée de la Libre-

Svanie: mais elle n'en reste pas moins trop nombreuse, et les Svanes doivent avoir recours à l'émigration chez leurs voisins. Au temps de leur puissance comme peuple militaire, ils avaient la ressource de laisser émigrer leurs enfants en conquérants, et plus d'une fois ils firent des incursions de pillage dans la plaine ; même à la fin du XIVe s., les Svanes descendirent jusqu'à Koutaïs et brûlèrent la cité. Il y a peu d'années encore, les Svanes pratiquaient l'infanticide pour diminuer l'excédent des familles : les garçons étaient respectés, mais la plupart des filles devaient périr. En temps de famine, les montagnards vendaient leurs enfants adultes : le prix variait de 700 à 1,200 fr. Classés parmi les tribus chrétiennes du Caucase, les Svanes « libres » et les Svanes « princiers » se donnent une sorte de prééminence parmi tous leurs coreligionnaires et prétendent que leurs ancêtres ont été baptisés par Jésus-Christ lui-même, mais leur christianisme s'est développé d'une manière originale, en se mélangeant avec les restes de cultes plus anciens. Ainsi, les chapelles, petits édifices qui peuvent contenir en moyenne une dizaine de personnes et autour desquelles la foule se rassemble, ont leur crypte remplie de cornes de chamois et de bouquetin, qui sont l'objet d'une grande vénération. Les prêtres forment une caste spéciale, et leur dignité se transmet de père en fils, mais ils n'ont d'autre privilège que celui d'échapper à la vendetta. La coutume, telle est la vraie religion des Svanes. En général, hommes et femmes sont laids ; le goître, le crétinisme sont fréquents chez les habitants de la haute vallée de la Tskhénis-Tskhali. Là des familles entières se composent de crétins.

La haute vallée du Rion, connue sous le nom de Ratcha, est plus vaste, plus populeuse que les deux vallées occidentales de la Tskhénis-Tskhali et de l'Ingour, et, de plus, elle a servi de passage aux pâtres, aux marchands et même aux guerriers qui voulaient traverser obliquement le Caucase, des plaines de la Géorgie à celles du Térek. Aussi les Ratchiens, qui sont de race et de langue géorgienne, comme presque tous les habitants de la province de Koutaïs, sont-ils

plus civilisés que leurs voisins les Svanes, et leurs rapports avec les étrangers sont-ils beaucoup plus fréquents. D'ailleurs ils sont aussi trop nombreux pour leur territoire, dont toute la partie haute est inutile pour la culture, et des milliers d'entre eux doivent émigrer dans les campagnes inférieures. Très laborieux, très économes, ils ne reviennent dans leur pays que munis d'un petit pécule. Presque tous les charpentiers et les scieurs de long que l'on rencontre en Iméréthie et en Mingrélie sont des Ratchiens[1].

MINGRÉLIENS

On sait combien, au-dessus des régions marécageuses, le climat et le sol de la Transcaucasie occidentale sont propices à l'homme et développent sa force et sa beauté. Mais il ne faut pas croire que les habitants de ces contrées appartiennent à une race pure. On remarque chez eux les plus grandes variétés de types, et l'on est frappé tout d'abord du contraste que présentent les blonds et les bruns de Mingrélie : les premiers à front haut, à face ovale, les seconds au front plus bas, à figure plus large, mais beaux et gracieux les uns et les autres. Depuis les âges les plus reculés, les rivages orientaux de la mer Noire sont visités par des voyageurs, envahis par des ennemis de toute race, et parmi ces étrangers combien sont restés dans le pays et ont fait souche de familles nouvelles ! Mais si nombreux qu'aient été les croisements, tous ces éléments divers se sont fondus en développant chez les individus la beauté du type originaire. Dans les régions basses de la Mingrélie, et surtout sur les premiers contreforts des monts, jusqu'à 1,000 à 1,200 m. d'altitude, presque tous les hommes sont beaux; il suffit de se promener un jour de marché à Zougdidi ou dans telle autre petite ville du bas Rion ou du bas Ingour pour se convaincre que nulle part la race humaine n'a de plus admirables représentants. Mais dans le cœur des montagnes, là où la lutte pour l'existence devient

1. D'après Élisée Reclus.

pénible et souvent périlleuse, les figures sont de proportions moins heureuses, et l'on voit çà et là des personnes vraiment laides, surtout parmi les femmes[1].

LAZES

Quoique habitant naguère en dehors des limites politiques de la Transcaucasie russe, les Lazes de l'Adjara et du Tchorok n'en sont pas moins les frères de race et de langue des Mingréliens et des Grousiens; ceux qui restent soumis à la Turquie, jusqu'au delà de Trébizonde, sont aussi des Géorgiens, plus ou moins mélangés, et par delà ces limites beaucoup de noms démontrent le séjour des Grousiens dans l'intérieur de l'Asie-Mineure à une époque reculée. Rosen, qui visita la Lazie en 1844, a mis hors de doute que l'idiome des habitants est très rapproché des dialectes grousiens; le parler de l'ancienne frontière russe et des bords du Tchorok diffère peu du mingrélien, mais le langage de la côte occidentale est très mêlé de mots turcs et grecs. Quant aux mœurs des Adjares et des autres montagnards lazes, elles ressemblent à celles des Imères. Les uns et les autres ont le respect des cheveux blancs; tous pratiquent largement l'hospitalité; leur attitude est pleine de réserve, quoique leur curiosité soit en éveil. Aimant le luxe et l'élégance des vêtements, bien faits, marcheurs intrépides, agiles, excellents tireurs, bons cavaliers, ils forment, avec les Gouriels, le plus beau bataillon de l'armée du Caucase.

Leurs champs sont bien cultivés, leurs maisons bien entretenues. Les femmes lazes sont jolies et ont la réputation d'être vaillantes. Les Lazes du littoral émigrent en grand nombre; beaucoup se font matelots, et leurs felouques, auxquelles la piraterie est désormais interdite, voguent de port en port sur la mer Noire. D'autres Lazes se rendent vers les villes populeuses où ils exercent différents métiers. Autrefois, Constantinople était la cité vers laquelle ils se dirigeaient de préférence, et depuis la récente annexion à

1. D'après Élisée Reclus.

la Russie, des milliers de Lazes musulmans ont émigré sur le territoire resté turc. Le gouvernement des Osmanlis avait su se rattacher la masse du peuple laze, en abaissant le pouvoir des beys, jadis à demi indépendants, dont le caprice était la seule loi pour leurs sujets. Maintenant, les Lazes chrétiens apprennent le chemin de Tiflis et des ports russes de la mer Noire.

Le régime turc ne pouvait manquer de modifier la population laze et de la faire contraster, à certains égards, avec les Mingréliens d'outre-frontière. Il y a trois siècles, tous les Grousiens des hautes vallées de l'Adjara étaient chrétiens, et dans nombre de villages on voit des églises bien conservées qui sont des modèles d'architecture byzantine. Certaines communes ne se convertirent au mahométisme qu'à la fin du XVIIIe s.; on en cite même plusieurs qui sont encore chrétiennes de fait et musulmanes d'apparence; elles superposent les deux religions, sans trop savoir où finit leur foi en l'ancien dogme, où commence leur croyance aux enseignements nouveaux. Avec la religion, la langue des Turcs s'est aussi introduite dans le pays; l'idiome grousien avait naguère complètement disparu des villes et des gros villages ; on ne le parlait plus que dans les campagnes écartées. Des colonies d'Arméniens, éparses dans le pays des Lazes, avaient également oublié leur langue maternelle et ne se servaient plus que du turc. Maintenant, c'est le russe qui a chassé peu à peu le turc de Batoum et des autres villes, et les rites chrétiens ont refoulé de nouveau le mahométisme[1].

PCHAVES. TOUCHES. KHEVSOURS

La Géorgie orientale, de même que celle de l'occident, se complète, au point de vue ethnologique, par une région d'accès difficile où vivent des montagnards, libres naguère : Ce sont les Svanes, les Khevsours, les Pchaves et les Touches. Les hautes vallées du Caucase ont donné asile à des fugitifs de toute race et de langues diverses, qui ont fini, grâce à un long séjour au milieu

1. D'après Élisée Reclus.

des pâturages et des neiges, par acquérir, sinon un type, du moins une physionomie distincte, et se sont groupés en peuplades; des Tchetchènes, des Lesghiens, des Grousiens, même des Juifs, dit la légende, sont entrés dans la formation de ces tribus ; mais les principaux éléments qui ont concouru à ce groupement nouveau sont venus du S. Les pratiques chrétiennes, qui prédominent chez ces tribus, témoignent aussi de l'influence prépondérante des Géorgiens. Cependant, sur les versants du N., l'idiome dominant est d'origine tchetchène.

A l'E. du Barbalo, montagne remarquable comme centre de rayonnement des eaux, s'étend la Touchie, arrosée par les deux torrents qui forment le Koïsou d'Andi. Au S., l'Alazan de la Kakhéthie n'a sur ses bords qu'un petit nombre de Touches et la population se compose surtout de Géorgiens. Au S.-O. les sources de l'Iora, celles de l'Aragva orientale jaillissent dans le territoire des Pchaves. A l'Occident et au N.-O., sur les deux versants de l'arète centrale du Caucase, vivent les Khevsours, c'est-à-dire les gens des Gorges. Il n'existe pas de limites précises entre les domaines de ces tribus.

Les Pchaves, qui descendent le plus bas, soit à l'altitude de 1,000 m. environ, et qui vivent dans le voisinage immédiat des Géorgiens de la plaine, sont les plus civilisés de ces montagnards et parlent un dialecte grousien : leur nombre s'est grandement accru depuis qu'ils vivent en paix avec leurs voisins et portent leurs denrées sur le marché de Tiflis.

Les Touches, moins nombreux et très à l'étroit dans leurs vallées sauvages entourées de tous côtés par des monts neigeux, ont la réputation d'être les plus intelligents et les plus industrieux des montagnards de cette région du Caucase. La plupart des hommes, obligés d'émigrer pendant une moitié de l'année, comme les Savoyards et les Auvergnats, rapportent de leurs voyages lointains parmi les populations diverses de la plaine des idées plus larges, un esprit plus entreprenant : plusieurs ont même su acquérir une certaine instruction et parler plusieurs langues, en outre de leur idiome, langage extrê-

mement rude, pauvre en voyelles, riche en consonnes; ce langage possède en propre neuf sifflantes et huit gutturales dont l'une se combine diversement avec les consonnes précédentes ou suivantes d'une façon tellement intime qu'il a fallu inventer des signes spéciaux pour les représenter.

Les Khevsours sont encore des hommes grossiers, presque barbares ; mais par quelques-uns de leurs traits nationaux ils sont restés l'une des nations les plus curieuses de l'Asie. Moins bruns en moyenne que les Touches, les Khevsours diffèrent par la stature, les traits, la couleur des yeux, des cheveux, et par la forme du crâne : la plupart ont la physionomie sauvage, le regard fuyant. Un grand nombre d'entre eux sont d'une extrême maigreur. Rarement les Khevsours ont les fines attaches du Tcherkesse : ils ont des pieds et des mains énormes, hors de toute proportion avec le reste de leur corps. Le pays qu'ils habitent leur donne des muscles d'acier ; ils gravissent les roches les plus abruptes en portant de lourds fardeaux.

Quelques-unes des coutumes khevsoures et pchaves, que les efforts des Russes n'ont pas encore réussi à faire disparaître, ressemblent à celles de maintes tribus des Peaux-Rouges et d'autres peuplades sauvages de l'Afrique et du Nouveau-Monde. Ainsi les femmes doivent accoucher dans une tanière écartée, sans l'aide de personne, même celle de leur mari. Seulement ce dernier rôde autour du misérable réduit dans lequel est enfermée la patiente, et lorsque les cris l'avertissent que le travail de l'enfantement est pénible, il tire des coups de fusil pour encourager la malheureuse. Après la naissance de l'enfant, de petites filles, averties par le père, se glissent en secret, soit au crépuscule, soit à l'aurore, pour aller porter du pain, du lait, du fromage à la nouvelle accouchée. Celle-ci, considérée comme impure, reste pendant un mois dans son réduit, que l'on brûle après son départ. Le père est félicité lors de la naissance d'un fils, et des festins se font à ses frais, mais il ne doit point y prendre part. Les garçons reçoivent d'ordinaire des noms d'animaux sauvages : « Ours, Lion, Loup, Panthère, » symboles de leur vaillance

future, tandis que les filles sont désignées par des mots d'affection : « Rose, Perle, Resplendissante, Fille-du-Soleil, Petit-Soleil, Soleil-du-Cœur. »

La plupart des mariages sont décidés par les parents respectifs, lorsque les enfants sont encore au berceau ; cependant les jeunes hommes pratiquent la formalité de l'enlèvement, comme si la fiancée ne leur était pas destinée depuis longtemps, et quand le mariage est conclu, même célébré, les époux évitent pendant des semaines ou des mois de se laisser voir ensemble. Les usages relatifs aux inhumations ne sont plus observés avec la même rigueur qu'autrefois. Jadis il était interdit de laisser mourir quelqu'un dans la maison familiale; les mourants devaient fermer les yeux en face du soleil ou des étoiles, et leur dernier souffle se mêlait à celui du vent. En face du cadavre, les parents simulaient d'abord la gaieté : mais bientôt venaient les pleureuses : les lamentations, les cris de douleur, les chants de tristesse commençaient. Quand un enfant mourait avant le baptême, on ne manquait pas de le frotter de cendre.

Très fiers d'être chrétiens, les Khevsours le sont d'une manière originale. Leur dieu principal est le dieu de la guerre, mais parmi leurs dieux et leurs anges ils ont aussi la Mère de la Terre, l'Ange du chêne et l'Archange de la propriété. Ils célèbrent le vendredi, refusent de manger du porc, abhorrent les coqs, vénèrent les arbres sacrés, offrent des sacrifices aux génies de la terre et des airs. Ils ont des prêtres chargés de soigner les malades, d'asperger la foule du sang des victimes, d'annoncer l'avenir, de préparer la bière sacrée, et c'est à ces personnages que finissent par appartenir les bijoux, les vieilles médailles, les vases d'argent du pays. Cependant, c'est avec chagrin que les Khevsours se privent des ornements de leurs personnes et de leurs demeures, car, bien différents des Touches vêtus de noir, ils aiment beaucoup les costumes à couleurs éclatantes, ornés de franges et de paillettes [1].

Rien n'est plus curieux que l'accoutrement de ces hommes : ils sont revêtus d'une espèce de tunique à

1. D'après Élisée Reclus.

longues manches de gros drap foulé, couleur marron ou noir; un pantalon de même étoffe leur arrive au milieu des jambes qui sont couvertes de jambières en cuir ornées de dessins bizarres ou de broderies bigarrées. La chaussure consiste en brodequins pointus qui arrivent au-dessus de la cheville où ils vont en s'évasant. C'est par-dessus tout cela, qui représente le chamois des guerriers du moyen âge, qu'ils mettent leur armure de mailles. Le casque est formé par une calotte de fer ornée d'une bande de cuivre retenue par des clous d'acier; au centre se trouve un bouton du même métal d'où part un cordon qui s'attache au cou et témoigne du peu de stabilité de cette coiffure; de la calotte pend une pièce de mailles qui descend jusque sur les épaules par derrière et sur le devant n'arrive que jusqu'à la hauteur des yeux; mais de chaque côté il existe un appendice, qui, au moment du combat, y est fortement attaché au moyen de cordons de cuir, et garantit ainsi le reste du visage. La cotte de mailles proprement dite est de la même forme que la tunique qu'elle recouvre entièrement, et le pantalon est également couvert de mailles, mais par devant seulement; et cette moitié de défense est attachée autour de la cuisse par des cordons de cuir. Quelques Khevsours ont une petite armure en mailles sur leurs brodequins. Deux bandoulières se croisent sur la poitrine et sur le dos; l'une soutient une cartouchière épousant la forme du corps, et dans laquelle il y a place pour douze cartouches; l'autre supporte la *chachka*, sabre qui n'a pas de croisillon à la poignée, laquelle entre en partie dans le fourreau. Ces bandoulières en cuir épais sont ornées de clous et d'ornements d'argent; de distance en distance pendent quelques appendices terminés par une croix en argent. Le corps est entouré d'une ceinture pareille qui soutient à droite une boîte d'argent destinée à contenir la graisse nécessaire pour l'entretien des armes, et à la gauche le *kindjal*, ce long poignard du Caucase que l'on voit au côté de tous les habitants de ce pays. Au cou est pendu, par une longue et mince courroie de cuir, un petit bouclier de bois rond, revêtu à la surface extérieure de bandes concentriques de fer fixées par des clous à

tête, en forme de pointe de diamant; au centre une plaque carrée fixée par les mêmes clous et par quatre bandes de fer en croix assure la solidité de cette arme défensive; l'intérieur est doublé de cuir et une seule poignée au centre sert à la saisir. L'armement est complété par le long fusil du Caucase, à la crosse mince et étroite, au canon de damas déroché, maintenu par une multitude de capucines en argent.

LESGHIENS

Presque toutes les peuplades qui habitent les vallées du Caucase oriental à l'E. des Tchetchènes sont confondues sous le nom de Lesghi ou Lesghiens qui semble être une dénomination nationale antique, puisque les Géorgiens et les Arméniens donnent au peuple, depuis une époque immémoriale, les appellations de Lèkes ou Lékses. Le nombre des tribus lesghiennes n'a cessé de changer suivant les migrations et les guerres : Kolenati en compte 55, tandis que Bergé en énumère 51; Komaroff, s'en tenant aux divisions générales, se borne à marquer le domaine de vingt-sept peuples sur sa carte ethnologique du territoire du Daghestan. Toutes ces peuplades ont leurs dialectes, pleins de sons gutturaux et très difficiles à prononcer pour une bouche européenne. Uslar et Schifner ont classé ces divers idiomes en groupes de langues dont les principales sont l'idiome des Avares dans le Daghestan occidental et les langues de Dargho et de Kura dans le Daghestan oriental; mais les montagnards de pays éloignés ne peuvent se comprendre mutuellement et se servent d'une langue tierce : chez les tribus occidentales, c'est ordinairement l'arabe qui sert de moyen de communication; à l'E., le patois turc de l'Aderbeïdjan est d'un usage général. La plus célèbre des tribus, celle qui jouit du plus grand renom de vaillance, et qui forme à elle seule plus du cinquième de tous les Lesghiens, est la tribu des Avares, qui vit à l'orient des Tchetchènes. Faut-il voir en eux les frères de ces Avares qui fondèrent un grand Empire sur le Danube et dont triompha Charlemagne? La

plupart des écrivains l'admettent comme vraisemblable. Cependant, d'après Komaroff, le nom d'Avares, qui a le sens de « fugitifs », de « vagabonds » dans le langage turc des gens de la plaine, serait d'origine moderne.

Le Daghestan a trop peu de terres arables pour qu'il fût possible au demi-million de Lesghiens qui l'habitaient d'y vivre de la culture du sol et de l'élève des bestiaux. Cependant, ils sont habiles agriculteurs : leurs jardins, soutenus de murailles et arrosés avec soin, sont parfaitement tenus et fournissent des grains, des fruits, des légumes. C'était à l'émigration ou au pillage qu'il leur fallait demander le surplus des ressources nécessaires à leur subsistance. Etablis sur les deux versants du Caucase, ils pouvaient descendre, soit au N., dans les plaines du Térek ou du Soulak, soit au S. dans la féconde Géorgie. Non moins hardis que les Tchetchènes, plus tenaces et plus infatigables, les Lesghiens avaient le désavantage d'être fractionnés en un grand nombre de tribus, qui se constituaient librement, mais qui devenaient souvent hostiles les unes aux autres, et leurs jeunes hommes, ayant l'habitude, comme autrefois les Albanais et les Suisses, de se louer comme mercenaires à tous les petits souverains des alentours, la force de la nation s'épuisait contre elle-même en d'incessantes guerres. Dans leurs combats ils se montraient moins nobles que les Tcherkesses : quand le Circassien poursuivi devait abandonner ses prisonniers, il les délivrait sans leur faire aucun mal, tandis que le Lesghien leur coupait la main droite, qu'il rapportait à sa demeure comme un trophée.

Les Lesghiens n'ont uni leurs efforts que pendant les dernières luttes soutenues contre la Russie, à la fois pour leur indépendance et pour leur foi religieuse. Parmi les tribus lesghiennes, on cite encore les Dido, qui vivent dans la haute vallée du Koïsou d'Andi, comme ayant une religion spéciale, et leurs voisins les disent adorateurs du diable, parce qu'ils cherchent, comme les fidèles de tant de religions diverses, à conjurer le méchant dieu par des sacrifices. Tous les autres Lesghiens sont musulmans. Fumeurs de tabac, observateurs de pratiques traditionnelles dérivées du paga-

nisme et du christianisme, ils n'en sont pas moins de zélés sunnites, et c'est grâce à l'ardeur de leur foi qu'ils ont pu oublier durant de longues années leurs rivalités de tribus et de familles, pour soutenir en commun la guerre sainte ou *ghazavat*. Groupés avec les Tchetchènes autour de leur compatriote Khazi-Mollah, puis autour de Schamyl, de la tribu du Koïsou-bou, ils firent plus d'une fois reculer les Russes jusque dans les forteresses de la plaine, et maintes fois ceux-ci durent abandonner les colonies militaires et les garnisons isolées qui s'étaient établies trop avant dans la montagne. La force des Lesghiens leur venait du mouvement d'égalité dans lequel ils étaient entraînés : les exploits du héros légendaire des Lesghiens, Hadji-Mourad, commencèrent par une guerre contre les Khans des Avares. Peu à peu se reconstitua l'aristocratie des naïbs ou gouverneurs, qui détenaient le pouvoir et qui, par leurs murides ou « élèves », disposaient en maîtres de toute la force armée. La foule des montagnards, graduellement asservie à ses propres chefs, cessa de lutter avec la même énergie qu'autrefois contre les envahisseurs russes. Cernés de trois côtés, entourés de forts et de colonnes militaires qui se resserraient autour d'eux comme un cercle d'airain, voyant leur territoire coupé de routes où passaient les canons de montagne, ils durent cesser la guerre, après l'extermination de la moitié d'entre eux par les balles, les maladies et la faim. Quand Schamyl se rendit en 1859, il n'était plus entouré que de quatre cents hommes.

Après la conquête, les anciennes haines de famille à famille ont reparu. Le Daghestan lesghien est, parmi les régions du Caucase, celle des assauts sanglants et des meurtres. On compte qu'en moyenne un individu sur trois cents est tué ou blessé pendant l'année. Le « cercle » de Kaïtago-Tabasseran, à l'O. de Derbent, a le triste privilège d'avoir parmi ses habitants plus de meurtriers que tout autre pays de l'Empire russe. Mais précisément dans le voisinage immédiat de ces hommes, toujours prompts à se servir du poignard ou du fusil, vivent les pacifiques Koubitchi, dont le métier est, non

pas de se battre, mais de fournir des armes aux montagnards des alentours. Indispensables à tous, ils sont respectés par tous, et leur neutralité ne fut jamais violée. Ils fabriquaient jadis des cottes de mailles, maintenant ils forgent surtout des poignards et des fusils ; ils ont même su fondre de petits canons. Quelques-uns d'entre eux, tisserands habiles, s'occupent de la fabrication d'excellentes étoffes de drap. De quelle origine est cette peuplade industrielle, perdue au milieu d'agriculteurs et de pâtres ? Les Koubitchi se disent eux-mêmes Frenghi ou Frenki, c'est-à-dire Francs, Européens. Mais ni leur figure ni leur idiome qui se rattache au groupe des langues dargoua, ne justifient cette tradition : ils ne sont Européens que par l'intelligence avec laquelle ils ont su s'approprier des procédés industriels enseignés peut-être par quelques fugitifs, ou surpris par des ancêtres esclaves ou voyageurs. Du reste, ils sont fort peu nombreux : on en compte à peine deux mille, vivant dans quatre cents maisons. Quelques fédérations ou *magals* de clans lesghiens offraient aussi, grâce à la solidarité commune et à la liberté de tous, un remarquable bien-être : telle était la fédération des cinq clans darghilars, ou du Dargho, qui se réunissaient dans une plaine, près d'Akoucha, en grandes assemblées populaires. Ce *magal* donnait asile à des émigrés de toutes nations, et son territoire était le plus peuplé de tout le Daghestan [1].

TCHETCHÈNES

Les Tchetchènes, désignés sous les appellations de Misdjeghi par les Lesghiens, leurs voisins orientaux, et de Kistes par les Géorgiens, habitent tout le Daghestan occidental à l'E. des Osses et des Kabardes, et descendent même des coteaux avancés dans les plaines. La Soundja traverse leur territoire et sépare la « Petite-Tchetchnia », la région basse, de la « Grande-Tchetchnia », le pays des montagnards. Tchetchènes de la plaine et de la montagne combattirent, on le sait, avec

1. D'après Élisée Reclus.

le plus d'acharnement contre les Russes; au siècle dernier, Daoud-Bey et Omar-Khan, et dans ce siècle Khazi-Mollah, puis Schamyl, groupèrent autour d'eux les Tchetchènes, et ceux-ci, plus ardents pour leur culte que leurs coreligionnaires tcherkesses et abkhazes du Caucase occidental, luttèrent avec l'énergie que donne le fanatisme, uni à l'amour de la liberté et à la passion des combats. Cependant il fallut céder, et depuis 1859 la Tchetchnia, le pays le plus fertile et le plus salubre de la Ciscaucasie, n'est plus habitée que par des vaincus, sujets de la Russie. Dès l'année 1819, la forteresse Groznaïa ou Menaçante, devenue maintenant la ville de Grozni, avait été bâtie par les envahisseurs, sur les bords de la Soundja, entre les deux territoires de Tchetchènes, et ses menaces ne sont point restées vaines. De même que les Tcherkesses, les Tchetchènes de la montagne durent abandonner pour la plupart leurs *aouls* paternels, et ceux qui ne consentirent pas à s'établir dans la plaine durent émigrer.

Les habitants de la Tchetchnia ressemblent beaucoup aux Tcherkesses. La plupart d'entre eux ont le nez aquilin, le regard inquiet, presque méchant; toutefois, ils sont magnanimes et conservent toujours la dignité du langage et du maintien; ils tuent, mais ils n'insultent pas. Les femmes des Tchetchènes aisés, fort gracieuses, sont habillées d'une veste élégante dessinant bien la taille, et de larges pantalons de soie rose; elles ont aux pieds des babouches jaunes, aux poignets des bracelets d'argent; une pièce de drap retombant sur leurs épaules cache en partie leur chevelure. Les demeures des Tchetchènes sont presque toujours de véritables tanières froides, sombres, humides; quelques-unes sont creusées dans la terre, d'autres sont formées de branchages entrelacés ou de pierres empilées grossièrement. L'ensemble des habitations forme un de ces *aouls* que l'on aperçoit, perchés sur quelque promontoire vertical ou surplombant, et semblables à des blocs erratiques arrêtés au bord d'un précipice. Avant la conquête russe, la grande majorité des montagnards vivaient en communes républicaines, se gouvernant elles-mêmes par des assemblées popu-

laires, pareilles à celles des cantons primitifs de la Suisse. Tous étaient soumis à l'*adat* ou droit coutumier. Quoique très redoutés par les habitants de la plaine, comme pillards et brigands, les montagnards du Daghestan, surtout les Tchetchènes, étaient peut-être de tous les peuples de guerre ceux qui, du moins pendant leur lutte suprême contre les Russes, montrèrent les plus brillantes qualités d'hommes libres : « Nous sommes tous égaux, » aimaient-ils à répéter. Des captifs ou des fils de prisonniers épousaient souvent des filles de leurs maîtres et devenaient ainsi membres de la famille et les égaux de tous. Les Tchetchènes poussaient la fierté jusqu'au fanatisme; leur hospitalité était sans bornes, quoique mêlée de bizarres pratiques. Que de fois le voyageur n'a-t-il pas vu une bande de cavaliers descendre vers lui au grand galop du haut des escarpements, en tirant au-dessus de sa tête des salves de coups de fusil et de pistolet, puis s'arrêter soudain, à dix ou quinze pas de distance, et saluer l'étranger d'un « salamalec » respectueux! Dans une pareille société, la justice devait être réglée par la loi du sang et, malgré le code russe, cette loi est encore respectée. Le christianisme a toujours une certaine prise sur les Tchetchènes, tous devenus sunnites, à l'exception de ceux de Bragouni, sur la Soundja. Près de Kistinc, trois églises érigées sur une montagne en l'honneur de Saint-Georges, de la Vierge, de sainte Marina, sont des lieux de pèlerinage très fréquentés, et l'on vient à des époques fixes y sacrifier des béliers. Les édifices sont pleins de dépouilles d'animaux[1].

TARTARES

La région du littoral caspien, voie historique des armées et des peuples qui se rendaient d'Asie en Europe ou d'Europe en Asie, devait recevoir pour résidents des conquérants ou des traînards appartenant à toutes les races qui ont suivi ce chemin de guerre et de commerce. Mongols, Sémites, Aryens et Turcs sont

1. D'après Élisée Reclus.

représentés dans cette étroite zone du littoral. Au N., des Nogaï ont planté leurs tentes dans les steppes qui bordent le Soulak. De ces plaines marécageuses jusqu'à Derbent, la zone côtière est occupée principalement par les Tartares Koumikes qui se sont avancés vers le N., en repoussant dans les vallées latérales les populations indigènes, mais en admettant au milieu d'eux un grand nombre de marchands arméniens. D'autres Tartares, appartenant au même groupe que ceux de la Transcaucasie, vivent plus au S., dans les plaines de Kouba et contribuent à donner la prépondérance ethnique à l'élément turc de la contrée.

Les Tartares occupent presque toute la partie orientale du bassin de la Koura, en aval de Tiflis. En plusieurs districts ils sont groupés en masses compactes, sans mélange d'autres populations : ce sont des Turcs qui, tout en ayant perdu leur nom de race, sont incomparablement moins mélangés que les Osmanlis de Turquie; les Byzantins et les Arabes les confondaient, sous l'appellation générale de Khazars, avec les peuples qui dominaient sur les bords du Don et du Volga. On rencontre tous les types parmi les Tartares, du plus noble au plus grossier, mais en général ils sont à peine moins beaux et moins souples de corps que leurs voisins les Kartvels ; presque tous de physionomie sérieuse et grave, les Tartares de la Transcaucasie, considérés en masse, ont des qualités qui manquent à d'autres populations du Caucase : ils sont d'une rare sincérité, d'une probité à toute épreuve et, quoique vindicatifs, hospitaliers avec une étonnante délicatesse de procédés. La plupart sont fort actifs, et comme pâtres, agriculteurs, jardiniers, artisans, se montrent supérieurs aux autres races du pays. Par l'instruction, ils sont même en certains districts plus avancés que les Russes, car la plupart savent lire ; un grand nombre d'entre eux écrivent purement le turc, la « langue des padichahs », et l'on rencontre fréquemment des Tartares qui ajoutent à la connaissance de leur langue celle des dialectes indigènes et des deux idiomes policés, l'arabe et le persan, l'un sémitique et l'autre aryen. A cet égard, les Tartares sont un peu les civilisateurs du

Caucase, puisque leur langage, qui est le dialecte turc de l'Aderbeïdjan, est celui qu'emploient les interprètes des diverses peuplades pour entrer en relations les unes avec les autres.

Tous les indigènes non Arméniens ou Russes, à quelque autre race qu'ils appartiennent, sont communément désignés sous le nom de Tartares : c'est ce qui explique le manque de type national. Certainement les Albanais de Strabon, ces hommes « francs, aussi peu marchands que possible », célébrés par le géographe d'Amasie, se retrouvent parmi les Tartares qui peuplent aujourd'hui la contrée. On rencontre également au milieu d'eux, ainsi que le prouvent les noms de villages, des représentants des populations guerrières qui envahirent l'Europe méridionale, les Koumanes, les Petchenègues ; et plusieurs bourgades sont désignées par le nom d'Arab. Si les Tartares avaient eu plus de force d'initiative, ils auraient peut-être exercé dans tout le pays une influence décisive, mais en beaucoup de districts ils se sont laissé ronger par l'usure, et les Arméniens sont devenus leurs maîtres. Par leurs mœurs, les Tartares de la basse Koura, du Chirvan et de Bakou ressemblent plus aux Persans qu'aux Turcs ; quoique la religion leur permette la polygamie, il est rare qu'ils la pratiquent, et les femmes travaillent en général librement et la figure découverte. Les chiites sont en grande majorité, mais ils n'en profitent pas pour molester les musulmans sunnites. Ils sont également tolérants pour les chrétiens, et dans certains villages de population mixte les maires sont alternativement arméniens et tartares, sans que personne ait à s'en plaindre. Même sur la frontière persane, là où les fêtes chiites célèbrent la mort de Hassan et de Hosseïn, et où en tête des processions funèbres marchent les « Balafrés », les chrétiens peuvent assister aux cérémonies et même y prendre part.

D'autres chiites zélés habitent, à côté des Tartares, certaines parties de la Transcaucasie orientale. Ce sont les anciens maîtres du pays, les Persans, qui, sous le nom de Tates, synonyme de celui de Tadjiks employé dans le Turkestan, se sont maintenus en groupes

compacts. Ils peuplent les alentours de Bakou, et se répandent sur le revers septentrional du Caucase, jusque dans le voisinage de Kouba. Presque tout le district de Lenkoran, sur la frontière persane, appartient aussi à l'Iran par l'origine de sa population, composée de Taliches ; ces hommes sont encore à demi sauvages dans la région des montagnes : ayant longtemps vécu à l'écart, entre les hautes cimes et les marais de la basse Koura, ils n'ont pu se civiliser comme les autres populations de la Transcaucasie orientale. Leur langue, dans laquelle on ne doit point voir un simple patois, s'est développée parallèlement aux autres dialectes iraniens et, à certains égards, ressemble à l'afghan [1].

POPULATION

Les divers recensements, depuis l'occupation définitive du territoire par les Russes, ont fait constater un mouvement progressif assez considérable. En 1867, on comptait dans le Caucase 4.661.800 individus. Le dénombrement de 1877 accusa une population de 5.391.700. Enfin les recensements divers opérés depuis 1882 ont prouvé que la population du Caucase, y compris les territoires annexés de Kars (162.980 h.) et de Batoum (92.450 h.) se montait en 1886 au chiffre de 7.307.849 hab. La densité moyenne de la population dans le Caucase septentrional est de 10,3 par kilomètre carré; dans le Caucase méridional, elle est de 13.6, pareille à celle du midi de la Russie d'Europe. Les gouvernements de Koutaïs, d'Erivan et de Tiflis ont respectivement une densité de population de 33.6 ; 20.8 ; et 17.8 par kil. c. L'excédent des naissances sur la mortalité est juste de 13 sur 1.000 individus.

La proportion des suicides est assez forte au Caucase, et la statistique signale ce fait remarquable qu'ils sont à peu près égaux entre les deux sexes. C'est là un contraste frappant avec l'Europe où la proportion des suicides d'hommes est de trois à quatre fois supérieure à celle des suicides de femmes.

1. D'après Élisée Reclus.

AGRICULTURE

Bétail. — Instruments agricoles. — Moulins. — Cultures : *gomi* (millet), riz, vigne, lin, chanvre, mûrier, tabac, cotonnier, ramie, garance. — Apiculture. — Sériciculture.

Au Caucase, pendant longtemps encore, l'agriculture sera l'élément de richesse le plus considérable. Le sol fertile du pays, le climat bienfaisant, les nombreux cours d'eau descendant des montagnes servent à souhait les habitants. Ce qui manque surtout ce sont des canaux d'irrigation, des bras et des capitaux pour mettre en valeur les immenses étendues de terres donnant deux et même trois récoltes par an, sans s'épuiser.

La récolte moyenne des diverses céréales, pendant 5 des dernières années, est la suivante : Blé, 1.726.000; seigle, 130.066 ; maïs, 418.990 ; riz, 81.774 ; orge, 574.776; pommes de terre, 153.064 ; autres céréales, 267.943. Soit au total 3.352.585 tonnes métriques ou 460 kilogr. par habitant. Défalcation faite des quantités nécessaires aux semailles et à l'alimentation, il restait disponible pour la vente plus d'un million de tonnes. On sait qu'en 1891 la Russie a trouvé dans le Caucase le moyen de remplacer un tiers du déficit total de ses récoltes.

Outre toutes les céréales ordinaires, gruau, millet, légumes, herbes potagères et fourragères, le Caucase est favorable à la culture de la vigne, du noyer, tabac, cotonnier, sorgho, de la ramie, du mûrier, ricin, chanvre, lin, de la garance, du safran ; il le serait peut-être à celle de l'olivier, de l'arbre à thé. Les primeurs réussissent dans le gouvernement de Koutaïs, mais ont peu de goût. Il en est de même des arbres à pépins et à noyaux, dont les fruits sont petits en général, peu juteux et acidulés parce que les greffes sont insuffisantes.

Bétail. — Au chapitre *Faune*, nous avons déjà parlé des animaux domestiques, des bêtes à cornes et autre bétail du Caucase. Voici leur effectif moyen pendant ces dernières années : Chevaux, 1.120.955 ; ânes et mulets, 87.303; bêtes à cornes, 6.710.112; buffles, 97.561; chèvres, 3.454.093; moutons, 15.452.843;

chameaux, 32.996; porcs, 1.024.547; total: 28.020.400[1].

Instruments agricoles. — Au Transcaucase, les paysans sont presque seuls à s'adonner à l'agriculture, la plupart des propriétaires préférant affermer leurs terres. Les instruments et les outils employés pour la culture sont très imparfaits et difficiles à transporter, aussi les progrès agricoles sont-ils lents et ne contribuent-ils que fort peu encore au rendement général du pays.

Le *tokhé* ou *bergui* est le type par excellence des outils campagnards, remplaçant à lui seul la pelle, la tranche, la pioche, le râteau, et ressemblant à notre houe. La charrue indigène est faite avec un long morceau de bois horizontal recourbé à angle aigu, ayant l'air de notre L renversée, et peu ou point fermée. On y attelle, avec un joug mobile qui porte sur le cou à la hauteur des épaules, deux bœufs ou deux buffles. Le laboureur, tenant dans la main la poignée d'une branche torse fixée au timon, guide son engin et trace le sillon en effleurant à peine la terre qui est rejetée également des deux côtés du soc. La charrue dite *gouthani* ressemble à celle de la Petite-Russie; elle est en grande partie en bois. Elle se compose d'un avant-train (essieu à deux roues inégales, la plus grande roulant dans le sillon tracé) accroché à l'extrémité de la volée qui est courbée en S. Le soc, en fer, pesant 80 livres, affecte la forme d'un triangle rectangulaire à angles émoussés, et est appliqué sur une semelle de bois. Le couteau très massif est fixé par des coins de bois dans la volée. L'oreille n'est qu'une planche droite ajustée à la partie antérieure de la volée sous un angle de 140°, ce qui fait que la terre au lieu d'être rejetée dès le début s'appuie contre cette planche, se courbe peu à peu et n'est retournée qu'avec une grande résistance. A l'arrière de la semelle se dresse un montant réuni par une tige horizontale à un second qui s'appuie sur l'oreille; ces manches servent à guider. Les colonistes allemands se servent d'une charrue un peu meilleure, mais nos instruments européens ne se voient qu'exceptionnellement; charrues de fer, herses, machines à

1. D'après V. Thiébaut.

battre, à vanner, faucheuses, moissonneuses ne se rencontrent que chez quelques rares propriétaires riches. Quand le sol a été passé au *tokhé* ou *bergui*, ou labouré, on emploie pour niveler et herser le *partski*, grande balayeuse plate et carrée faite en verges tressées et qu'on traîne sur tout le champ. Pour le dépiquage du blé, on se sert du *khévri*, planche épaisse garnie de morceaux de pierres et de cailloux à laquelle on attelle deux vaches, et qu'on promène sur les gerbes étalées.

Maïs. — Au Transcaucase, l'objet principal de la culture est le maïs. En avril, les membres de la famille du paysan viennent aux champs, se rangent l'un à côté de l'autre, arrachent les vieilles tiges, les brûlent, sèment à la volée, puis recouvrent les grains, en donnant un léger coup de charrue. En juin et juillet on vient arracher avec la houe les mauvaises herbes parasites et on butte légèrement les pieds de maïs.

Notons, en passant, une habitude patriarcale des Géorgiens pendant l'époque des travaux des champs : Une ou deux fois par récolte, chaque propriétaire prie ses voisins de venir l'aider à labourer sa terre et ceux-ci considèrent comme un devoir de se rendre avec leur houe à cet appel, au jour indiqué. Dix, vingt, quarante paysans réunis travaillent toute la journée sans cesser de chanter et de rivaliser de zèle. Les femmes viennent les encourager, les égayer et leur promettre, s'ils terminent la besogne, un excellent souper. Le soir, en effet, on sert un repas extraordinaire où la plupart du temps figure un bœuf ou un mouton, suivant le nombre des invités et les ressources du propriétaire, et on débouche à cette occasion la nouvelle *kouchine*[1] de vin. Chacun, du reste, s'est multiplié et s'est consciencieusement acquitté de sa tâche. A son tour, le paysan qui a organisé la journée de travail et le festin est tenu d'aller chez celui de ses invités qui l'en priera pour lui rendre son contingent de travail.

En Mingrélie le maïs atteint une hauteur de deux à trois mètres; en basse Mingrélie la tige porte deux et quelquefois trois épis ayant en moyenne 800 grains.

1. Voir la note 1, page 169.

Un hectare de terre ordinaire donne environ 125 pouds, soit près de 2.000 kilos. C'est aux mois de septembre et d'octobre qu'a lieu la récolte. Paysans, femmes et enfants, munis de paniers, de sacs, se rendent aux champs et l'on cueille avec joie le pain annuel. On le charge sur l'*arba*[1] jusqu'à la maison où, au milieu des chansons, on se met à le dépouiller de ses enveloppes qui servent à garnir les paillasses. Comme pour le labour, les voisins viennent faciliter le travail et on ne se sépare qu'à l'aube. Les épis de maïs sont ensuite déposés dans des maisonnettes en bois, élevées, soutenues par de hautes poutres. Là, à l'abri de l'humidité, aérés convenablement, ils sèchent peu à peu. Puis on monte dans ces greniers, on s'assied, et, à coups de bâton on commence à battre. Des fentes pratiquées au plancher de la maisonnette, laissent les grains détachés tomber à terre, où un tapis, un morceau d'étoffe étendue les reçoivent. De là on transporte le maïs égrené à la cabane de bois dans laquelle on le conserve jusqu'à ce qu'il aille au moulin.

Le moulin caucasien est d'une simplicité extrême. Un chéneau de 6 m. sur 0 m. 16 de large, lance l'eau d'une hauteur de 1 m. 60 contre une roue horizontale de 0 m. 80 de diamètre et munie d'une vingtaine de palettes. L'eau frappe par le travers les palettes de la roue, dont l'arbre tourne en faisant mouvoir la meule supérieure du moulin d'un diamètre de 0 m. 50 environ. La farine s'échappe par le côté. Une petite tringle en bois traînant sur la meule à mesure qu'elle tourne, communique un ébranlement assez fort à l'entonnoir qui laisse tomber la quantité de grains nécessaire. Tel est le mécanisme tout à fait primitif de ces moulins, contenu dans une hutte en bois d'une largeur de 2 m. 50 environ. Le moindre courant d'eau suffit pour les alimenter. Ils peuvent moudre par jour 25 kilogrammes de grain.

Gomi. — (Millet d'Italie) objet des redevances d'autrefois, est assez peu répandu aujourd'hui, quoiqu'il soit plus délicat que le maïs et qu'il remplace aussi

1, Voir la note 3, page 169.

comme alimentation le pain de froment ou de seigle parmi les paysans. La terre demande à être labourée avec soin et exige deux façons. Les épis donnent de 200 à 1,000 grains. Au mois de mai on le cueille au couteau et on le conserve dans une maisonnette; quant aux tiges, on les coupe à la serpe et elles servent d'excellente nourriture pour les chevaux pendant l'hiver. Elles prennent alors le nom de *tchadi*.

Riz. — La culture du riz est très pratiquée au Transcaucase, dans les endroits arrosés. La zone de culture s'étend au N. depuis le gouvernement de Tiflis jusqu'aux montagnes de la grande chaîne; au S. jusqu'à la frontière de Perse; à l'E. jusqu'à la mer Caspienne. L'espèce qu'on cultive dans cette région est à tige courte et n'exige pas l'immersion. D'après les statistiques on récolte dans les gouvernements d'Elisabethpol, de Bakhou, d'Erivan, l'arrondissement de Zakatal, environ 1,000,000 d'hectolitres en moyenne. La population indigène consomme la plus grande partie de ce riz; le reste est expédié dans la Russie septentrionale où on le vend sous le nom de riz persan. Le meilleur croît dans l'arrondissement de Lenkoran, à Akoula. Le riz joue un rôle très important dans l'agriculture transcaucasienne parce que cette culture est la plus lucrative. Malheureusement la graminée exige un arrosement abondant, et comme l'irrigation au Caucase est très irrégulière et mal faite, toutes les localités où pousse le riz sont très fiévreuses et empestées par la *malaria*.

Vigne. — La culture de la vigne est encore au Caucase dans l'enfance, malgré les sensibles progrès faits ces dernières années. En général, on ne la taille pas et on laisse la ramure s'enrouler et grimper autour des arbres et la garnir jusqu'au sommet du réseau de ses pampres. Or, à ce cépage égal, le vin provenant des hautains est de qualité inférieure. En vignes basses on obtiendrait un bon vin de table. Les vignes demi-basses sont tenues sur les souches et ont leurs sarments de l'année attachés sur des perches. Recevant peu de soins d'entretien, elles participent aux désavantages des hautains. Avec cette méthode, ou les plants irrégulièrement placés et très rapprochés sont soutenus par

des rames, et, en pleine végétation les sarments sont enchevêtrés les uns dans les autres, ou, en certains endroits, les plants sont trop éloignés et la vigne se trouve associée à d'autres plantes. Le soufrage est impossible, et, faute d'une taille bien comprise, le bois pousse au détriment du fruit. Lors de la vendange, qui a eu lieu en octobre, novembre et même décembre, on cueille toutes les grappes vertes et mûres qu'on porte à la maisonnette destinée à remplacer la cave ; on les mêle ensemble ; le foulage s'exécute avec les pieds nus à défaut de pressoir ; le cuvage se fait dans un arbre creusé de 50 c. à 1 m. de diamètre et de 2 à 4 m. de long. Quand la fermentation, qu'on abandonne à elle même, est jugée suffisante, le tonneau étant objet presque encore partout inconnu, on met le vin dans d'immenses cruches (*kouchines*) [1] qu'on enterre, qu'on bouche et qu'on ouvre au fur et à mesure des besoins, en y puisant avec une courge emmanchée d'un bâton. De là il est transvasé dans des *bourdouks*, peaux de buffle ou de mouton qu'on enduit de goudron pour leur conserver de la souplesse, ce qui donne au vin un goût désagréable auquel cependant on s'habitue. Rien n'est plus curieux que de voir ces peaux gonflées ayant conservé presque la forme primitive de l'animal qu'elles ont recouvert, suspendues aux portes des *doukans* [2] ou transportées sur un *arba* [3], et tressautant à chaque

1. Les vases en terre cuite où l'on conserve le jus de la treille sont à panse large, la base se terminant en pointe ; l'ouverture est un col très bas, ordinairement assez resserré et à lèvres. Ils ont une capacité qui varie entre 100 et 3,000 litres. Quelques-uns ont jusqu'à 3 m. de haut sur 2 de large. Pour nettoyer ces gigantesques *kouchines* on y descend à l'aide d'échelles. Il y a de ces vases qui coûtent 100 roubles. Parfois si solides qu'ils soient, la fermentation du vin les fait éclater ; le sol alors en boit le contenu. La plus grande *kouchine* connue au Caucase se dresse en l'air dans le jardin du prince Grégoire Gouriel à Ozourghet. Elle a 3 m. 50 de haut et 10 de circonférence ; elle est soutenue par les poutres et le plancher d'un kiosque en bois où peuvent prendre place vingt personnes.

2. Cabarets où l'on débite du vin, de l'eau-de-vie, et où l'on donne à manger ; dans quelques-uns on peut loger.

3. L'*arba* n'est pas un chariot, une charrette ou un camion. Il a une forme toute spéciale. Ni trop haut, ni trop bas, il repose sur deux lourdes roues tournant avec leur essieu. Terminé en

instant comme des bêtes vivantes. L'avantage de ces *bourdouks* consiste en ce que la ligature étant faite d'une façon très hermétique le liquide ne ballotte pas. La majorité des vins est rouge. Tous se conservent très mal, rarement plus d'un an, parce qu'ils sont mal traités. S'ils supportaient le voyage et si leurs prix étaient relativement moins élevés, ils pourraient servir pour des coupages[1].

La vigne, dont la Transcaucasie est pour ainsi dire la patrie, y est sujette à trois maladies : l'oïdium, le mildew et le phylloxera. L'oïdium, qui s'est fait sentir surtout après la guerre de Crimée, continue jusqu'à présent dans les vignobles du gouvernement de Koutaïs, dans les districts de la mer Noire, de Soukhoum et de la Kakhéthie. Le phylloxera a fait son apparition au Transcaucase il y a onze ans. Il s'est propagé aux alentours de Soukhoum, puis au N. du Caucase. Il a été constaté à Tiflis et dans la région vinicole de la mer Caspienne. Le mildew a été constaté à Tiflis, en Kakhéthie, à Douchet, etc.

Lin. — Cette culture s'est conservée par tradition en Mingrélie depuis l'époque des colonies égyptiennes[2] ou grecques qui y apportèrent, probablement avec cette plante inconnue, l'art de filer et d'en tisser les toiles.

Chanvre. — Quand cette plante est dans un sol

pointe par devant, il va s'élargissant vers l'arrière où il est carré. Un double lattis en ferme les bordages latéraux. Attelé d'une, de deux ou trois paires de bœufs ou de buffles, l'*arba* sert à la fois de haquet de transport pour les outres, et d'équipage de promenade pour les familles indigènes; dans ce dernier cas, on le garnit de tapis et de coussins (*moutakis*). L'allure pesante de son flegmatique attelage lui imprime un mouvement cadencé qui rend la locomotion assez douce.

1. Voir au chapitre : Productions et produits. — Vins.

2. D'après Hérodote et Diodore de Sicile, les Colches seraient les descendants d'Egyptiens venus dans la Mingrélie actuelle au temps de Sésostris, au XVe ou XVIe s. av. J.-C. On ignore ce qu'étaient ces hommes à teint basané, à cheveux crépus, pratiquant la circoncision, sachant filer le lin à la manière égyptienne, et dont Hérodote fait les habitants de la Colchide. Uslar prétend qu'ils possédaient un développement intellectuel et matériel avancé et appartenaient à une chaîne de peuples civilisés qui, partant de l'Egypte, allait jusqu'à l'Inde et revenait par la Perse, la Colchide et la Grèce en Egypte.

argilo-calcaire profond, elle vient bien; mais dans les terres argileuses humides, à sous-sol imperméable, elle ne donne que peu de produits.

Mûrier. — Partout où prospère la vigne, on est assuré de voir croître et prospérer le mûrier. Il ne devrait donc pas y avoir de contrées plus favorisées que la Mingrélie, l'Iméréthie, la Kakhéthie, le gouvernement d'Erivan pour la culture de cet arbre et l'éducation des vers à soie[1]. Malheureusement, pendant longtemps cette industrie a été abandonnée à l'insouciance et à l'ignorance des paysans. D'abord, sur les plateaux un peu élevés, sur les coteaux bien exposés, dans les terrains légèrement sablonneux, il faudrait et beaucoup planter et tirer un meilleur parti des plantations déjà existantes. Au lieu de tailler les mûriers, de les équilibrer en les maintenant en « gobelets » à une hauteur modérée, on les laisse croître en liberté comme des chênes et des ormes.

Tabac. — Quoique le tabac turc soit depuis longtemps en usage au Transcaucase, la culture d'espèces turques ne date que de l'année 1873. Avant cette époque, les tabacs indigènes étaient récoltés et connus sous le nom de « mingrélien, iméréthien, borthchalien, madanskien, salanien », etc. Quoique tous de qualité inférieure et mal préparés, ils se vendaient cependant facilement à la population campagnarde et à la classe pauvre des villes. Lorsqu'en 1883, il fut défendu de vendre désormais le tabac indigène sans la banderole de l'accise, le débit de tabac caucasien commença à diminuer, et il est à supposer que, dans un avenir prochain, il sera complètement exclu du marché.

Jusqu'en 1873, le prix du tabac turc importé ne dépassait pas 7 roubles le poud de bon « Samsoun » et « Trébizonde », et 18 roubles le poud de « Dubek », parce que le droit de douane qui frappait le tabac étranger imposé au Transcaucase n'était que de 5 % de la valeur, soit 25 kopeks par poud. Dans ces conditions, la culture du tabac turc, au Caucase, ne pouvait pas être lucrative. Elle ne s'est développée que grâce à de

1. Voir au chapitre : Sériciculture.

nouveaux droits protecteurs qui, appliqués à l'importation du tabac étranger dans l'Empire russe, ont été mis en vigueur sur toute la côte de la mer Noire. La production dans cette région a été, en 1864, considérablement aidée aussi par l'émigration des Circassiens et l'établissement en Turquie, en 1872, d'une régie. Les cultivateurs des provinces voisines de Trébizonde et de Samsoun, gênés par le système du monopole introduit en Turquie, commencèrent à émigrer volontairement dans les possessions russes situées au bord oriental de la mer Noire quittées par les Circassiens, et à y faire des plantations. Au Transcaucase, le premier essai de culture de tabac turc a eu lieu en 1873; il fut motivé par l'augmentation, en 1872, des droits de douane frappant de 2 roubles le poud de tabac importé.

Après quelques premiers essais et grosses dépenses inévitables pour les innovateurs, les débuts ne furent pas très heureux; du reste, le droit de 2 roubles ne suffisait pas pour préserver la production locale contre la concurrence de l'importation. Néanmoins, de 1873 à 1877, plusieurs de ceux qui s'intéressaient au tabac en ont entrepris la culture dans divers endroits, mais presque tous ont été obligés de l'abandonner faute d'argent et d'ouvriers, ou faute de rendement satisfaisant.

Enfin, en 1877, le droit de douane de 14 roubles en or, par poud de tabac importé, fut appliqué au Transcaucase. Cette mesure du gouvernement, puis le commencement de la guerre avec la Turquie arrêtèrent complètement l'arrivée du tabac étranger. La demande de tabac en feuilles à des fabriques du pays s'augmenta par suite des besoins de l'armée. A partir de ce moment, on se mit avec ardeur à cultiver le tabac; à l'appel des planteurs, on vit arriver une foule de Turcs, et les indigènes eux-mêmes devinrent peu à peu d'assez bons travailleurs.

De 1877 à 1878 et 1879, les récoltes abondantes rétribuèrent largement de leurs peines tous les cultivateurs; les demandes se soutenaient fermes et les prix proposés étaient élevés. Malheureusement les plantations de Laguodekh et celles qui s'étendaient au S. de la chaîne du Caucase eurent beaucoup à souffrir des

dévastations des montagnards, lors de l'insurrection des Lesghiens en 1877. Le massacre de beaucoup de travailleurs et la panique qui s'empara alors de toute la population empêchèrent de récolter et de rentrer le tabac mûr sur 25 déciatines. Aujourd'hui, au Transcaucase, les principaux rayons de culture du tabac turc sont : le district de Signak, l'arrondissement de Zakatal, la Gourie, les parties supérieures des vallées de l'Algeth et du Khram, les districts d'Artvine et de Soukhoum et celui de Tiflis. En 1886, la récolte de ces régions s'est élevée à 300,000 pouds, dont la moitié provenait de la vallée de l'Alazan et de l'arrondissement de Zakatal. Les plantations sont groupées au pied des montagnes couvertes de forêts; celles qui s'étendent sur des pentes peu élevées, assez douces, et orientées vers le S. ou S.-O., passent pour les meilleures. On occupe aussi avec succès, près des villages ou des fermes, les endroits qui servaient autrefois d'hivernage aux brebis ou ceux sur lesquels paît le bétail. Les meilleures espèces de tabac turc croissent sur un sol amoncelé, rempli de décombres, et aussi sur une terre en friche conquise sous une forêt et riche en fumier brûlé végétal. Les plantations de la vallée de l'Iora, et celles de Moukhrane, près Tiflis, donnent de 80 à 100 pouds par déciatine; les feuilles sont succulentes, épaisses et d'un goût fort. A Laguodek, le rendement d'une déciatine est de 60 à 75 pouds; les feuilles sont fines, délicates, aromatiques et d'un goût agréable. Les conditions heureuses du climat et de terrain se rencontrent du reste dans la plupart des plantations de l'arrondissement de Signak, de Zakatal, et le pays présente une foule d'autres localités aussi privilégiées.

Dans la culture du tabac, le capital joue un rôle important; le paysan, qui s'y livre tout entier avec sa famille, est obligé de s'adresser à un bailleur de fonds pour se procurer les denrées de première nécessité que la terre ne lui donne pas. S'il loue son champ et son travail à un planteur, qui lui abandonne une partie de la récolte, celui-ci doit aussi souvent faire appel à un capitaliste ou marchand de tabac pour obtenir des avances de fonds. Les conditions de ces prêts sont

réglées par les usages locaux. Au Transcaucase, et particulièrement dans le district de Signak, il y a un mode d'accommodement en usage entre planteur et bailleur de fonds; les deux parties s'entendent pour cultiver le tabac sur un terrain qu'elles louent à un tiers. Pour les dépenses de culture, elles fixent une certaine somme (soit 200 à 350 roubles environ par déciatine) que débourse le capitaliste et qui lui sera restituée sur le prix de la future récolte. Après vente faite du tabac, le surplus de l'argent retiré, excédant le montant de l'avance consentie, et déduction faite des dépenses, est partagé par moitié entre le prêteur et le cultivateur. En Turquie, les bailleurs de fonds qui interviennent dans ce genre d'affaires sont exclusivement traficants de tabac; au Transcaucase, au contraire, ce sont des personnes de tout état, mais riches, et ne faisant de contrats avec les planteurs que par pur intérêt et en vue de toucher de gros bénéfices.

Plus que toutes les autres branches de l'économie rurale, la culture du tabac est exposée à une foule de hasards et d'éventualités; aussi, au Transcaucase, est-elle considérée comme une entreprise risquée. Jamais, même dans le cas d'une bonne récolte, elle ne rémunère suffisamment le planteur, car si la production dépasse les besoins et la demande, ou bien c'est l'abondance qui oblige à baisser les prix, ou bien c'est l'excédent qui ne trouve pas de débit et reste pour compte au cultivateur. Le prix de vente des espèces médiocres de tabac du pays est de 4 à 9 roubles le poud, selon les offres et les demandes; les frais de culture varient de 3 à 6 roubles le poud, selon les saisons et les différentes phases de la récolte.

Sous l'influence de mille circonstances, de l'absence d'entente solide entre le capitaliste, le travailleur et le propriétaire foncier, la culture du tabac au Transcaucase subit d'années en années des vicissitudes et des écarts considérables au point de vue de la quantité et de l'étendue des terres ensemencées. La récolte, qui dans le district de Signak et dans l'arrondissement de Zakatal ne dépassait jamais autrefois 50,000 pouds,

s'est élevée en 1886, à cause de la hausse des prix de 1885, jusqu'à 100,000 pouds. Aussi, sans compter la production de cette même année, du gouvernement de Koutaïs et celle des arrondissements de Soukhoum et d'Artvine qui ont été abondantes, cette récolte dépassant près de moitié les besoins locaux, les tabacs de 1886 sont tombés au prix incroyable de 2 à 4 roubles le poud, et une grande partie reste encore aujourd'hui non vendue.

Le tabac du Caucase ne supporte pas un transport lointain et doit rester longtemps en magasin; cela ne dépend pas toujours de sa nature, mais provient surtout de ce que, après la récolte, on ne le laisse pas fermenter et l'on ne sait ni l'assortir ni l'emballer convenablement.

Les tarifs protecteurs, l'abondance de la production et la facilité des débouchés pendant les premières années, ont empêché jusqu'ici de réaliser les améliorations et de chercher les débouchés qui seuls pourront assurer à la culture du tabac au Transcaucase un écoulement certain et un prix rémunérateur qui mettront fin à la crise qu'elle traverse actuellement [1].

Cotonnier. — La culture du cotonnier était jadis florissante au Transcaucase; partout où le climat le permettait, elle était une des nécessités domestiques. En effet, chaque paysan s'habillait avec les tissus et les toiles fabriqués à la maison par sa femme et ses filles. L'art de l'impression et de la teinture était même assez avancé. Mais quand les cotonnades, les indiennes, les cretonnes européennes importées firent leur apparition au Caucase, leurs prix modiques, leurs nuances heureuses, leur bonne qualité les firent préférer. Dès lors la culture du cotonnier, qui exige beaucoup de soins, qui est longue, pénible et moins productive que celle du maïs, de la vigne et que l'élevage des vers à soie, fut dépréciée et délaissée. L'absence de voies de communication rendait, du reste, difficile l'exportation du coton brut; aussi l'on vit la production totale du Transcaucase tomber à 40,000 pouds dont 30,000 étaient fournis par un seul gouvernement, celui d'Erivan. La

1. D'après le rapport de M. Enfiadjiantz à la Société d'agriculture du Caucase.

guerre d'Amérique développa subitement et rapidement, dans de grandes proportions, culture et rendement. En 1859 et 1860 le poud de coton, au Caucase, se vendait de 3 à 5 roubles 50 kopeks, tandis qu'à Liverpool il valait de 18 à 20 roubles. Mais personne n'osait se risquer à acheter le coton caucasien et à l'exporter en Europe. Le gouvernement russe intervint et communiqua aux intéressés les rapports encourageants des consuls accrédités en France, Angleterre et Turquie. Un indigène entreprenant expédia, en 1862, à Constantinople un premier chargement qui fut vendu avec gros bénéfice. Son exemple fut aussitôt imité. De 4 roubles, le prix du poud monta en quelques mois à 10, 12, 17 1/2, 18, 19 1/2 et même 20 roubles, à Tiflis. Le gouvernement d'Erivan qui, en 1861, n'exportait que 30,000 pouds, produisit, en 1862, plus de 60,000 pouds; et en 1863, plus de 150,000 p. En trois ans, la culture avait donc quintuplé. Dans le gouvernement de Koutaïs aussi, les plantations avaient augmenté. Au lieu de 3,000 pouds à 4 ou 5 roubles qu'on récoltait autrefois, on vendit, en 1863, plus de 10,000 pouds au prix de 20 roubles. Au gouvernement d'Erivan, c'est principalement dans la vallée de l'Araxe et dans les défilés élevés que se cultive le cotonnier. D'après les statistiques officielles, on a récolté dans cette région :

En 1876 132.810 pouds.
— 1877 149.084 —

Quant aux gouvernements d'Elisabethpol et de Koutaïs, les chiffres exacts manquent. Quoique le sol et le climat y soient favorables, et que cette culture s'y développe d'année en année, on n'y rencontre pas de plantations ayant plus d'un quart ou d'un demi-arpent.

D'après les statistiques, le Transcaucase a exporté :

En	1862	pour	21.034	roubles de coton.
—	1863	—	263.680	—
—	1865	—	680.673	—
—	1867	—	526.555	—
—	1868	—	1.402.200	—
—	1869	—	1.127.842	—
—	1870	—	307.081	—
—	1871	—	237.149	—
—	1872	—	368.469	—

Dans les années ci-dessous le Transcaucase n'a pas exporté; au contraire, il a importé de Perse et de Turquie:

En 1864	pour	842.356	roubles de coton.
— 1866	—	19.269	—
— 1873	—	444.406	—
— 1874	—	909.514	—
— 1875	—	945.485	—
— 1876	—	599.720	—

En somme, au Transcaucase, la culture du cotonnier est minime et très fractionnée parmi les habitants. L'égrainage s'opère d'une façon rudimentaire, avec un instrument composé de deux bâtons cylindriques parallèles, posés l'un sur l'autre et supportés par deux pieds d'un mètre de haut. Deux femmes assises, mettant en mouvement une manivelle, font tourner en sens contraire les deux cylindres entre lesquels le coton est saisi et entraîné. Les graines tombent en dehors.

Le rendement d'une déciatine n'est que de 15 à 20 pouds en moyenne, tandis qu'elle devrait donner un tiers de plus au moins, si la plante était mieux cultivée.

Le prince Vorontzoff avait fait venir d'Egypte des graines qui ont été distribuées en Mingrélie, mais qui n'ont pas donné de très bons résultats. On tente, depuis quelques années, d'introduire et de semer des graines d'Amérique destinées à remplacer peu à peu le coton caucasien qui est blanc, assez soyeux, mais dont le brin est court et peu résistant.

Les semailles de coton américain faites dans le gouvernement d'Erivan sont attaquées par la maladie de la rouille à laquelle l'espèce indigène nommée *karakoza* n'est pas sujette. A Karaïas, près Tiflis, les plantations ont un autre ennemi, la chenille du papillon *Heliothis armiger* Hub.[1].

Ramie. — Deux espèces, l'*utilis* et la *nivea*, furent importées pour la première fois de France au Caucase en 1862. L'*utilis* périt, mais la *nivea* au contraire a réussi, malgré tous les changements de température.

1. D'après les notes de M. Chavroff.

Les essais faits en Kakhéthie, Iméréthie, Gourie, Géorgie et Mingrélie sont concluants; la plante s'y développerait avec vigueur, et au bout de quatre ans on pourrait faire trois coupes ou récoltes annuelles.

Garance. — C'est depuis 1873 et la découverte de l'alizarine par MM. Gräbe et Lieberman, que la culture de la garance au Caucase est complètement déchue. Cette plante, classée parmi les agents tinctoriaux les plus importants, jouait un grand rôle comme produit d'exportation (20.000 pouds par an), coûtait cher (6 r. en moyenne le poud) et offrait de gros bénéfices aux cultivateurs; elle a été détrônée par un agent artificiel et chimique qui a presque toutes les qualités de la garance et coûte beaucoup meilleur marché. Dans l'arrondissement de Kouba et au Daghestan méridional, plusieurs milliers d'arpents restent depuis dix ans abandonnés et improductifs, et sans qu'on ait retiré les plants qu'ils portent. C'est une perte évaluée à dix millions de roubles [1].

Apiculture. — On a calomnié un peu le miel du Caucase. On a dit et écrit que fait avec les sucs de certaines fleurs il causait l'ivresse et même était vénéneux pour l'homme. Toute part faite à l'exagération, il faut avouer que les indigènes évitent de manger le miel de juin, époque de la floraison des azalées, mais on ne peut citer un seul cas d'empoisonnement. Dans les vallées de l'Ingour, du Tékour, de la Tskhénis-tskhali, l'éducation des abeilles est l'occupation principale des habitants. Les ruches sont faites avec deux longs cylindres creux, posés sur deux pieds, fendus dans le sens de la longueur et superposés. Sur le bord de la fente qui les sépare on a pratiqué de petits trous pour l'entrée et la sortie des mouches qui vont butiner dans les bois, sur les coteaux et dans les vallons émaillés de plantes odoriférantes. Une fois par an, au mois de janvier ou d'août, on recueille le miel; pour éviter les piqûres on a soin d'allumer près des ruches du fumier sec dont la fumée étourdit les abeilles. Le miel de Tchouria en Mingrélie est blanc et d'un goût exquis.

1. D'après les notes de M. Chavroff.

Le poud vaut de 4 à 5 r. La cire du miel suffit à la fabrication des cierges des églises du pays.

Sériciculture. — De 1850 à 1863 le Caucase produisait chaque année de 550,000 à 600,000 pouds (le poud équivaut à 16 kilos 380 gr.) de cocons frais, avec lesquels on obtenait environ 30,000 p. de soie grège asiatique. Depuis 1864 la récolte a successivement diminué. En 1886 elle est supposée n'avoir été que de 150,000 p. de cocons frais, dont le rendement en soie grège pourrait se chiffrer par 5,600 p. seulement, défalcation faite des déchets de cocons.

Sans parler de la maladie la *flàcherie* qui a causé de grands ravages dans les magnaneries indigènes, la cause principale de l'état peu florissant d'une des plus importantes branches des industries du Transcaucase provient de ce que les paysans ne veulent pas limiter la quantité de graines à élever aux ressources et aux moyens dont ils disposent, mais s'entêtent à faire des éducations au-dessus de leurs forces. Les cocons, bourres de soie et une certaine quantité de grèges, sont exportés à Moscou et à l'étranger. La France reçoit surtout des bourres de soies grèges et ouvrées. Les cocons sont envoyés à Milan.

PRODUCTION ET PRODUITS

Vins. — Laines. — Poils de chèvres et de chameaux. — Réglisse. — Saragane et Soumak. — Pyrèthre.

Vins. — Le Caucase et le Transcaucase présentent une grande variété de climats et de sols, variété dont se ressent naturellement la qualité des différents produits de l'économie rurale, et entre autres celle du vin. Quoique la vinification existe depuis bien longtemps, il n'y a que quinze ou vingt ans que cette branche de l'agriculture a commencé à se développer et à se perfectionner, et encore est-elle loin d'atteindre le développement qu'on serait en droit d'attendre, étant données les conditions si favorables du climat, l'excellence du terroir et les importantes demandes de vins que fait la Russie et auxquelles il faut répondre.

Le Caucase septentrional a trois rayons vinicoles.

Les vins qu'on y récolte, connus sous le nom de *thikhir*, se débitent dans les provinces de la Russie du N., où on les emploie principalement comme coupages dans les falsifications. Il y a cependant dans cette région quelques vignerons qui procèdent régulièrement et ont de très bons vins. Sur la côte orientale de la mer Noire, le domaine de la Couronne, « Abraou », produit des vins remarquables qui sont consommés à la Cour de Russie et vendus à Saint-Pétersbourg. La partie méridionale de la côte E. de la mer Noire se termine au gouvernement de Koutaïs, où la culture de la vigne et la production sont, en certains endroits, assez développées. Le rayon vinicole de Koutaïs, qui occupe le bassin du Rion, fournit, en général, des crus assez variés, qui offrent le type d'un petit vin ordinaire et assez faible. En Mingrélie et au Letchkhoum, l'*isabella,* vigne de Crimée, donne un vin chargé d'un bouquet assez agréable (crus d'Odjaleschi, de Salkhino).

Au delà du col de Souram, les conditions climatologiques sont tout autres, et par conséquent les vins y diffèrent beaucoup de ceux de Koutaïs. Ce sont d'abord ceux du district de Gori, parmi lesquels le meilleur est sans contredit le vin d'Athéni. Ce sont des vins blancs et rouges, assez mousseux, et qui pourraient facilement servir à préparer un champagne excellent. Le vin de Douchet, dans le district voisin, jouit d'une réputation méritée. C'est dans les environs que s'étagent les remarquables vignobles du prince Bagration Moukhransky. Le mode de traitement des vins y est français. On y récolte des vins blancs et rouges qui se distinguent par quelques qualités supérieures. A l'Exposition de Moscou, en 1882, ils ont reçu la première médaille.

Aux alentours de Tiflis, la culture de la vigne est peu développée; mais, en revanche, un peu plus loin, s'étend le rayon de vinification le plus fameux, la Kakhéthie, qui embrasse les districts de Thélaff, de Signak et une partie du district de Tioneth. Cette région, depuis des siècles, produit des vins blancs et rouges de qualités et de sortes très différentes. Les quartiers les plus renommés sont ceux de Kvaréli, Kardanak, Tsinandal, etc. Le vigneron et producteur le plus connu

de Kakhéthie est le prince Djordjadzé. Il a créé un grand entrepôt qui alimente Tiflis et beaucoup de villes de la Russie; il commence à exporter à l'étranger. Il y a peu de temps, l'administration des domaines a fait l'acquisition d'une vaste propriété, Tsinandal, ainsi que des villages environnants. On y a agrandi les vignobles et l'on y organise de vastes caves pour y traiter les vins. Le comte Chérémétieff, à Kardanak, est un des grands viticulteurs de la contrée.

On laisse fermenter les vins de Kakhéthie en présence des pelures, etc.; ce qui leur donne une âpreté que les vignerons d'Europe n'admettent jamais. La réputation dont jouissent les vins de Kakhéthie a provoqué une foule de falsifications à Tiflis. Partout on lit sur les devantures des magasins, partout on n'offre que « vins de Kakhéthie », tandis qu'en réalité, sous cette dénomination, se débitent les vins d'Iméréthie, d'Elisabethpol ou autres, mélangés, délayés d'eau-de-vie, d'eau, avec différentes substances colorantes.

Si le rayon contigu à la Kathéthie n'est pas très riche en vins, cependant ceux de Noukha et surtout ceux de Matracin ont de la valeur; ce sont de bons vins légers. Au bord de la mer Caspienne s'étend le district de Derbent. On y récolte de bons vins qui sont assez forts. En Russie, on trouve une grande quantité de « crus de Derbent », mais ce sont pour la plupart des falsifications.

Passons au rayon qui promet de devenir le pourvoyeur de vins forts et de vins de dessert; c'est la région qui s'étend du S. de la Koura et comprend le gouvernement d'Erivan et une partie de celui d'Elisabethpol. Dans ce dernier district, les colonies allemandes produisent de très bons vins de table et même quelques vins fins. Dans la partie S.-O., la récolte est faible; le raisin y sert principalement à la distillation de l'eau-de-vie. Mais aux environs de Choucha, on fait un vin qui peut être compté au nombre des bons vins de table. Le raisin de la partie méridionale du gouvernement d'Elisabethpol est riche en sucre et peut servir à obtenir des vins forts et de dessert.

Dans le gouvernement d'Erivan, on distingue les crus des districts d'Erivan et d'Edchmiadzine et les

crus plus faibles du district de Nakitchevan. La préparation de ces derniers laisse à désirer, mais le raisin est excellent. Quand ils sont quelque peu buvables, ces vins ont un goût agréable et un parfum de noisette. Tels sont, en abrégé, les principaux vins plus ou moins remarquables et les principales régions vinicoles du Caucase.

Les défauts de la vinification indigène sont : Ceps mal soignés ; préparation des vins mauvaise ; traitement primitif ; pas de types déterminés ; enfin, caves bien organisées manquant presque partout dans le pays [1].

Laines. — Le Caucase produit annuellement en moyenne 200,000 pouds de laines expédiées à Marseille, Dunkerque, Londres, etc., que l'on peut classer en 4 catégories : 1° *Laines fines* (6 à 7,000 p.), envoyées à Moscou, trop courtes pour être peignées et bonnes seulement pour la carde. Prix moyen : 6 r. 50 k. le poud, à Tiflis. 2° *Laines des Touches*, *Pshaves*, *Touchines*, de *Touanéthi*, *Douchet*, *Gori*, *Kizik*. Les secondes tontes sont assez propres, assez fines et peu piquées ; elles n'ont, comme mélanges, que 5 % de gris et noir. Prix : de 6 à 7 r. 50 le poud. Les laines de Gori, lavées en rivière, valent de 8 à 9 r. 50. 3° *Laines Tarakamas*, en général très sales, donnent à peine 30 % de blanc piqué, le reste est noir et grossier. Prix : 4 r. Les premières tontes seules se vendent. 4° *Laines intermédiaires*, plus ou moins blanches, ayant moins de gris et les blancs moins piqués que les *Tarakamas*. On paye souvent les *Dalmas* le même prix que celles de *Noukha*, quoiqu'elles aient 20 à 25 % de gris et que les premières tontes ne soient pas bonnes. Les laines de *Noukha*, de *Kakh*, valent de 5 à 6 r. le poud ; les *Démour* 6, les *Eldar* 4, selon que l'hiver a été plus ou moins rigoureux, et selon les fluctuations du marché. Celles d'*Elisabethpol* (15,000 p.), qui sont sales et ne donnent que 40 % de blanc piqué, valent à peu près le prix des *Tarakamas*. Enfin, celles de *Chakchévan* (5 à 6,000 p.) donnent 60 % de blanc ; le reste est gris clair et noir.

1. D'après les notes de M. Chavroff.

Poils de chèvres et de chameaux. — On sait que dans les poils de chèvres il y a deux qualités : l'une, le poil proprement dit; l'autre, le duvet (*poukh*). La chèvre du Caucase a le poil très gros et le duvet grossier et peu blanc. Le poil, qui se vend 4 r. le poud, ne sert qu'à faire des tamis; le duvet, qui vaut 6 roubles et est gris noir et sale, ne convient pas pour l'exportation; il se vend à Moscou, où les fabricants l'emploient pour le mélanger avec la laine. Le véritable poil de chèvre vient de Boukhara, Khiva, etc. Il est expédié à Nijni-Novgorod; là, il est acheté par des Tartares qui l'envoient à Kassimoff pour le nettoyer et l'assortir[1], puis il est réexpédié à Moscou. Le duvet (*poukh*), se vend alors 25 à 30 r. le poud de blanc; 20 à 25 r. le poud de gris, et le poil 4 r. C'est avec ce *poukh* que les fabriques françaises font le cachemire.

Les poils de chameaux sont, comme ceux de chèvres, grossiers, et n'ont que peu de duvet (*taïlok*). Quoique les indigènes sachent cependant en fabriquer des étoffes unies, très souples, excellentes et d'une jolie nuance, les poils de Perse ne valent pas mieux que ceux du Caucase.

Les véritables poils de chameaux viennent de l'Asie-Centrale; 60,000 pouds environ, expédiés à Nijni-Novgorod, sont achetés surtout par l'Angleterre et l'Amérique. A Elbeuf, en France, un fabricant de draps en utilise une petite partie. A Bélostok, en Pologne, on assortit les nuances et on en fait un débit assez considérable[2].

Réglisse. — La réglisse, qui pousse à l'état naturel au Caucase, abonde surtout dans les gouvernements d'Elisabethpol et de Bakou, à droite et à gauche du chemin de fer, dans les champs de la vallée de la Koura. L'exportation de cette plante à l'état brut, en balles pressées hydrauliquement, est de date récente (1886).

Les racines s'achètent sur place, à l'état frais, de 10 à 25 k. le poud. Après triage et séchage, elles perdent

1. Le nettoyage et l'assortiment des poils de chèvres sont fort longs et fort difficiles; les femmes tartares n'arrivent à trier qu'un quart de livre par jour, en moyenne.
2. D'après les notes de M. Chavroff.

50 %, et reviennent à Batoum, tous frais compris, à environ 80 k. ou 1 r. le poud. Tandis que la réglisse de Smyrne se vend en Europe de 30 à 45 fr., celle du Caucase, peu appréciée à cause de son mauvais assortiment et de son goût un peu âpre, ne se paye que 15 à 35 fr. les 100 kilos.

Saragane et Soumak. — Au Transcaucase oriental, on emploie, pour le tannage, les feuilles et les jeunes bourgeons de deux espèces d'arbustes : le *saragane* et le *soumak* (*Rhus cotinus* et *coriaria*). Ces deux plantes, très répandues, croissent sur les pentes rocailleuses et quelquefois dans les plaines. On utilise principalement les feuilles du saragane qui abonde dans l'arrondissement de Noukha et le gouvernement d'Elisabethpol, sur les domaines de la Couronne, et où la récolte de feuilles est soumise à un impôt de 10 k. par poud. Comme l'Etat reçoit 5,000 r., il en résulte que la récolte s'élève annuellement à 50,000 pouds. Une certaine quantité de ces feuilles est utilisée sur place à Noukha, où sont installées quelques tanneries; mais la plus grande partie est expédiée dans divers endroits du pays et à Tiflis.

C'est moins pour le tannage que pour la teinture qu'on emploie surtout le soumak. Cependant, l'exploitation de cet arbuste est fort minime et, sous ce rapport, le Transcaucase diffère complètement de l'Europe méridionale, où le soumak et son utilisation représentent une branche assez importante de l'industrie nationale.

Pyrèthre. — Parmi les articles d'exportation du Caucase et que peu de contrées, excepté la Dalmatie, produisent, il faut citer le *pyrèthre* (*Pyrethrum roseum*), dont les fleurs servent à fabriquer la poudre que les commerçants vendent sous le nom de « poudre insecticide», «poudre persane». Production : 175 à 200,000 kilos; prix : 3, 7, 15, 16 r., selon les années.

INDUSTRIE

En 1887, il y avait au Caucase 15,549 usines ou fabriques occupant plus de 50,000 ouvriers, et ayant produit 45,449,549 r. de denrées diverses ; pétrole,

produits du naphte, alcools, cuirs, savons, bougies, soie, minéraux, métaux, ciment, huiles de graines, tabac, etc.

Naphte. — Pendant des siècles, le Caucase a dormi sur ses légendes et ses richesses naturelles. Les incomparables sources naphtifères de la presqu'île d'Apchéron, connues dès l'antiquité, restaient même improductives. C'est cependant par les « feux sacrés » de Sourakhani, que le réveil économique de cette contrée s'est produit; ces riches gisements ont attiré l'attention des industriels qui, depuis une vingtaine d'années en ont commencé l'exploitation ; c'est presque la seule qui jusqu'à présent ait donné des résultats importants. Les naphtes de Bakou et du Kouban ne forment cependant qu'une faible partie des richesses exploitables du sol et sous-sol du Caucase[1].

En 1872, le gouvernement russe, abolissant le monopole, décida que tous les usufruitiers, pour 47 ans, d'un terrain naphtifère, auraient désormais le droit d'exploitation, à leurs risques et périls, et comme ils l'entendraient. Pour apprécier à sa valeur cette mesure, il est nécessaire de donner un court aperçu de ce qu'étaient, au début, les affaires du naphte à Bakou.

Cette industrie, dont le monopole avait été donné à M. Mirzoëff, commerçant de Tiflis, n'était à cette époque qu'en germe et réduite à la simplicité la plus primitive. On se contentait d'approfondir à la bêche les fissures et issues naturelles de façon à former des bassins et des puits. Naphte et pétrole étaient fort chers; M. Mirzoëff faisant à son gré la hausse ou la baisse, le poud de naphte brut valait 60 k., et M. Kokoreff qui avait installé une raffinerie à Sourakhané, obligé de faire ses transports par chevaux et tonneaux, vendait à Bakou l'huile raffinée 3 r. 50 k. Le monopole aboli, on commença à vendre aux enchères le droit de fermage des lots de terrains naphtifères, et c'est seulement à dater de 1873, que l'industrie indigène put se développer. La concurrence libre força à chercher les meilleurs modes d'exploitation et de raffinage. L'argent

1. D'après V. Thiébaut.

engagé exigeait aussi une méthode qui permît l'amortissement du capital. Le creusement des puits fut remplacé par le forage mécanique; au lieu de recueillir le naphte à l'aide d'un seau et d'une corde que des chevaux mettaient en mouvement, on eut des machines à vapeur. Balakhané, éloigné de la mer, ne pouvait convenir pour la construction des usines qu'on installa près de Bakou, en même temps qu'un réseau de tuyaux sillonnant les douze verstes qui séparent cette ville de Balakhané allait amener facilement le naphte. L'initiative de la construction de la première raffinerie et de la plupart des grandes et nombreuses améliorations apportées à cette industrie appartient à la Société de MM. Nobel frères. Les environs de Bakou, arides, sans forêts, ne pouvaient fournir les matériaux nécessaires pour les tonneaux, et les prix élevés du bois, des salaires, majoraient de beaucoup le prix du pétrole. Il s'agissait d'arriver à réduire les frais de transport. MM. Nobel ont eu les premiers, l'heureuse idée des *pipe-lines*, du pompage à vapeur, des grands réservoirs, wagons-citernes, etc. La construction du chemin de fer transcaucasien, en permettant d'éviter le long détour de Bakou, Tsaritzine, etc., a ouvert pour l'exportation à l'étranger une voie relativement assez économique pour le pétrole russe qui, aux bords de la Méditerranée, à Gênes, Marseille, Londres, et même aux Indes et au Japon commence à faire concurrence au pétrole américain. Le projet d'un *pipe-line* entre Bakou et Batoum semble abandonné. Quelques verstes de tuyaux posés par MM. Nobel, entre Michaïloff et Kwirila rampent le long de la voie ferrée, et des pompes à vapeur font passer le naphte à travers le col de Souram.

Les principaux gisements exploités sont ceux de la presqu'île d'Apchéron et ceux du Kouban. En 1890, la production s'est élevée dans la presqu'île d'Apchéron à 4 millions de tonnes En juillet 1890, il y avait 637 puits forés ou en préparation, dont 306 en exploitation. Pendant les six premiers mois de 1891, on a importé de Bakou 500.000 t. de pétrole, 50.000 t. d'huiles à graisser, 1.000 t. de benzine et quantité d'autres dé-

rivés du naphte. Les prix moyens du pétrole étaient de 32 r. la t. sur wagon à Bakou. Le prix moyen sur place était de 1 r. 90 à 2 r. 50 la t.; aujourd'hui il a sensiblement baissé. Quant aux causes, aux circonstances qui tantôt ralentissent, tantôt accélèrent l'extension de cette industrie, elles tiennent à une foule de raisons qui ne sauraient trouver place dans le cadre de ce Guide. La description des forages, fontaines jaillissantes et applications du pétrole, etc., sont trop connues pour que nous reproduisions ici les récits faits déjà par divers savants, chimistes, ingénieurs. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages de MM. de Fonvielle, Fernand Hue, Boulangier, Orsolle et au journal « La Nature ».

Filatures de soie. — Depuis sept ans l'application de la vapeur a augmenté sensiblement le nombre des filatures de soie, augmenté la production et amélioré les procédés techniques. La soie filée d'après l'ancienne méthode était grosse, inégale, celle obtenue par les nouvelles fabriques est beaucoup plus fine et régulière. Les qualités inférieures de soies, filées à la manière indigène, proviennent aussi de ce qu'on n'assortit pas les cocons et de ce qu'on n'a pas le soin d'éliminer les doubles et déchets.

Les anciennes filatures (*odjakh mandjilikh*), diffèrent de celles à vapeur en ce qu'on y chauffe chaque chaudière, servant à amollir les soies, par un fourneau spécial, en dépensant ainsi plus de combustible qu'avec un seul foyer commun ; en ce que chaque roue de dévidage est mise en mouvement par un mécanisme à part, tandis que dans les dix grands établissements de Noukha, une douzaine de roues sont actionnées par le même essieu, et qu'à Karabagh, c'est une courroie sans fin qui les met en mouvement. Seules, les grandes filatures arrivent à produire de la soie suffisamment régulière, sans duvet, bouchons, gommures, barres flottantes et mousondées. Elles vendent rarement les grèges, mais presque toujours des organsins et trames. La notion du titrage est inconnue aux petits filateurs villageois; les industriels qui préparent leur soie pour Moscou, Marseille, et qui sont obligés, pour ces mar-

chés exigeants, de façonner soigneusement leurs produits, se heurtent au mauvais vouloir des ouvriers, ennemis de toute innovation et méthode nouvelle de travail.

La qualité de la soie dépend surtout de l'espèce des cocons. Aux alentours de Noukha, Karabagh, la race japonaise, race verte, est la plus répandue; elle diffère peu de l'espèce française ou italienne par la finesse du fil.

Espèce	Couche supérieure	Couche du milieu	Couche intérieure	
Jaune milanaise	0.030	0.040	0.025	millim.
— française	0.025	0 035	0.024	—
Verte japonaise	0.030	0.040	0.020	—
Blanche —	0.020	0.035	0.017	—

En même temps que le nombre des filatures a augmenté à Noukha, Karabagh, on a commencé à y construire des fabriques pour tordre la soie (6 à Noukha, 3 à Karabagh). La plupart de ces maisons façonnent la soie en trames, quelques-unes seulement en organsins à cause de la difficulté d'en préparer d'assez bons pour les fabricants d'Europe et de Moscou. La plupart des organsins indigènes, employés par les tisserands de Chémakha, Karabagh, sont préparés d'une façon différente de ceux destinés à Lyon, Moscou, qu'on nomme organsins français.

Les fabriques pour tordre la soie sont de type français ou italien et de type persan. Le dévidage dans les premières donne 5 à 10 p. °/₀ de perte; dans les secondes, 20 à 25 p. °/₀.

Pour produire de la soie en grand, une fabrique doit avoir au moins 20 bassines. Comme les prix des soies de basse qualité, fabriquées dans les petites filatures de paysans, sont peu élevés (150 à 170 r. le p.), les gros filateurs trouvent plus profitable de faire de la soie de bonne qualité, dont la vente est assurée et dont le prix est de 250, 300, 400 r. le p.

En 1887, à Noukha et dans l'arrondissement, on comptait 8 filatures à vapeur et quatre filatures à fourneaux. Ces 12 fabriques avaient 550 bassines. Aucune ne travaille toute l'année. D'abord, parce que

les patrons sont obligés de choisir leurs ouvriers parmi les paysans occupés, en été, aux soins de l'agriculture, et qui exigeraient à cette époque-là un salaire comparativement énorme; et ensuite parce que les filateurs n'ont pas souvent de provision suffisante de cocons. Les paysans, qui ont quelquefois des cocons à vendre, sachant les besoins des fabricants, demandent alors des prix si exorbitants que ces derniers préfèrent arrêter temporairement le travail.

La plupart des filateurs ne peuvent pas faire leur provision à temps, à cause du manque de capitaux et parce qu'ils dépendent des fluctuations du commerce de la soie. Ils ne savent pas donner eux-mêmes le ton à ce commerce, et aux marchés fixer les prix. Sur les 500 bassines des 12 fabriques de Noukha, 350 seulement travaillent toute l'année; elles produisent 1,200 p. de soie bien façonnée vendue 400,000 r. environ. La meilleure qualité est achetée par Lyon, la moyenne par Moscou, la qualité très ordinaire par Moscou, Chémakha, Karabagh, centres de l'industrie du tissage au Transcaucase. La trame de Noukha va à Lyon et Moscou; l'organsin à Chémakha et Karabagh.

Quoique le berceau de la filature ait été longtemps à Noukha, Karabagh a rapidement surpassé cette ville; sa soie est aujourd'hui mieux cotée à Moscou. Sa supériorité provient surtout de l'habileté des doigts des fileuses arméniennes employées au lieu de Tartares et d'hommes comme à Noukha. En outre, les fabriques de Karabagh, dispersées dans plusieurs villages environnants, ne sont pas exposées à manquer d'ouvriers, la main-d'œuvre y est moins élevée. En 1890, le salaire qui à Noukha était de 55 à 75 k. par jour, n'était à Karabagh que de 15 à 30 k. L'absence de petits ateliers y contribue à la prospérité des grands établissements.

En 1886, il y avait à Karabagh, 13 filatures, dont 12 en marche. Elles avaient 674 bassines, dont 600 (soit deux fois plus qu'à Noukha) étaient occupées et produisaient annuellement 1,400 p. de soies grèges. Dans l'arrondissement d'Ordoubad, 4 grandes filatures à vapeur donnent 300 p.; à Zakatal, 2 filatures à vapeur

et 2 à fourneaux produisent 50 p., soit 12,000 r. On comptait en 1886 à Noukha : 8 filatures à vapeur ; dans l'arrondissement de Choucha 13, dans celui d'Ordoubad 4 ; à Zakatal 2 : total 27, dont deux ne marchaient pas, et 8 filatures à fourneaux. En résumé : 35 établissements à 1,428 bassines produisent 2,930 p. de soie façonnée représentant une valeur de 811,250 r.

Au Transcaucase, de 19 1/2 à 16 1/4 de cocons frais, espèce japonaise, on tire une livre de grège. Pendant l'assortiment on rejette les cocons tachés, piqués, doubles ; on les expédie à Marseille parce qu'on ne sait pas les utiliser sur place. Les déchets atteignent au minimum 35 à 40 p. %.

De toutes la production du Transcaucase, les grandes filatures reçoivent 88,900 p. de cocons, dont 54,000 servent à façonner la soie, dans ces mêmes établissements ; le reste est vendu aux petits filateurs villageois qui préparent une soie de qualité inférieure, ou on l'envoie comme déchet à l'étranger.

La production caucasienne pourrait être singulièrement améliorée si l'on adoptait l'espèce française ou italienne. Le poud des cocons japonais se vend de 7 à 12 r. ; un poud de cocons français ou italiens 16 à 22 r. Néanmoins la plupart des sériciculteurs s'obstinent à élever l'espèce japonaise. A Akoulis[1], on cultive avec succès l'espèce italienne et française dont on achète la graine à Marseille.

Jusqu'en 1880, la plupart de la soie était exportée en grège. Depuis ces dernières années, le nombre des ateliers pour tordre la soie a sensiblement augmenté ; on en compte aujourd'hui à Noukha 11, Karabagh 6, Zakatal 1, Gorkhchague 4 ; total 22, dont 9 occupent des bâtiments spéciaux et 13 font partie des grandes filatures. Ces fabriques comptent à Noukha 2,120 fuseaux, Karabagh 1,368, Zakatal 142, Gorkhchague 432 ; total 4,062. Le nombre d'ouvriers travaillant dans 55 filatures et ateliers à tordre s'élève à 1,772 des deux sexes, dont 976 femmes. Ils gagnent au total

1. C'est d'Akoulis que proviennent les meilleures soies du Caucase ; ce sont celles qui sont les mieux cotées en France.

148,848 r., c'est-à-dire 84 r. chacun en moyenne. Ce sont presque exclusivement des Tartares et des Arméniens[1].

Alcools de fruits. — Au Transcaucase, la région où l'on produit l'alcool de fruits est généralement dans les vallées basses, plantées de jardins et de vignes. Ce n'est que dans les gouvernements de Koutaïs, Erivan, Elisabethpol que cette fabrication est dans une contrée montagneuse et quelques localités élevées. Les arrondissements de Choucha, Djévanchir occupent le premier rang comme producteurs ; puis viennent ceux d'Erivan, Gori, Elisabethpol, Kazak, Noukha, Chémakha, Nakhitchévan, Tiflis et autres. La répartition est assez différente dans chacun de ces endroits : dans le gouvernement de Koutaïs, la production des villages est plus ou moins égale entre eux, il en est de même des arrondissements de Tiflis et Bortchalo, si l'on excepte Sagaredjo dont le rendement est de beaucoup plus considérable que celui des bourgs voisins. Dans l'arrondissement de Gori, c'est cette ville qui avec Khidisthavi, Akhalkhalaki et Tsinkvali ont la spécialité de ce produit ; dans celui de Douchet, c'est Moukhrani où se trouve la distillerie du prince Moukhranski ; dans celui d'Akhaltzik, peu ou point de développement ; dans ceux de Thélaff, Signak et Zakatal, production assez uniforme, dans celui de Noukha, c'est cette ville qui est un centre important, grâce à ses nombreuses distilleries appartenant aux propriétaires des jardins. Il en est ainsi dans l'arrondissement d'Elisabethpol, dans cette ville et les villages Karatchinar et Elénendorf. Dans les cercles de Choucha et de Djévanchir, c'est surtout à Agdam, située dans une région basse, que la distillation prospère, parceque les propriétaires des usines y utilisent leurs produits et achètent le raisin et les mûres aux Tartares. Citons encore les villages Tchartaz-Guney, Tougue, Kia-toukhe, Tagovert, Djamiate, Eguighende, Talhéar, Guéchan, Sari-tchouroum, Zecha, Kintékourte et Ispagan-Djouk qui tiennent la tête comme centres de production

1. D'après les notes de MM. Chavroff et Lehéricey.

au Transcaucase. Dans l'arrondissement de Djébrail, ce sont les villages de Gadronte et Takassir, dans celui de Zanguézour : Hanzarak, Guérensour, Dig, Khoth; dans celui d'Erivan, à Erivan et Kamarlou, la distillation est assez développée; dans celui d'Edchmiadzine, production assez égale entre les villages Achtarak et Vagarchapat; dans celui de Nakitchévan, Chikmahmoud; dans celui de Chémaka, Kourdamir où les distillateurs achètent le raisin aux Tartares, Matrassi, Gurdjivane et Ingare. Dans les arrondissements d'Arech, Gueuktchaï, Kouba, Lenkoran, Bakou, Charouro-Dalagoz la production est minime; au Daghestan elle est localisée à Derbent. Un nombre considérable de distilleries est concentré à Nouka, Elisabethpol, Erivan. Ce fait peut paraître étrange, car il semble que les usines devraient naturellement s'élever là où sont en honneur le jardinage et la vinification, et non pas là où il n'y a qu'économie domestique. Mais les endroits cités sont entourés d'une foule de jardins, de vignobles, et ces villes ne ressemblent nullement à celles que l'on est habitué en Europe à appeler de ce nom et à considérer comme telles. De plus, comme c'est là que sont réunies diverses autres branches d'industrie, on est nécessairement forcé d'y installer aussi les distilleries. Quoique, généralement, la production de l'alcool de fruits soit là où existent la vinification et le jardinage, cependant c'est surtout dans les arrondissements de Choucha, Zanguézour, Djévanchir, Djébrail, c'est-à-dire dans la partie S.-O. du gouvernement d'Elisabethpol, qu'elle est le plus développée. La population musulmane s'y occupe principalement du jardinage et des vignes; la partie arménienne de la population achète ces produits agricoles et les travaille. Les mêmes causes qui ont développé dans cette région la vinification, y encouragent aussi la distillation qu'alimentent, en dehors du raisin, tous les fruits des mûriers qui croissent là en abondance. Ce sont les forêts, jardins, vignes et la vinification qui fournissent les produits nécessaires à la fabrication de l'alcool de fruits.

Voici quelques données indiquant les productions, espèces de fruits et quantités d'alcool absolu obtenues :

	Du raisin et du marc.	Du raisin sec.	Des fruits du mûrier.	Total.
1874	8.808.190°[1]	491.154°	1.201.666°	10.501.010°
1877	10.294.970°	4.202.353°	3.190.592°	17 687.915°
1880	24.888.650°	424.341°	3.280.721°	28.503.712°
1882	21.407.478°	2.000.593°	3.007.658°	26.415.729°

On le voit, c'est le raisin et le marc qui sont surtout employés, puis viennent les fruits du mûrier et les raisins secs.

La fabrication de l'alcool de fruits étant encore très peu développée, la plupart des résidus des récoltes du jardinage se perdent, parce qu'au Transcaucase les fabricants se préoccupent fort peu de les utiliser ; n'ayant en vue que commerce et spéculation, ils préfèrent les produits qui leur fournissent le plus d'esprit-de-vin et n'emploient par conséquent que raisin, marc et fruits des mûriers. Au point de vue agricole, cette fabrication a une certaine importance, puisqu'elle permet de tirer parti des résidus de la vinification, d'utiliser arbustes et arbres qui, sans cela, resteraient inutiles et qu'on n'aurait pas cultivés dans les endroits privés de bois.

Quoique la fabrication de l'alcool de marc soit la plus répandue dans le pays, cependant, dans quelques localités, le distillateur est obligé de rejeter les résidus, soit parce qu'il n'a pas les moyens d'avoir ses propres alambics ou parce qu'il ne peut pas vendre les résidus, soit parce qu'il n'a pas de profit à en extraire l'alcool, ou enfin, parce qu'il ne peut pas acquitter l'accise. On a généralisé ces faits particuliers et on les a indiqués comme exemples de la mauvaise influence des conditions de l'application de l'impôt; mais la chose n'est pas tout à fait exacte, car ordinairement on emploie le marc pour la distillation et les cas où on le dédaigne ne sont pas aussi fréquents qu'on l'a dit.

C'est la distillation de l'alcool de raisin et de marc qui, au point de vue de la production, est la plus avancée. On a construit, à cet effet, plusieurs grandes

1. Un degré d'alcool absolu s'appelle la 1/100 d'un « védro » d'alcool absolu, un litre équivaut à 0.08131 d'un « védro ».

usines munies d'un outillage perfectionné; les plus importantes sont dans les gouvernements d'Elisabethpol, de Tiflis (Princes Moukhransky, Djordjadzé et autres), et à Derbent; leur rendement est fort différent. Quelques-unes donnent jusqu'à 500,000 degrés d'alcool; mais, en général, le chiffre normal de la plupart d'entre elles est de beaucoup inférieur, surtout s'il s'agit des installations primitives des propriétaires de jardins.

Au Transcaucase, on ne tire pas parti du marc uniquement pour distiller l'alcool. Au Daghestan, après le pressurage, on prépare un bon vinaigre qui se vend de 1 r. 50 k. à 2 r. le seau. En Kakhéthie, on cherche à extraire le tartre; dans le gouvernement d'Erivan et quelques villages du gouvernement de Bakou, on brûle les résidus pressés en forme de briquettes qui, une fois sèches, fournissent un très bon combustible; dans d'autres endroits, en Kakhéthie, dans le défilé de Bolniss, on nourrit avec le marc les porcs qui le mangent volontiers; enfin, la cendre des résidus sert d'engrais pour la vigne.

Voici le chiffre de la production d'alcool de fruits :

Années.	Nombre d'usines en activité.	Quantité de degrés d'alcool distillé.	Impôt à payer.
1876	1.131	10.683.523°	156.885 r.
1877	2.839	17.687.915°	298.085
1878	3.644	25.027.157°	420.798
1879	2.634	20.920.893°	352.434
1880	3.642	28.593.712°	319.877
1881	3.104	24.034.141°	273.896
1882	3.161	26.415.729°	271.033
1883	3.354	23.262.352°	258.470
1884	2.159	17.107.346°	271.181
1885	1.877	16.419.480°	429.414
1886	2.389	21.938.574°	522.187

A première vue, on est frappé de la disproportion entre le nombre des distilleries en activité, la quantité d'alcool produite et la somme de l'impôt à payer. Cette disproportion ne résulte pas de la production elle-même; il faut plutôt l'attribuer à certaines circonstances extérieures qui ont influé, pendant ces onze

dernières années, sur cette branche d'industrie. En effet, c'est durant cette période qu'eut lieu la réforme de 1876, qu'éclata la guerre de 1877-78 et que la réforme de 1884 fut accomplie. Les préparations pour la guerre de 1876 firent augmenter tout d'un coup la production de 7 millions de degrés, c'est-à-dire de 70 °/₀. Plus considérable encore fut l'influence de la guerre de 1877-78-79, lorsqu'on dut approvisionner d'eau-de-vie une nombreuse armée. Cet événement amena une spéculation sur les alcools; on produisit énormément et l'on distilla non seulement l'alcool des raisins, mais encore celui des vins de basse qualité. Les règlements de 1884 arrêtèrent l'élan qui avait été provoqué. La baisse continue en 1885; mais, en 1886, la production augmente parce que les propriétaires d'usines, familiarisés avec les lois récentes et les nouvelles conditions de commerce créées par l'impôt, savent profiter des occasions favorables et se ménagent de nouveaux débouchés. Voici les chiffres moyens de cinq années :

	1876-80	1880-85	1886
Usines en activité.	2.778	2.731	2.389
Alcool distillé.	20.000.000°	21.000.000°	21.000.000°
Impôt payé.	245.700 r.	367.940 r.	561.779 r.
Alcool distillé, en moyenne, par une usine.	7.020°	7.690°	8.837°

On le voit, la production de l'alcool de fruits, malgré toutes les vicissitudes qu'elle a subies, a constamment suivi une marche ascendante et a presque doublé pendant les onze dernières années. Cette tendance à accroître la production, à restreindre le nombre des distilleries et à augmenter la production des grandes usines s'affirme jusqu'en ces derniers temps. Quoique les chiffres cités donnent une idée suffisante de l'importance de la production de l'alcool de fruits, il ne faut pas oublier qu'en fait on produit beaucoup plus que les statistiques, attendu que : 1° l'alcool distillé et consommé par chaque propriétaire de jardins, et ses connaissances n'y est pas compris, et que 2° la distillation prohibée et la fraude se pratiquent sur une large échelle parmi les campagnards.

Il est impossible de dire à combien se monte ce sur-

plus. En général, on admet que le Transcaucase produit de 20 à 25 millions de degrés d'alcool de fruits, ou de 500,000 à 600,000 seaux d'alcool à 40 degrés, représentant une somme de 2 à 3 millions r. On ne saurait prévoir si ces chiffres s'augmenteront dans l'avenir. Actuellement la production semble avoir atteint tout le développement qu'elle pouvait acquérir, et ses destinées futures dépendent de l'essor que prendront la vinification et le jardinage.

Il est assez intéressant de comparer la production des différentes régions du Transcaucase citées plus haut. En 1886, on a distillé et acquitté l'impôt, dans le gouvernement de Tiflis (non compris la Kakhéthie), pour .... 258.309 3/4°

Dans la Kakhéthie (arrondissement de Zakatal, Noukha	2.143.017 1/2°
Dans le gouvernement de Koutaïs.	71.670°
— de Bakou.	1.399.383 3/4°
— d'Erivan..	4.478.016 3/4°
— d'Elisabethpol.	11.318.677 3/4°
Total............	19.663.075 1/2°

En outre, les propriétaires des jardins, dans tout le pays ont distillé et acquitté les droits de l'accise pour 2,268,499°; total général 21,938,574°. C'est le gouvernement d'Elisabethpol qui occupe la première place comme producteur, puis viennent le gouvernement d'Erivan, la Kakhéthie et les arrondissements de Noukha et Zakatal.

La population du Transcaucase consomme actuellement une quantité appréciable d'alcool de grains et de fruits. En 1886, la consommation dans les cabarets s'est élevée au chiffre de 17,868 564°, dans lequel l'alcool de grains figure pour 9,611,021°, celui de fruits pour 8,257,542°, ce qui donne une moyenne de 5° par habitant. Mais à ce chiffre il faudrait ajouter la quantité d'alcool distillé et consommé en cachette par les propriétaires des jardins qui ne payent pas l'impôt.

Pour donner une idée approximative de la consommation de l'alcool de fruits, voici quelques chiffres

relatifs à 1886. Au Transcaucase, il a été distillé et payé à l'accise : 19,669,075° ; les propriétaires des jardins ont distillé environ : 2,268,499° ; total, 21,937,574°. Il a été exporté et payé à l'accise : 2,233,916° ; pour le le premier semestre 1887 : 1,324,890° et non payé à l'accise 370,007° ; total, 2,603,923°. Par conséquent, 19,333,651° ont dû être consommés dans le pays ; 8,257,542°, comme nous l'avons vu, ont été débités dans les cabarets ; 1,403,596° appartenant aux propriétaires de jardins ont été absorbés ; le reste, c'est-à-dire 9,672,513°, a formé le stock de réserve des usines, cabarets et dépôts du Transcaucase Ce sont les distillateurs et industriels qui fournissent la plus grande partie de l'alcool vendu, les propriétaires des jardins produisent comparativement beaucoup moins. Ainsi sur 2,268,499° distillés en 1886 sans payer l'impôt, ces derniers ont vendu et payé à l'accise pour 864,903 3/4°, et ils ont consommé eux-mêmes 1,403,595 1/4°.

La répartition de l'accise supplémentaire pour l'alcool est la suivante :

Dans le gouvernement de Tiflis il a été vendu..................	132,716	degrés.
En Kakhéthie et les arrondissements de Noukha et Zakatal...	22,748 3/4	—
Dans le gouvernement de Bakou..	144,133	—
— — de Koutaïs.	19,932	—
— — d'Erivan...	471,728 1/2	—
— — d'Elisabethpol	73,645 1/2	—
Total.....	864,903 3/4	degrés.

C'est-à-dire près de 4 p. °/o de tout l'alcool mis en vente.

La statistique citée de débit et de consommation d'alcool de fruits en 1886, au Transcaucase, présente en bloc le chiffre général comme pour l'alcool de grains.

En donnant les chiffres de consommation de l'alcool de fruits, nous avons dit qu'une partie de la production était bue par les indigènes, et une partie exportée ; il y en a une troisième qui sert à la vinification. Pour ce dernier usage l'on emploie de l'alcool de bonne et

mauvaise qualité. Les débitants au détail et les petits cavistes utilisent la mauvaise ; les grands marchands ne se servent que de la meilleure provenant de l'une des distilleries où l'alcool est plusieurs fois rectifié. Deux de ces fabriques sont installées à Tiflis, deux dans l'arrondissement de Choucha. Dans ces établissements, on fait subir au liquide différents traitements qui le rendent plus pur et plus concentré et qui permettent d'obtenir un alcool de raisin excellent pour la vinification. Cependant ce n'est pas surtout à cet usage qu'il est appliqué; il sert à préparer une eau-de-vie consommée par la population.

Il n'y a pas longtemps qu'au Transcaucase on a commencé à exporter l'alcool de fruits ; c'est en 1884 que, pour la première fois, on a expédié à Vladikawkaz 2,000,000° ; de Bakou à Astrakhan 443,302°, et en Transcaspie 27,486°. En 1886 on a exporté 2,603,423° ; en 1887 1,324,890°. C'est dans les gouvernements du S. de la Russie qu'on l'envoie.

La différence de l'accise sur l'alcool de fruits et sur celui de grains (4 k. sur le premier et 9 sur le second) engendre une spéculation qui peut devenir considérable, selon le chiffre d'affaires. En effet, profitant du bas prix de l'alcool de fruits, les débitants le mêlent avec celui de grains et bénéficient de la différence de l'alcool non payé. On dit que cet alcool est expédié même à l'étranger par les ports russes, par Akermann, par exemple, et l'on se fait rembourser l'impôt à la sortie comme s'il s'agissait d'alcool de grains, c'est-à-dire 9 k. par degré; de sorte que la majorité de l'alcool de raisin exportée est détournée de sa destination naturelle, qui est de renforcer et alcooliser les vins, et ne sert qu'à frauder les revenus de l'Etat. On expédie l'alcool en tonneaux par le chemin de fer du Transcaucase, la route militaire de Géorgie, la mer Noire, les ports de Batoum, Bakou et Derbent[1].

Tanneries. — L'industrie de la préparation des peaux est peu développée au Transcaucase, quoique cette contrée lui offre des conditions de prospérité

1. D'après les notes de M. Chavroff.

favorables. On trouve, en effet, dans les districts de Noukha et Zakatal un excellent agent de tannage, le *soumak ;* les forêts de chêne abondent dans le gouvernement de Koutaïs, et la quantité de cuirs bruts à expédier à l'étranger et en Russie est considérable.

C'est en plein air, dans de petites cours et seulement pendant six semaines de l année, que les indigènes, par des procédés très primitifs, c'est-à-dire en n'employant que le *soumak*, traitent toutes les espèces de peaux. La production de quelques rares industriels russes établis dans le pays est fort restreinte; ils ne fournissent que des cuirs de chaussures de qualité inférieure. Il n'y a qu'une tannerie sérieuse au Transcaucase, c'est celle qui a été installée à Tiflis en 1875, par MM. Adelkanoff et Cie.

Le Crédit industriel au Caucase. — Le crédit industriel n'existe ni au Caucase ni en Russie. Un fabricant, un industriel, s'il a besoin de recourir à l'emprunt, doit se contenter du crédit commercial qui ne prête qu'à courtes échéances, six et neuf mois au plus. Or, l'industrie ne rentre pas, en si peu de temps, dans ses débours ou ses avances. Indépendamment de cela, au Caucase, le crédit commercial lui-même coûte excessivement cher. Les banques, qui font payer environ 10 °/o par an, ne disposent que d'un capital très limité, ce qui oblige les huit dixièmes des commerçants à recourir au crédit privé qui. dans les meilleures conditions, ne prête qu'au taux de 12 à 24 °/o au minimum. Il n'y a que le commerce qui semble pouvoir payer de semblables intérêts, et jamais l'industrie ne supporterait ces charges. Le pays n'a que fort peu de capitaux, et presque tout l'argent engagé depuis longtemps, et de père en fils, dans des spéculations commerciales, y reste et n'en sort pas.

Ce sont là les raisons qui expliquent l'absence presque complète d'industrie dans un pays excessivement riche cependant en matières premières et en marchés de consommation. Aujourd'hui, tous les besoins du pays en produits fabriqués, le pétrole excepté, sont coûteusement satisfaits par l'importation étrangère ou russe.

Sans doute, le gouvernement en établissant et en surélevant constamment les droits d'entrée, espère développer l'industrie nationale, mais l'absence totale de crédit industriel entrave entièrement les efforts tentés jusqu'à présent.

Le champ est donc libre et propice aux industriels disposant personnellement de capitaux suffisants et à bon marché. Ils ne rencontreraient au Caucase ni concurrence ni difficultés sérieuses, et ils auraient à alimenter un marché de près de 5 millions d'habitants sans compter les régions voisines. Dans ces conditions, il n'y a pour ainsi dire pas de branche d'industrie qui n'aie de chance de prospérer. Mais, en revanche, on ne saurait trop prévenir les imprudents qui, comptant sur leur savoir et leur expérience, tenteraient de créer au Caucase une industrie quelconque avec des capitaux insuffisants et avec l'espoir de faire appel au crédit commercial local. Presque toutes les tentatives faites récemment, dans ces dernières conditions, n'ont été que désastreuses à cause de la cherté de l'argent.

Ce ne sont ni les connaissances techniques ni les bras qui manquent; c'est uniquement l'argent à bon marché et à longue échéance qui pourrait créer l'industrie caucasienne et lui donner tout l'immense développement auquel la nature, les conditions économiques et financières du pays semblent l'avoir destinée.

Quant à la création d'une banque de crédit industriel, plusieurs raisons s'y opposent. Un des plus grands obstacles provient de l'insuffisance de la législation russe en ce qui concerne les Sociétés, l'hypothèque du matériel et les warrants. C'est là le motif qu'a fait valoir le gouvernement lorsque, il y a quelques années, il a refusé à des étrangers le droit de fonder en Russie une banque de ce genre.

ÉTAT GÉNÉRAL ET SOCIAL

Instruction. — Religions. — Coutumes. — Jurisprudence. — Cadastre.

Le Caucase n'a pas encore toute l'unité matérielle que donne la possession d'un grand réseau de voies

ferrées et d'entrepôts de commerce; il a moins encore cette unité morale qui provient de l'existence d'une nationalité commune ou bien d'un concert de nationalités ayant mêmes intérêts et mêmes espérances. Cependant de grands progrès ont eu lieu. La civilisation, grâce à la Russie, a fait des pas immenses, et l'on peut prévoir que d'ici à peu, malgré toutes les différences de mœurs, de religions et de langues, l'assimilation et la fusion avec l'élément ou au contact européen seront générales et complètes. Dans quelques années, on ne distinguera plus toutes ces mille frontières ethnographiques, toutes ces appellations diverses de Tcherkèss, Lesghiens, Tchetchènes, Osses, Kabardiens, Iméréthiens, Karthliens, Khevsours, Pchaves, Lazes, etc.; on ne trouvera parmi les montagnards et les habitants des plaines que de pacifiques marchands, de paisibles agriculteurs, des industriels ou des commerçants, de bons soldats, s'appelant tous Russes ou russifiés par les croisements, la similitude de religion, l'unité de législation, le cadastre, les rouages habiles de l'administration, l'obligation du service militaire et l'usage de la langue russe, seule reconnue officielle.

Pendant longtemps, l'instruction a été trop peu répandue pour que les diverses nationalités illettrées et hier encore sauvages, qui habitent le Caucase, aient pu acquérir du moins cette confraternité que donne la connaissance des mêmes idées et des mêmes faits. Le grand obstacle à l'instruction commune provenait non seulement de la variété des langues, mais aussi de celle des alphabets. Les Abkhazes, les Osses, les montagnards du Daghestan n'ont pu apprendre à lire, tant que Lhuillier, Sjögren, Schiefner, Uslar, Zagoursky n'eurent pas inventé des alphabets et reproduit par un signe chacun des cinquante sons de leurs diverses langues. C'est au Caucase plus que partout ailleurs qu'il importerait de posséder cet alphabet universel déjà proposé par Lepsius en 1852 et depuis sous d'autres formes par Bell, Coudereau et tant d'autres savants[1].

1. D'après Élisée Reclus.

L'administration russe et l'initiative privée ont fait tous leurs efforts pour créer dans les villes et villages des centres d'instruction, et dans mainte école on voit maintenant l'Arménien assis à côté du Tartare et le Russe à côté du Géorgien [1].

On sait que le Caucase est le pays des religions comme celui des langues. Le paganisme y subsiste encore sous diverses formes parmi les tribus des montagnes. Les deux grandes sectes du mahométisme s'y rencontrent : sunnites et chiites se distinguant les uns des autres à la coupe de la chevelure et de la moustache, et à diverses pratiques, entremêlent leurs communautés dans la Caucasie orientale, surtout dans le gouvernement de Bakou. La contrée a ses Juifs, ses Israélites convertis et ses chrétiens judaïsants; Orthodoxes grecs, Arméniens grégoriens, Arméniens unis dominent parmi les chrétiens [2]. Les tendances réformistes ou protestantes sont représentées, au Caucase, parmi les sectes russes, par les Lutteurs de l'esprit (*Doukhobortskys*) et les Buveurs de lait (*Molokanys*). Ces derniers personnifient la réaction de la raison et de la conscience contre le formalisme orthodoxe et l'excès du ritualisme. Repoussant tout clergé, iconoclastes, ils voient des allégories dans les sacrements et admettent que la vraie communion en Christ consiste dans la lecture et la méditation de sa parole. Les Molokanys mangent le pain en commun en souvenir du Sauveur, mais sans y voir aucun mystère. Ils furent persécutés; vers 1800, on leur assigna des terres sur les bords de la Molotchna, au N. de la mer d'Azof, où se trouvent presque toutes leurs communautés, qui ne comptent pas moins de cent mille adhérents.

1. Principaux établissements d'instruction publique en Caucasie : Tiflis, 2 écoles d'aides-médecins ; institut pour les jeunes filles; pour les sages-femmes; école modèle; institut de Sainte-Nino; institut pour former les maîtres; école de la ville ; gymnase et progymnase pour les filles; école des arts et métiers; école de dessin; école des porte-enseignes; corps de cadets.

Gymnases : Tiflis 3, Stavropol, Vladikawkaz, Erivan, Koutaïs, Elisabethpol, Elkathérinodar.

4 progymnases : Tiflis, Koutaïs, Piatigorsk, Témir-Khan-Choura; 3 écoles techniques : Tiflis, Bakou, Vladikawkaz.

2. D'après Élisée Reclus.

Les Lutteurs de l'esprit sont plus mystiques encore peut-être que les Buveurs de lait; aussi n'en compte-t-on que quelques milliers. Ils croient à l'inspiration, à la parole intérieure qui parle en chaque homme; le Christ a, tout le premier, préféré la tradition orale à l'Ecriture. Ils nient le péché originel, chacun ne répondant que de ses fautes; peut-être même admettent-ils la préexistence de l'âme et des fautes antérieures.

Les Molokanys mettent leur idéal dans une sorte de théocratie démocratique; l'Eglise, disent-ils, et la société civile ne font qu'un; comme telle, la société doit être basée sur les principes évangéliques, sur l'amour, la liberté et l'égalité. Primitivement, ils refusaient d'être soldats; depuis, ils ont transigé. Mais, malgré leur spiritualisme, ils rêvent une rénovation terrestre de l'homme; sous le nom d'Empire de l'Ararat, ils attendent le règne universel de la justice et de l'égalité. On raconte qu'en 1811 des Cosaques arrêtèrent une députation de ces sectaires, chargée d'aller demander à Napoléon s'il n'était pas le libérateur annoncé par les prophètes.

Des Molokanys est sorti un groupe, les *Obchtchiie*, qui, vers 1825, sous la direction d'un certain Popof, prêchait la communauté des biens. Depuis, la doctrine s'est modifiée; ils n'ont guère conservé qu'un magasin commun où chaque ménage doit verser au profit des indigents la dixième partie de ses récoltes. Le reste de cette secte s'éteint dans un petit village de la Transcaucasie[1].

Les diversités nationales et religieuses ont eu pour conséquence nécessaire une manière différente de concevoir et de pratiquer le droit. Aussi, malgré tous ses efforts, le gouvernement russe a-t-il dû renoncer, du moins pour un temps, à imposer une jurisprudence unique, et chez les montagnards musulmans se maintiennent encore les deux codes, le code religieux ou *chariat*, fondé sur le Coran, et le droit coutumier ou *adat*. Le *chariat* est appliqué seulement dans les ques-

1. D'après Gustave Lejeal, *La Russie*, 1 vol., Larousse, édit., Paris.

tions religieuses, de famille et d'héritage, tandis que l'*adat* règle les affaires ordinaires de propriété et les questions d'intérêt communal. Le jugement d'après l'*adat* se fait sur la place publique, par des juges élus; certains villages, devenus célèbres par une administration scrupuleuse de la justice, ont été choisis par la coutume comme de véritables cours d'appel et c'est à eux qu'on s'adresse dans les cas douteux[1].

La grande question du cadastre du Caucase, intimement liée à la question juridique, foncière, forestière, minière et industrielle du pays et à son avenir, est toute nouvelle et ne date, à proprement parler, que de 1860. C'est à cette époque que fut promulguée la loi qui en réglementait l'élaboration; et quoique cette loi de 1860 soit antérieure à la réforme judiciaire de 1864 en Russie, l'esprit et les bases de la première sont à peu près les mêmes que dans la grande innovation d'Alexandre II. Le gouvernement russe a d'abord institué à Tiflis une école spéciale destinée à former un certain nombre de topographes qui travailleraient à l'arpentage et aux dessins des plans. Puis, en 1868, lors de l'application au Caucase de la réforme judiciaire, c'est à de nouveaux tribunaux et à une cour d'appel qu'est dévolue la tâche de juger tous les différends, toutes les réclamations qui pouvaient naître à propos des titres de propriété, des limites et de la quote-part de chaque copropriétaire. Théoriquement parlant, il semblait donc que toutes garanties fussent données pour que le cadastre fût fait de la façon la plus sérieuse et la plus juste. En effet, excellente loi, praticiens habiles, tribunaux impartiaux, tout ne paraissait-il pas réuni comme à souhait pour faciliter la réussite de cette œuvre si indispensable au progrès du pays? Mais aussitôt qu'on a entrepris le travail, on s'est aperçu inopinément que, sous tous les rapports, la tâche dépassait les prévisions et les forces mises en mouvement. C'était, en effet, une œuvre colossale non seulement à cause de l'étendue du sol le plus accidenté du monde, qu'il fallait lever sur plans, mesurer avec exactitude

1. D'après Élisée Reclus.

(ce qui exigeait beaucoup de temps), mais surtout parce que, en l'absence de titres, de documents écrits, au milieu de possesseurs à intérêts opposés et de plus ou moins de bonne foi (le premier venu pouvant faire valoir des droits problématiques), les juges fort embarrassés étaient sans cesse obligés ou d'ajourner indéfiniment leurs arrêts ou de rendre des jugements qui étaient cassés par l'instance supérieure. En réalité c'était surtout la difficulté de convoquer et de réunir toute une myriade de copropriétaires ou soi-disant tels, en perpétuel désaccord sur leurs situations respectives et sur les limites de leurs forêts ou de leurs champs, qui créait aux fonctionnaires du cadastre des embarras perpétuels et insurmontables. Le travail, malgré tout, a été poursuivi et se continue peu à peu. Mais une réforme importante est à introduire. Croirait-on, en effet, qu'après le cadastre d'une propriété fait, le plan ratifié, les droits reconnus juridiquement, il suffise qu'un tiers appartenant ou se disant appartenir de près ou de loin, quelquefois au douzième degré, à la famille du propriétaire confirmé dans ses droits, vienne après coup réclamer sa part (prétendant être quelque bisaïeul ou quelque collatéral, inconnu du reste la plupart du temps), pour que la justice, saisie de sa réclamation, admette sa parenté, d'après des témoignages plus ou moins sérieux, et vous condamne à partager avec lui? Noblesse, paysans, industriels réclament vivement l'accélération de cette œuvre indispensable. En effet, dans quelle inégalité de conditions se trouvent les cadastrés jouissant maintenant paisiblement de leurs droits et les non-cadastrés sans cesse inquiétés par les procès de la veille ou les contestations du lendemain! Le gouvernement, il faut le reconnaître, a compris combien étaient justes les exigences générales. En ces derniers temps, il a mis en mouvement toutes les forces techniques dont il disposait, mais malheureusement elles sont peu en rapport avec les nécessités impérieuses de la situation.

ADMINISTRATION ET DIVISIONS ADMINISTRATIVES

Circonscriptions militaires. — Armée. — Flotte.

Pendant longtemps le Caucase a formé une lieutenance, administrée par un lieutenant général auquel étaient transmis les pouvoirs du gouvernement. Depuis le départ de S. A. I. le Grand-Duc Michel Nicolaïevitch, c'est un administrateur général qui est à la tête du pays. Les anciennes familles princières de la Géorgie, de la Mingrélie, de l'Iméréthie, de la Kakhéthie, d'Abkhazie, de Gourie, du Daghestan ne possèdent plus aucun pouvoir politique, mais on alloue à certaines d'entre elles diverses pensions et quelques privilèges. Politiquement et administrativement le Caucase forme aujourd'hui un gouvernement général de l'Empire russe et est divisé en provinces de grandeurs inégales, ayant toutes une origine militaire et désignées par des termes officiels différents ; gouvernement, province, cercle, district. (Superficie totale : 415,234 v. carrées : 472,554 kilomètres.)

CISCAUCASIE OU CAUCASE SEPTENTRIONAL

Province du Kouban. — Villes principales : Ekathérinodar, Eisk, Maïkop, Temrouk, Batalpachinsk, Kavkazkaïa.

Gouvernement de Stavropol. — Villes principales : Stavropol, Piatigorsk, Beloglinskoï, Praskovaïa.

Province du Térek. — Villes principales : Vladikawkaz, Mozdok, Kizliar, Groznaïa, Veden.

TRANSCAUCASIE OU CAUCASE MÉRIDIONAL

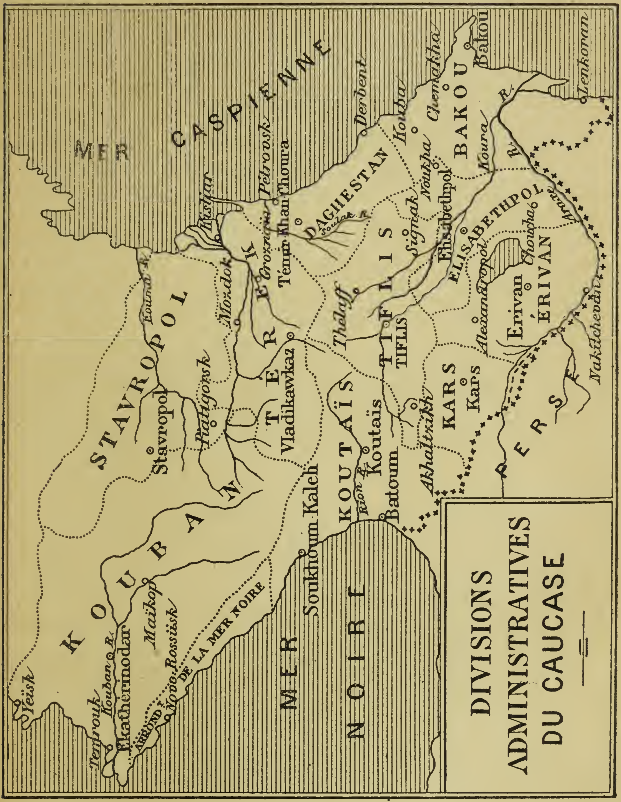
Gouvernement de Bakou. — Villes principales : Bakou, Kouba, Chemakha, Salyan, Lenkoran.

Province du Daghestan. — Villes principales : Témir-Khan-Choura, Derbent, Gounib, Pétrovsk.

Gouvernement d'Elisabethpol (1886). — Villes principales : Elisabethpol, Noukha, Choucha.

Cercle de Zakatal. — Ville principale : Tali.

Gouvernement de Koutaïs. — Villes principales : Koutaïs, Ozourghet, Zougdidi, Poti.



Division de Soukhoum. — Ville principale : Soukhoum-Kaleh.

Gouvernement de Tiflis. — Villes principales : Tiflis, Akhaltzikh, Signak, Thélaff, Gori, Douchet, Akhalkalaki.

Cercle de la mer Noire (Tchornomorsky). — Ville principale : Anapa.

Gouvernement d'Erivan. — Villes principales : Erivan, Alexandropol, Nakhitchevan, Novo-Bayazet, Ordoubad.

Province de Batoum. — Villes principales : Batoum, Artvine, Ardanoutch.

Province de Kars. — Ville principale : Kars.

Gouverneur général, commandant en chef l'armée du Caucase : Chérémétieff, général de cavalerie, aide de camp général. — Adjoint : Comte Tatitcheff, lieutenant général.

Gouverneurs : *Tiflis*, Prince G. Chervachidzé. — *Elisabethpol*, Prince Nakachitzé.

Lieutenants généraux : *Territoire du Térek*, Kokhanoff. — *Stavropol*, Nikoforaki.

Majors généraux : *Koutaïs*, Chalikoff, lieutenant général. — *Kouban*, Léonoff, lieutenant général. — *Kars*, Tomitch, major général. — *Erivan*, Frese, major général. — *Daghestan*, prince Tchatchavadzé, lieutenant général. — *Bakou*, Roggé, conseiller d'Etat actuel.

CIRCONSCRIPTION MILITAIRE DU CAUCASE

Corps d'armée du Caucase : — 20e et 21e divisions d'infanterie, 2 brigades de tirailleurs, 4 bataillons de cosaques à pied ; 1 division de cavalerie du Caucase, 1 brigade de cosaques du Kouban et 1 brigade de cosaques du Térek, 1 1/2 régiment irrégulier de cosaques, 20e et 21e brigades d'artillerie, 1 brigade d'artillerie à cheval de cosaques du Kouban, 1 batterie de cosaques du Térek et 1 brigade de sapeurs du Caucase.

Commandant en chef de l'armée du Caucase et gouverneur général : Chérémétieff ; adjoint : Comte Tatitcheff ; attaché : Zaleski, major général ; chef d'état-major : Perlik, lieutenant général ; chef de l'artillerie : Semtchevski, lieutenant général ; chef du génie : Potymoff, lieutenant général.

Corps d'armée du Caucase (Tiflis) : le prince TCHAVTCHAVADZÉ, général de cavalerie. — Division des grenadiers du Caucase (Tiflis) ; 38e division d'infanterie (Koutaïs) ; 39e division d'infanterie (Alexandropol) ; 1re division des cosaques du Caucase (Tiflis) ; 2e division des cosaques du Caucase (Elisabethpol) ; 20e division (Vladikawkaz), DOUVÉ, lieutenant général ; 21e division (Témir-Khan-Choura), le comte BORCH, lieutenant général. — Division de cavalerie du Caucase (Tiflis), le prince AMILOKWARY, lieutenant général.

Troupes irrégulières (cosaques). — « Ataman » de tous les cosaques : S. A. I. le Grand-Duc héritier Nicolas ALEXANDROVITCH ; du Caucase : CHÉRÉMÉTIEFF, lieutenant général ; du Kouban : MALAMA ; du Don : prince SVIATOPOLK-MIRSKY II, général de cavalerie ; du Térek : KOKHANOFF.

Commandant des forteresses d'Akhaltzik, Alexandropol, Ardaghan, Batoum : BOUROY, major général ; de Kars : ANOSSOFF, lieutenant général ; de Poti : PAVLOFF, général d'infanterie.

Flotte de la mer Noire.

BATIMENTS		Tonneaux	Chevaux indiqués	Canons de plus de 10 cent.	Calibre de moins de 10 cent.	Equipages
4 cuirassés à tourelle	1886-90	40.518	45.250	47	79	?
2 id. id.	1873-75	6.050	5.066	6	10	»
7 croiseurs	1878-88	8.578	10.470	25	24	»
7 schooners, etc.	1852-72	5.121	1.791	17	—	»
2 vapeurs	1877-80	4.102	1.368	9	6	»
2 id. à aubes	1849-66	1.471	1.635	4	—	»
2 croiseurs porte-torpille	1886-90	950	7.100	—	32	»
16 batteries torpil. (1re cl.)	1883-91	1.341	14.975	—	72	»
1 bâtt pour le serv. mines	1891	1.360	2.800	—	—	»
1 transport	1880	3.920	10.500	—	—	»
44		73.411	100.955	106	223	?

En outre : 3 cuirassés pour le service des ports (10,331 tonneaux, 433 chevaux indiqués), 2 canonnières cuirassées (657 t., 570 chevaux indiqués), 1 cor-

vette (1,057 t., 360 chevaux indiqués), 3 autres vapeurs pour le service des ports (467 t.), 1 yacht, 1 cutter, 10 cutters porte-torpilles, 56 vieux bateaux-torpilles, 2 bâtiments pour le service des mines, 1 tender, 6 barques de fanal, 1 dock et autres bâtiments pour le service des ports. De plus : 12 vapeurs de la flotte volontaire (environ 30,500 t., 30,000 chevaux indiqués, 46 canons). En construction : 1 cuirassé à tourelle (10,180 t., 15,000 chevaux indiqués), 3 croiseurs porte-torpilles, 1 transport-torpille et 9 batteries-torpilles première classe.

Flotte de la mer Caspienne.

3 canonnières 1860 et 1866 (902 t. environ, 370 chevaux indiqués, 9 canons) ; 1 schooner 1876 (448 t., 2 canons) ; 4 vapeurs à aubes (1,775 t.) ; 8 petits vapeurs ; 4 voiliers ; 2 barques de fanal [1].

VOIES DE COMMUNICATIONS

Routes. — Chemins de fer.

Le souci principal du gouvernement russe, après tant de luttes pour la conquête du pays, était d'abord de s'y fortifier de manière à pouvoir concentrer, au premier signal de révolte, sur un point donné des forces suffisantes pour réprimer l'insurrection. Cette idée a présidé à l'établissement des routes dans le Caucase; la plupart des chemins tracés sont donc plutôt stratégiques et militaires que commerciaux. Le manque de temps n'a pas permis encore au système des voies de communications du Caucase toute l'extension désirable. Cependant, depuis quelques années, le tracé de voies nouvelles, utiles et faciles, est l'une des grandes préoccupations de l'Administration.

La route principale carrossable du Caucase est celle qui passe par le défilé du Darial et s'étend de Vladikawkaz au delà de Tiflis. Une autre, celle du col Mamisson, a été rendue récemment praticable pour les

1. D'après l'Almanach Gotha.

voitures, elle relie Vladikawkaz à Koutaïs. De Vladikawkaz, une route postale va par Groznaïa à Témir-khan-Choura, Derbent, Pétrovsk et au Daghestan. A



PROFIL DE LA ROUTE TRANSVERSALE DE LA CAUCASIE, DE VLADIKAWKAZ A DJOULFA

1 : 3000000

0 — 200 kil.

L'échelle des hauteurs est cinquante fois plus grande que celle des longueurs.

partir de Tiflis, la route militaire de Géorgie se sépare en plusieurs tronçons dont l'un conduit à l'O. vers Akhaltzik et Batoum, ou, par le col de Souram, jusqu'à la vallée du Rion et à Poti en passant par Koutaïs. Au S.-E., deux autres routes conduisent, l'une vers la

vallée de la Koura, par Elisabethpol, jusqu'à Bakou; l'autre à Lenkoran, sur la frontière persane. Au S., une chaussée postale traverse les villes d'Alexandropol et de Kars qu'elle réunit à travers le plateau de Goktchaï avec Erivan, Edchmiatzine et l'Ararat. Au N.-E., enfin, une route postale mène en Kakhéthie. Les cols jouent naturellement dans le Caucase comme dans tous les pays montagneux un rôle considérable pour le passage des piétons et des mulets. En dehors des cols cités déjà dans la partie orographique, mentionnons encore dans le groupe des monts du Kouban, les cols Akh-Birtz, conduisant des sources de la Grande-Laba sur les terres des Pskhow, le Kloutchor, praticable pour les chevaux, entre la vallée du Kodor et la Taberda; le col de Nakhar (2.931 m.), conduisant de la rivière de ce nom jusqu'à la rivière Klitch. Au centre de la chaîne, le col de Karet (3.220 m.), le Skoudner (3.000 m.); le Naksagar (2.900 m.), le Djiper, allant des sources du Baskan à la vallée de la Neskra (3.650 m.), le Dougoussouroun (3.600 m.), le col de Ceja, entre la vallée de même nom et les sources de l'Ardone; l'Oullou-Auz (Grande Vallée) réunissant le Tcherek au Dou-Mala, à travers le versant E. du Dikh-Taou (environ 4.000 m.); le Salouïnan-Tchiran (3.800 m.) conduit du glacier Bissinghi au Gara-Sou et au Tcheghem; enfin, le col d'Aksou (3.600 m.) donne passage du glacier Chitchildi au Betsho. Dans la Transcaucasie, la configuration du terrain a permis d'établir des communications plus faciles; les sentiers et les passages sont plus nombreux, les cols moins élevés[1].

Les chemins de fer comprennent actuellement :

1° La ligne de Rostoff-sur-Don à Vladikawkaz (prolongement des lignes de la Russie méridionale).

2° Embranchement. Ligne de Tikhoretskaïa à Novo-Rossiisk.

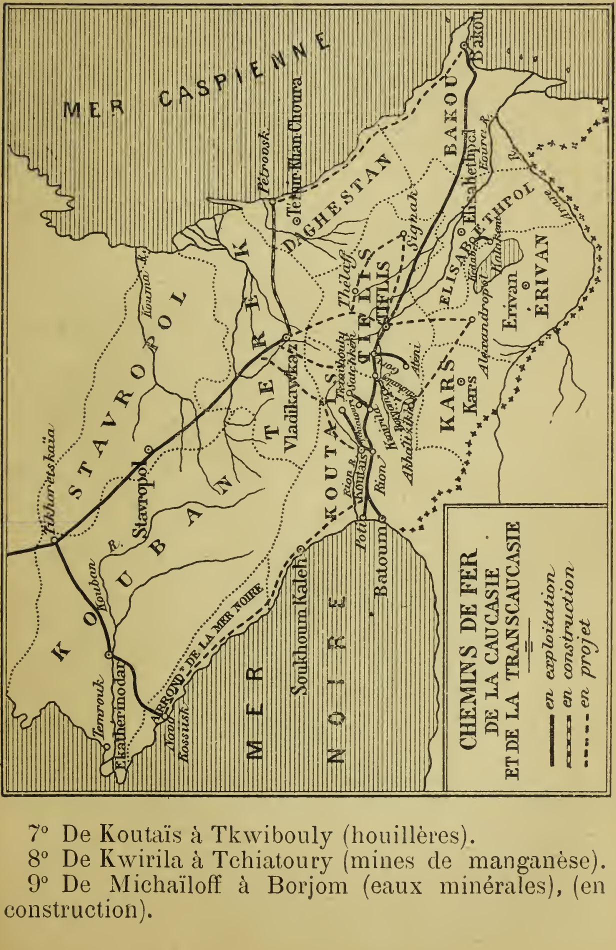
3° Ligne de Vladikawkaz à Pétrovsk, sur la mer Caspienne (en construction).

4° Lignes de Poti et Batoum à Tiflis, qu'elles relient à travers le col de Souram et Mtzkhet à Bakou.

1. D'après P. Lemosoff, *Grande Encyclopédie*.

5° (Embranchement). Ligne de Bakou à Saboutchi, Sourakhane, Balakhané.

6° (Lignes secondaires). Embranchement, de Rion à Koutaïs.



7° De Koutaïs à Tkwibouly (houillères).

8° De Kwirila à Tchiatoury (mines de manganèse).

9° De Michaïloff à Borjom (eaux minérales), (en construction).

Lorsque le réseau intérieur sera complété et que de grandes voies ferrées relieront la ligne transcaucasienne à la Russie et à la Perse, lorsque des ponts, des chaussées seront construits dans les riches vallées actuellement presque impraticables, lorsqu'on aura rendu possible la colonisation du littoral de la mer Noire par des voies de communications et assaini les plaines de la Koura, de l'Araxe et de l'Alazan, en rendant à l'agriculture plus de 2 millions d'hectares restés incultes faute de canaux d'irrigation, on peut être assuré que ce pays prendra un développement économique extraordinaire.

COMMERCE EXTÉRIEUR

Mouvement maritime.

De 1823 (époque à laquelle une premiére caravane réussit à passer de Poti à Bakou) à 1860, les chiffres statistiques font défaut; on estime que de 1840 à 1850 le mouvement commercial extérieur ne s'élevait pas à plus de 2 à 3 millions de roubles. De 1862 à 1881, la moyenne est de 13.343.000 r., dont 5.264.000 r. à l'exportation et 8.079.000 à l'importation, soit une différence de 2.815.000 r. en faveur de cette dernière. De 1881 à 1886, par suite de l'ouverture de la ligne de Bakou-Tiflis, le mouvement du commerce extérieur s'éleva brusquement à 36.585.000 r. En 1888, il a atteint 49.310.000, dont 36.304.000 r. à l'exportation et 13.006.000 r. à l'importation [1].

La *France* importe au Caucase : vins, spiritueux, liqueurs, épices, tonneaux, sacs vides, articles de droguerie, quincaillerie de luxe, mercerie, modes, parfumerie; chaux, ciment, briques, tuiles, colle forte, graines de vers à soie, étoffes en soie, produits chimiques et pharmaceutiques, asphalte, plomb, cristaux, bonneterie, lingerie, crin végétal, soufre, machines. L'*Allemagne* inonde déjà le Caucase de ses produits, matières premières à demi ouvrées, denrées alimentaires, articles de Paris, contrefaçons de tout genre;

1. D'après V. Thiébaut.

spécialités : machines de toute espèce, produits chimiques, cordonnerie, étoffes, lingerie, couleurs, parfumerie, modes, bijouterie, papeterie, fleurs, ganterie, chapellerie, vêtements confectionnés, verrerie, porcelaine, carrosserie, meubles, papiers peints, jouets, tabletterie, instruments de musique. L'*Angleterre* importe : peaux préparées ou apprêtées, ciment, houille, fonte, fer, objets fabriqués métalliques. L'*Autriche-Hongrie* : chaussures, instruments de musique, cuirs ouvrés, vitres, allumettes. La *Belgique :* matières brutes et à demi ouvrées, matériel de chemin de fer, fontes, tuyaux, lampes. La *Perse :* seigle, orge, maïs, riz, miel, fruits secs, denrées alimentaires, tabac, matières tinctoriales, coton brut, peaux brutes et préparées, frisons, soie et tourbe, divers minerais, gomme, soieries, tissus de laine, tapis. La *Turquie :* des fruits et légumes, des fourrures, du papier à cigarettes, des fers, cotonnades simples ou mélangées de soie et des cordes.

Mouvement maritime. — En 1887 les ports du Caucase, dans la mer Noire et dans la mer Caspienne, ont reçu 12.899 bateaux ou vapeurs, avec plus de 3 millions de tonnes, et expédié 12.887 bateaux ou vapeurs, avec 3.150.000.000 de t. Ces chiffres comprennent le cabotage et le long cours.

Le *Caucase* exporte, comme matières brutes et demi-façonnées : Huiles de naphte, graisses minérales et produits du naphte, minerais, cuivre, manganèse, métaux, soufre, sel, sel Glauber, huile de sésame, huile de lin, tourteaux, couleurs et matières colorantes, laines, soies, cocons, cire, duvet, crin, soies de porc, cornes, peaux, coton, graines de lin, bois de noyer, chêne, buis, bijouterie en argent ouvré, sellerie, chaussures, objets en cuir, étoffes de soie, laine, draps, feutre, tapis, chanvre, etc. ; comme denrées comestibles : froment, maïs, orge, millet, riz, tabac, vins, alcools, poisson, caviar, salaisons, miel, fruits secs, fromages, gruau, pois, haricots, fèves, réglisse, lin, noix, etc.

BIBLIOGRAPHIE[1]

L'antiquité n'avait eu que des notions très vagues sur le Caucase, jusqu'à l'époque où les guerres contre Mithridate y conduisirent les Romains. Ce fut dans le Ier s. av. J.-C. Dès ce moment, une ère nouvelle s'ouvre pour l'histoire géographique des pays caucasiens. L'expédition de Pompée et les rapports suivis que le peuple-roi conserva avec les Arsacides de l'Arménie procurèrent aux écrivains de l'Occident d'abondantes notions sur ces provinces de l'Araxe et du Caucase, que jusqu'alors on avait à peine connues de nom. Strabon, Méla, Pline et Ptolémée puisèrent à cette source nouvelle les détails dont ils ont rempli la partie de leurs ouvrages qui concerne ces contrées. A la riche nomenclature que présentent surtout la troisième carte de sa géographie et les quatre chapitres de son cinquième livre, on est porté à croire que Ptolémée se guida sur une géographie arménienne analogue à celle que plus tard Moïse de Khorène fit entrer dans la partie de son abrégé géographique qui traite de sa patrie. Pendant plusieurs siècles, l'antiquité gréco-latine vécut sur ces notions. Au Ve s., les guerres des empereurs de Constantinople contre les Persans procurèrent une connaissance plus détaillée des pays qui bordent le fond de l'Euxin, particulièrement de tout le bassin du Phase ou de la Colchide des anciens auteurs ; mais à partir de cette époque il faut traverser tout le moyen âge pour retrouver une période de recrudescence géographique. Du Ve ou plutôt du IIIe au XVIe s., les pays du Caucase et l'Arménie furent le théâtre d'événements importants, mais les sources d'information fournies par cette longue période, même l'empereur Porphyrogénète dans son Traité de l'administration de l'Empire (Xe s.), même les auteurs musulmans, soit persans, soit arabes, dans leurs nombreux traités de géographie et dans leurs relations de voyages, ne reculent pas les bornes des connaissances

1. D'après Vivien de Saint-Martin, P. Lemosoff *(Grande Encyclopédie)*, et les notes de M. Zagoursky.

antérieures. Ce sont des documents à consulter pour apprécier les changements survenus dans les conditions politiques des différents pays de l'isthme, aussi bien que dans la circonscription des provinces ou des Etats et dans la nomenclature de la géographie locale ; il ne faut pas leur demander autre chose. Une seule province, le Daghestan, s'enrichit de quelques nouveaux détails; pour toutes les autres, même pour l'Arménie, les notions positives n'égalent pas à beaucoup près, loin de les surpasser, celles des géographes et des historiens de la période romaine.

Dès que l'Occident, sorti du long enfantement de la barbarie, est né enfin à un ordre nouveau, ses regards et ses pensées se reportent vers les pays de l'Orient. L'activité humaine n'avait alors que deux mobiles dans ses pérégrinations : la religion et le négoce. Situés au seuil de l'Asie, le Caucase et l'Arménie se présentèrent les premiers sous les pas des marchands européens et des missionnaires. Les uns et les autres ne tardèrent pas à en donner des relations qui ouvrent pour ces contrées l'ère de la géographie moderne. On dut aux vénitiens Barbaro et Contarini, à la fin du XV[e] s., de très bons renseignements sur plusieurs parties de l'isthme et au gênois Interiano, quelques années plus tard, une excellente notice des Tcherkess. Bientôt après, l'Anglais Jenkinson et plusieurs autres de ses compatriotes apportaient sur la mer Caspienne les premières notions justes que l'Europe en eût reçues depuis le temps d'Hérodote. Le XVII[e] s. a produit deux relations notables : la description de la Mingrélie du missionnaire romain Archangelo Lamberti, la meilleure et la plus complète à bien des égards que nous ayons encore aujourd'hui de l'ancienne Colchide ; et la partie des voyages de Chardin qui se rapporte à la même contrée et à la Géorgie. Mais c'est surtout avec le XVIII[e] s. que commencent les grands progrès de la géographie caucasienne. Les intérêts politiques qui amenèrent alors les Russes dans le Caucase en sont le point de départ. La reconnaissance complète de la mer Caspienne et la carte du Daghestan levée par Gärber, qui donna en même temps une description circons-

tanciée de la province et du Chirvan, en furent les premiers fruits ; ces deux documents précieux pour l'époque se rattachent l'un et l'autre à l'expédition de Pierre le Grand. Depuis lors, un grand nombre de voyages particuliers et d'expéditions collectives ordonnées ou favorisées par le gouvernement russe, dirigées par l'Académie impériale et confiées pour la plupart à des Allemands que la Russie avait appelés ou accueillis, se sont succédé à des intervalles toujours plus rapprochés. Güldenstadt pénétra le premier, en 1772, dans le massif même du Caucase, parcourut la Géorgie, l'Iméréthie, et dota l'Europe des premières notions positives sur la géographie physique. l'histoire naturelle, la géologie de ces provinces centrales et l'ethnologie des nombreuses tribus montagnardes. Falk, Pallas, Potocki, Engelhardt, Parrot, Visniefski, Kupffer, Göbel, Homère de Hell ont étudié les vastes steppes qui s'étendent au N. du Caucase jusqu'aux embouchures du Don et du Volga. Marschall de Biebestein, Stéven, Eichwald, Lenz et Ménétriès, Ruprecht, etc., ont beaucoup ajouté aux notions fournies par Gärber. Le célèbre Klaproth a repris les explorations de Güldenstadt sur la géographie des provinces de la Koura et sur l'ethnologie générale de l'isthme. Sous ce dernier rapport, important pour l'éclaircissement des origines européennes, ses propres travaux ont été complétés ou rectifiés par les recherches de Vivien de Saint-Martin, Kovalevsky et Uslar qui a donné les bases d'une classification raisonnée des peuples du Caucase. Des physiciens, des géologues, tels que Parrot, Ernest Favre, Kolenati, Abich, Koschkül, Salatsky, Jules François, Dru ont déterminé les formes générales du relief du pays et les sources minérales. La faune et la flore ont été décrites par Radde, Bogdanoff, Krimitsky. Brosset, Dubois de Montpéreux, Dulaurier, Bartholomé, le prince Gagarine, Bayern, Elisée Reclus, Virkhow, le comte Ouvaroff, Chantre, de Morgan ont publié différents ouvrages renfermant des données précieuses sur l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'architecture, les inscriptions, la littérature, la numismatique indigènes et, depuis Gamba, Tavernier et Alexandre

Dumas, une foule de touristes, baron Ernouff, Bernoville, Carla Séréna, Kökhlin-Schwartz, Orsolle, Moser, Boulangier, Leclerc, etc., ont complaisamment raconté leurs impressions de route et mis à la mode le « Voyage au Caucase ». Des membres du Club alpin : Freschfield, Déchy, Tucker, Moore, ont fait l'ascension des principaux sommets de la chaîne et recueilli une série de vues photographiques et d'observations intéressantes. En même temps que les topographes russes sous les ordres des généraux Chodzko et Stebnisky ont couvert d'un vaste réseau de triangulations tout l'isthme caucasien et ont publié deux belles cartes [1] (aux échelles de 5 v. et 10 v. au pouce, 1/210,000 et 1/420,000), des fouilles archéologiques faites par les soins des gouvernements russe, français et allemand, sont venues éclairer d'une vive lumière le passé du Caucase. La *Section caucasienne de la Société impériale de géographie* a pour tâche spéciale l'étude ethnographique et ethnologique des pays caucasiens et des régions limitrophes. Le *Département des voies et communications*, analogue au service des ponts et chaussées en France, s'occupe des avalanches et des mouvements des glaciers. Les recherches géologiques sont faites par le *Département des mines*. Parmi les établissements, institutions, Sociétés savantes contribuant à explorer le Caucase à des points de vue différents et à développer la connaissance du pays, il faut citer : l'*Observatoire physique de Tiflis*, celui d'*Abastouman*, la *Société archéologique*, la *Commission archéographique* à laquelle M. Berger avait voué ses soins, le *Comité de statistique* dirigé par M. Seidlitz, la *Société technique* créée par M. Ghersévanoff, la *Société d'agriculture* et le *Musée* de Tiflis.

1. Ce sont les meilleures à consulter. Il existe aussi deux petites cartes en langue française, assez bonnes : celle de Schrader (Hachette, Paris, 1892), et celle de V. Thiébaut (Paris, 1891).

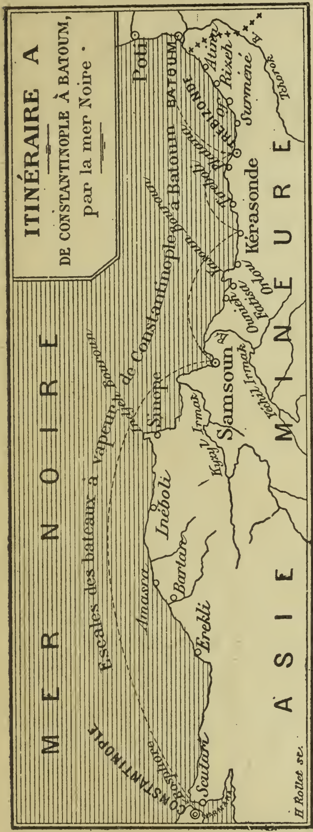
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

ITINÉRAIRE A

DE CONSTANTINOPLE A BATOUM, PAR LA MER NOIRE[1]

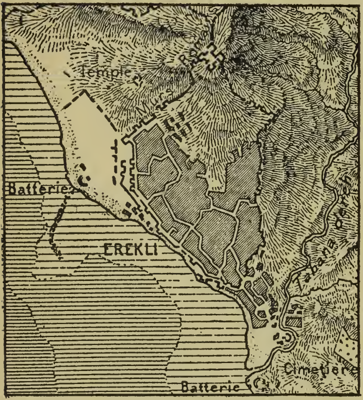
Bateaux à vapeur. — *Compagnie russe de navigation.* — Service hebdomadaire, ligne d'ANATOLIE et de BATOUM. *Messageries maritimes françaises :* Service bi-mensuel entre Marseille, Constantinople et les ports de la mer Noire. *Paquet et Cie :* Service direct, toutes les deux semaines, de Marseille à Poti, avec escales à Constantinople, Samsoun, Trébizonde et Batoum. *Egée :* Ligne de Trébizonde, avec escales à Erekli, Inéboli, Sinope, Samsoun, Kérasonde.



En s'éloignant de Constantinople, la vision enchanteresse du Bosphore disparaît peu à peu. La côte d'Asie-Mineure, que le vapeur longe ordinairement d'assez près, offre des lignes de paysages très pures; les montagnes élevées baignent dans la mer ; sur leurs pentes abruptes s'étagent de grandes forêts qui aboutissent au rivage et où s'abritent un grand nombre de petites villes ou de villages. **Erekli** (2,000 hab.), l'ancienne Héraclée ou « port d'Hercule », est dans une vallée verdoyante au bord d'une crique abritée du N., et est entourée de vieilles murailles cachées çà et là par des hêtres touffus.

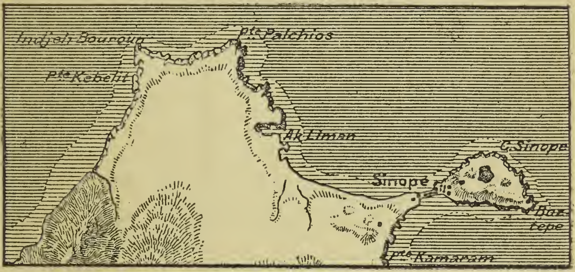
1. D'après Élisée Reclus.

Dans le voisinage on exploite faiblement, depuis la guerre de Crimée, des mines de houille que des travaux sérieux, vainement proposés par des industriels européens, rendraient plus productives. Quelques débris de l'ancienne Héraclée se voient encore dans l'enceinte moderne. Au N., au milieu des rochers, on montre la grotte Acherousia où descendit Hercule pour enchaîner Cerbère et vaincre la mort; les magiciens y évoquaient les fantômes. Après Bartan, Amasra et Ineboli (3,000 hab.), ancienne colonie grecque, on double le cap Syrias ou Indjeh-Bouroun. La charmante **Sinope** (9,000 hab.), antique ville assyrienne, déjà colonisée par les Milésiens, il y a vingt-sept siècles, située près du promontoire le plus septentrional de l'Asie-Mineure, est comme en dehors du continent; c'est une sorte d'île ne devant son importance qu'à ses avantages maritimes. Le groupe des collines auxquelles la ville s'adosse fut en effet un massif insulaire formé d'assises calcaires, que recouvrent en certains endroits des trachytes et des tufs volcaniques. Un isthme étroit, que les vents N.-O. parsèment d'un sable fin, rattachent les hauteurs à la terre ferme. Du haut des coteaux qui dominent le pédoncule de Sinope, ses constructions et ses deux rades, on contemple l'un des tableaux les plus attrayants du littoral d'Asie. Les ondulations harmonieuses de la rive, comparées par les poètes orientaux au corps souple d'un adolescent, les groupes d'arbres épars qui ombragent les pentes, les maisons, les tours, les minarets, les



EREKLI. — D'après la carte d'Elisée Reclus.

navires qui se mirent dans le flot bleu, le contraste des deux ports ayant chacun son système de courants, ses risées et ses reflets, ont fait de Sinope le joyau de l'Anatolie du Nord. Mais à l'intérieur des murs, flanqués de tours lézardées et penchantes, on ne voit plus aucun débris des monuments qui s'élevaient dans la libre cité grecque, aux temps où naquit Diogène le Cynique ; les édifices que construisit Mithridate, également fils de Sinope, n'existent plus, mais dans les murailles byzantines sont encastrés des fragments de sculptures et d'inscriptions antiques. Le port méridional,

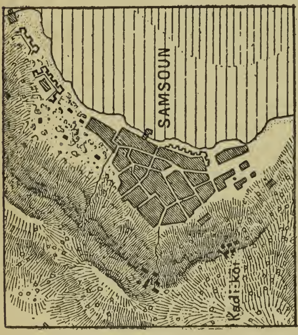


SINOPE. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

de beaucoup le plus fréquenté, n'est protégé par aucune jetée, mais les navires peuvent y ancrer en toute sécurité quand souffle le vent d'Ouest. Le gouvernement turc a reconstruit à Sinope un arsenal et un chantier pour remplacer ceux que la flotte russe vint brûler, au commencement de la guerre de Crimée, en 1853. Le commerce local se borne à l'expédition des fruits et des bois. On sait que la cité paphlagonienne fournissait jadis aux artistes cette « terre de Sinope » dont le nom s'est transmis dans le langage héraldique au vert « sinople » des blasons.

Samsoun (30,000 hab.) — Agences des Compagnies de navigation : *Messageries maritimes françaises*, *Paquet*, *Russe*, *Egée*, *Lloyd austro-hongrois*, *ottomane Mahsoullé*. *Agences consulaires de France*, *d'Autriche*, *d'Italie*. Exportation : *tabac*, *maïs*, *blé*, *soies*, *peaux de bœuf*, *de chèvre*, *laines*, *riz*, *pommes*, *pois chiches*. Importation : *produits manufacturés*, *coloniaux*, *quincaillerie*.

Ce port, qui sert d'intermédiaire au commerce des deux bassins du Yechil-Irmak et du Kizil-Irmak, se trouve presque à moitié chemin entre les deux deltas ; il a succédé à l'antique Amisus des Grecs qui s'élevait à 2 kil. plus au N., et dont on voit encore les môles et les restes de quais, bordant des terres alluviales cultivées en jardins. La cité actuelle, avec ses rues tortueuses et sales, n'est remarquable que par sa rade. Depuis le milieu du siècle, son commerce a notablement augmenté, surtout avec la Russie, et, dans les projets de nombreux ingénieurs, Samsoun est désigné comme futur point de départ d'un chemin de fer qui se dirigerait vers Tokat, Sivas et les plaines de l'Euphrate. A l'O. du promontoire de Jason, considéré comme la limite orientale des côtes pontiques de l'Asie-Mineure, la première ville du riche pays de Djanik est le port d'Ounieh, connu par ses carrières d'où l'on extrait des dalles calcaires rouges et blanches; les roches excavées par les carriers renferment des bancs de jaspe qui prend un très beau poli. Les collines calcaires des environs sont recouvertes d'une argile jaunâtre dans laquelle se trouvent des nodules de pierre ferrugineuse d'une assez faible teneur en métal, que les gens du pays, peut-être descendants des anciens Chalybes, fondent et forgent en de rustiques usines ; le fer affiné au feu de charbon est d'ailleurs d'excellente qualité, et le gouvernement turc l'achète pour ses arsenaux. A l'E. du promontoire se succèdent Wonaliman, Ourlou, qui n'ont qu'un faible trafic. Le bateau fait escale à **Kèrasonde**, l'ancienne Kerasos, aux murs cyclopéens, d'où Lucullus apporta jadis à Rome les premiers plants de cerisiers : la dénomination de l'arbre, *keraz* en arménien, prouve



SAMSOUN.–D'après la carte d'Élisée Reclus

que la ville lui doit son nom. Kérasonde était autrefois entourée de forêts de cerisiers : néanmoins ce sont principalement des noisettes que l'on exporte de cette contrée. C'est aussi à Kérasonde qu'est amené l'alun exploité à Cheb-Khaneh. Un peu plus loin, sur la côte, se voit Tireboli ou Taraboulous, une des nombreuses Tripoli ou « Trois Cités » qui donnaient asile aux habitants d'une triple origine [1].

Trébizonde (le Trapezos des Grecs, le Tirabzon des Turcs), 40,000 hab. *Ville forte, chef-lieu du vilayet du même nom, résidence d'un pacha. Hôtel d'Italie et de Bellevue. Télégraphe. Poste française, autrichienne, russe et turque. Consulats ou vice-consulats de France, d'Angleterre, de Russie, d'Autriche, de Grèce, d'Italie, de Perse. Mosquées. Eglises grecques et catholique, Bains*, etc. Agences des Compagnies de navigation : *Messageries maritimes françaises, Compagnie russe, ottomane Mahsoullé, Paquet, Lloyd autrichien*, etc. Importation : *Tissus coton filé, quincaillerie, armes, horlogerie, fers anglais et russes, acier, étain, papier, café, rhum, poivre, épices, savon, blé et grains de Russie, sucre, soieries, fils d'or, draps, bonnets rouges, cuirs, pointes de Paris, salaisons, huile de Provence, vins fins*. Exportation : *Cuivre, cire, noix de galle, haricots, noisettes, maïs, buis, coton, poteries.*

Cette ville, une des antiques cités de l'Asie-Mineure, n'ayant qu'une mauvaise rade, il est souvent impossible d'y relâcher par le gros temps ; les navires doivent aller mouiller à Platana. Trébizonde n'a plus de son passé que des souvenirs, des ruines pittoresquement encadrées. Construite en amphithéâtre, elle présente encore la forme d'un trapèze, ce qui lui a fait anciennement donner son nom. La forteresse, jadis célèbre, est aujourd'hui une enceinte délabrée qui se dresse entre deux précipices sur la crête d'un promontoire rocheux et qui est reliée à la ville neuve par des ponts ; une arête de quelques mètres de largeur la rattache à la montagne volcanique de Boz-Tépé. Dans la forteresse était bâti le palais des Comnènes : ses ruines sont entièrement recouvertes par des lierres séculaires, et des figuiers poussent dans les vieux fossés comblés. Quoi qu'il en soit, depuis la suppression du transit transcaucasien, Trébizonde a repris de l'importance comme entrepôt et comme marché. C'est là que se forment et qu'arrivent presque toutes les caravanes de la Perse ; une route

1. D'après Élisée Reclus.

carrossable relie Trébizonde à Erzéroum et se continue dans la direction de Van par un chemin praticable aux *arbas*. La population, assez mélangée, se compose de Turcs, d'Arméniens, de Grecs et de négociants européens. Les marins, en dehors de la petite navigation commerciale, y sont employés à la pêche d'une espèce d'anchois nommé par les Turcs *khamsi*. De 1865 à 1868, on a fait dans ces parages une chasse aux grèbes (*koukarina*) très active et très productive. A 2 kil. de la ville, se trouve l'église de Sainte-Sophie transformée en mosquée. C'est un assez beau type d'architecture byzantine du XIIIe s. La tra-



TRÉBIZONDE. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

dition du pays raconte que Justinien a fait élever cette église en même temps que celle qui à Constantinople porte le même nom, mais aucune inscription ne le prouve et Procope ne la mentionne pas. Le port Platana est à 10 kil. à l'O. de Trébizonde. D'après Arrien, l'empereur Adrien avait fait construire une jetée destinée à mettre les navires à l'abri des vents et des courants. Les Gênois, devenus maîtres du pays, ne négligèrent pas ce mouillage; ils y firent élever un môle. Cet ouvrage, aussi bien que ceux qui étaient dus à Adrien, n'offre plus que des ruines.

La côte méridionale offre, en sortant de la ville, une esplanade à perte de vue, dont il est difficile de décrire la magnificence. Elle était très probablement autrefois plantée d'arbres disposés avec symétrie, selon la coutume des Grecs. Trébizonde a subi dans le cours des âges une foule de vicissitudes. Un des plus anciens souvenirs qui s'y rattachent est le séjour qu'y

fit Xénophon avec les débris de l'armée grecque qu'il commandait lors de la retraite des Dix-Mille. A ce propos, Xénophon considère Trébizonde comme une colonie de la Trapezus d'Arcadie, sur l'Alphée ; il est beaucoup plus probable que ce fut une colonie de Sinope. Après avoir fait partie de l'Arménie-Mineure, puis du royaume du Pont, elle tomba au pouvoir des Romains, fut déclarée ville libre par Pompée et érigée en capitale du Pontus Cappadocius par Trajan. Adrien lui donna une importance commerciale considérable. Prise est saccagée par les Goths, sous le règne de Valérien, elle se releva de ses ruines avec l'aide de Justinien, qui reconstruisit ses fortifications. En 1204, après que Beaudouin, comte de Flandre, se fut emparé de Constantinople, elle servit d'asile à Alexis Comnène et devint la capitale d'une principauté dite de Trébizonde, qui finit en 1461, époque où la ville fut prise d'assaut par Mahomet II.

Après Trébizonde jusqu'à Batoum, pendant 150 kil., on n'aperçoit que quelques bourgades insignifiantes : Surméné, Of, Rizeh, etc. Atina, antique colonie grecque qui porta jadis le nom d'Athéné comme la capitale de l'Attique, n'a que des maisons éparses et, dans le voisinage, quelques débris de murs auxquels on donne le nom d'Eski-Tirabzon ou vieille Trébizonde. On passe devant l'embouchure du Tchorok, et on arrive à **Batoum.** (*Voir ce nom à l'itinéraire B. Route 1.*)

ITINÉRAIRE B

D'ODESSA A KERTCH, NOVO-ROSSIISK, POTI, BATOUM, PAR LA MER NOIRE[1]

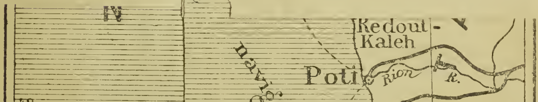
Bateaux à vapeur. — *Compagnie russe de navigation.* — Départ d'Odessa les lundi et jeudi à 3 heures, et aussi le samedi, en été, à 5 heures du soir ; arrivée à Batoum, le vendredi soir et les lundi et mercredi matin ; avec escales à Eupatoria, Yalta, Théodosie et Kertch. Le bateau partant le samedi en été et celui du lundi en hiver ne touchent, entre Kertch et Batoum, qu'à

1. D'après Brosset, Dubois de Montpéreux, Elisée Reclus, Bædeker, le prince Tsérételli, le colonel Kazbek et la carte de l'état-major russe.

Novo-Rossiisk, celui du jeudi qu'à Soukoum-Kaleh, et ceux du lundi en été et du jeudi en hiver desservent tous les points mentionnés ci-dessous. — De Batoum à Odessa : en été, les mardi et jeudi à 4 heures du soir, et le samedi à 8 heures; en hiver, le jeudi à 4 heures, et le samedi à 8 heures, le bateau du mardi touchant à Soukoum-Kaleh et à Novo-Rossiisk, celui du jeudi seulement à Novo-Rossiisk, et celui du samedi à tous les ports. — *Prix :* d'Odessa à Novo-Rossiisk, 25 r., 19 r., et 6 r. 40; à Touapsé, Sotchi et Soukoum-Kaleh. 34, 26 et 8; à Poti, 38, 30 et 9.60; à Batoum, 39, 30.50 et 9.80, nourriture comprise, moins le vin. Durée du trajet : 95 heures environ.

Route 1. — En venant d'Odessa par Sébastopol, Théodosie, Kertch[1], c'est seulement au delà de l'embouchure du Kouban, qu'on aperçoit la grande chaîne du Caucase, qui borde la côte sur une longueur de 400 kil. On est frappé du calme qui règne sur les versants des montagnes couverts de forêts. Le nombre des habitations est bien réduit depuis l'émigration des Tcherkess; on voit seulement de temps à autre les ruines d'une forteresse ou quelque récente colonie russe. Le bateau touche vers minuit **Anapa** (6,782 hab.). *Poste. Télégraphe.* Cette ancienne place forte turque fut prise par les Russes dans la guerre de 1828-1829, et ceux-ci la supprimèrent temporairement en 1860 au profit de **Temrouk,** le chef-lieu administratif de la péninsule de Taman. A cette époque, Temrouk était une simple *stanitza* de Cosaques, groupant des maisonnettes sur une colline d'environ 75 m. de hauteur, au milieu de l'isthme allongé qui sépare deux étangs en communication avec le Kouban. C'est dans le voisinage que s'élèvent en cinq groupes distincts, les principaux volcans de boue de la péninsule de Taman : on en compte plus d'une centaine, qui d'ailleurs se déplacent facilement; depuis quelques années les boues de ces volcans sont utilisées pour le traitement des douleurs rhumatismales. On arrive vers le matin à **Novo-Rossiisk** (8,000 hab.). *Poste. Télégraphe. Hôtel Arménien.*

1. Compagnie de navigation sur la mer d'Azoff et la mer Noire. — Service régulier entre Rostoff, Kalatch et vice versâ — Service hebdomadaire entre Rostoff et Théodosie et vice versâ, avec escales à Taganrog, Marioupol, Berdiansk, Kertch; entre Rostoff, Kertch, Temrouk et vice versâ. (*Pour renseignements, prix, heures de départ et d'arrivée, consulter les tableaux de la Compagnie.*)



N
de
navigation
Redout-
Kaleh
Poti
Rion
R.
42
BATOUM
K
O
U
Tchorok
R.
42
ITINÉ
D'ODESSA À KE
POTI
par la

H. Rollet sc.



ITINÉRAIRE B

D'ODESSA À KERTCH, NOVO-ROSSIISK, POTI ET BATOUM, par la mer Noire

H.Rollet sc

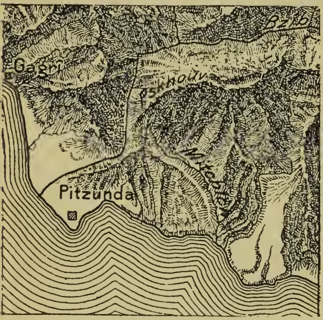
Fabriques de ciment, de tonneaux. « *Standard russe.* » Ce port, relié par une voie ferrée au chemin de fer de Rostoff-Vladikawkaz, est situé près de la jolie baie de Tzémess, où malheureusement souffle souvent « le bora», violent vent du N. Pour y remédier on a commencé la construction d'un port artificiel au fond de la baie. En dehors de l'exportation des produits agricoles de la Ciscaucasie, Novo-Rossiisk, qui appartient à la Russie, depuis 1829, et que les Alliés bombardèrent en 1855, semble appelé à jouer un certain rôle pour l'exportation du naphte, qu'on trouve en plusieurs endroits de la vallée du Kouban.

La route de Novo-Rossiisk à Soukoum-Kaleh, le long de la mer Noire, construite par le général Annenkoff, est terminée. Cette route serpente sur une corniche incomparable, au milieu de beaux sites et de la masse imposante des montagnes de l'Abkhazie; il n'y manque que de confortables hôtels pour attirer les étrangers.

Route 2. — De **Novo-Rossiisk** à **Tikhoretskaïa** (254 v.), *en chemin de fer.* (*Voir ces noms à l'itinéraire E. Route 2.*)

Route 1 (suite). — Le bateau touche ensuite à *Djoubja*, petit village d'où part un chemin menant par la montagne à *Ekathérinodar*. Les montagnes s'élèvent peu à peu. Elles atteignent déjà environ 1,000 m. à *Touapsé;* de cet endroit une route mène à *Maïkop.* Au delà de *Psézouapé*, fortin russe, on aperçoit quelques cimes neigeuses de la chaîne centrale. Puis vient *Sotchi* (100 hab.) qui passe pour occuper l'emplacement de l'ancien Nisis. La végétation y est luxuriante et l'endroit est un des plus humides de la côte. Après *Adler*, apparaît *Pitzounda* ou *Bidchwinta*, l'ancienne Pythuis des Byzantins, et qui tire son nom de la quantité de pins πίτυς, au milieu desquels elle est bâtie. Ce fut jadis une ville importante ainsi qu'en témoignent les ruines des environs. Une église byzantine d'assez grandes proportions, sans ornements, à assises alternées de pierres et de briques, a été restaurée en 1869 et 1885 par le gouvernement russe. Le plan et le dessin ont été publiés par Dubois de Montpéreux. On a long-

temps attribué la fondation de l'église de Bidchwinta à Justinien Ier (VIe s.) Les auteurs géorgiens n'en parlent cependant pas avant le XVe s. L'édifice, dans son état actuel, n'est pas antérieur au XIIe s. Siège du *catholicat* d'Abkhazie, jusqu'au XVIIe s. et ayant possédé plus de 3,000 serfs et de grandes richesses métalliques, l'église a conservé quelques peintures murales. L'autel était recouvert de plaques de marbre ressemblant beaucoup, pour le travail, à celles de l'église de Khopi. (*Voir ce nom à l'itinéraire H.*) L'image dite « de Bidchwinta » est déposée au monastère de Ghélath. (*Voir ce nom à l'itinéraire J.*) C'est au monastère de Pitzounda que se rendait saint Jean Chrysostôme exilé, lorsque la mort l'atteignit. Ce lieu de bannissement des Byzantins devint ensuite pour les Gênois ou Djinoves l'entrepôt commercial le plus actif de la côte, et de là surtout partaient les trafiquants et les missionnaires italiens qui ont laissé dans le Caucase occidental tant de traces de leur séjour : églises, tours de guet, armes ornées de légendes françaises et latines, monnaies, etc.



PITZOUNDA. — D'après Elisée Reclus.

Le bateau, après s'être arrêté à *Goudaout* et à *Novi-Afon*, couvent fondé en 1876 par les moines du mont Athos, entre à **Soukhoum-Kaleh** (1,900 hab.). *Poste. Télégraphe. Hôtel de Tiflis.* Simple bourgade malgré son rang de chef-lieu de district militaire, l'excellence de son port profond et défendu des vents, la douceur de son climat et la richesse de sa végétation. Là pourtant s'élevait, disent la plupart des archéologues russes, la ville hellénique consacrée aux Dioscures par les Milésiens, il y a trente-deux siècles. Il semblait naturel, il est vrai, de chercher Dioscurias plus au Sud, à

l'endroit où se trouve le village d'Isgaour ou Iskouriah ; mais on ne trouve que peu de débris anciens dans le voisinage du cap, tandis qu'une cité grecque existe, en grande partie du moins, à plusieurs mètres de profondeur dans les eaux de Soukhoum; des restes de canaux, de routes, de constructions anciennes se voient dans tous les environs, et ce sont les débris de monuments grecs que les Osmanlis employèrent en 1787 pour bâtir la forteresse de Soukhoum détruite avec la ville pendant la guerre de 1877. Même dans les meilleures années, le commerce de Soukhoum, importation et exportation, n'atteint pas la valeur d'un million de francs; les marins se livrent à la fructueuse pêche des dauphins. Au nord de Soukhoum se voient les vestiges d'un mur qu'on dit avoir eu 60,000 pas de longueur, et qui aurait été construit au Ve siècle pour défendre les villes du littoral contre les Abkhazes. Dans la vallée de la Gounista, à deux heures de Soukhoum, se trouve une curieuse grotte de stalactites [1].

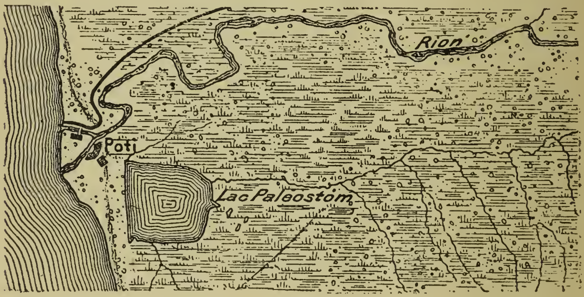
Après un court arrêt à *Otchemchiri*, le bateau passe devant *Anaklia* et *Redout-Kaleh*, dont le nom bizarre se compose de deux mots ayant le même sens, l'un en français, l'autre en turc C'est un petit port du littoral et un pauvre village de fondation russe, qui date seulement de ce siècle. Il eut une certaine importance comme lieu de débarquement, quoiqu'il ne présente qu'un mauvais ancrage et que la contrée soit assez fiévreuse. Voisin des riches campagnes du bas Ingour où se trouvent les bourgs populeux de Zougdidi, Djwari, Tsalendjikha enrichis par leur maïs et leurs soies grèges, Redout-Kaleh est aujourd'hui presque entièrement abandonné. On aperçoit quelque temps le dôme de neige de l'Elbrouz que cachent d'ordinaire les géants de la chaîne centrale. Le quatrième jour, le bateau mouille devant **Poti**.

(4,800 hab.) *Poste aux lettres. Télégraphe, Hôtels* de Colchide, du Caucase. Chambres meublées. Justice de paix, arsenal, ateliers du chemin de fer, club, jardin public et botanique,

1. Il y a dans la vallée presque inhabitée du Khodor, qui a son embouchure au sud de Soukhoum, une route neuve menant dans la *vallée de la Téberda*, par le *col de Kloukhorski;* à *l'Elbrouz*, par le *col de Nakhar*.

ruines d'une forteresse turque. Ecole de marine; deux écoles russes; une école grecque; trois églises orthodoxes. Vice-consulats d'Allemagne, de Turquie.

Placé à l'embouchure d'un fleuve navigable et dans une région qui, quoique fiévreuse et marécageuse, est d'une étonnante fertilité, Poti était naturellement destiné à devenir tête de ligne du chemin de fer transcaucasien et le port commercial russe le plus important de la côte orientale de la mer Noire. Malheureusement, une barre dangereuse, des bas-fonds et l'ensablement du Rion (Phasis) entravent perpétuellement la navigation. De grands travaux ont été entrepris depuis 24 ans pour la construction d'un port artificiel. On a terminé



POTI. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

les môles permettant aux bateaux à vapeur de venir à quai, mais ils sont insuffisants pour la sécurité des mouillages et le mouvement commercial. En effet, l'exportation serait disposée à prendre cette voie plus économique au point de vue des frais de transport que celle de Batoum, si elle offrait plus de facilités et moins d'aléa. Non loin de Poti et près de l'embouchure du Rion, s'étend le *lac Paléostom* « ancienne bouche », que l'on croit avoir été, à l'époque hellénique, le marigot où se jetaient les eaux du Phase. D'après Vakhoucht, qui écrivait au siècle dernier, le Paléostom communiquait alors avec la mer par un grau navigable, et les vaisseaux pouvaient y pénétrer et y chercher un abri. Dans les endroits les plus creux la sonde y trouve

plus de 20 mètres de profondeur ; mais presque partout les bords du lac sont plats et se prolongent au loin par des bas fonds de boue ; l'eau est limoneuse, pleine de débris organiques. La faune du Paléostom est encore partiellement marine, quoique les eaux ne soient plus même saumâtres : on y trouve des balanes, des néréides, des némertes, comme dans les flots salés du Pont-Euxin. Une flèche de sable parfaitement régulière sépare ce lac de la haute mer et se continue au loin vers le Nord. Les eaux du Rion, de même que celles de l'Ingour et de toutes les autres rivières de la côte mingrélienne ont percé cette flèche de dunes, puis elles l'ont dépassée, et les alluvions déposées par le courant en dehors de cette barre primitive ont empiété sur la mer par une faible saillie, à laquelle un nouveau liseré de plage s'ajoute chaque année. Le delta du Rion, de même que celui du Pô et de la plupart des autres fleuves qui se sont échappés par l'ouverture d'un cordon littoral, ne commence qu'en dehors de cette porte : les eaux ont dû se réunir en amont de l'obstacle pour le percer en commun.

Route 3.— De **Poti** à **Tiflis** par **Samtredi** (289 v.) *en chemin de fer ;* trajet en 14 h. environ, prix : 16 r. 50, 12 r. 22, 6 r. 25. (*Voir de Poti à Samtredi, itinéraire H.*)

Route 4. — De **Poti** à **Soupça** (17 v.) *en omnibus ou phaéton.* Départ quotidien à 3 h. après midi ; prix 1 r.; trajet en 1 h. 1/2.

Route 1 (suite). — C'est dans la matinée du cinquième jour qu'on aborde à **Batoum** (17,000 hab.).

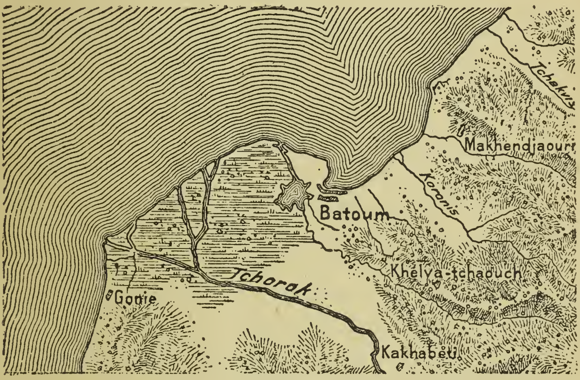
Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe en toute langue. *Hôtels* de France, d'Europe, Impérial, de Londres, d'Odessa, Central. Restaurants, cafés grecs et turcs sur le quai. Résidence du gouverneur, justice de paix, club russe, jardin public, théâtre; trois églises orthodoxes, une grégorienne, une arméno-catholique; deux mosquées; une école. Fabriques d'estagnons et de caisses pour le pétrole. Deux fabriques de tabac. *Agences et Compagnies de navigation :* Messageries maritimes françaises, Paquet, Compagnie russe, Lloyd austro-hongrois, Danoise, Panhellénique. *Compagnies russes d'expéditions et d'assurances :* Nadiejda, Rossiiski Obchestva, Russia, Roussianine, etc. Consulat général de Turquie; de Perse; vice-consulats de France, d'Angleterre, d'Allemagne,

d'Autriche, de Belgique, d'Italie; Consulats de Grèce, des Etats-Unis, de Suède et de Norvège

Bateaux à vapeur. — *Compagnie russe de navigation:* Départ pour la *Crimée*, *Odessa*, voir page 7 ; pour *Constantinople:* le lundi à 7 heures du matin, avec escales à Trébizonde, Kérasonde, Samsoun, Sinope et Inéboli, et arrivée le samedi à midi. (Départ *de Constantinople:* le mercredi à 10 heures du matin; arrivée le dimanche matin). *Lloyd austro-hongrois :* un dimanche sur deux, à 6 heures du soir ; arrivée le mercredi à 1 h. 1/2 du soir ; *de Constantinople*, un samedi sur deux, à 3 h. du soir; arrivée le mercredi à 6 h. 1/2 du matin); *Messageries maritimes françaises:* un vendredi sur deux, arrivée le mercredi (*de Constantinople*, idem). Prix : 37 r., 28 r. et 9 r. 15. *Compagnie Paquet* : Service entre Marseille et Batoum et vice versâ. Départ, le jeudi de chaque deux semaines, de *Batoum* pour Trébizonde, Samsoun, Constantinople, Marseille. *Compagnie Pânhellénique.* Départ de *Batoum* tous les quinze jours le lundi à 7 h. du soir.

En entrant dans le port de Batoum on jouit d'une vue magnifique de la chaîne du Caucase et des monts d'Adjarie. Abritée de trois côtés, la baie qui a plus de trois verstes de large et une profondeur qui varie entre 30 et 70 pieds, est exposée au vent du N. qui cause souvent de grands ravages dans la ville et des avaries aux navires à l'ancre. Mais lorsqu'on aura achevé de construire des jetées et des môles qui feront dévier les sables et les cailloux en pleine mer et empêcheront la rade d'être peu à peu comblée par les alluvions du Tchorok et par celles du courant sous-marin qui descend le long de la côte orientale, Batoum pourra présenter toutes les conditions d'un bon mouillage et deviendra un des ports les plus commodes de la mer Noire. Batoum, aujourd'hui place forte de la Russie, et défendue par de redoutables batteries, était connue 400 ans avant notre ère. Au XIe s. ap. J.-C., sous l'empereur Adrien, elle servait aux Romains de station militaire et avait une citadelle avec une garnison. Plus tard, au Ve s., elle entrait dans les possessions du roi de Géorgie Vakhtang Gourgaslan. Aux VIe, VIIe et VIIIe s., la ville et la province furent gouvernées par les princes régnants de Colchide et d'Abkhasie. Lors de l'unification du peuple géorgien et de la formation du royaume de Géorgie, la ville et la province faisaient partie de la Klardjétie ou Haut-Karthli et furent administrées par un *éristhavi* (gou-

verneur) géorgien. Puis, après le démembrement de la Géorgie, au XVe s., sous le gouriel Kakhabéri, les Turcs conquirent tout le Djanet ou Lazistan et s'approchèrent du Tchorok. Chassés de Khopi et d'Archkavi en 1564, par le gouriel Rostom, les Turcs, au commencement du XVIIe s., se rendirent maîtres du Lazistan et de la province de Batoum qui devint la ville principale de la Livanie ou *sandjak* de ce nom. Décrite au XVIIIe s. par le géographe Vakhoucht, comme ayant une belle citadelle, cette ville, quand Dupré la



BATOUM. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

visita en 1807, n'avait que 2,000 hab., des maisons dispersées et plutôt l'aspect d'un grand village. Aucune fortification ne défendait sa rade. Une tour en bois, sur des fondements de pierre, avec un fossé autour, et sans canons, se dressait à l'entrée du bazar composé d'une cinquantaine de mauvaises boutiques.

En 1873, Batoum était la principale ville du *pachalik* du Lazistan, gouvernée par un *mutessarif* dépendant directement du *vali* ou gouverneur général de Trébizonde. Ce *pachalik* comprenait onze *kazas* ou districts : Batoum, Tchourouk-Sou, la Haute-Adjarie, la Basse-Adjarie, Matchakali, Livanie, Goniê, Khopi, Archkavi, Emchina et Atina, administrés chacun par

un *kaïmakam* ayant à sa disposition deux ou trois *moudirs*, qui correspondent à nos chefs d'arrondissement. Outre le pacha, à Batoum se trouvaient le *medjilis* ou conseil de gouvernement, le *kaïmakam*, le tribunal, la douane et le quartier-général du bataillon qui construisait la forteresse. Il y avait deux écoles, l'une turque et l'autre grecque, trois mosquées et une église orthodoxe dédiée à saint Nicolas. Près du port se voyaient des magasins et quelques constructions particulières, entre autres la maison du vice-consul de Russie avec un joli jardin, et l'hôtel du laze Mahmoud, dans le goût turco-européen, avec une fontaine, des bains, etc. Cette partie de la ville allait rejoindre les bazars indigènes composés de boutiques derrière lesquelles commençait le faubourg, aussi clairsemé que du temps de Dupré.

La ville de Batoum prête peu aux descriptions. Elle ne peut être désignée que comme le point où pourrait se développer dans l'avenir une grande ville maritime qui, tête de ligne d'un chemin de fer, est susceptible, par sa position au bord de la mer et par son port, de devenir une voie de commerce importante pour la Transcaucasie, l'Asie-Mineure et la Perse. Grâce aux grands travaux des Russes, Batoum a déjà cependant l'air d'une ville européenne. De grandes rues pavées, un boulevard, un jardin public, des conduites d'eau et un éclairage suffisant y rendent le séjour assez agréable, quoique le climat soit très fiévreux. La ville se compose de trois quartiers, celui de l'O., celui du Centre ou vieux bazar et celui du N.-E. Le quartier O., le plus vaste, avait été abandonné par le gouvernement turc aux émigrés Abkhazes et Tcherkess qui s'y étaient installés dans des maisonnettes en bois. Après l'occupation russe, on a proposé aux émigrés de se réunir et de former un quartier à part. On leur a donné de petites bandes de terre, de manière que les trois quarts de Nourié sont restés libres et ont été distribués aux fonctionnaires plus ou moins aisés de Batoum, afin d'y hâter la construction des maisons. C'est ainsi que de 1879 à 1880 s'est éveillée une activité fiévreuse de bâtir. Vu le manque de bois, on a fait venir ciment de Port-

land, briques, tuiles de Marseille. La spéculation s'en mêlant, on a rapidement remplacé les chétives baraques de bois par des maisons à plusieurs étages. La partie centrale de Batoum, c'est l'ancienne ville ou le bazar proprement dit, au milieu duquel est la maison du gouverneur avec un petit jardin. Entre le quartier N.-E. de la ville et le pied de la chaîne des montagnes, s'étend une vaste plaine limitée au N. par les rivières Barzkhana et Korodéré et qui occupe une surface de plus d'une verste carrée. Abondamment arrosée par les ruisseaux venant des hauteurs voisines, cette plaine ensemencée de riz était maintenue couverte d'eau pendant les atroces chaleurs des mois d'été. On comprend quel foyer d'empoisonnement fébrile avait Batoum à ses côtés. Dès l'occupation russe, il a été défendu de semer du riz et on a commencé à dessécher la contrée. Les vents de mer chassant les émanations miasmatiques des marais du S.-O. au N.-E., les quartiers bas du littoral et la partie occidentale de la baie jouissent d'un air relativement salubre. Pendant la domination turque, Batoum, en l'absence de population suffisante (en 1873 : 4,970 âmes) et de communications intérieures, ne faisait qu'un commerce restreint. Aujourd'hui la ville prospère par suite de la grande affluence d'habitants du Caucase et d'étrangers, surtout grâce à l'essor donné à l'industrie du naphte et à la construction du chemin de fer qui relie la mer Noire à la mer Caspienne. En 1885, la Russie a supprimé la franchise de Batoum, qui, en vertu de l'article 59 du traité de Berlin (1877), avait été déclaré port franc.

Excursions : 1° Au S. de la ville (1 verste 1/2), un petit lac très poissonneux qui s'est formé probablement pendant l'époque historique par suite du flux de la mer et des alluvions apportées par le Tchorok ; 2° les ruines de l'église Saméba (5 v.), sur le haut d'une montagne, entre la chaîne de Kakhabéri et de Makhine-Djaouri. On jouit de là d'une jolie vue sur la mer ; à droite s'élèvent en ressauts les rameaux de la chaîne de Tchakhali, en Kobouléti ; à gauche se dessine l'embouchure du Tchorok avec son triple delta et le lac entre cette

rivière et la ville ; 3° (à 3 v.) les ruines dites « Zamok Tamary » (château de Thamar) ; 4° une promenade intéressante à faire, mais avec escorte, est celle de la *vallée du Tchorok*.

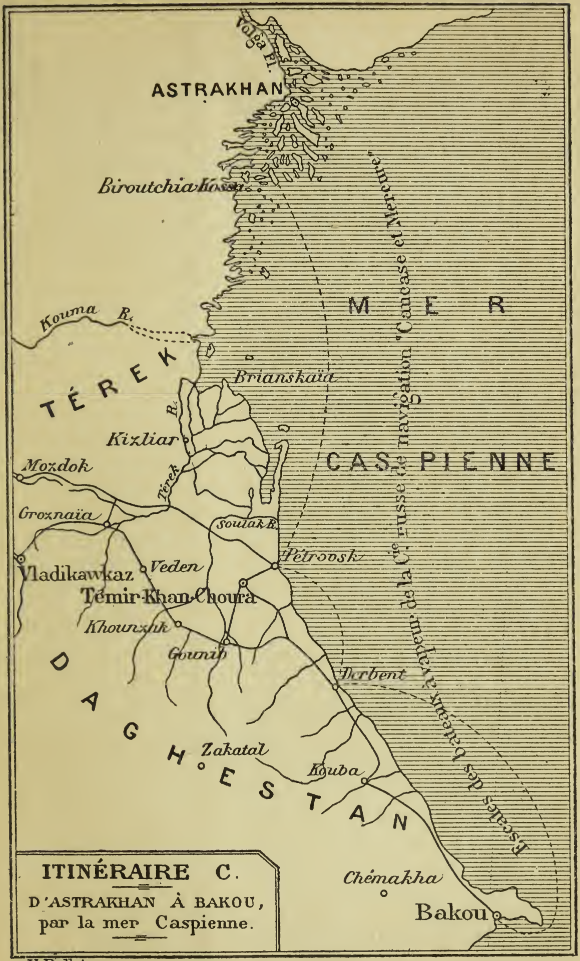
ITINÉRAIRE C [1]

D'ASTRAKHAN A BAKOU PAR LA MER CASPIENNE [2]

476 milles marins (881 kil.). *Bateaux à vapeur* de la Compagnie Caucase et Mercure. Départ d'*Astrakhan* les dimanche, mardi et jeudi à 10 h. du matin. Trajet de 55 h. Départ de *Bakou* les mercredi, vendredi et samedi à 1 h. du soir; arrivée à *Astrakhan* les samedi, lundi et mardi à 3 h. du soir. Prix : 29 r., 19 r., 7 r. 70. Bagages : 70 kopeks par poud.

Route 1. — Astrakhan (70,500 hab.). *Poste. Télégraphe. Hôtel* Smirnoff, restaurant Poliakovitch ; jardin public ; voitures 20 à 40 kop. la course. Cette ville, chef-lieu du gouvernement d'Astrakhan, siège des autorités civiles et militaires, d'évêchés gréco-russe et arménien, résidence d'un grand-prêtre bouddhiste, est située dans le delta du Volga, sur l'île accidentée de Saïatz et à 60 v. de l'embouchure du fleuve dans la mer Caspienne (le principal bras du Volga mesure en cet endroit 1420 m. de largeur, 11 m. au-dessous du niveau de la mer Noire). C'est un grand centre de commerce, et la population très mélangée se compose de Russes, d'Arméniens, de Persans, de Tartares, etc. Un tiers des habitants ne vit guère que de la pêche qui produit annuellement environ 6 millions de pouds de poissons,

1. D'après Bædeker.
2. *Société de bateaux à vapeur sur le Volga.* Service régulier, entre Nijni-Novgorod et Astrakhan par des bateaux rapides, et, entre Astrakhan et les ports de la mer Caspienne, par des paquebots portant voyageurs et marchandises. Les dix vapeurs de la Société sont de type américain et offrent aux voyageurs toutes les conditions de confort et de luxe. Durée du trajet des bateaux rapides: (montée du Volga) 5 jours ; (descente) 7 jours. *Compagnie de navigation à vapeur et de commerce A. A. Séveke.* Bateaux à vapeur, de type américain. Départs réguliers de Nijni-Novgorod pour Astrakhan, les mardi, vendredi et dimanche; et d'Astrakhan pour Nijni-Novgorod, les lundi, mercredi et vendredi. — (*Pour plus amples renseignements s'adresser aux Agents, et consulter les horaires des Compagnies.*)


ASTRAKHAN
Volga Fl.
Biroutchia Kossa
Kouma R.
TÉREK
Térek R.
Kizliar
Mozdok
Groznaïa
Vladikawkaz
Veden
Témir-Khan-Choura
Khounzak
Gounib
DAGHESTAN
Zakatal
Kouba
Chémakha
Bakou
Brianskaïa
Soulak R.
Pétrovsk
Derbent
MER CASPIENNE
Navigation de la Cie russe de navigation Caucase et Mercure
Escales des bateaux à vapeur de la Cie russe
ITINÉRAIRE C.
D'ASTRAKHAN À BAKOU,
par la mer Caspienne.

H. Rollet sc.

surtout des esturgeons, représentant une valeur de 7 millions de roubles.

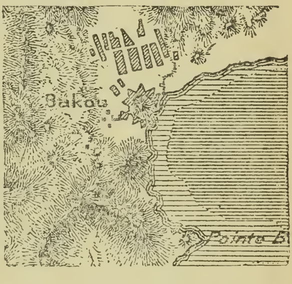
Astrakhan a été fondé au XIVe siècle, quand Tamerlan eut détruit la vieille ville située environ 10 v. plus au N. sur la rive droite du Volga, et elle a été jusqu'à la conquête russe, en 1554, la capitale d'un khanat tartare. Cette ville prit, en 1605, le parti du faux Dmitri, fut vainement assiégée en 1660 par les Tartares et prise en 1670 par Stenka-Razin, chef des Cosaques rebelles qui profita de la mort d'Alexis Alexéïevitch, fils aîné du tsar Alexis pour soulever tous les pays du Volga jusqu'à Arzanass, à 100 v. au S. de Nijni-Novgorod. Pierre le Grand (1689-1725) fit d'Astrakhan sa base d'opérations dans ses combats avec les Persans, et y créa des chantiers de construction, source première de l'importance qu'elle a acquise.

La partie la plus élevée de la ville, le *Tsaïatchi Bougor*, est occupée par le *kremlin* qui a été construit avec les matériaux de l'ancienne forteresse tartare, de 1582 à 1692, et qui avait des tours dont deux seulement subsistent encore. Il reste également peu de chose de l'enceinte de la *Ville Blanche* qui y touchait à l'E. Les nombreux faubourgs, dont le plus ancien est la *Ville tartare*, sont si bas qu'il a fallu élever des digues pour les protéger contre les inondations du Volga.

La *Cathédrale Ouspenskhy*, commencée en 1646, est le principal édifice d'Astrakhan. Elle a un grand dôme d'environ 64 m. de haut et un clocher isolé. Elle se compose d'une *église haute*, dont les colonnes, les murs sont revêtus de stuc, l'iconostase de peintures ou d'ornements en argent, et d'une *église basse* qui contient des sarcophages d'archevêques et de princes géorgiens. De la cathédrale, en suivant la *Moskovaskïa*, principale rue de la ville et où il y a beaucoup de boutiques arméniennes, on arrive au *Vieux Bazar* et à la *Cathédrale arménienne*. Dans la Politséïskaïa, se trouve une *mosquée* persane. Au vieux port, dont les chantiers ont été transférés en 1867 à Bakou, se voit, dans une allée ombragée, la *maison* de *Pierre le Grand* qui renferme divers souvenirs du tsar.

— Vu le peu de profondeur du Volga, on est d'abord

transporté par de petits bateaux à son embouchure, en 6 h. (50 milles), à *Birioutchia-Kossa* où l'on monte à bord des paquebots de la mer Caspienne. On fait un trajet de 223 milles en 19 h. sans arrêt jusqu'à PÉTROVSK (Voir ce nom aux itinéraires F, O, P), petit port russe de fondation récente, dont la rade est protégée par deux longues jetées, et qui va devenir tête de ligne d'un embranchement du chemin de fer de Rostoff-Vladikawkaz. Il n'y a de curieux que le bazar. Dans la soirée du deuxième jour, on atteint DERBENT (Voir ce nom aux itinéraires F, O, P), port de la province du Daghestan et ville nommée aussi la « Porte de Fer » parce qu'elle est située à l'endroit où il était le plus facile de défendre la seule route qui conduisait vers le N. en longeant les montagnes. En contournant la presqu'île d'Apchéron, on arrive, après 17 h. de traversée, à **Bakou.** (Voir ce nom aux itinéraires D, F, O, P).



BAKOU. D'après la carte d'Élisée Reclus

Routes 2, 3 et 4. — Une grande route postale relie jusqu'à présent PÉTROVSK et VLADIKAWKAZ (311 v. 1/2) ; un chemin de fer est en construction ; un autre mène au S. à TÉMIR-KHAN-CHOURA, chef-lieu du Daghestan, d'où l'on peut aller à GOUNIB. De TÉMIR-KHAN-CHOURA, une route conduit à DERBENT (143 v. 1/2) et à BAKOU (380 v.). Voir aux itinéraires F, O, P.

ITINÉRAIRE D

DE BAKOU A TIFLIS PAR EVLAK, NOUKHA, ZAKATAL, SIGNAK

Route 1. — De **Bakou** à **Tiflis** par EVLAK (*en chemin de fer*). NOUKHA, ZAKATAL, SIGNAK (*route postale*). Voir ci-dessous.

Route 2.— De **Bakou** à **Adji-Kaboul**, KIOURDAMIR, OUDJARI, EVLAK (*en chemin de fer*). Voir itinéraire O.

Route 2 (suite). — D'**Evlak** à **Noukha** (77 v. 3/4) *en équipages de poste ou en phaéton.*

On trouve souvent à Evlak des phaétons, retournant à vide à Noukha, qu'on peut louer pour 7 à 9 roubles, et des fourgons pour les bagages.

On passe la Koura sur le pont du chemin de fer; après une plaine n'offrant rien de curieux, on entre dans le village tartare KALDANE (13 v.) Franchissant à gué l'Alzégaine, on traverse encore une plaine pendant 6 v., et gravissant un monticule aride que l'on



redescend jusqu'à Khanabatli, on se dirige vers TCHAMAKLY (12 v.). Jusqu'à CHOUCHEMINE (19 v. 3/4), station jadis fortifiée, incendiée en 1883, on parcourt une route assez pittoresque à travers des montagnes de sable d'un effet bizarre, le lit d'un torrent et quelques hauteurs. Jusqu'à EPÉKLI (14 v.) on longe les villages du Grand et du Petit-Daana; à gauche, un assez grand lac d'eau salée dont les herbes et les plantes aquatiques servent à faire de la soude d'assez mauvaise qualité. Après le pont de pierre jeté sur le Tacharet-Tchaï, on atteint DJAFARABATH. Près de là est le magnifique jardin de l'ancienne résidence des Khans. Par TACHA-BOULARKI, on entre dans le faubourg de Noukha nommé Kichlar.

Noukha. (11,000 hab. 6,500 tatares, 4,500 arméniens). Deux glises arméniennes, une russe; cinq mosquées. *Poste aux*

lettres et aux chevaux. Télégraphe. Pas d'*hôtel;* il faut descendre à la station de poste et user des provisions qu'on a eu le soin d'apporter avec soi. On trouve à acheter à Noukha des broderies, des soutaches de soie sur drap, des étoffes lesghiennes et quelques armes.

La ville, en amphithéâtre, est assez mal bâtie, sale, et paraît assez grande grâce aux nombreux jardins qui s'y trouvent. Dans la forteresse, construite en 1765 par Houssein, est l'ancien palais des Khans, décoré de fresques fort abîmées aujourd'hui. Il sert de résidence au gouverneur et aux notabilités de passage. Une vieille chapelle arménienne qui est à Kiche, à 4 v. de la ville, est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Le commerce de Noukha était jadis très important. En 1851, il s'y vendait 21,000 pouds de soie; mais depuis la maladie des vers, en 1862, cette branche de revenus semble avoir diminué.

Route 2 (suite). — De **Noukha** à **Zakatal** (68 v. *en équipages de poste ou en phaéton.* Prix : 8 à 10 r.). — On franchit à gué le torrent de Hobi et celui de Kich-Tchaï. A droite, un joli hameau: Kournouk. On traverse KARABOULAK et on laisse à gauche, sur le flanc de la montagne, Innechat et Zounoute. Entre ces deux localités, un chemin pour cavalier conduit en dix heures, par des raccourcis, à Akhti. On arrive à la station de GENNUK (18 v. 1/2). De là on descend directement sur Belladjik; on passe à gué le petit cours d'eau qui sépare le district de Noukha du gouvernement d'Elisabethpol et on entre dans le district de Zakatal. Une oasis de mûriers entourée de murailles sert d'asile aux caravanes et aux voyageurs qui ne pourraient traverser le torrent de Kormouk, de plus d'une verste de large et qui roule souvent des pierres énormes et des arbres entiers. La riante et petite ville de KAK, habitée par des Tatars, des Lesghiens, des Arméniens et des Géorgiens, est renommée pour ses noisettes et ses noix exquises. Le bazar est dans une enceinte crénelée à cause des fréquentes incursions qu'y faisaient les Lesghiens. On peut visiter non loin de là ELLISOUNE avec sa vieille forteresse, résidence de quelques khans qui reçoivent tous les voyageurs de la façon la plus courtoise. De

Kak, une grande plaine coupée par l'Alazan se déroule à gauche et est semée de villages. La station de poste de GULLUK (19 v.) se fait reconnaître par ses deux énormes platanes. En la quittant, on aperçoit deux hauteurs en forme de pains de sucre. C'est là que s'élève Tsarsky-Kolodtsi. (*Voir ce nom itinéraire K.*) C'est là aussi que sont les puits de pétrole appartenant à MM. Siemens. Des champs de blé bien cultivés entourent TALLA, et bientôt se dresse la forteresse de Zakatal qui domine la vallée de l'Alazan. Un pont souvent emporté, a été jeté sur le torrent qui coule au pied de la ville ceinte de murailles, et débouche devant une école des arts et métiers où les enfants lesghiens apprennent à travailler le fer et le bois; à côté: une station séricicole toute nouvelle et le jardin de la ville.

Zakatal (3,000 hab.). *Deux mauvaises auberges où cependant l'on peut loger et coucher. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* Douée d'un climat privilégié, et offrant des conditions de vie exceptionnelles, cette petite ville, incendiée en 1875 et rebâtie depuis, fut le foyer d'une insurrection lesghienne il y a quelques années, et les maisons portent encore les marques des balles. Tous les environs sont magnifiques; les montagnes d'alentour boisées; les pâturages superbes; l'eau excellente, le laitage exquis. Le pays est giboyeux; les truites des torrents excellentes. Près de Zakatal est Djar, résidence d'été, et Danatchi qui étend au loin ses vertes prairies[1].

Route 3. — De **Zakatal** à **Laguodekh** (39 v.). *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* Au sortir de Zakatal, à droite: le village de Chakasor, au pied d'une ancienne forteresse; à gauche: Montganloup, riche *aoul* tatar sur les bords de l'Alazan. On atteint MATZEK, et, après plusieurs torrents qu'on franchit à gué, on entre à KATEK, où se voient encore les vestiges de la grande muraille qui allait, dit-on, jusqu'à Derbent et construite aux premiers siècles de l'histoire de la Géorgie. La route longe ensuite la grande chaîne du Caucase pendant 22 v. On pénètre dans une tran-

1. D'après les notes manuscrites de M. Lehéricey.

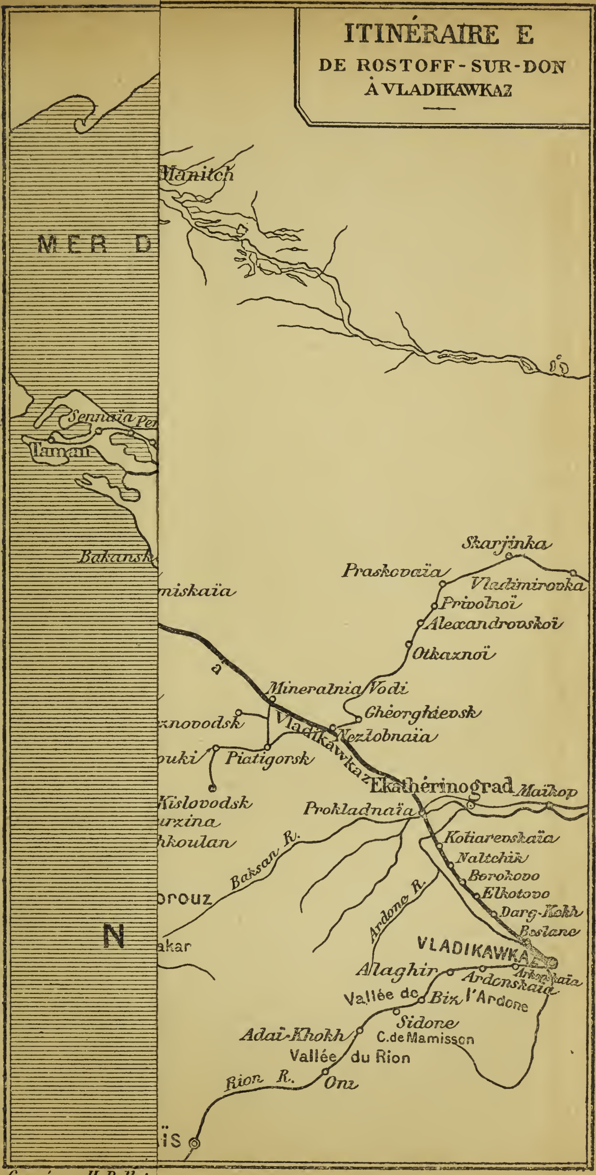
chée pratiquée dans la montagne, au bas de laquelle s'étendent de noirs marécages couverts de roseaux et peuplés de sangliers. Le torrent de Bélakani, qu'il faut passer à gué, offre souvent de grandes difficultés à cause des énormes pierres qu'il roule. De BÉLAKANI (800 feux), on arrive en 10 v. à **Laguodekh**[1]. Cette bourgade qui ne date que de trente-cinq ans a surgi de la forêt même qu'éclaircissait, pour y traquer les Lesghiens, la hache des soldats russes. Bientôt à la forteresse primitive succéda une ville en miniature comptant une population militaire de 10 à 15,000 hommes, au milieu de laquelle les familles d'officiers se créèrent un petit centre social extrêmement vivant. Des églises russe, arménienne, catholique furent bâties, un club se forma; une salle de danse, un jardin d'été pour les fêtes locales s'ouvrirent; sur quoi vinrent les Arméniens toujours à l'affût des sources de gain, qui dotèrent en outre la station d'un bazar. Cette prospérité n'eut toutefois qu'une durée éphémère. En 1877, Laguodekh était désert, et ce coin ombreux de la belle futaie redevenait silencieux. Les régiments qui l'animaient de leur présence durent quitter leurs gais cantonnements pour s'en aller à la frontière combattre les Turcs: du même coup, les maisons se fermèrent, le club fut abandonné, églises et bazar perdirent leurs clients, et aujourd'hui le nombre des habitants ne dépasse pas 400. Seule, la nature environnante n'a point changé: c'est toujours ce site romantique du Caucase, avec son arrière-plan de pics glacés, ses vallées fertiles et spacieuses et ses torrents jaseurs, où se reflète, avec les grands arbres à la forte ramure sur leurs berges, un pan du ciel asiatique. Même plus splendide encore apparaît dans son état de négligence ce merveilleux parc de Laguodekh, taillé dans l'étoffe sauvage du fourré, et qui, par son étendue aussi bien que par la richesse et la variété de sa végétation, ferait l'orgueil de mainte grande capitale et n'a point son pareil dans tout le Caucase[2].

1. D'après les notes manuscrites de M. Lehéricey.
2. D'après Carla Séréna.

Route 3 (suite). — De **Laguodekh** à **Signak** (52 v. 1/2. *Chaussée.*) On traverse une haute futaie coupée de quelques champs défrichés où se cultive le tabac. Au bout de 6 v., on franchit à gué le dernier bras du torrent de Laguodekh; on passe par Mikaïloff, village de 150 feux et de 400 hab., avec ses *isbas* russes, jadis résidence de vieux soldats, mais où les Géorgiens ont peu à peu pris la place des Russes. La route tourne brusquement à gauche. On s'éloigne des montagnes pour pénétrer dans la longue et magnifique forêt giboyeuse des princes Tchalakaïeff. C'est au milieu des bois que s'abrite la station de Djaour (14 v. 1/2). Après 19 v., on passe sur un pont la rivière sablonneuse et poissonneuse de l'Alazan dont les eaux, si l'on savait les utiliser pour les irrigations, pourraient enrichir toute la contrée. On va en ligne droite pendant 11 v. par une plaine presque aride à la station de Sinori, sale village géorgien où règne la fièvre. De là on aperçoit les murailles fortifiées et l'enceinte crénelée au milieu de laquelle s'élève **Signak** (*Voir pour ce nom l'itinéraire K*), perchée comme un nid d'aigle au faîte d'un pic que rien ne domine. En gravissant des pentes assez raides, on pénètre dans une première enceinte, puis dans une seconde, du haut de laquelle on jouit d'un superbe panorama.

Route 4. — De **Signak** à **Kvaréli** (54 v. *Chaussée*) par Bakourtziche (15 v. 1/2), Moukousani (17 v.), Kvaréli (21 v. 1/2).

Route 3 (suite). — De **Signak** à **Tiflis** (*route postale*), par Kachréti, Kakobéti, Sartachal, Vasiani, Orkhévi). Près de Signak, on gravit une assez haute montagne, puis l'on descend dans la plaine. En 21 v., on est à Kachréti. Jusqu'à Kakobéti (21 v.) les montagnes de la Kakhétie se dessinent à droite; la route fléchit à gauche vers l'Iora qu'on passe sur un pont de fer, et on monte à Sartachal (20 v.). Du plateau qui domine l'Iora on voit la colonie allemande Marienfeld, et à l'horizon Gambor. Par une contrée aride, on gagne Vasiani (13 v. 3/4), et au dernier tournant, on découvre la Koura et Tiflis. Jusqu'à Oskhévi (10 v. 1/2), le trajet est monotone.



Gravé par H. Rollet,



Gravé par H. Rollet, 99, Bd St Germain_Paris.

On passe à niveau la voie du chemin de fer, et laissant à gauche les casernes et les hôpitaux de Naflouk, on met pied à terre à la place d'Avlabar à **Tiflis.** (*Voir ce nom itinéraire K.*)

ITINÉRAIRE E

DE ROSTOFF-SUR-DON A VLADIKAWKAZ [1]

En chemin de fer : 652 v. Trajet en 27 h. 1/2. Prix des places : 24 r. 45, 18 r. 34 ; 9 r. 37.

Route 1. — Rostoff-sur-Don. *(Buffet)*, 75,000 hab. *Poste aux lettres. Télégraphe, Douane. Hôtels:* Grand Hôtel, de France, d'Europe, Tcholokoff, Ermitage, Saint-Pétersbourg, Moscou. Succursale de la banque impériale; banque commerciale et banque urbaine. Cinq églises; synagogue; école juive; hôpital; hospice; théâtre, fabriques et usines de construction de machines ; tanneries; corderies; savonneries; distilleries; brasseries; fabriques de sucre, bougies, macaroni, tabac, papier à cigarettes; fonderies de cloches, de mécaniques, etc. Pêcheries. Etablissements pour la préparation du poisson. Deux foires : à l'Ascension et le 8 septembre. Consulats d'Allemagne, d'Angleterre et de Turquie.

Depuis qu'elle est desservie par un chemin de fer et par un service régulier de bateaux à vapeur, cette ville (tête de ligne des voies de la Caspienne par le nouveau chemin de fer de Pétrovsk-Vladikawkaz et le Volga, de la Caucasie par le Don, les mers Noire et d'Azoff) a complètement changé de physionomie. Des parcs, des jardins récemment plantés, des boulevards sillonnés par des tramways, de larges rues bordées de jolis magasins et éclairées au gaz, des théâtres, des cafés-concert, ont donné à l'ancien Rostoff une nouvelle vie.

En quittant les faubourgs populeux de la ville, on traverse sur un grand pont le Don et les marais formés par les débordements du fleuve. D'innombrables moulins à vent signalent la *stanitza* Bataïskaïa située à une verste de la station du chemin de fer. A Kagalniskaïa (*buffet*) on passe le Manitch et on entre dans la steppe triste, nue, inhabitée, qui s'allonge à perte de vue jusqu'à Stavropol. Ce n'est qu'au printemps,

1. D'après Élisée Reclus, Bædeker, Vladikine et la carte de l'état-major russe.

lorsque l'herbe a poussé et que toute cette plaine ressemble alors à une immense mer de verdure ondulant sous le souffle du vent, que l'on s'explique la poésie de l'invocation populaire : « O toi, ma steppe ! steppe ! steppe de Mozdok ! » etc. Le Manitch qui reçoit le Kalaous, le grand et le moyen Egorlik, se dessèche en été et forme une foule de lacs salés dont le plus grand, qui a 70 v. de long sur 6 de large, approvisionne de sel le gouvernement de Stavropol. Bordé d'épais roseaux où se cachent des sangliers, peuplé de toutes sortes de gibier d'eau, il sert d'abri aux Kalmouks voleurs de chevaux. KOUSTCHEVKA sur l'Iéia (*buffet*), KRILOVSKAÏA (*buffet*) sont des stations insignifiantes ; à **Tikhoretskaïa** (*buffet*) s'embranche la ligne de NOVO-ROSSIISK.

Route 2. — De **Tikhoretskaïa** à **Novo-Rossiisk** 254 v. *en chemin de fer ;* trajet en 11 h. environ. Prix des places : 9 r. 53, 7 r. 15, 3 r. 66. Stations pour la plupart sans importance. **Ekatherinodar** (*buffet*). (23,000 hab.). *Poste. Télégraphe. Hôtel* de Saint-Pétersbourg. Fondée par Catherine II en 1792, cette colonie de Cosaques est devenue une place forte et le chef-lieu de la province du Kouban. Elle fait un commerce considérable: plus de 25,000 paysans se rencontrent à ses foires de mars et d'octobre où se vendent des bestiaux, des laines, des peaux et des objets manufacturés, pour une valeur moyenne de deux millions de roubles. Ekathérinodar possède même 60 usines ou fabriques ; elle expédie ses denrées d'un côté vers les ports de la mer Noire ; de l'autre vers **Yeïsk**, port de la mer d'Azoff. Cette petite ville (23,900 hab. *Poste. Télégraphe*) n'existait pas en 1848. Fondée sur les indications du marin Trifonoff, elle se construisit avec rapidité, grâce à la distribution de terrains, aux exemptions d'impôt, à la liberté du commerce et à l'abondance de la pêche. En dix années, elle avait près de 20,000 habitants. Ses progrès ont été plus lents depuis qu'elle est sous l'empire des lois communes, mais elle est restée la ville la plus populeuse de tout le littoral caucasien. Environ 700 navires de cabotage visitent sa rade chaque année pour y charger des céréales, des laines, de la graine de lin ;

TIKHORETSKAÏA ET NOVOROSSIISK

De Rostow (r. k.)					matin	soir		soir	soir
6 41	4 81	2 46	171	**Tikhoretskaïa**.*d*	4 25	5 11	**Novorossiisk**..dép.	2 »	11 40
11 18	8 38	4 29	298	Ekaterinodar.......	8 55	11 17	Krimskaïa.........	5 23	3 7
14 21	10 66	5 45	379	Krimskaïa	11 35	2 55	Ekaterinodar	8 14	8 36
15 90	11 93	6 10	424	**Novorossiisk**. arr.	2 15	5 50	**Tikhoretskaïa**..*a*	min. 20	2 30
					soir	matin			soir

MOSCOU, KOZLOFF, SARATOFF, ROSTOFF ET VLADIKAWKAZ

r. k.	r. k.	r. k.	w.		matin	EXPRESS	soir	soir	soir	soir	soir
De Moscou				**Moscou**.......dép.	9 30	midi 30	3 55	4 55	7 »	10 »	11 45
2 36	1 78	» 91	63	Faustovo.........	11 33	2 5	6 16	7 15	9 23	min. 23	2 3
3 15	2 46	1 21	84	Woskresenski	midi 13	2 35	6 57	8 1	10 11	1 9	2 53
» 83	» 63	» 32	22	Jegorievsk ..arr.	»	»	8 40	»	»	»	»
4 13	3 10	1 59	109	Kolomna ......dép.	1 8	3 20	soir	9 1	11 »	2 13	3 51
4 80	3 60	1 84	127	Lukhowitzy......	1 45	3 48	—	9 45	soir	2 55	4 45
» 98	» 74	» 38	25	Zaraisk......arr.	»	5 40	...	»	—	»	8 50
6 98	5 24	2 68	185	Riazan .... arr.	3 35	5 15	...	11 50	...	5 »	6 45
				Riazan .... dép.	4 »	5 45	...	min. 45	...	5 45	matin
De Riazan				Riaschk ...... arr.	7 21	8 38	...	4 24	...	9 22	—
4 09	3 06	1 56	109	Riaschk ...... dép.	7 44	8 53	...	5 6	...	9 47	...
5 93	4 45	2 28	158	Bogoïavlensk.......	9 15	10 15	...	6 50	...	11 32	...
7 46	5 60	2 86	199	**Kozloff** ......arr.	10 20	11 11	...	8 »	...	midi 42	...
					soir						
De Kozloff				**Kozloff**.....dép.	—	min. 20	...	↓	...	1 25	TRAIN SUPPLÉM.
2 55	1 91	» 98	68	Tamboff.... arr.	...	2 28	...		...	3 57	Woskressensk..dép. 9 15
De Tamboff				Tamboff.... dép.	...	2 40	...		...	4 9	Jegoriewsk....arr. 10 25
3 34	2 50	1 28	88	Kirsanow	...	5 26	...		...	7 31	
5 66	4 25	2 17	150	Sosnowka.......	...	7 19	...		...	9 53	
» 53	» 40	» 21	14	Bekowo...arr.	...	»	...		...	11 10	
10 13	7 60	3 89	269	**Atkarsk**........	...	10 52	...		...	2 25	
13 28	9 96	5 09	354	**Saratoff**.....arr.	...	1 30	...		...	5 30	
De Kozloff				**Kozloff**.......dép.	...	min. 10	...	9 »	...	2 10	...
2 25	1 69	» 86	60	Griasi..............	...	2 35	...	11 35	...	4 50	...
4 05	3 04	1 55	108	Usman..............	...	4 5	...	1 13	...	soir	...
6 30	4 73	2 42	168	Voronège...... arr.	...	6 »	...	3 27	...	—	...
				Voronège...... dép.	...	6 30	...	4 27	...	...	...
9 71	7 29	3 73	259	Liski...............	...	9 42	...	8 20	...	...	...
13 76	10 33	5 28	367	Michaïlovka......	...	1 40	...	min. 50	...	...	...
17 81	13 36	6 83	475	Tchertkovo.......	...	5 28	...	5 25	...	...	...
21 79	16 34	8 35	581	Glubokaïa.........	...	9 19	...	9 25	...	...	...
24 30	18 23	9 32	648	Zwerewo.........	—	11 50	...	midi 40	...	...	...
24 98	18 74	9 58	666	Sulin...............	matin	min. 34	...	1 45	...	...	...
25 95	19 46	9 95	692	Chakhtnaïa.......	6 40	1 27	...	2 56	...	...	...
27 41	20 56	10 51	731	Novotcherkask.....	8 30	2 58	...	4 20	—	...	—
29 18	21 89	11 19	778	**Rostoff**...... arr.	11 »	4 30	...	6 15	matin	...	soir
De Rostoff				**Rostoff**...... dép.	matin	matin	...	8 15	9 50	—	9 15
4 43	3 33	1 70	118	Krilovskaïa.......	...	—	...	min. 28	2 28	soir	1 48
6 41	4 81	2 46	171	Tikhoretskaïa..arr.	...	...	...	2 17	4 20	4 50	3 42
8 59	6 44	3 29	229	Kavkaskaïa....dép.	...	...	...	4 30	soir	7 29	matin
10 91	8 19	4 19	291	Armavir..........	...	...	...	6 36	Vers Novorossisk	10 4	Vers Novorossisk
13 73	10 30	5 27	366	Nevinomiskaïa.....	...	...	...	9 11		1 15	
17 48	13 11	6 70	466	Mineralnia-Vodi ..	...	...	...	midi 44		5 50	
20 78	15 59	7 97	554	Prokhladnaïa	...	...	...	3 44		9 12	
24 24	18 34	9 37	652	**Vladikawkaz** arr.	...	...	...	7 35		1 20	
								soir		soir	

			De Novorossisk	matin		soir	De Novorossisk
Vladikawkaz..*d*		...		10 »	...	5 50	
Prokhladnaïa.....		...		1 4	...	10 13	
Mineralnia-Vodi ..		...		4 31	...	2 25	
Nevinomiskaïa....		...		7 51	...	6 44	
Armavir		...		10 13	...	9 45	
Kavkaskaïa.......		...	matin	min. 12	...	midi 24	soir
Tikhoretskaïa.....		...	1 2	2 29	...	3 »	4 30
Krilovskaïa.......		...	3 8	4 20	...	soir	6 35
Rostoff..... arr.		soir	7 20	8 20	...	—	11 10
Rostoff..... dép.		7 5	matin	10 10	min. 15	...	soir
Novotcherkask		9 »	—	midi 15	2 2	...	—
Chakhtnaïa.......		11 35	...	1 45	3 15	...	...
Sulin.............		soir	...	3 25	4 24	...	...
Zwerewo.........		—	...	4 27	5 15	...	...
Glubokaïa........		...	...	7 22	7 42	...	...
Tchertkovo.......		...	...	11 45	11 47	...	...
Michaïlovka......		...	...	4 16	3 42	...	...
Liski............		...	...	8 40	7 28	...	...
Voronège...... arr.		...	...	midi 23	10 27	...	...
Voronège...... dép.		—	...	1 10	11 5	...	...
Usman...........		matin	...	3 38	1 7	...	...
Griasi...........		9 45	...	5 45	3 5	...	...
Kozloff.........		midi 55	...	8 5	5 15	...	...
Saratoff...dép.		10 20	...	↓	3 30	...	...
Atkarsk........		1 57	...		6 30	...	...
Bekowo......		»	...		8 20	...	...
Sosnowka......		5 49	...		9 55	...	...
Kirsanow		8 8	...		11 57	...	...
Tamboff..... arr.		11 8	...		2 38	...	...
Tamboff..... dép.		11 23	...		2 50	—	...
Kozloff.....arr.		1 50	...		5 »	matin	...
Kozloff.......dép.		2 50	...	9 »	6 »	7 »	...
Bogoïavlensk.....		4 11	...	10 22	7 2	8 12	...
Riaschk ...... arr.		5 41	...	11 49	8 11	9 34	...
Riaschk ...... dép.		6 39	—	min. 34	8 26	9 50	...
Riazan....... arr.		10 20	matin	4 20	11 18	1 10	...
Riazan....... dép.		11 40	1 55	4 50	11 45	1 45	...
Zaraisk		»	1 »	»	EXPRESS	11 55	—
Lukhowitzy	—	1 56	4 21	7 12	1 13	3 45	soir
Kolomna ...	soir	2 49	5 11	8 5	1 47	4 32	6 45
Jegorievsk.	1 5	»	4 25	»	»	»	»
Woskresens.	2 58	3 47	6 11	9 4	2 25	5 22	7 42
Faustovo....	3 47	4 39	7 »	9 53	2 57	6 8	8 31
Moscou.arr.	6 »	7 »	9 15	midi 10	4 30	8 30	10 50
	soir	matin	matin		soir	soir	soir

BATOUM A TIFLIS ET BAKOU — POTI A SAMTREDI

Heure de Saint-Pétersbourg (en retard de 58 minutes sur l'heure de Tiflis).

r. k.	r. k.	r. k.	w.	De Batoum				
						matin		soir
				Batoum......dép.		8 47	...	10 27
6 60	3 30	2 02	97	Samtredi...... arr.		11 50	...	1 47
				Samtredi...... dép.		midi 2	...	2 2
8 29	4 15	2 54	126	Rion..............		midi57	...	3 5
9 83	4 91	3 01	154	Kwirilla..........		2 1	...	4 8
12 49	6 25	3 83	213	Michaïloff....	═══	5 28	min.32	7 38
16 69	8 35	5 12	325	Tiflis.... arr.	soir	8 54	7 13	11 27
				Tiflis.... dép.	8 22	soir	matin	midi22
19 88	9 94	6 10	413	Akstafa......	2 27	———	———	3 38
22 39	11 20	6 87	502	Elisabethpol.	9 12	...	...	6 55
25 28	12 64	7 75	607	Oudjari.....	matin	...	...	10 31
27 41	13 71	8 41	721	Adji-Kaboul..	———	...	...	2 27
29 63	14 81	9 09	840	**Bakou**...arr.	...	...	...	6 32
								matin

				soir
Bakou........dép.		...	...	10 12
Adji-Kaboul..	═══	...	...	2 32
Oudjari....	soir	...	...	6 7
Elisabethpol.	6 37	...	...	10 2
Akstafa......	min.42	...	...	1 30
Tiflis.... arr.	6 32	matin	soir	4 52
Tiflis.... dép.	matin	8 32	2 3	5 52
Michaïloff...	———	midi24	6 17	10 12
Kwirilla..........		3 32	soir	1 32
Rion..............		4 32	———	2 59
Samtredi...... arr.		5 24	...	3 49
Samtredi...... dép.		5 36	...	4 2
Batoum.......arr.		8 47	...	7 17
		soir		matin

POTI A SAMTREDI

r. k.	r. k.	r. k.	w.	De Poti	matin	soir		matin	soir
				Poti..........dép.	8 27	10 17	**Samtredi**.....dép.	4 22	6 2
4 24	2 13	1 30	61	**Samtredi**.....arr.	11 32	1 32	**Poti**..........arr.	7 27	9 2

RION A KOUTAÏS

r. k.	r. k.	r. k.	w.	De Rion	matin	soir	soir		matin		soir
				Rion..........dép.	3 22	1 17	4 47	**Koutaïs**.......dép.	1 57	midi 7	3 42
» 56	» 29	» 17	8	**Koutaïs**.......arr.	3 47	1 42	5 12	**Rion**..........arr.	2 22	midi32	4 7

(*a*) Mercredi et dimanche seulement.

TKWIBOULI A KOUTAÏS

r. k.	r. k.	r. k.	w.	De Tkwibuli	matin		matin
				Tkwibouli...dép.	11*a*52	**Koutaïs**.......dép.	6*a*32
2 81	1 41	» 86	40	**Koutaïs**.......arr.	3 17	**Tkwibouli**....arr.	10 2

BAKOU A SOURAKHANI

r. k.	r. k.	r. k.	w.	De Bakou	matin	matin		soir		matin			soir
				Bakou....dép.	6 32	9 2	midi32	3 32	**Sourakhani** *d*	7 42	matin	soir	4 47
» 86	» 44	» 26	12	Sabountchi...	7 14	9 32	1 2	4 17	Sabountchi...	8 10	9 47	1 17	5 32
1 28	» 64	» 39	18	**Sourakhani** *a*	7 27	matin	soir	4 33	**Bakou**....arr.	8 42	10 17	1 47	6 2
					matin			soir		matin	matin	soir	soir

mais ils ne peuvent s'approcher de la côte ; c'est à 3 kil. seulement de la plage qu'ils trouvent une profondeur d'eau de 4 m. *Un petit bateau à vapeur conduit d'Ekathérinodar à Temrouk d'où un autre bateau mène aux « limans » et de là on peut se rendre à Kertch.*

Route 3. — D'**Ekathérinodar** à **Temrouk** et **Taman**, *route vicinale* (207 v. 3/4), par Kopanskaïa (21 v.), Michastorskaïa (21 v. 1/4), Karaboubanskaïa (16 v. 1/4), Kopilskaïa (15 v. 3/4), Emanouïlovskaïa (17 v. 3/4), Andréevskaïa (19 v. 1/4). **Temrouk.** (*Voir ce nom à l'itinéraire B, route 1.*) (24 v.), Pérésipnaïa (13 v. 1/2), Sennaïa (19 v.), Taman (20 v.). La ville de **Taman** (*Poste. Télégraphe*) qui a donné son nom à la péninsule, n'a d'autre avantage que d'être située près de la rive du détroit, en face de Kertch et de Iéni-Kaleh ; les côtes voisines sont basses, inaccessibles à d'autres embarcations que les bateaux à fond plat. Près de là, au N.-E., se trouve la forteresse de Phanagoria élevée sur les restes de la ville grecque du même nom, dont on a découvert quelques débris de murailles et de tombeaux, moins riches en trésors que ceux de la rive opposée.

Route 2 (suite). — La voie traverse le Kouban, puis un de ses affluents, tourne à l'O., longe les contreforts du Caucase et pénètre dans la principale chaîne de montagnes. Abinskaïa, plus loin Krimskaïa et Bakanskaïa, deux petites places fortes. On passe sous un tunnel et on arrive enfin à **Novo-Rossiisk.** (*Voir ce nom à l'itinéraire B. Route 1.*)

Route 1 (suite). — **Kavkazkaïa** (*Buffet*). On franchit le Kouban dont les bords sont couverts d'arbustes et de roseaux. Peu à peu les champs de blé apparaissent. En approchant d'**Armavir** (*buffet*), on voit à gauche la *stanitza* de Protchnikop qui, en 1830, était le quartier général du commandant des troupes du « flanc droit », le général Zasse. Habitée par des Arméniens, Armavir (6,388 hab. *Poste. Télégraphe*) est un centre de grand commerce en grains et en denrées. Foires le 1er mai et le 1er septembre.

Route 4. — D'**Armavir** à **Maïkop** (*route vicinale*, 114 v.) par Ouroupskaïa (13 v. 3/4), Novo-

Grigorievskaïa (17 v. 1/4), Tchamlikskaïa (11 v. 1/2), Labinskaïa (13 v. 3/4), Tchokrakskaïa (14 v. 1/4), Iaroslavskaïa (10 v.), Koujorskaïa (14 1/2). **Maïkop** (19 v., 25,512 hab., *Poste. Télégraphe*). 1 église, 3 établissements d'instruction ; 78 distilleries, 38 fabriques. Foires les 1er mars, 6 mai et 1er octobre. C'est la plus importante des *stanitzas* placées à la base même des avant-monts caucasiens. Jadis point stratégique de premier ordre comme lieu de rassemblement des troupes russes qui avaient à traverser les montagnes ; grand marché pour les denrées de tout le pays, Maïkop a désormais pris rang parmi les villes de la Caucasie.

Route 1 (suite). — D'**Armavir** à **Nevinomiskaïa** (*buffet*), 75 v. *en chemin de fer*, par Konokorskaïa, Nicolaïevskaïa, Bogoslovskaïa. De la voie, on aperçoit les hauteurs de Temnoleskia et de Vorofskoleskia sur lesquelles s'élève Stavropol. A droite, après le défilé d'Ouroupa, les maisons proprettes et les champs bien cultivés des colonies allemandes des ménotistes contrastent agréablement avec le paysage monotone qui s'est déroulé depuis Rostoff. On franchit une seconde fois le Kouban. Le défilé de Zélentchouk débouche devant Névinomiskaïa où une foule de véhicules, fourgons, etc., attendent les voyageurs pour Stavropol.



STAVROPOL. — D'après Elisée Reclus.

Route 5. — De **Nevinomiskaïa** à **Stavropol** (*route postale*, 60 v.). Cette ville de 37,000 hab., chef-lieu du gouvernement du même nom, située à 600 m. de hauteur sur une des terrasses avancées qui flanquent le pied du Caucase,

n'était à l'époque de sa formation, en 1776 ou 1777, que le fort « numéro huit », et l'on ne sait quand elle commença à être désignée communément sous le nom grec de « ville de la Croix ». Longtemps elle n'eut d'importance que par sa situation stratégique sur la ligne des dix forteresses qui gardaient les plaines de la Ciscaucasie, entre le delta du Don et la ville de Mozdok. Occupant un espace considérable sur plusieurs renflements du sol, que séparent les uns des autres de profonds ravins, Stavropol est devenue l'une des villes les plus propres de la Russie ; ses eaux courantes arrosent de nombreux jardins, renommés pour leurs fruits. Des lambeaux de terre noire se retrouvent sur la terrasse de Stavropol, et, comme sur le *tchernosyom* de la Petite-Russie, les agriculteurs y récoltent d'excellentes moissons. Foires le 29 août et le 12 octobre.

Route 6. — De **Nevinomiskaïa** à la **vallée du Kodor**. De NEVINOMISKAÏA une route conduit dans la vallée du Kouban à BATALPACHINSK, ville de 6,000 hab. à 50 v. au S., et connue par une victoire des Russes sur les Turcs en 1790. De là il y a un chemin carrossable allant à OUTCHKOULAN dans le KARATCHAÏ à l'O. de l'Elbrouz, d'où l'on peut franchir le *col de* NAKAR (2,900 m.) pour descendre par la vallée du Klitch dans la magnifique VALLÉE DU KODOR et de là vers SOUKOUM-KALEH. Il y a encore une route neuve qui part de la vallée du Kouban à KARAMOURZINA, monte le long de la Téberda et arrive dans la vallée du Kodor par le COL DE KLOUKHORSKY (2,700 m.) [1].

Route 1 (suite). — De **Nevinomiskaïa** à **Minéralnia-Vodi** (*en chemin de fer*, 100 v.). En continuant sur VLADIKAWKAZ, après quelques stations sans importance, on passe la Kouma qui roule des eaux bourbeuses et va se perdre dans la steppe. Un panorama original s'ouvre sur la vallée verdoyante de PIATIGORSK au milieu de laquelle, comme des îles éparses, se dressent les monts Geleznaïa, Bechtaou, Machouk, Sineïka et que domine, au loin, à l'horizon, le pic neigeux de l'Elbrouz.

1. D'après Bædeker.

Route 7. — De **Mineralnia-Vodi** à **Piatigorsk.** (*Buffet, hôtel*). *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Route postale* 20 v. *en équipages de poste, phaétons ou omnibus.*

Route 8. — De **Piatigorsk** à **Yessentouki,** *route postale* 17 v.

Route 9. — De **Yessentouki** à **Kislovodsk,** *route postale* 20 v.

Route 10. — De **Piatigorsk** à **Geleznovodsk,** *route postale* 13 v. Prix des phaétons : De Minéralnia-Vodi à Piatigorsk : 3 r. ; à Yessentouki : 5 r. ; à Kislovodsk : 8 r. ; Geleznovodsk : 3 r.

Piatigorsk (13,000 hab.). *Hôtels* des Eaux minérales, d'Europe, Central. Appartements à louer : 400 r. pour la saison, c'est-à-dire depuis le 1er mai jusqu'à fin septembre. Chambres meublées, de 15 à 25 r. par mois. Le Comptoir principal des eaux minérales, un bureau de renseignements, un journal hebdomadaire : le *Listok minèralnïa vodi*, se chargent d'insérer les annonces et de donner toutes les indications désirables pour les locations. Musée géognostique. Théâtre. Club. Bibliothèque. *Poste. Télégraphe*, Phaétons. *drochkis*, omnibus, chevaux de selle, etc. *Excursions* : à la montagne de Machouk (2 v.) ; au grand ravin ; sur le Bechtaou (7 v.) ; à la colonie Karras : à l'*aoul* arménien (4 v.) ; à Goriatchevodsky ; aux colonies Constantinovskaïa et Nicolaïevskaïa : au lac salé Tamboukane, etc., etc.

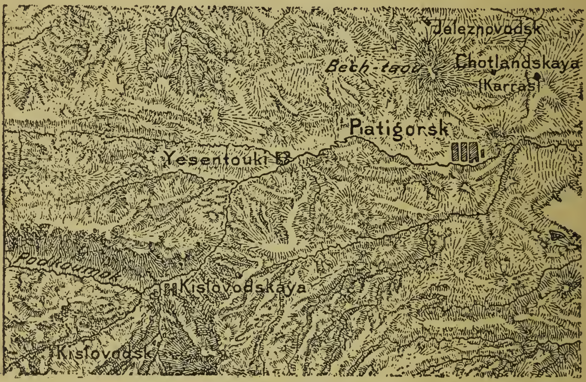
La plus grande ville du bassin de la Kouma, **Piatigorsk** (en russe « Cinq montagnes ») est située à la base méridionale du Machouk, promontoire avancé du massif de Bechtaou. Ce cône de porphyre à cinq pointes, entouré de récifs crétacés, qui se dresse au milieu des steppes, fut de tout temps, avec les sommets voisins, les monts du Renard, du Chameau, des Serpents, un point de ralliement pour les nomades de la steppe. Piatigorsk occupe donc une des parties de la région caucasienne où se pressaient le plus de tribus diverses, Kabardes, Nogaïs, Cosaques ; maintenant elle est devenue un lieu de rendez-vous pour les Russes de toutes les provinces et même pour des étrangers du reste de l'Europe.

Piatigorsk s'étend sur un vaste espace dans la vallée du Podkoumok, affluent méridional de la Kouma, comme en témoigne son nom qui signifie « sous la Kouma ou Petite-Kouma » ; l'altitude moyenne de la

ville est de 475 m. au-dessus de l'atmosphère insalubre des plaines, et de vastes promenades, des parcs, des jardins, contribuent à l'assainissement des quartiers. Des hôtels, de jolies maisons, des galeries couvertes, des magasins où se vendent des tapis de Perse et de Boukhara, et mille objets importés de Toula et des usines de France et d'Angleterre, donnent un peu à Piatigorsk l'aspect des villes thermales d'Europe, mais la ville russe est plus récente : avant 1830, elle n'avait pas même de nom. A la fin du siècle dernier, les malades venaient se baigner aux sources de la vallée sous le feu des Tcherkess. Les grands seigneurs de la Russie arrivaient accompagnés d'une centaine de cavaliers et de domestiques, avec tout un convoi d'équipages, de tentes, d'approvisionnements, et, pendant la durée de la cure, ils bivouaquaient dans le voisinage de la source. Maintenant des thermes bien aménagés s'élèvent au-dessus du lac thermal souterrain et de tous ses puits jaillissants ; mais le travail géologique des sources ne se voit plus comme autrefois. Les énormes bancs de tuf déposés par l'eau, qui étonnèrent le voyageur Pallas, sont recouverts en maints endroits par les constructions et les débris, et le gouffre d'effondrement qu'emplit, à 26 m. de profondeur, un petit lac fumant, a perdu de son aspect terrible : les baigneurs y descendent désormais par un tunnel. et les pigeons ramiers qui nichaient dans les anfractuosités du puits se sont envolés. On dit que cet abîme s'ouvrit vers 1774, et qu'en même temps le sol se fendit sur une grande étendue. Yesentouki et d'autres stations de bains du groupe de Piatigorsk sont entourées de steppes infertiles : mais une beauté qu'on ne peut leur ravir est la vue du massif superbe de l'Elbrouz avec ses glaciers, ses forêts, ses torrents. De la crête jurassique du Bermamout qui s'élève à 2,591 m. de hauteur à 45 v. au sud-ouest de Kislovodsk et de ses beaux ombrages, le géant des Alpes caucasiennes apparaît dans toute sa sublimité : le Bermamout est le mont du Caucase le plus souvent gravi [1].

1. L'excursion se fait en une journée : voitures à 2 places, attelées de 4 à 5 chevaux, avec postillon, 40 r. Il faut prendre

Piatigorsk est une des stations thermales où les eaux sulfureuses, coulant avec le plus d'abondance, ont reçu des médecins et des malades la plus grande réputation d'efficacité : à elle seule, cette ville d'eaux est aussi fréquentée que les cent autres stations thermales du Caucase, avec leurs sept cents sources minérales diverses, énumérées par Kodzko. Le groupe des eaux de Piatigorsk, en y comprenant celles qui jaillissent aux environs, jusqu'à la distance de 40 kil.,



PIATIGORSK et le groupe des eaux minérales, d'après la carte d'Élisée Reclus.

présente la série complète des sources dont l'usage est recommandé par la thérapeutique moderne. Les vingt sources de Piatigorsk même, dont la température varie de 29 à 47 degrés centigrades, et qui donnent ensemble une moyenne de 10 litres par secondes, représentent le type des eaux sulfureuses. A près de 20 kil. au N.-O., de l'autre côté du massif insulaire des « cinq montagnes », la station de **Gelesnovodsk** (eau ferrugineuse) indique par son nom même la nature de ses eaux, très différentes les unes des

des provisions, des couvertures, car on ne rencontre en route aucune habitation.

autres par leur température et leur teneur en acide carbonique, mais variables dans leur débit par l'effet des tremblements de terre.

Hôtels. Chambres meublées. Appartements à louer : 500 r. pour la saison, c'est-à-dire depuis le 1er juin. — Comptoir des eaux minérales. Parc, *Poste*. *Télégraphe*. *Excursion* : à la ferme d'Evdokimoff.

A l'O., dans la même vallée que Piatigorsk, vingt autres sources, celles-ci froides, alcalines et contenant de l'iode et du brome, s'échappent du sol marneux, près du village de

Yesentouki (5,677 hab.) *Hôtels*. Chambres meublées : 25 à 50 r. par mois, depuis le 1er mai jusqu'au 20 septembre. Comptoir des eaux minérales. Parc. *Poste*. *Télégraphe*.

Plus haut, vers le S.-O., et déjà en plein cœur des montagnes, s'élance la superbe fontaine à laquelle les Tcherkess avaient donné le nom de Narzan ou de « Boisson des Héros », et que l'on distingue maintenant par l'appellation moins poétique et plus précise de **Kislovodsk** (eau acidulée). Cette source, incomparable pour ses vertus, donne plus de 1,500,000 litres d'eau (18 par secondes) et dégage 5,400 mètres cubes d'acide carbonique par jour. Une muraille de plusieurs kilomètres de longueur, bordée de grottes et de tombeaux, défendait jadis l'entrée de la source sacrée ; on en voit encore quelques vestiges. D'autres fontaines contiennent du chlore, de la magnésie, du sel marin, tandis que des lacs et des étangs délaissés dans la steppe, par le retrait de la mer, ont, comme les « limans » de la mer Noire, leurs boues salines emplies d'algues microscopiques.

Hôtels. Chambres meublées. Saison depuis le 15 juillet jusqu'au 10 septembre. Comptoir des eaux minérales. Parc. *Poste*. *Télégraphe*.

Route 1 (suite). — De **Mineralnia Vodi** à **Nezlobnaïa** (*en chemin de fer*).

Route 11. — De **Nezlobnaïa** à **Vladimirovka** (*route vicinale*, 158 v. 3/4) par **Ghéorghievsk** (5 v. 1/4), Otkazanoï (26 v. 1/2), Soldatskaïa (16 v. 1/2), Novo-Grigorievskaïa (18 v. 1/2), Privolnoï (28 v. 1/2), Praskovaïa (17 v.), Skarjinka (14 v. 1/2), Prakokoumskoï (21 v.1/4), Vladimirovka (10 v. 3/4).

Ghéorghievsk (4,248 hab.) *Poste. Télégraphe.* Au N.-E. de Piatigorsk, fut jusqu'en 1824 la capitale de la Ciscaucasie. En cédant à Stavropol son rang de chef-lieu des administrations provinciales, Ghéorghievsk devint un simple village, mais elle reprend de l'importance comme entrepôt agricole du bassin de la Kouma et comme station de chemin de fer. Des colonies allemandes contribuent à la prospérité de la ville. C'est à Ghéorghievsk, qu'en 1783, les représentants des gouvernements russe et géorgien ont signé le traité de l'annexion de la Géorgie à la Russie, sous le règne du tsar géorgien Héraclius II.

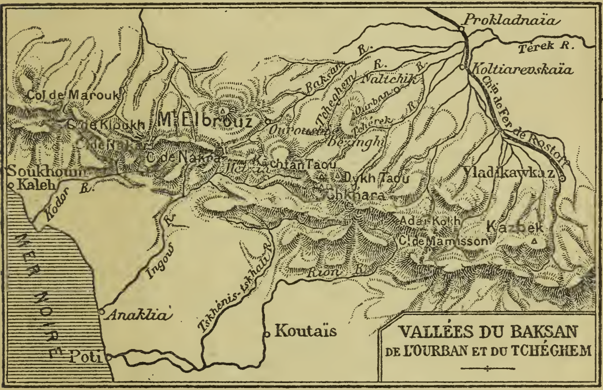
En aval, sur la Kouma et sur ses affluents occidentaux, se succèdent d'anciennes *stanitzas* de Cosaques dont quelques-unes, *Otkaznoï*, *Alexandrovskaïa*, *Blagodarnoïe*, *Praskovaïa* sont devenues des villes et des centres agricoles. A l'E. de Praskovaïa, s'élevait jadis la fameuse ville de Madjari. La coïncidence des noms a fait croire à quelques auteurs que Madjar fut une capitale des Magyars hongrois ; mais ce nom d'origine tartare et dont le sens est celui de « palais, édifice », semble avoir appartenu à l'une des cités principales de l'Empire des Kazars. Les tartares Kiptchak s'y établirent, et divers documents, qu'on a retrouvés récemment, prouvent qu'elle était encore au milieu du XIVe siècle une ville florissante où venaient fréquemment des commerçants russes : la géographie arabe la désigne sous le nom de Kou-Madjar. Du temps de Pallas, il y avait encore trente-deux bâtiments intacts ; maintenant on y voit seulement quelques restes de tours et des amas de ruines couvrant un vaste espace ; des briques vernissées à la mode persane jonchent le sol. Les quelques inscriptions que l'on a trouvées se rapportent toutes à des Tartares mahométans, et les médailles enfouies avaient été frappées à Saraï, sur le Volga. Le village arménien de *Sviatoï-Krest* s'est établi au milieu des décombres, et de nombreux *kourgans* s'élèvent aux alentours. A l'E., des colonies agricoles s'échelonnent le long de la Kouma, mais loin de la rivière on ne voit que des campements de Nogaïs et de Kalmouks.

Route 1 (suite). — De **Nezlobnaïa** à **Prokladnaïa.** *Buffet.* (64 v.) *en chemin de fer.*

Route 1 (suite). — De **Prokladnaïa** à **Ekatérinograd, Mozdok** (*route* vicinale). Voir de Vladikawkaz à la Caspienne, itinéraire F.

Route 1 (suite). — De **Prokladnaïa** à **Koltiarevskaïa,** *en chemin de fer.*

Route 12. — De **Koltiarevskaïa** à **Naltchik.** (environ 60 v. ou 6 h., 2 stat.). C'est de *Naltchik* (*logis à la poste*) qu'on va visiter les *vallées* du *Baksan*, de l'*Ourban* et du *Tchéghem,* qui font partie du Caucase central et du bassin du Térek.



La *vallée* du *Baksan* est au delà de la steppe de la Kabardie. Un premier jour de marche mène à Atajoutan ou Atajoukina, mais on a un meilleur gîte 10 v. plus loin, dans l'auberge « doukhan » au premier pont de la vallée. 50 v. plus haut, se trouve *Ourousbié* (*logis au « doukan » du prince*). C'est de là que Freshfield a fait en 1868 l'ascension de l'*Elbrouz,* nommé dans le pays Minghi-Taou. Il arriva sur la cime orientale (5,593 m.). Celle de l'O. (5,631 m.) a été gravie en 1874 par Grove, et il y a eu depuis plusieurs autres ascensions. Divers cols très élevés per-

mettent de passer de la vallée du *Baksan* en *Souanétie*; à l'O. le col *Nakra* ou *Dougoussoroum* (3,306 m.) praticable aux bêtes de somme; au S. le col *Betcho* (3,549 m.) et le col *Adyr-Sou* (3,871 m.) par où l'on



Mont ELBROUZ. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

va à *Meztia* (*logis à la Kanzellaria*) dans le haut de la vallée de l'Ingour : Freshfield a mis deux jours pour y passer en 1887.

La *vallée* de l'*Ourban* est accessible de Naltchik, à cheval, par un chemin qui mène à *Toubénel* ou *Bézinghi* (1,528 m.), *logis au « doukhan » du Bey*, situé

au milieu de montagnes grandioses. L'extrémité de la vallée est formée par les plus hautes cimes de la chaîne centrale, savoir, de l'O. à l'E. : la *Gheztola* (4,865 m.), la *Zalanantchéra* (4,722 m.), la *Djanga* (5,079 m.), la *Chkara* (5,194 m.) gravie en 1888 par Cockin ; le *Kochtan-Taou* (5,199 m.) gravi aussi en 1888 par Mummery ; le *Mijirghi-Taou* (5,003 m.), le *Dykh-Taou* (5,112 m.), également gravi en 1888 par Woolley, etc. De ces montagnes descendent de grands glaciers. Un col (3,990 m.) y mène par le glacier de *Tsanner* en Souanétie.

La *vallée* du *Tchéghem*, affluent du Baksan, est parallèle à celle de l'Ourban. Une route pour cavaliers y mène de Bézinghi au N. Un défilé sauvage au-dessus de *Tchéghem*, nommé *Djighil-Sou*, aboutit à la partie supérieure de la vallée, qu'arrose le *Bachil-Sou* et que terminent également d'énormes glaciers. Des *cols* très élevés font communiquer cette vallée : à l'O. (4,351 et 3,865 m.) avec Ourousbié (voir ci-dessus) ; au S. par le *glacier* de *Goualda* ou de *Thouber*, avec la Souanétie ; à l'E. le *col* de *Zaloninan-Tchiran* (4,260 m.) avec la vallée de l'Ourban (voir ci-dessus).

Un col au S. de Bézinghi permet de passer dans le *Balkar*, vallée supérieure du *Tchérek*, affluent du Térek, et à l'extrémité du S. de cette vallée, entre le *Dykh-Taou* (voir ci-dessus) et le *Gouloukou* (4,472 m.). Il se trouve au S. plusieurs autres autres cols du côté de la vallée de la *Tskhénis-Tskhali*, par exemple le *Pazi-Mta* (3,475 m.), dans le nom duquel on a voulu reconnaître un souvenir du Phase de l'antiquité. Le chemin de Naltchik jusqu'au fond de la vallée du Tchérek à Karaoul, demande deux jours à cheval. Un chemin de cavaliers va de Karaoul, par le col de *Ztoulévéesk* (3,200 m.), dans la vallée de l'*Ouroukh*, affluent du Térek, et un autre dans la vallée haute du Rion[1].

Route 1 (suite). — De **Koltiarevskaïa** à **Vladikawkaz** (*en chemin de fer*). Avant la station de *Borokovo*, on traverse le Térek dont les rives

1. D'après Bædeker.

étaient autrefois plantées d'immenses forêts. Par *El-kotovo*, *Dargh-Koh*, *Beslane* on arrive à Vladikawkaz. (Voir ce nom à l'itinéraire G.)

Route 13. — De **Vladikawkaz** à **Sidone**, *route vicinale* (83 v. 1/4) par *Arkhonskaïa* (17 v. 1/2), *Ardonskaïa* (17 v. 3/4), *Alaghir*, fonderie de plomb argentifère (16 v.), *Biz* (18 v.), *Sidone* (14 v.)

Route 14. — De **Vladikawkaz** à **Koutaïs** (220 v.), *grande route.* On passe par *Arkhonskaïa* et on entre à *Alaghir* (625 m.) dans la *vallée* d'*Ardone*, qui est magnifique. Près de *Biz* (856 m.) s'élève le *Kariou-Khokh* (3,403 m.), la principale des montagnes calcaires de ce côté. Ensuite *Kzourté* (919 m.). Plus loin, une auberge « doukhan » (965 m.) qui est isolée et après laquelle la vallée se dirige à l'O., jusqu'à l'embouchure du *Zadone* (1,076 m.). La route reprend ensuite la direction du S., en longeant le versant E. de l'*Adaï-Kokh*, énorme massif de montagnes dont la plus haute cime connue atteint 4,646 m. et dont un autre sommet a été gravi en 1884 par M. Déchy. De ce massif descend au N. le vaste *glacier* de *Karagam* et à l'E. le superbe *glacier* de *Céia*. Ensuite la route passe dans une gorge grandiose qui n'est pas inférieure à la célèbre gorge du Darial, puis elle tourne encore à l'O., et elle passe au *col de Mamisson* (2,800 m.) sur le versant S. de l'Adaï-Khokh dans la chaîne centrale du Caucase. Vue splendide. On en redescend dans la vallée du Rion par *Gourchavi*, *Glola*, *Oni*, etc., **Koutaïs.**[1] (Voir ces noms à l'itinéraire J.)

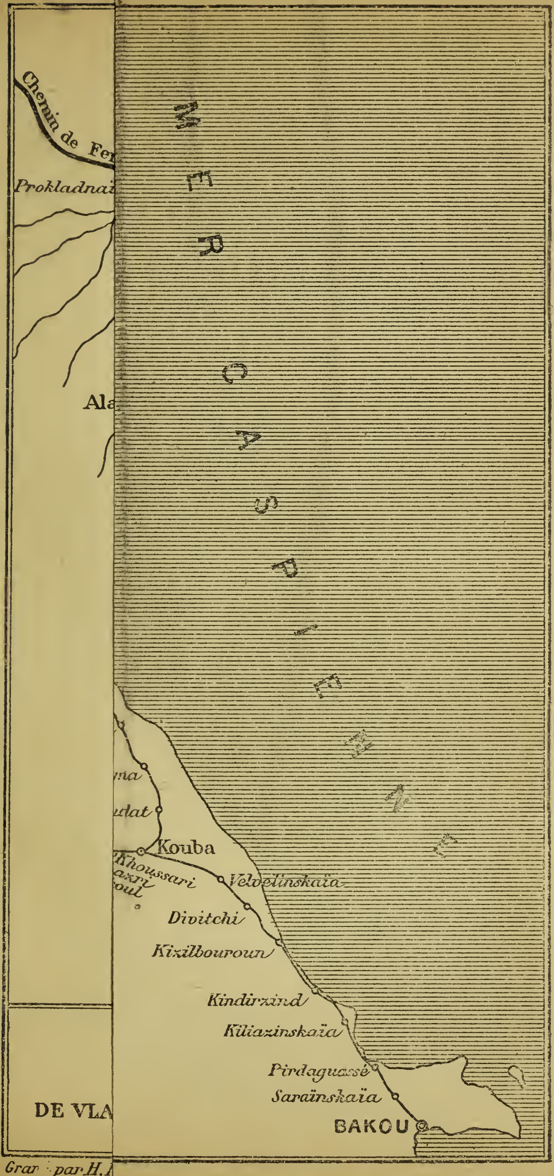
ITINÉRAIRE F

DE VLADIKAWKAZ A LA MER CASPIENNE

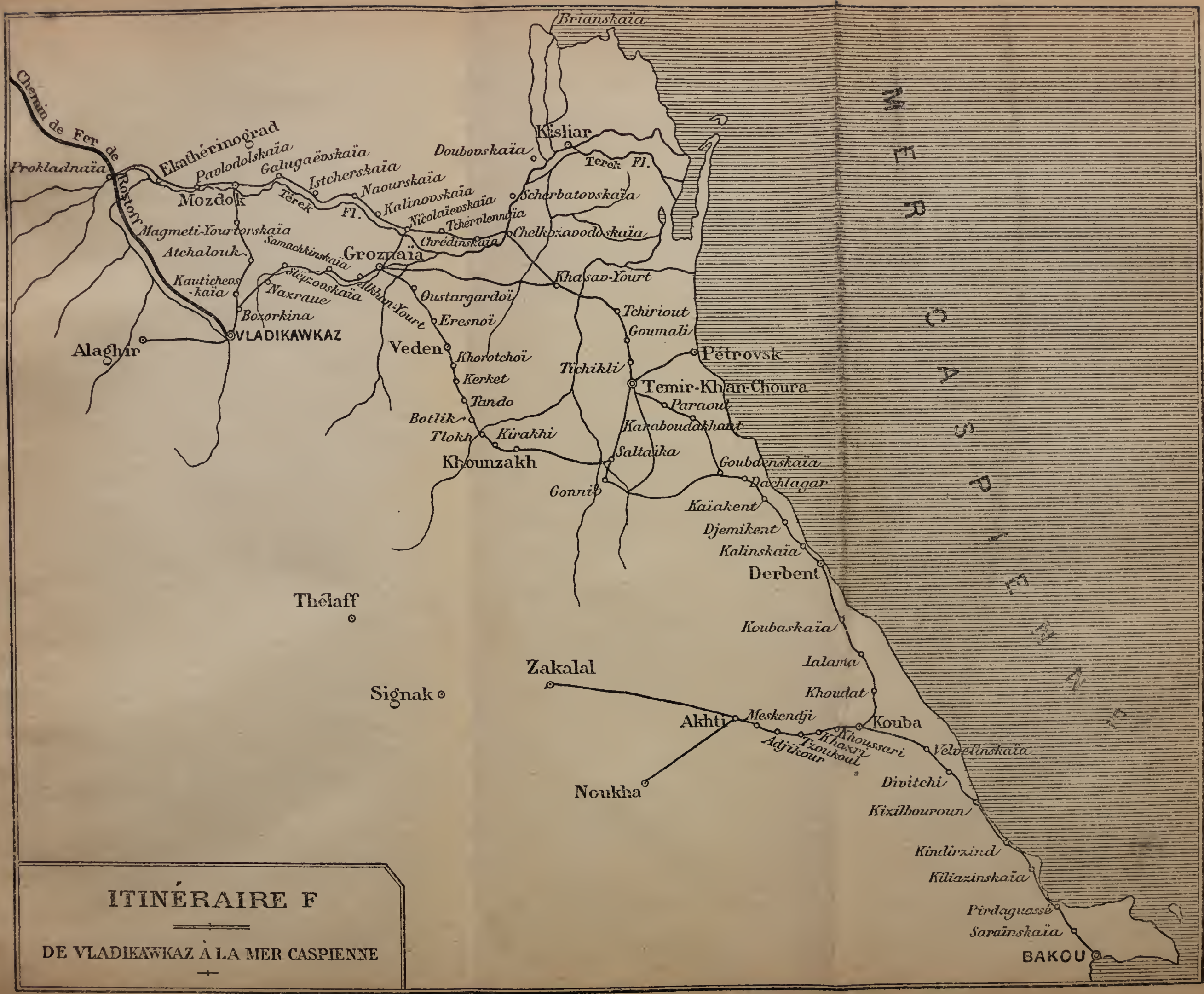
Route 1. — **De Prokladnaïa** à **Vladikawkaz**, *en chemin de fer.* (Voir à l'itinéraire E.)

Route 2. — De **Prokladnaïa** à **Ekathérinograd**, *route vicinale* (20 v. 1/2). Ekathérinograd (2,622 hab.) occupe une position maîtresse non loin du confluent du Térek et de la Malka, au centre même de l'hémicycle

1. D'après Bædeker.


Chemin de Fe
Proklađnai
Ala
MER CASPIENNE
Kouba
Khoussari
Velvelinskaïa
Divitchi
Kizilbouroun
Kindirzind
Kiliazinskaïa
Pirdaguassé
Saraïnskaïa
BAKOU
DE VLA

Grav par H.



ITINÉRAIRE F

DE VLADIKAWKAZ À LA MER CASPIENNE

Grav. par H. Rollet, 99, Bd. St Germain, Paris.

de la Kabarda: aussi Potemkin y fonda-t-il, en 1778, une des forteresses de la ligne du Caucase, et, sept années plus tard, cette forteresse était-elle choisie pour capitale des possessions russes dans la région du Caucase. Mais, en 1790, Ekathérinograd a perdu son rang de chef-lieu, et elle n'est plus qu'une simple *stanitza* de Cosaques.

Route 3. — **D'Ekathérinograd** à **Mozdok,** *route postale* (34 v. 1/2) par PAVLODOLSKAÏA (20v. 1/2), **Mozdok** (14 v.), 15.269 hab. (*Poste. Télégraphe*), centre politique et commercial de la contrée, est d'origine relativement ancienne puisqu'elle fût fondée en 1759 par un chef de la Petite-Kabarda, qu'une guerre malheureuse avait forcé de s'expatrier. Lieu d'asile, Mozdok eut souvent des fugitifs à recevoir : Kabardes de la vallée du Térek, Ossétiens, Tchetchènes de la montagne, Arméniens et Géorgiens de la Transcaucasie. Jusqu'à une époque récente, les réfugiés d'Arménie, au nombre de plusieurs milliers, étaient de beaucoup la population prépondérante de Mozdok et, grâce à eux, cette ville, que les miasmes des marais ont forcée de se déplacer de 7 kilomètres depuis l'époque de sa fondation, était devenue le principal marché de la Ciscaucasie : c'était là que se rencontraient les Cosaques des *stanitzas*, les montagnards du Daghestan, les agriculteurs de la Kabarda, les Nogaïs nomades du bas Térek et de la Kouma. Pour favoriser Mozdok, le gouvernement russe avait même fait passer par cette ville la route militaire de Stavropol à Tiflis; mais, depuis la construction du chemin de fer, Mozdok a perdu le privilège commercial que lui assurait ce bizarre détour du chemin. Désormais la ville n'a plus que ses avantages naturels, comme lieu de rendez-vous des populations diverses qui l'entourent, et comme entrepôt des colonies agricoles du Térek moyen. Foires le 23 avril et le 12 octobre.

Trois villes ruinées se voient encore sur les rives du Térek : Tatartoup, Djoulad et des débris innomés près desquels des fossés et des murailles sont attribués par la légende à Timour le Boiteux.

Route 4. — De **Mozdok** à **Kisliar,** *route postale* (208 v. 1/4), par GALUGAËVSKAÏA (26 v. 1/4), ISTCHERS-

kaïa (17 v.), Naourskaïa (15 v. 1/2), Kalinovskaïa (20 v.), Nicolaîevskaïa (21 v.), Tchervlennaïa (9 v.), Stchédrinskaïa (21 v.), Chelkozavodskaïa (20 v. 1/2), Stcherbakovskaïa (24 v.), Doubovskaïa (19 v.). **Kisliar** (15 v.), 8,962 hab. (*Poste, Télégraphe*), est encore plus ancienne que Mozdok puisqu'elle est déjà mentionnée dans les chroniques de l'année 1616 De même que Mozdok, elle reçut des fugitifs de toute nation et surtout des Arméniens qui s'emparèrent peu à peu du commerce local. La position de Kisliar à la tête du delta est heureuse pour le trafic et la culture, sinon pour les aises de la vie. Le Térek et ses branches, que retiennent des levées latérales, trop faibles quelquefois, fournissent aux riverains toute l'eau qui leur est nécessaire pour l'irrigation de leurs terres. En 1861, on comptait autour de Kisliar plus de 1250 jardins fournissant aux marchés de la Russie des fruits et des primeurs de toute espèce. Kisliar est aussi fameuse dans l'Europe orientale par ses vignobles où l'on voit les vendangeurs descendre en bandes du Daghestan pendant les bonnes années. Le vin de Kisliar est exporté par le petit port voisin Brianskaïa, et les industriels russes s'en servent pour la fabrication des vins de Porto, de Madère, de Xérès et d'autres crus renommés du Midi. On en vend chaque année 50,000 hectolitres à la foire de Nijni-Novgorod.

Route 5. — De **Kisliar** à **Brianskaïa,** *route vicinale* (72 v.), par Athaga-Bathana (23 v.), Bérézovskaïa (13 v.), Chandroukovskaïa (18 v. 1/2), Brianskaïa (17 v. 1/2).

Route 6. — De **Mozdok** à **Témir-Khan-Choura,** *route postale* (255 v. 1/2), par Galugaëvskaïa (26 v. 1/4), Istcherskaïa (17 v.), Naourskaia (15 v. 1/2), Kalinovskaïa (20 v.), Nicolaïevskaïa (21 v.), Tchervlennaïa (9 v.), Stchédrinskaïa (21 v.), Chelkozavodskaïa (20 v. 1/2), Tachkitchou-Aoul (12 v.), Khassav-Yourt (18 v.), Tchaptchak (14 v.), Tchir-Yourt (14 v.), Goumali (19 v. 1/2), Tichikli (12 v. 3/4), **Témir-Khan-Choura** (15 v.)

Route 7. — De **Mozdok** à **Vladikawkaz,** *route postale* (88 v. 1/4), par Magmeti-Yourtorskaïa (27 v.

3/4), Atchalouk (20 v.), Kantichevskaïa (20 v.), Bozorkina (8 v.), **Vladikawkaz** (12 v. 1/2).

Route 8. — De **Vladikawkaz** à **Témir-Khan Choura,** *route postale* (250 v.). (Voir ce nom à l'itinéraire P.)

Route 9. — De **Vladikawkaz** à **Groznaïa,** *route postale* (101 v. 3/4), par Bozornaïa (12 v. 1/2), Nazrane (13 v. 3/4), Slepzovskaïa (23 v.), Samachkinskaïa (20 v.), Alkhan-Yourt (19 v. 1/2), **Groznaïa** (12 v. 1/2), (6.282 hab.) (*Poste. Télégraphe*), dont les maisons se sont groupées autour de la forteresse Groznaïa, est le chef-lieu naturel de la vallée de la Soundja, la plus fertile peut-être de la Ciscaucasie : ses eaux minérales, connues depuis le milieu du siècle dernier, sont très fréquentées, mais les puits de naphte des environs n'ont pas une grande importance industrielle. De nombreux villages et des bourgs dont le plus considérable est celui d'Ourous-Martan, sont épars dans la plaine de Groznaïa et sur les coteaux voisins. A l'E., la ville mahométane d'Aksaï (4,594 hab.) étend ses jardins dans une région parfaitement arrosée, dont les eaux vont se perdre dans les marécages du bas Térek et du littoral caspien.

Route 10. — De **Groznaïa** à **Véden,** *route vicinale* (59 v. 1/4), par Oustargardoï (15 v. 1/2). Eresnoï (21 v. 1/4). **Véden** (22 v. 1/2.), sur une haute terrasse dont les eaux descendent vers le Térek, est un village important qui domine un fortin russe, élevé sur l'emplacement de ce qui fut la citadelle de Schamyl.

Route 11. — De **Véden** à **Khounzakh,** *route vicinale* (136 v. 1/2), par Korotchoï (6 v.), Kerket (26 v. 1/4), Tando (28 v. 3/4), Botlik (8 v.), Tlokh (24 v.), Kirakhi (15 v. 1/4), **Khounzakh** (28 v.)

Route 12. — De **Groznaïa** à **Pétrovsk,** *route postale* (198 v. 1/4), par Oustargardoï (15 v. 1/2), Oumakhan-Yourt (20 v. 3/4), Istisou (12 v.), Gerzel-Aoul (17 v.), Khassav-Yourt (14 v.), Chaptchak (14 v.), Tkir-Yoort (14 v.), Goumali (19 v.), Tichikli (12 v. 3/4), **Témir-Khan-Choura** (15 v.), Alti-Boïoum (22 v. 1/2), **Pétrovsk** (21 v. 3/4).

Route 13. — De **Pétrovsk** à **Témir-Khan-Choura**. *route postale* (43 v. 1/2), par Alti-Boïoum (21 v. 1/4), **Témir-Khan-Choura** (22 v. 1/4). (Voir ces noms aux itinéraires C, P.)

Route 14. — De **Témir-Khan-Choura** à **Gounib**, *route postale* (121 v. 3/4). (Voir ces noms à l'itinéraire P.)

Route 15. — De **Témir-Khan-Choura** à **Derbent**, *route postale* (143 v. 1/2), par Paraoul (22 v.), Karaboudakh-Kant (16 v. 3/4), Goubdenskaïa (16 v.), Dachlagar (15 v.), Kaïakent (24 v.), Djemikent (16 v.), Kalinskaïa (15 v. 1/2), **Derbent** (18 v. 1/4). (Voir ces noms aux itinéraires C, P.)

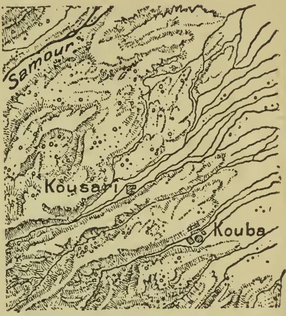
Route 16. — De **Témir-Khan-Choura** à **Khounzakh**, *route vicinale* (58 v. 3/4), par Saltinka (6 v.), Karadakh (23 v.), Taklhadi (14 v.), **Kounzakh** (15 v. 3/4). Cette ancienne capitale du Khan des Avares et qui s'élève sur un promontoire dominant un des affluents du Koïsou, n'est plus guère qu'une ruine commandée par les canons d'une forteresse russe. En amont des deux rivières le Koïsou des Avares et le Koïsou d'Andi, Ghimri n'a plus que le souvenir des guerres d'indépendance; c'est là que mourut Kasi-Moullah, là que naquit Schamyl. (Voir ces noms pages 29 et suivantes, première partie de ce Guide.)

Route 17. — De **Pétrovsk** à **Derbent**, par Témir-Khan-Choura, *route postalc* (153 v.)

Route 18. — De **Pétrovsk** et **Derbent** à **Bakou**, *par mer*. (Voir ces noms aux itinéraires C, O, P.)

Route 19. — De **Derbent** à **Kouba**, *route postale* (80 v. 1/2), par Koubaskaïa (16 v. 3/4), Ialama (21 v. 1/4), Khoudat (21 v. 1/4). **Kouba** (21 v. 1/4). Moins pittoresque, Kouba (13,249 hab.), (*Poste. Télégraphe*), ressemble à Derbent par la population et l'industrie. Située au sommet du cône de déjection formé par les torrents qui descendent du Chakh-dagh et des montagnes voisines, Kouba est peuplée comme Derbent de musulmans chiites et sunnites, s'occupant surtout de jardinage. Des milliers de juifs y vivent de commerce. Kouba a le grand désavantage

d'avoir à subir un climat fiévreux : aussi essaya-t-on, en 1825, de transférer la ville dans un endroit plus salubre, à 13 kilom. de distance au N.-O. Mais la population ne suivit pas l'exemple que lui donnaient les employés, et ceux-ci durent revenir dans l'ancienne ville, où d'ailleurs ils ne séjournent que pendant l'hiver.



KOUBA.—D'après la carte d'Élisée Reclus.

Route 20. — De **Kouba** à **Akhti**, *route vicinale* (84 v. 1/4), par KOUSSARI (11 v.), KHAZRI (20 v. 1/4), TZOUKOUL (20 v.), ADJIKHOUR (10 v.), MESKENDJI (13 v.), AKHTI (10 v.).

Route 21. — D'**Akhti** à **Noukha, Zakatal, Signak, Evlak**, etc. (Voir ces noms à l'itinéraire C.)

Route 22. — De **Kouba** à **Bakou**, *route postale* (156 v. 1/2), par VELVÉLINSKAÏA (21 v. 1/2), DIVITCHI (21 v. 1/2), KIZILBOUROUM (17 v. 1/2), KHINDIRZIND (14 v. 1/4), KILIAZINSKAÏA (22 v. 1/4), PIRDAGUASSÉ (21 v. 3/4), SARAÏNSKAÏA (20 v. 1/2), **Bakou** (17 v. 1/4). (Voir ces noms à l'itinéraire D.)

Route 23. — De **Bakou** à **Tiflis**, *en chemin de fer*. (Voir à l'itinéraire O.)

ITINÉRAIRE G

DE VLADIKAWKAZ A TIFLIS [1]

Route militaire de Géorgie (200 v. 1/2).

Les communications entre **Vladikawkaz** et **Tiflis** sont établies, durant toute l'année, au moyen de diligences, d'omnibus, de fourgons, de traîneaux et d'équipages de poste. Les relais, à

1. D'après Brosset, Dubois de Montpéreux, Elisée Reclus, Vladikine, Bædeker et la carte de l'état-major russe.

partir de Vladikawkaz, sont : Balta (12 v. 1/4), Lars (17 v. 1/4), Kazbek (14 v. 1/2), Kobi (17 v. 1/4), Goudaour (16 v.), Mlet (14 v. 1/2), Passanaour (18 v. 1/2), Ananour (21 v.), Douchet (16 v. 1/4), Tsilkani (17 v. 3/4), Mtzkhet (14 v. 3/4), **Tiflis** (20 v. 1/2). — Service régulier des équipages de poste : du 15 mai au 15 novembre, tous les jours à 8 h. du matin, de Tiflis et de Vladikawkaz partent deux voitures fermées, à 5 places, et dans l'après-midi, de 4 à 5 h., partent deux diligences à six places. Du 15 novembre au 15 mai, tous les jours, départ supplémentaire d'une voiture le matin et d'une diligence le soir. Les voitures s'arrêtent la nuit à l'une des stations, ordinairement à Mlet, relais situé à moitié chemin du parcours ; les diligences ne s'arrêtent pas. Tous les équipages arrivent à destination vers le soir, le lendemain de leur départ. — Prix des places ; 1re classe (intérieur de la voiture), 18 r. ; 2e classe (cabriolet), 12 r. ; 3e classe (en diligence), 11 r. ; sur le siège (4e classe), 5 r. Les personnes désirant voyager à leur gré et dans des voitures particulières peuvent louer à l'Administration des postes différents genres d'équipages, aux prix suivants :



Calèche à 2 places.....44 roubles		11 kop.
» 4 » .....54 r.		13 k.
Voiture fermée, à 2 plac.52 r.		13 k.
» 4 ». 64 r.		16 k.
» 5 »..66 r.		16 k.
Diligence à 6 places...52 r.		13 k.

En été, il y a souvent manque de chevaux, de voitures ou de places; il est bon de les retenir d'avance. — Le nombre de chevaux attelés dépend du nombre des voyageurs. On change de postillon à chaque relais, et de *téléga* ou de *périkladnoï* (non suspendues) quand on n'a pas loué une voiture à ressorts, pour tout le trajet ou qu'on n'est pas dans un des omnibus, une diligence du service quotidien de la poste. Chaque postillon reçoit toujours un pourboire de 20 à 30 k., et comme de l'importance du pourboire dépend la rapidité du trajet, il vaut vaut mieux payer 50 kop., 1 r , si l'on veut aller très vite. On fera bien aussi de donner quelque chose aux garçons d'écurie qui attèlent. Avec des relais réguliers, on peut facilement faire les 200 v. en 24 heures.

Il y a 3 barrières de péage à Mtzkhet, Passanaour, Balta; on doit garder ses quittances jusqu'à Tiflis ou jusqu'à Vladikawkaz. Il est absolument nécessaire de se munir de 10 à 15 r. de petite monnaie. Les provisions de bouche sont superflues. A toutes les stations, maisons vastes en pierre, bien tenues, on trouve assez bon gîte (50 k. à 1 r.) et nourriture suffisante (1 à 2 r.) — La route dans tout son parcours est excellente.

Vladikawkaz[1], dont le nom signifie en langue russe « domine le Caucase », est sur le Térek à 2,280 p. au-dessus du niveau de la mer Noire (32,230 h.), et sur l'emplacement du village ossète Zaloutch.

Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Résidence du général gouverneur de la province du Térek. *Hôtels :* d'Europe, de France, de Londres, de Marseille. Club de la noblesse, Club des commerçants. Bibliothèque. Gymnase classique; id. des demoiselles; id. militaire; école réale; 4 écoles de la ville; école ossétienne; écoles des métiers, du comte Louis Mélikoff. Succursale de la banque de l'Etat; banque urbaine; photographie Roudnieff. Théâtre. Bains persans et russes. Fabriques de tabac. Distilleries d'eaux-de-vie. Brasseries. (Dans les magasins et le bazar on trouve à acheter des étoffes lesghiennes excellentes, peaux de mouton, *bourkas* blanches et noires renommées. Armes, cuirs, sellerie. Incrustations d'or sur acier, fer, ivoire ; mosaïques et petits parquetages de bois sur bois multicolores, provenant du Daghestan.)

1. Les Tcherkess appellent cette ville: Térek-Kala; le nom de Vladikawkaz lui a été donné par Potemkin, son fondateur, en 1785.

Cette ville fondée sous Catherine II, en même temps que Stavropol, autrefois fortifiée, a lutté longtemps contre les montagnards et leur chef Schamyl. Elle défendait la seule route qui existât à travers le Caucase. A mesure que le pays s'est pacifié, la ville, qui, il y a trente ans, n'avait que des maisons à un étage, s'est agrandie et embellie, et depuis qu'elle est tête de ligne du chemin de fer de Rostoff et de celui de Pétrovsk, elle devient un centre de commerce entre la Russie, le Caucase et la Transcaspienne.

En quittant la gare, on passe d'abord devant l'église Lineïnaïa et on arrive au gymnase militaire devant lequel est un monument élevé en mémoire de deux sous-officiers et de soldats russes qui se sont distingués pendant la guerre du Caucase. De là, prenant à gauche, on gagne la rue principale qui longe un large boulevard ; à droite : le théâtre, le jardin du club des commerçants, le jardin public avec un orchestre et une rotonde sur le bord du Térek. A côté du jardin, la station de la poste. Plus loin, le petit boulevard ; à droite, par le bazar, un pont mène à la route militaire de Géorgie (Voïenno grouzinskaïa darogua). En face de la poste, derrière la cathédrale et sur une hauteur, est la maison du général gouverneur. Au bout de la rue principale, à gauche ; les ruines d'une forteresse surmontée d'une tourelle, plus loin, la muraille et les batteries construites autrefois pour défendre la ville contre les attaques de Schamyl.

Route militaire de Géorgie. — C'était jadis le chemin qui reliait l'Asie à l'Europe. Cette route stratégique, qui a coûté 100 millions de francs, suit la vallée du Térek et celle de l'Aragva. Les monts Goud et Krestovaïa séparent les sources de ces deux rivières. C'est à Ermoloff qu'appartient l'honneur d'avoir tracé ce chemin. C'est lui qui, pendant cinq années, sous sa surveillance personnelle, en a dirigé les travaux. Sur le mont Krestovaïa, à 2,432 m., une croix de pierre, élevée par lui (1824), en perpétue le souvenir. Plus tard, les princes Vorontzoff et Bariatinsky supprimèrent le chemin difficile de Kobi à Kaïchaour, de Kaïchaour à Kwéchète et Passanaour, en traçant, en 1864, la

montée de Goudaour et la descente de Mlet, une des plus belles et des plus intéressantes du Caucase.

On franchit le Térek à Vladikawkaz et l'on traverse une plaine verdoyante à la sortie de laquelle est une barrière où le gouvernement prélève un péage pour le droit de chaussée. Les rochers qui de loin semblent défendre l'entrée s'écartent à votre approche, et, selon l'expression de Pouchkine, « le Caucase vous reçoit dans son sanctuaire ».

A Balta (12 v. 1/2) la gorge se rétrécit peu à peu ; les montagnes s'élèvent de plus en plus, et ce n'est qu'à l'endroit où s'échappe le Térek que l'on aperçoit la sombre ouverture du défilé. Au mois de juillet et au commencement d'août, les mugissements du torrent sont terribles ; la surface de l'eau n'offre plus alors qu'une nappe d'écume. La pente du Térek est de 60 à 100 pieds par verste. Après avoir laissé à gauche le fortin de Djérakovsky et en approchant de Lars (17 v. 1/4) il semble que l'on entre dans un passage sans issue. Rien de plus imposant que le défilé du Darial. Les pentes abruptes qui s'élèvent des deux côtés à 1,600 m. ne laissent apercevoir le ciel qu'à de rares intervalles. Les flots du Térek ne peuvent se dérouler librement dans cette vallée étroite et longue de près de deux verstes. Il y a à peine place pour la route taillée dans le roc et qui est demeurée longtemps impraticable, même après l'occupation russe. Les rochers sont coupés de gorges profondes ; les unes éclairent le voyageur d'une lumière éblouissante, les autres sont pleines d'ombres et de ténèbres. Le soleil et les nuages changent à chaque instant l'ordre des teintes et déroulent une série de tableaux grandioses. Le bruit du Térek et le murmure des ruisseaux tombant en cascades, ont rappelé à Pouchkine « l'enlèvement de Ganymède » de Rembrandt. « Les vieillards géants, enchaînés par le charme et plongés dans un demi-sommeil mystérieux, écoutent depuis des siècles ce concert éternel. »

A Lars, la route passe de la rive gauche à la rive droite du torrent. Non loin de la station, on voit encore des traces de l'ancien chemin. A l'endroit le plus resserré du défilé, le Devdoraky, qui descend du gla-

cier du même nom, vient se jeter dans le Térek. D'énormes masses de neige et de glace se détachaient autrefois de ce glacier et barraient même quelquefois le passage. Un éboulement de ce genre arriva en 1832 ; il arrêta le cours de la rivière et ce ne fut que deux ans plus tard, qu'on put rétablir l'ancienne route. Depuis lors, ces accidents ne se sont plus répétés parce que les neiges du Devdoraky, arrêtées par un rocher en partie écroulé en 1832 ont trouvé une issue opposée à la chaussée.

A la sortie du Darial, une petite forteresse quadrangulaire est occupée par des Cosaques. Derrière, se dressent, sur un rocher nu, les ruines d'un antique château. C'est le *Darial* proprement dit. Le nom de *Darial,* suivant Klaproth, proviendrait des mots tartares : *dar* étroit, et *ial* route. L'étymologie plus probable provient du persan Dar-i-alan (porte des Alains) en arabe Bab-al-alan que les Géorgiens ont rendu par Darialan. Pline appelle cette porte « les portes caucasiennes ». Autrefois, dit-on, elles étaient en fer et défendaient l'entrée de la gorge. Le château fut construit par le roi Mirian, 150 av. J.-C., et restauré par le roi de Géorgie David. Une légende raconte qu'une reine nommée Darya avait habité ce castel et donné son nom au défilé. Plus tard le nom de Darya se transforma en celui de Thamara. Cette reine devint à son tour l'héroïne à laquelle on attribue la construction d'une foule de forteresses et d'édifices religieux au Caucase. La plupart de ces ruines ont des légendes fantastiques ; celles du Darial portent l'empreinte de la nature de ce défilé sauvage et étrangement pittoresque : « Thamar, aussi méchante que belle, dit la légende, attirait les voyageurs par ses charmes pour les précipiter ensuite dans les flots du Térek. » Lermontoff a immortalisé ce souvenir dans son beau poème intitulé : *Démon.*

Après une rampe assez raide, pendant 10 verstes, sous des basaltes et des pyrites contournés d'une façon bizarre et coupés par des colonnettes prismatiques curieuses, la cime blanche du Kazbek (5,044 m.) apparaît enfin. A gauche, l'*aoul* de Stépan-Zminda et l'habitation d'une famille noble, les Kazbek, qui ont

donné leur nom à la montagne voisine. La maison précédée d'une cour où ont été faites de précieuses trouvailles archéologiques, est à côté d'une chapelle de style roman construite sous le règne d'Alexandre I. Au relais KAZBEK (14 v. 1/4), (5,681 p.), (*Télégraphe*), on peut acheter des cornes de « touri[1] », des cristaux,



Mont KAZBEK. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

et manger surtout d'excellentes truites. De la galerie qui entoure la station, on a une vue magnifique sur le Kazbek[2], mais il est généralement voilé l'après-midi. Trois Anglais : Freshfield, Moore et Tucker, sont par-

1. Bouquetin du Caucase.
2. Son vrai nom en géorgien est *Mkimvari*, c'est-à-dire *montagne de glace*. Les Ossètes le nomment *Ourz-Khokh*, mont blanc, et aussi *Tseritsi-Tsoub*, pic du Christ.

venus à sa cime le 18/30 juin 1868. Pour visiter Tsminda-Saméba, église voisine, bâtie sur le mont Kvénan-Nitha-Kini (7,673 p.) on loue des chevaux de selle ou l'on fait l'excursion à pied. Le clocher et l'église elle-même, qui n'est ouverte que les jours des pèlerinages au mois d'août, sont de style byzantin ; les fenêtres sont hautes et étroites, les murs ornés de sculptures assez bien conservées.

En se dirigeant vers Kobi (17 v. 1/4. 6,364 p.). (*Télégraphe*) on laisse à gauche le village de Sion avec son église, sa tour pittoresquement située et ses grottes naturelles. Le Térek que l'on côtoie est moins rapide que dans le défilé du Darial. La vallée devient plus large sinon plus riante. A deux verstes de là, la cime du Kazbek s'aperçoit une dernière fois derrière les montagnes. Près d'un des *aouls* qui bordent la route, on est tout étonné de trouver un petit bois au milieu de tous ces monts nus et rocailleux. Aux environs de Kobi, jaillissent mille sources ferrugineuses, alcalines, etc., qui ne sont pas exploitées. On suit le défilé de Djouart-Nakhé. A l'E., la gorge d'Oukhite et la vallée creusée par la rivière Oukha-dagh ; à l'O., le défilé de Trousso, où le Térek, en s'échappant par quatre crevasses du mont Rosse, forme une cataracte. Sur une hauteur, on voit l'ancien *aoul* Liaslase avec sa vieille église Tzminda-Ghéorghi. C'est entre Kobi et Goudaour que la route de Géorgie traverse le col le plus élevé de la chaîne du Caucase. C'est le passage le plus difficile de tout le parcours, parce qu'il y a quelquefois des avalanches. Mais ces accidents ne sont à redouter qu'au commencement d'avril, lorsque les neiges s'amollissent pour fondre bientôt, et en automne lorsqu'elles ne sont pas encore durcies par le froid. En été, il n'y a aucun danger. La route, protégée çà et là par des tunnels à toits inclinés, s'est élevée en serpentant. On traverse la Baïdara ; près de sa source est une maison gardée par des Ossétiens qui sonnent la cloche pendant le chasse-neige et portent secours aux voyageurs. A partir du mont Krestovaïa, au pied duquel s'étend la vallée du Diable qui formait autrefois la frontière de Géorgie, on redescend l'autre versant

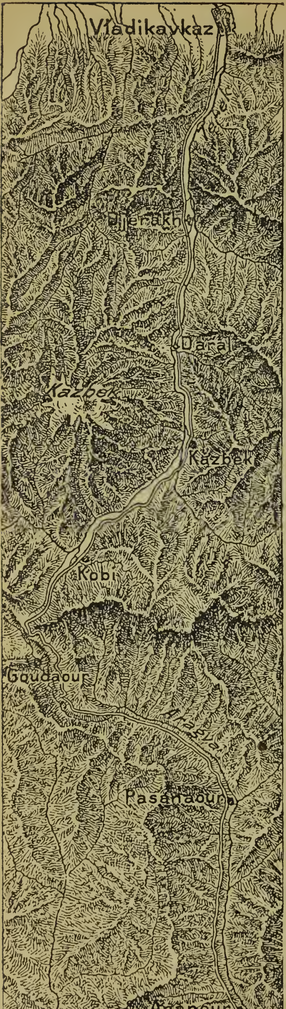
du Caucase. En s'approchant du relais de Goudaour les montagnes laissent voir dans toute sa beauté la gorge de Kaïchaour si merveilleusement dépeinte par Lermontoff. On est frappé du brusque changement dans la nature : les défilés du N. sont devenus des vallées verdoyantes qui s'étendent au loin. Le ciel, l'air, les montagnes sont tout autres que dans la contrée que l'on vient de quitter. Au pied du Mtiouleth on voit l'Aragva et, au fond de la vallée un énorme rocher.

C'est à Goudaour (16 v., 7,327 p.). (*Télégraphe*) que commence la célèbre descente qui conduit à Mlet. On aura une idée de son escarpement quand on saura que ce relais se trouve à 3,800 pieds plus bas que le mont Krestovaïa. La route, effroyablement rapide, à tournants zigzagués, et faisant mille détours, offre un coup d'œil magnifique. Une inscription en lettres d'or sur une plaque de bronze incrustée dans le roc, à mi-chemin, apprend que cette route a été frayée au temps du prince Bariatinsky.

Mlet (14 v. 1/2, 4,848 p.) (*Télégraphe*`, est au fond de la charmante vallée de Khwich et où coule l'Aragva. Les rochers ont fait place à des montagnes boisées, couvertes de pâturages et de champs fertiles ; en bas, de nombreuses maisonnettes, entourées de noisetiers, viennent égayer le tableau. Çà et là on aperçoit sur les pentes quelques tours et forteresses en ruines ; autrefois, on y allumait des feux pour avertir les habitants lorsqu'un danger quelconque les menaçait.

Passanaour (18 v. 1/2. 3,555 p.) Près de la station s'élève une église de style russe. Le chemin qui mène à Passanaour suit la rive droite de l'Aragva dont on a rectifié le cours par plusieurs digues. D'un bout à l'autre de la vallée : des collines couvertes de verdure, des habitations avec jardins, des champs bien entretenus, etc.

Ananour (21 v., 2,709 p.), (*Poste. Télégraphe*), est une localité habitée par des cultivateurs. Des canaux artificiels servent à arroser les champs. A dix verstes du relais, à droite, s'élève la tour de Tchertchaly et à gauche celle de Vaneslob qui jadis défendaient le défilé à l'entrée duquel est une barrière où l'on prélève un



Vallées du TÉREK et de l'ARAGVA. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

péage pour le droit de chaussée. Sur le rocher qui domine le village, les ruines de la forteresse des *eristhavi* de l'Aragva, et au milieu deux églises dédiées à saint Khitobel, dont l'une où se célèbre aujourd'hui l'office divin a été construite au XVe siècle. A l'extérieur, les murs sont décorés d'une grande croix artistement ciselée, avec lions, anges, branches de vigne sur lesquelles pâturent des cerfs, etc.

En sortant d'Anamour[1], la route se dirige à droite. On passe devant des casernes, une école pour les enfants de soldats, et l'on gravit une longue côte monotone pendant huit verstes. Du haut du plateau qu'on atteint, on jouit d'une assez belle vue : au loin, le lac Limasse qui, d'après une légende populaire, recouvre l'emplace-

1. D'Anamour un chemin très intéressant conduit en 3 jours à l'E. de la vallée de l'Aragva par Tionéti et Akméti, à Thélaff en Kakhéthie. (*Voir itinéraire K.*)

ment de l'ancien Douchet détruit par un tremblement de terre. A gauche, la petite ville de Douchet (16 v. 1/4, 2,900 p.), (*Télégraphe. Poste aux lettres*), avec sa vieille forteresse et son ancienne église, et qui ressemblerait à une petite ville russe, si les montagnes qui l'entourent ne rappelaient le Caucase. A partir de ce relais, on descend dans une vallée bordée de montagnes boisées. Çà et là des cabanes rustiques entourées de vignes, d'amandiers, de pruniers, etc.

A mi-chemin, on rentre dans la vallée de l'Aragva. La station de Tsilkani (17 v. 3/4, 1,888 p.) est dans une contrée où règnent les fièvres. La route longe la rivière Khartis-Khari, puis l'Aragva. A l'un des derniers détours du chemin se dresse l'ancienne forteresse de Natzkher.

Avant d'arriver à Mtzkhet, on voit, à droite, la nécropole de Samthavro où ont été faites de nombreuses fouilles archéologiques et l'église du même nom. L'édifice est décoré à l'extérieur de jolies sculptures dont la coupole est peut-être même trop surchargée. Une large enceinte en briques contre laquelle s'appuient les habitations des prêtres ; à côté, un clocher penché qui n'offre rien de remarquable. Les quatre pignons principaux du monument sont surmontés de toutes petites églises sculptées qui forment clochetons. La façade N. présente un élégant motif de la flore ornementale. A l'intérieur, des badigeonnages successifs n'ont plus laissé de traces des peintures murales. Dans le chœur, on reconnaît à peine la Résurrection de Lazare.

De la route, on aperçoit sur la rive gauche de l'Aragva, et perchée sur une haute montagne, l'église de Djouari-Sakdari. Pour s'y rendre, il faut traverser la Koura à gué, et l'on peut arriver à cheval jusqu'à l'église qui était entourée de trois côtés d'une enceinte fortifiée, aujourd'hui complètement ruinée. L'église forme une croix de 27 m. de long, dont les quatre bras se terminent par une construction arrondie. Dans les intervalles sont des réduits carrés ou en forme de parallélogrammes. Au N., il y a une construction plus récente qui est tout au bord du précipice. Détail assez curieux, toutes les pierres des parois sont reliées entre

elles par des crampons de fer qui ont su mieux résister aux intempéries que les pierres elles-mêmes qui s'effritent. A l'intérieur, un massif octogone ayant, dit-on, la forme des rayons de la croix miraculeuse dont l'apparition donna lieu à l'érection, en cet endroit, d'une chapelle qui remonterait au temps du roi Mirian et de sainte Nino. Au-dessus de la porte S., surmontée d'un fronton, avec deux anges qui soutiennent un cartel et une croix, on voit un homme agenouillé devant un saint et cette inscription incomplète : « Saint Stéphane, ô Christ, aie pitié de l'âme de.... » Sur la fenêtre N.-E, un personnage agenouillé devant l'ange Gabriel. Sur la fenêtre centrale, un saint mettant la main sur la tête d'un personnage agenouillé. Chacune de ces sculptures porte des inscriptions en caractères *khoutzouri* ou ecclésiastiques, déchiffrées par Brosset et Kanykoff, d'après lesquelles cette église, bâtie entre les années 600 et 619, aurait été achevée sous Stéphanos II, roi de Géorgie de 639 à 663. Ce qui fait une antiquité constatée de plus de 1,200 ans.

Près de Mtzkhet, l'Aragva se jette dans la Koura, dont les eaux roulent dans un lit resserré entre des rochers. La station est sur la rive droite de la rivière que l'on traverse sur le pont de pierre construit par ordre du général Golovine, commandant en chef des armées du Caucase, en 1841. MTZKHET (14 v. 3/4, 1,535 p.), (*Poste. Télégraphe*). Station du chemin de fer Batoum - Poti - Tiflis - Bakou. Ancienne capitale de la Géorgie, aujourd'hui ce n'est plus qu'un petit village, pittoresquement disposé autour de la célèbre cathédrale, en porphyre verdâtre, datant du XVe siècle, bâtie par le roi Alexandre, et qui est un beau modèle d'architecture. La coupole et le plan restent conformes aux traditions arméno-géorgiennes, mais dans les proportions plus sveltes, on reconnaît l'influence byzantine. La décoration extérieure très riche, va parfois jusqu'à l'exagération. Aux motifs géorgiens composés d'entrelacs, viennent se joindre des dessins byzantins tirés de la flore ornementale. L'enceinte ruinée et crénelée dont l'église occupe le milieu est quadrangulaire, assez vaste et flanquée de tours. A l'intérieur, le long des murs,

sont les demeures du *Décanos*, des prêtres et la maison des Gédéon-Chwili, de toute antiquité fils ou vassaux de Mtzkhet. Dans le chœur de l'église, à droite, près de l'endroit où se tient le patriarche, on voit une construction carrée, dite *Samironé* (lieu d'où sort le miron), car, d'après la légende, il y avait là, un écoulement miraculeux d'huile sainte, dû à la présence sous terre en cet endroit de la robe sans couture, χίτων[1], du Christ. Sur les quatre faces de ce monument sont peints les épisodes de la vie de sainte Nino, l'apôtre de la Géorgie. Presque toutes les peintures et les inscriptions murales ont disparu et toutes les figures des saints et des personnages, qu'on devine encore, ont été lacérées par des coups de fusil et de sabre. Sur le mur de droite, il reste un panneau où l'on distingue un groupe de femmes et une danseuse géorgienne (XVe siècle) ; sur un pilier : le portrait en pied de la reine Marie (1680) et de son fils Otia (1646), dont les costumes sont intéressants. C'est à Mtzkhet que le christianisme fut prêché par sainte Nino, et que l'on couronnait les anciens rois de Géorgie, dont quelques-uns y sont enterrés. Dans le village : la petite chapelle ruinée d'Antioche, et celle de Bethléem, taillée dans le roc, sur le bord de la rivière, mais qui est effondrée et dont on n'aperçoit plus que le haut d'une voûte. La grande fête annuelle qui se célèbre le 1er/13 octobre attire une immense foule de pèlerins et de curieux.

Vingt verstes 1/2 séparent Mtzkhet de Tiflis. A quelques pas de la station, à une dernière barrière de péage, les voyageurs doivent remettre la quittance du droit de chaussée qu'ils ont reçue à Balta. La route traverse à niveau le railway de Poti-Batoum-Tiflis-Bakou, et suit la rive droite de la Koura. Sur les flancs des montagnes, des cavernes carrées creusées dans les rochers à une grande hauteur servaient de refuge

1. Suivant la légende géorgienne, le centurion Longin reçut dans le partage des vêtements du Christ, le χίτων. Il l'apporta en Géorgie et le donna à sa sœur qui lui reprocha d'avoir assisté à la mort du Christ. Elle mourut de saisissement après s'être enveloppée du χίτων ; on ne parvint jamais à le lui enlever et elle fut ensevelie avec le saint vêtement à Mtzkhet.

aux habitants pendant les invasions. Le long des petits affluents de la rivière s'échelonnent quelques villages ; à droite, Digomi, Alexandroff et Véra ; à gauche, Avtchal, entourés de vignobles. En approchant de Tiflis, on aperçoit les deux colonies allemandes, le champ de courses, le jardin public de Mouchtaïd derrière lequel la ville s'étend sur les deux rives de la Koura. A la dernière montée, à gauche, est une croix élevée en souvenir de l'accident de voiture dont faillit être victime l'empereur Nicolas en 1837.

ITINÉRAIRE H

DE POTI A SAMTRÉDI[1]

Route 1. — De **Poti** à **Tiflis** par **Samtrédi** (289 v., *en chemin de fer*). Trajet : 14 h. environ. Prix des places : 16 r. 50, 12 r. 25, 6 r. 25. (Voir de Poti à Samtrédi.)

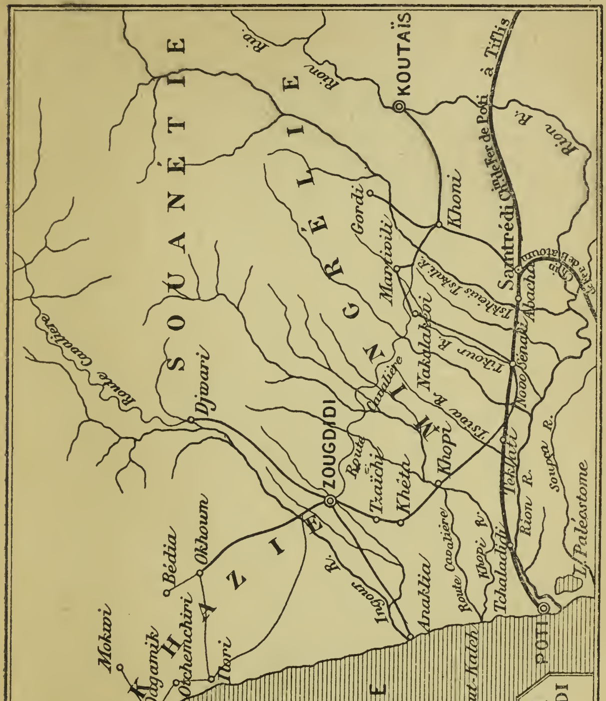
Route 2. — De **Poti** à **Samtrédi** (61 v., *en chemin de fer*). En quittant Poti, ce ne sont que marécages fiévreux et forêts presque impénétrables, fouillis de taillis noyés dans les roseaux d'où émergent de grands arbres couverts de lierre et de plantes grimpantes. Sur un espace de cinq lieues, on n'aperçoit aucune habitation, hormis une station, celle de TCHALADIDI, élevée en pleins marais. Peu à peu, la forêt s'éclaircit vers TÉKLATI sur la Tsiva, affluent du Rion ; à NOVO-SÉNAKI on franchit le Tékhour. ABACHA est une station insignifiante On est dans les plaines de la Mingrélie. Après la Tskénis-tskhali (rivière des chevaux), le paysage s'anime, et c'est au milieu des champs de maïs, des rosiers et des peupliers qu'on atteint **Samtrédi**, limite de l'Iméréthie.

Route 3. — De **Novo-Sénaki** à **Zougdidi** (42 v., *route postale*).

Novo-Sénaki, station du chemin de fer Poti-Tiflis (*buffet*). 2,500 habit. 1 église, 2 écoles, dont l'une est un demi-séminaire.

1. D'après Brosset, Dubois de Montpéreux, Elisée Reclus, Carla Séréna, le calendrier du Caucase et la carte de l'état-major russe.

Résidence du chef de district. Justice de paix. Trésor. *Télégraphe. Poste aux lettres et aux chevaux. Auberges:*



H. Rollet, Sc.

Novo-Sénaki, Ivérie, Blagorodné. *Omnibus* tous les matins de Novo-Sénaki à Zougdidi : départ à 8 h., arrivée vers 2 h.; retour de Zougdidi: départ à 2 h. après-midi; arrivée à Novo-

Sénaki vers 7 h. du soir Environné de marais, Novo-Sénaki a fort à souffrir en été des miasmes; c'est un endroit fiévreux et très exposé au vent d'E.

La route, après avoir longé quelque temps la voie du chemin de fer, tourne à droite et passe entre des bois, des haies et des allées de peupliers et de plantes sauvages derrière lesquelles s'abritent les champs de maïs et de nombreuses habitations. Près de **Khopi,** sur la rive droite de la rivière de ce nom, s'élève un célèbre monastère (XIVe s.), orné de sculptures, de plaques en marbre, provenant vraisemblablement de Pitzounda et apportées par le *Dadian*[1] Vamek. Dans l'intérieur, décoré de peintures murales, on voit devant l'iconostase : des émaux cloisonnés, des reliquaires, croix portatives, images à inscriptions curieuses pour l'histoire de la Mingrélie, et une jolie croix ayant appartenu à la reine Thamar.

Route 4. — De **Khopi** à **Redout-Kaleh** (30 v.), *à cheval*, à travers les forêts et les marais.

Route 3 (suite). — De **Khopi** à **Zougdidi** (26 v.), *route postale.* KHÊTA (5 v.), commune de 650 feux, 5 églises et 1 école; au bord de la route qui la traverse; à gauche, les restes d'une vieille tour. TZAÏCHI, commune de 350 feux. ancien évêché, dans une situation ravissante sur les rives de la Djoumi. L'ancienne cathédrale dédiée à la Vierge (XIe s.), surmontée d'une coupole, et flanquée d'un clocher, a été ruinée par un tremblement de terre en 1617 ou 1618, et deux fois relevée sur de moindres dimensions. C'était autrefois la résidence d'un évêque titré *métropolite.* Ce n'est plus qu'un « sabor » où réside un *décanos* ayant sous sa juridiction une vingtaine d'églises du district de Zougdidi. Dans le chœur, quelques images offertes par les

1. Les princes régnants de Mingrélie portaient le nom de *Dadian*, titre qui, d'après les annales de Géorgie, aurait une origine arménienne et signifierait *juge.* Le nom de *Dadian* paraît pour la première fois dans l'histoire lors de la prise d'Ani par Bagrat IV, en 1045. Brosset croit que le nom de *Dadian* a une origine topographique : le mot *Dad* désignant une forteresse placée près de l'Ingour, non loin de Zougdidi. Chardin assure que *Dadian* signifie *grand justicier.*

Dadians, une croix du roi David le Réparateur (XIe s.) et quelques anciennes broderies.

Après avoir gravi une pente assez raide, la route longe le vaste marais d'Anaria. Les eaux y séjournent constamment ; c'est un foyer pestilentiel auquel Zougdidi doit en partie ses fièvres. **Zougdidi** dont le nom dérive des deux mots « zourg » et « didi », c'est-à-dire « dos grand », sur un plateau peu accidenté, est entre la Djoumi et la Tchauchia. Ancienne capitale de la Mingrélie, c'est le centre commercial le plus important du pays, 2.000 hab. *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe en toute langue.* Résidence du chef du district. Justice de paix. *Auberges* de « l'Espérance », « d'Italie ». *Phaétons.* Deux fois par semaine et surtout à Pâques, la population des environs afflue au bazar où l'on coudoie les plus beaux types de la Mingrélie. Les plantes cultivées sont le maïs, le *gomi* (millet d'Italie), la vigne, le tabac, le coton, le mûrier, etc. La sériciculture y est en honneur. Pendant la guerre d'Orient, le magnifique parc du prince de Mingrélie fut saccagé par les Turcs ; depuis, l'absence d'entretien en a fait une forêt vierge. Sauf le nouveau château du prince Nicolas, son ancienne maison en briques, la justice de paix, la prison et la villa du prince Achille Murat, la plupart des habitations sont en bois. A côté du château du prince Nicolas est une petite église moderne. A l'entrée du bazar, deux autres chapelles suffisent au culte. La *poste aux lettres et aux chevaux*, le *télégraphe russe* et le *télégraphe indien*, les écoles et les petites industries bordent la belle avenue des mimosas qui est le lieu de promenade et la place du marché.

Route 5. — De **Zougdidi** à l'église de **Kortskéri** (10 v.), *à cheval.* L'église possède des émaux cloisonnés remarquables du XVIIe s.

Route 6. — De **Zougdidi** à l'église de **Tsalendjikha** (27 v.), *à cheval.* Il faut traverser sur une passerelle chancelante, en clayonnage, la Tskhénis-tskhali dont les inondations sont fréquentes et le cours très rapide. L'église située sur une colline très élevée et à laquelle on parvient par un sentier escarpé, existe depuis le milieu du XIVe s. Elle a été probablement

bâtie par Vamek Ier (1384-1396), et était autrefois une grande résidence. En entrant dans l'enceinte murée, on trouve d'abord un vieux clocher et les restes d'un ancien palais envahi par la végétation. L'église est à coupole, en forme de croix et enveloppée de petites chapelles basses sans communication avec l'intérieur. La façade O. est occupée par un porche où sont les tombes en marbre de plusieurs princes Dadians, surmontées de leurs portraits peints sur les murs. A l'intérieur, quelques peintures religieuses et devant l'iconostase quelques images du XVIIe s.

Route 7. — De **Zougdidi** à **Soukhoum-Kaleh**[1] (154 v. 1/4), *à cheval* (une nouvelle chaussée est en construction); par Sabério (11 v. 1/2), Okoum (22 v.), Source impériale (11 v.), Ilori (10 v.), Otchemchiri (4 v.), Dagamik (8 v.), Kodori (19 v. 3/4), Drandi (8 v.), Kalokhuri (12 v.), **Soukhoum-Kaleh** (6 v.). A 6 v. de Zougdidi se voient, à droite, les ruines de la forteresse de Roukhi, théâtre de sanglants combats, d'abord entre les Mingréliens et les Imères, sous le roi Salomon, puis entre les Russes et les Turcs. L'Ingour qui sépare la Mingrélie et le Samourzakhan, ancienne province de l'Abkhazie, est une rivière très capricieuse, se divisant en une multitude de bras qu'on franchit à gué ou en bac. Sur le bord qu'on atteint se trouve une autre forteresse connue sous le nom d'Otzartzé. On passe à gué le Khiri, l'Erthi-Tskhali et une myriade de cours d'eau, mais au milieu d'une luxuriante végétation. Okoum, chef-lieu administratif du district, est sur le bord de la rivière du même nom, dans un site pittoresque. Deux églises, une école, bazar. D'**Okoum** par Eskhéti on peut aller visiter les ruines de **Bédia**. Un sentier abrupt et difficile conduit de la plaine au faîte du roc où se trouve l'ancienne

1. De *Zougdidi* à *Soukhoum*, on peut aussi aller par un autre chemin, en 116 v. environ, à cheval. De *Zougdidi*, on passe au pied de la forteresse *Roukhi*, on franchit l'*Ingour* et une foule de cours d'eau. On laisse *Okoum* à droite, et on atteint *Ilori* (39 v.). On traverse *Otchemchiri*, et en suivant le bord de la mer jusqu'à *Kodori* (50 v.), on arrive en 27 v. à *Soukhoum-Kaleh*.

église construite au Xe s. par Bagrat, qui en fit un siège épiscopal. Elle était en pierres de taille, à coupole, et de grandes dimensions. Les sculptures sont encore en assez bon état. Une des chapelles latérales est presque intacte. Seule la voûte qui est au-dessus de l'entrée principale, en face de l'autel, est endommagée. Par la brèche, se sont faufilés des jets de lierre vagabonds et les branches d'un énorme figuier, qui, collés à la pierre murale comme une tapisserie aux rugueux ramages, sont le refuge de nombreux oiseaux, les seuls chantres dont la voix résonne en ce temple désert. Situé dans une région peu connue, loin des routes, cet antique cloître a conservé des inscriptions et quelques peintures murales, entre autres celle qui représente la Samaritaine offrant de l'eau au Christ. Dans l'enceinte où est l'église, on voit à droite, les décombres d'un édifice qui a dû servir au métropolitain.

A la Source impériale, on tourne à gauche jusqu'à Ilori. L'église plusieurs fois ruinée n'a rien de remarquable sous le rapport de l'architecture, mais est riche en images dont les inscriptions sont d'un haut intérêt pour l'histoire de la Géorgie et spécialement pour celle des Dadians. On traverse Otchemchiri, Dagamik d'où, en 18 v., on peut aller visiter l'église de **Mokwi** (Xe s.), construite par Léon III, roi d'Abkhazie.

La grandeur du vaisseau caché maintenant sous un rideau de plantes grimpantes, son toit changé en un vaste jardin aérien, sa coupole élégante, prolongée par les hautes tiges des arbres qui ont été semés par les vents, tout cela frappe d'admiration le visiteur. A l'intérieur, des piliers élancés, en pierre de taille, cinq nefs, des débris de pavés en marbre blanc, des restes de corniches élégamment sculptées témoignent d'une magnificence passée et d'un art arrivé à un certain degré de perfection. Une galerie entoure la nef principale jusqu'aux piliers de la coupole; les arceaux entre les piliers sont la seule partie de l'édifice où l'on ait employé la brique; malheureusement les porches sont écroulés. L'église était autrefois couverte de peintures dues à des artistes grecs du XIIe s. En 1863, des réparations maladroites et des badigeonnages absurdes ont

revêtu tout le monument d'un lait de chaux. Jusqu'à la Kodor qui roule des flots bruyants et rapides, et qui est souvent fort dangereuse à franchir, ou chemine au milieu de forêts et d'une végétation magnifique. — A Drandi, il y a une ancienne église en briques, d'un goût original, et dont la coupole écrasée a dix-huit fenêtres. La route suit et côtoie presque le bord de la mer jusqu'à Kalokhuri et **Soukhoum**, pendant 24 v. (Voir ce nom à l'itinéraire A. Route 1. Suite.)

Route 8. — De **Soukhoum-Kaleh** à **Pitzounda,** *par mer ou à cheval* (50 v. environ). (Voir itinéraire B. Route 1. Suite.)

Route 9. — De **Zougdidi** à **Anaklia**. (29 v., *en équipages de poste, phaéton ou à cheval.*) Près de Zougdidi on passe la Djoumi et, en 10 v., on est à Kakati. La nouvelle chaussée franchit encore la Djoumi près de son confluent avec l'Ingour, dont on suit le cours, au milieu de magnifiques forêts et de marécages. Anaklia (l'Héraclée du royaume de Pont) est un petit village de 30 feux seulement, mais important comme lieu d'embarquement. C'est là qu'afflue une partie du maïs du district de Zougdidi. On pêche dans les eaux d'Anaklia une grande quantité d'esturgeons.

Route 10. — De **Zougdidi** à **Djwari**[1]. (29 v., *en équipages de poste, phaéton ou à cheval.*) On passe la Tchauchia, et laissant à gauche Nicosie et la forteresse de Roukhi, ou suit une chaussée qui longe la rive gauche de l'Ingour et passe par le village de Lia. Cette route offre quelques jolis points de vue. La commune de Djwari compte 720 feux, possède 7 églises, et aux foires de novembre on y trouve à acheter de bonnes *bourkas* que les paysans des environs fabriquent.

Route 11. — De **Zougdidi** à **Nakalakévi.** (45 v., *à cheval.*) On traverse la Djoumi, le village Chakvindji, la Khopi, on passe près d'Ochkomouri et on franchit la Tsiva et le Tékhour. (Voir de Novo-Sénaki à Nakalakévi. Route 17.)

1. En été, on peut aller de *Djwari* en *Souanétie* et au *Letchkhoum* par un sentier difficile, mais praticable pour les mulets.

Route 12. — De **Zougdidi** à **Martvili.** (55 v., *à cheval.*) Même route que pour Nakalakévi, mais après avoir franchi le Tékhour à la hauteur de Kourdzémi, on va par Djolo: on passe la Dzanazgra, la Taléri, l'Abacha et la Novo-Khalévi qui coule au pied de la cathédrale de Martvili. (Voir : De Novo-Sénaki à Martvili. Route 14.)

Route 13. – De **Novo-Sénaki** à **Nakalakévi**[1]. (18 v., *en phaéton, équipages de poste ou à cheval.*) On traverse Sénaki, autrefois résidence d'un *catholicos*, ancien chef-lieu du district et qui n'a plus aujourd'hui que de misérables boutiques. Il s'y tient cependant trois grandes foires en mars et août. Une église, une école, 145 feux. Les ruines fameuses et imposantes de Nakalakévi sont sur la rive gauche du Tékhour, à l'endroit où cette rivière entre dans la plaine. Etagées en amphithéâtre, elles présentent trois grandes enceintes de murailles et coupées par des tours flanquées de distance en distance. Tout est couvert par le lierre, des platanes, des noyers, de hautes herbes et envahi par la végétation. Le sommet de la colline est occupé par une vaste citadelle ayant 450 pas de long au milieu de laquelle se voient les débris d'une église. Plus bas, est une seconde enceinte plus large, fermée par de hauts murs, et enfin au pied de la colline de Déda Moukha s'étend tout un hectare de terre enfermé dans une troisième enceinte fortifiée et où s'élèvent une autre église, les ruines d'un palais et un beau porche, œuvre des siècles ultérieurs. Cette petite église, dite des 40 martyrs, passée à la chaux, recouverte en bois et restaurée il y a peu de temps, est fort ancienne. Bâtie moitié en pierres moitié en briques, le dôme bas, écrasé, sans grâce, l'iconostase en briques, ce sont là les signes d'une haute antiquité. Le chœur est simple, l'abside de gauche a été ajoutée, et l'édifice est même déformé par des appendices extérieurs et successifs. Le clocher en grandes pierres de taille est d'une bonne et solide construction et est plus moderne que l'église

1. C'est l'excursion archéologique la plus intéressante que l'on puisse faire en Mingrélie.

dont on a attribué la fondation à Justinien. Peu de personnes doutent que Nakalakévi ne soit l'Archéopolis des Lazes décrit par Procope. Que ce soit aussi l'emplacement d'Æa, c'est une question que Dubois de Montpéreux a cru résoudre en s'appuyant sur quelques lignes de Strabon, de Pline, d'Etienne de Byzance, sur la topographie des lieux, mais que Uslar, un peu trop sceptique peut-être pour tout ce qui a rapport aux mythes du Caucase et à la géographie ancienne de la Colchide, a essayé de réfuter. — Près de Nakalakévi coulent des sources sulfureuses et ferrugineuses utilisées par les malades indigènes.

Route 14. — De **Novo-Sénaki** à **Martvili**. (35 v., *en phaéton, équipages de poste ou à cheval.*) La cathédrale dite « des Martyrs » construite, d'après Vakhoucht, par Georges II roi d'Abkhazie (921-956) et, d'après Brosset, par Bagrat III (Xe s.), a dû être aussi élégante qu'aucune des plus belles églises de Géorgie. On le voit à certains restes de corniches finement ciselées, de fenêtres et de portes enjolivées avec art. Comme presque toutes les églises géorgiennes, le monument est défiguré par des constructions annexes, successives et postérieures. A l'extérieur, quelques sculptures : le Christ, la main étendue dans l'attitude de la bénédiction ; sur une frise : des lions poursuivant une biche, des griffons, etc.

A côté de l'église se trouvent la tour carrée dite *svéti*, vide depuis la mort du dernier stylite qui l'habitait jusqu'en 1852, et une sorte de petite chapelle d'une architecture charmante, mais dans un état de délabrement complet. A l'intérieur de la cathédrale, de belles images en argent doré et des reliquaires à émaux cloisonnés magnifiques. Sur les murs les portraits en pied des Dadians de la seconde dynastie. Au-dessous, les tombes de Béjan (1728), Léon (1846), David (1853) et de la *Dédopale* (princesse) Catherine (1882), en marbre blanc en forme de dais, et celles de plusieurs évêques de Mingrélie.

Du haut du clocher à jour, fort élevé, qui se dresse à l'entrée de l'enceinte de la cathédrale, on jouit d'une vue aussi variée, aussi superbe qu'elle est immense.

Que sont, en effet, les édifices en comparaison de cette position même de Martvili à la cime d'un cône isolé, de cinq cents pieds de haut, visible de partout comme un phare et qui est un des sites les plus magnifiques que l'on puisse visiter au Caucase! Au N., l œil embrasse la vallée de l'Abacha et de l'Inchékia et remonte jusqu'au sein des Alpes de Ghélembor. A l'E., toute l'Iméréthie dans un pittoresque fouillis de verdure, avec ses champs semés de maïs et de millet, ses vignes et ses villages; vaste plaine qui se termine avec l'horizon de la mer et présentant comme un large portail entre les derniers rameaux de la chaîne de la Souanétie et les monts de Gourie. Çà et là on suit les sillons argentés et capricieux tracés par le Rion, la Tskhénis-tskhali et le Tékhour. Dans un vaporeux lointain les crêtes de Souram, Au S., les cimes granitiques d'Akhaltzik, éblouissantes de blancheur, émergent de leurs glaces éternelles. Tout autour de soi, de belles forêts avec des arêtes capricieuses, du vert le plus pur, tigrées de taches neigeuses, se profilent sur le ciel. Comme les souvenirs s'encadrent merveilleusement dans les lignes du paysage, dans l'opulence de ce beau et paisible panorama!

Route 15. — De **Martvili** à **Khoni** (120 v., *en phaéton, équipages de poste ou à cheval*)[1].

Route 16.— De **Khoni** à **Samtrédi** (18 v.) (Voir : De Samtrédi à Khoni.)

Route 17. – De **Samtrédi** à **Khoni** (18 v., *en omnibus, équipages de poste, phaéton*). De Samtrédi, on longe le bazar et on tourne à gauche au milieu des haies de peupliers et des pelouses de gazon qui s'alignent devant les *odas* (demeures des princes indigènes) ou *saklis* (habitations des paysans). A Koulachi dont quatre-vingts maisons appartiennent aux princes Mikéladzé, une centaine de demeures en bois sont remplies de Juifs. Ghaniri est la résidence des nobles Eliava,

1. La Tstkhénis-tskhali étant souvent difficile à passer, il vaut mieux faire le trajet à cheval. Du reste, des bacs transbordent les voitures et les voyageurs quand les eaux sont hautes.

autrefois *aznaours*[1] des princes Tsouloukidzé. On atteint QUITIRI (justice de paix des paysans). Un peu plus loin, à droite, une église géorgienne, en briques, occupe un triangle où bifurquent la route de Djikaïchi et la route de Ghézathi sur la rive droite de la Tskhénis-tskhali. KHONI (4,000 h.). *Poste aux lettres et aux chevaux.* Justice de paix. Séminaire où étudient les futurs maîtres d'écoles villageoises. Centre important de commerce pour l'Iméréthie, la Mingrélie et la Souanétie : Maïs, soies grèges, étoffes de laine, bestiaux, etc., etc. L'église de Khoni, sans coupole, ayant deux bas côtés communiquant par des arcades avec la nef principale, date du XIe s. et est construite au milieu d'une enceinte carrée dont la porte est surmontée d'un clocher. Elle possède une image de saint Georges avec une inscription curieuse relative au règne du fameux Lévan Dadian (1636), la plus grande figure de la Géorgie occidentale au XVIIe s., une croix du roi Bagrat et l'étendard de guerre du roi Salomon Ier.

Route 18. — De **Khoni** à **Koutaïs** (27 v., *en omnibus, équipages de poste ou phaéton*) par GOULESKAÏA.

ITINÉRAIRE I

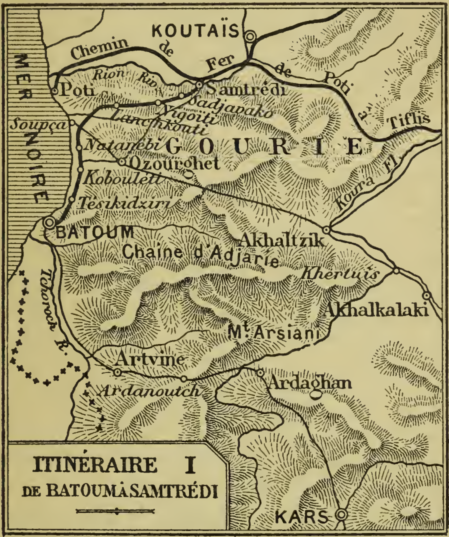
DE BATOUM A SAMTRÉDI[2]

Route 1. — De **Batoum** à **Tiflis** par **Samtrédi** (602 v.), *en chemin de fer*. Trajet 14 à 17 h. 1/2 ; prix des places : 18 r. 45 ; 13 r. 85 ; 7 r. 10. (Voir : De Batoum à Samtrédi).

Route 2. — De **Batoum** à **Samtrédi** (97 v.), *en chemin de fer*. On suit d'abord la côte qui offre de beaux coups d'œil. Avant d'arriver à la rivière Tsakwis-tskhali , et après l'ancien emplacement de la batterie turque Bartzkhanatabia, on remarque sur une montagne de forme conique les ruines d'un ancien

1. Voir : *la Géorgie et les Géorgiens*. (Ethnographie, première partie de ce Guide).
2. D'après Dubois de Montpéreux, Bakradzé, le prince Tsérételli, le colonel Kazbek, le calendrier du Caucase et la carte de l'état-major russe.

château nommé Sari, qui appartenait aux begs Bejan-ogli ou Bejani-chwili. Plus loin, la route contourne les hauteurs de Markhindjaouri et pénètre dans l'impasse de Tchakwi. Les montagnes rocheuses percées par le tunnel avaient servi aux Turcs à construire des batteries qui défendaient les approches de Batoum.



H. Rollet, Sc.

Derrière les maisonnettes de TCHAKWI se voient les décombres du château de Kardjeti-tsikhé. De TSIKIDZIRI, la voie ferrée atteint KOBOULETI (Tsourouk-Sou), résidence du chef de district, et où est installé un poste de quarantaine. C'est un petit centre commercial de 80 boutiques, où se vendent des draps excellents, des châles, des tapis de paille et de la coutellerie. Les grandes maisons en pierres des begs, depuis le départ de leurs propriétaires, sont à moitié écroulées. Le district de Kobouléti est la partie de l'arrondissement de Batoum la plus richement dotée par la nature et la

plus favorisée sous le rapport topographique. Toutes les essences forestières y sont presque à l'état vierge, et la vigueur de la végétation est étonnante. Le maïs donne une récolte de 70 pour cent. Le climat est malheureusement humide et très fièvreux près des rivières, et relativement assez salubre dans les parties élevées. Après NATANÉBI et SOUPÇA (49 v.), (*buffet*), sur la rivière du même nom, on tourne à l'E. dans la grande et fertile plaine du Rion et de ses affluents. LANTCHKOUTI, NIGOÏTI, SADJAVAKO sont des stations sans importance (97 v.), **Samtrédi** (*buffet*), où aboutit la ligne de Poti. (Voir ce nom route 17.)

Route 3. — De **Natanébi** à **Ozourghet** (17 v.), *chaussée. En omnibus* : 90 k.; *en phaéton* : 3 r. (Voir ce nom à l'itinéraire de Samtrédi à Ozourghet, route 17).

Route 4. — De **Batoum** à **Artvine** (70 v.), *à cheval*. La route de Batoum à Artvine a été construite à l'époque de la domination turque ; elle est fort belle et possède, chose fort rare au Caucase, des ponts en pierre. Elle suit, dans presque tout son parcours, la rive droite du Tchorok. En quittant Batoum, on traverse la vallée de KAKHABÉRI. puis on entre dans celle du Tchorok. On passe à MATCHAKHÉLI-SPIRI (c'est-à-dire bouche du Matchakhel) qui est l'entrée du défilé qu'on va suivre. A droite et à gauche. les montagnes sont abruptes et peu boisées. A MARADIDI (18 v.), grand village où était autrefois un *kaïmakam* turc, un pont est jeté sur le Tchorok. A droite, quelques vignobles annoncent PANDOUGHÉTI, d'où part un chemin vers l'Adjarie, par KHÉDA. BORDCHKA (32 v.), sur la rive gauche de la rivière, est en grande partie occupé par des casernes pouvant loger deux bataillons de miliciens gouriels. On atteint SINGOTI (12 v.), et on entre par un beau pont à **Artvine** (8 v.). Cette ancienne résidence d'un pacha, chef-lieu de district, avec sa forteresse ruinée et ses minarets, est bâtie en terrasses et s'étage sur la rive gauche du Tchorok, non loin de magnifiques forêts d'oliviers, de châtaigniers et de figuiers. Cette ville qui a trois faubourgs : Kolorto, Kaïpert et Kortzoul, compte

8.000 habitants en majorité arméniens catholiques. *Poste aux lettres. Télégraphe.* Évêché, 2 églises catholiques et une grégorienne, 3 mosquées, etc. 250 boutiques bordent les rues sales et étroites ; les maisons sont en bois. La population est peu sédentaire. L'industrie principale d'Artvine est la distillation de l'eau-de-vie extraite des fruits de mûriers ; on y fabrique aussi des cotonnades bleues rayées de blanc.

Route 5. — D'**Artvine** à **Ardanoutch.** (53 v., *à cheval.*) D'Artvine, par la rive droite du Tchorok, on atteint, après des rampes assez raides, THOLGOMI ou THARGAMA (8 v.). A ce nom, se rattache le mythe que les Géorgiens et les Arméniens proviendraient de la même souche. Selon les traditions locales, Thargamos était fils de Tharchis, fils d'Avanan, fils de Japhet, fils de Noé. DOLISKHANA (25 v.), sur l'Ardanoutchtchaï était autrefois fortifiée et connue pour ses mines de cuivre. Ce fut le théâtre d'un sanglant combat livré par le général Komaroff aux Turcs en 1877. De GORGOGHOTANE (8 v.), on arrive à **Ardanoutch** (12 v.). Cette ville de 1.000 hab., arméniens et musulmans, est bâtie en amphithéâtre et élève ses sveltes minarets au-dessus de jardins et de haies de peupliers. *Poste. Télégraphe ;* une église catholique, une école.

Route 6. — D'**Ardanoutch** à **Ardaghan.** (67 v., *à cheval.*) Jusqu'à AKHARCHÈNE (7 v.), le chemin est assez monotone et n'est qu'une suite de montées et de descentes. On parcourt pendant 5 v. une grande forêt, et on entre à KHÉBA (9 v.) où se voit une mosquée avec un joli minaret. On franchit le col élevé de IALANOUSCHAM (8.442 p.), c'est-à-dire « sapin solitaire », passage fort difficile à cause des neiges subites dont la montagne se couvre, puis on descend vers KINZOTAMAR (15 v.). Près de CHADIVANE (15 v.), où il y a une église russe, on franchit la Koura et on va en ligne droite jusqu'à **Ardaghan** (21 v.), chef-lieu de district ; cette ville, entourée autrefois de fortifications par les Turcs, est reliée par un pont aux deux rives de la Koura qui la traverse ; 1.270 hab., en majorité musulmans. *Poste. Télégraphe. Auberge. Club militaire.* Comme

garnison, une brigade d'artillerie, un régiment d'infanterie et un escadron de cavalerie. Pendant la dernière guerre russo-turque, Ardaghan ne fut assiégé que pendant trois jours et fut pris facilement par les Russes qui se sont assuré ainsi la possession des passages les plus importants qui conduisent vers les vallées du Tchorok et de l'Araxe. Mais à l'E., Ardaghan n'est pas encore rattaché au reste de la Transcaucasie par des routes faciles; la région volcanique traversée par la Koura oppose de grands obstacles au commerce.

Route 7. — D'**Ardaghan** à **Akhaltzik.** (89 v., *en équipages de poste.*) On traverse les villages tatars GULAVERDI (7 v.), OLCHEK (5 v.), BEGRAKATHONNE (8 v.), et on atteint ZOURZOUNA (12 v.), sur la rivière Karatchaï, à 8 v. du lac Tchaldhir-Gheul; puis on monte jusqu'au poste militaire AKHRDACHÈS (22 v.), ancienne frontière russe, et, par une belle route, on gagne KHAZHAK (8 v.), village arméno-catholique assez riche, et dont les femmes sont connues pour leur beauté. Par une série de rampes, on arrive à **Akphaltzik** (27 v.). (Voir ce nom aux itinéraires : De Samtrédi à Tiflis.)

Route 8. — D'**Ardaghan** à **Olti** (95 v. 1/2), par FÉROUSK (20 v.), KÉMISTORT (16 v. 1/2), PANASKER (11 v.). KANOUM-KHÉVI (12 v.), PANOK (14 v. 1/2), OLTI (21 v. 1/2).

Route 9. — De **Batoum** à **Koula** (Haute-Adjarie), 80 v., *à cheval*). Cette route traverse toute l'Adjarie de l'O. à l'E., et, après avoir franchi la chaîne d'Arsiani, près de Kvabis-Djwari, passe dans le défilé du Kvablian Tchaï, affluent de la Koura, et se dirige vers Akhaltzik (gouvernement de Koutaïs). De Batoum, on suit d'abord la vallée de KAKHABÉRI. Après la décadence, au XVe s., de l'ordre politique en Géorgie, la Gourie, l'Adjarie et le Djaneth (le Lazistan d'aujourd'hui) formèrent une principauté géorgienne indépendante sous la dynastie des princes Gouriels. Parmi eux, le gouriel Kakhabéri s'est distingué par sa lutte héroïque contre l'Islam. Pendant son règne, il repoussa avec succès les Turcs et ne les laissa pas appro-

cher du Lazistan lorsqu'ils eurent occupé la province de Trébizonde. Les monts et les vallées du district de Batoum ont immortalisé le nom de Kakhabéri, ce champion de la foi chrétienne et de l'indépendance. Au village Simonetti, la route tourne à l'E., et, suivant un des rameaux de la chaîne d'Adjarie, longe la rive de l'Adjaris-tskhali. Par Dologani, Makhounjeth, Assanaouri, on atteint Kéda, situé sur la saillie triangulaire d'une montagne. *Poste. Télégraphe.* C'était autrefois le domaine du *métessarif* Osman-Pacha Tavdguiridzé. Les murs de son château, flanqué de tours, se voient encore au haut d'un rocher. Kéda est le centre du commerce pour la population environnante. Tous les vendredis s'y tient un marché où viennent les habitants de la basse Adjarie pour échanger leurs produits : draps, armes, canons de fusils et même du beurre et des fruits. Kéda, qui se compose de quatre quartiers : Kéda, Ortovi, Assanouri et Goulébi et qui compte une soixantaine de boutiques en bois, est la résidence du chef de l'arrondissement. Jusqu'à Dondalo, il y a une vingtaine de verstes. Là, au milieu d'une forêt de pins s'élève une tour carrée, entourée des ruines d'une forteresse attribuée comme toujours à la reine Thamar dont le nom fameux est aussi populaire parmi la population musulmane de la Géorgie turque qu'en Géorgie même. De tous les noms des rois géorgiens, les Adjares n'ont retenu que celui de cette reine. Par Chvakéli, on atteint **Koula.** C'était la résidence du prince régnant de la Haute-Adjarie, Chérif-beg Khimchiaschwili, général-major dans l'armée russe. C'est le centre administratif de l'arrondissement. On y voit les ruines d'un temple chrétien.

Route 10. — De **Koula** à **Akhaltzik** (77 v.), *à cheval* jusqu'à Bénari, par Danispariouli (19 v.), Goders (21 v.), Zarzma (5 v.), Bénari, *station postale* (17 v.), **Akhaltzik** (15 v.).

Route 11. — De **Koula** à **Bako** (25 v.), *à cheval*, par Skalta. Le village Skalta, ancienne résidence d'hiver du Chérif-beg, se trouve sur la rive droite de la rivière Skaltis-tskhali, près de laquelle s'élève le

château fort Kirkhalis-tsikhé, où, selon les habitants, fut décapité, en 1815, le pacha d'Akhaltzik. L'église de Skalta, construite en porphyre gris, sans coupole, a la forme d'un parallélogramme. La longueur de l'édifice est de 19 mètres sur 12 de large. Elle a un haut fronton triangulaire, un parvis à l'O et une chapelle au S. Son côté E. a la forme d'un demi-cercle octogone. Les sculptures variées des chambranles des portes et des fenêtres, les colonnettes et les arabesques sont exécutées avec un savoir-faire étonnant. L'intérieur de l'église est couvert de peintures et d'inscriptions en caractères géorgiens « khoutzouri » ou ecclésiastiques.

En suivant le défilé de la rivière Skaltis-tskhali par le village Bako, on atteint la chaîne d'Arsiani par la crête de laquelle passe dans la direction du S.-O. une route qui descend ensuite par le défilé de la rivière Kiwirila, affluent de l'Imerkhévi. De Bako, une autre route part au N.-E. sur Akhaltzik, par le passage de la chaîne d'Arsiani en suivant le défilé de la Postkhovitchaï. Bako est donc le point de jonction des routes qui mènent de la haute Adjarie d'un côté à Akhaltzik, de l'autre, dans le défilé de Chavcheti et à Ardanoutch.

Route 12. — De **Bako** à **Akhaltzik** (40 v.), *à cheval*, par la vallée du Postkovi-tchaï.

Route 13. – De **Bako** à **Satléli** (40 v.), *à cheval*, par la crête du Ialanous-tcham, le défilé de la rivière Kwirila et le village Mikéléti. Dans un vallon, entre Mikéléti et Satléli, s'étale le grand village Tbéti, entouré d'arbres fruitiers, de beaux champs, de fertiles pâturages, et avec sa vieille cathédrale, célèbre dans l'histoire de la Géorgie. C'était la résidence de l'évêque géorgien qui avait la direction spirituelle de la Gourie, de la province d'Akhaltzik, et de celle de Batoum d'aujourd'hui. Cette cathédrale bâtie par le roi géorgien Achot Couropalate en 918, joua, au commencement du XIe s. sous la prélature de l'évêque Saba, un rôle actif dans l'unification du royaume de Géorgie sous le sceptre de Bagrat IV. Elle est en forme de croix. Les murs sont en calcaire rougeâtre. Une légende raconte que les pierres qui ont servi à sa construction ont été

transportées de 20 v. par des ouvriers se faisant la chaîne et se passant mutuellement les fardeaux. A l'extérieur, comme ornements, de petits arcs surmontent des colonnettes et des entrelacs soigneusement traités. L'intérieur est de bonnes proportions. Le chœur, demi-circulaire, est séparé du reste de l'église par un grand arc; les fûts des colonnes et les chapiteaux reposent sur de fortes assises en granit. La partie centrale du monument présente, aux quatre coins, quatre demi-colonnes qui relient les parois et supportent la coupole percée de longues fenêtres. Les bras de la croix servaient de chapelles qui semblent avoir eu une assez grande hauteur. Çà et là quelques restes de peintures murales sont encore visibles. Cette petite église a dû être un joli échantillon de l'art gréco géorgien. Vis-à-vis de Thébi, au nord, il y a une grande montagne sur laquelle l'évêque Saba avait construit un château appelé Svéti. Vakhoutch dit que là aussi s'élevait une immense forteresse, Toukharissi, dont on reconnaît encore les ruines. Au bas, s'étend le village de Tsikidziri, c'est-à dire « le bas de la forteresse. »

Route 14. — De **Satléli** à **Opiza** (25 v.), *à cheval.* Le village Satléli est au confluent de la Chavcheti-tskhali et de la Satléli-tskhali qui prend sa source dans les monts Arsiani, au contrefort Ianalous-tcham. Cette rivière se jette dans l'Imerkhévi-tskhali dont la vallée est si étroite que jusqu'à l'Ardanoutch-tskhali, son affluent, le passage est presque impraticable. C'est près de Porta, au confluent de l'Imerkhévi et de la Sali-tskhali que sont les ruines du monastère Opiza, cité aux Xe, XIe, XIIe et XIIIe s., comme un foyer littéraire scientifique qui rayonnait sur le reste de la Géorgie. Il fut fondé au IXe s. par Gourghen, fils d'Achot Couropolate, et doté par lui de terres, de trésors et d'objets pour le culte. Jusqu'au XVIIIe s., la plupart des bâtiments étaient debout; des moines y habitaient, et le service divin s'y célébrait encore. On raconte qu'au XIIIe s., sous le règne du roi géorgien David Narin, les Mongols, lors de leur invasion, voulurent y pénétrer et s'emparer des richesses que l'église renfermait; mais de la montagne Gazo s'éleva tout à coup un tel oura-

gan que les envahisseurs furent dispersés et prirent la fuite. L'église, qui était dans une enceinte murée est en forme de croix. L'intérieur mesure 15 mètres de large sur 20 de long. Architecture et style sont moins remarquables qu'à Tbéti. Sur le côté S. extérieurement, une grossière sculpture représente le Christ assis sur un trône et bénissant un édifice qui lui est présenté par un personnage habillé comme un roi. Le nom d'Achot seul est encore lisible parmi les autres mots de l'inscription qui l'accompagne.

Route 15. — De **Satléli** à **Ardanoutch** (30 v., *à cheval*). La route ne suit pas la vallée de l'Imerkhévitskhali, mais la crête d'Ialanous-tcham, jusqu au village Batssa à l'E. duquel des montagnes abruptes obligent de tourner au N. en longeant la rive droite de l'Ardanoutch-tchaï jusqu'à la chaussée d'Artvine. A cinq verstes de Batssa est le village d'Antchi, avec les ruines de l'ancienne cathédrale dont la construction est attribuée au *catholicos* Vavila, pendant le gouvernement du *mthavar* Adarnas, de 614 à 639 C'était le siège de la direction spirituelle des évêques géorgiens de la contrée entre Karkhati, Opiza, les régions du Tchorok et la crête pontique L'image célèbre de l'église d'Antcha fut transportée à Tiflis, lors de l'invasion musulmane et est aujourd'hui dans l'église d'Antchiskhati. (Voir ce nom à l'itinéraire K. Tiflis.)

Route 16. — **D'Ardanoutch** à **Artvine** et **Batoum**. (Voir : De Batoum à Artvine et d'Artvine à Ardanoutch. Routes 4, 5.)

Route 17. — De Samtrédi à Ozourghet (51 v., *route postale*)

Samtrédi. (*Buffet*). Station à l'embranchement du chemin de fer Poti-Batoum-Tiflis-Bakou. 430 feux. *Télégraphe. Poste aux lettres et aux chevaux. Phaetons. Omnibus* chaque jour l'été. Départ de Samtrédi à 7 h. du matin; arrivée à Ozourghet à 2 h. après midi; départ d'Ozourghet à 2 h. ; arrivée à Samtrédi à 7 h. du soir.

En une heure, on est à Orpiri, autrefois centre important de commerce lorsque les bateaux à vapeur de Poti remontaient jusque-là et transportaient voyageurs et marchandises; cette bourgade ne compte plus au-

jourd'hui que quelques feux. Les « scopsis », secte tristement fameuse par la mutilation déshonorante que ses adeptes pratiquent, n'y sont plus qu'en fort petit nombre Un bac remplace le grand pont de bois jeté sur le Rion en 1878, écroulé deux ans après, et l'on passe devant la station du chemin de fer SADJAVAKO. Là commence une montée assez raide qui aboutit à un plateau d'où l'on jouit d'une jolie vue : Au premier plan, le Rion qui se déroule comme un immense serpent argenté; à droite, l'Iméréthie noyée dans la verdure; en face, la Tskhénis-tskhali et l'Abacha; à gauche, la pointe d'Ourtha, dernier rameau des collines servant de ceinture au bassin de l'Ingour et aux plaines de la Mingrélie; au dernier plan, les cimes neigeuses de la Souanétie et les crêtes boisées du Ratcha; enfin, derrière soi, les hauteurs d'Akhaltzik et d'Adjarie. Un pont en pierre sur la Khévis-tskhali, cours d'eau qui sépare les districts de Koutaïs et d'Ozourghet, et dont on va suivre le défilé pendant 4 v., amène au relais KHÉVIS-TSKHALI (13 v.). On gravit la montagne de Sadjavako du haut de laquelle on aperçoit l'église de Natis-Sémeli, la vallée de la Khévis-tskhali qu'on laisse à gauche et plusieurs sources minérales qui n'ont encore été ni analysées ni exploitées, mais que les indigènes boivent et dans lesquelles ils se baignent. A la foire annuelle de Sadjavako, au mois de juin, il se fait un grand commerce de soie. La vigne y prospère et y grimpe autour des mûriers, des ormeaux, et produisait un vin qui, jadis, passait pour le meilleur crû de la Gourie. Jusqu'à TCHOKOTAOURI (12 v.) la route, assez escarpée, franchit la Soupça et débouche dans une plaine circulaire encaissée par des montagnes d'où sortent la Lapna, l'Améglibis-khili et la Goubazaouli qui se réunit à la Soupça près de la forteresse Béréjoouli. Des plantations de tabac occupent les deux rives de la Soupça. Au milieu de la plaine, se voit à gauche un monticule surmonté d'une petite forteresse et couvert de vignes, et sur lequel le prince André Eristoff a bâti une habitation et créé un jardin anglais où il essaye avec succès d'acclimater les arbres les plus rares et les fleurs des

régions tropicales. A 12 v. de Tchokotaouri, sur la gauche. les ruines de Nagomari, ancienne résidence des princes de Gourie, et où se tient au mois d'août la foire la plus fréquentée du pays. A 3 v. du relais de NAGOMARI (11 v. 1/2), où aboutissent une route allant à NIGOÏTI (station du chemin de fer de Batoum) et un sentier conduisant à l'église de DJOUMATI, (Voir ce nom route 21), on gravit la montagne boisée Bakwi, du haut de laquelle on plonge à gauche, dans le défilé de la Bakwis-tskhali, et à droite, dans celui de la Natanébi. De Nasakérali, point culminant de la crête, on découvre la vallée de la Soupça, les collines de Gourianta, de Mikaël-Gabriel, d'Ikobi, où l'on a récemment mis au jour des sources pétrolifères, et, par un temps clair, la ligne azurée de la mer Noire qui se détache à l'horizon. Après BAKWI, village riche, on passe à gué la Natanébi, et, à travers des champs de maïs, de tabac. et des bouquets d'arbres auxquels se suspendent quelques ceps de vigne, on entre à **Ozourghet** (13 v. 3/4). Cette petite ville, ancienne résidence des princes de Gourie, est dans une plaine, sur la rive droite de la Broudji, entre deux ruisseaux, le Skoutchaï et le Bazéri-tskhali (20,000 hab.) *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Auberges.* Résidence du chef de district, justice de paix, casernes, écoles, églises.

Route 18.—D'**Ozourghet** à l'église de **Likaouri.** (5 v., *en voiture ou à cheval.*) Au S. d'Ozourghet, abritée par des hêtres et des chênes qui s'échelonnent sur les pentes d'une petite éminence, et au milieu d'une enceinte ruinée, s'élève l'église de Likaouri. Elle est en pierres de taille, sans coupole, précédée d'un porche, et a conservé du côté de l'E. quelques sculptures. A l'intérieur : les restes de mauvaises peintures murales représentant les princes et les princesses de la Gourie aux XVII[e] et XVIII[e] s. Plusieurs images en argent doré méritent l'attention.

Route 19.— De **Likaouri** à l'église d'**Adji.** (7 v., *à cheval.*) Un étroit sentier pittoresque longe à mi-côte l'Alis-skhari, torrent profondément encaissé au-dessus

duquel une végétation exubérante étend des frondaisons qui s'enchevêtrent d'un bord à l'autre. L'église d'Adji est toute petite, en pierre rougeâtre; à inscriptions, mais sans grande valeur artistique.

Route 20. — D'Ozourghet au monastère de **Chémokmédi.** (5 v., *en voiture* jusqu'à la Broudja.) Par la chaussée de Samtrédi pendant 1 v., puis en tournant à droite, on arrive à la Broudja, qui coule au pied de la montagne sur laquelle s'élève le monastère. Le site est ravissant. L'église en pierre, sans coupole, défigurée par des constructions postérieures, forme maintenant deux chapelles accolées l'une à l'autre. L'iconostase est rempli de belles images en argent décorées d'émaux cloisonnés[1]. Simple monastère aujourd'hui, Chémokmédi était au XVe s. une cathédrale où sont enterrés les princes de Gourie.

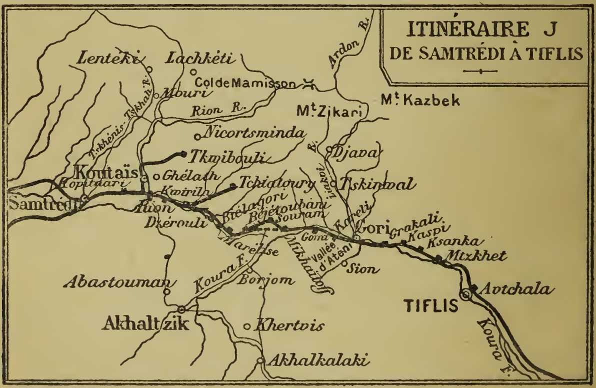
Route 21. — D'Ozourghet à l'église de **Djoumati.** (15 v., *à cheval.*) Après avoir passé la Natanébi à gué, et suivi pendant une heure, la chaussée qui relie Ozourghet au chemin de fer de Batoum, on tourne à droite; on traverse la ligne de collines qui servent de bassin à la Soupça, on descend à Gourianta, et on franchit, dans un bac fort étroit la rivière sur les bords de laquelle les champs de maïs, les prairies et les bouquets d'arbres s'étendent sur une longueur de 3 v. devant les ruines de la forteresse Baïleti, convertie en habitation par le prince Joseph Gouriel. On gravit lentement la montagne au haut de laquelle est bâtie à 1,644 pieds l'église de Djoumati. Une muraille, flanquée d'un clocher par lequel on pénètre dans l'en-

1. L'encadrement de l'image de la « Vierge de Chémokmédi » est en argent doré, repoussé, et formé par des scènes de la vie du Christ. Dans la seconde vignette du côté gauche, en haut, on remarque une Vierge ayant la coiffure géorgienne : *thavsakravi*, espèce de couronne en étoffe de soie ou de velours qui se porte au Caucase. La peinture centrale montre la Vierge sous l'aspect touchant d'une mère charmante qui semble n'avoir d'autre soin que de faire des caresses à son enfant et de répondre à son sourire, tandis qu'il lui enlace le cou de ses deux petits bras, dans une attitude délicieuse. L'ovale de la tête, la découpure des lèvres, l'expression du regard, la pureté des traits de la Vierge sont empruntés au type géorgien.

ceinte, entoure l'église sans coupole, sans sculptures, restaurée plusieurs fois, et qui renferme des images, des émaux cloisonnés, des croix et des inscriptions précieuses pour l'histoire de la Gourie. De la plate-forme de l'église on a une des vues les plus merveilleuses qu'il soit possible d'avoir au Caucase, et que ni la plume ni le pinceau ne sauraient rendre. Elle mérite à elle seule les fatigues de l'excursion. Le panorama grandiose qui se déroule de tous côtés aux yeux produit une des impressions les plus vives que la Gourie puisse laisser aux rares voyageurs qui la visitent.

ITINÉRAIRE J

Route 1. — De **Samtrédi** à **Tiflis** (505 v.), *en chemin de fer.*

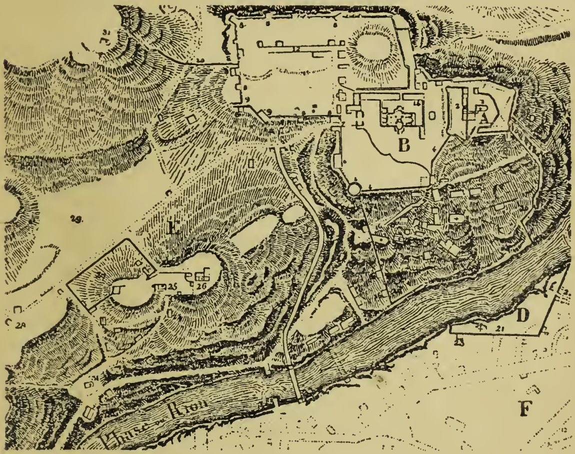


Route 1 (Suite). — De **Samtrédi** (*Buffet*) à **Rion** (*Buffet*) 53 v., *en chemin de fer*, par Kopitnari.

Route 2. — De **Rion** à **Koutaïs** (*Buffet*), embranchement de 8 v. *en chemin de fer ;* prix : 50 kop., 38 kop., 25 kop. **Koutaïs** (23.644 hab.).

Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Hôtels de France, de Colchide, Grand-Hôtel, de Russie, d'Italie, du Caucase. Résidence du Général Gouverneur. Jardin public.

Ferme de la ville. Bazar. Hôpital. Bains 12 églises orthodoxes, 2 catholiques, 2 arméniennes, 3 synagogues ; 14 établissements d'instruction ; une bibliothèque, 1 journal. Banques de crédit mutuel ; foncière de la noblesse. Théâtre. Club. Fabrique d'eaux gazeuses. Four à chaux. Manufactures de tabac. Briqueterie. Etoffes de laine renommées. Sellerie. Soieries. Bijouterie en guichir.[1] Agences de la Compagnie d'assurances russe, de la Nadejda, du Volga, Russie, Salamandre. Photographie Michaïloff. *Excursions :* La ferme ; la cathédrale ; la grotte de Jason ; Ghélath ; Motzameth, etc.



Plan des ruines d'OUKHIMERION et d'une partie de KOUTAÏS moderne. D'après Dubois de Montpéreux.

1. Le guichir est une substance fossile, sorte de lignite, d'un noir dense. Il est très dur, susceptible d'un beau poli et point friable. On en fait des chapelets, des croix et des bijoux. En arménien, le mot *guichir* signifie « nuit ». C'est un point de comparaison galante ; en parlant d'une femme on dit : « elle a des cheveux de guichir. » L'expression *guichris-tma* employée dans ce sens se trouve dans le poème épique du XII[e] s. de Chota Rousthavéli : « l'homme à la peau de tigre, » et dans plusieurs romans géorgiens. Le guichir se nomme en grec *gagates*, en latin de même (Pline) ; en russe : *gagate*, et paraît être de la même substance que le jais. Il se trouve en assez grande quantité au voisinage de Tkwibouly, non loin de Koutaïs.

Fondée par le roi Léon en 792, la ville de **Koutaïs** actuelle, avec ses ruines, renferme deux localités bien distinctes chez les anciens et surtout dans Procope : Oukhimérion et Koutatissium. Oukhimérion était la ville fortifiée qui est au N., sur la rive droite du Rion (Phase) ; Koutatissium. comprenait la ville actuelle qui est dans la plaine au S., sur la rive gauche. Malgré ses origines d'une antiquité fabuleuse, Koutaïs, de toutes ses vieilles fortifications et de ses monuments, n'a conservé qu'un seul édifice chrétien du Xe et du XIe s. : la ruine de la belle cathédrale construite par Bagrat, roi de Géorgie. Elle mesure 37 m. de long sur 27 m. 50 de large au transept; la nef centrale a 20 m. de haut sur 8 m. 60 de la large. Le plan n'est pas en croix grecque, car la nef a trois travées. On y observe des traces nombreuses d'influence byzantine, mais la décoration extérieure est dans le goût arméno-géorgien. Au lieu de laisser se dessiner les convexités dont les raccords sont souvent si disgracieux, l'architecte a donné aux absides latérales la même profondeur qu'à l'abside centrale ; il les a noyées toutes trois dans un mur plan ; et comme ce mur eût, sans utilité aucune, atteint une très grande épaisseur entre les absides, il y a creusé des niches à section triangulaire, terminées au sommet par des coquilles de Saint-Jacques. Ces niches forment le centre d'une ornementation de colonnettes et d'arceaux du meilleur goût, et où l'on rencontre le chapiteau arméno-géorgien. Ce chapiteau est fort simple : les colonnes se terminent par un petit tore au-dessus duquel se développe un renflement ovoïde surmonté d'une abaque qui déborde et reproduit exactement le tore inférieur. Les quatre gros murs de la cathédrale se tiennent encore debout par fragments. Plus de clocher, plus de porche. Seuls, quelques lourds chapiteaux portant de curieuses représentations ani-



Plan de la cathédrale de Koutaïs.

males, des colonnes brisées, des pierres sculptées, ensevelis à moitié dans l'enceinte, attestent la magnificence passée de l'édifice démoli et saccagé en 1692 par les Turcs. Des rues larges, des places plantées d'arbres, de nombreux jardins entourant les maisons donnent à Koutaïs un aspect gai et riant, tandis que le mont Khomli prête à l'ensemble du paysage un certain caractère de grandeur. Appuyée aux premiers renflements des avant-monts du Caucase, la ville est abritée des vents du N., mais exposée en été à des chaleurs étouffantes et surtout au terrible vent d'E.

Route 3. — De **Koutaïs** au monastère de **Motzameth** (5 v., *en voiture ou à cheval*). Ce couvent est consacré aux martyrs David et Constantin, de l'Algoutch, morts pour la foi durant l'expédition de Mourvan-Krou, vers l'an 730. Le chemin par lequel on y arrive est taillé dans le rocher : le lit de la Tskhali-Tsithéla qui coule au bas, au milieu de deux rocs perpendiculaires, offre quelques points de vue pittoresques. Reliques de saints ; images, etc.

Route 4. — De **Koutaïs** au monastère de **Ghélath** (10 v., *en voiture ou à cheval*). En sortant par le faubourg des Juifs, on suit la vallée du Rion encaissée entre les montagnes sur les flancs desquelles on voit çà et là des habitations et des ruines de forteresses. Puis le chemin tourne à droite et s'éloigne graduellement de la rivière. Par une rampe un peu longue, on atteint un col d'où l'on aperçoit le couvent fièrement assis sur le contrefort avancé de montagnes boisées. Après une descente assez raide, on franchit à gué la Thaltitéli ou Krasnaïa-ritchka (rivière rouge), et on gravit péniblement la montée qui conduit au monastère. En pénétrant dans la cour, on jouit d'un panorama splendide qu'offrent les riantes vallées qui s'étendent à vos pieds et la masse imposante du Khomli ou roche de Prométhée (Komli, en géorgien, signifie flambeau). **Ghélath**, un des plus célèbres monastères de la Transcausasie, fut fondé par le roi David le Réparateur entre les années 1089 et 1125. D'abord asile de moines, le roi Bagrat III au XVIe s., et le patriarche Malakiou l'ont érigé en évêché. Ce monastère est consacré à la Nativité de la Vierge,

comme l'indique son nom. Ghélath ou Ghénath est la forme altérée du mot grec γενέθλια (nativité). La richesse et la diversité des objets sacrés qu'il renferme font supposer que Ghélath a été l'abri où ont été déposés les trésors de plusieurs églises, entre autres de celle de Pitzounda (Bidchwinta), lorsque les Turcs s'en emparèrent. L'iconostase de l'église principale est moderne, mais orné d'images magnifiques anciennes, à émaux cloisonnés. A gauche, celle de Khakhoul [1] (XII[e] s.; à droite, celle dite « de la Prière » [2]. Dans la sacristie une

1. Cette image célèbre fut apportée de Khakhoul, d'une église bâtie pour elle par le roi David le Réparateur, au XII[e] s. Les inscriptions prouvent qu'elle a été ornée et embellie pendant plusieurs siècles. Parmi les pierreries qui ornent les fonds et qui avaient des noms spéciaux, il y a seize sceaux royaux différents, avec légendes arabes, coufiques et géorgiennes. Des trente-deux anciens émaux cloisonnés qui garnissent le panneau central et les vantaux (les 58 autres sont plus modernes et ont remplacé ceux qui ont été perdus ou volés), il y en a un remarquable. On y voit un Christ en croix vêtu de la robe sans couture le χίτων. (Voir la note 1. Itinéraire D, route 1. Mtzkhet.) Il y a une quinzaine d'années le revêtement en or de la Vierge du cadre intérieur, qui avait des miniatures historiques fort intéressantes et était constellé de pierres précieuses, a été volé, et c'est à Moscou qu'on a fait refaire le nouveau qui ne peut être comparé à l'ancien. Ce grand triptyque, en argent doré repoussé et ciselé, mesurant 2 m. de large sur 1 m. 50 c. de haut, est, comme finesse de dessin et de travail, un véritable chef-d'œuvre,

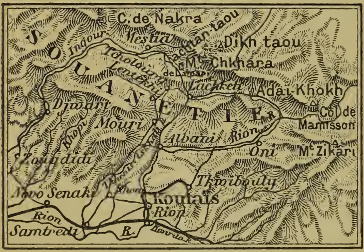
2. La figure de la Vierge est grave ; elle étend la main en signe d'octroi d'une grâce ; l'Enfant-Jésus bénit ; sa pose est, de même que celle de la mère, calme et digne. Elle a l'aspect d'une divinité ; elle reçoit l'hommage du roi Bagrat agenouillé et parait y répondre. La Vierge et l'Enfant-Jésus, d'une carnation vigoureuse, de tons chauds, les yeux grands et noirs, un peu ronds, à sourcils longs et droits, ont les traits bien accentués du type juif. A droite, on lit : « Très sainte mère de Dieu, intercède le Seigneur pour moi roi des rois, Bagrat, de beaucoup le plus pécheur de tous les hommes, présentement et dans l'éternité, devant ton fils. » La Vierge porte une robe foncée, bordée d'or, un voile d'étoffe jaunâtre ; l'Enfant-Jésus, une robe rouge et un vêtement vert à plis jaunes. Les deux têtes sont entourées d'auréoles en émail cloisonné vert émeraude. Bagrat, avec une couronne d'or et ornements noirs, a un manteau bleu foncé doublé d'hermine, un vêtement rouge vif, une ceinture jaune à lignes noires et des agrafes, d'or. Les cheveux sont rougeâtres, la barbe noire, les lèvres et l'oreille très colorées.

foule de croix, manuscrits, mitres, broderies, etc. L'image de Bidchwinta, la croix de David le Réparateur, la bague du roi Georges[1] sont des échantillons curieux de l'art indigène. A gauche du chœur où est enchâssée la belle mosaïque donnée par l'empereur Alexis Commène au roi David le Réparateur, et représentant la Vierge et les archanges Michel et Gabriel, on voit sur le mur les portraits en pied de Roussoudane, Bagrat III, Ghiorghi I, Hélène, Bagrat IV, Evdémon (*Catholicos* d'Abkhazie), David le Réparateur. D'autres peintures murales rappellent différents épisodes historiques ou religieux et ont quelque intérêt parce qu'elles montrent les anciens costumes royaux et ceux des évêques d'Iméréthie. Le sépulcre du roi David se trouve dans une chapelle fort délabrée attenant au couvent; sur la pierre tombale est gravée l'inscription : « Autrefois j'ai offert un festin à sept rois qui furent mes hôtes ! Telle était ma puissance que j'ai chassé les Persans, les Turcs et Arabes de mes frontières. J'ai mis les poissons d'une mer dans l'autre (c'est-à-dire de la mer Noire dans la mer Caspienne), et moi qui étais si fort, je suis maintenant couché ici les bras croisés ! » Près de la tombe est une porte en chêne bardée de plaques de fer ; David, après avoir pris d'assaut Derbent peut-être ou plutôt probablement Gandja (Elisabethpol), en aurait emporté les portes et aurait ordonné, avant de mourir, qu'on déposât près de sa sépulture ce glorieux trophée[2].

Route 5. — De **Koutaïs** aux **Vallées** de la **Tskénis-tskhali** et de l'**Ingour**[3] (*à cheval*). C'est de Koutaïs que se visite, de préférence, au mois d'août la Souanétie, c'est-à-dire les vallées hautes de la Tskhénis-tskhali et

1. Cette bague en or, datant du XI[e] s., porte une inscription géorgienne, en émail noir, tracée autour de l'ovale où est gravé saint Georges ; on lit : « Saint Georges ! moi, Georges, m'appuyant sur ta force, je bats mes ennemis. » Or, ce roi Georges II, est le père de David le Réparateur auquel on avait attribué jusqu'à présent ce bijou. Brisée, cette bague de pouce (usitée encore dans toute la Transcaucasie) est de grande dimension, son chaton s'ouvre et renfermait probablement des reliques.
2. D'après Orsolle.
3. D'après Bœdeker.

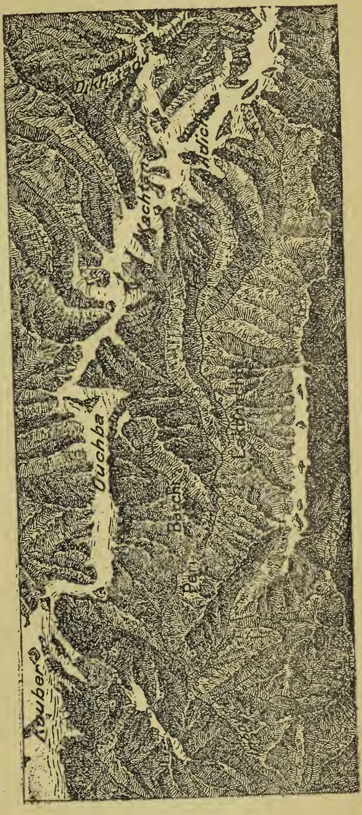
de l'Ingour, jusqu'à l'endroit où les deux rivières tournent de l'O. au S. Celle de la Tskhénis-tskhali a environ 60 v. de long, mais il n'y en a qu'une petite partie cultivée, et là où il n'y a pas de forêts ou de pâturages, les versants des montagnes présentent des rochers à nu. Il y a trois localités, dont les habitations sont très dispersées; Lenthéki, dans le bas; Tcholouri ou Tchokhir et Lachkéti, la dernière. Elle aboutit à la chaîne centrale, où est, au N.-O. le Pazi-Mta, par où l'on passe dans la vallée du Tchérek.



La vallée haute de l'Ingour, fermée au N. par les principaux sommets de la chaîne centrale, comprend dans la partie supérieure quatre localités dites la Souanétie Libre : Ouchkoul (2.165 m.), Kala, Adich (2.160 m.) et Moujal (1.600 m.) et dans sa partie inférieure Latal (1.338 m.), Betcho (1,280 m.), Pari (1.419 m.), et Lachras (1.016 m.), désignés ensemble sous le nom de Dadichkiliani, d'après une famille princière qui y demeure. Les vallées de la Tskhénis-tskhali et de l'Ingour sont séparées par une croupe de montagnes calcaires d'une hauteur considérable, que traversent le col de Latpari à l'E (v. ci-dessous) et les cols de Lazil et de Latal à l'O. Une excursion de Koutaïs jusqu'au col de Latpari demande trois jours (six jours aller et retour par le même chemin), et cela donne une idée du temps que prendrait un plus long tour de ce côté. On suit la nouvelle route de Mamisson [1] dans la vallée du Rion, jusqu'à Albani (20 v.), puis on traverse à l'O. la chaîne de hauteurs peu considérables qui la sépare de celle de Tskhénis-tskhali. Ensuite on passe au N. par Mouri ou Zakhéri et par une magnifique forêt d'où l'on ar-

1. Voir itinéraire E., route 14. De Vladikawkaz à Koutaïs.

rive à Lenthéki et à Tcholouri. Le montée au col de Latpari (2.827 m.) est assez raide. La vue de ce col ou mieux d'un point env. 100 m. plus haut, embrasse le côté S. de la chaîne centrale avec ses cimes gigantesques et ses glaciers. A l'E. ou à droite, les parois colossales et déchiquetées du Chkara et du Djanga ; à l'O., les fières pyramides de Ghez-tola et du Tetnould (5.091 m.), gravi en 1887 par Freshfield. En redescendant du col au N., on voit la double cime de l'Ouchba (4.759 m.), le Cervin du Caucase. On trouve un gîte au bas du col, au « doukhan » (cabaret) de Kala. De là on peut aller à l'O. par Moujal, Meztia (1 402 m.) et Betcho, sur l'Ingour, jusqu'à Zougdidi, résidence des Dadians, famille princière de Mingrélie, d'où une route mène à Samtrédi (42 v.), à 11-14 jours de marche de Kala. A l'E. de Kala, on va par la région où sont les sources de la Tskhénis-tskhali dans la vallée supérieure du Rion, nommée Ratcha. Il y a par là trois



Haute vallée de l'Ingour. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

cols à traverser l'un après l'autre, les cols de NAKZAGAR (2.662 m.), de NOCHKA (2.580 m.) et de GORIBOLO (2.927 m.). Vue superbe sur la chaîne centrale, d'Ouchba à l'Adaï-Kokh. Il y a trois journées de marche d'OUCHKOUL (v ci-dessus) à GHÉBI, dans la vallée supérieure du Rion. et il faut coucher deux fois en plein air. Ensuite on gagne la route de MAMISSON. De GHÉBI, on gravit en sept heures le Choda (3.628 m.), d'où la vue est très étendue. On peut aussi retourner à Koutaïs en quittant la vallée du Rion à l'embouchure du Khotévi et descendant par NIKHORTZMINDA (forêt luxuriante), TKWIBOULI et GHÉLATI : 3 à 4 jours à cheval de GHÉBI.

Route 6. — De **Koutaïs** à **Mouri** (Letchkhoum), par KHONI et la vallée de la TSKHÉNIS-TSKALI. De Khoni, et par une longue plaine, on entre dans la vallée de la Tskhénis-tskali, une des plus accidentées et des plus belles du Caucase. Près de BOMBOUASKHÉDI, à l'entrée de la gorge et à gauche, est le château de GORDI appartenant au prince Nicolas de Mingrélie, et qui mérite d'être visité[1]. On gagne GVÉDI, village groupé près d'une tour carrée. Quelques maisons descendent jusqu'au torrent, la plupart dominent la route. A une heure et demie de marche, on trouve la « source de la reine ». Un peu plus loin, au tournant d'une côte est le hameau de LAZGWÉRIA. A 7 ou 8 v. de là, on franchit la Tskhénis-tskhali sur un pont de pierre et on aperçoit la citadelle et le village d'ISSOUDÉRI. On atteint OKOURÉCHI bâti sur un mont déboisé. L'église en pierre est entourée d'une galerie, et possède quelques images. On côtoie de loin, par une longue montée, la rive gauche de la Tskhénis-tskhali et l'on arrive à AGHVI. C'est l'entrée du Letchkhoum fermé au N. par le Caucase souane, à l'E et à l'O. par la Tskhénis-tskhali, la Djanoura, au S. par les montagnes et les rochers qui le séparent de l'Iméréthie. Recouvert d'une excellente terre végétale qui produit du froment et un

1. L'église de Gordi possède une image de la Vierge de Lankhéran apportée au Xe s., par Hélène, fille de l'empereur d'Orient, mariée à Bagrat IV.

petit vin doré fort agréable, le Letchkhoum exposé de toutes parts aux bienfaisants rayons du soleil, renferme bon nombre de villages, une population paisible, et jouit d'un climat renommé pour sa salubrité, mais sa haute position y rend les hivers rigoureux. De Nakouraléchi par Naspir 'Oudiéri' Mtzkhéta. Dekhwir, on atteint **Mouri**. Tsaghéri est près de là. L'église, sans coupole, est de grandes proportions; elle a une jolie porte en if sculpté.

Route 7. — De **Mouri**[1] à **Lachkéti** (*à cheval*). En sortant de Tsaghéri on s'élève péniblement sur une haute montagne, puis on descend au Kourek qu'on traverse. En cinq heures, on est à Lenthéki ; c'est une citadelle construite sur un promontoire au bas duquel se réunissent la Khélédoula et la Laskadoula ; quelques maisons du village voisin offrent un gîte suffisant aux voyageurs. On est en Souanétie mingrélienne. En quelques verstes on entre à Ghoudili, puis à Tchilouri. Jusqu'à Loudji, la route passe et repasse la Tskhénistskhali ; on ne voit que des vallées charmantes, de jolis villages aux maisons de pierre crénelées. **Lachkéti** est le dernier endroit habité sur la Haute-Tskhénistskhali[2].

Route 8. — De **Koutaïs** à **Laïlachi** (Letchkhoum) (60 v.), *en phaéton* jusqu'au pont d'Alpani ; de là (*à cheval*). De Koutaïs, on suit la rive droite et la vallée du Rion ; on passe par les villages Opichkti et Merkwéna, D'Alpani on s'engage dans le défilé de Landjanouri ; on tourne à droite et, par une montée de 3 v., on atteint **Laïlachi**.

Route 9. — De **Koutaïs** à **Betcho** (Souanétie) (179 v. 1/2, *à cheval*), par Namokhovani (21 v.),

1. De Mouri, on peut descendre à Laïlachi, et, par la vallée du Rion, aller au Ratcha, à Koutaïs; ou bien on peut par le N pénétrer en Souanétie.

2. En une journée on peut entrer dans la vallée des princes Dadichkiliani et de là aux sources de la Maka; ou bien pénétrer dans la Souanétie libre, mais la route est meilleure par Mouri et Lenthéki. Enfin, on peut se rendre au Ratcha soit en gagnant les sources du Rion, soit en suivant la vallée de la Djanoura et en tournant à l'E. de Saïrmo vers Oni.

Tvichi (21 v.), Alpano (8 v.), Orbéli (10 v.), Mouri (8 v.), Liskouri (24 v.), Loudji (19 v. 1/2), Davbéri (20 v.), Ipar (17 v.), Gémoukh (7 v.), Mesti (7 v.), Latal (9 v.), **Betcho** (8 v.).

Route 10. — De **Koutaïs** à **Oni** et **Glola** (Ratcha), (*à cheval*), par Tkwibouly, Nicortsminda, Khotévi, Outséra (haute vallée du Rion). Tkwibouly, qui est relié à Koutaïs par une voie ferrée, est situé sur le haut de la Dzévroula, au pied du mont Sagoré et est connu par les riches mines de houille qu'on commence à y exploiter. Après la rude montée de Nakérala, on redescend à travers quelques taillis. Au bas, un beau lac très poissonneux, nommé Kharis-tchwali (œil de bœuf), étend ses eaux bleues. Le torrent Khaor, qui se perd sous la terre pour en ressortir à quelque distance, arrose une plaine qui lors des grandes pluies est inondée, et comme elle est accidentée de trous profonds, le passage en devient souvent dangereux. Bientôt l'église de Nicortsminda s'aperçoit au loin. A gauche, dans un bois, on peut aller voir une glacière naturelle, dont les abords sont assez difficiles. Un grand rocher est percé d'une ouverture surbaissée par laquelle on pénètre, sur des éboulis de pierres, au fond d'une caverne de 2 pieds de haut. Des stalactites de glace se forment sous une fente d'où l'eau suinte, et, dans le fond, est un réservoir dont la surface est couverte d'une glace solide. L'église épiscopale de Nicortsminda (XIe s.), résidence de l'évêque du Ratcha, est un très joli édifice, en forme de croix, à haute coupole, orné de sculptures à la manière géorgienne. Beau parvis à l'O.; chapelles au N. et au S.; peintures grecques; images, croix, etc. Par Khotévi on va à Ambrolaour. On traverse le Rion à Kidiothavi où l'étroit passage est gardé par une forteresse, et on atteint Sori. De là à **Oni**, il y a une quinzaine de verstes. Toute cette vallée du Rion ressemble à celle de la Souanétie mingrélienne. La route, longeant la rive droite de la rivière, arrive à Outséra (10 v.). A côté, des sources ferrugineuses carbonatées sortent de terre, et, un peu plus haut dans le village, des eaux gazeuses dégagent des exhalaisons très fortes. D'Outséra on

continue sur **Glola**. De sa belle et forte citadelle, il ne reste que des pans de mur. Elle s'élevait sur un mamelon très raide et commandait le village placé entre elle et la Bokona, torrent furieux qui ronge incessamment les terres. C'est dans une de ses inondations qu'il a balayé le village reconstruit depuis dans un endroit moins exposé à ses ravages [1]. D'OUTSÉRA, on peut remonter le Rion jusqu'à son confluent avec la Glola, puis, tournant à gauche, on atteint par Chiora le bourg de GHÉBÏ dont les maisons en pierre, crénelées, ont bonne apparence. Au delà de la dernière, on domine le Rion, petit et étroit, qui prend sa source à peu de distance et n'a plus sur ses rives d'autre village que celui de KHIDOUR. Jusqu'à LACHKÉTI, il y a une journée de marche, et, par TCHOLOUR, LENTHÉKI, on peut déboucher dans la vallée de la Tskhénis-tskhali.

Route 11. — De **Oni** à **Kwirila**. station du chemin de fer Poti-Batoum-Tiflis-Bakou (101 v. 1/2, *à cheval*). On gravit pendant quatre heures la montagne qui sépare le bassin du Rion de celui de la Kwirila nommée par les Géorgiens Satzalici et Cetzébi. On traverse VELTHÉTHRI, KWACHKEHETH, CHKMÉRI. On descend pendant trois heures la vallée très pittoresque de la Djourdchoula et la route tracée par le général Espéjo. Un peu avant le couvent de Djoudch, le chemin tourne à gauche pour aller dans le Karthli. L'église est à coupole et sans ornements architectoniques, mais elle possède le plus ancien évangile manuscrit géorgien, daté, de l'année pascale 936 de Jésus-Christ (c'est-à-dire 1032). On passe à SATCHKÉRI, ou mieux, en suivant la vallée de la Djourdchoula et celle de la Kwirila, on gagne MGHVIMÉVI, village à mi-côte. Dans le haut, s'ouvre une grande caverne où ont été bâties deux églises. Pour en affermir l'emplacement, on a fait une construction en maçonnerie qui soutient le rocher et le poids des édifices. Au fond de la caverne, une source suinte à travers le rocher, et là où l'eau tombe il s'est formé un cône de sédiment pierreux comme celui de la source de Saint-Allyre près de Clermont en Auvergne;

1. D'après Brosset.

le surplus des eaux s'écoule dans un chéneau creusé dans le roc. Une autre grotte aussi intéressante est celle d'où sort la Tchiatoura. affluent de la Kwirila et qui jaillit en cascade de la paroi du fond. La grande église de Mghvimévi est très ornée extérieurement et doit avoir plusieurs siècles de date. La porte est en ceps de vigne très joliment ouvragés. De Mghvimévi, en poursuivant vers l'O. au milieu d'affleurements de manganèse, on suit la rive de la Kwirila, et en prenant à droite, il faut aller visiter l'église de KATSKY, placée au point le plus élevé du dernier promontoire des hauteurs qui séparent la Katskoura de la Kwirila. Très originale et comparée à une coquille d'huître à cause de sa forme due à la fantaisie d'un architecte de talent, l'église est en croix à l'intérieur, de hauteur médiocre, ornée d'une coupole à 12 fenêtres décorées de sculptures. Les constructions dont elle est entourée et qui, du côté de l'O. lui donnent une forme circulaire, ne s'élèvent que jusqu'à la naissance de la coupole. Dans l'intérieur, le long de l'iconostase, il y a une foule de richesses comme croix, images, évangiles, etc. De l'esplanade du couvent, vers le N., on aperçoit le cône de pierre nommé *svéti* (colonne) au sommet duquel on ne sait quelle industrie a bâti la petite église de Saint-Siméon. L'excursion est facile. Les princes Léonitzé qui possèdent là des propriétés considérables, offrent l'hospitalité la plus gracieuse aux voyageurs qui passent sur leurs terres. Les grottes de stalactites de Varkméla méritent aussi d'être vues. Jusqu'à **Kwirila**, il y a 28 verstes par DJOKOVÉTI et DÉLIKAOURI ; mais en traversant la Kwirila près de Katsky, en remontant par une pente très escarpée, et en descendant vers le bassin de la Dziroula, on va à OUBÉ dont l'église en pierre de taille, sans coupole, mais voûtée à l'intérieur, a quelques peintures et des images. Près de l'église est une tour carrée pour un ermite (XIIe s.) dans le genre de celle de Martvili. D'Oubé à BÉLAGORI, à travers champs, on rejoint la ligne du chemin de fer, mais le passage à gué de la Tchkhéréméla est souvent difficile [1].

1. D'après Brosset.

Route 12. — De **Koutaïs** à **Tkwibouly** (40 v., *en chemin de fer*) par Ghélath, Cernévodi.

Route 13. — De **Koutaïs** à **Abastouman** (92 v. environ, *en voiture ou à cheval*). Prix d'un phaéton : 30 à 40 r. On traverse la plaine d'Adjameth et la Kwirila. Un peu au-dessous de Varsikhé, ancienne résidence de Gamba, se voient les ruines du château qu'Alexandre, roi d'Iméréthie, restaura ; elles couvrent le sommet d'une colline plate qui domine la rive gauche de la Kwirila à peu de distance de son confluent avec le Rion. On se dirige vers Bagdad ; en remontant la rive droite de la Kani-tskhali on traverse des bois, des fourrés, et le village de Doketti ; on longe une église ornée de sculptures et d'inscriptions géorgiennes. De là on entre dans une forêt de poiriers sauvages avec des clairières semées d'habitations. On commence à monter dans la gorge où les maisons de Bagdad sont semées en amphithéâtre. Un fort carré et abandonné est une construction des Turcs qui en furent délogés en 1770 par le général Totleben. Non loin, à droite, est l'église de Persati, placée à 1500 p. au-dessus du niveau de la mer. En suivant le cours de la Khani-tskhali encaissée entre deux murailles de grès verdâtre, et par un chemin taillé le plus souvent dans la paroi ou sur les assises du rocher, on rencontre les villages d'Alisméreth, de Zégouri et de Khané. Ce dernier, dont le nom géorgien signifie « longtemps », est bâti à plusieurs étages dans un élargissement de la vallée ; le Haut-Khané, à 700 p. au-dessus de la rivière, est dominé par une large plate-forme sur laquelle sont ramassées une trentaine de maisons de bois entourées de vignes et groupées autour de l'église rebâtie depuis 1832 avec les matériaux d'une plus ancienne qui était défendue par une muraille. De Khané on monte sur de grands massifs de rochers d'où la vue plane sur de sombres gouffres au fond desquels écume le torrent. On trouve encore sur la hauteur quelques champs de maïs, puis, au bout de quelques verstes, on quitte toute trace de culture pour redescendre jusqu'à **Abastouman** par un chemin raide et sauvage, mais au milieu d'une végétation superbe[1].

1. D'après Dubois de Montpéreux.

Route 14. — De **Koutaïs** à **Vladikawkaz** (220 v.) *grande route,* par la vallée du Rion, on monte à *Oni, Glola, Gourchavi.* On franchit le col de *Mamisson* (2,800 m). Puis. on descend à *Kzourté, Biz,* dans la vallée de l'Ardone. On passe à *Alaghir* et par *Arkonskaïa* on arrive à *Vladikawkaz.* (*Voir itinéraire E, route 14.*)



De Koutaïs à Vladikawkaz par le col de Mamisson.

Route 15. — De **Koutaïs** à **Rion** (8 v., *en chemin de fer*). Voir route 2.

Route 1 (*suite*). — De **Rion** à **Kwirila** (28 v., *en chemin de fer*). Avant Adjaméthi, à gauche, s'aperçoit la villa Tchognary, ensevelie sous la verdure et les roses ; à droite s'étendent de vastes forêts giboyeuses. Suiri est renommé pour ses vins. **Kwirila** (*buffet*). Chef-lieu de district. 1,500 hab. *Poste aux lettres. Télégraphe. Hôtel de France.* Entourée de coteaux fertiles, cette petite ville est une station très animée où est concentré tout le commerce du manganèse dont les gisements occupent, dans le district de Chorapan et dans le bassin de la Kwirila, une superficie 126 v. carrées.

Route 16. — De **Kwirila** à **Satchkéri** (54 v., *à cheval*) par Boslévi. Tchiatouri. De Kwirila il y a trois chemins : ou bien l'on suit presque constamment la rivière de ce nom en passant par Boslévi (c'est par là que viennent les minerais entreposés à Tchiatouri et provenant des communes de Zéda-Rgami, Gvimévi et d'Arkvéti) ; ou à travers les montagnes on gagne Katsky (c'est par là que viennent les minerais de Rgami) ; ou enfin par Oulévi, en suivant le sommet du plateau jusqu'à la rivière Dziroula, qu'on traverse à gué, on atteint les gisements d'Itkvissi, Choukrouti

et Pérévissi ; (c'est par cette voie qu'on transporte les minerais de la rive gauche de la Kwirila). Un chemin de fer, en construction, reliera Kwirila à Tchiatouri dans quelques mois.

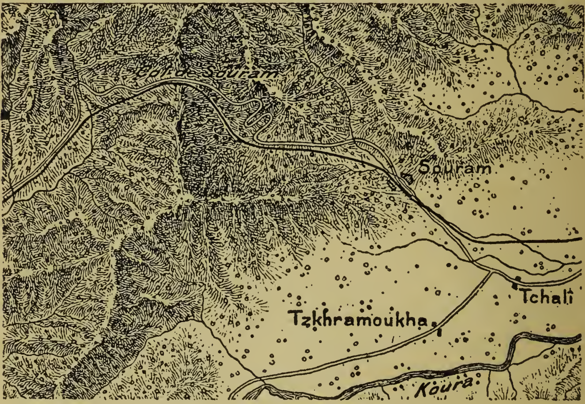
Route 17. — De **Kwirila Oni** (101 v. 1/2, *à cheval*) par *Boslévi* (12 v.), Mordzoneti (14 v.), Keïamouri (10 v 1/2), Satchkéri (14 v. 1/2), Dgrutchi (13 v. 1/2), Schkméri (19 v.), Oni (18 v.).

Route 1 (*suite*).—De **Kwirila** à **Mikhaïloff** (59 v., *en chemin de fer*) par Dzérouli, Bélagori (*buffet*), Marélisé, Béjétoubani, Varvarino (*buffet*), et Mikhaïloff (*buffet*).

C'est à Béjétoubani que commencent les pentes de Souram. La locomotive est dételée et remplacée par deux machines Fairley. Le train remorqué par ces engins puissants monte lentement vers le col. Au fond de la vallée de la Tchkhéréméla dont les eaux coulent pures, et sur lesquelles sont jetées quelques frêles passerelles en clayonnage, mille ruisseaux se précipitent en une série de cascades ; des forêts et des bouquets d'azalées, de rhododendrons, de clématites, d'églantiers, couvrent en été les flancs des montagnes ; de vieilles forteresses juchées dans des situations pittoresques donnent à ce paysage le charme spécial et mélancolique propre aux ruines. Après Varvarino la voie traverse par un tunnel de 3 v. 1/2, ouvert en 1890, la croupe de Souram et on atteint **Mikhaïloff.**

Route 18. — De **Mikhaïloff** à **Souram** (4 v. *en chemin de fer ou en voiture*). *Buffet. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe en toute langue*). Camp d'été pour l'armée. **Souram**, le Sourion de Ptolémée, le Surium de Pline, le Sourami de Vakhoucht, est une petite bourgade de la Kartalinie, située à douze verstes du col de Lhiki qui sépare la Géorgie de l'Iméréthie. C'était là que passait la route commerciale qui reliait les colonies grecques du Pont-Euxin à l'Ivérie et à la Perse. Les marchandises remontaient le Phase (Rion) et la Kwirila jusqu'à Chorapan d'où on les chargeait sur des chevaux ou des chameaux pour franchir les montagnes meskiennes et atteindre les bords du Cyrus

(Koura) où recommençait la navigation. Souram est baigné par le ruisseau du même nom qui se jette un peu plus bas dans la Koura. Ses environs sont d'une fertilité remarquable et produisent un des plus beaux froments de la Géorgie, bien que la plaine de la Kartalinie ait une élévation considérable et que Souram ne compte pas moins de 2,113 pieds de hauteur au-dessus de la mer Noire. Aujourd'hui ce bourg de 1,500 habitants ne



Le col de Souram et l'ancien tracé du chemin de fer.
D'après la carte d'Élisée Reclus.

renferme que la gare du chemin de fer, quelques bâtiments de l'Etat, des casernes, des hôpitaux et une centaine de maisons géorgiennes. En revanche, le paysage est caractérisé par l'imposante ruine qui domine le village. Selon Vakhoucht, le château de Souram aurait été fondé au IIe s. avant Jésus-Christ par le roi Pharnadjam, de la seconde dynastie géorgienne. Cet antique manoir couronne un roc isolé qui surgit comme un îlot entre les deux bras de la Souramka. Là vivait un seigneur suzerain (*thavad*), un de ces petits despotes que les rois du Khartli avaient tant de peine à contenir. Sur la face S.-E. du château on remarque une muraille crénelée qui plonge sur l'abîme et semble n'être que la continuation

du rocher. La tradition prétend qu'un des seigneurs de Souram se donna beaucoup de mal pour construire ce mur qui devait compléter la défense de la forteresse. Il avait beau choisir les meilleurs matériaux et surveiller lui-même les travaux, rien n'y faisait, et, à peine à la moitié de sa hauteur, l'ouvrage maudit s'écroulait. On recommença plusieurs fois à bâtir, mais toujours en vain; la muraille enchantée s'obstinait à tomber en poussière. Alors l'architecte déclara qu'il n'y avait qu'un moyen de rompre le charme, et que ce moyen, qui lui avait été révélé par un songe, consistait à enterrer vivant, sous les fondements... un fils unique! Grand fut l'étonnement des villageois à la nouvelle de ce nouveau procédé d'architecture, mais ils se tranquillisèrent bientôt, chargés qu'ils étaient tous d'une nombreuse progéniture. Cependant on découvrit parmi eux une pauvre veuve, laquelle n'avait qu'un fils qui la soutenait par le travail de ses mains. Le malheureux remplissait les conditions requises, et il fut désigné pour être descendu dans la fosse. Après le sacrifice la muraille s'acheva si heureusement qu'elle tient encore aujourd'hui; seulement elle ne sécha jamais entièrement, et l'humidité qui suinte à sa surface est attribuée aux larmes versées par la mère infortunée. Une vieille chanson, connue aux environs de Souram, exprime les plaintes de la pauvre veuve qui parle à son fils Zourab pendant qu'il est peu à peu muré. Elle lui demande s'il l'entend, s'il est encore vivant, et, à la fin des différents couplets, Zourab répond qu'il est déjà enterré jusqu'à la ceinture, puis qu'il en a jusqu'au cou, et enfin ses adieux se résument dans ce cri déchirant : « Waimé déda gavtavdi; » maintenant, mère, c'est fini! Telle est la légende singulière qui se rattache au château de Souram devant lequel le voyageur passe avec indifférence. Aujourd'hui abandonnée aux oiseaux de nuit ce n'est plus qu'une ruine comme il y en a tant au Caucase.

Route 19. — De **Mikhaïloff** à **Borjom**, (27 v. 1/2, *en équipages de poste, omnibus, phaéton*) par Savansliskhiévi (14 v. 1/2) Borjom (13 v.). — **Mikhaïloff** (*Buffet. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.*

Grands ateliers du chemin de fer. *Auberges.*) Au bout de 6 verstes, on entre dans le défilé de la Koura. Des collines boisées, plantées de conifères et couvertes de verdure et de champs de maïs escortent le voyageur tout le long de la route qui est une des plus charmantes du Caucase. **Borjom**, à 3,048 p. au-dessus du niveau de la mer Noire, propriété de S. A. I. le grand-duc Michel Nicolaïévitch.

Hôtels : « Cavaliersky dome », « de Marseille », de « Berlin. » *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe* en toute langue. Parcs du palais. Remert, Vorontzoff, des eaux minérales. Etablissement de bains. Casino. Bibliothèque. Bazar. Hôpital militaire. Une église orthodoxe, une arménienne, une école. Maisons meublées à louer depuis 400 r. Chambres 50 r. environ, pour la saison, c'est-à-dire depuis le 15 mai jusqu'en octobre.

Saison thermale du 1er juin au 10 septembre. Source « Catherine », alcaline, carbonatée. Source « Eugénie » ferrugineuse, alcaline, carbonatée. Source « Tsagver » ferrugineuse, alcaline, calcaire. Outre le traitement ordinaire avec l'eau des sources « Catherine » et « Eugénie », les malades peuvent prendre des bains avec application de l'électricité, et trouvent dans l'établissement de Borjom des appareils à air comprimé et raréfié, des sels minéraux, etc.

Excursions. — Église de Daba ; monastère de Timothé-Soubane ; église de Satghéri ; Likane ; Ziloné monastère ; ruines des vieilles forteresses ; lac Tabitskour.

Route 20. — De **Borjom** à **Akhaltzik**, (46 v. *en équipages de poste ou phaéton*) par Strachnokopski (14 v.), Atskour (12 v.), **Akhaltzik** (20 v.). C'est à Atskour que finit le défilé de la Koura. La vieille et pittoresque forteresse profile ses tours démantelées au-dessus du village dont l'église ruinée était un joli modèle d'architecture ; **Akhaltzik** (18.269 hab.) *Hôtel. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* Orfèvrerie ; bijouterie en filigrane. Costumes de femmes fort curieux. — L'époque précise de la fondation de cette ville est inconnue. On la voit mentionnée pour la première fois dans l'histoire sous le règne de la reine de Géorgie Thamar, au XIIe s. Assiégée et prise par le général Paskévitch, pendant la guerre de 1828-1829, elle fut

cédée définitivement à la Russie par le traité d'Andrinople ainsi que le *pachalik* auquel elle avait donné son nom. La forteresse d'Akhaltzik domine toute la ville et offre un des plus jolis points de vue de la route. *Visiter les nombreuses églises*, le quartier juif. *Excursion* au village de Ciorklis (3 verstes), à demi enfoui sous la verdure.

Route 21.—D'**Akhaltzik** à **Abastouman** (24 v., *en équipages de poste, omnibus, phaéton*). **Abastouman**, *Hôtel du Centre. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe en toutes langues. Observatoire météorologique* que S. A. I. le grand-duc Georges Alexandrovitch a fait construire. La création d'Abastouman comme station balnéaire est due au docteur Remert. (1870). Dans un défilé resserré, sur les deux rives d'un petit ruisseau, s'échelonnent une caserne, des églises un bazar, les magnifiques établissements de bains, les hôpitaux, les nombreuses villas construites depuis quelques années, et le charmant palais de S. A. I. le grand-duc Georges Alexandrovitch. Le climat très doux d'Abastouman (qui est cependant à 4,170 p. au-dessus du niveau de la mer Noire) et ses eaux thermales attirent une foule de malades [1]. La seule promenade



AKHALTZIK.—D'après Élisée Reclus.

1. Les trois sources d'Abastouman débitent 86,000 védros (1 védro = 12 litres) par jour; leur température varie entre 37 et 33 degrés Réaumur. L'une des meilleures installations de l'établissement thermal est celle des chambres réfrigérantes. L'eau est amenée par des tuyaux hermétiquement fermés dans quatre chambres cimentées. Dans chacune d'elles, le conduit qui contient l'eau destinée aux bains est refroidi par de l'eau de source, laquelle produit exactement un abaissement de 4 degrés. De sorte qu'en passant successivement par les quatre chambres, l'eau chaude de 37 degrés est refroidie jusqu'à 21 degrés. L'établissement, qui contient trente-deux

assez rapprochée est un petit bois de sapins où l'on va chercher de l'ombre; l'unique distraction est l'ascension quotidienne à la « Rotonde, » où joue la musique et où l'on danse pendant la saison. Le voyage et la vie à Abastouman coûtent cher ; les maisons se louent 5, 6, 700 roubles et plus ; une chamble meublée : 100 roubles, depuis le 15 juin jusqu'au 15 août.

Route 22. — D'**Abastouman** à **Koutaïs**, (92 v.) *en voiture ou à cheval.* Prix d'un phaéton 30 à 40 r. On suit la vallée de l'Abastouman-tchaï au milieu de montagnes couvertes de forêts Puis la route, bien tracée, taillée à pic, s'élève rapidement. Les forêts cessent, de superbes basaltes les remplacent, une flore merveilleuse apparaît. On atteint le col de *Zékari* (2,600 m.) d'où l'on embrasse une vue très étendue sur toute la région qui domine la vallée du Rion et celle de la Koura. De là on descend au milieu des rhododendrons et des lauriers jusqu'à *Kerchbéti ;* non loin est la station thermale de *Zékari-Abanoff.* Puis on s'arrête à *Bagdad* où se termine la descente. On traverse la forêt Ananoff, la voie ferrée à *Rion* et, en une heure, on est à **Koutaïs.**

Route 23. — D'**Aghaltzik** au couvent de **Saphar**, (7 v., *à cheval*). On traverse les rivières de Borjom, d'Oldam et de Ghrel. Le couvent est à une heure et demie de distance de la ville. Le chemin d'abord assez uni aboutit bientôt à une gorge au milieu de roches volcaniques et serpente sur la gauche de la rivière Ouravelka. Le monastère et ses douze églises sont dans une enceinte de murailles ruinées, où les anciens *atabegs* avaient une citadelle et une résidence d'été, et les moines de vastes habitations. Par la beauté de sa

baignoires, est installé avec confort, voire même avec luxe. On y donne également des douches, des bains de vapeur, des bains électriques, de l'eau pulvérisée pour inhalations, etc. En 1860, on regardait ses eaux comme salino-sulfureuses et alcalines ; en 1880 comme sulfureuses et alcalines ; depuis, on leur refuse toute propriété minérale et on les classe aujourd'hui parmi les eaux thermales convenant aux personnes affaiblies, convalescentes. En tout cas, c'est une station climatérique où l'on envoie les phtisiques. (D'après M[me] Chantre.)

position, par la conservation des édifices religieux et en partie des peintures, et par tous les souvenirs qui s'y rattachent, le couvent de Saphar (1309) est certainement un des restes les plus importants de l'antiquité géorgienne. En entrant par la porte du mur d'enceinte, on voit à gauche la petite église de Saint-Siméon, plus loin la chapelle de Jean-Baptiste. Tout à côté est l'église de Saint-Saba, la plus vaste et la plus élégante, sinon la plus ancienne de celles qui se trouvent là. Malheureusement les peintures ont été abîmées par des éclaboussures de chaux. Puis viennent les églises de Notre-Dame, de Sainte-Mariné avec de curieux portraits, la chapelle de Saint-Georges, etc.

Route 24. — D'**Akhaltzik** à l'église de **Zarzma**, (30 v., par Valé, Orali, Oudé, Délovani, Odiguéni ; *en voiture* jusqu'à Bénara et de là par Choulavère et Adighiouni, *à cheval*). Ce grand et bel édifice, datant de 1045, en pierres de taille, avait trois nefs et était surmonté d'une riche coupole. Près du mur du N., il y avait une jolie chapelle ; au S.-E., se voit un clocher peu élevé, d'une construction élégante. Dans l'intérieur de l'église, aujourd'hui en ruine, quelques restes de peintures.

Route 25. — D'**Akhaltzik** à **Vardzia** (40 v., par Akachène, Aspindza, Khertvis ; en *équipages de poste* ou en *phaéton* jusqu'à Khertvis, de là *à cheval*).

Akachène est un ancien village géorgien à 7 v. de Gobiéti. On y voit une vieille église entourée de tombeaux couverts de croix ; quelques-uns en forme de béliers. Jusqu'à Aspindza, le chemin suit la rive gauche de la Koura. On gravit une crête de rochers en laissant à gauche les bains d'Akmet. Au confluent de la Tapravianė et de la Koura s'élève le château de Khertvis. Le paysage est superbe. Le petit bourg de Khertvis est au pied de la forteresse qui remonte aux temps de la nationalité karthlienne, et qui a été restaurée sous Thamar. Les grottes de **Vardzia** sont bien loin d'approcher de celles d'Ouplis-Tsikhé pour le travail ou pour l'exécution. Vardzia, dont le nom signifie en géorgien et en arménien même « forteresse des

roses, » était, selon la tradition, le séjour affectionné de la reine Thamar. Il se peut qu'elle l'ait agrandi, mais Vardzia est certainement plus ancien que Thamar. A travers des massifs volcaniques éboulés et en passant par plusieurs étages de cryptes, on atteint celui où sont les hypogées et les édifices principaux, rangés le long d'une saillie qui tient lieu de rue. Le plus considérable et celui qui frappe, au premier abord, est une grande église célèbre, bâtie à moitié dans le roc et où aurait été, dit-on, le tombeau de Thamar. Une porte voisine, taillée dans le rocher, conduit à une douzaine de grottes qui précèdent la demeure des rois ou des reines qui visitaient Vardzia. Il y avait deux maisons, une d'été et une d'hiver. Celle-ci consistait en un petit portique qui précédait un salon de trente pieds de long sur vingt de large, taillé en plein cintre. Tout autour régnait un étroit divan à la géorgienne, comme on en voit à Nakalakhévi dans l'ancien palais des rois lazes. Une grande alcôve dans le fond et une petite de chaque côté en faisaient tout l'ornement. Deux fenêtres l'éclairaient médiocrement. Au devant de l'une se trouvait le foyer circulaire creusé dans l'aire où l'on entretenait le brasier qui chauffait la chambre. La porte du fond du salon donnait dans une garde-robe ; celle à droite dans un cabinet d'où la reine pouvait entendre la messe par une fenêtre qui s'ouvrait sur une chapelle. La porte du salon se fermait solidement en dedans avec des traverses de bois, comme cela se pratique encore pour quelques églises du Caucase. L'appartement d'été était au-dessus de celui d'hiver ; on y montait par un escalier dont la première marche avait un mètre de haut. Il était aussi en plein cintre, pourvu d'alcôves et d'une chambre servant de réduit. La façade, entièrement ouverte, donnait sur une galerie ou balcon en bois ; de là on planait sur toute la vallée de la Koura, bordée de jardins et de vergers en terrasses jusqu'au sommet des pentes des collines. De l'autre côté de l'église, les grottes qui criblent les parois du rocher sont innombrables ; les unes servaient de boutiques, de magasins, d'écuries, d'autres d'appartements fort simples, presque tous semblables, et où la voûte en

plein cintre ou légèrement surbaissée est partout employée. Çà et là, d'anciens pressoirs sont faciles à reconnaître. Le grand tronc d'arbre creusé qui sert de cuve (*satznakhéli*) pour mettre le raisin et l'écraser, était remplacé par de longs bassins ménagés dans la grotte, comme en Crimée, ce qui prouve l'analogie dans les mœurs des anciens habitants de tout le pourtour de la mer Noire, Grecs ou Géorgiens. Sur les déchirures d'un rocher, s'élevait la citadelle dont il ne reste que peu de traces. Au XIVe s., Vardzia fut saccagé par Tamerlan ; au XVIe par le schah Takmazb qui vola toutes les richesses de l'église, entre autres l'évangile que Jessé, roi de Kartalinie (1727) rendit au monastère de Ghélath. Quoique Vardzia soit délaissé aujourd'hui, c'est encore un lieu de pèlerinage le 15 août [1].

Route 26. — De **Vardzia** à l'église de **Coumourdo** (*à cheval*). En partant de Vardzia pour aller à Tsounda, on laisse à droite les grottes de Vanis-Kwabi, au delà de la Koura. On passe par un affreux sentier qui domine la citadelle de Tioumouk pittoresquement et fortement assise. Non loin, vers le N., le joli lac de Kartsakh ou Souloukgel, « lac des sangsues, » situé sur le haut d'un cône que Dubois de Montpéreux regarde avec raison comme le cratère d'un ancien volcan. Au sud de ce lac, les vastes ruines de l'ancien Tsounda et une jolie église d'époque inconnue et bien conservée. Il n'en est pas de même de celle de **Coumourdo**, placée un peu plus au S., sur le plateau de Djavaketh, auquel on parvient par une montée longue et abrupte, sillonnée d'un nombre infini de ruisseaux. Par ses formes et ses grandes proportions, par le plan général, par la beauté et le choix des pierres employées, par l'exécution artistique de la bâtisse et surtout par la richesse des souvenirs antiques conservés sur ses murs, l'église de Coumourdo est peut-être la plus belle de la Géorgie. Construite en croix dont le bras occidental a été détruit, elle avait 15 m. de haut, était ornée d'une coupole qui n'existe plus, et précédée d'un

1. D'après Dubois de Montpéreux.

porche occupant toute sa largeur. Au S. : une petite chapelle surmontée d'un beau clocher ruiné, à l'entrée duquel étaient deux grandes croix en pierre dont le fût seul reste sur pied. L'histoire du monument peut se résumer ainsi : construit par l'évêque Ioané, sous le roi Léon III d'Abkhazie, en 964 ; enrichi par différents évêques ; le porche a été élevé 1,000 ans plus tard par la reine Mariam, mère de Bagrat IV [1].

Route 27. — D'**Akhaltzik** à **Akhalkalaki** (62 v.) par ROUSTHAVI (18 v.), ASPINDZA (12 v.), ABABEK (16 v.), **Akhalkalaki** (16 v.) (*Voir à l'itinéraire N*).

Route 28. — D'**Akhalkalaki** à **Alexandropol** (90 v.) par BOGDANOFKA (14 v.), EFRÉNOFKA (17 v.), KHIK-TAPA (21 v.), DJÉLAB-KISOUL (20 v.), **Alexandropol** (18 v.). (*Voir à l'itinéraire N.*)

Route 29. — D'**Akhalkalaki** à **Ardaghan** (89 v.) par SOULDA (18 v.), KARNAVÉLI (21 v.), ZOURZOUNA (12 v.), BEGRA-KATONNE (16 v.), OLTCHEK (8 v.). **Ardaghan** (14 v.). (*Voir à l'itinéraire I.*)

Route 30 — D'**Akhaltzik** à **Kars**, par ARDAGHAN (157 v. 1/2), SOUFLIS (5 v.), VALÉ (7 v.), DIGOUR (18 v.), TZOURKAB (10 v.), TZOURMAKH (13 v.), TAJAT-KÉÏ (6 v.), KARKIADAN (9 v.), ARDAGHAN (13 v.), NABI-OGLI (26 v.), KIRK-KILISSA (14 v.), DJELAOUS (15 v.), MÉLIK-KÉÏ (9 v.), **Kars** (12 v. 1/2). (*Voir à l'itinéraire N.*)

Route 31. — D'**Akhaltzik** à **Batoum** (162 v.) par un sentier de montagnes, par BÉNARI (15 v.), ZARZMA (17 v.), GODERS (5 v.), DANISPARIOULI (21 v.), KOULA (19 v.), DONDOLO (24 v.), KÉDA (19 v.), MAKHOUNDJÉTI (10 v.), ADJARISTSKALI (14 v.), **Batoum** (18 v.) (*Voir à l'itinéraire I.*)

Route 1 (suite). — De **Mikhaïloff** à **Gori** (41 v.) *en chemin de fer*, par GOMI et KARÉLI. **Gori.** (*Buffet*) 4,800 hab. *Hôtels. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* Ce chef-lieu de district et ce centre ethnologique de la Grousie, occupe à peu près exactement le milieu d'un ancien bassin lacustre au confluent de la

1. D'après Brosset.

Koura, du Liakvi, et de la Medjouda. A la base d'une butte isolée que couronne une ancienne et pittoresque citadelle, cette ville, dont la date de la fondation est inconnue, mais qui est mentionnée au VIIe s. par les chroniqueurs, est admirablement située pour devenir un jour le jardin de Tiflis grâce aux eaux courantes qui pourraient servir à l'irrigation du sol. Mais les habitants du pays ne savent pas tirer assez parti de leur terre fertile et de leur bon climat ; toutefois ils expédient à Tiflis beaucoup de vins qui servent au coupage des crûs plus forts de la Kakhéthie ; leur froment est un des meilleurs de la Transcaucasie.

Route 32. — De **Gori** à l'église de **Sion**, vallée d'Aténi (8 v., *en voiture ou mieux à cheval.*) De la station de Gori un petit chemin de fer, à voie étroite, appartenant à MM. Zézéman et Kartveloff, va au fond de la vallée d'Aténi et sert au transport des bois que ces industriels exploitent. Après le village de Khidis-Thavi, on entre dans le défilé de Djébiri. A droite les ruines de Varvara ; à gauche la forteresse Rasdène, et sur le mont Danakhwis, à une grande hauteur, une petite église dédiée à Saint-Georges. Le ruisseau Tana arrose la vallée où sont les habitations des princes Eristoff et Orbéliani. De beaux vignobles à mi-côte produisent un vin exquis. L'église de **Sion** est petite, mais admirablement posée sur un roc à pic du côté de la Tana. Elle est en pierres de couleurs différentes, et le toit est envahi par la végétation. C'est une copie corrigée de l'église de Sainte-Ripsime à Vagarchabab ; elle a été construite par un architecte arménien Théodoré. A l'extérieur, quelques sculptures assez grossières et les inscriptions attestant que l'édifice est antérieur au IXe s., c'est-à-dire à Bagrat Ier. A l'intérieur des restes de peintures très détériorées, mais très intéressantes : la famille d'Achot, chef de la dynastie des Bagratides, Bagrat II, son père Ghiorghi et sa femme (XIe s.) Dans le chœur : la Vierge debout entre deux archanges et les évangélistes. Çà et là, dans les fenêtres, quelques jolis motifs d'entrelacs polychromes. L'iconostase est orné de quatre petites colonnes en marbre blanc.

Route 33. — De **Gori** à l'église d'**Ourbnissi** (8 v. *en voiture ou à cheval*). L'église, sans coupole, n'a rien de remarquable comme architecture. Elle est haute et les murailles sont soutenues par des contreforts en briques formant des arcs disgracieux. Le vaisseau a été à moitié rebâti et ne conserve d'ancien que ses curieuses inscriptions archaïques en caractères *khoutzouri* (ecclésiastiques) indéchiffrables. D'après Brosset, l'église est fort ancienne puisqu'elle fût saccagée vers 730 pendant l'invasion de Mourvan.

Route 34. — De **Gori** à l'église de **Rouissi** (10 v. *en voiture ou à cheval*). Autrefois refuge du roi David le Réparateur, lors de l'occupation de Tiflis par les musulmans, et résidence d'un évêque titré *mrowel*, l'église du village a dû être fort jolie. Il reste quelques gracieux détails de l'ancienne richesse architectonique et quelques motifs de sculptures géorgiennes.

Route 35. — De **Gori** au monastère d'**Okhone** (39 v. *en voiture ou à cheval*). Ce monastère fut fondé par Bagrat IV en l'honneur de l'image de la Vierge donnée à son épouse Hélène par Romanos, empereur de Byzance. L'image passa, avec Simon roi des Géorgiens prisonnier, entre les mains des Iméréthiens, et fut rendue au monastère par Shah-Navaz, roi de Géorgie. Aujourd'hui elle est à Gori dans l'église de N.-D. d'Okhone.

Route 36. — De **Gori** à **Ouplis-Tsikhé** (8 v.) *L'excursion se fait en voiture assez difficilement ; il vaut mieux louer des chevaux de selle à Gori*. Prix : de 1 r. 50 k. à 2 r., aller et retour.

Ce fut vers le VIIe s. avant J.-C. que les Caucasiens apprirent des Persans l'art de construire des murailles avec de la pierre et de la chaux. Jusque-là ils avaient vécu dans des grottes naturelles, comme on en voit tant dans les vallées rocheuses de la Transcaucasie, ou dans des huttes en terre, à moitié enfouies dans le sol, semblables à celles que les paysans géorgiens et arméniens habitent encore de nos jours. Les cryptes ne sont point rares au Caucase. La facilité d'exploiter une pierre assez tendre et friable, qui ne durcit qu'à la sur-

face, et la nécessité de se créer des refuges inaccessibles à l'ennemi, ont dû, depuis longtemps, attirer l'attention des habitants non moins indolents qu'exposés à de fréquentes attaques. C'est à Vardzia et à Ouplis-Tsikhé que l'on peut voir encore aujourd'hui les plus anciennes ruines de villes troglodytiques, intéressantes au point de vue archéologique et artistique. Cette dernière ville, à huit verstes de Gori et au bord de la Koura, a été creusée dans un énorme rocher de pierre calcaire mêlée de sable et d'argile. Après avoir traversé un petit village arménien dont l'église est fort ancienne, mais dont les inscriptions sont effacées, on y arrive par un chemin assez escarpé du côté de l'E., là où se dresse un pan de muraille ruinée. Outre une foule d'établissements posés sur le roc nivelé, dont les traces se voient au N.-O., on aperçoit au S.-E. une quantité d'habitations particulières, plusieurs églises et des grottes qui passent pour avoir été des palais royaux : partout des escaliers, des canaux d'écoulement, des rues très originales. Les églises étaient voûtées hardiment, ornées de colonnettes et de nervures qui paraissent avoir été aussi délicates que le permettait le grain de la pierre. Les deux plus belles habitations ou palais, l'un à l'E., l'autre au S., se distinguent par la richesse de l'ornementation. Dans le premier, il y a une belle antichambre dont le plafond voûté était découpé en caissons octogones. Dans le second, le plafond d'une salle immense, qui a douze mètres de large sur neuf de profondeur, représentait des lambris et des poutres comme dans un édifice en bois ; elle était soutenue par deux fort piliers et abritée du soleil par un vaste auvent en pierre. Un long chemin couvert, taillé dans le roc, conduisait à la Koura, qui s'en est éloignée maintenant d'une centaine de mètres. Toutes les grottes étaient tournées au S. pour jouir de la vue qui est magnifique, et de la fraîcheur de la rivière.

De toute antiquité, Ouplis-Tsikhé n'était pas simplement un refuge, mais aussi un lieu de plaisance où s'était attachée et où demeurait une population nombreuse, amie des arts et qui savait les apprécier. Le

travail fini et remarquable de la plupart des salles n'est pas d'un peuple en fuite qui cherche une retraite. Ce n'est pas non plus à la nation géorgienne telle que nous la connaissons actuellement qu'il faut attribuer ces travaux d'architecture d'un style dont on ne trouve nulle part de traces, ni dans les habitations modernes, ni dans les ruines les plus anciennes d'églises et de châteaux. Il faut remonter loin dans l'histoire pour expliquer les différences de style appartenant à des idées bien différentes, qu'on constate à Ouplis-Tsikhé. On pourrait attribuer à l'influence persane le genre de grottes prenant jour, à la mode arménienne, par une large ouverture pratiquée dans le haut, et l'on peut reconnaître dans les voûtes en plein cintre, les caissons, les pilastres, etc., l'influence romaine. Depuis quand Ouplis-Tsikhé est-il désert? Ce n'est que depuis tous ces troubles, toutes ces guerres des Turcs et des Persans qui ravagèrent si cruellement le Karthli, qu'il est abandonné. La vallée de la Koura était couverte de villages ; il y en a encore trois ou quatre, les seuls qui ont échappé aux invasions des Lesghiens, les plus barbares des brigands du Caucase. Combien de fois ce même Ouplis-Tsikhé leur a servi de refuge ! Combien de fois ces voûtes ont retenti du bruit de leurs complots, des cris joyeux qui accueillaient le butin rapporté et des querelles que provoquaient les partages [1] !

Route 37. — De **Gori** à **Tsinkvali** (27 v., en *phaéton ou par l'omnibus* qui part tous les jours vers 2 heures de l'après-midi). On passe à KARALÉTY (ancien Nadcharmagnévi), où vécut quelque temps le roi géorgien David le Réparateur, et à TKNIAVI ; on franchit à gué le petit Liakvi, et par TIRZNISSI on descend à **Tsinkvali**, jolie petite ville placée dans une riante situation (800 hab., juifs et arméniens). A 2 v. de Tsinkvali est TAMARACHÈNE, propriété des princes Matchabelly. On peut, en *voiture*, aller visiter les églises de NICOSIE, et, *à cheval*, celles de THIR et de SABA-TSMIDA, près de laquelle il y a une chapelle curieuse creusée à une grande hauteur dans le roc et

1. D'après Brosset et Dubois de Montpéreux.

plusieurs glacières d'été naturelles. C'est par le chemin qui mène à l'église de Thir qu'il est question de faire passer un chemin de fer qui, de Gori et par le défilé de Mamisson, ira à Vladikawkaz.

Route 38. – De **Gori** à l'église d'**Icortha.** A 22 v. de Gori, cette église bâtie en 1172 a une façade orientale magnifiquement ciselée. Elle est décorée de deux niches non plus simplement triangulaires comme à Aténi, mais arrondies, festonnées sur les bords et enrichies dans le haut de trèfles à jour et à dentelures en partie brisées aujourd'hui. La porte de l'O. est décorée d'un porche.

Route 39. — De **Gori** à l'église d'**Ertha-Tsminda** (*en voiture* ou *à cheval*). Ancien monastère presque en ruine situé sur la rive droite de la Tésami ; construit, croit Brosset, à l'époque de Bagrat IV et de David le Réparateur. La coupole carrée par dehors quoique ronde à l'intérieur est percée seulement de quatre fenêtres sans ornements ; mais les façades de l'édifice présentent, comme à Samthavis, de jolis motifs d'architecture. Les peintures qui décoraient l'intérieur sont presque effacées. On y conserve deux images célèbres, l'une de 1311, l'autre de 1250.

Route 40. — D'**Ertha-Tsminda** à l'église de **Kavthis-Khévi.** Sur la rive droite de la Kavthoura, à peu de distance à l'E. d'Ertha-Tsminda, et à 32 v. de Gori, cette église est une des plus belles et des plus riches en ornements extérieurs de toute la Géorgie. La façade orientale et les fenêtres de la coupole dépassent en ce genre tout ce que l'on voit à Samthavis, à Béthanie, à Pithoreth, etc. Si le fondateur est inconnu, on sait du moins que le portique occidental fut bâti entre 1658 et 1677. Au-dessus de la porte, on a cru reconnaître le portrait de David le Réparateur.

Route 1 (suite). — De **Gori** à **Mtzkhet** (*buffet*) (51 v. *en chemin de fer*), par Grakali, Kaspi, Ksanka.

Route 41. — De **Kaspi** à l'église de **Samthavis** (10 v.). Près du village de Dchala, s'élève le grand monastère de **Samthavis**, construit en belles pierres de

taille et environné d'une enceinte. Sur le portique : un clocher en briques, et dans l'enceinte : une petite citadelle. L'église rebâtie au milieu du XIe s., possède quatre images à inscriptions intéressantes. C'est un des beaux édifices religieux de la Géorgie.

Route 42. — De **Ksanka** à **Moukhrane** (6 v., *en voiture* ou *à cheval*). On passe au pied de la forteresse Tsikidziri et on descend dans une vallée immense entourée de montagnes et très fertile. **Moukhrane** (800 feux) est noyé au milieu de vignobles et d'une belle végétation. C'est à quelque distance du village qu'est le château du prince Bagration-Moukhransky. Les jardins, l'installation vinicole, les caves, la tonnellerie, etc., méritent d'être visités.

Route 43. — De **Mtzkhet** à **Vladikawkaz**, par la ROUTE MILITAIRE DE GÉORGIE (180 v.), *en équipages de poste*). (*Voir à l'itinéraire D.*)

Route 1 (suite). — De **Mtzkhet** à **Tiflis** (20 v. *en chemin de fer*), par AVTCHALA.

Route 44. — De **Mtzkhet** à **Tiflis**, (20 v. 1/2, *en équipages de poste*), par la ROUTE MILITAIRE DE GÉORGIE. (*Voir à l'itinéraire D.*)

ITINÉRAIRE K

TIFLIS ET LES ENVIRONS

Tiflis (104,000 hab.) — *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe* (en toute langue). *Hôtels* du Caucase, de Londres, Siévernié Noméra (chambres meublées), Dvortsovaïa Nomera (id.), qui ont des commissionnaires-interprètes à la gare. (Dans les *tavernes géorgiennes : Télipotchouri*, en face de l'hôtel du Caucase, *Pouri-Gvino*, Golovinsky prospect, et, en été, à Véra et à la Mikhaïlovsky, on peut goûter la cuisine indigène.) *Clubs :* « anglais », « kroujok » (concerts le jeudi et le dimanche en été, bals en hiver. Il faut se faire présenter par un des membres. 1 r. d'entrée). « Tifliski Sobranié », club arménien (concert en été, bals en hiver ; se faire présenter par un des membres ; 50 k. et 1 r. d'entrée selon les jours). « Artistique » (théâtre d'amateurs : concerts, comédies, vaudevilles, opérettes) ouvert seulement en hiver ; (se faire présenter ; 1 r. les jours où il n'y pas de représentation ; pour les jours de spectacle le billet de place sert d'entrée). « Allemand », « du Commerce ».

Théâtre de la ville, théâtre de la banque foncière de la noblesse. *Guides-interprètes* pour le Caucase, la Turquie, la Perse et l'Asie centrale : Rostom, Gérôme Réalini, Jean Bagramiantz. (Pour prix et conditions s'adresser par lettre ou télégramme à l'hôtel du Caucase ou de Londres.) *Voitures :* en ville 30 k. la course; 60 k. l'heure; 3 r. la journée; de la gare et vice-versâ avec ou sans bagages, 80 k. Tramways. Bains d'eaux thermales sulfureuses et gazeuzes à 25° 9 ; 27° 5 c. : Mirzoëff, Héracle, Béboutoff Soumbatoff, Goguilo, 1 à 2 r. la chambre. — PHOTOGRAPHES : Ermakoff, Roïnoff, Engel. — TABAC : Enfiadjiantz, Bozardjiantz, rue du Palais. — LIBRAIRIE ci-devant Bœrenstaam où se vendent les ouvrages français et les cartes concernant le Caucase. — CONSULAT général de Turquie, de Perse ; consulat de France, d'Allemagne ; vice-consulat de Belgique, de Suisse. — *Agences et Compagnies de navigation et de transports :* Messageries maritimes françaises, Paquet, Compagnie russe, Nadejda, Caucase et Mercure, Lebède. Masis. Succursale de la banque de l'Etat, banque de Commerce, du Crédit mutuel. Pridonoff, Zovianoff, Foncière de la noblesse, de crédit de Tiflis. Journaux russes, français, géorgiens, arméniens, tartare.

Résidence de l'administrateur général du Caucase, Etat-major, corps d'armée, intendance, arsenal, conseil de guerre. Archevêché orthodoxe, évêché arméno-grégorien, couvents et nombreuses églises de divers cultes. Deux mosquées, etc. etc.

Cour d'appel. Administrations des mines, des voies et communications, des domaines de la Couronne, médicale, des finances du Transcaucase, de l'octroi, des douanes, du contrôle, des prisons. Gymnase militaire, instituts, écoles. Sociétés savantes : de géographie, d'agriculture, de médecine, d'archéologie, etc. Sociétés de bienfaisance française, de Sainte-Nino, de la Croix-Rouge, etc. Hôpitaux militaires, hospices.

Le musée où il y a de riches collections zoologiques, botaniques, archéologiques et ethnographiques, sous la direction du Dr Raddé, est ouvert les dimanches, mardi et vendredi de 10 h. à 3 h., entrée 20 k.; catalogue en français 30 k. Le musée d'artillerie (Golovinsky prospect) contient une série de tableaux représentant les héros et les épisodes de la conquête du Caucase. L'ancien Kroujok et sa salle des glaces, les églises de Sion, d'Antchis-Khati, de Métekh, de Vank méritent d'être visités. — EXCURSIONS au couvent de Saint-David, à Mouchtaïd, au Jardin botanique d'où l'on jouit d'une vue superbe. MAGASINS aux bazars arméniens et persans. Il s'y vend surtout des marchandises de Perse, de Boukhara et de l'Asie centrale, notamment des tapis, feutres, lainages, soieries, broderies, draps, *bachliks* (capuchons) en poil de chameau, orfèvrerie, niellée, turquoises, armes, cuivres, sellerie, instruments de musique indigènes. On y achète quelquefois à bon marché, si l'on sait marchander, mais il vaut mieux avoir avec soi un interprète. En choisissant des objets, ne jamais faire prix pour chacun d'eux, mais pour le tout, et offrir d'abord environ le tiers de ce qu'on vous demande pour finir par payer la moitié.

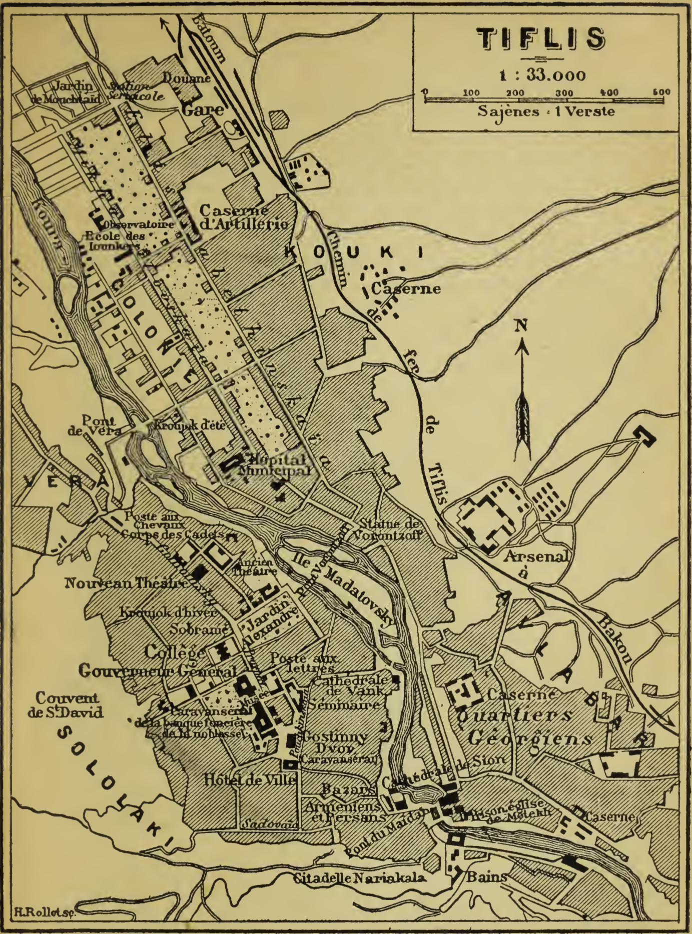
Tiflis, *Tpilissi*, c'est-à-dire « eaux chaudes » ou *Tbilisiskalaki*, c'est-à-dire « ville chaude », dont on a fait le nom Tiflis, était jadis un petit village connu par ses sources minérales. En 469, le roi Vakhtang Gourgaslan y fonda une ville et la partagea en trois quartiers : *Tiflis*, partie avoisinant les sources ; *Kala*, la forteresse; *Isani* (l'*Avlabar* actuel). Il commença aussi la construction de la cathédrale de Sion. Le roi Datcha entoura la ville de murailles et de fortifications. C'était dans la citadelle de Métekh, qui faisait partie de Kala, que s'élevait le palais royal. Si l'on en croit l'écrivain arménien Oukhtannès (VIe s.), Tiflis était, à ces époques lointaines, une cité remarquable par ses constructions et ses maisons à toits plats étagées les unes sur les autres. Les sources minérales et les bains appartenaient aux musulmans. Successivement prise et saccagée au XIe s., sous le règne de Roussoudane, par le sultan du Khorassan Djel-el-Eddin; au XVIIIe s. sous Héraclé II par le schah Aga-Mahomet-Khan, la ville ne s'est peu à peu relevée de ses ruines que depuis l'occupation russe (1799) et grâce aux princes Vorontzoff, Bariatinsky, etc. Située par 41° 43' 37" latitude N. et 42° 27' 31" de longitude E, sur les deux rives de la Koura (en géorgien *Mtkvari*), dans une vallée resserrée entre des montagnes arides[1], mais admirables de couleur et de relief, la capitale de la Transcaucasie est une ville de contrastes. Dans la ville nouvelle on se croirait presque à Saint-Pétersbourg ou à Moscou, tandis que les vieux quartiers géorgiens et persans ont conservé leur physionomie asiatique. La place d'Erivan est une espèce de terrain neutre, mais déjà européanisé, entre la ville orientale et la ville russe, le Tiflis du passé et le Tiflis de l'avenir. C'est au delà de cette place que s'étendent le quartier de Solokaki, et, en remontant la Koura, la perspective Golovinsky qui mène au nouveau pont de Véra. Dans la ville nouvelle, les rues sont larges, assez bien pavées et les magasins pourraient rivaliser avec ceux de la perspective Nevsky et de la

1. Température moyenne de l'année à Tiflis : 12° 6 ; celle de juin, juillet, août est de 24° 3, et celle de janvier de 1/2° c.

Balchoï-Sadovaïa. Les squares de la place d'Erivan et du boulevard égayent ces quartiers. Presque en face du jardin public qu'on vient de détruire à moitié pour y élever un musée d'artillerie, est le palais de l'administrateur général du Caucase. Cet édifice n'offre rien de remarquable à l'extérieur, mais les appartements sont décorés les uns dans le goût européen, d'autres avec la recherche du style persan. Le *Kroujok* (club) et le *Sobranié*, fréquenté par le commerce arménien, sont en face de la rue Bariatinsky sur la Golovinsky prospect. Ces deux cercles ont des jardins d'été; on y danse deux fois par semaine. C'est aussi dans la ville russe que sont les banques, l'hôtel du Caucase, le *Caravansérai* Tamamcheff, de la banque Foncière de la noblesse, l'état-major, la mairie, la préfecture, la police, la poste aux lettres, la bibliothèque publique et le musée. En face le nouveau théâtre, la petite église de Saint-David, perchée sur le penchant de la montagne *Mtatsminda*, c'est à-dire « montagne sainte », domine à l'O. Tiflis. C'est là, dit la légende, que vécut le saint, l'un des Pères venus de Syrie au IVe s., pour prêcher le christianisme en Géorgie. On y montre le tombeau de Griboïedoff, le poète russe qui, ministre de Russie à Téhéran, périt dans une émeute populaire, en 1829. A quelques pas de l'hôtel de Londres, au delà du pont Vorontzoff, s'élève la statue du prince. Ce pont réunit la ville et la *Colonie*, faubourg originairement peuplé de Wurtembergeois, chassés en 1818 de leur pays par des persécutions religieuses; les maisons la plupart précédées d'un petit jardin, habitées par les descendants de ces émigrés, donnent à la Michaïlovsky un aspect de petite ville allemande. Les jardins et cafés-concerts de Pouchkine, Sans-souci, des Vases, etc., fréquentés les soirs d'été par le monde où l'on s'amuse, s'étendent au milieu de la *Colonie*. Comme au *Sobranié*, des orchestres asiatiques y exécutent des danses, des mélodies et des chansons géorgiennes et persanes. *Mouchtaïd*, le bois de Boulogne de Tiflis, marque l'extrême limite de la ville. Plus loin, sont les écuries du tramway, la douane, la gare, etc.; à gauche le champ de courses et une autre colonie allemande, *Alexandersdorf*. Au pied

de l'arsenal, sur la rive gauche de la Koura, la vieille ville géorgienne de l'*Avlabar*, sa forteresse convertie en prison, l'église de *Metekh*, etc., sont bien plus intéressantes que toutes les réminiscences et les imitations de l'Occident. L'église de Métekh, bâtie au Ve s. par Vakhtang Gourgaslan, en même temps que Tiflis, a beaucoup souffert. Au XVIIe s., elle servit d'arsenal et fut démolie par la foudre au XVIIIe; rendue au culte, elle devint l'église de la cour royale; ruinée en 1795 par les Persans, lors de la prise de Tiflis par Aga-Mohamed Khan, elle a été réparée ces dernières années. On y montre la tombe de la reine Chouchanik, martyrisée le 17 octobre 544 par son époux musulman Vasken. En 693, les restes de la sainte déposés d'abord à Tsortag près Akhtal ont été transportés à Métekh. Sous la montagne de Métekh il y a une chapelle dédiée à Saint-Abo; c'est en cet endroit, dit-on, qu'en 790, le saint fut brûlé par les Persans.

Un pont jeté sur les rives de la Koura unit l'*Avlabar* aux quartiers arméniens et persans qui descendent de la vieille citadelle persane de *Nari-Kala* jusqu'au bord de la profonde tranchée où coule le fleuve. Là, les maisons grisâtres à terrasses s'entassent les unes au-dessus des autres dans un labyrinthe de ruelles escarpées qui s'entre-croisent de la façon la plus bizarre et la plus capricieuse. C'est par là qu'on passe pour se rendre aux bains alimentés par les sources sulfureuses. C'est sur une place de ce quartier asiatique, le *Maïdan*, que s'étend et se développe l'enchevêtrement de ruelles qui constitue le bazar arménien ; chacune de ces ruelles est bordée de magasins juxtaposés qui servent tout à la fois d'ateliers et de boutiques, car tous les objets s'y fabriquent sous les yeux des chalands et des promeneurs. Certaines industries sont localisées dans des allées déterminées ; telles sont les allées des fourrures, des poteries, celles beaucoup plus intéressantes des armes et de l'argent, où sont installés les armuriers et les orfèvres ; munis d'un outillage des plus primitifs, ces artistes caucasiens exécutent sur argent et sur acier des niellés d'un goût charmant et d'un joli dessin. C'est surtout là et dans le bazar des soieries et des étoffes que



l'amateur de bibelots peut acheter les brocards de Noukha et de Chémakha, incrustations d'or sur ivoire de Kasi-Koumouk, *kindjals* (poignards) damasquinés,

fusils et pistolets cerclés d'argent niellé, cimeterres aux reflets bleuâtres du Daghestan, tapis fabriqués par les femmes kurdes de la province d'Erivan, sans parler de tous les objets rares et précieux importés de la Perse, de la Turquie, du Turkestan, de Boukhara et de Hérat. Chacune de ces boutiques pourrait être le sujet d'un tableau de genre. La foule qui s'y promène est aussi bigarrée et bariolée que possible ; fonctionnaires russes en uniforme, Tartars portant la *bechmett* et un *papak* velu et conique, Arméniens coiffés d'une casquette plate qui contraste étrangement avec leur justaucorps asiatique à fausses manches pendantes, Wurtembergeois fidèles à l'ancien costume souabe, Albanais en fustanelle, Grecs mendiants, Turcs enjuponnés, Ossètes reconnaissables à leur calotte de feutre, Persans vêtus du costume national et coiffés de longs bonnets pointus en astrakhan, Lesghiens au profil aquilin, Turkomans des steppes de Transcaspienne, Géorgiens serrés dans la *tcherkesse*, tout ce monde se presse, se bouscule dans les rues étroites et encombrées du bazar. Parfois une longue file de chameaux chargés de marchandises de la Perse, un *arba* plein de peaux de bœufs gonflées de vin de Kakhéthie, des chevaux portant des outres d'eau puisée à la Koura, essayent de se frayer un passage à travers cette cohue [1].

Le bazar tartar et persan se compose de corridors voûtés, très larges et très élevés. Assis sur un tapis au rebord de sa boutique, le marchand attend les clients en fumant un *kalyan* le *narghileh* de la Perse, ou en égrenant rapidement sur un chapelet d'ambre jaune les cent noms d'Allah. La plupart de ces négociants vendent des soieries et des tapis [2].

Non loin du bazar, se trouvent un grand caravan-

1. Les Russes, les Géorgiens et les Arméniens forment la majorité de la population de Tiflis, ensuite il y a des représentants des diverses races du Caucase : des Allemands, des Français, des Anglais, des Polonais, des Grecs, des Persans, des Chaldéens, des Tartares, des Italiens, des Grecs, des Turcs, des Suisses, etc., etc. D'après le professeur Brugsch, on parle à Tiflis environ 70 langues.

2. D'après Orsolle.

séraï récemment construit et des édifices consacrés à des cultes différents : une mosquée schiite avec un minaret couvert de plaques de porcelaine bleu turquoise, la cathédrale de Sion, l'église d'Antchis-Khati, et, près de la Koura, la cathédrale arménienne de Vank. La cathédrale de *Sion* (dédiée à l'Assomption de la Vierge), commencée par le roi Vakhtang (469), terminée seulement au VIIe s., fut successivement démolie par les Turcs sous le règne de Roussoudane au XIIIe s., rasée par Tamerlan au XIVe s., et saccagée par les Persans en 1795. Le prince Gagarine a essayé de reproduire aux voûtes les anciennes peintures disparues. La relique la plus précieuse qu'on y vénère est la croix de sainte Nino, l'apôtre du Caucase, avec laquelle elle bénissait le peuple. Cette croix est faite de deux ceps de vigne noués avec des cheveux de la sainte. Sainte Nino, contemporaine de sainte Ripsime et de sainte Gaïané dont on retrouve les souvenirs à Edchmiadzine, avait fui de Rome lors des persécutions; elle apporta d'Arménie le christianisme en Géorgie au commencement du IVe s. Parmi les images précieuses qui ornent l'iconostase, il faut citer celle de la Vierge, et celle de Nino-Tsmida, fabriquée en 1677. Dans le trésor (*qu'on ne montre aux visiteurs qu'avec une permission du saint Synode*), on admire des mîtres de patriarches, des bonnets, crosses, croix, etc., des broderies surchargées de perles fines, et des costumes sacerdotaux magnifiques. Parmi les 60 manuscrits ou édits anciens, on en cite un du Xe s. (Bible), un du XIVe s., cinq du XVe s., sept des XVIe et XVIIe s., et d'autres du XVIIIe s. Les tombeaux les plus remarquables sont ceux de Vakhtang Gourgaslan, fondateur de Sion ; du roi Adarnassé (619-639) qui termina la construction de la cathédrale ; de Jean Mkar-gdzéli, général de l'armée géorgienne sous Thamar, mort au commencement du XIIIe s. ; de Paul Tsitsianoff, le premier commandant en chef de l'armée russe en Géorgie (1806).

L'église d'*Antchis-Khati*, consacrée à la nativité de la Vierge, bâtie de 614 à 939, pendant le règne d'Adarnas par Vavila, *catholicos* géorgien, fut plusieurs fois

ruinée. Au XVIIIe s., le *catholicos* Domenti l'a reconstruite et y a placé la célèbre image miraculeuse d'*Antchi* (petite bourgade du Klardjeti sur les bords du Tchorok). D'après les inscriptions, le panneau en bois de cette image du Sauveur fut apporté d'Edesse à Constantinople en 944, sous l'empereur Roman I, puis de Constantinople à Antchi. La reine de Géorgie Thamar (1212) et son ministre Bek, évêque d'Antchi, ont fait faire le cadre d argent et les portes et les ont enrichis de pierres précieuses: les derniers ornements datent de 1823. Cachée en Kartalinie pendant les guerres de Géorgie, elle fut enlevée et emportée en Turquie où elle fut rachetée par un marchand Amrirdjan qui la rapporta à Tiflis. En 1660, le *catholicos* Domenti en fit l'acquisition pour 1,200 r. et la plaça dans l'église de Zari appelée depuis lors : église d'*Antchis-Khati*, c'est-à-dire de « l'image d'Antchi ». La peinture représentant le Sauveur dans l'action de bénir, et tenant dans la main gauche l'Evangile, est aujourd'hui complètement effacée par le temps, mais ce magnifique triptyque, qui mesure 1 mètre 50 de large sur 1 mètre de haut, offre un adorable motif d'entrelac, et le revêtement métallique intérieur des portes est fort intéressant comme spécimen de l'orfèvrerie religieuse indigène. Voici quelles sont les scènes représentées : la résurrection de Lazare, la mort de la Vierge, le repas mystique, la fête des Rameaux, l'attouchement de Thomas, la descente du Saint Esprit.

La cathédrale arménienne de *Vank*, construite, dit Chardin, au XVIe s., sur l'emplacement d'une église élevée par un pacha converti, a été ornée d'une coupole en 1750 et réparée en 1788.

Au-dessus des quartiers asiatiques, en face de l'église de Métekh, se détachent les ruines pittoresques de la forteresse persane de *Nari-Kala*. Sur le versant de la montagne qu'elles couronnent, un petit *jardin botanique* déploie le réseau de ses sentiers sinueux et ombragés, dont la fraîcheur de la verdure et les cascatelles font un bizarre contraste avec le ravin tourmenté où se précipitent les eaux des sources chaudes ; le cimetière musulman étale de l'autre côté de cette ravine,

sur les flancs d'une colline aride, ses pierres sépulcrales et ses *furbehs* grisâtres, petits bâtiments cubiques, surmontés d'une coupole comme les marabouts algériens. Des ruines de la forteresse, on embrasse d'un coup d'œil la vallée de la Koura, Tiflis, ses jardins, ses boulevards, ses ponts, ses églises, ses bazars, ses mosquées, panorama magnifique que rehausse la cime majestueuse du Kazbek dont les neiges et les glaciers resplendissent dans le lointain au-dessus des masses sombres des montagnes à demi cachées dans un brouillard bleuâtre[1].

LES ENVIRONS DE TIFLIS

Route 1. De **Tiflis à Codjor**, (*route postale*, 18 v. 1/4) en *omnibus, équipages de poste ou phaéton.* Pour les heures d'arrivée et de départ, consulter les horaires de la Poste. — On escalade la montagne de Sololaki, le ravin de la Tabakhana et, par une série de zigzags, on atteint Tabakméla (13 v. 1/4). En 5 v. on est à **Codjor.** *Hôtel. Poste aux lettres, aux chevaux. Télégraphe.* C'était autrefois une résidence des rois de Géorgie. L'air y est pur et vif, aussi beaucoup d'habitants de Tiflis y ont-ils construit un grand nombre de villas. C'est à Codjor qu'en été sont transférées les chancelleries des principales administrations du Caucase. Une grande tour appelée Kor-Oglou semble être l'ancienne forteresse géorgienne citée par Vakhoucht.

Route 2. De **Codjor** aux ruines de l'église de **Caben,** (*à pied ou à cheval*). Dans la vallée de l'Assoureth, au S.-O. de Codjor, se voient les ruines de l'église de Caben. Ce monastère de femmes, fondé par la reine Thamar à la fin du XIIe s., est aujourd'hui à moitié détruit. En pierres calcaires blanches, sans mélange de briques, comme cela se voit quelquefois en Géorgie, l'église avait une nef principale et des bas côtés sur l'un desquels on remarque encore une porte de belles proportions et admirablement ciselée. La coupole s'est écroulée et il ne reste que la base des piliers qui la supportaient. L'abside repose sur un sou-

1. D'après Orsolle.

bassement très largement empâté et forme un pignon unique à surface plane. Tous les ornements de cette façade partent de la croix qui est sculptée au sommet et se relient entre eux en suivant une ligne droite qui partage l'abside en deux parties égales, comme les deux volets d'une armoire fermée ou d'un tabernacle. Est-ce une disposition symbolique ou une simple fantaisie de l'artiste ? Les deux niches triangulaires qui sont à l'intersection des deux pans coupés formés par les extrémités de l'abside et celles des bas côtés témoignent aussi de l'originalité de l'architecte. Les colonnettes, entrelacs, palmettes et toutes les sculptures de ce monument sont finement enlevés et donnent un intéressant spécimen des détails du style fleuri géorgien au XIIe s.

Route 3. — De **Codjor** à l'église de **Béthanie**, on peut aller en voiture jusqu'au *Beilé Doukkan* (cabaret blanc) ; là on trouve un guide et des chevaux de selle.

Datant de la fin du XIIe s., l'église de Béthanie, enfouie sous une épaisse végétation, est dans un lieu difficilement accessible. C'est le prince Gagarine et M. Grimm qui ont eu l'honneur de découvrir, en 1851, les fresques qui décorent l'édifice.

La peinture murale la plus précieuse représente cinq portraits en pied, de près de 3 mètres de haut : La reine Thamar, son père le roi Georges, son fils Georges, surnommé Lacha c'est-à-dire « le beau », saint Dimitri et saint Georges. Dans le pays où elle a glorieusement régné, la plupart des édifices qu'avait construits Thamar ont été anéantis, mais son souvenir a survécu à toutes les guerres et à tous les désastres. Le temps même lui a donné une plus vive auréole. D'âge en âge, les peuplades de l'Asie occidentale se sont raconté tous ses éclatants exploits, et sa réelle histoire a été peu à peu transformée en une légende embellie par de poétiques fictions. La reine Thamar, c'est la Sémiramis du Caucase, c'est l'être privilégié auquel on attribue tout ce qui s'est fait de grand, de beau, d'utile pendant le cours de plusieurs générations. Les soldats géorgiens donnaient à cette noble femme le nom de *roi* comme les Hongrois à

Marie-Thérèse ; les prêtres ont proclamé ses vertus, les poètes et surtout Rousthavéli, dans son poème *L'Homme à la peau de tigre*, ont chanté sa beauté. Les peintures de Béthanie fort abîmées aujourd'hui et qui vont disparaître avec l'écroulement de la coupole, n'ont sans doute ni relief, ni correction de dessin, mais elles ont de l'intérêt historique parce qu'elles représentent les héros d'une ère glorieuse et qu'elles ont été peintes à une époque presque contemporaine où l'on ne pouvait se tromper sur la ressemblance et les costumes.

Route 4. — De **Codjor** à **Manglis.** (*route postale*, 38 v. 3/4 par Priout). (Pour les heures d'arrivée et de départ, consulter les horaires de la Poste et des omnibus). L'emplacement de Manglis se compose de deux plateaux contigus coupés par des ravins où couleut l'Algheth et son affluent sur lequel, en 1851, a été construit un pont de pierre. Vakhoucht dit : « Il y a dans le mot *Manglis*, des sons grecs et inconnus au géorgien, il y a deux mots : *mangli* c. à d. *faux* et *manglissi* c.-à-d. *place pour le foin* répondant assez à la richesse du lieu, et qui permettent de supposer que l'appellation dérive de là » (3,000 habitants). *Hôtel. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Casernes, etc.*). De hautes montagnes boisées, sauf du côté de l'E., de vertes prairies, des bouquets de sapins, de bouleaux, s'étagent en amphithéâtre et abritent l'église qui est un des anciens monuments de la Transcaucasie. Elle est au milieu d'une muraille flanquée d'un porche et de quatre tours. Dans l'enceinte, quelques tombes sculptées et des restes d'habitations. C'est à propos du roi Mirian II (252 à 329 ap. J.-C.) de sainte Nino et de la prédication du christianisme en Géorgie qu'il est question pour la première fois de Manglis dans les annales. Ce qu'on croit c'est que l'église fut construite par ordre de l'empereur Constantin. Aux XII[e] et XVII[e] s., elle eut à souffrir lors de la domination persane, et au XVIII[e] s. fut dévastée par les Lesghiens ; elle a été réparée en 1667, et, en ces dernières années, par les Russes.

Route 5. — De **Tiflis** à **Ekathèrinenfeld** (*chaussée,* 60 v. 1/4) par TABAKMÉLA (13 v. 1/4), BARBALO (11 v.), KODI (6 v.), KALAGHIR (15 v.), **Ekathèrinenfeld** (15 v.).

Route 6. — De **Tiflis** à **Tantzi** (*route carrossable,* 75 v.). Jusqu'à un *doukan* (cabaret) qui est avant l'ancien relais de poste de SAGANLOUK, on suit la chaussée, puis on tourne à droite. On aperçoit l'église de Khatistétéli et de Saint-Georges à la *bourka* noire ; à gauche, un petit lac salé. Après KOUMISSI village géorgien, et KODA où l'on fait halte, on gagne MARABDA ; on franchit à gué l'ALGETH. A gauche, l'ancienne redoute KALAGHIR construite par les Russes ; à droite, quelques petites églises en ruine. On descend par un pont de pierre au village tartare ARAKLO et, laissant à gauche Chibilar où coulent des sources minérales, on atteint EKATHÉRINENFELD, colonie allemande (*Auberge où l'on peut coucher*). De là à KWECH, dont la forteresse domine le village, il y a 8 verstes. Enfin, par un sentier praticable aux voitures, on arrive à **Tantzi**, propriété du prince Georges Orbéliani.

Route 7. — De **Tantzi** à l'église de **Pitoreth** (6 v. *à cheval*). Ce monastère, dédié à la Vierge et entouré d'une enceinte flanquée d un porche, est sur la rive gauche du Khram, à l'O. du pittoresque château fort Khoulouti. A peine mentionnée par Vakhoucht, l'église à coupole, de grandes proportions, en pierres de taille, est cependant un des jolis échantillons de l'architecture arméno-géorgienne et est assez bien conservée, quoique la végétation l'envahisse et que l'état d'abandon dans lequel on la laisse ne fasse craindre qu'elle n'ait le triste sort de l'église de Béthanie et de tous les monuments historiques et religieux du Caucase. Les portes, les fenêtres, les corniches sont chargées de sculptures variées et élégantes. A l'intérieur, quelques peintures fort abîmées, presque effacées, des pierres tombales en marbre, mais dont les inscriptions sont frustes, attestent la magnificence passée de ce monument dont la construction est attribuée par Brosset au roi Georges le Brillant (XIV[e] s.).

Route 8. — De **Tiflis** aux mines d'**Akhtala** (85 v. environ, en *phaéton* ou à *cheval*). De Tiflis par la chaussée jusqu'à SAGANLOUK (12 v.) ; puis on tourne à droite dans la plaine de KODI nue, brûlée par le soleil en été, balayée en hiver par les vents, et dont le sol argileux sans calcaire et sans irrigation possible, ne pourra jamais être fertilisé. On gagne SARVANE (23 v. environ), *aoul* tatar formant une oasis sur la rive droite de l'Algheth. Au bout de 10 v., on passe à gué le Khram près d'EMIR ; on contourne une petite chaîne de montagnes peu élevées et on entre dans la longue plaine de SADAKLO (15 v. d'Emir) plantée de vignes, où l'on peut boire un excellent vin ayant un bouquet tout autre que celui des vins de la Kakhéthie et rappelant un peu les petits crus du Médoc (300 habit.). Les princes Ivan, Georges Mélikoff et M. Magaloff ont là leurs propriétés. On suit la vallée de la DÉBÉDA-TCHAÏ dont le lit actuel rappelle d'une manière frappante les *canions* du Colorado. En effet, la différence de niveau entre le premier lit naturel et celui que l'action des eaux s'est creusé dans les roches basaltiques varie de 80 à 100 mètres. Peu à peu le paysage s'anime et devient riant, les montagnes s'élèvent couvertes de forêts qui s'étagent jusqu'à 2,500 m. d'altitude sur les versants des rameaux du Petit-Caucase. On traverse AÏROUM, *aoul* tatar, à partir duquel une route nouvellement faite conduit en 8 v. à **Akhtala**, hameau situé dans une position très pittoresque sur des rocs escarpés au bas desquels coule le Tchamlouk-tchaï. La Société française, propriétaire des terrains, achève ses installations ; l'exploitation des gisements et le traitement des minerais de cuivre et de plomb argentifère sont commencés.

Route 9. — D'**Akhtala** à **Tchamlouk** (6 v. environ, *à cheval ;* par un sentier très difficile). Il y a là de riches mines de cuivre exploitées jadis et qui vont l'être de nouveau.

Route 10. — De **Tchamlouk** à **Allahverdi** (12 v. environ *à cheval*). Bâtie sur les flancs du Lalvare à 300 mètres d'altitude, l'usine importante où se traitent les minerais de cuivre, appartient à des Grecs.

Route 11. — De **Tiflis** à l'église de **Sanahine** (95 v.) par SAGANLOUK (*chaussée*, 9 v.). KODI (id. 13 v.) le pont d'ARAKLI sur le Khram (id. 15 v.). CHOULAVER (*route carrossable*, 14 v.). KHOFORNÉ (id. 14 v.). ALLAHVERDI (*à cheval*, 22 v.). **Sanahine** (id. 8 v.) ; ou mieux par SADAKLO, AÏROUM, AKHPAT (*route carrossable* 85 v.). Le monastère de Sanahine, lieu de sépulture des rois arméniens Bagratides, fut fondé par des moines émigrés de Grèce en 934. Les nombreuses inscriptions qu'on y trouve sur les murs, les croix, les tombeaux, sont des matériaux utiles pour l'histoire de l'Arménie depuis le Xe jusqu'au XIVe s.

Route 12. — De **Sanahine** au monastère d'**Akhpat** (4 v. *à cheval* ; sentier très difficile). A droite du défilé de la Débéda, au pied du mont Kalery-Sar, sur une petite clairière, est situé le monastère d'Akhpat. Vers le N.-O. des murailles qui l'entourent, se trouve un petit village arménien aux environs duquel, en 1871 et 1872, M. Eritsoff, et en 1888-1889, M de Morgan, ont opéré des fouilles qui ont fait découvrir d'anciens tombeaux où on a recueilli des poignards, piques, bracelets en bronze, fibules, ornements, poteries, etc... qui prouvent que le village, les chapelles et probablement le monastère lui-même sont bâtis sur l'emplacement de nécropoles païennes. D'après une légende populaire, pendant la propagation du christianisme en Arménie au IVe s., les disciples de Grégoire l'Illuminateur, parcourant le pays et érigeant partout des églises au lieu des temples païens, bâtirent les quatre chapelles disposées en forme de croix qui sont aujourd'hui en ruines. Celle qui est au N. et bâtie la première porte le nom d'Aratchadem, c'est-à-dire l'Antérieure; à l'E. est placée celle de Saint-Minas, à l'O. celle de la Résurrection et au S. la chapelle de Saint-Georges. Le nom d'Akhpat n'est mentionné par les chroniqueurs arméniens que dans la seconde moitié du Xe s. L'église principale commencée par la reine Khosrovarynouyk, épouse du roi Achot le Bon, vers 965, fut achevée en 991.

Route 13. — D'**Akhpat** au monastère d'**Akhtala** (8 v. *à cheval*). Dans le défilé de la Débéda, au pied du

mont Lalvare, sur un rocher s'élève le monastère, au milieu des murailles à demi écroulées d'une forteresse. Il a été construit au commencement du XIIIe s., par un certain Jean Atabeg. Au premier abord, l'église rappelle un peu la cathédrale de Mtzkhet, mais elle est moins grande. La coupole encore intacte au XVIIIe s., s'est écroulée. Le toit était en dalles de pierre, mais elles sont dispersées maintenant dans l'enceinte du monastère, et le temple, par ordre du prince Vorontzoff, a été recouvert en tuiles vertes. A la place de l'ancienne coupole on en a placé une en bois et en zinc en forme d'hémisphère. Du côté O., devant la porte principale, on a élevé sur colonnes un parvis en guise de portique qui conduit à la chapelle où reposent les cendres de Jean Atabeg. L'intérieur de l'église est bien éclairé. On y voit l'image colossale de la Vierge assise tenant l'enfant Jésus dans ses bras ; les couleurs sont assez bien conservées, mais la face et la poitrine de la Vierge sont très endommagées ; puis la Nativité, l'Assomption, etc. A gauche : le caveau de la famille des princes Mélikoff.

Route 14. — D'**Akhtala** à **Tiflis** (92 v.) par Tchochkane (6 v.), Sadaklo, Choulavère (35 v. *route carrossable*), Kodi, Saganlouk (51 v. *chaussée*).

Route 15. — De **Tiflis** à **Alexandrehütte** (90 v. environ, *en phaéton ou à cheval*). De Tiflis par la chaussée jusqu'à Saganlouk (12 v.), puis on tourne à droite dans la plaine de Kodi. On franchit l'Algheth et le Khram et on gagne Ekathérinenfeld d'où, en 32 v., on arrive à **Alexandrehütte.** La verrerie du baron Koutchenback (3,000 p. au-dessus du niveau de la mer Noire), dans une gorge étroite au fond de laquelle coule le Pénésaour-tchaï et entourée de belles forêts, a été bâtie en 1882. On y fabrique dans des fours à gaz, système Siémens, de la verrerie blanche, demi-blanche, des bouteilles, etc. Production annuelle : 70,000 roubles.

Route 16. — D'**Alexandrehütte** à **Mamoutli** (15 v. *route carrossable*). Installée en 1863, la fromagerie du baron Koutchenback fabrique du beurre excellent,

du gruyère, du limbourg, et du tilzit fort appréciés. La race du bétail est un croisement de taureaux suisses et de vaches tartares et russes. Production annuelle : 1,500 pouds de fromages.

Route 17. — De **Tiflis** à **Béléklutch** (*route postale*, 53 v. 1/4) *en équipages de poste :* 5 roubles ; en *phaéton* à 4 chevaux : 15 roubles environ. Trajet en 5 ou 10 heures selon le temps et la saison. *Il n'y a pas d'auberge à Béléklutch; il faut emporter des vivres de Tiflis et coucher à la station de poste.* En sortant de Tiflis par la route de Codjor, on gagne Tabakméla (13 v. 1/4), puis on tourne à gauche et on longe les montagnes pendant 6 verstes ; on entre dans la vallée de Kodi au fond de laquelle s'aperçoit un petit lac d'eau salée. Des vignobles encadrent Barbalo (11 v.), village peuplé de Géorgiens et d'Arméniens. On traverse la colonie allemande Elisabethal et on arrive à Saragachène (13 v. 1/2). On franchit à gué l'Algheth, et, au milieu d'une contrée boisée, on monte jusqu'à Béléklutch (15 v. 1/2), 440 feux ; population composée d'anciens soldats russes retraités ; casernes ; comme garnison : le 2e régiment de grenadiers. A 8 verstes de **Béléklutch**, au bord du Khram : les ruines de la forteresse de Samschwildé. A 7 v. le *Ziloné* monastère (c'est-à-dire *vert*), et à 30 v., un autre *Ziloné* monastère, d'une belle construction, bien conservé et orné de plaques de marbre et de jolies sculptures. Aux environs de Béléklutch le chasseur trouve l'ours, le chamois, le cerf, le chevreuil, etc.

Route 18. — De **Béléklutch** à **Khram** (*route vicinale*, 34 v.) par Poste-Vedenski (22 v.), Khram (12 v.).

Route 19. — De **Tiflis** à **Tionéti** (60 v. *en phaéton ;* 50 v. *à cheval*) par Kidani, Mamkodi, Tskwari, Tchamia, Sabadouri, Khevsour-Sopéli, Sakaraoulo. De Tiflis jusqu'à Kidani, la route, pendant 9 verstes, longe le chemin de fer ; on laisse à gauche Avtchali, puis, tournant à droite, on passe à Mamkodi dont on aperçoit sur une élévation la petite église. Après une rampe on descend à Tskwari-Tchamia. Du

haut des collines de Sabadouris-Khéli qui mènent au poste de *chapars* Sabadouri, on jouit d'une jolie vue sur la plaine giboyeuse d'Ertsso connue des chasseurs, et au milieu de laquelle sont éparpillés une vingtaine de hameaux avec leurs prairies et leurs champs de blé. La chaussée coupe cette vallée et finit à Khevsour-Sopéli. On continue par un chemin qui traverse la forêt de Sakaraoulo, et, en quatre verstes on arrive au village de ce nom près duquel est la résidence d'été du prince Nicolas Tchavtchavadzé. De Sakaraoulo à **Tionéti** il y a deux chemins : l'un de 8 v., pour cavaliers et *arbas*, longe l'Iora, rivière capricieuse qu'on traverse quatre fois, l'autre chaussée de 15 v., passe à gauche de l'église de Sakaraoulo, et par une série de lacets au milieu des bois, monte aux ruines d'une église, fléchit à gauche et redescend par la forêt de la princesse Baratoff jusqu'à Tionéti.

Route 20. — De **Tiflis** à **Tionéti** (*en phaéton*) par la *route militaire de Géorgie*, pendant 10 v. jusqu'au pont du chemin de fer Mtzkhetski most. On passe sous ce pont praticable aux voitures et on atteint Sagouramo. De là on va à Akhatani, village à partir duquel on gravit un mauvais chemin escarpé ; puis on redescend dans la vallée d'Ertsso où l'on rejoint la route de Khevsouri-Sopéli à Sakaraoulo (*voir le précédent itinéraire*).

Route 21. — De **Tiflis** à **Martkhopi** (30 v., *en voiture*), par la *chaussée de la Kakhéthie* jusqu'à Lilo, puis, en tournant à gauche jusqu'au village ; ou bien par une autre *route carrossable* plus courte (12 v.) en passant à gauche de l'arsenal de Tiflis, près d'un lac salé et différents *koutors*. **Martkhopi** était très peuplé jusqu'au XIIe s. L'église était jadis un lieu de pèlerinage pour les rois géorgiens. Mais Schah-Abbas emmena en captivité plusieurs milliers des habitants et les déporta en Perse, au Khorassan et à Ispahan où ils ont formé 6 villages de 3,140 feux. Le monastère, résidence d'été des *exarques* de Géorgie, fondé en 415 par Antoine, l'un des 13 Pères de Syrie, est dédié à J.-C. On voit encore la tour *svéti* où vécut,

dit-on, le moine. La fête de Martkhopi se célèbre le 16 août.

Route 22.— De **Tiflis** à **Tsarski-Kolodtsi** (130 v. *en équipages de poste ou à cheval*), par ORKHÉVI (10 v.), VASIANI (14 v.), ASAMBOURI (20 v.), KAKOBÉTI (21 v.), KATCHRÉTI (15 v.), MOGHARI (19 v.). MATCHKHANI (12 v.), **Tsarski-Kolodtsi** (14 v.). De Tiflis par la place d'Avlabar, on prend la route de la Kakhéthie. Jusqu'à Orkhévi, on est dans la steppe. On monte vers Vasiani où est la bifurcation du chemin menant à Moukhravane et Gambor. On traverse ALEXANDREFELDT, colonie allemande d'une certaine importance, au bord de l'Iora, SARTATCHALL peuplé par des Géorgiens, et on atteint ASAMBOURI, village de Malakans situé assez haut sur la montagne. De là on descend; on franchit à gué l'Iora, et en 10 verstes on est à KAKOBÉTI. La route se dirige à droite, puis revient à gauche jusqu'à KATCHRÉTI. Au bout de 6 verstes on quitte le chemin qui va à Thélaff; après 16 v. celui qui va à Signak, et on continue par une route vicinale sur MOGHARI, village de Malakans. MATCHKHANI n'est qu'un relais de poste, mais aumi lieu d'un joli paysage; **Tsarski-Kolodtsi** (300 feux), où habitent des soldats russes retraités, est un *ourotchiché*, camp de cavalerie. Au commencement de la steppe de Chitaki quelques pâturages s'étalent sur les versants des collines qui limitent la vue à l'E. Au S. est la montagne de Saint-Elie sur laquelle est une petite église géorgienne. Au N. le mont des *Deux-Frères*. Enfin, à 6 v. et sur la pente d'un coteau boisé, les ruines d'un château attribué à la reine Thamar.

Route 23. — De **Tiflis** à **Signak** [1] (100 v. *route*

[1] La **Kakhéthie** qui comprend les vallées de l'Iora et de l'Alazan est desservie de Tiflis par plusieurs routes. — *Route de Thélaff* (93 v.). D'abord un pays montueux uniforme. 30 v. MARIENTHAL, colonie allemande dans un joli site. Puis une belle contrée où l'on traverse, à 1,695 m. d'altitude, les montagnes qui séparent les vallées de l'Iora et de l'Alazan. THÉLAFF (795 m.) (*voir ce nom*). — A 7 v. à l'O. TSINANDAL (*voir ce nom*), domaine impérial qui produit l'un des meilleurs vins de Kakhéthie. A 18 v. au N.-O. de Thélaff. ALLAHVERDI (*voir ce*

postale) par Orchévi, Vasiani, Marienfeld, Azambouri, Mouganlo, Lakbi, Noukrian, **Signak**. La colonie allemande de Marienfeld, fondée vers 1830 par les Wurtembergeois, contraste par sa jolie église, ses maisons bien construites et proprement tenues, avec les sales villages géorgiens qu'on a rencontrés depuis Tiflis. Non loin est la station d'Azambouri correspondant au bourg du même nom, habité par la secte russe des Malakans, sorte de protestants orthodoxes qui tirent leur origine des sectes luthériennes de l'Allemagne et de la Pologne. Ils sont, pour ainsi dire, les frères moraves russes avec cette différence toutefois qu'ils ne reconnaissent pas, comme le font ces derniers, d'église, de prêtres ni de sacrements. On franchit à gué l'Iora, et après Mouganlo, *aoul* tartare, qui semble perdu au milieu de la steppe de Karaïas, on change de chevaux à Lakbi et on atteint Noukrian. L'aspect du terrain se modifie peu à peu ; une rampe ardue conduit au sommet d'une montagne : de toutes parts les habitations se multiplient avec leurs ceintures de petits vignobles ; on entre en Kakhéthie, le jardin de la Géorgie. **Signak** (10.069 habit.) *Poste. Télégraphe*), fondée par les Arméniens fuyant les persécutions des Persans, se compose d'un semis de bourgades disséminées sur une suite de collines que la vaste plaine de l'Alazan sépare d'un grand relief frontière. Le site que les émigrés jugèrent à l'abri des incursions des montagnards Lesghiens et du Daghestan cantonnés de l'autre côté de la chaîne caucasique est couvert de forêts magnifiques. Le cours d'eau qui coule

nom) dont la cathédrale est un pèlerinage très fréquenté le 14[26 sept. Les tribus des Khewsours, des Touches et autres s'y rendent alors des environs et l'on y a occasion de faire des études intéressantes. Une route mène plus loin au N.-O. de Thélaff à Akhméti (env. 26 v.), Tionéti (50 v.) et Ananour (*voir ce nom*). — *Route de Signak :* 104 v. de Tiflis par Marienthal où l'on prend à l'E. Il y en a aussi une de Thélaff (62 v. 1[2). La première passe dans la vallée de l'Alazan qui a environ 100 v. de long et 8 à 30 de large. Il y a là 20.000 déciatines de vignes qui s'élèvent jusqu'à 900 m. d'altitude et qui produisent environ 30.000 hectolitres de vin par an. Signak (791 m.) (*voir ce nom*). — La route continue sur Zakatal et Noukha (*voir ces noms*). — D'après Bœdeker.

au pied des hauteurs de Signak et que grossissent nombre de petits ruisseaux venant des monts boisés d'alentour, ne contribue cependant en rien à la fertilité de ces campagnes ; ce n'est qu'un avide torrent de drainage qui s'enfuit au plus vite. On a le projet d'en distraire divers canaux d'irrigation, afin de remédier aux terribles sécheresses qui entraînent quelquefois ici la perte entière des récoltes. De Signak à Thélaff, ancienne capitale de la Kakhéthie, se déroule un chapelet de villages. L'Alazan, dont les eaux bourbeuses nourrissent d'innombrables poissons, prend sa source au mont Barbalo, et traversant le pays du N.-O. au S.-E., va se jeter au loin dans la Koura. Les vallées arrosées par cette rivière et par son affluent l'Iora, forment la Kakhéthie. La Géorgie n'a point de district plus fertile et plus beau. D'un côté, le Caucase dresse ses arides sommités frangées de blanc ; de l'autre, s'alignent des hauteurs herbues et riantes. L'hiver une brume opaque enveloppe souvent, plusieurs semaines durant, la vallée et sa bordure de collines ; mais que, tout à coup, les rayons du soleil viennent à percer la tenture de nuages, l'œil est ébloui par les splendeurs de ce paysage lumineux et aux couleurs variées. Quant à la ville elle-même, c'est une localité assez triste et dénuée de ressources ; les communications y sont difficiles ; le sol inégal y est tout en montées et descentes et une course à travers les rues a vite fait de mettre le piéton sur les dents. Le gros de la population s'y compose d'Arméniens marchands qui vivent entre eux, et, dans l'écheveau des rues tortueuses qui forment le bazar, on ne trouve uniquement que les objets de première nécessité. Sur les collines, s'échelonnent plusieurs jolies maisons appartenant aux plus riches négociants, mais la plupart des habitations sont superposées ; le toit de l'une forme la base de l'autre. Outre quelques églises, des écoles, un tribunal et une caserne, Signak possède un club, mais peu fréquenté. Un mur hérissé de tours environne la ville sur un espace de deux verstes et demie ; cette enceinte élevée par le roi de Géorgie Héraclé II, pour mettre les habitants à l'abri des attaques des Lesghiens, est percée d'un passage conduisant

à la nouvelle chaussée qui va à Thélaff et qui est le boulevard des Signakiens. De ce rempart, la vue de la vallée est splendide. Sur tout ce site, qui est à une altitude de 260 à 3.000 pieds anglais au-dessus de la mer Noire, le raisin prospère admirablement; près de 20.000 familles dans les deux districts de Signak et de Thélaff s'adonnent à ce genre de culture [1].

Route 24. — De **Signak** à l'église de **Ste-Nino** (*à cheval*). C'est à 4 v. de Signak qu'est la fameuse église de Botbé ou de Ste-Nino, l'apôtre de la Géorgie. L'église, dont la fondation est attribuée au roi Miriam Ier, est en forme de croix, assez élevée de coupole et blanchie extérieurement à la chaux, sauf la façade de l'entrée principale et le frontispice placé au-dessus qui sont en briques vernissées bleues, vertes, noires, d'un joli effet. Sur l'un des côtés du mur on lit cette inscription géorgienne : « Moi, Georges, j'ai fait restaurer cette église, après que Tamerlan eut ravagé la Géorgie. » Le tombeau dit « de Ste-Nino » est dans la chapelle latérale qui est à droite de l'iconostase. Un catafalque avec dôme à colonnes dorées surmonte une bière en noyer. Sur le haut du couvercle se voit une image peinte de l'apôtre ; sa tête est ceinte d'une auréole; dans ses mains elle tient, nouée avec ses cheveux, la croix en cep de vigne, que d'après la légende ou tradition, la Vierge lui remit lorsqu'elle lui apparut à Jérusalem et lui enjoignit d'aller prêcher le christianisme en Ivérie. Enfin, au pied du catafalque est un candélabre en bronze où les fidèles allument des cierges. Les ossements de la sainte seraient, dit la légende, déposés dans le caveau creusé au-dessous du monument funéraire. Dans l'église : la tombe du général russe Gouliakoff († 1804). La sacristie possède quelques manuscrits anciens et la croix de bronze du métropolitain Kiril, prince Djordjadzé († 1792 dans un combat contre les Lesghiens). C'était l'usage que les dignitaires ecclésiastiques (*Tchkondideli*) archevêques, précédassent les troupes en temps de guerre ; seulement l'action une

1. D'après Carla Séréna.

fois engagée, ils se retiraient à l'arrière-garde dont ils prenaient le commandement. Aujourd'hui, un archimandrite a remplacé à Ste-Nino le métropolitain. Le couvent est inhabité ; il n'y a plus de moines ; toutefois la fête de la patronne de la Géorgie est toujours tenue en honneur. La perspective qu'on découvre de là est fort belle. Sur un haut plateau aux pentes verdoyantes, s'étagent les bourgs rustiques de Bodbé et de Kédéli ; plus loin bâillent des gorges de hauteurs escarpées dont le plan supérieur est formé par les monts Noukrian. En face du monastère, presque au même niveau, se déroule la ville de Signak, dominée par sa grande muraille ; plus bas enfin, la plaine de l'Alazan achève l'aspect à la fois paisible et sauvage de ce site. Non loin du cloître s'étend la forêt de chênes Datsoultiké ou Dazémoulitké. Ses sombres feuillées sont le rendez-vous des habitants des localités voisines qui viennent, dans les journées chaudes de la belle saison y sacrifier au folâtre et joyeux Bacchus[1].

Route 25. — De **Signak** à **Thélaff** (62 v. 1/2, *route postale*), par Bakourtsikhé (15 v. 1/2), Moukousani (17 v.), Agouri (14 v.), **Thélaff** (16 v.). La première bourgade qu'on rencontre dans cette partie du trajet est Kardanak. La station postale la plus proche est Bakourtsikhé. Gourdjani, dont les vins sont comptés parmi les meilleurs de la Kakhéthie, appartient depuis le XIIe s. aux Andronic de Comnène. Leur nom est aujourd'hui russifié en celui d'Andronikoff. Un des frères de l'empereur de Byzance ayant commis un crime, se réfugia en Géorgie. La reine Thamar l'accueillit, le nomma gouverneur du district de Signak et lui fit don de quatorze villages. Gourdjani occupe un site charmant à 10 v. de l'Alazan. Non loin de là, dans un terrain volcanique, se trouve le lac d'Akthala, dont les eaux gazeuses et bitumineuses guérissent les rhumatismes et les maladies de peau. La seconde station postale est Moukousani, voisine du bourg riant d'Akhakhéni ; puis vient Vélis-tsikhé, une des plus riches bourgades du district de Signak et

1. D'après Carla Séréna.

dont les ceps ont le privilège de fournir annuellement le premier vin de la saison. Ensuite, c'est URIABOUBANI dont le nom veut dire village des Juifs. Des Juifs l'ont fondé en effet, mais l'endroit paraissant propice au négoce, les Arméniens en ont chassé jusqu'au dernier des fils d'Israël. Après AGOURI, on atteint TSINANDAL, beau et riche bourg magnifiquement situé à 8 v. de Thélaff. Le sol y appartient partie au Domaine de la Couronne, partie à divers propriétaires, entre autres à la princesse et au prince Tchavtchavadzé. Ce fut cette princesse, petite-fille de Georges XIII, dernier roi de Géorgie, que Schamyl enleva et qu'il retint près d'un an captive, pour l'échanger ensuite contre son fils Djanmal-Eddin, au service en Russie. L'eau n'abonde pas à Tsinandal. Les habitants sont obligés d'aller s'approvisionner à KISSISGHÉVI, bourg séparé du premier par un défilé pierreux où affluent les eaux des montagnes voisines. Quand Schamyl avec ses Lesghiens attaqua Tsinandal, en juillet 1854, le château des Tchavtchavadzé fut brûlé et la famille du prince emmenée dans les montagnes. Depuis 1881 l'habitation a été restaurée. Sur la rive gauche de l'Alazan, au pied du mont Poghalistavi, se trouvent les villages de TCHILDA, riche en vin et en blé, et celui de QUARÉLI, surnommés « les deux yeux de la Kakhéthie[1]. **Thélaff** (voir ci-dessous).

Route 26. — De **Tiflis** à **Thélaff** (*en équipages de poste, phaéton ou à cheval*), par SIGNAK (162 v. 3/4) ; par TCHALAOUBANI (*route postale*, 147 v. 1/4) ; par GAMBOR (99 v.) où l'on arrive soit par VASIANI. soit par le PETIT-MOUGANLO et AKHALSOPÉLI ; de **Tiflis** à VASIANI (23 v.) avec la seule station d'ORKHÉVI (10 v.) ; de **Tiflis** par ORCHÉVI, LILO, AKHALSOPÉLI, GAMBOR (98 v.) ; cette dernière route est la plus courte. Enfin, *à cheval* on peut passer par AKHALSOPÉLI, l'Iora près d'OUDJARNA non loin du mont Vérana, à droite de Gambor, et franchir la crête de SAÏMTVÉRIO ; c'est la voie la plus directe.

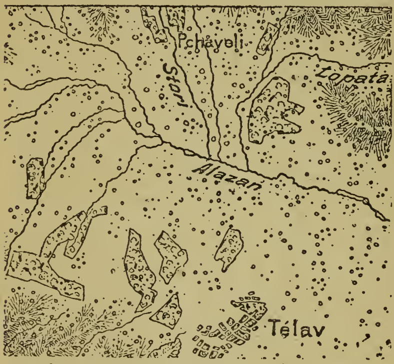
En quittant Tiflis, le paysage est d'abord monotone ; ce ne sont que champs à demi brûlés où un chétif bétail cherche vainement quelques brins d'herbe. NAFTLOUK qui doit son nom aux sources de naphte trouvées près de la Koura, étale à droite ses hôpitaux

1. D'après Carla Séréna.

et ses casernes. Un cimetière chrétien et les abattoirs de Tiflis avoisinent le village. A Orkhévi on tourne à gauche par une route vicinale où les vents d'O. sont souvent très violents. La nature est pauvre. Près d'un *doukhan* au-dessous de Lilo et dans une petite vallée, un maigre jardin semble aussi triste que la contrée environnante. Peu à peu, le chemin devient accidenté ; çà et là quelques champs, mais pas encore d'arbres. Au loin seulement Norio, Martkhopi et la crête boisée des montagnes qui du S.-O. au N.-E. vont jusqu'à l'Iora. Ce n'est qu'à Akhalsopéli que se voient les premiers jardins fruitiers. Nikolaïefka (15 v.) est habitée par de vieux soldats russes retraités. Au bout de deux verstes, on descend dans la petite vallée de Tsalmiani égayée par de vertes prairies et la fabrique de Bakmetieff où on rectifie le sel de Glauber. A gauche Moukhravani sert de cantonnement à une batterie d'artillerie. Le climat de cette région est bon, mais il n'y a pas de vignes ; les forêts sont basses et peu fournies. On suit la chaussée jusqu'à Oudjarna, sur l'Iora, village géorgien assez riche qui envoie ses bois et ses produits à Tiflis. Une excellente terre arable permet d'y cultiver les jardins et les vignes. En suivant la vallée, on gravit une éminence où s'aperçoit une niche dans laquelle les passants déposent leurs offrandes destinées à une église, qu'on a l'intention de bâtir sur l'emplacement d'une forteresse voisine attribuée au roi Gourgaslan (Ve s.). Une foule de ruines de chapelles qui longent la route attestent l'existence passée des nombreux édifices que les musulmans ont détruits. On descend vers l'Iora sur laquelle est jeté un pont de fer, et on traverse la vallée de Paldo, plantée de chênes. Près de la rivière Gambor, la route bifurque : un chemin vicinal va dans le district de Tioneti et la vallée d'Ertsso ; un autre (*chaussée*) va à Gambor éloigné de 7 verstes. D'Oudjarna à Gambor (20 v.) ; de Tiflis à Gambor (55 v.). Gambor est dans un fond entouré de montagnes boisées. Deux batteries d'artillerie y sont postées. Le village est habité par de vieux soldats russes. Le climat y est sain, mais l'eau potable manque. Si la vigne n'y réussit pas, en revanche les

pommiers et les poiriers sont magnifiques et on s'y livre un peu à l'apiculture. Par une série de zigzags et pendant 12 v. on gravit des rampes escarpées et on atteint la crête. Ce passage est souvent difficile lorsque le temps est mauvais. Après les tours de ROUSSIANTSIKHÉ et à droite, sur la haute montagne VERANA (c'est-à-dire place abandonnée), une forteresse profile ses murailles écroulées; au-dessous, de sombres rochers servent de nids aux aigles. Par une autre suite de lacets on descend de l'autre côté. A TÉTRI-TSKLÉBI est une barrière de péage pour le droit de chaussée. On franchit le Tourdo, torrent pierreux impraticable lors des pluies, et dont on longe la rive. A droite sur une montagne s'élève le joli couvent de CHOUAMTHA (c'est-à-dire montagne du milieu) où repose le poète géorgien Alexandre Tchavtchavadzé († 1840). Dédié à la Nativité de la Vierge, entouré de murailles et flanqué d'un clocher, ce monastère a été construit au XVIe s. par la reine Thinatine, épouse du roi de Kakhéthie Léon II. De l'autre côté de Tourdo, s'aperçoit une vieille église, et, dans la vallée, des excavations où se réfugiaient les habitants pendant les invasions: En 8 verstes par VARDIS-OUBANI (c'est-à-dire quartier des roses) et le faubourg MASANDZARA, on arrive à **Thélaff** (8.014 habitants Géorgiens et Arméniens). Chef-lieu de district. *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Hôtel; école géorgienne, club, etc.* Bâtie en amphithéâtre sur les monts Tsivi, entourée d'une riche végétation et d'innombrables vignes, cette ville jouit d'un excellent climat. Elle doit, dit-on, sa fondation à Grigor Ier *mthavar* (chef) du pays, qui, s'étant déclaré indépendant sous le titre de Korikoz (Korikopos, 787-827), fut la souche d'une dynastie de quatorze princes ou rois kakhéthiens qui se succédèrent jusqu'à la réunion de la contrée à la monarchie par David le Réparateur (1090-1130). Auparavant, la Kakhéthie était gouvernée par des *éristhavis* (c'est-à-dire chefs ou têtes du peuple) institués au IIIe s. avant J.-C. par le roi de Géorgie Pharnavaz I. Détruite par les Perses sous le règne de Schah-Abbas, Thélaff fut reconstruite et remplaça à titre de chef-lieu l'ancienne

capitale Grémi entièrement ruinée. Le roi Héraclé II fut le dernier monarque géorgien qui y fit sa résidence. La ville se compose de deux parties : le vieux Thélaff où l'on voit les restes du château de Grigor avec son enceinte crénelée à tourelles, puis des ruines de mosquées, etc., remontant au temps de l'invasion persane ; et le nouveau Thélaff bâti par Héraclé sur l'emplacement de l'épaisse forêt qui avait poussé sur les ruines de la cité primitive. La ville, quoique peu animée, offre un aspect assez riant. Une place spacieuse sert de promenade. Un boulevard, garni de jolies plantations, longe le mur de l'ex-palais, transformé actuellement en un gymnase de jeunes filles. Dans la chambre où mourut Héraclé, une plaque de marbre commémorative porte la date du 11 janvier 1798[1].



THÉLAFF. — D'après la carte d'Élisée Reclus.

Route 27. — De **Thélaff** à l'église d'**Alaverdi** (15 v. *en voiture ou à cheval*). On franchit les torrents Thourdo, Khodachène ; on traverse les villages de Vardis-Ouban, Bonispir, Djanaan, Khogoto et Baïko. Une légende raconte que lors des invasions en Kakhéthie, une bataille sanglante fut livrée entre les Persans et les Géorgiens à l'endroit où est aujourd'hui le monastère. Pendant le combat, un général musulman, qui avait trahi les siens, fit vœu, si le ciel était favorable aux armes karthvéliennes, d'élever une église. A la tête des troupes géorgiennes, ce général chargea les musulmans, en poussant le cri : Allah !..

1. D'après Carla Séréna.

Verdi !... La victoire resta aux Géorgiens, et l'édifice chrétien fut bâti. L'enceinte du monastère attribué à Kirik (IXe s.) est comme celle de Mtzkhet carrée, avec des tours : à l'intérieur sont adossés à la muraille le couvent et quelques maisons d'habitation. Parmi les ruines qui se trouvent là, on voit celles d'une ancienne maison ou mosquée à fenêtres en ogive et recouverte autrefois de briques émaillées en vert. Deux portes donnent à l'O. et une petite à l'E. L'église de St-Georges d'Alaverdi, haute et vaste, est en croix et avait une coupole conique qui s'est écroulée plusieurs fois et que l'on a refaite en bois. Les images qui y sont conservées sont nombreuses; les inscriptions dont elles sont chargées concernent l'histoire de la Kakhéthie. Entre autres reliques, on montre à Alaverdi la tête et la main droite de la reine Khétévane, femme du roi David, qui, enlevée par Schah-Abbas lorsque celui-ci envahit le pays, fut conduite en Perse, et, sur son refus de se faire musulmane et d'épouser son ravisseur, fut martyrisée et mise à mort (1624). C'est une des grandes saintes du calendrier géorgien [1].

Route 28. — De **Thélaff** à **Tionéti** (*route postale jusqu'à* Kvitéri), par Méri, Askouri, Kistaouri, Akméti, Kvitéri, Zelnaouri.

Route 29.— De **Thélaff** à l'église de **Nékrési** (30 v. *à cheval*). Construite entre Childi et Kwareli au VIe s., cette église est restée longtemps entre les mains des Lesghiens. L'intérieur est décoré d'assez fines peintures murales représentant entre autres le roi Tridat avec les deux fils de Varaz-Bakar (393-404), et que le prince Gagarine a copiées et dont il a donné la reproduction dans son magnifique album *Le Caucase* [2].

1. D'après Carla Séréna.

2. Brosset et le prince Gagarine prétendent que cette église date du VIe s. Il est possible qu'il y ait eu là autrefois une antique chapelle remontant à une époque aussi reculée, mais les peintures en question. d'après les dessins byzantins des vêtements des personnages, et l'église actuelle restaurée sont du XIe s.

ITINÉRAIRE L

DE TIFLIS A ERIVAN ET A L'ARARAT, PAR AKSTAFA, DELIJANE [1]

Route 1. — De **Tiflis** à **Akstafa** (87 v., *en ch. de fer*). Voir de Tiflis à Bakou, *Itinéraire O, route 1*.



H. Rollet, Sc.

Route 2. — D'**Akstafa** à **Delijane** (72 v. 3/4), *route postale*, par Ouzountala (22 v. 1/2), Caravanséraï (17 v. 1/4), Tarsatchaï (18 v. 1/2), **Delijane** (14 v. 1/2). La station d'Akstafa est à l'embranchement de l'ancienne route de Bakou et de celle de Kars et d'Erivan. Les habitants de ce bourg sont tatars. La vallée inférieure de la rivière Akstafa n'a rien de pittoresque, mais un peu avant Ouzountala, le paysage devient riant. Insensiblement les collines s'élèvent ; les bois, qui d'abord paraissent assez chétifs, font place à de magnifiques forêts. Les villages des « malakanes », sectaires hétérodoxes transportés au Caucase pour y renforcer l'élément russe et en assurer la colonisation, ont un air d'aisance qui contraste avec l'aspect

1. D'après Élisée Reclus, Orsolle, Mme Chantre, le Calendrier du Caucase et les cartes de l'Etat-Major russe.

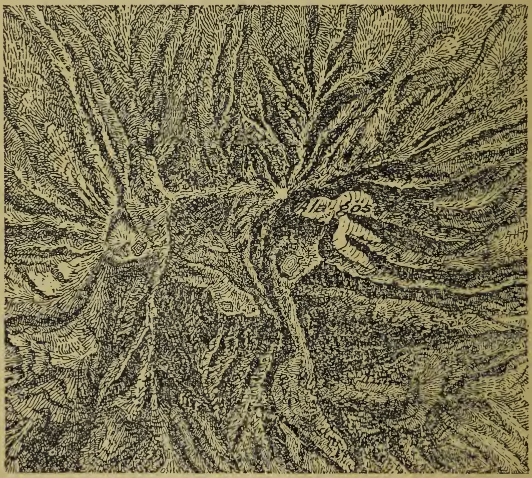
malpropre des *aouls* tartares. De la station CARAVAN-SÉRAÏ à TARSATCHAÏ, la route longe l'Akstafa. A REDKINE, on voit à gauche la nécropole antique où ont été faites des fouilles archéologiques fort intéressantes, et, après une rampe assez raide, on descend à DELIJANE (*Poste. Télégraphe. Auberges*).



Le GOK-TCHAÏ. — D'après la carte d'Elisée Reclus.

Route 3. — De **Delijane** à **Erivan** (103 v.), *en équipages de poste*, par SIMÉONOVKA (18 v. 3/4), ELÉNOVKA (21 v. 1/2), NIGUI-AKHTI (16 v. 1/2), SUCHA-FONTANKA (12 v.), EÏLAR (19 v. 1/4), **Erivan** (15 v.). La route escalade les montagnes de Shah-Dagh, couvertes d'épaisses forêts et le col d'Echak-Maïdan, à une hauteur de 2,170 m., tout près du village de SIMÉONOVKA. Un

peu au delà de la station, on aperçoit tout à coup le Gok-Tchaï [1] (lac bleu), encadré dans des montagnes de porphyre à pic; tout autour, une terre arable noire, à fond rougeâtre, forme des champs perdus dans une steppe d'un vert sombre. A droite: l'Ala-göz (4,095 m.), à gauche, l'Ak-Dagh élèvent leurs cimes bien au-dessus du cirque de montagnes qui étreint le Gok-Tchaï. L'Allah-ghöz (œil de Dieu) ou plutôt Alagöz, c'est-à-dire le « mont bigarré », à moins qu'il ne faille y voir



Mont ALAGÖZ. — D'après la carte d'Elisée Reclus.

1. Les Turcs l'appellent Koutche-Daria (la mer bleue) ; les Persans, Deria-i-chirin (le lac doux) ; les Arméniens Kiégharkounik (village royal), d'où les Géorgiens ont fait Ghelakhoum. On le nomme aussi en arménien Dzow-Kieghamaï (la mer de Kiégham) du nom d'un roi d'Arménie. Le nom persan lui a été donné par opposition probablement aux lacs de Van et de Tébritz ou d'Ournia qui sont salés. Ce lac (le *Lychnites* de Ptolémée) forme un ovale irrégulier de 65 v. de longueur, divisé en deux parties inégales par un rapprochement des rives. La partie méridionale a 32 v. dans sa plus grande largeur. C'est une nappe d'azur étendue dans une coupe de porphyre. (Gilles, *Lettres sur le Caucase*).

une forme turque donnée au nom arménien Arakadz, est un massif volcanique presque isolé beaucoup moins haut que l'Ararat, quoique son cône obtus atteigne l'altitude de 4,190 m. ; mais par son étendue et la puissance de ses contreforts, il dépasse son fier rival. Au S. et à l'E., ses *cheires* de lave descendent jusque dans la vallée de l'Araxe ; à l'O. et au N., d'autres coulées, datant également d'une ancienne période géologique se sont épanchées dans la vallée de l'Arpatchaï vers Alexandropol ; la masse des matières rejetées du sol a des centaines de kilomètres de pourtour. La montagne mérite son nom de bigarrée par les couleurs diverses de ses scories, de ses pierres ponces, de ses obsidiennes, entre lesquelles brillent çà et là, la verdure et les fleurs. Trois des anciens cratères sont occupés par les eaux de petits lacs toujours assombris par les parois environnantes ; mais l'Alagöz, comme l'Ararat, n'épanche dans la plaine qu'un petit nombre de sources ; en temps ordinaire, les eaux se perdent dans les scories et dans les cendres ; un lac qui se trouve au S. de la montagne, l'Aïger-göl, est alimenté par ces eaux souterraines et donne lui-même naissance aux sources de la belle rivière Karasou, affluent de l'Araxe, baignant la base de l'ancienne citadelle d'Arnavir [1]. — La route serpente jusqu'au lac par une série de zig-zags hardis, pratiqués dans le flanc de la montagne ; actuellement excellente, cette route était autrefois justement redoutée : passage du Gok-tchaï, dit un dicton arménien, « passage de mort ». Sur une petite île voisine du rivage, est le monastère de Sévang, un des plus anciens de l'Arménie et qui mérite d'être visité. Les bâtiments du couvent, un simple rez-de-chaussée, forment un trapèze couvert de chaume, pauvre et délabré. Sur le point culminant de l'île se trouvent deux vieilles églises, souvent reconstruites ; elles n'offrent aucun intérêt. Tout à côté, les ruines du vieux couvent conservent encore quelques beaux chapiteaux en bois sculpté. Le monastère de Sévang fut très célèbre aux IXe et Xe s., et ses supérieurs dispu-

1. D'après Élisée Reclus.

tèrent souvent le pas aux Patriarches d'Edchmiadzine. Dans les premiers temps de la conquête arabe, Merivan, qui fut plus tard Khalife, fit de l'île de Sévang son lieu de séjour, lorsqu'il administrait l'Arménie comme « Osdigan » (742). Au farouche conquérant succédèrent les moines qui bâtirent leur couvent sur les ruines de sa forteresse.— En abordant, on est bien accueilli par un moine qui fait voir les cellules, les chapelles, les tombeaux, etc. A la station Elénovka, on peut goûter les excellentes truites pêchées dans le lac.

Route 4. — **D'Élénovka** à **Novo-Bayazid** (30 v.), par Gadji-Moukhan. (*Voir ces noms, itinéraire M, routes* 4 *et* 5.)

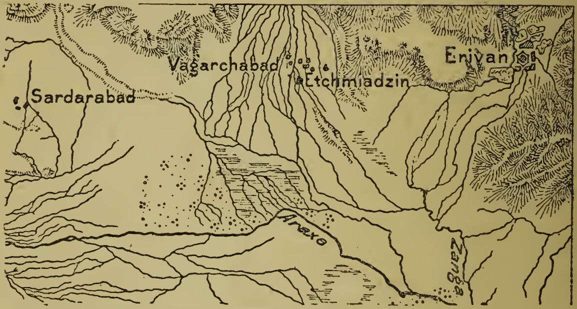
Route 3 (suite). — D'Élénovka jusqu'à Nigui-Akhti, la route descend, et bientôt on aperçoit au loin l'Ararat semblable à une pyramide de neige suspendue, sans attache avec la terre, dans l'outremer du ciel. D'Akhti, il y a une excursion à faire à la vallée des fleurs, Daratchi-Tchak (7 v.), (*mauvaise auberge*). Les fonctionnaires russes, aux chaleurs torrides des étés d'Erivan, se sont cherché un sanitorium dans la montagne, et ils ont choisi la vallée du Saoutch-boulak, affluent de la Zanga ; ils lui ont donné le nom de Daratchi-tchak, ou « vallée des fleurs. » Les anciens rois d'Arménie avaient, bien avant eux, pris leurs quartiers d'été dans cette vallée; leur résidence située sur la rive droite du Saoutch-boulak et appelée Ketcharousse (en turc Sandjerlii) était bâtie sur le flanc de la montagne, dans un vallon boisé, à 2 v. environ au-dessus de la rivière. Cette position était admirablement choisie ; son altitude est de près de 2,000 m., les eaux y sont excellentes, et l'air y est très pur ; aussi Ketcharousse eut-il ses temps de splendeur. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un ensemble d'églises à demi ruinées, mais qui peuvent compter parmi les bons modèles du style arménien. Une colonie de «malakanes» vint se fixer à Ketcharousse et le baptisa Constantiniskoï; enfin, les fonctionnaires russes y établirent leurs campements d'été et firent prévaloir la dénomination qu'ils avaient donnée à toute la vallée, et Daratchi-Tchak est aujour-

d'hui le nom usité [1]. Au-dessus du village se dresse l'église la plus considérable fondée en 1033, sous le règne de Goghik, par un certain Kirikor Magistros, fils de Hasan. Elle se compose en réalité de deux églises parfaitement distinctes ; la première basse, sombre, repose sur quatre énormes piliers ; elle a quelque chose de barbare dans son architecture et ressemble à nos plus vieilles cryptes romanes. La seconde est beaucoup plus élevée de voûtes et ornée de colonnes élégantes. La coupole a été détruite par un tremblement de terre en 1827. A côté se trouvent trois oratoires et une petite église de fort joli style. Le cimetière contient des pierres tombales sculptées assez curieuses. D'Akhti (vers Erivan), par Fontanka et Eilar, le pays est peu intéressant, plateau raviné, brûlé par un soleil impitoyable. L'Ararat grandit de plus en plus, l'Alagöz a disparu. Enfin, après une dernière colline où se trouvent un hôpital et d'autres bâtiments militaires, on atteint le rebord du plateau ; en bas, dans la vallée, **Erivan** déploie les vignobles et les jardins où ses maisons grisâtres semblent noyées. La coupole d'une église russe, des dômes de mosquées se détachent nettement au-dessus de cet ensemble de verdure [2]. **Erivan** (14,555 habit.), *Hôtel de Londres. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Résidence du Gouverneur.* Le nom d'Erivan comme forteresse et comme gros bourg est mentionné par les historiens dès les VIIe et VIIIe s. En 1577 et 1582, Erivan fut pris par les Turcs et repris par eux, à grande peine sur les Persans. Schah-Abbas ne put s'en rendre maître en 1605 qu'après un siège de six mois. Retombée de nouveau entre les mains des Turcs en 1635, cette ville fut plusieurs fois assiégée par les rois de Géorgie, notamment en 1780 par Héraclé ; elle résista en 1804, au prince Tzitzianoff, et depuis 1828, elle est

1. Le même endroit s'appelle donc Ketcharousse, Sandjerlii, Constantiniskoï, Daratchitchak. Cette polynomie est fréquente en Orient. Suivant la race à laquelle appartient votre guide, vous êtes amené à désigner sous un nom nouveau la même localité déjà citée différemment par un autre voyageur.

2. D'après Orsolle.

restée au pouvoir de la Russie. Excepté dans le nouveau quartier russe, où quelques larges voies ont été percées, la ville a conservé la physionomie persane. Toutes les rues se ressemblent, enfermées qu'elles sont entre de longs murs en pisé gris dérobant la vue des maisons et des jardins. Le *maïdan*, place voisine du bazar, est un des endroits les plus animés. Une mosquée avec son minaret recouvert de briques émaillées

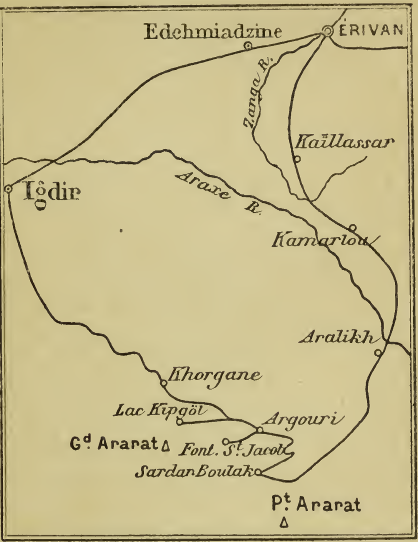


ERIVAN. — D'après la carte d'Elisée Reclus.

de diverses couleurs, est un bel échantillon de l'architecture persane. Une autre mosquée, qui est dans l'enceinte de la vieille citadelle, au bord de la Zanga, est presque en ruines, mais va être réparée. On peut juger de la magnificence passée des *Khans* d'Erivan, résidence favorite de Houssein, par la *salle des glaces* du *palais* des *Sardars*. D'une des grandes fenêtres, on jouit d'un splendide panorama et d'une vue superbe de l'Ararat. Dans le jardin qui est de l'autre côté de la Zanga, près du pont, est un petit kiosque octogone décoré de peintures persanes [1]. Le détestable climat, ses rudes alternatives de froidures et de chaleurs, la poussière, les fièvres, auraient bientôt dépeuplé la ville, si elle n'occupait une position d'importance capitale aux confins de la Perse et de la Turquie, et si les jardins et les mines de sel gemme des environs ne lui fournissaient les éléments d'un commerce considérable.

1. D'après Orsolle.

Route 5. — D'**Erivan** à l'**Ararat** (*à cheval*, 50 v. env.). Le premier village qu'on rencontre, KAÏLASSAR, est habité par des Aïssores ou Chaldéens orthodoxes, venus des régions d'Ourmiah et de Salmas en Perse. Ils se disent descendants de Nemrod et d'Assur ; leur langue est apparentée à celle des Hébreux. A KAMARLOU on tourne à droite pour traverser l'Araxe et on gagne le poste militaire d'ARALIKH occupé par un régiment de Cosaques ; le village est à une verste de là, à 832 m. d'altitude. On quitte la plaine et on se dirige vers SARDAR-BOULAKH (2.425 m. d'altitude) ; une abondante source y jaillit. En contournant assez difficilement le Grand-Ararat à travers des tufs volcaniques, on descend à ARGOURI



d'où l'on va visiter la source de SAINT-JACOB (2.250 m.) et le ravin où s'élevait un monastère. Au N.-O., à cinq heures de marche du village, s'étend le lac KIP-GÖL (3.300 m.) situé dans un ancien cratère. D'ARGOURI on peut aller à KHORGANE, village kurde ; de là, en 6 heures, on atteint IGDIR d'où partent une route vers Erivan et une autre vers KOULPA [1].

L'ascension de l'Ararat se fait le mieux d'Aralikh, soit à l'O. par la hauteur de Gœluk et le Kip-Göl (3,415 m.) au pied du

1. D'après Mme Chantre.

glacier Nord, soit plutôt du col de Sardar-Boulakh (2.791 m.). L'époque la plus favorable pour tenter l'ascension est fin août ou septembre.

Le massif de l'Ararat, « centre historique du plateau d'Arménie », s'élève sur le prolongement oriental de la chaîne volcanique entre l'Araxe et l'Euphrate ; mais, de sa masse conique, blanche de neige et rayée de scories, il domine de si haut les autres montagnes qu'elles semblent lui faire cortège comme à un maître, et que les collines et les plateaux accidentés s'étendent en plaines à sa base. Le nom même d'Ararat, probablement d'origine araméenne est synonyme de « hauteur par excellence » et la dénomination arménienne de Masis, qui est la vraie, puisque le mont s'élève sur le sol d'Arménie, présentait également le sens de « Grand » ou de « Sublime ». Les Turcs donnent à l'Ararat le nom d'Agri-dagh, ou « mont escarpé », Arghi-dagh, « mont de l'Arche, » tandis que les Persans l'appellent Koh-i-Nouh ou la « montagne de Noé ». Il était naturel que cette montagne superbe, isolée dans sa gloire, plus fière que les Olympes des Hellènes, fût considérée par les habitants de la vallée de l'Euphrate, comme un sommet divin, et qu'on en fît dans les mythes orientaux la cime sacrée d'où les hommes et les animaux descendirent pour peupler le monde. Les Arméniens montrent encore de loin l'endroit où s'arrêta l'Arche de Noé, après avoir flotté à quarante coudées au-dessus du sommet des plus hautes montagnes. Des génies armés d'une épée flamboyante veillent sur le navire sacré, vert comme le gazon des pentes. Vu de Nakitchevan, le Masis apparaît comme une seule masse conique se dressant au N.-O.; mais de Bayazid, au S., et d'Erivan, au N., on voit que le massif se compose de deux montagnes distinctes alignées suivant la direction du Caucase. Le Grand-Ararat [1] (5,160 m.) élève sa double pointe au N.-O.; le Petit-Ararat (3.960 m.) [2] arrondit sa cime au S.-E., séparé du géant voisin par une dé-

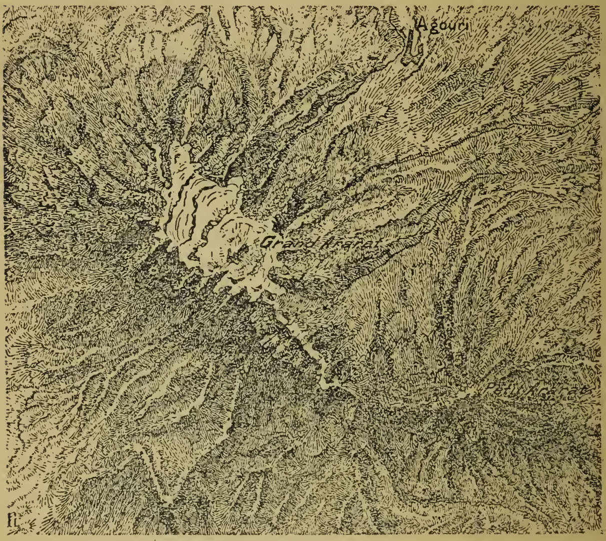
1. La position géographique du Grand-Ararat est comme suit : latitude N. 39° 42'24", longitude E. de Paris 41° 57'30".

2. Grand-Ararat (5.156 m.), Petit-Ararat (3.916 m.). D'après Bœdeker.

pression profonde. L'ensemble des deux cimes avec leurs contreforts occupe, entre les deux plaines de Bayazid et d'Erivan, une superficie d'environ 960 kil. carrés. Les pentes en sont presque partout assez douces, comme celles de l'Etna, mais çà et là, des coulées de lave, et plus haut les neiges, presque toujours ramollies en été par la chaleur, rendent l'ascension très pénible aux voyageurs. Les Arméniens racontent même les prodiges qui avaient souvent arrêté des pâtres impies essayant de gravir la montagne, « la mère du monde », et les tentatives infructueuses de Tournefort et de Morier leur donnaient gain de cause. Lorsque le docteur Parrot, professeur de physique à Dorpat, eut définitivement escaladé le sommet du Masis, le 27 sept. 1829, ils nièrent unanimement que l'exploit eût été accompli, et réussirent pendant longtemps à jeter un certain doute sur les affirmations de ce savant, que, depuis, d'autres gravisseurs ont imité avec succès [1]. En août 1850, Khodzko, accompagné de 60 soldats, passa cinq jours entiers sur la cime pour y poursuivre ses travaux de triangulation du Caucase. De là, il visait au S.-E. le Savelan, à 340 kil. de distance ; au N.-O., l'Elbrouz, à 440 kil. et correspondait, au moyen de signaux héliotropiques avec d'autres astronomes établis sur l'Akh-dagh, au milieu du plateau de Gok-tchaï. A la hauteur de 3.475 m., les pentes de la montagne sont encore entièrement revêtues de végétation, mais à 3,750 m., les graminées s'arrêtent ; de 3,960 m., et jusqu'à la limite des neiges persistantes, supérieures à 4,300 m., on ne rencontre plus que les variétés de la flore des hautes Alpes d'Europe. Les espèces du Haut-Ararat sont toutes identiques ou congénères à celles des sommets alpins ; mais elles sont moins nombreuses. Ainsi pour 49 variétés que l'on trouve sur le Faulkhorn, on n'en rencontre que 31 dans la zone correspondante de l'Ararat, ce qui doit être attribué sans doute à la plus grande sécheresse de

1. Les principales ascensions de l'Ararat ont été faites par Tournefort, Morier, Parrot (1829), Abich (1845), Khodzko (1850), Baker et Freshfield (1868), Radde (1871), Bryce (1876), Markoff (1888).

l'air sur la montagne de l'Arménie. Quant à la faune de cette montagne d'où les mythes orientaux ont fait descendre tous les animaux, elle est relativement très pauvre; le loup, la hyène, peut-être la panthère parcourent les fourrés de la base, dans le voisinage de l'Araxe;



Mont ARARAT. — D'après la carte d'Elisée Reclus.

mais sur les pentes même du Masis, on ne rencontre que le bouquetin (*touri*), une fouine et une espèce de lièvre : on n'y voit pas même de chauves-souris. Quoique sous une latitude de trois degrés seulement plus méridionale que celle des Pyrénées, l'Ararat est beaucoup plus tôt débarrassé des neiges dans la partie inférieure de ses pentes, et c'est à 4,220 m., d'après Wagner à 4,370 m., d'après Parrot, soit à 1 kil. 1/2 au-dessus de la ligne correspondante des Pyrénées, que se trouve la limite inférieure des neiges persistantes. C'est à son isolement qui l'expose à toute la force des rayons solaires ré-

fléchis par le plateau inférieur et à l'action évaporatrice des vents, que le haut volcan de l'Arménie doit de montrer ainsi ses escarpements de lave noire jusqu'à moins de mille mètres du sommet ; toutefois, la neige descend beaucoup plus bas dans les ravins d'érosion qui échancrent les flancs de la montagne ; d'en bas, on dirait une sorte de collerette à pointes régulières. Dans mainte gorge, ces nevés prennent une texture cristalline et se changent en véritables glaciers les seuls de l'Arménie qui descendent jusqu'au-dessous de 3,000 m. d'altitude ; le principal, au N.-O. de la montagne, est celui de Saint-Jacques. A une époque géologique antérieure, les glaciers de l'Ararat s'étendaient beaucoup plus bas : on le reconnaît aux stries glaciaires et aux surfaces polies des roches trachitiques. En certains endroits, les parois moutonnées ont été si bien rabotées par le passage continu des glaces, qu'elles en ont pris le brillant du métal et répercutent en rayons éblouissants la lumière du soleil. C'est un fait très curieux que le Masis, malgré la grande quantité des neiges qui pèsent sur sa pyramide terminale et qui en comblent les cratères, soit presque complètement sans eau. Le naturaliste Wagner n'a pu trouver que deux fontaines à la base de la puissante montagne, et les ruisseaux qui s'en écoulent ne sont que de petits filets d'eau grésillant parmi les pierres. Tandis que les montagnes voisines, également d'origine éruptive, versent les eaux à torrents et en remplissent des lacs vastes et profonds, les pentes de l'Ararat restent arides et brûlées. Pendant la saison des sécheresses, elles sont même inhabitables à cause du manque d'ombrage et d'humidité ; les pâtres n'y mènent point leurs troupeaux ; on n'y voit que rarement un animal sauvage ; les oiseaux même évitent cette montagne aux roches noires, à la végétation flétrie. La solitude y est absolue, comme au milieu des déserts de sable. Il faut donc que les eaux de neige ou de pluie disparaissent dans les fissures du sol, sous les cendres et les laves, soit pour s'amasser en lacs dans l'intérieur de la terre, soit plutôt pour s'épancher en un réseau de fleuves cachés. Ces eaux souterraines, que des foyers de lave et

la haute température naturelle du sol profond transforment en vapeurs, expliquent peut-être l'éruption terrible qui se produisit en 1840. Alors, un ancien cratère situé au-dessous du couvent de Saint-Jacques se rouvrit soudain ; une vapeur épaisse s'éleva vers le ciel, bien au-dessus du sommet de l'Ararat, et répandit dans l'air une odeur de soufre. La montagne se mit à mugir sourdement et à lancer de la fissure d'énormes quantités de pierres et de rochers, dont quelques-uns pesant jusqu'à cinq tonnes ; le sol se crevassa pour laisser échapper des jets de vapeur, et du lit de l'Araxe, on vit des sources d'eau thermale jaillir à gros bouillons. Le couvent de Saint-Jacques disparut sous les débris, ainsi que le riche et populeux village d'Argouri, que les Arméniens disaient être le plus ancien de la terre. En effet, le nom d'Argouri signifie « plant de vigne » et d'après la légende, c'est là que Noé planta le premier sarment en descendant de l'Arche. Les deux mille victimes d'Argouri ne furent pas les seules : à Erivan, Nakitchevan, Bayazid, d'autres milliers d'hommes furent écrasés par l'effet du tremblement de terre, quoique par bonheur, la population presque tout entière jouît dans ce moment, en dehors des maisons, de l'air frais du soir. Quatre jours après l'éruption et le tremblement du sol, un nouveau désastre vint détruire presque toutes les cultures d'Argouri ; les eaux et les boues accumulées dans le cratère, et provenant en partie de neiges fondues rompirent leurs parois et se déversèrent sur les pentes en longues coulées de vase qui changèrent la plaine en un vaste marais. L'éruption d'Argouri est la première dont il soit question dans l'histoire de la montagne, mais l'Ararat a été plusieurs fois le centre de terribles secousses [1].

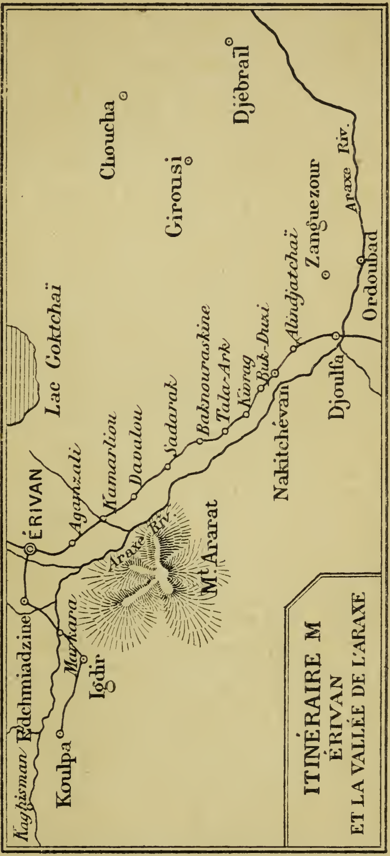
ITINÉRAIRE M

ERIVAN ET LA VALLÉE DE L'ARAXE

Route 1. — D'**Erivan** à **Edchmiadzine** (18 v. 1/2, *en équipages de poste ou en phaéton*). D'Erivan, on

1. D'après Élisée Reclus.

descend jusqu'au pont de la Zanga ; on traverse les jardins et les faubourgs de la ville et l'on s'engage dans une vaste plaine dominée par l'Ararat. A l'O., les montagnes de Kars s'estompent vaguement ; à l'E., deux églises consacrées à sainte Gaïane et à sainte Ripsime annoncent l'approche du monastère. Celle de Sainte-Ripsime, qui est la plus ancienne de l'Arménie et le prototype de l'architecture arménienne, a été bâtie en 618. Celle de Sainte-Gaïane a été construite, d'après Brosset, en 630. — La Rome actuelle des Arméniens, **Edchmiadzine,** n'est point une grande cité. Dans le voisinage se groupent les maisons de la petite ville de Vagarchabad[1] ; mais Edchmiad-



H. Rollet, Sc.

1. On fait remonter sa fondation au roi Erovan Ier (VIe s. avant notre ère). Un arsacide, le roi Tigrane II, y établit, un siècle env. av. J.-C., une colonie de Juifs provenant de la première captivité, et cette ville devint très commerçante. Elle fut la résidence des rois d'Arménie jusqu'en 344 et des *patriarches* jusqu'en 452.

zine même n'est qu'un vaste couvent aux murailles de pisé et flanquées de tours, dominées par une église à clocher pyramidal et à clochetons latéraux. Ce que le monastère a de vraiment beau, ce sont ses eaux limpides, ses fleurs, son bosquet de peupliers et d'arbres à fruits. Vingt fois saccagé par les Turcs et les Persans, le sanctuaire d'Edchmiadzine est toujours resté l'objet de la vénération des Arméniens et la métropole de leur culte. C'est là que réside le *Catholicos*. L'intérieur est divisé en plusieurs cours ; dans la seconde s'élève l'église de la Vierge, rebâtie au XVII[e] s. sur l'emplacement d'une autre qui datait du VI[e] s. Ce temple porte en arménien le nom de *Chogakate*, c'est-à-dire « aurore lumineuse ». C'est là, d'après la légende, que le « Fils unique » apparut dans un rayon de soleil à Grégoire l'Illuminateur et que d'un coup de foudre il fit rentrer sous terre les divinités du paganisme. Car Edchmiadzine est sur l'emplacement de l'une des puissantes cités de l'antique Arménie. Là s'élevait Ardimet-Kaghakh, la « ville d'Artémis » ou d'Anachit, la « Vénus arménienne », et de toutes parts y accouraient des fidèles pour adorer la déesse. C'est aussi près de là, au pied de la forteresse d'Armavir [1] que l'on allait consulter les chênes sacrés, où les prêtres païens, comme ceux de Dodone, entendaient dans le feuillage à la fois le murmure des vents et celui des destins. Les divinités du temple ont changé, mais depuis au moins vingt-cinq siècles ce lieu de la plaine est resté saint. Sur le grand portique se dresse un clocher élégant en porphyre rougeâtre, à trois étages dont le dernier est à jour. Il est couvert de haut en bas de sculptures assez finement enlevées et surmonté d'un dôme à douze pans avec un toit conique. Ce clocher élevé en 1103 (1654), sous Schah-Abbas II, par le *catholicos* Philippos, aux frais d'Anton Tchélébi, achevé

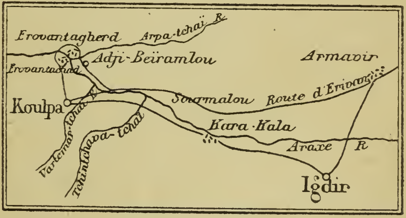
1. C'est sur la rive gauche de l'Araxe, près de Chagriar, qu'on aperçoit le Topadébi, colline de lave rougeâtre isolée au milieu de la plaine, et couronnée de quelques débris de la célèbre forteresse d'Armavir. Quant à la ville elle-même, il n'en reste pas de traces. Et cependant, fondée, disent les historiens, 2.000 ans av. J.-C. elle fut pendant 18 siècles la résidence des rois d'Arménie.

en 1106 (1657) par le *catholicos* Jacob, fut décoré en 1113 (1664). Dans l'intérieur de l'église, l'autel ou tabernacle en forme d'un octogone soutenu par quatre statues, les deux sièges du patriarche méritent l'attention.

Visiter le séminaire, les jardins, le trésor de la sacristie, l'imprimerie et la bibliothèque fort riche en manuscrits enluminés. — Quoique l'hospitalité soit de rigueur et gratuite à Edchmiadzine, il est d'usage de donner une offrande pour l'église au moine qui reçoit les voyageurs.

Route 2. — D'**Erivan** à **Igdir** (56 v., *route postale*), par Edchmiadzine (18 v. 1/2), Markara (18 v. 1/2), **Igdir** (19 v.).

Route 3. — D'**Erivan** à **Koulpa** (75 v. env.). La montagne de Koulpa, une des plus énormes masses de sel gemme du monde, s'élève au pied du Takhaltou, dans une dépression de 2 v. Le village de **Koulpa**, l'ancien Goghp, s'étage sur les argiles feuilletées



dans lesquelles le Vartémar-tchaï a creusé son lit. Actuellement le village se développe sur la rive opposée, à cause des éboulements de la montagne. Le dépôt du sel se continue à l'E.; il compte trois bancs; l'inférieur, d'une épaisseur de 7 à 8 m., est le seul exploité. Le troisième est séparé des deux autres par d'épaisses couches de marnes verdâtres assez compactes. L'ensemble du dépôt est recouvert de gypse. Les marnes, attaquées par les eaux se sont éboulées et ont entraîné une partie de la colline salifère. En outre, les travaux qui depuis les temps préhistoriques ont été pratiqués dans ces mines ont affaibli le corps de la montagne, et lors du tremblement de terre de 1819 les sommets gypseux ont été déchirés, et les fentes qui se sont produites ont isolé des massifs entiers qui, en s'effon-

drant, ont détruit une partie du village. La richesse de ces mines est fantastique. Depuis qu'elles sont louées par l'Etat on les exploite méthodiquement ; jusqu'alors elles avaient été gaspillées. Les travaux d'extraction se font sur une longueur de 100 m. environ, et les galeries largement ouvertes et suffisamment éclairées et aérées s'avancent vers le N. jusqu'à 40 m. de profondeur. Sur plusieurs points les eaux de pluie et de neige ont envahi quelques-unes des galeries, s'y sont accumulées et, saturées de sel, ont formé de larges plaques dont la surface est couverte de cristaux, tandis que de la voûte pendent des stalactites. Le travail d'exploitation se fait aussi primitivement que possible. Le sel est extrait par blocs pesant de 1 à 2 pouds. Ils sont détachés à l'aide d'un marteau effilé que les ouvriers manient avec habileté. Cet outillage n'est guère supérieur à celui qu'employaient les hommes de l'âge de pierre auxquels on attribue les instruments de ce genre, dont l'antiquité est contestée, trouvés dans les bancs de Koulpa et qui figurent dans les vitrines du musée de Tiflis. Du haut de la montagne de Koulpa on jouit d'une vue sur la masse bizarre et tourmentée du Takhaltou.

Excursions : à *Erovantachad* au confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï. Cette antique forteresse et la ville d'*Erovantagherd* furent élevées à la fin du Ier s. de l'ère chrétienne par Erovan II. Plus tard cette ville et le pays environnant furent donnés par Thridat au prince arsacide Archavir. Sous le règne de Sapor, Erovantagherd, qui était située sur la rive opposée de l'Araxe et reliée par un pont à la forteresse, fut prise et saccagée par les Persans et ses habitants emmenés en captivité.

Au S. de Sourmalou se voient sur une fissure d'un plateau rocheux formé d'une coulée de lave et coupé par l'Araxe les ruines de la forteresse de Kara-Kala « noire forteresse », que Dubois de Montpéreux croit être l'ancienne Tigranorcertes. Peu de vieux châteaux peuvent se comparer à ces tours pittoresques se dressant au-dessus de précipices au fond desquels mugissent les eaux [1].

1. D'après Mme Chantre.

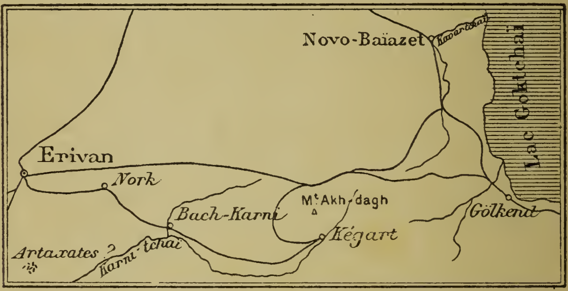
Route 4. — **D'Erivan** à **Novo-Baïazid** (60 v. env., *à cheval*), par KARNI, KÉGART, GÖL-KEND.

On gravit le coteau qui domine la ville à l'E. On passe devant les villages Nork, Tchervez, Karpitchalou et on arrive à Bach-Karni, le village moderne (15 v.). La fondation de Karni remonte à deux mille ans av. J.-C. Appelée d'abord Khégam du nom de son fondateur, elle prit ensuite celui de son petit-fils Karni. Plus tard cette ville fut embellie par Tiridate. On voit encore quelques pans de murs de la forteresse au bord du Karni-tchaï. Le fameux temple bâti par Tiridate, et dont Dubois de Montpéreux a publié le plan, les dessins des chapiteaux et des portiques, n'offre plus qu'un amas de matériaux gisant sur le sol. En face des ruines, de l'autre côté du torrent, on voit une vaste grotte [1].

Au milieu de la plaine, où les eaux du Karni-tchaï viennent se ramifier en canaux d'irrigation avant de se mêler à l'Araxe, s'élevait Artaxates, qu'Artaxias, le général d'Antiochus, avait bâti sur les plans d'Hannibal et qui fut la capitale de l'Arménie jusqu'au jour où le Romain Corbulon la détruisit, sous le règne de Néron. Néronia lui succéda, ainsi nommée par son fondateur Tiridate en l'honneur de César, mais elle ne redevint capitale qu'à la fin du Ier s., pour être ensuite détrônée au profit de Vagarchabad. Lorsqu'elle fut renversée en 370, par l'armée de Sapor II, elle aurait compté dans ses murs 200.000 habit. arméniens et juifs qui furent tous livrés au glaive ou emmenés en captivité. Le village d'Ardachar, que l'on voit de nos jours, n'est que l'ancienne citadelle d'Artaxates. L'Araxe qui coulait autrefois au pied des murailles de la ville, s'est déplacé et coule maintenant à 10 kil. au S., près des premiers renflements du piédestal qui porte l'Ararat [2]. De Karni à Kégart, le chemin est mauvais ; il passe dans des laves et sur des pentes escarpées. La vallée se resserre à mesure qu'on approche des sources du Karni-tchaï, et le paysage devient sauvage. Des deux côtés, tufs volcaniques, coulées de

1. D'après Mme Chantre. — 2. D'après Élisée Reclus.

lave déchiquetées, criblées de cavernes ; un chaos de roches de toutes nuances. Au fond de la vallée apparaît tout à coup le fameux monastère de Kégart appelé aussi Aïrivank, c'est-à-dire « de la Caverne », parce que la moitié de ses constructions sont creusées dans le roc même. On en attribue la fondation à Grégoire l'Illuminateur. C'est en tout cas, un des plus anciens monastères de l'Arménie. Ravagé par les Musulmans, endommagé en 1840 par un tremblement de terre, c'est un lieu de pèlerinage fréquenté en mai et juillet. L'église principale (XII[e] s.) est d'une architecture très simple, en lave grise. La coupole à caissons est d'un joli travail. Une série de salles monolithes attenantes et de petites chapelles complètent l'édifice.



De Kégart, par le plateau de Kend-Boulak, et des pentes raides, on contourne l'Akh-Dagh (3,760 m.) et ses gros blocs d'obsidienne ; on se dirige vers Göl-Kend, qui est non loin du lac Goktchaï. De là on passe une petite rivière et on suit presque la côte marécageuse, où sont perdus quelques hameaux de pêcheurs. Toute cette région parsemée de ruines faisait jadis partie de la province arménienne le *Siounikh*, et a dû être populeuse : c'est maintenant un désert[1]. La ville de **Novo-Baïazid** (*Poste. Télégraphe*) s'élève dans une position ravissante (2,050 m. d'alt.) au bord du Kavar-tchaï. Le climat y est sain quoique l'hiver y soit très rigoureux. Elle a été fondée par les Armé-

1. D'après Mme Chantre.

niens-Turcs de Bayazid. Bien bâtie en pierres, dotée d'un pont pittoresque, elle a une église russe, deux arméniennes et des écoles. Dans le vieux cimetière, des stèles dans le genre de celles de Djoulfa.

Route 5. — De **Novo-Baïazid** à **Elénovka, Delijane, Akstafa** (*route postale*). *Voir itinéraire L, route* 4.

Route 6. — D'**Erivan** à **Aralik** (38 v., *route vicinale*), par Agamzali (13 v.), Kamarliou (15 v.), **Aralik** (10 v.).

Route 7. — D'**Erivan** à **Nakitchévan** (150 v.1/4, *route postale*), par Agamzali (13 v.), Kamarliou (15 v.), Davalou (18 v. 3/4), Sadarak (18 v. 3/4), Baknouraskine (22 v. 1/4), Tala-Ark (10 v.), Kivrag (19 v.), Buk-Duzi (12 v. 1/4), **Nakitchévan** (21 v.), (6.500 habit.). *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* D'immenses ruines argileuses se présentent à l'entrée de Nakitchévan, puis les ruines mongoles du XIIIe s., et l'on entre ensuite dans cette grande cité de terre qui, d'après son nom de « première demeure » et la légende arménienne, eut Noé pour fondateur. On y montre même une chapelle souterraine où serait le tombeau du patriarche. Située à 150 v. au S.-E. d'Erivan et à 8 v. de l'Araxe, à 934 m. d'alt., elle est arrosée par un canal dérivé du Nakitchevan-tchaï et s'étend sur le versant du Karatchoug, l'un des derniers contreforts du Karabagh. Citée par Ptolémée sous le nom de Maxouana, elle a été souvent bâtie et rebâtie. Comprise dans l'ancienne province arménienne de *Vasbouragan*, ruinée au IVe s. par les Persans, puis par Ghenghis-Khan au XIIIe s., elle passa aux Turcs jusqu'en 1828, époque à laquelle la Perse la céda à la Russie par le traité de Tourkmantchaï. Le manque d'eau, les fièvres, la poussière et les moustiques en rendent le séjour peu agréable. Il y a cependant beaucoup de jardins fruitiers et la vigne y prospère. Industrie : tapis, feutres, *djijines*. — On peut aller voir la tour des Khans et la mosquée ruinée [1].

1. D'après Mme Chantre.

Route 8. — De **Nakitchévan** à **Djoulfa** (39 v. 1/2) par ALINDJITCHAÏ (24 v. 1/2), DJOULFA (15 v.). *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* **Djoulfa**, poste de frontière, sur la rive de l'Araxe, en face d'un ancien caravansérai persan, remonte aux temps fabuleux de l'Arménie ; elle est mentionnée parmi les cités que Tigrane Ier assigna pour patrimoine à la famille d'Astyage. Devenue populeuse, prospère et commerçante, grâce à sa position près d'un gué de l'Araxe, elle fut détruite au XVIIe s. par Schah-Abbas, et ses 40,000 hab. emmenés à Ispahan en captivité. Le sol aujourd'hui est couvert de décombres sur une étendue de plusieurs verstes. Le vaste cimetière avec ses tombes en forme de béliers et ses stèles de grès rouge finement sculptées et ornées d'arabesques, de croix, de personnages et d'oiseaux, est l'endroit le plus curieux à visiter dans cette région du Caucase. Le village actuel de Djoulfa est bâti au pied d'un immense escarpement de grès rouge, couronné des ruines d'une forteresse, et est situé au confluent de l'Araxe et de l'Alindja-tchaï. Près de là s'élève le mont Tarou-dagh dont les pierres meulières sont exploitées [1].

Route 9. — De **Djoulfa** à **Ordoubad** et **Akoulis** (20 v.), **Ordoubad** (8.000 habit.). *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*, est situé sur l'Araxe, près de l'endroit où le fleuve, s'engageant dans le défilé de Migri, atteint le point le plus méridional de sa courbe au S. des montagnes de Karabagh. C'est la ville la plus agréable de l'Arménie; soixante-dix sources y jaillissent, et mêlant leurs eaux pures à celles des canaux d'irrigation, entretiennent une riche verdure dans les jardins environnants. Dans aucune autre partie du bassin de l'Araxe, les arbres ne sont plus hauts et plus touffus. Occupée depuis le XIIe s. par les Tatars de l'Aderbeïdjan, cette ville adossée à une haute muraille de schiste noir, construite à la mode persane, présente un aspect des plus riants. — Une église russe, une arménienne, 17 mosquées dont la principale est celle du

1. D'après Mme Chantre.

Djuma-Mesched ; une école russe, une tartare, un hôpital militaire. Magnaneries ; une filature de soie.

Akoulis, dont le nom signifie « lieu plein de jardins », est parsemé de jolies villas entourées de grenadiers et de rosiers. Ville importante au dernier siècle, elle fut dévastée par Nadir-Schah qui en fit démolir méthodiquement les maisons jusqu'au moment où les habitants consentirent à payer la rançon demandée. Cette résidence d'été de négociants arméniens n'appartient à la Russie que depuis une soixantaine d'années et faisait partie du *Zokhastan*, division historique de l'Arménie. Le nom de « Zokhs » désignait, dit-on, autrefois les conteurs ou poètes populaires arméniens ; de nos jours on le dit devenu synonyme d' « avares ». Akoulis se divise en plusieurs quartiers dépendant d'une douzaine d'églises. A 1 v. 1/2, le monastère de Saint-Thomas [1].

Route 10. — D'**Ordoubad** à **Girousi, Choucha**. **Evlake** (*voir itinéraire O, routes 7, 6, 4*).

Route 11. — D'**Erivan** à **Alexandropol** (110 v. env., *à cheval*), par EDCHMIADZINE, SARDAR-ABAD, TALINE, MASTARA, BOGHAZ-KESSAN, **Alexandropol.** D'Edchmiadzine, en 23 verstes, on est à SARDAR-ABAD : C'est là que Houssein avait élevé une forteresse, boulevard avancé d'Erivan, sur la route de la frontière turque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine désolée mais d'où l'on a une vue magnifique. On est à 25 v. de l'Ala-göz et à 50 v. de l'Ararat. Jusqu'à TALINE (26 v.) la contrée est pierreuse et presque déserte. Aux deux tiers du chemin, on se trouve devant un demi-cercle de collines qui portent le nom tatar de Kara-bouroun (nez noir). Ces collines recouvertes d'une sombre verdure, affectent vaguement la forme d'un nez recourbé. Cette disposition de la nature y a donné naissance à un écho curieux qui jouit dans le pays d'une certaine célébrité : pour le faire parler, il faut tirer un coup de pistolet auquel il répond par une série de sourds grondements. On aperçoit la forteresse de Taline perchée

1. D'après Élisée Reclus et Mme Chantre.

comme un nid d'aigle sur la crête d'une montagne qui va se réunir aux contreforts de l'Ala-göz. La montée est pénible et demande plus de trois heures. De Taline à MASTARA, il y a 13 verstes. On traverse le même désert pierreux qui longe à l'O. la base de l'Ala-göz. De ce côté, le mont se présente superbe. Son sommet dont il semble privé du côté du S., s'offre comme un cône à moitié détruit et déchiré par quelque violente commotion. Ce volcan éteint a déversé à l'O. ses fleuves de lave changée aujourd'hui en une pierre dure qu'on retrouve au milieu des matériaux de la forteresse d'Alexandropol. MASTARA est un petit village arménien possédant une église dédiée à saint Jean. A cette hauteur, il y a peu de végétation ; à peine quelques champs d'orge et des bouquets d'arbres. De là à BOGHAZ-KESSAN (15 v.) et jusqu'à **Alexandropol** (33 v.), *voir ce nom à l'itinéraire N, route 2*, on traverse les villages tatars et arméniens SARIBAKHI, SOURGOUNLI, IMIRKHANLI, DJALOVKAN, KARAKLIS. A une verste d'Alexandropol, l'horizon s'ouvre : une chaîne de belles montagnes, aux teintes violettes, encadre le fond de l'amphithéâtre où est la ville et marque le lit de l'Arpa-tchaï qui coule à leur base ; la ville s'offre à droite ; à gauche, sur un plateau détaché, se profilent les lignes de la forteresse qui est à 5,000 pieds anglais au-dessus de la mer Noire.

ITINÉRAIRE N

DE TIFLIS A ALEXANDROPOL ET KARS

Route 1. — De TIFLIS à ALEXANDROPOL et KARS, par **Akstafa** (*en chemin de fer. Voir itinéraire K, route 1*), **Delijane** (*route postale*), **Alexandropol** (*id.*), **Kars** (*id.*).

Route 2. — De **Delijane** à **Alexandropol** (100 v. *route postale)*, par GAMZATCHIMAN (18 v.), KARAKLISS (19 v.1/4), AMAMLI (21 v.), AKHBOULAK (20 v.) **Alexandropol** (22 v.). DELIJANE n'est pas seulement un village dans une situation ravissante, c'est aussi le point de jonction des routes d'Erivan et d'Alexandropol. Les Russes y entretiennent une garnison ; les casernes sont disséminées le long de la rivière et le village de Staré-

Delijane (*Auberges. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*). La route d'Alexandropol est aussi jolie que celle d'Akstafa. On s'arrête à la source minérale LAGRET, voisine d'un col au delà duquel le paysage change d'aspect. La forêt s'éclaircit ; les montagnes se dressent, montrant leurs rocs nus et colorés de tons violets. On passe le grand village *malakane* de NIKITINA,



H. Rollet, Sc.

puis le hameau de GAMZATCHIMAN avec ses maisons en pisé. KARAKLISS est un lieu de pèlerinage pour les Arméniens. Jusqu'à AMAMLI, les forêts font place en partie à des amas de rochers ; et après une gorge étroitement resserrée, entre des montagnes arides, mais admirables de profil et de couleur, on atteint le dernier relais d'AKHBOULAK. La route arrive par une série de lacets à une grande plaine entourée de montagnes au-dessus desquelles l'Alagöz élève majestueusement

ses cimes couvertes de neiges éternelles. Située non loin de l'Arpatchaï et de l'Alagöz, sur un plateau de 145 m. d'élévation, mais fertilisée par des irrigations, **Alexandropol** (autrefois Gourmi) est une ville presque tout arménienne, car, la garnison russe déduite, ses 21.000 habit. sont presque tous arméniens. La position de la ville l'expose tour à tour à des chaleurs brûlantes et à des froids rigoureux. Jusqu'à la prise de Kars, Alexandropol, était la place de guerre la plus importante sur l'extrême frontière ; au lendemain du traité d'Andrinople les Russes avaient commencé à y élever une forteresse, espèce de cité militaire où habitent encore les officiers, le Gouverneur, et qui possède même une église. Aujourd'hui, la position stratégique de Kars a relégué Alexandropol au second rang ; mais, cette ville n'en est pas moins restée une des plus peuplées et des plus importantes de la Transcaucasie. L'aspect n'en est pas des plus riants ; les rues sont larges, mais bordées de maisons à un étage, d'un ton gris, uniforme et fatigant. Malgré un mouvement commercial assez considérable, le bazar n'est composé que de chétives maisons en bois et en pierres grossièrement assemblées. Deux places sablonneuses sont plantées d'arbres rabougris. En revanche, les églises sont nombreuses ; d'abord, une cathédrale, reproduction exacte de celle d'Ani ; puis, une église récente à laquelle sont annexées deux écoles moyennes de filles et de garçons. Les Arméniens grecs ont une église particulière, moins belle, il est vrai, que celle des Arméniens romains. D'ailleurs, qu'ils soient grégoriens, grecs, latins, les Arméniens et leurs prêtres vivent en bonne intelligence et travaillent d'un commun accord au dévelop-



ALEXANDROPOL.
D'après Elisée Reclus.

pement intellectuel de leur nationalité. Le grand cimetière rempli de tombes d'officiers russes tués dans les batailles livrées aux Turcs, et au milieu duquel est une chapelle, se voit sur une colline voisine de la ville : il commande tout l'horizon de la plaine déserte et monotone dominée par les cinq pointes de l'Alagöz [1].

Route 3. — De **Karakliss** aux mines de **Cicimadan** (15 v., *route carrossable*). On suit la vallée pittoresque de Pambak, au milieu de magnifiques forêts de chênes et de sapins. Les mines de Cicimadan se trouvent sur la rive droite de la rivière Pambak, dans la petite vallée au fond de laquelle court le ruisseau Cici-Sou. La vieille forteresse de Cici-Kala, au sommet d'un des pics les plus élevés, offre des ruines remarquables, mais d'un accès difficile. Un peu plus bas que Cicimadan, le confluent du Pambak et de la Kamenka forme la Débéda-tchaï qui coule entre des rives profondes et escarpées au pied d'Ouzoular, de Sanahine et d'Akhpat.

Route 4. — D'**Alexandropol** aux ruines d'**Ani** (35 v., *en phaéton*. Prix aller et retour de 12 à 15 roubles. Le trajet peut se faire en 2 heures 1/2 et on peut, le soir, aller coucher à Kars ou revenir à Alexandropol). — L'histoire d'Ani remonte à l'origine du royaume d'Arménie. Longtemps, ce fut une simple forteresse élevée, on ne sait par qui, à la pointe S. d'un plateau triangulaire compris entre l'Arpatchaï (nommé alors Akhouriane) et un ravin escarpé le Dzaghkotsatzor, où se forme, à la fonte des neiges un torrent appelé Aladja. En 763, le prince bagratide Achot-Msaker fonda, au pied de cette citadelle, une ville qui ne tarda pas à devenir florissante. Achot III Voghormatz y fixa sa résidence en 961, et construisit le mur intérieur qu'il fortifia de grosses tours. Ani se couvrit de magnifiques palais et d'autres édifices grandioses, d'églises splendides, d'hospices et autres établissements pieux et utiles. Sembat II, fils d'Achot III, succéda à son père mort en 977. Une muraille défendait Ani du seul côté accessible, au N.-E. ; Sembat II la rendit plus forte ;

1. D'après Orsolle.

« il enferma la ville d'une muraille continue de l'Akhouriane à Dzaghkotsatzor (vallée des jardins) ». — «En 989, l'architecte Terdate posa les fondements de la cathédrale; Sembat mourut la même année avant l'achèvement du monument qui fut seulement terminé en 1010, sous le règne de Ghaghik Ier Schaan-Schah. Catamitre, son épouse, pourvut la cathédrale d'ornements, de vases d'argent et d'or, de riches étoffes semées de broderies de pourpre. » Puis Ghaghik construisit l'église de Grégoire l'Illuminateur. A sa mort, en 1020, une guerre civile éclata entre ses deux fils Hohannès et Achot. Les Géorgiens prirent parti pour ce dernier, entrèrent à Ani par surprise, et pénétrèrent dans la cathédrale où ils retirèrent les clous des crucifix en criant insolemment qu'ils en feraient des fers pour leurs chevaux, car les croix géorgiennes sont sans clous. Hohannès finit cependant par triompher, mais « la plante vénéneuse de la discorde avait pris racine en Arménie et allait empoisonner le pays ». Hohannès mourut sans enfant, en 1039; il s'ensuivit des troubles dont l'empereur Michel voulut profiter pour annexer l'Arménie, mais les légions romaines furent repoussées par le général Vahram le Palavide qui intronisa Ghoghik II, en 1042. Le roi eut fort à faire avec un puissant seigneur nommé Sargiss Azat, qui, à la mort de Hohannès, avait pillé le trésor royal et s'était emparé de la citadelle. Le traître livra la ville à Constantin Monomaque en 1046. Le ciel manifesta son mécontentement de cet acte déloyal par un affreux tremblement de terre qui fit tomber les majestueux palais et les églises splendides. « Les abîmes béants engloutirent beaucoup d'hommes dont les cris lamentables retentissaient dans le fond, tandis que d'autres chancelaient. » Ghaghik II, le dernier des Bagratides, relégués en Asie-Mineure, mourut assassiné par ordre de l'empereur. Les Grecs ne conservèrent pas longtemps l'Arménie : « En 1064, Alp-Arslan, roi de Perse, prit Ani d'assaut, mit la ville à feu et à sang, la saccagea de fond en comble et en massacra les habitants. Dans sa douleur, le ciel se voila tout à coup; au milieu d'affreux éclats de tonnerre, il versa des torrents de pluie

qui inondèrent la ville et entraînèrent les cadavres dans le fleuve. » La domination persane dura soixante ans ; en 1124, David, roi de Géorgie, s'empara d'Ani ; le prince persan Phatloum la reprit en 1126. L'an 1131, la ville eut à souffrir d'un tremblement de terre qui renversa la grande et magnifique église d'Aménapher-kitch ; la malheureuse cité n'était plus qu'une proie mutilée que se disputaient les Géorgiens et les Persans. Ghiorghi III l'enleva à ces derniers en 1161 ; Eldigouz la reprit en 1165 ; les Géorgiens y entrèrent de nouveau en 1174. Les Tatars vinrent ensuite ; en 1237, les hordes de Tchamar-Khan pillèrent la ville ; « ils ravagèrent les maisons, les boutiques, les églises, et désolèrent et polluèrent Ani au point de le rendre méconnaissable ». Ani se releva cependant ; mais en 1319, un affreux tremblement de terre lui porta le dernier coup ; déjà beaucoup d'habitants avaient émigré à Trébizonde, en Pologne, à Astrakhan en Crimée ; ceux qui restaient abandonnèrent à leur tour les ruines de la ville royale ; les uns se rendirent en Perse et en Russie, d'autres se réfugièrent dans les possessions asiatiques des Grecs ; la plupart toutefois se fixèrent en Pologne et en Hongrie. Comme les Juifs, les Arméniens, dispersés sur la surface de la terre, n'avaient plus de patrie !

— On suit d'abord la rive gauche de l'Arpatchaï, peuplée de villages arméniens, tandis que ceux de l'autre rive sont presque exclusivement habités par les Turcs. Après avoir traversé la rivière Kasanga, Bayandour et Kalali, on fait halte au village chrétien de Tavkhan-Kiliniak. Ensuite, on s'enfonce dans la steppe, car il n'y a aucune route tracée. On passe à gué l'Arpatchaï et le Kara-tchaï et on atteint un village turc nommé Agh-Uzum. Puis, c'est le Mavryak-tchaï, qu'il faut encore passer à gué ; un château fort, presque intact situé sur le sommet d'une colline, des ruines de plus en plus nombreuses annoncent l'approche de l'antique capitale. On gravit assez péniblement le flanc raboteux d'une colline et, arrivé au sommet, on se trouve subitement en présence d'un panorama d'une lugubre et l'indicible majesté. Devant soi s'étend une grande

ville déserte avec ses murs, ses églises, ses palais et ses tours; au loin, la cime majestueuse de l'Ararat brille de tout l'éclat de ses neiges éternelles. On passe sous la porte d'enceinte et on met pied à terre devant la porte d'un prêtre, chef spirituel d'une petite communauté arménienne établie là. Les maisons particulières, probablement construites en briques crues ont presque entièrement disparu ; une grande partie de la population devait d'ailleurs habiter sous terre, à en juger d'après les nombreuses cavernes creusées dans le tuf volcanique de la vallée de l'Aladja, et même dans les pentes descendant vers l'Arpatchaï. La ville, protégée à l'O. et au S. par des ravins escarpés et par un mur simple, était défendue au N.-E. par deux murailles flanquées de grosses tours, séparées par un étroit couloir. Les portes sont ornées de pierres de différentes couleurs formant des croix ou disposées en damiers ; sur l'une d'elles, un bas-relief représente un lion, emblème de la Perse ; une inscription koufique atteste que la tour voisine a été élevée par Manoutchar, fils de Chaour, émir d'Ani, en 1072. Trois ou quatre ponts traversent l'Arpatchaï ; l'un d'eux au S., formé d'une seule arche ogivale, était d'une architecture hardie. Le palais royal occupait le sommet N. du triangle ; les portes et les murs sont ornés d'arabesques, de mosaïques, de niches, etc. L'édifice a dû être grandiose : certaines salles intérieures ont encore beaucoup d'inscriptions et de beaux restes de leur ornementation, entre autres des croix délicatement ciselées et une aigle à deux têtes éployée. Tout près du palais, une église a été taillée dans le roc. En suivant le ravin de l'Aladja, bordé par une muraille, on arrive à une église en rotonde, et surmontée d'une coupole dodécagonale, chaque face portant une fausse arcade qui encadre une fenêtre. L'intérieur conserve la trace d'une peinture murale représentant la Cène. Ce petit temple est l'église de Sourb-Grigor, mentionnée dans la chronique. Après plusieurs chapelles ruinées, on est devant une autre église semblable à Sourb-Grigor, mais dont la coupole est octogonale ; un bas-relief représente une *Vierge à la chaise*. La

citadelle est située à la pointe S. d'Ani, près de l'endroit où se réunissent les tranchées de l'Aladja et de l'Arpatchaï ; elle occupe une éminence dominant la ville. Les fondations et les murs en étaient gigantesques. La grande salle est bien conservée : les arcades, les portes et des niches sont en plein cintre ; les socles des colonnes sphériques ; deux de ces colonnes sont torses, d'autres se terminent par des rosaces ou des têtes de diables enjolivées, à longues oreilles. Dans la petite chambre contiguë à cette salle, sur un bas-relief en marbre rouge : deux cavaliers transperçant des dragons de leurs lances. Tout près de la citadelle, restent deux églises ; l'une est fort endommagée ; l'autre, petite, a l'aspect d'une croix grecque formée par quatre dômes et recouverte, au centre, d'une coupole conique. Les entrelacs sculptés autour des fenêtres et des portes sont d'un joli travail ; sur un chapiteau de l'intérieur, on voit un aigle enlevant un mouton. Non loin de là, la mosquée, flanquée d'un minaret octogonal, construite en 1072 par l'émir Manoutchar [1]. De la mosquée, on gagne la cathédrale. Ses dimensions sont modestes ; 30 mètres de long sur 20 de large. Le plan est un rectangle, mais il est beaucoup plus simple qu'à Sainte-Ripsime près d'Edchmiadzine : une coupole centrale portant sur des piliers ; deux transepts à une travée, un chœur à une travée et une abside. Ces quatre parties forment la croix; mais deux absides latérales, et des espèces de bas-côtés viennent compléter le rectangle. Les piliers du croisement sont composés de faisceaux et de colonnettes. Ils portent des arcs en ogive sur lesquels, en forme de pendantifs, vient s'appuyer le tambour de la coupole beaucoup plus élevée qu'à Sainte-Ripsime. La coupole est aujourd'hui détruite. Les formerets des bas-côtés sont aussi en ogive ; l'abside est encore accusée par deux cintres. A l'extérieur, l'ensemble est combiné de la façon la plus heureuse et la plus simple. La coupole se détache nettement et fièrement sur son assise carrée. La nef se termine en pignon sur la façade, et les bas-

1. D'après Orsolle.

côtés par des rampants. La façade du transept offre aussi un pignon, et, chose curieuse, deux niches triangulaires, bien qu'il n'y ait pas ici de vide produit par les absides. Enfin, tout l'extérieur de l'édifice est revêtu de colonnettes portant de fausses arcatures en plein cintre. D'après une inscription, la cathédrale d'Ani aurait été bâtie en 1010. On y rencontre encore les dates de 1049 et 1059. Cependant, par ses traits généraux, elle se rapproche d'une églîse italienne du XIIIe et même du XIVe s. M. Fergusson [1] se demande si les formes que l'on trouve à Ani ne sont pas originaires de l'Arménie. Mais il faut plutôt accorder la prééminence aux traits de l'architecture et croire qu'une inscription ancienne a été rapportée sur un édifice nouveau. L'exemple d'Ani ne serait pas seul. Les inscriptions arméniennes ont une grande valeur décorative ; on gardait soigneusement les blocs qui les portaient pour les encastrer sur les églises réédifiées. C'est ce qui complique parfois d'une façon étrange la chronologie des monuments du Caucase [2]. Plus bas que la cathédrale, au bord de la rivière, est le couvent de Sourb-Grigor dont les habitations sont encore reconnaissables ; le corps de l'église est formé de quatre hémicycles faisant à l'intérieur une croix grecque ; du centre s'élève un dôme recouvert par une coupole conique. Tout près des bains on visite « l'Eglise des Grecs » bâtie en 1215. Le porche est orné de mosaïques ; à l'intérieur : des fresques représentant des saints, des épisodes du Nouveau Testament, la Vierge et les douze Apôtres, etc. Remontant vers le N., on rencontre près de la grande muraille une troisième église en rotonde nommée Sourb-Arakhial (le saint Apôtre). De là, on passe à l'église de la Vierge, puis à celle de Sourb-Pherkitch (Saint-Sauveur) élevée par un simple particulier, Abelkarib. Enfin, un grand minaret octogone avait victorieusement résisté aux tremblements de terre jusqu'en 1880 ; cette année-là il fut renversé par une

1. *History of Architecture*. Londres. Murray, 1874 ; tome II, page 470.

2. Voir *L'Art religieux au Caucase*, par J. Mourier, 1 vol. in-18, raisin, Paris, Leroux, édit., 1887.

terrible secousse et gît à terre, en plusieurs tronçons [1].

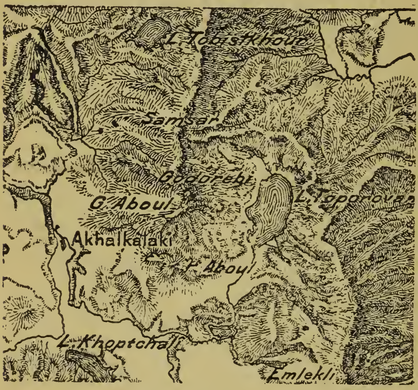
Au S.-E. d'Ani, et déjà dans la vaste plaine qui sépare les deux colosses de l'Alagöz et de l'Ararat, un autre amas de décombres, Talich, paraît avoir été aussi la capitale d'un royaume d'Arménie. Un petit village moderne s'est niché entre ses hautes murailles, ses tours, les débris de ses palais. La région du bas Arpa-tchaï est le pays des ruines. A l'O. de cette rivière se voient encore les restes de Pakaran ou de « l'assemblée des dieux [2] ».

Route 5. — D'**Alexandropol** à **Zarouchad** (54 v., *route postale*, jusqu'à PARGHET), par ARGINO (19 v. 1/4), PARGHET (21 v. 3/4) *et à cheval* jusqu'à ZAROUCHAD.

Route 6. — D'**Alexandropol** à **Akhalkalaki** (90 v. env., *à cheval*). A 16 v. d'Alexandropol, on rencontre un village arménien portant le nom tartare de Djel-ap-Ketchout et situé au haut d'une rampe, à une grande élévation. On découvre encore de là l'Alagöz. En remontant la rive gauche de l'Arpa-tchaï, on fait 34 v. jusqu'à TROÏTSKAÏA en gravissant une contrée montagneuse et en passant près de la source de l'Arpa-tchaï qui sort d'un petit lac nommé Arpa-Ghöl (6,670 pieds). Troïtskaïa est à égale distance d'Alexandropol et d'Akhalkalaki. Dans les vallées sont échelonnés des villages peuplés par des *doukhabores,* sectaires russes qui y forment une population d'environ 2,000 âmes qui vivent en faisant le camionnage. Ces villages se nomment : EPHRÉMOVKA, GORÉLAÏA, ORLOVKA, SPASKAÏA, BOGDANOVKA. RODIONOVKA est relégué dans une plus haute région sur le bord du LAC TOPOROVAN. Toute cette contrée est remplie de lacs ; de ce dernier, le plus élevé, sort le TOPOROVANE-TCHAÏ qui s'épanouit plus bas dans le lac TOUMAN-GHÖL (7,620 p.) d'où il ressort pour descendre à Akhalkalaki. Sur la gauche de la route, il y a encore le lac KOUTCHALI. La pêche des truites est la ressource principale de RODIONOVKA et des villages arméniens POKA, GANZA ou KANZA et SAGAMO. Les vallées que l'on va suivre furent autrefois la route

1. D'après Orsolle.
2. D'après Elisée Reclus.

que prit sainte Nino quand, au commencement du IVe siècle, elle passa d'Arménie en Géorgie pour y aller prêcher le christianisme. Une légende géorgienne raconte que Nino, fuyant les persécutions de Rome et d'Arménie, arriva en ces lieux inconnus. Un berger lui dit que l'eau du lac Toporovan allait rejoindre le Cyrus (Koura). La sainte femme longea le cours de l'eau jusqu'à Khertviss, puis arriva à Mtzkhet où elle prêcha l'évangile. **Akhalkalaki** (5,510 pieds au-dessus de la mer Noire), seconde ville de l'ancien *pachalik* d'Akhaltzik, a une population mixte, d'environ 4,200 âmes, composée d'Arméniens, de Persans et de Tatars. C'est une ville déchue qui avait de l'importance autrefois (*Hôtel. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*). La



AKHALKALAKI et la REGION DES LACS.
D'après Elisée Reclus.

forteresse est en dehors d'une enceinte ouverte aujourd'hui, mais offrant encore des restes de murailles sur un plateau au confluent du Toporovan-tchaï et de la Ghendara, petite rivière qui descend des environs du lac Khoutchali. Ce plateau qui ajoutait aux défenses de la forteresse forme une espèce de presqu'île. La prise d'Akhalkalaki (juillet 1828) fut un brillant coup de main du général Paskévitch. La région d'Akhalkalaki est une partie du Haut-Karthli de la géographie de Vakhoucht. Une chaîne de montagnes le borde à l'E. (les monts Kodiani) se terminant au S. par le mont Aboul (9,170 p.).

Cette chaîne s'étend du lac Toporovan (Pharavani de Vakhoucht) jusque vers le lac Tabiskour (Tbis-Kouri) sur une distance d'environ 30 v. Cette région de lacs est la source d'une infinité de cours d'eau qui coulent vers les affluents de la Koura (le Mtkvari de Vakhoucht). Le Cyrus (Koura) avait donc perdu son nom au moyen âge.

Route 7. — D'Akhalkalaki à Akhaltzik (60 v. env., *à cheval*). Entre l'Akhaltzikhé, partie du Haut-Karthli et l'Iméréthie, il y a une belle chaîne de hautes montagnes qui court de l'O. à l'E. A l'O. elle forme la chaîne proprement dite d'Akhaltzik et se prolonge jusque vers la Gourie, à son extrémité occidentale. Le rameau de Trialeth qui s'étend au S. du Karthli moyen ou Chida-Karthli est le prolongement, à l'E. de cette première chaîne ouverte par les eaux de la Koura qui y ont opéré une rupture à Atskhour (l'Askouri de Vakhoucht). En commençant par l'Occident, on distingue les monts Phersati, Ghado, Makhwilo, Likh. A l'O. de ce dernier, est le col qui mène de la vallée de Souram ou de la Koura dans l'Iméréthie. Le plateau d'Akhalkalaki est peu boisé. Après 25 v., on arrive à sa descente ; on a, à gauche, une admirable vue sur la vallée de la Koura qui serpente au milieu de montagnes aux tons violets, à travers des prairies d'un vert d'émeraude. Jusqu'à KHERTVISS (30 v.) on va en zigzag, à travers des forêts touffues où se confondent les nuances brillantes de la végétation la plus riche. La route est cachée ; on ne l'aperçoit plus quand on se retourne pour voir la région haute d'où l'on vient. Partout des arbres ; çà et là, des roches entourées de plantes vigoureuses qui les embrassent en s'y tordant ; puis le chemin qui s'enfonce plus bas dans d'autres forêts : puis enfin, dans le fond, la belle vallée disparaissant parfois pour reparaître plus loin. Après être arrivé en vue de Khertviss, ancienne forteresse construite par les *atabegs* géorgiens entre deux monts sévères, l'un nu, l'autre boisé, qui s'élèvent pareils à des tables auxquelles leur sommet plat les fait ressembler, on suit la descente de Tamalaasky. On quitte les forêts, et au milieu d'un bassin

de montagnes dont le sol a un aspect jaunâtre, on aperçoit les ruines pittoresques d'une vieille forteresse située près de Tabouretch-tchaï et on entre à Aspindza. De là, par Orpola, on peut gagner Atskhour, Borjom, Mikhaïloff ou, par Rousthavi (12 v.), arriver à **Akhaltzik** (18 v.). *Voir ce nom itinéraire J, route 20.*

Route 8. — D'**Alexandropol** à **Kars** (84 v. 1/4, *route postale*), par Arguino (19 v. 1/4), Parghet (21 v. 3/4), Zaïm (17 v.), Mélik-koï (13 v. 1/4), **Kars** (13 v.). On traverse d'abord deux villages tatars Karaklis et Tichnis. Près de la station d'Arguino, premier relais, quelques colonnes en maçonnerie, des arceaux écroulés témoignent de l'existence passée d'un grand édifice, église ou caravanséraï. Par un défilé où coule mélancoliquement le Kars-tchaï, et une série de collines, on atteint la station de Parghet. A 12 v., à gauche, le plateau de Kizil-Tapa fut le théâtre de combats sanglants entre les Russes et les Turcs. Après Zaïm, la route traverse un affluent du Kars-tchaï sur un pont turc à colonnes bizarres, puis, c'est le grand village *malakane* de Mélik-Koï. La vallée maussade du Kars-tchaï se resserre au point de ne plus fournir à la route qu'un couloir étroit longé par les eaux de la rivière ; les ruines d'une vieille forteresse arménienne annoncent Kars. On passe au pied de deux escaliers gigantesques qui relient la citadelle aux hauteurs voisines et aux forts de la nouvelle enceinte, et, après avoir franchi un dernier pont, on met pied à terre devant la *gostinitza América*, l'unique *hôtel* de Kars (7,000 hab.). *Poste aux lettres et aux chevaux. Résidence du Gouverneur.* Bâtie sur le versant des montagnes entre lesquelles coule le Kars-tchaï, Kars est une ville où seuls de grands souvenirs historiques peuvent attirer les voyageurs. Ses maisons construites en briques de lave se confondent, dans leurs teintes grises, avec les pentes qu'elles escaladent superposées les unes aux autres ; çà et là le minaret d'une mosquée s'élève au-dessus de cet ensemble monotone. La forteresse du sultan Mourad III, noire construction qui domine toute la ville du haut de son rocher escarpé, ne contribue pas à égayer le paysage. Nulle part, on n'aperçoit un arbre, une

tache de verdure, hormis dans un îlot formé dans les deux bras de la rivière où les Russes ont installé leur club et une salle de danse; là, on a réussi à grand'peine à faire pousser un misérable gazon coupé par une allée appelée le *boulevard*. Un bouquet d'arbres, à une certaine distance de la ville, est le but habituel des promenades des habitants. Le bazar se compose d'échoppes en pisé et en bois ; peu ou point de circulation ; la majorité de la population turque a émigré après l'annexion, abandonnant ses maisons délabrées telles aujourd'hui qu'au lendemain du siège. Le seul endroit un peu animé est le pont situé au pied de la citadelle ; là défilent des Cosaques, des Kurdes, des colons grecs et russes et des Lazes. Point de monuments, à moins qu'on ne considère comme tels une mosquée assez grande, l'Avleb-Djâmi, la porte en ruine, de vieilles murailles persanes et une église arménienne déjà ancienne. Près de la ville et même dans son enceinte, une foule de cimetières turcs, des dalles innombrables plantées droites; çà et là, la masse grisâtre d'un *turbeh*, lieu de repos d'un pacha : tous ces cimetières donnent à cette triste ville un air de nécropole. D'ailleurs, l'histoire de Kars se résume dans la liste des sièges qu'elle a subis. Capitale d'un royaume arménien pendant le IXe et le Xe s., sa position centrale entre les hauts bassins de la Koura, du Tchorok, de l'Araxe et de l'Euphrate, la désignait d'avance à tous les conquérants. Aussi, fut-elle saccagée par Tamerlan et Mourad III, prise, perdue et reprise par les Persans et les Turcs ; les Russes s'en emparèrent en 1828 et en 1855, mais ils durent la restituer à la Turquie ; en 1877, ils se rendirent encore une fois maîtres de cette ville, malgré sa citadelle et les onze forts qui la défendent. Entre les mains des Russes, Kars, clef de l'Asie-Mineure, est devenue une forteresse imprenable destinée sans doute à jouer un rôle important dans les guerres futures qui décideront des destinées de l'Asie [1].

Route 9. — De **Kars** à **Kaghisman** (71 v., *route*

1. D'après Orsolle.

vicinale), par TCHERMIALI (20 v.), HAUT-KÉMERLI (20 v.), BAS-KÉMERLI (16 v. 3/4), **Kaghisman** (15 v.). (5,000 habit.). *Poste. Télégraphe*). Cette ville principale de la vallée supérieure de l'Araxe, conquise par les Russes, dans la dernière guerre turque, est entourée de jardins et de vignes donnant d'assez bons fruits.

Route 10. — De **Kars** à **Sarakamisch** (52 v. 3/4, *route vicinale*), par BÉGLI-AKHMETH (21 v. 1/4), KARAGAMZA (14 v. 1/4), **Sarakamisch** (17 v. 1/4). (*Poste aux lettres. Télégraphe.*)

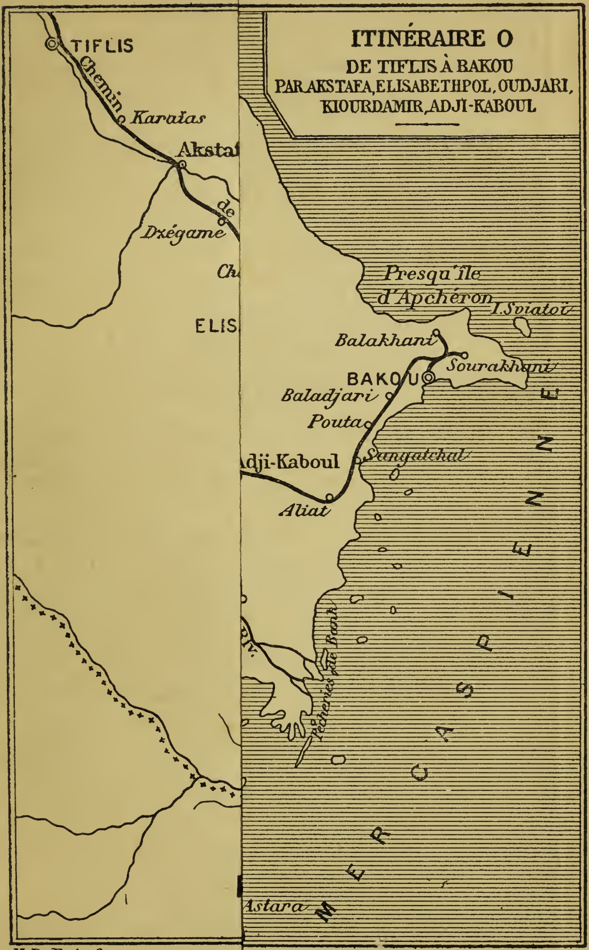
Route 11. — De **Kars** à **Olti** (102 v., *route vicinale*), par SOGLOUTI (17 v.), SALNIDJA (15 v.). ARSENEN (27 v.), OENIAK (14 v.), POSTE MILITAIRE (3 v.), **Olti** (26 v.). (*Poste aux lettres. Télégraphe.*)

ITINÉRAIRE O [1]

Route 1. — De **Tiflis** à **Bakou**, par AKSTAFA, ELISABETHPOL, OUDJARI, KIOURDAMIR, ADJI-KABOUL (515 v., *en chemin de fer.* — Trajet en 17 heures. — Prix des places : 29 r.; 22 r.; 11 r.).

Route 1 (*suite*). — De **Tiflis** (*buffet*) à **Karaïas** (*buffet*) — (36 v., *en chemin de fer*), par AG-TAGLIA. En quittant Tiflis, la voie ferrée suit la vallée de la Koura qu'on traverse après Ag-Taglia pour entrer dans une steppe qu'arrose le canal Mariensky. Creusé en 1867, ce canal, qui a coûté 370,000 roubles, longe pendant 4 v. la rivière, puis tourne à gauche, et va se perdre au bout de 18 v. près d'un petit lac, au pied des montagnes. Il se divise en 17 canaux secondaires servant à l'irrigation d'un grand triangle de terrain qui, vers les bords de la Koura, est boisé et très giboyeux. C'est là que sont les chasses de S. A. I. le Grand-Duc Michel Nicolaïevitch. A droite, à Kartapa, quelques maisons, et un peu plus loin, quelques rares hameaux.

1. D'après Brosset, Dubois de Montpéreux, Elisée Reclus, Orsolle, le *Calendrier du Caucase*, Mme Chantre et la Carte de l'Etat-Major russe.



ITINÉRAIRE O
DE TIFLIS À BAKOU
PAR AKSTAFA, ELISABETHPOL, OUDJARI,
KIOURDAMIR, ADJI-KABOUL
TIFLIS
Chemin
Karaïas
Aksta
de
Dzégame
Ch
ELIS
Presqu'île
d'Apchéron
I. Sviatoï
Balakhani
Sourakhani
BAKOU
Baladjari
Pouta
Sangatchal
dji-Kaboul
Aliat
Bank
Île
Pêcheries
Astara
MER CASPIENNE

H.Rollet, Sc.

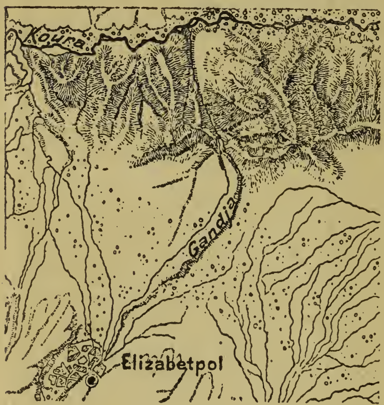

ITINÉRAIRE O
DE TIFLIS À BAKOU
PAR AKSTAFA, ELISABETHPOL, OUDJARI, KIOURDAMIR, ADJI-KABOUL
DAGHESTAN
TIFLIS
Chemin
Karaïas
Akstafa
de
Koura
Riv.
Dzégame
Fer.
Chamkhor
de Evlake
ELISABETHPOL
Kédabek
Adjikent
Kalakent
Tiflis
Agdache
Geurktchaï
Chémakha
Akhasou
Liaki
Oudjari
à
Kiourdamir
Bakou
Karamanly
Terter
Kabadinskaïa
Koura
Riv.
Schah-Boulah
Khodjali
Choucha
Vank
Girousi
Djébraïl
Araxe
Riv.
Presqu'île
d'Apchéron
I. Sviatoï
Balakhani
BAKOU
Sourakhani
Baladjari
Pouta
Sangatchal
Adji-Kaboul
Aliat
Koura
Salian
Riv.
Pêcheries de Bank
Lenkoran
Astara
MER CASPIENNE
PERSE

H. Rollet, Sc.

Route 1 (*suite*). — De **Karaïas** à **Akstafa** (*buffet*) — (51 v. *en chemin de fer*), par SOGOUTE-BOULAK, POÏLI.

Route 1 (*suite*). — D'**Akstafa** à **Elisabethpol** (*buffet*) — (88 v., *en chemin de fer*), par TAOUZE, DZÉGAME. CHAMKHOR. Jadis capitale du Khanat de même nom, désignée maintenant par les Russes, sous le nom d'**Elisabethpol** (18,500 habit.. *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe. Résidence du Gouverneur. Une auberge*), l'ancienne ville de Gandja existait dès le XIe s., mais à la distance de quelques kilomètres ; on en voit encore les ruines. C'est non loin de là, au S.-E., dans les campagnes qu'arrose le Terter avant de s'unir à la Koura que se trouvait l'ancienne capitale du royaume d'Agvanie ou Albanie, Partar, dont l'emplacement est indiqué maintenant par le village de Barda ou Berdaïa ; cette ville fut détruite dans la moitié du Xe s. par des aventuriers russiques sauvages et bizarres qui vinrent du N. par la Caspienne, disent les auteurs arabes. Le pays fut certainement plus peuplé jadis, à en juger par tous les vestiges d'habitations ; une route fréquentée remontant à l'O. la vallée du Terter vers le plateau de Gok-tchaï rattachait par un collier de villes et de villages la Basse-Koura au bassin du Haut-Araxe. Elisabethpol construite, à la fin du XVIe s., sur l'emplacement actuel, était autrefois considérable. A part les quartiers nouvellement bâtis par les Russes sur la rive droite de la Gandja, et quelques rues arméniennes, la ville a conservé sa vieille physionomie persane. Les rues sont larges, bordées d'arbres et de ruisseaux ; la plupart des maisons en pisé, presque toutes sans fenêtres, se cachent dans des jardins plantés de mûriers, de grenadiers, de pêchers et de noyers escaladés par des vignes gigantesques retombant en cascades de pampres et de grappes rougeâtres. De loin, la ville a l'air d'un grand parc d'où émergent çà et là les minarets des mosquées ; autrefois les vieilles murailles persanes complétaient le tableau ; on les a démolies. Le bazar se compose d'un corridor de 400 m. couvert de coupoles en briques vernissées. Tout près du bazar, une mosquée, construite

par Schah-Abbas en 1620, passe pour un bon spécimen du style persan de l'époque ; le porche est flanqué de deux minarets. La mosquée est ronde ; les fenêtres garnies de vitres de toutes les couleurs ressemblent aux vitraux de nos églises ; la porte est toute bariolée de rouge et de vert. Dans la cour quatre platanes gigantesques. Cette mosquée occupe l'un des côtés du *maïdan*, immense place carrée plantée aussi de platanes, où est installé un *bazar* en plein vent. Les étroites boutiques des orfèvres et des armuriers se succèdent sur le côté gauche en partant de la mosquée. Les autres industries se sont emparées du côté droit et de celui qui fait face au temple. Quoique ombragée par de beaux arbres, Elisabethpol est très insalubre, et les employés émigrent tous en été vers les montagnes boisées du S., à Hélénendorf, Hadji-Kend et sur les bords du pittoresque « lac bleu » (Gok-göl). En outre, la ville se distingue tristement par une espèce de lèpre connue sous la dénomination locale de « godovik » ou de « lèpre d'un an », parce qu'elle dure environ une année sans céder à aucun remède. On croit que cette affection de la peau, laissant après elle des cicatrices, a quelque analogie avec le « bouton d'Alep ». Peut-être faudrait-il attribuer cette maladie spéciale aux vingt-deux cimetières qui avoisinent la ville, confinant aux jardins, et mêlant leurs détritus aux eaux d'irrigation dérivées de la Gandja. Se ramifiant en des centaines de jardins, ces eaux n'atteignent pas toujours la Koura.



ELISABETHPOL. — D'après Élisée Reclus.

Les Tartares d'Elisabethpol, presque tous agriculteurs ou jardiniers, les colons souabes de Hélénendorf, venus en 1816, et les « Lutteurs par l'Esprit », qui peuplent plusieurs villages des environs, ont donné une grande réputation aux fruits et aux légumes de la contrée. Ils obtiennent les meilleures cerises de la Transcaucasie. Dans leurs champs, ils s'occupent surtout de la production du tabac et du coton : ils plantent des mûriers, élèvent le ver à soie, construisent des charrettes sur le modèle des véhicules importés de Souabe et possèdent quelques filatures et fabriques d'étoffes. Les Arméniens, à peine inférieurs aux Tartars dans la population de la cité, servent d'intermédiaires au commerce [1].

Route 2. — D'**Elisabethpol** à **Adjikent** (18 v.) *Service postal en été seulement. Poste aux lettres. Télégraphe (de juin à septembre).*

Route 3. — De **Dzégame** à **Kédabek** (50 v., *route vicinale*). Le bassin du Chamkhor, dont les eaux arrosent le village de ce nom, est un des plus importants de la Caucasie pour la richesse minière. C'est là, dans un cirque de montagnes porphyriques, que se trouvent les usines pour le traitement du minerai de cuivre retiré des gisements du voisinage. — L'entreprise industrielle connue au Caucase sous le nom de Kédabek et qui depuis 1864 appartient par droit de concession à MM. Werner et Karl Siemens, occupe un vaste domaine dont les principales localités sont : *Kédabek*, *Kalakent,* annexe qui lui est réunie par un chemin de fer, et *Dachgessan*. Kédabek est situé à 60 v. S.-O. d'Elisabethpol, à 50 v. S. du chemin de fer transcaucasien et à 4,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les terrains miniers ont une étendue de 3 v. carrées ; ceux des usines 50 déciatines et les forêts 16,753. Les mines fournissent chaque année plus de un million 200 mille pouds de minerai, extrait à la poudre et donnant de 7 à 10,12,20,25 0/0 de cuivre. Après différents grillages et passages au four, le minerai donne 20 à 30 0/0 de cuivre, puis fournit un cuivre noir et riche

1. D'après Élisée Reclus et Orsolle.

à 92 0/0. — Analyse du cuivre de Kédabek : cuivre 99,573 0/0 ; argent 0,080 ; plomb 0,027 ; arsenic 0,038 ; antimoine 0,060 ; nickel, cobalt 0,031 ; fer 0,009 ; oxygène 0,059. — De 1871 à 1888, l'usine a produit 697,754 pouds de cuivre, c'est-à-dire une moyenne annuelle de 38,763 pouds ; 31 pouds ont été obtenus par des procédés électriques. La voie ferrée de montagne, de 31 kilomètres de longueur, avec ses 168 ouvrages d'art en courbes, véritables tours de force de hardiesse, et qui met l'usine à proximité de ses centres d'alimentation, de combustible, pierres calcaires, minerais, etc., constitue le point principal et la plus belle conception des installations mécaniques de Kédabek, qui tient sans contredit comme importance, organisation, capital social engagé, la première place parmi les industries minières du Caucase.

Pour visiter Kédabek, il faut écrire d'avance à M. Bolton, directeur de l'usine, qui ne refuse jamais cette autorisation.

Route 1 (*suite*). — D'**Elisabethpol** à **Evlak** (63 v., *en chemin de fer*), par DALE-MAMETHI (16 v.), GUÉRANE (23 v.), **Evlak** (24 v. *Poste. Télégraphe*).

Route 4. — D'**Evlak** à **Choucha** (105 v. 1/4, *route postale*), par KARAMANLY (21 v. 3/4), TERTER (15 v.), KABADINSKAÏA (18 v. 1/4), SCHAH-BOULAKH (11 v. 1/2), KHODJALI (19 v. 3/4), **Choucha** (19 v.). En s'éloignant d'Evlak, on parcourt des plaines immenses ensemencées de blé, d'orge, de riz, de millet, et arrosées par des canaux qni amènent les eaux du Terter, grande rivière qu'on passe à gué et qui, en mai, lors des pluies, est très dangereuse. Près de SCHAH-BOULAKH et de la montagne au haut de laquelle se voient quelques ruines de forteresse, on montre la fontaine en pierre construite par Schah-Abbas. A gauche, les vignes, les jardins fruitiers et les mûriers des *aouls* tatars Ardham, Khoderli. Aux environs de KHODJALI, le paysage change : On s'engage dans une gorge où Ibrahim-Khan avait fait élever sur la rivière de Kharkhar une grande muraille et des forts destinés à défendre le passage de la plaine d'Askhéran et la ville de Choucha. C'est là que Fena-Khan s'est battu en 1827 contre les Russes. A

droite, la montagne de Marave; à gauche celle de Katukh et le pic Ternavaz qui a donné son nom au village arménien voisin. On franchit le torrent de Katchine et on gravit des pentes assez rapides devant les caravanséraï Souleïman-Khan, Djaparouli, les moulins d'Atabégoff, et, de la hauteur qu'on atteint, on voit le village Khankhendi qui autrefois avait une garnison de 4,000 Russes. **Choucha** est assise à 1,050 m. d'alt. sur une terrasse de mélaphyre dominant une vallée, et est abritée par des montagnes au pied desquelles coulent deux petits ruisseaux. Les côtés vulnérables de la ville sont protégés par des murailles percées de trois portes; l'une vers Elisabethpol, l'autre vers Chémakha, la troisième vers Keuriss et Nakitchévan. A la fin du XVIe s. elle devint capitale du Khanat de Karabagh, fut assiégée par les Persans et les Turcs. Les Russes l'occupèrent dès 1805 et définitivement en 1823. Le quartier musulman, dit « gourlar », est tout à fait séparé du quartier arménien. Toutes les habitations en pierre blanche, à balcons découpés et à fenêtres ornées de grilles en fer forgé, sont bien bâties et d'une bonne architecture. Le climat y est rude; l'hiver dure 6 mois; la neige atteint 1 m.; les rues très en pente sont mal pavées. L'eau potable, assez rare, est fournie par trois fontaines et des puits [1].

(25,000 habit. musulmans et chrétiens. *Hôtels* « Américain », de « Russie ». *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* Club. Une église russe. Cinq églises arméniennes. Dix-huit mosquées, Gymnase réal ; une école du Gouvernement ; une arménienne. Fabrique de tapis de haute laine; deux filatures; un moulinage. Orfèvrerie, émaillerie, bijouterie en argent niellé et en filigrane d'or. Chaudronneries ; teintureries. Les soies, laines, cotons, céréales, farines, huiles de colza, de sésame, sont l'objet d'importantes transactions commerciales.)

L'ancien et le nouveau palais des « Khans » sont peu curieux à visiter. Les Musulmans de Choucha sont connus dans toute la Transcaucasie pour leur fanatisme. Les fêtes en l'honneur d'Hussein et d'Ali y sont célébrées avec une grande solennité. A 3 v. de la ville, les filatures de Karintka, de Chouchakind ; à

1. D'après Mme Chantre.

8 v., celles de Tchanakchi et de Taglar. Au N. de la ville, le haras de Djanatag, créé pour la conservation de la race chevaline de Karabagh, un peu déchue depuis le siècle dernier, n'existe plus. Quant aux mines de cuivre des montagnes avoisinantes, elles ne donnent qu'un faible produit.

Route 5. — De **Choucha** à **Djébraïl** (85 v. 1/4, *route vicinale*), par TCHINAKCHI (13 v. 1/4), AKEDERMANSKI (17 v.), KARABOULAK (14 v.), VANK (22 v.), **Djébraïl** (19 v.).

Route 6. — De **Choucha** à **Girousi** (88 v. 1/4), par LISSAGORSK (17 v. 3/4), ABDOULAH (20 v.), ZOVONK (14 v.), DIGH (17 v.), **Girousi** (19 v. 1/2). Par le col où passe la route d'Erivan, on débouche dans la vallée de Zarasli. LISSAGORSK, dans un joli vallon arrosé par le Toursou et dominé par une montagne dénudée, le mont Chauve (en turc Lissagorsk), est la station d'été de quelques habitants de Choucha qui viennent y camper sous la tente. En 20 v., on est à ABDOULAH ; l'Akarlou-tchaï se franchit à gué ; 14 v. plus loin ZOVONK. On monte à DIGH, cité dans l'histoire à la fin du Xe s. Sembat, premier roi du Siounikh, le donna à sa femme qui l'offrit en 998 au monastère de Tathève. Cette reine fit embellir le bourg et y éleva l'église de Sourb-Kévork (Saint-Georges), dont les pierres tombales à sculptures allégoriques sont assez curieuses. Après le vallon de Karachène et la vallée de l'Ak-sou, on gravit le col de Kardak, puis commence la descente sur **Girousi**, le Koriss des Arméniens, qui doit son nom de « village des piliers » aux innombrables aiguilles trachitiques dont il est entouré. L'ancien bourg est accroché à la montagne. Au fond de la vallée coule le Girousi-tchaï, et, sur la rive opposée, le bourg moderne chef-lieu administratif du district de Zanguézour étale ses maisons blanches [1].

Route 7. — De **Girousi** à **Ordoubad** (120 v., *à cheval*), par OUROUTE, TATHÈVE, ADJIZOUR. ASTAT-

1. D'après Mme Chantre.

zour, Migri. On gravit à pic la montagne située derrière le quartier neuf de Girousi jusqu'à un vaste plateau volcanique où en été les bergers tates plantent leurs *kibitkas*. On descend dans la magnifique vallée du Bazartchaï. Au delà d'Ouroute et dans le voisinage : Aroudi où s'élevait jadis une église d'architecture quelque peu romane ; Kara-Kilissa qui doit son nom à une église dont les ruines sont noircies par le temps (XIe s.). D'Ouroute on franchit un pont et on s'engage dans un sentier taillé dans le roc. Par Lisine et un chemin assez raide à travers la forêt, on gagne Tathève. Ce grand monastère, fondé par Ter-Ohannès au IXe s., saccagé par les Musulmans, ressemble à une forteresse. Dans la sacristie, quelques beaux vêtements ecclésiastiques, des pièces d'orfèvrerie religieuse. Dans la cour : une colonne branlante surmontée d'une croix ajourée. Aux environs de Tathève : le pont du Diable, quelques sources thermales et l'église de Medz-Anapat. Par le col de Maldak on passe à Tchanakchi (fonderie de cuivre) dans la vallée d'Adjizour, à Bachkend (mines de cuivre), à Adjizour, Kavart, Katar (mine et fonderie de cuivre) où au XVIe s. s'élevait la forteresse d'Alitzori. Par une belle forêt on atteint Chikhaouz, les cols de Ghermazial et de Ghimran d'où l'on domine la vallée de l'Araxe. On descend à Astatzour, en amphithéâtre sur une pente verdoyante, quoique au milieu de montagnes arides. Au bord de l'Araxe : le poste d'Aldara occupé par des douaniers cosaques. Migri (900 hab.) jadis gros bourg, est couronné d'une forteresse ruinée. Après une plaine cnsemencée de riz et de coton on s'engage dans le sentier accidenté qui court en corniche le long de l'Araxe. Le magnifique défilé que l'on suit offre des tableaux d'une beauté étrangement sauvage et émouvante. Puis par une vallée gardée par le poste de Karchinari, et qui s'élargit peu à peu, on trébuche dans une région pierreuse ;



enfin apparaît comme une oasis de verdure **Ordoubad** avec ses sources et ses platanes ombreux [1].

Route 1 (*suite*). — D'**Evlak** à **Liaki** (23 v., *en chemin de fer*).

Route 8. — De **Liaki** à **Agdache** (13 v.). Vu l'absence de chaussée, le trajet lors de pluies est souvent difficile. — Située dans une région marécageuse et où règnent les fièvres, manquant d'eau potable, cette résidence du chef du district d'Arecht (G[t] d'Elisabethpol), est cependant en été le centre d'un grand commerce de soies et de cocons.

Route 1 (*suite*). — De **Liaki** à **Oudjari** (*buffet*) (19 v., *en chemin de fer*).

Route 9. — D'**Oudjari** à **Geurktchaï** (14 v., *en équipages de poste*). Le trajet se fait à travers une contrée peu cultivée, fiévreuse et exposée en été à des chaleurs torrides. GEURKTCHAÏ (2,000 habit.), ville nouvelle, résidence du chef du district (Gouv[t] de Bakou), a un bazar où le jeudi se font d'importants achats de cocons.

Route 1 (*suite*). — D'**Oudjari** à **Miousiouli** (24 v. 1/2, *en chemin de fer*).

Route 1 (*suite*). — De **Miousiouli** à **Kiourdamir** (19 v., *en chemin de fer*. (*Poste. Télégraphe*).

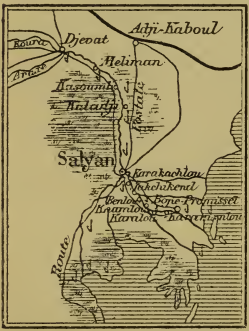
Route 10. — De **Kiourdamir** à **Chémakha** (70 v. 3/4, *route postale*), par DJAÏRI (19 v.), AKHGSOU (15 v. 1/4), SCHAHRADIL (18 v. 1/4), **Chémakha** (18 v. 1/4). De KIOURDAMIR, village tatar de 1,900 feux, environné de vignobles et de mûriers et où le dimanche se tient un marché de vins et de cocons, on parcourt une plaine ensemencée de millet, de riz, d'orge et arrosée par des puits artificiels qui donnent l'eau de la rivière Ghirdman. DJAÏRI n'est qu'un relais. AKHGSOU au bas d'une colline giboyeuse, d'où sort la rivière du même nom, est planté de vignes, grenadiers, etc. Jusqu'à SCHAHRADIL, où coule une source d'eau potable excellente, on gravit une suite de hauteurs

1. D'après Mme Chantre.

assez escarpées. A 3 v. de là, le village arménien Sarian a un couvent dont l'évêque est fort hospitalier pour les voyageurs. On laisse à gauche Madrassa dont les vins rouges renommés s'expédient en Russie, et on descend à **Chémakha** (*Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe.* 25,000 habit.). Cette ville (en persan Chamakhi), chef-lieu de district, est à 110 kil. O. de Bakou et à quelque distance de la rive droite du Pirsagat, rivière qui se perd dans les lagunes au S.-E. avant d'arriver à la mer Caspienne. La fondation de cette ville doit être fort ancienne, car on la trouve déjà mentionnée dans Ptolémée sous le nom de Samekia. Cependant elle ne doit avoir pris rang de capitale que sous la domination des Khans tatars, car elle n'est pas citée par les historiens arméniens ; elle devint alors le chef-lieu du Chirvan. Nadir-Schah la détruisit de fond en comble en 1734 et ordonna qu'une nouvelle ville fût rebâtie à une petite journée de là vers le S.-O., sur les bords de l'Aksou, affluent gauche de la Koura. Cette seconde ville reçut le nom de Senghi-Chamakhi (Chamakhi-la-Neuve), aujourd'hui Novaïa-Chémakha. Mais l'ancienne fut bientôt après relevée de ses ruines par un chef tatar ; et depuis lors la population et la prépondérance ont, alternativement et à plusieurs reprises, passé de l'une des deux villes rivales à l'autre. L'ancienne Chémakha rétablie par les Russes a été renversée plusieurs fois par des tremblements de terre et toujours rebâtie sur le même emplacement. En 1870, il y eut 1,900 victimes. En janvier 1873, une commotion violente a englouti une partie de cette malheureuse ville que l'administration russe a dès lors abandonnée pour se transporter à Bakou. La douceur du climat et la fertilité de la contrée expliquent l'attachement des Musulmans pour cette localité où les révolutions souterraines sont souvent si terribles. Les recherches d'Abich ont établi que la direction des vagues terrestres se propage dans cette région du N.-O. au S.-E. sur le prolongement même de l'axe du Caucase, et la ville se trouve peu éloignée du centre des secousses. Il arrive parfois que des explosions de naphte brûlant font jaillir en l'air des masses d'argile

et de flammes. Les débris d'une de ces explosions, que le botaniste Koch vit dans la plaine au S. de Chémakha, recouvraient un espace d'un kilomètre de pourtour, et des eaux saumâtres, ayant un léger goût de naphte, remplissaient les crevasses du sol. Sans compter les trois églises arméniennes, une dizaine de mosquées, il y a à Chémakha de grandes fabriques de tapis, de soieries tissées avec les cocons de Noukha et de Choucha. On y importe aussi une certaine quantité de cotonnades et de lainages de Moscou. Les grenades sans pépins, que l'on récolte dans les jardins d'alentour, sont renommées[1].

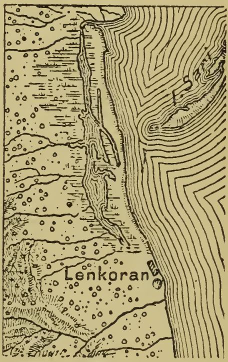
Route 1 (*suite*). — De **Kiourdamir** à **Adji-Kaboul** (*buffet*), 70 v. 1/2, *en chemin de fer*, par SAGUIRE (23 v.), KARA-SOU (23 v. 1/2), **Adji-Kaboul** (24 v.) *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*).



Route 11. — D'**Adji-Kaboul** à **Salyan** et à **Lenkoran** (175 v. 1/2), *route postale*), par ZOUBOVSKAÏA (14 v.), KARATCHALINSKAÏA (15 v. 1/2), **Salyan** (20 v. 1/2), TARAKENSKAÏA (18 v.), ANDRÉEFSKAÏA (25 v. 1/2), GHEGH-TAPA (23 v.), KIRIL-AGATK (22 v.), KOUMBAKINSKAÏA (17 v.), **Lenkoran** (20 v.). La route longe un lac et s'enfonce dans la steppe. A droite, la Koura, aux nombreux lacets, roule ses eaux rapides et jaunâtres au-dessus desquelles émergent comme des habitations lacustres les cabanes des pêcheurs. En face de **Salyan** un bac relie les deux rives du fleuve. Ce chef-lieu de district (10,000 habit.) *Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*), dont la population est tate, et dont beaucoup de boutiques sont faites en nattes de roseaux et de joncs, a un climat très fiévreux dû à

1. D'après Élisée Reclus.

l'humidité du sol et à l'excessive température de l'été. Officiellement simple village, ce n'est pas moins une véritable ville, la seule de la Transcaucasie côtière au S. de Bakou ; elle a la grande importance que lui donnent ses pêcheries et la fécondité de ses jardins. La Koura, depuis Djevat (confluent de l'Araxe) est navigable jusqu'à la mer. Tout le long de ses rives poissonneuses sont installées de nombreuses pêcheries qui fonctionnent successivement de mars à mai, depuis l'embouchure du fleuve, à mesure que les poissons remontent le courant. Il n'y a pas de cours d'eau dans le monde où la pêche soit si étonnamment fructueuse (12 à 15,000 poissons par jour, esturgeons, silures, etc.). C'est pendant ce trimestre que se recueillent les œufs (caviar, en russe *ikra*), l'un des plus grands rapports des exploitations. Quant aux poissons qu'on a ainsi vidés, ils sont coupés, salés et expédiés principalement à Astrakhan. Au delà de Salyan on peut citer comme stations de pêche importantes : Norachaine, Bank et Bojie-Promicel [1].



LENKORAN.
D'après Elisée Reclus.

Lenkoran (5,000 habitants). (*Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*) n'est qu'un bourg maritime dont le nom d'origine tartare a le sens de « lieu d'ancrage ». Cependant les bâtiments y sont très exposés aux vents et à la vague, et doivent s'arrêter à plus de 3 kil. de la côte. Le séjour de Lenkoran est redouté à cause des marigots qui bordent le rivage et auxquels on donne le nom de Mourd-ab ou « d'eau morte ». Une atmosphère de fièvre règne sur la contrée. Les chasseurs prennent au filet dans ces marécages des multitudes de canards et d'autres oiseaux aquatiques. La culture du riz de l'Inde, intro-

1. D'après Mme Chantre.

duite dans ces terres humides a fait immigrer avec elle toute une flore indoue des plus intéressantes pour le botaniste [1].

Route 12.— De **Lenkoran** à **Astara** (36 v., *route vicinale*). par Chak-Agache (15 v.), Astara (21 v.. *Télégraphe*). Au S. de Lenkoran, le petit port d'**Astara**, situé sur une langue de sable, à l'embouchure de la rivière de son nom, n'a guère plus d'avantages que Lenkoran pour le climat et pour la facilité des abords ; mais c'est là que se trouve la douane de sortie de l'Empire russe : le territoire persan commence de l'autre côté de la rivière. Astara importe surtout des fruits secs, des noix de galle, du coton brut, denrées en échange desquelles la Perse reçoit des cotonnades, des objets en fer, en cuivre et des samovars. Le commerce annuel d'Astara est de près d'un million de roubles [2].

Route 1 (*suite*). — D'**Adji-Kaboul** à **Bakou** (117 v. 3/4, *en chemin de fer*), par Navagui (17 v.), Aliate (24 v.), Sangatchali (21 v. 1/2), Pouta (24 v. 1/4), Baladjari (18 v.). D'Adji-Kaboul, la voie tourne au N. On contourne les contreforts méridionaux du Caucase en longeant la mer Caspienne ; le pays est comme un vrai désert, où se dressent des montagnes isolées. Après Pouta connu par ses volcans de boue et Baladjari, on arrive en 13 v. à **Bakou**.

(64,000 habit. *Douane. Poste. Télégraphe. Tramways. Hôtels* : « Grand Hôtel », « d'Europe », « de France », « Impérial », « d'Italie ». Cafés-restaurants : « Château des fleurs », « Ivérie ». — Résidence du Général Gouverneur. Jardin public. Square. Théâtre. Club. Parc et casernes d'Artillerie. Tribunal maritime et civil. Comité de statistique. Société technique. Succursale de la Banque de Commerce de Tiflis ; Banque de Crédit mutuel ; Bourse des marchands. Hospices et Hôpitaux. Lazaret militaire. Etablissements d'instruction. 4 journaux ; 2 bibliothèques ; 7 typographies. Bains. Bains de mer. Principales usines de pétrole : « Nobel frères et C° », « Société commerciale et industrielle de naphte Caspienne et de la mer Noire », « Schibaëff », « Caspienne », « Taguieff », « Œlrick ». « Boulfroy », « Tchiknavéroff », « Djakéli ». Usines mécaniques : « Caucase et Mercure », « List », « Lentz », « Martirosoff », « du port de Bakou », etc. Compagnies de navigation : Caucase et Mercure », « Lebède », « Droujina »,

1-2. D'après Élisée Reclus.

« Masis ». Compagnies d'assurances : « Yakor », « Salamandre ». « Volga », « Moscovite », « Russia ». — Vice-consulats de France, d'Italie.)

La fondation de Bakou, chef-lieu du gouvernement du même nom (en russe : Bakinskaï Goubernaïa) remonte au VIe s. de notre ère. Après avoir été occupée par les Arabes et possédée par la dynastie locale des Chirvanides, Bakou passa au pouvoir des Persans. Disputée tour à tour par les Turcs et les Russes, elle tomba définitivement au pouvoir de la Russie en 1806. Cette ville doit son importance à son grand mouvement industriel et commercial ; reliée à Tiflis, Poti, Batoum par un chemin de fer, elle est le grand entrepôt des provinces caucasiennes avec Astrakhan, la Transcaspienne et la Perse. Le mouvement du port se développe d'année en année. Importation : coton, blé, riz, buis, fruits, soies ; exportation : surtout le pétrole.

Bakou s'étage sur les flancs arides d'un hémicycle de collines de sable descendant en pente douce vers une baie protégée par la péninsule d'Apchéron et le cap Chikoff. Vue de la mer la ville paraît ce qu'elle était sous ses anciens Khans ; ce sont les mêmes maisons grises, cubiques, à toits plats, dominées par de sveltes minarets, des coupoles de mosquées et, un peu plus bas, par la masse noire du *Bala-Hissar* et la *Tour de la jeune fille*. Le quai et les quartiers voisins ont bien été transformés, mais de loin cette note peu accentuée se perd noyée dans l'ensemble absolument asiatique de la ville. Rien n'empêcherait le voyageur de se croire en Perse à l'époque de Schah-Abbas si les steamers glissant sur les eaux de la rade et l'épais nuage de fumée planant perpétuellement sur les distilleries de naphte de la *ville noire* ne lui rappelaient le XIXe s. Parcourt-on la ville, l'illusion n'est plus possible. Le quai est bordé de maisons, qui rappellent les constructions européennes, et les quartiers voisins ressemblent à ceux du nouveau Tiflis. Peu à peu la ville gagne du terrain ; chaque année elle empiète sur les vieilles rues persanes et tartares ; déjà elle arrive aux pieds des collines ; elle finira sans doute par les escalader, et alors c'en sera fait d'une ville typique

entre toutes en Orient. Au reste Bakou est cosmopolite; l'exploitation des sources de naphte y attire une population hybride, âpre au gain, amalgamée de toutes les races de l'Europe ; on y entend parler français, italien, grec, allemand, suédois, arménien, géorgien autant que persan et russe. Le monde aristocratique, les officiers et les fonctionnaires se retrouvent dans un club devant lequel on a réussi, à force de soins, à faire pousser quelques arbres, les seuls qu'on trouve à six lieues à la ronde : ce petit jardin s'appelle le parc Michaïlovsky. Constamment rafraîchi par la brise de mer, le quai est d'ailleurs le seul endroit où l'on puisse se promener sans être incommodé par les émanations qui s'exhalent des résidus de pétrole dont les rues sont arrosées. Il pleut rarement à Bakou : le vent et la poussière y sont terribles ; mais lorsqu'un orage survient, il change les rues de la ville basse en autant de torrents. L'odeur du pétrole dont tout est imprégné n'est pas le seul ennui ; l'eau n'est pas potable ; on boit généralement du soda-water ou de la bière. Puis l'absence absolue de toute végétation donne aux environs de la ville et aux collines auxquelles elle s'adosse un aspect analogue à celui d'un désert. Cette désolation universelle paraît pittoresque aux touristes de passage, mais finit par rendre le séjour de Bakou insupportable aux Russes qui y sont retenus par leurs fonctions administratives ou militaires. Quoi qu'il en soit, ces inconvénients n'empêchent en rien l'essor de la ville ; par la sûreté de sa rade, sa situation voisine de la Perse et du Turkestan, le railway qui l'unit à Tiflis, à Batoum et à la mer Noire, Bakou semble appelé à un grand avenir. Une flottille de guerre mouille dans l'anse du cap Baïl-Bourni, couvert de dépôts, de casernes, d'arsenaux appartenant à l'Amirauté ; cette petite cité militaire possède même son église. Tout au fond de la baie, en face de la pointe extrême du cap Baïloff, un nuage permanent de fumée épaisse indique l'emplacement de *Tchorné gorod* (la ville noire) [1] où sont concentrées les raffineries de pétrole.

1. A 2 v. 1/2 de Bakou, en voiture. Prix aller et retour : 1 1/2 à 2 roubles. — Visiter les grandes usines Nobel.

Toute une armée d'ouvriers indigènes y travaille à transformer le naphte brut en kérasine, en benzine, en gazoline, etc., par une série d'ébullitions et de manipulations très curieuses à examiner. Les résidus de



• Volcans de boue. ✣ Puits de naphte. Sources de gaz. Ruines immergées.

Presqu'île d'APCHÉRON — D'après Élisée Reclus.

pétrole pulvérisés par un jet de vapeur sont les seuls combustibles employés dans ces usines. Ce n'est cependant pas à *Tchorné-gorod*, mais sur le plateau de Balakhaneh que se trouvent les sources ; de longs « pipe-lines » amènent le précieux liquide aux distilleries de la *ville noire* et à celles de Sourakhaneh. Un

chemin de fer relie Bakou à Sabountchi (12 v. au N.) et à Sourakhaneh (15 v. à l'E.). Ce plateau de Balakhaneh foré d'innombrables puits, tous couverts de toits noirs, en bois, très élevés, en forme de pyramides tronquées, a l'aspect fantastique d'une immense nécropole. C'est à la pression intérieure du gaz qu'est due l'ascension du naphte, qui pénètre les couches de sable et de cailloux reposant au-dessous des assises tertiaires superficielles; en s'élevant des profondeurs, le pétrole entraîne avec lui de grandes quantités de sable qui s'accumulent autour de l'orifice et finissent par former des monticules coniques souvent assez hauts. Il ne semble pas que les 637 puits de naphte forés, dont 306 en exploitation dans le voisinage de Bakou, jusqu'à la profondeur de 80 à 300 m., soient près de tarir; il fournissent plus des cinq sixièmes du pétrole recueilli dans la Caucasie[1]. L'industrie du naphte a subi maintes vicissitudes. Jusqu'au 1er janvier 1873, elle était affermée en monopole par le Gouvernement; sous ce régime, l'activité était nulle, l'extraction et la fabrication se faisant avec un outillage insuffisant et d'après des méthodes primitives; de plus, les débouchés n'existaient pas. L'abolition du monopole vint heureusement mettre un terme à cette situation préjudiciable. Les machines à vapeur firent leur apparition sur le plateau de Balakhaneh; les forages furent poussés avec vigueur; des raffineries munies de tout l'outillage compliqué de la science moderne furent établies par MM. Mirzoeff, Nobel, Kokoreff, Djakéli, etc., etc. A une extraction insuffisante, succéda un excès de production qui provoqua une crise. Le prix du pétrole tomba de quarante-cinq kopeks à trente et même à deux kopeks le poud. Le pétrole américain revenant, en Russie même, à meilleur marché que le pétrole de Bakou, le stock d'huiles minérales s'accrut dans de telles proportions que les détenteurs furent contraints de s'en débarrasser à vil prix. Le poud de photogène qui valait de 3 r. à 3 r. 60 en 1868, tomba à 1 r. 75 en 1874. Les conséquences de cette crise furent désas-

1. D'après Orsolle.

treuses ; de nombreuses usines durent suspendre leurs travaux. Cette fâcheuse situation a cessé, grâce à l'ouverture du chemin de fer, grâce surtout à l'arrivée de MM. Rothschild au Caucase et aux capitaux énormes que ces banquiers ont avancés aux fabricants gênés. L'industrie du pétrole est maintenant prospère[1]. Les sources de naphte de Bibi-eï-Bat (autrefois Naphtaloun) sont situées au S. et à 4 v. de Bakou, sur la route du village et du monastère de Chikhovo et ont une superficie de 100 déciatines carrées. Les couches sont basses et il faut descendre jusqu'à 130 à 150 sagènes de profondeur pour rencontrer l'huile, mais comme qualité le naphte de Bibi-eï-Bat est supérieur à celui de Balakhaneh ; il est beaucoup plus léger.— Exploitations : Taghieff, Sarkissoff, Djakeli, Zoubaloff, Richard, Nobel, Rothschild.

Le vieux Bakou, c'est-à-dire la ville asiatique, était entouré de murailles démolies en grande partie aujourd'hui. S'il faut en juger d'après ce qui en reste et certaines portes surmontées des armes persanes, les fortifications devaient avoir un aspect original, la *Tour de la jeune fille* faisait partie de cette enceinte ; elle a la forme d'un ovale très allongé se terminant en mur plein ; actuellement elle sert de phare. Quand et par qui a-t-elle été construite ? On n'en sait rien : peut-être cette tour colossale était-elle un guettoir destiné à surveiller l'approche des pirates Turkomans. Quoi qu'il en soit, la légende inventée tout d'une pièce par Alexandre Dumas a fait son chemin, on la conte à Bakou comme de l'histoire authentique. Non loin de cette tour fameuse, sur un *maïdan* où l'on voit encore quelques tombes tartares, est le cénothaphe du général Tzitzianoff, le conquérant du Chirvan, assassiné par le dernier Khan, dans une entrevue sollicitée par celui-ci pour régler les conditions de la reddition de la ville. Un poignard et un pistolet sculptés sur le frontispice du monument rappellent cette trahison. Les bazars sont voisins de *Bala-Hissar* : le bazar arménien se com-

1. Voir au chapitre : *Industrie* (pétrole), première partie de ce Guide, page 85.

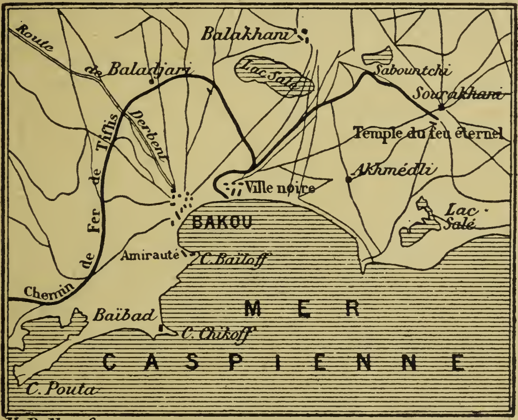
pose de larges rues bordées de grandes boutiques assez animées, mais sans caractère. Celui des Persans est une longue, étroite et tortueuse ruelle, recouverte non d'une voûte, mais d'une toiture en planches et où l'on ne rencontre que des Asiatiques ; c'est une mine inépuisable pour des peintres de genre ; il occupe l'emplacement d'un ancien caravanséraï, dont on voit encore çà et là de jolis chapiteaux. Le *Bala-Hissar*, ancienne demeure des Khans, tout à la fois palais et citadelle, fut construit par Schah-Abbas, sur les ruines d'une forteresse élevée en 1420 par Hali-ben-Ibrahim, souverain du Chirvan. Tout l'édifice est en pierre de taille ; le palais est une œuvre persane d'un assez bon style ; la grande porte en ogive, toute fouillée d'arabesques, de fleurs, de feuillages, est fort belle. Les salles intérieures occupées par un dépôt de munitions d'artillerie n'ont plus rien de curieux. Il n'en est pas de même de la salle du *Divan*, petit édifice en rotonde entouré d'arcades d'une certaine élégance. Au centre s'ouvre un puits recouvert d'une dalle ; c'est là, dit-on, que les condamnés étaient exécutés ; les cadavres étaient ensuite jetés dans une oubliette qui communiquait avec la mer. L'enceinte du *Bala-Hissar* renferme encore deux mosquées. L'une est en ruine ; le portail de la seconde est une vraie dentelle de pierre ; le dôme, malheureusement un peu détérioré, conserve encore des *azulejos* en losanges qui devaient en rehausser l'aspect[1].

Les environs de Bakou offrent l'occasion de plusieurs excursions : la *Mosquée de Fathma*, la *Porte aux loups* et le *Temple du feu éternel*. La Mosquée de Fathma avec son élégant minaret, joli spécimen de l'architecture persane, est sur le cap Chikoff. A 6 v. de Bakou, se dresse un rocher percé d'une grande ouverture donnant sur une vallée encaissée, nue, aride, calcinée, c'est la Porte-aux-Loups. En s'embarquant un soir dans une chaloupe et en se dirigeant vers une des nombreuses anses de l'Apchéron, on peut se donner le plaisir d'allumer la mer qui est couverte en mille en-

1. D'après Orsolle.

droits d'une légère couche de naphte. Le célèbre *Temple du Feu éternel*, l'Atesch-Gah, s'élève près du bourg de Sourakhaneh à 17 v. N.-E. de Bakou. La route détestable qui y mène escalade des collines et descend dans des creux pleins de boue huileuse qui expliquent suffisamment le diamètre étonnant des roues des *arbas*

BAKOU & SES ENVIRONS — Echelle de $\frac{1}{400.000}$ (0^m01 pour 4.600^m)



H. Rollet, Sc.

chargées de barils de naphte qu'on croise à tout moment ; puis elle laisse à gauche un marais salant et traverse un village tatar dont les maisons étalent fièrement sur leurs façades les armes persanes peintes en couleurs ultravoyantes. Partout des trous creusés dans le sol donnent issue aux gaz et fournissent un combustible économique à de nombreux fours à chaux installés par les indigènes. Tout ce plateau bombé de Sourakaneh forme un vaste réservoir, une sorte d'immense cloche où se concentre le gaz émanant de la mer de pétrole souterraine qui s'étend, sous l'isthme caucasien, de la presqu'île de Taman, Novo-Rossiisk, Natanébi (en Gourie), c'est-à-dire depuis tout le versant occidental jusqu'à la Caspienne et se prolonge sous les steppes du Turkestan. Ce gaz s'échappe par

mille fissures ; à certaines places il suffit de creuser un trou peu profond et d'en approcher une allumette pour enflammer immédiatement un petit jet de feu ; c'est une expérience que les gamins tatars répètent coup sur coup à la plus grande satisfaction des voyageurs et pour quelques kopeks. Le *Temple du Feu éternel* s'aperçoit de loin et d'une façon peu poétique, englobé qu'il est dans la cour d'une raffinerie de naphte appartenant aux frères Kokoreff. Ces Messieurs se sont si bien substitués à Zoroastre que leurs employés interdisent l'accès du temple aux personnes qui ont oublié de se munir, à Bakou, d'un laisser-passer délivré dans les bureaux de la Société. Au milieu de la vaste cour de l'usine, une immense gerbe de feu s'épanchant perpétuellement d'une colonne de bronze, indique aussi que Zoroastre faisant bon ménage avec dame Industrie pardonne à ses spoliateurs. Le temple badigeonné tout entier au lait de chaux est entouré d'un double mur recouvert d'une terrasse et orné de créneaux dans le style indien. Tout le mur extérieur, tous ces créneaux sont perforés de conduits donnant passage aux gaz du sol ; le couloir formé par le mur double est divisé en cellules habitées autrefois par les Guèbres. Une de ces cellules est divisée en chapelle ; un mur bas sépare de l'autel l'endroit qui était réservé aux croyants si toutefois l'on peut appeler « autel » les trois marches en maçonnerie accolées au mur du fond. La cour est carrée ; dans le coin E. s'élève la maison du grand-prêtre, espèce de tour carrée à un étage flanquée de petites cheminées par lesquelles s'échappait le gaz inflammable. Aux murs de la cour s'adossent des chambres grossièrement bâties où logeaient les pèlerins ; il y en a une trentaine. Au-dessus des portes, des pierres portent des inscriptions en lettres persanes et en caractères *dévanagaris*. Au milieu de la cour se dresse le sanctuaire à dôme soutenu par quatre colonnes ; les chapiteaux donnaient issue aux gaz amenés par des conduits dissimulés dans la maçonnerie. Dans le dôme à l'E., est encastrée une salle couverte de sculptures frustes. Planté sur le fronton, un trident en fer poignarde l'air de ses trois pointes. Cet édifice

recouvre une cuvette creusée dans une petite terrasse carrée accessible des quatre côtés par un escalier de quatre marches. C'est sur cette cuvette, réceptacle, elle aussi, des gaz souterrains, que les Guèbres brûlaient les cadavres de leurs coreligionnaires. Le dernier grand-prêtre fut assassiné en 1864; quelques années plus tard, les Parsis de Bombay en envoyèrent un autre, mais les pèlerins de l'Inde et de la Perse oubliaient peu à peu leur antique sanctuaire. En 1880, le prêtre fatigué sans doute de sa solitude partit pour recruter des moines parmi les Parsis; on ne l'a plus revu. Maintenant, les feux éternels sont éteints; les prêtres vêtus de blanc ne consacrent plus le nom divin au milieu d'une enceinte de flammes, et le temple abandonné aux infidèles semble pleurer sous son blanc linceul de chaux son peuple dispersé et sa foi oubliée [1].

ITINÉRAIRE P

DE BAKOU A VLADIKAWKAZ

Route 1. — De **Bakou** à **Vladikawkaz** (*route postale*), par Kouba, Derbent, Témir-Khan-Choura, Groznaïa, Vladikawkaz. (*Voir itinéraire F.*)

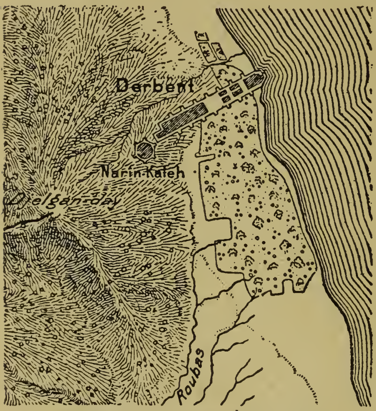
Route 2. — De **Bakou** (*par mer*) jusqu'à **Derbent** ou **Pétrovsk.** (*Voir itinéraire F*), et, de l'un de ces ports (*route postale*), par Témir-Khan-Choura, Groznaïa, Vladikawkaz.

(Consulter la carte de l'*itinéraire F*, *page 41*, et, pour le service des bateaux à vapeur de la mer Caspienne, les tableaux des Compagnies de navigation.)

Après avoir contourné la presqu'île d'Apchéron, on longe la côte du Daghestan. Des rangées de collines parallèles, nues, calcinées, puis des montagnes déchiquetées s'élèvent par étages au-dessous de hauts sommets resplendissant de tout l'éclat de leurs neiges. Tout ce littoral est peu habité; très rarement on distingue de petits *aouls* tatars. Mais le contraste entre les pics qui se détachent sur le ciel, et la mer qui

1. D'après Orsolle.

s'étend à l'infini, donne au paysage un certain caractère de grandeur et de majesté. L'étroit passage que laisse au N. de la mer le promontoire avancé de la chaîne du Tabasséran est gardé par la ville de **Derbent** ou **Derbend.** (15,000 hab. *Auberges.Poste. Télégraphe.*) Bâtie à la fin du V[e] ou au commencement du VI[e] s., par un roi persan de la dynastie des Sassanides; Massoudi l'attribue à Chosroës Amourchirvan. Cette vieille forteresse, unique en son genre, est enfermée entre deux longues murailles parallèles qui descendent de la montagne à la mer, flanquées de tours



DERBENT. — D'après Élisée Reclus.

et bordées de pierres tumulaires à inscriptions. Les maisons et le bazar, dans ce long parallélogramme incliné, ne forment en réalité qu'une seule avenue de constructions de 3 kilomètres de longueur. Ainsi que le dit son nom, Derbent n'est qu'une grande porte fortifiée, une « porte de fer » comme disent les Arabes et les Turcs par leurs appellations de Bab-el-Khadid et de Demir-Khapssi : on l'appelait aussi Bab-el-Abouab ou « Porte des Portes ». Tous les voyageurs du moyen âge disent que la muraille s'avançait au loin dans la mer; maintenant on ne voit plus aucune trace de ce rempart marin, ce que l'on explique par un soulèvement local. Entre la ville et la rive actuelle s'étend une large zone de terrain qui fut probablement immergée. A l'O. de Narin-Kaleh, citadelle qui, du haut d'un promontoire, domine la cité, la muraille également consolidée de distance en distance par de larges tours suit la crête des monts, descend dans les ravins

et remonte sur les pentes pour aller s'enraciner à quelque pic lointain. Si l'on en croyait les indigènes, cette muraille, qui d'ailleurs n'a plus aucune importance stratégique, aurait autrefois hérissé de ses tours la chaîne du Caucase de l'une à l'autre mer; du moins, ce rempart protégeait-il toutes les plaines situées à la base du Caucase oriental, car on a pu en reconnaître les vestiges jusqu'à 30 kilomètres de Derbent. Deux fois conquise par les Russes, la fameuse « porte » de l'Asie leur appartient définitivement depuis le traité de 1813; mais la ville, poste avancé des musulmans chiites contre les sunnites du N., est encore d'aspect tout asiatique. D'ailleurs, il est peu de cités russes qui soient plus industrieuses que cette ville persane, déchue pourtant, s'il est vrai qu'elle eût 26,000 habitants en 1825, deux plus fois que de nos jours. L'eau du Roubas, amenée par un aqueduc de plus de 17 kilomètres de longueur, arrose environ 1,500 jardins où l'on cultive les arbres fruitiers de toute espèce, la vigne, le safran, le coton, le tabac, la garance. Autrefois cette dernière denrée avait une grande importance commerciale, et Derbent en exporta en 1861 pour une valeur de plus de 4 millions. Comme Pétrovsk, Derbent exploite des puits de naphte et des carrières de schistes bitumeux. Son port, conquis sur la mer par des jetées, gèle quelquefois en hiver[1].

Route 3.—De **Derbent** à **Noukha** (*route cavalière*, par AKHTI au pied du Chakh-Dagh (4,253 m.) et du Bazardiouzi (4,480 m.), le plus haut sommet du Caucase au S.-E., puis en traversant la chaîne centrale au COL DE SALAVAL (2,936 m.). **Noukha.** (*Voir ce nom itinéraire D, route 2.*)

Route 2 (*suite*). — De **Pétrovsk** à **Témir-Khan-Choura** (*route postale* 43 v.), par ALTI-BOÏOUNN (22 v. 1/4). **Pétrovsk** (3,626 hab. *Hôtel* « Germania ». *Poste. Télégraphe*, etc.), malgré le splendide paysage qui l'encadre, a une apparence des plus maussades. Éparpillés sur le rivage et les collines voisines, les

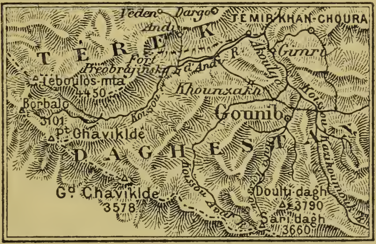
1. D'après Élisée Reclus.

magasins, les entrepôts, les maisons basses à toits rouges qui constituent la cité commerciale du Caucase septentrional, semblent ne former qu'un grand village. Un phare, une lourde église en pierre, un fortin à tours basses sont les édifices les plus saillants qu'on aperçoive du fort. Cette ville avait cependant une grande valeur stratégique durant les guerres contre les montagnards ; c'était le point de ravitaillement des corps d'armée russes. Il est probable que le railway entre Vladikawkaz et Pétrovsk donnera à ce port, à rade relativement sûre, une grande importance. La route conduisant à Choura gravit d'abord une montagne d'où l'on jouit d'un beau panorama. On passe des gorges pittoresques, une source sulfureuse, un *aoul* habité par des tatars koumouks, et on dételle à la station d'ALTI-BOÏOUNN. De là on descend jusqu'à Kalemberg qu'on laisse à droite, on longe Kanir-Koumouk et sa forteresse bâtie sur un roc. Des jardins, des kiosques annoncent **Choura** (4,000 hab. *Hôtels* Chapirkoff, d'Europe. *Résidence du général gouverneur. Poste aux lettres et aux chevaux. Télégraphe*). Située sur le Choura-Ogen, dans une plaine ceinte de tous côtés de montagnes, la capitale du Daghestan n'offre de remarquable que sa population aussi mélangée qu'originale. Outre les Tatars-Koumouks, on y coudoie des Tchetchènes, des Lesghiens, des Avars, des Ossètes, des Persans, etc. Un parc planté de peupliers, une église massive, beaucoup de casernes, une statue élevée au général Argoutinsky et le *maïdan* ou bazar sont les seules curiosités de cette ville toute militaire. Au *maïdan* on peut acheter d'excellentes lames, des armes richement travaillées et des incrustations d'or sur acier et ivoire[1].

Route 4. — De **Témir-Khan-Choura** à **Gounib** (121 v. 3/4), *route postale*, par DJENGOUTAÏ (18 v. 3/4) ; KIZILIAR (12 v.) ; OURMA (17 v.) ; LÉVACHI (14 v. 3/4) ; KHADJAL-MAKHI (18 v. 1/2) ; SALTINKA (25 v.) ; **Gounib** (15 v. 3/4). *Il faut solliciter du gouverneur de Choura un laisser-passer pour visiter Gounib.*—Le Kara-Ogen, qui mugit dans une profonde tranchée, marque la fin

1. D'après Élisée Reclus et Orsolle.

de la plaine qui s'est déroulée depuis Choura; on le passe à gué. Par Mousselin et un plateau désolé on atteint Bouglein. Le minaret d'une mosquée signale de loin Djengoutaï. Après Kiziliar et Ourma on entre dans un défilé triste et lugubre. Lévachi, station militaire avec un fortin occupé par une garnison de 50 hommes, est la résidence du commandant du district. Insensiblement la vallée s'élargit et aboutit à Khadjal-Maki. On traverse le Kasi-Koumouk et près de Koulpi on pénètre dans une étroite fissure aboutissant à d'autres sites aussi pittoresques que ceux que l'on vient de quitter. Devant soi se dressent le Gounib, et un peu plus loin le Tlilimène, montagne couronnée par cinq assises superposées en retrait les unes sur les autres. On franchit le Saltinsky-most, pont fortifié et en fer jeté sur le Kara-Koïssou. C'est là qu'est l'embranchement du chemin de Kounzak. Cette partie du parcours a grand caractère. La station de Saltinka est la dernière. Bientôt on aperçoit la forteresse de Gounib et la maison du commandant. Un petit fort armé de canons défend le pont qui donne accès au chemin en zigzag que l'on va prendre. La formalité de l'exhibition du laisser-passer remplie, on atteint en une demi-heure la petite ville militaire où le major offre toujours l'hospitalité aux voyageurs. **Gounib** *Poste. Télégraphe*), à l'abri des vents du N. et des fortes chaleurs, possède des eaux fraîches et des fruits excellents. C'est là, qu'après tant de combats contre les Russes, Schamyl, successivement délogé de toutes ses positions, se réfugia au commencement de l'année 1859; il n'était plus accompagné que d'une poignée d'hommes, quatre cents environ, les plus braves et les plus intrépides de ses Murides. La terrasse supérieure du Gounib,



presque inaccessible du côté du Kara-Koïssou, se relève peu à peu vers l'O. et forme ainsi un second plateau confinant à des escarpements à pic. Du haut de cette inexpugnable acropole, Schamyl se sentant invincible, soutenait les efforts de toute une armée commandée par le prince Bariatinsky. Un assaut avait échoué; l'Iman, abondamment approvisionné, n'était pas prenable par la famine; l'hiver allait forcer les Russes à lever le blocus, et cet échec eût été le signal d'une nouvelle insurrection, quand un audacieux coup de main sauva la situation. Dans la nuit du 6 septembre 1859, des grenadiers du régiment d'Apchéron et des tirailleurs du Daghestan escaladèrent, par un miracle d'adresse et de courage, les pentes abruptes de l'O. ; au point du jour le drapeau russe flottait sur le plateau supérieur du Gounib. A cette vue inespérée, la colonne du général Bariatinsky traversa le Koïssou et escalada le flanc de la montagne. On tira à peine quelques coups de fusil : Schamyl, perdu, se rendit à discrétion au vainqueur. Victorieux, l'Empereur fut clément; l'Iman fut interné à Kalouga; plus tard, il obtint l'autorisation de se retirer à la Mecque, où il mourut aveugle (1797-1871). Des fils de l'Iman, l'un Djemal-Eddin fait prisonnier à Akoulgo, élevé en Russie, et devenu aide de camp de l'Empereur, était mort de chagrin et de langueur, quelque temps après avoir été rendu à son père en échange des princesses Tchavtchavadzé; deux autres, reconnus gentilshommes, servent dans l'armée russe. — Il faut plusieurs heures pour parcourir à cheval et avec un guide la montagne de Gounib. La citadelle occupe le plateau inférieur; sur la place, on montre les canons de Schamyl, entassés pêle-mêle au pied du mur de l'église. Le chemin carrossable qui mène au plateau supérieur, par des zigzags fort raides, porte en grande partie sur des viaducs : dans un petit bois de bouleaux une pierre commémorative protégée par un kiosque hexagonal, indique l'endroit où le général Bariatinsky reçut la soumission de l'Iman; sur cette pierre on lit l'inscription laconique : « Prince Bariatinsky, 1859. » L'*aoul* du prophète n'est pas loin : les maisons construites avec les pierres de

la montagne sont toutes en ruine; celle de Schamyl est facilement reconnaissable à une chambre élevée, espèce de cellule où l'Iman se retirait pour méditer. La prison est un souterrain étroit, sans air et sans lumière, où étaient enfermés les prisonniers russes et les rebelles; la glacière, une fissure rocheuse où l'eau d'infiltration se convertit en glace, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Un tunnel creusé en 1871 pour permettre à l'Empereur de monter directement de la vallée de Kara-Dagh au Gounib, est actuellement obstrué. Une route carrossable aboutit à l'endroit même où eut lieu l'escalade héroïque des Russes; si le fait n'était pas certain, indiscutable, on aurait peine à croire que des êtres humains aient jamais pu gravir ces pentes à pic sur un abîme dont la profondeur donne le vertige. A partir de ce point, il n'y a plus de chemin; par des pentes glissantes on atteint l'extrême rebord du plateau supérieur d'où se déploie l'un des plus splendides panoramas qu'on puisse contempler : la chaîne N.-E. du Daghestan, le Krebet dressant fièrement ses pointes couronnées de glaciers, le mont Tlilimène, avec son étrange sommet semblable à un coffre colossal; en bas, presque perpendiculairement, au fond d'un précipice, traversé par le Zala-Datli, les *aouls* avars, pareils à des taupinières éparpillées le long d'un mince filet d'eau; un peu plus au N., l'étroite crevasse sombre menant au Kara-Dagh. On reprend le chemin de la citadelle par des raccourcis[1].

Route 2 (*suite*). — De **Témir-Khan-Choura** à **Vladikawkaz** (250 v., *route postale*). La route de Témir-Khan-Choura à Vladikawkaz, au lieu de se diriger vers le N. par la vallée de Choura-Ozen, fléchit un peu à l'E., traverse les derniers contreforts du Daghestan parallèlement à la rivière Soulak, et débouche dans la plaine de la Petite-Tchetchénie, non loin de Tchir-Yourt. Ce trajet de 40 verstes ne comprend que deux relais, TICHIKLI et GOUMALI. Des casernes, une église, un fortin sur les collines du Soulak composent, avec quelques rues boueuses, la

1. D'après Orsolle.

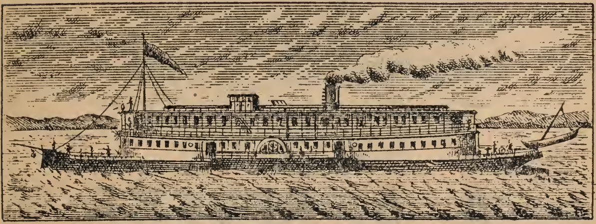
petite ville de Tchir-Yourt dont l'importance est purement militaire. Le Soulak passé, on roule dans la steppe qui, en été, est une mer de verdure et de fleurs. A gauche, les montagnes boisées de la Grande-Tchetchénie, et çà et là des « kourganns », tumulus d'une race oubliée. Quelques cosaques gardent la *stanitza* isolée de Tchapchak. La route arrive au gué de l'Ak-Dasch après lequel commencent les forêts. Des postes de miliciens sont installés à la lisière des bois. En quittant la *stanitza* de Khassav-Yourt, on franchit à gué le Yarak-Sou, le Yaman-Sou et on relaye à Gerzel-Aoul, sur la rive gauche de l'Ak-Sou. Oumakhan-Yourt, au confluent de la Plaïa-Réka et de l'Argoun, se reconnaît de loin pour un village russe aux coupoles vertes de son église; c'est une *stanitza* des cosaques de la « Ligne du Térek ». Par Oustar-Gord et le territoire des Ingouches , on arrive à **Groznaïa** ou **Grosny.** Cette petite ville de 3,000 habitants (*Auberges. Poste. Télégraphe*, etc.), fondée au temps d'Ermoloff, est divisée en deux parties par la Soundja, affluent du Térek. Aux environs, jaillissent les eaux minérales de Goriatchewodsk, ou Staro-Yourtowsk (87-91°). Après Alkhanyourt, la route suit la rive gauche de la Soundja; un poste de cosaques avec sa sentinelle se promenant sur la plate-forme de la *vyskha*, annonce la *stanitza* de Samachkinskaïa. On passe Pliéva et on arrive à Nazrane. La station et quelques maisons russes sont groupées sur une colline au pied et sous la protection d'un petit fort. A Bozorkina on passe la Kambilefka et bientôt on aperçoit les églises, les arbres et les maisons de **Vladikawkaz** [1]. (*Voir ce nom itinéraire G, page 47.*)

1. D'après Orsolle.

FIN DE LA SECONDE PARTIE

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie de L. Marceau.

SOCIÉTÉ DE BATEAUX A VAPEUR
SUR LE VOLGA
Fondée en 1843



Service régulier entre NIJNI-NOVGOROD et ASTRAKHAN par des bateaux rapides, et entre ASTRAKHAN et les ports de la mer Caspienne, par des paquebots portant voyageurs et marchandises.

FLOTTE DE LA SOCIÉTÉ

Les vapeurs l'*Empereur*, l'*Impératrice*, *Tsar*, *Tsaritsa*, *Tsarévitch*, *Tsarevna*, *Gossoudar*, *Gossoudarina*, *Boïarine*, *Boïarina*, de type américain, offrent aux voyageurs toutes les conditions de confort et de luxe : cabines de famille, domestiques mâles et féminins, table d'hôte, cuisine française, vins des premiers crûs, bains chauds et froids, journaux, pianos, éclairage électrique, etc.

PAQUEBOTS A MARCHANDISES

Samson, *Hercule*, *Volga*, etc.

Durée du trajet des bateaux rapides : montée, 5 jours; descente, 7 jours.

Durée du trajet des paquebots à marchandises : montée, 7 jours; descente, 10 jours.

Les marchandises destinées aux ports de la mer Caspienne sont, après leur arrivée à Astrakhan, expédiées sur des paquebots de la Société, aux points de leur destination.

TIFLIS, Rue du Palais, maison Lalaïeff, TIFLIS

DÉPOT DE LA FABRIQUE

JOSEPH FRAGET

FONDÉE EN 1824

Médailles d'or et d'argent aux diverses Expositions de Moscou, Varsovie, Saint-Pétersbourg

Grande médaille d'or à l'Exposition universelle de Paris, 1889

Grand assortiment d'objets en melchior, argent plaqué et argent pur poinçonné 84. Vente aux prix de Varsovie. Rabais spécial pour les acheteurs en gros. — Dépôts à Saint-Pétersbourg, Moscou, Limberg, Varsovie, Kharkow, Odessa, Riga, Kiew, Jitromir, Loublin, Kalich, Grondo, Constantinople

---

TIFLIS — Rue du Palais — TIFLIS

MAGASIN

GABRIEL CHARAKCHIANOFF

ARTICLES DE PARIS

Articles cosmétiques, cravates, gants, maroquinerie, éventails, rubans, fleurs, corsets, chapeaux, parapluies, porte-monnaie, jouets d'enfants

---

TIFLIS

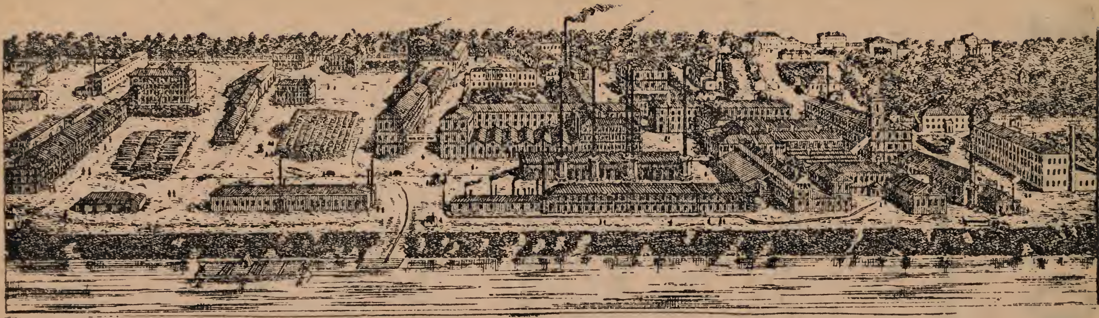
Place d'Erivan, au-dessous de l'hôtel du Caucase

T. NOUBAROFF

Grand choix de chapeaux, gants, articles de Paris Nouveautés

DÉPOT DE JERSEYS

Spécialité de corsets *longue taille.* — Rayon spécial pour modes. Modèles de Paris



БЫВШІЙ МИНАНГУА А. ЖЮДЕНЬ *Кузнецкій мостъ, № 1* **МОСКВА**	**ROBES ET MODES** LINGERIE, CORSETS **CONFECTIONS, TROUSSEAUX, NOUVEAUTÉS**	CI-DEVANT MINANGOY A JUDENNE *1 Pont des Maréchaux* **MOSCOU**

МАГАЗИНЪ

существуетъ

съ 1850 г.



MAISON

FONDÉE

en

1850

СПЕЦІАЛЬНОСТЬ ПРИДАНЫЯ
СТОЛОВОЕ и ПОСТЕЛЬНОЕ
БѢЛЬЕ

SPÉCIALITÉ DE TROUSSEAUX
LINGE DE TABLE ET DE TOILETTE
RIDEAUX


ЗА СРЕДНЕ-АЗІАТСКУЮ ВЫСТАВКУ
ВЪ МОСКВѢ ВЪ 1891 ГОДУ
Р.Ф.БЕЙЕРЪ
МОСКВА.
ФАБРИКА-ОСНОВАНА
ВЪ 1878 ГОДУ.
СКЛАДЪ
СТАРЫЙ ГОСТИННЫЙ ДВОРЪ,
у Биржи № 17 вверху.
Телефонъ фабрики № 149, склада 1021.
ПРОДАЖА
ПО ФАБРИЧНЫМЪ ЦѢНАМЪ.
ПРЕЙСЪ-КУРАНТЪ
высылается по первому требованію
БЕЗПЛАТНО.
ФАБРИЧНАЯ МАРКА
КОЖАН. ПРИВОД.
Р. БЕЙЕРЪ
МОСКВА.
ФАБРИКА
РЕМНЕЙ
ПРИВОД. РЕМНИ.
ПОЧЕТНЫЙ ДИПЛОМЪ
РЯЗАНЬ 1885 Г.
Р.Ф.БЕЙЕРЪ
ФАБРИКА
КОЖАНЫХЪ ПРИВОДНЫХЪ РЕМНЕЙ
РУКАВОВЪ и БРЕЗЕНТОВЪ.
СОКОЛЬНИЧЬЕ ШОССЕ.
МОСКВА.
BEYER



М. и І. МАНДЛЬ

ГОТОВОЕ МУЖСКОЕ, ДАМСКОЕ И ДѢТСКОЕ ПЛАТЬЕ

СОБСТВЕННАГО ИЗДѢЛІЯ

въ Москвѣ

ОПТОВАЯ ТОРГОВЛЯ: Черкасскій переулокъ.

1-ое РОЗНИЧНОЕ ОТДѢЛЕНІЕ: Софійка, домъ Прибылова, рядомъ съ Лубянскимъ пассажемъ.

2-ое РОЗНИЧНОЕ ОТДѢЛЕНІЕ: Тверская, домъ Филиппова, близъ пассажа Постникова.

Въ С.-Петербургѣ.

Невскій проспектъ, № 16

Въ Кіевѣ.

Крещатикъ, домъ Шипмана, 50

Въ Тифлисѣ.

Головинскій проспектъ, домъ Мириманова

MAGASIN DE VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS ET SUR MESURE

POUR HOMMES, DAMES et ENFANTS

MOSCOU

Loubiansky passage, № 40

A. BANDLY

Fabrique et Fonderie de bronzes

Lustres. Appliques pour lampes électriques

ЭКИПАЖНОЕ ПРОИЗВОДСТВО

Фирма имѣетъ постоянно до 200 готовыхъ экипажей собственнаго издѣлія

УДОСТОЕНЫ



ПРИДВОРНЫЕ
ПОСТАВЩИКИ
ШАХА ПЕРСИДСКАГО

СЕМЕНОВЪ съ СЫНОМЪ

основано въ 1854 г.

МОСКВА Каретный рядъ.

а также высылаетъ по письмамъ во всѣ города Россійской имперіи и за границу, Прейсъ-куранты высылаются безплатно.

MOSCOU

Tverskaïa, passage Postnikoff, n° 88

Mlle VANDA

ROBES

ЗА МѢХОВОЕ ИЗДѢЛІЕ НА ВСЕРОССІЙСКОЙ



ХУДОЖЕСТ. ПРОМЫШ. ВЫСТАВКѢ 1882 ГОДА.

СИБИРСКІЙ ТОРГОВЫЙ ДОМЪ

И

ФАБРИКА МѢХОВЫХЪ ИЗДѢЛІЙ

А. М. МИХАЙЛОВА

ВЪ МОСКВѢ

НА КУЗНЕЦКОМЪ МОСТУ СОБ. ДОМЪ

НА НИЖЕГОРОДСКОЙ ЯРМАРКѢ

въ Каменныхъ Корпусахъ въ Пушной линіи лит. А.
№ 39, 40 и 41. лит. Б. № 39, 41 и 42.

Готовыя мужскія и дамскія мѣховыя вещи.

Сибирскіе и американскіе мѣховые товары.

Sibirsche Pelz-Waaren
Handlung
A. MICHAILOFF
IN MOSKAU
Auf der Schmiedebrücke
im Hause № 8.

Magasin de fourrures
de
A. MICHAILOFF
MOSCOU
Au pont des Maréchaux
maison № 8

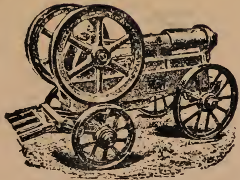
Mme Vve PIRONET

Bottier, Cordonnier

Fournisseur breveté de Leurs Altesses
le prince de Mecklembourg-Strélitz et le comte de Flandres

Rue Tverskaïa — MOSCOU — Maison-Poliakoff


ШОКОЛАДЪ
ШОКОЛАДЪ
Требуйте ШОКОЛАДЪ
Товарищества „ЭЙНЕМЪ".
можно получать во всѣхъ
колоніальныхъ магазинахъ.
ФАБРИЧНОЕ КЛЕЙМО
ФАБРИЧНОЕ КЛЕЙМО
Ю. Г.
ЭЙНЕМЪ МОСКВА
ТОВАРИЩЕСТВА
„ЭЙНЕМЪ"
МОСКВА.



Въ Ростовѣ на Дону

Большая Садовая, д. № 35

Телефонъ № 307



КЕРОСИНЪ ДВИГАТЕЛЬ „ПРИСТМЭНЪ“

МАГАЗИНЪ СПЕЦІАЛЬНОСТЕЙ ТОРГОВАГО ДОМА

ПИШУЩАЯ МАШИНА „РЕМИНГТОНЪ“

Ж. БЛОКЪ въ МОСКВѢ

Велосипеды англійскихъ и нѣмецкихъ фабрикъ (настоящ. Свифтъ)
Пишущія машины Ремингтона.
Копировальные прессы разн. размѣровъ
Швейныя машины
Вышивальныя машины } всѣхъ системъ
Вязальныя машины
Вѣсы Фербэнксъ всемірно-образцовые
Пилы Дистона



СФИТЪ СЛАВА и пр.

Керосиновые двигатели „Пристмэнъ“
Вѣтряные двигатели „Эклипсъ“.
Освѣтительные аппараты „Уэльзъ“.
Насосы „Дугласъ“
Деревянные разъемные шкивы
Части для швейныхъ и др. машинъ, принадлежности для велосипедовъ, фонари, сумки, замки и пр. и пр.
Починка велосипедовъ и машинъ

При магазинѣ имѣется отдѣленіе представит. конторы инженера

А. В. БАРИ въ МОСКВѢ.



Паровыя машины „Вестингхаузъ“
Паровые котлы Американскіе Бабкоко и Вилькоксъ и инженера В. Г. Шухова
Паровые насосы „Блэкъ“
Резервуары для нефти прот. и воды

Керосино-очистительные аппараты
Баржи для нефти
Паровое отопленіе
Буреніе артезіанскихъ колодцевъ:
Водопроводы.

и проч. и проч.

Швейн. машины всѣхъ фабрикъ



Образецъ вѣсовъ „ФЕРБЭНКСЪ“

Спеціальные Прейсъ-Куранты высылаются по требованію безплатно.

Представитель { Торгов. Дома **Ж. БЛОКЪ** / Инженера **А. В. ВАРИ**   **С. С. КИПМАНЪ.**

SAINT-PÉTERSBOURG

RESTAURANT CONTANT

Canal Moïka

ФАБРИКИ
ТАБАКУ и ПАПИРОСЪ
ПОСТАВЩИКЪ ДВОРА ЕГО ВЕЛИЧЕСТВА

ШАХА ПЕРСІИ

Существ. съ 1869 г.

ТОРГОВОЙ ФИРМЫ „ЛЕБЕДЬ"

ВАГРАТІОНА СЕРГѢЕВИЧА

ВАХТАНГОВА

ВО ВЛАДИКАВКАЗѢ и ГРОЗНОМЪ.

ТОРГОВЛЯ
АГА ЗУРАБОВИЧА АБАЗОВА
АЗІАТСКИМИ МУЖСКИМИ И ДАМСКИМИ КОСТЮМАМИ.

Черкески, бурки, шашки, кинжалы и башлыки. Галунъ, сѣдла и проч. азіатскія принадлежности.

Въ гор. Владикавказѣ и Кисловодскѣ.

ЭКСПОРТЪ
ВЕЗЕРЪ
Владикавказъ.

МАГАЗИНЪ
АЗІАТСКИХЪ ВЕЩЕЙ
ЦКАЛОБА ПАВЛОВИЧА

МАМУЛОВА

во Владикавказѣ,

на Краснорядской улицѣ, въ домѣ Чеботарева.



Chalon-sur-Saône, imprimerie L. Marceau. — 16430